STELLA ET VANESSA

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

STELLA ET VANESSA

PAR

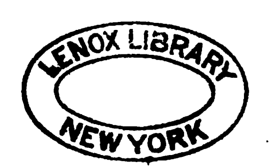
LÉON DE WAILLY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855


LENOX LIBRARY
NEW YORK

STELLA ET VANESSA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Au commencement du XVIIIe siècle, grande nouvelle dans le paisible bourg de Laracor, en Irlande : le ministre de la paroisse venait de mourir !

Un inspecteur du diocèse qui passait par là, voyant les esprits tout en émoi, s'empressa de consigner dans son rapport qu'il serait bien difficile de remplacer convenablement le défunt, qui était adoré. Mais il se trouva, vérification faite, que ce ministre adoré n'avait jamais mis le pied dans son bénéfice ; que c'était un de ces ecclésiastiques mondains, de ces cadets de famille, à qui le cumul tient lieu de patrimoine, et qui laissent à un curé[1] tout le labeur, sinon tous les profits de la place.

Et cependant, pour n'être pas connu de ses ouailles, il n'en était pas moins regretté, soit dit sans épigramme. Les ministres n'ont pas tous le moyen de ne pas résider. Une paroisse qui ne comptait guère plus d'une soixantaine de fidèles n'était pas difficile à desservir. Le nouveau titulaire ne voudrait sans doute pas abandonner à un suppléant une partie de ses émoluments, et le curé actuel serait obligé de quitter le pays.

Or, par sa modestie, par son aménité, par une charité qui ne sentait en rien le parti pris du devoir, par une régularité de mœurs pleine de tolérance et de simplicité, le révérend docteur

1. Le curé, dans l'Église anglicane, n'est que le suppléant du vicaire ou ministre, et à sa solde. J'ai cru devoir conserver les expressions anglaises, quitte à donner cette explication.

William Tisdal, curé de Laracor, s'était concilié l'estime et l'affection générales. On craignait de le perdre, et de cette crainte naquit l'idée de le faire nommer vicaire.

Tisdal donc, un beau jour, se trouva sur les rangs sans avoir été consulté.

Le bénéfice de Laracor n'était pas des plus lucratifs ; mais il n'était qu'à vingt milles de Dublin ; et des services obscurs, le vœu d'une paroisse de campagne n'auraient pas été des motifs suffisants d'espérance ; mais notre jeune curé avait pour lui l'évêque du diocèse, qui avait pris l'affaire à cœur et qui ne paraissait pas douter de l'influence de sa recommandation.

Une protection si haute avait donc rassuré les moins confiants, et le bourg se réjouissait déjà du triomphe de son candidat, lorsqu'on apprit que le crédit de l'évêque avait échoué devant celui du comte de Berkeley, un des lords justiciers d'Irlande, et que c'était un chapelain du comte qui était nommé.

Le désappointement fut très-vif à Laracor. On plaignait Tisdal, on redoutait l'inconnu. Les catholiques eux-mêmes, malgré leur indifférence systématique pour tout ce qui concerne les protestants, honorèrent d'un regret la retraite probable d'un prêtre aussi inoffensif que Tisdal.

Tandis que le village s'agitait ainsi, trompé dans son attente, l'objet de ses sympathies et le plus lésé de tous les mécontents, Tisdal, était aussi le plus résigné. Assurément, il eût été fort aise d'être ministre. Un desservant de campagne peut, sans être taxé d'ambition, désirer une position plus indépendante, un revenu moins insuffisant. Mais c'était un de ces caractères amoureux du repos, à qui la lutte est odieuse, que l'incertitude tourmente pardessus tout, et qui prennent assez bien leur parti des malheurs qui ne les obligent qu'à courber la tête.

D'ailleurs, tant de voix plaidaient sa cause, que le silence lui en était plus facile; et ce silence ne fut pas interprété par la foule comme un désaveu : car l'exemple des murmures était donné par les deux personnes qui, à divers titres, approchaient le plus du curé, sa gouvernante d'une part, et de l'autre le clerc de l'église.

Dans toutes les associations de la vie, affaires, mariage, amitié, la solidarité s'étend beaucoup plus loin qu'on ne croit. On a beau, par amour-propre ou par esprit de justice, revendiquer la responsabilité de ses opinions; sous les paroles de l'un, le monde aime à chercher la pensée de l'autre.

Tisdal en fut la preuve. Les plaintes de son entourage furent considérées comme l'expression discrète de ses propres regrets; et,

pour tout dire aussi, il faut ajouter que, jugeant d'après leur cœur et dans la sphère étroite de leur moralité, le clerc et la gouvernante ne doutèrent pas qu'il ne fût charmé qu'on le mît à même, sans préjudice pour ses intérêts, de se renfermer dans ce rôle de dignité paisible et d'héroïque abnégation.

C'est que, comme les esprits communs, ils mesuraient tout d'après une règle absolue, et n'avaient point su remarquer que Tisdal, absorbé, la plupart du temps, dans une sorte d'indolence rêveuse de l'âme et des sens, ne voyait que fort imparfaitement ce qui se passait autour de lui. Peut-être même était-ce à cette défectuosité d'organisation, plus qu'à aucune de ses qualités, qu'il devait la faveur dont il jouissait dans le pays; car elle l'avait empêché de se mêler aux mille et une tracasseries dont ces sortes d'endroits abondent.

Encouragés par le silence du docteur et par l'exaspération de ses deux confidents présumés, les habitants se répandaient en protestations, mais en protestations stériles, lorsque de nouveaux renseignements vinrent offrir une chance de remédier au mal, du moins en partie. Avec le bénéfice de Laracor, l'élu cumulait celui de Rathbeggan et le rectorat d'Agher. Il était donc possible qu'il ne résidât pas dans la paroisse et qu'il gardât Tisdal comme curé. On pouvait d'ailleurs influencer son choix et, par quelque manifestation éclatante, le dégoûter de résider à Laracor. Un complot fut organisé sur ces bases, et à la tête des conjurés se posa intrépidement Roger Coxe, le clerc dont il a été parlé précédemment. Son rang dans l'église aurait dû lui prescrire plus de réserve, mais son caractère n'admettait pas ces ménagements; et puis, nommé par le suffrages des notables de la paroisse, il était inamovible.

C'était un joyeux corps que ce Roger Coxe, actif, remuant, enthousiaste, chaud dans ses haines et dans ses amitiés. Il avait été chapelier à Dublin, mais il y avait fait de mauvaises affaires et s'était trouvé trop heureux de devenir clerc à Laracor. Seulement, il n'avait pu, dans sa nouvelle profession, perdre toutes les habitudes de l'ancienne, et il était souvent tenté de demander à la vie monotone du village le mouvement et les distractions de la grande ville où il avait vécu. C'était évidemment un homme fourvoyé, qui n'aurait dû être ni chapelier, ni clerc encore moins, mais soldat. De cette vocation manquée, il se consolait :

1° En ne s'analysant pas, l'heureux homme!

2° En portant toujours un gilet rouge, sous prétexte qu'il était de l'Église militante;

3° En faisant, sans intention réellement mauvaise, le plus de tapage qu'il pouvait dans le paisible bourg de Laracor.

Quand mistress Jibb, la gouvernante de Tisdal, vit qu'on se disposait à passer de la menace aux effets, elle commença à écouter un sentiment tardif de prudence. Sa position auprès du curé faisait d'elle un personnage trop important dans la paroisse pour ne pas lui commander d'être circonspecte. Si l'intérêt d'abord l'avait emportée, l'amour-propre à son tour la retint. D'ailleurs, au point où en étaient les choses, une coopération active de sa part n'était plus nécessaire. Elle avait aidé à préparer les matières incendiaires ; elle pouvait bien laisser à un autre le soin d'y mettre le feu, et ce soin était en mains sûres.

Quelle bonne fortune pour un esprit turbulent que la nomination du nouveau ministre ! Coxe en avait largement profité. Mais une occasion plus belle s'offrait encore : les ennemis allaient se trouver en présence ; le ministre venait prendre possession de son bénéfice. Coxe, toujours aux aguets, l'avait su des premiers ; et, profitant de l'absence du curé, qui dînait dans le voisinage, il accourait rendre compte de son plan de campagne au plus fidèle, quoique au plus diplomate, de ses alliés.

« Eh bien ! voisine, vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle, voisin ?

— C'est demain qu'il arrive !

— De qui parlez-vous ? demanda mistress Jibb, feignant de ne pas comprendre.

— Du nouveau ministre.

— Ah ! oui, on le dit, reprit-elle avec une indifférence affectée.

— C'est positif, voisine ; demain dans la matinée, et en carrosse comme un évêque, en carrosse à quatre chevaux, et des laquais galonnés sur toutes les coutures, ni plus ni moins, voisine. »

A cette description pompeuse, le visage de mistress Jibb reprit toute sa sérénité. C'était donc quelque fils de grande maison qui suivrait l'exemple de son prédécesseur.

« Oui-da, voisin ! quel honneur pour la paroisse ! Il ne lui fera donc pas celui d'y résider ?

— Si fait, voisine. »

Mistress Jibb était loin de s'attendre à cette réponse : elle changea de couleur. Mais Coxe aimait à railler, et un instant de réflexion empêcha qu'elle ne le prît au sérieux.

« Laissez donc, voisin ; un homme à carrosse et à laquais s'enterrer dans un village ! Vous me supposez bien crédule. Il vient faire acte de présence ; pendant que ses chevaux souffleront, il visitera

la paroisse, prendra connaissance des revenus du bénéfice ; puis, fouette cocher, il repartira en nous laissant sa bénédiction.

— Il ne repartira pas, voisine. Ce n'est point un homme à carrosse. Le carrosse qui l'amènera est à mylord Berkeley, qui le lui prête comme porte-respect, parce que de méchantes langues ont médit des dispositions de la paroisse.

— Eh bien ! s'écria mistress Jibb avec humeur, un ministre qui réside n'a pas besoin de curé, et nous n'avons qu'à faire nos paquets !

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux, dit Coxe avec flegme, empêcher l'autre de défaire les siens?

— Et le moyen? vous chargez-vous de le trouver?

— Pourquoi non, voisine? On ne loge pas chez les gens malgré eux, et l'on ne déclare pas la guerre à toute une population. Nous avons de mauvaises têtes à Laracor. »

A ce ton d'assurance, mistress Jibb dressa l'oreille. Elle entrevoyait un complot ; mais il s'agissait de le pénétrer discrètement : elle persista à ne rien croire.

« Oui, oui, dit-elle, je connais les gens de ce pays-ci. Ils font aujourd'hui les fanfarons ; et demain, quand ils verront la livrée de mylord Berkeley, tous les bonnets seront en l'air, et ils se disputeront à coups de poing l'honneur de s'atteler à la voiture.

— Peut-être bien, voisine.... mais si c'est pour la verser?

— La verser ! dit la gouvernante dont les narines s'enflaient de joie.... Ce sont des mots, voisin, ce sont des mots.

— Des mots aujourd'hui, et des actes demain !... Ah ! il lui faut des carrosses d'honneur, à cet intrigant !... Eh bien, qu'il ne s'inquiète pas de l'escorte ! »

La curiosité de mistress Jibb était satisfaite.

« Fi ! monsieur Coxe, fi ! si vous continuez, je me retire.... Non pas que je veuille le moins du monde vous faire la leçon, voisin ; vous êtes d'âge à vous conduire ; mais vous sentez que ma position auprès de monsieur ne me permet pas d'écouter de pareils propos. »

Coxe était fort peu dupe de l'hypocrisie de mistress Jibb ; mais il espérait encore moins l'y faire renoncer. C'étaient de singuliers complices. Coxe ne faisait pas une démarche sans s'appuyer préalablement de l'autorisation de la gouvernante, et celle-ci ne la lui accordait jamais que sous la forme du blâme. Par une convention tacite, ils avaient adopté cette espèce de chiffre, au moyen duquel ils correspondaient à l'abri de toute indiscrétion. De la sorte aussi, chacun se déchargeait à ses propres yeux de la responsabilité, l'un

3° En faisant, sans intention réellement mauvaise, le plus de tapage qu'il pouvait dans le paisible bourg de Laracor.

Quand mistress Jibb, la gouvernante de Tisdal, vit qu'on se disposait à passer de la menace aux effets, elle commença à écouter un sentiment tardif de prudence. Sa position auprès du curé faisait d'elle un personnage trop important dans la paroisse pour ne pas lui commander d'être circonspecte. Si l'intérêt d'abord l'avait emportée, l'amour-propre à son tour la retint. D'ailleurs, au point où en étaient les choses, une coopération active de sa part n'était plus nécessaire. Elle avait aidé à préparer les matières incendiaires; elle pouvait bien laisser à un autre le soin d'y mettre le feu, et ce soin était en mains sûres.

Quelle bonne fortune pour un esprit turbulent que la nomination du nouveau ministre! Coxe en avait largement profité. Mais une occasion plus belle s'offrait encore : les ennemis allaient se trouver en présence; le ministre venait prendre possession de son bénéfice. Coxe, toujours aux aguets, l'avait su des premiers; et, profitant de l'absence du curé, qui dînait dans le voisinage, il accourait rendre compte de son plan de campagne au plus fidèle, quoique au plus diplomate, de ses alliés.

« Eh bien! voisine, vous savez la nouvelle?

— Quelle nouvelle, voisin?

— C'est demain qu'il arrive!

— De qui parlez-vous? demanda mistress Jibb, feignant de ne pas comprendre.

— Du nouveau ministre.

— Ah! oui, on le dit, reprit-elle avec une indifférence affectée.

— C'est positif, voisine; demain dans la matinée, et en carrosse comme un évêque, en carrosse à quatre chevaux, et des laquais galonnés sur toutes les coutures, ni plus ni moins, voisine. »

A cette description pompeuse, le visage de mistress Jibb reprit toute sa sérénité. C'était donc quelque fils de grande maison qui suivrait l'exemple de son prédécesseur.

« Oui-da, voisin! quel honneur pour la paroisse! Il ne lui fer[a] donc pas celui d'y résider?

— Si fait, voisine. »

Mistress Jibb était loin de s'attendre à cette réponse: elle ch[angea] de couleur. Mais Coxe aimait à railler, et un instant de r[éflexion l']empêcha qu'elle ne le prît au sérieux.

« Laissez donc, voisin; un homme à carrosse et à l[aquais s'en]terrer dans un village! Vous me supposez bien crédul[e] ... acte de présence; pendant que ses chevaux souffl[ent]

la paroisse, prendra connaissance des revenus du bénéfice ; puis, fouette cocher, il repartira en nous laissant sa bénédiction.

— Il ne repartira pas, voisine. Ce n'est point un homme à carrosse. Le carrosse qui l'amènera est à mylord Berkeley, qui le lui prête comme porte-respect, parce que de méchantes langues ont médit des dispositions de la paroisse.

— Eh bien ! s'écria mistress Jibb avec humeur, un ministre qui réside n'a pas besoin de curé, et nous n'avons qu'à faire nos paquets !

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux, dit Coxe avec flegme, empêcher l'autre de défaire les siens?

— Et le moyen ? vous chargez-vous de le trouver?

— Pourquoi non, voisine? On ne loge pas chez les gens malgré eux, et l'on ne déclare pas la guerre à toute une population. Nous avons de mauvaises têtes à Laracor. »

A ce ton d'assurance, mistress Jibb dressa l'oreille. Elle entrevoyait un complot ; mais il s'agissait de le pénétrer discrètement : elle persista à ne rien croire.

« Oui, oui, dit-elle, je connais les gens de ce pays-ci. Ils font aujourd'hui les fanfarons ; et demain, quand ils verront la livrée de mylord Berkeley, tous les bonnets seront en l'air, et ils se disputeront à coups de poing l'honneur de s'atteler à la voiture.

— Peut-être bien, voisine.... mais si c'est poür la verser?

— La verser ! dit la gouvernante dont les narines s'enflaient de joie.... Ce sont des mots, voisin, ce sont des mots.

— Des mots aujourd'hui, et des actes demain !... Ah ! il lui faut les carrosses d'honneur, à cet intrigant !... Eh bien, qu'il ne s'inquiète pas de l'escorte ! »

La curiosité de mistress Jibb était satisfaite.

« Fi ! monsieur Coxe, fi ! si vous continuez, je me retire.... Non pas que je veuille le moins du monde vous faire la leçon, voisin ; vous êtes d'âge à [illegible]duire ; mais vous sentez que ma position auprès de [illegible] me permet pas d'écouter de pareils propos. »

Coxe était for[illegible] l'hypocrisie de mistress Jibb ; mais il espérait encor[illegible]ire renoncer. C'étaient de singuliers complices, Co[illegible] une démarche [illegible]r préala-
[illegible] de l'[illegible]a gouvernan[illegible] la lui
[illegible]forme du b[illegible]ntion
[illegible]e espèce d[illegible]quel
[illegible]e toute in[illegible]ussi,
[illegible]propres [illegible], l'un

3° En faisant, sans intention réellement mauvaise, le plus de tapage qu'il pouvait dans le paisible bourg de Laracor.

Quand mistress Jibb, la gouvernante de Tisdal, vit qu'on se disposait à passer de la menace aux effets, elle commença à écouter un sentiment tardif de prudence. Sa position auprès du curé faisait d'elle un personnage trop important dans la paroisse pour ne pas lui commander d'être circonspecte. Si l'intérêt d'abord l'avait emportée, l'amour-propre à son tour la retint. D'ailleurs, au point où en étaient les choses, une coopération active de sa part n'était plus nécessaire. Elle avait aidé à préparer les matières incendiaires ; elle pouvait bien laisser à un autre le soin d'y mettre le feu, et ce soin était en mains sûres.

Quelle bonne fortune pour un esprit turbulent que la nomination du nouveau ministre ! Coxe en avait largement profité. Mais une occasion plus belle s'offrait encore : les ennemis allaient se trouver en présence ; le ministre venait prendre possession de son bénéfice. Coxe, toujours aux aguets, l'avait su des premiers ; et, profitant de l'absence du curé, qui dînait dans le voisinage, il accourait rendre compte de son plan de campagne au plus fidèle, quoique au plus diplomate, de ses alliés.

« Eh bien ! voisine, vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle, voisin ?

— C'est demain qu'il arrive !

— De qui parlez-vous ? demanda mistress Jibb, feignant de ne pas comprendre.

— Du nouveau ministre.

— Ah ! oui, on le dit, reprit-elle avec une indifférence affectée.

— C'est positif, voisine ; demain dans la matinée, et en carrosse comme un évêque, en carrosse à quatre chevaux, et des laquais galonnés sur toutes les coutures, ni plus ni moins, voisine. »

A cette description pompeuse, le visage de mistress Jibb repri[illegible] toute sa sérénité. C'était donc quelque fils de grande maison qu[illegible] suivrait l'exemple de son prédécesseur.

« Oui-da, voisin ! quel honneur pour la paroisse ! Il ne [illegible] donc pas celui d'y résider ?

— Si fait, voisine. »

Mistress Jibb était loin de s'attendre à cette répo[illegible] de couleur. Mais Coxe aimait à railler, et un [illegible] empêcha qu'elle ne le prît au sérieux.

« Laissez donc, voisin ; un homme [illegible] terrer dans un village ! Vous me sup[illegible] acte de présence ; pendant que [illegible]

la paroisse, prendra connaissance des revenus du bénéfice ; pui
fouette cocher, il repartira en nous laissant sa bénédiction.

— Il ne repartira pas, voisine. Ce n'est point un homme à ca
rosse. Le carrosse qui l'amènera est à mylord Berkeley, qui le l
prête comme porte-respect, parce que de méchantes langues o
médit des dispositions de la paroisse.

— Eh bien ! s'écria mistress Jibb avec humeur, un ministre q
réside n'a pas besoin de curé, et nous n'avons qu'à faire nos pa
quets !

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux, dit Coxe avec flegm
empêcher l'autre de défaire les siens?

— Et le moyen? vous chargez-vous de le trouver?

— Pourquoi non, voisine? On ne loge pas chez les gens malgr
eux, et l'on ne déclare pas la guerre à toute une population. Nou
avons de mauvaises têtes à Laracor. »

A ce ton d'assurance, mistress Jibb dressa l'oreille. Elle entre
voyait un complot ; mais il s'agissait de le pénétrer discrètement
elle persista à ne rien croire.

« Oui, oui, dit-elle, je connais les gens de ce pays-ci. Ils font au
jourd'hui les fanfarons ; et demain, quand ils verront la livrée d
mylord Berkeley, tous les bonnets seront en l'air, et ils se dispute
ront à coups de poing l'honneur de s'atteler à la voiture.

— Peut-être bien, voisine.... mais si c'est pour la verser?

— La verser ! dit la gouvernante dont les narines s'enflaient d
joie.... Ce sont des mots, voisin, ce sont des mots.

— Des mots aujourd'hui, et des actes demain !... Ah ! il lui fau
des carrosses d'honneur, à cet intrigant !... Eh bien, qu'il ne s'in
quiète pas de l'escorte ! »

La curiosité de mis [illegible] était satisfaite.

« Fi ! monsieur C [illegible] us continuez, je me retire.... Non
pas que je veuille [illegible] monde vous faire la leçon, voisin ;
vous êtes d'âge à [illegible] re ; mais vous sentez que ma po-
sition [illegible] ne permet pas d'écouter de pareils
pro[illegible]

[illegible] l'hypocrisie de mistress Jibb ; mais i
[illegible] re renoncer. [illegible] ient de singulier
[illegible] s une déma [illegible] d'appuyer préala
[illegible] la gouve [illegible] lle-ci ne l
[illegible] forme [illegible] une conv
[illegible] elle esp [illegible] u moyen
[illegible] de tou [illegible] De la sorte
[illegible] s pro [illegible] esponsabilit

par sa confidence, l'autre par ses reproches. Les deux joueurs se renvoyaient la balle, et elle finissait par tomber entre eux deux.

« Vous avez raison, voisine, reprit Coxe d'un air posé; c'est ce que j'ai répondu moi-même à tous ces turbulents : ma position dans l'église ne me permet pas d'écouter de pareils propos. Un ministre est toujours un ministre, et nous lui devons obéissance et respect. »

Mistress Jibb fit la grimace. L'avait-elle rendu prudent à son exemple?

« Ah çà! parlons sérieusement, continua Coxe de plus en plus grave : qu'est-ce que vous ferez demain pour sa réception?

— Moi! demanda-t-elle avec aigreur.

— Oui, est-ce que vous ne lui donnerez pas un grand dîner?

— Ah bien oui! qu'il s'y attende!

— Vraiment!... Alors vous pourrez me prêter vos ustensiles de cuisine?

— A vous? Et qu'en voulez-vous faire?

— Oh! plus de bruit que de besogne. »

Il avait pris les pincettes et le *poker;* et, avec ce triangle de nouvelle espèce, il fit aux oreilles de mistress Jibb un tel vacarme, que ce ne fut pas seulement par hypocrisie qu'elle lui arracha l'instrument.

« Voulez-vous bien vous taire, tapageur! dit-elle avec une joie mal cachée.

— Voisine, on ne peut pourtant pas danser sans musique.

— Danser!

— Sans doute. David dansait devant l'arche : un clerc peut bien danser devant le carrosse de son ministre. »

Il s'était mis à exécuter, autour du parloir, une danse grotesque, en faisant claquer ses doigts et en poussant par intervalles un cri aigu, et mistress Jibb ayant voulu l'arrêter comme il passait devant elle, il la prit par la taille; et elle eut beau lui crier de finir, l'appeler mauvais sujet, il l'entraîna dans une valse furibonde, jusqu'à ce que, avec la respiration, il lui eût coupé la parole. Puis, toujours tournant, il s'élança hors de la chambre, et sa danseuse, étourdie, haletante, le bonnet pendant et les cheveux en désordre, alla tomber dans un fauteuil.

CHAPITRE II.

Un fauteuil est une place commode pour se livrer à ses méditations. Lorsque mistress Jibb eut repris haleine, elle s'enfonça carrément dans le sien, allongea les jambes et se mit à réfléchir avec satisfaction au complot qui allait éclater le lendemain.

Mistress Jibb avait quarante-cinq ans, et les femmes du peuple vieillissent plus vite que les autres. Elle n'avait jamais eu ni argent ni beauté. Restée veuve et ayant à sa charge un fils de huit ans, elle ne pouvait guère espérer de trouver un second mari : tout son avenir reposait donc sur celui de Tisdal. Faute de perspective meilleure, elle s'était bien promis de vivre et de mourir chez lui. Doux et absorbé comme il était, elle n'avait pas eu de peine à s'emparer de l'administration du ménage, et, de servante qu'elle y était entrée, elle avait bien vite su se mettre sur le pied respectable de gouvernante. Son enfant, grâce à Tisdal, recevait un commencement d'éducation dans l'école du bourg, et l'ambition maternelle n'allait à rien moins qu'à le faire entrer dans les ordres. Elle avait donc pris dans la maison autant de place qu'il était possible d'en prendre : c'était maintenant la maison qu'il s'agissait d'agrandir.

La nomination du protégé de lord Berkeley l'avait jetée dans le découragement. Son existence et celle de son fils étaient compromises; elle s'était vue partant pour l'exil.... Mais voici que son espérance reparaissait à l'improviste, comme une brebis égarée qui revient d'elle-même au bercail.

Sans partager toute l'assurance du bouillant Roger Coxe, mistress Jibb ne put s'empêcher d'admettre la possibilité de dégoûter le nouveau ministre de résider à Laracor; et, comme un avare à qui on rapporte une bourse qu'il avait perdue, elle comptait de nouveau sur ses doigts les avantages de sa position, tant pour elle-même que pour l'avenir de son fils, lorsque l'intéressant objet de sa sollicitude arriva de l'école avec une sacoche vide et un visage barbouillé.

« Déjà huit heures!... et le souper de monsieur que j'oublie. »

Elle alla en toute hâte dans la cuisine apprêter le repas frugal du docteur; puis elle retourna mettre le couvert dans le parloir, l'enfant la suivant comme son ombre. En l'honneur de son espoir du lendemain, elle venait de poser sur la table une bouteille de *claret*, régal dont elle ne gratifiait son maître qu'à de rares intervalles et

dans des occasions solennelles, quoique, grâce aux contrebandiers, le vin ne fût pas cher en Irlande, quand elle vit entrer un homme vêtu de noir.

« Le docteur Tisdal?

— Il n'est pas chez lui, monsieur.

— Où est-il?

— Il dîne en ville.

— Quand reviendra-t-il?

— Pour souper.

— C'est bien, dit l'étranger, en s'asseyant dans le fauteuil de Tisdal; versez-moi un verre de ce vin.

— Ah çà! est-ce qu'il prend notre maison pour une auberge? »

Cette question, mistress Jibb fut tentée de la faire tout haut; mais elle se borna à ne point tenir compte de l'ordre qui lui était donné, et à demander avec une inflexion de voix qu'elle s'efforça de rendre significative :

« Qui annoncerai-je à monsieur lorsqu'il rentrera?

— Son maître. »

Le ton cadrait parfaitement avec la réponse : mistress Jibb laissa tomber ses bras de stupéfaction.

« Eh bien? ce vin?... ne m'avez-vous pas entendu? »

Mistress Jibb n'était pas précisément timide; mais l'étranger avait le verbe haut et fronçait deux sourcils de Jupiter : la pauvre femme perdit toute présence d'esprit.

Pendant qu'elle étendait la main vers la bouteille, le voyageur avait pris sur la table le verre du curé, et l'ayant placé entre son œil et la lumière :

« Ce n'est pas là un verre propre, dit-il d'une voix brusque.

— Je l'ai pourtant bien rincé, dit mistress Jibb, oubliant, dans son trouble, qu'il était au-dessous de sa dignité de se justifier.

— Oui, on le voit bien, on ne le voit que trop. Allons, vite, donnez-m'en un autre. »

Était-ce bien à elle qu'on osait parler de la sorte?... et elle obéissait à cet ordre injurieux!

« Il fait froid ici, reprit l'inconnu après lui avoir fait remplir le verre qu'elle avait apporté; faites donc plus de feu. »

Après tant d'actes de soumission, mistress Jibb n'avait plus qu'à continuer. Deux coqs se battent avec acharnement; mais le vaincu se résigne et ne recommence jamais la lutte. Elle alla chercher de la tourbe.

L'enfant sortait derrière elle.

« Ici, petit drôle : donne-moi cette gazette. »

Le petit drôle méritait assez ce nom : il était très-gâté, très-volontaire, et peut-être une invitation moins brutale eût été moins bien accueillie. Mais la grosse voix de l'étranger dompta le fils comme elle avait dompté la mère. Il apporta le papier, sans que sa docilité lui valût le moindre remercîment.

Mistress Jibb avait ranimé le feu.

« C'est bon, dit le voyageur, vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous; allez surveiller vos fourneaux et signalez-vous aujourd'hui, car je suis difficile, je vous en préviens. »

De mieux en mieux!... Voilà qu'il s'invitait à souper!... Que faire?... Le laisser seul? était-ce prudent?... Dieu sait qui c'était!... D'un autre côté, rester au parloir?... Le souper brûlerait.... puis, comment contredire un pareil homme? Mistress Jibb adopta un terme moyen : elle s'en irait; mais elle laisserait son fils pour surveiller l'inconnu.

L'enfant, au fond du cœur, était médiocrement satisfait de ce tête-à-tête; mais il n'osa pas réclamer devant l'homme aux gros sourcils, et il s'assit d'un air boudeur au coin de la cheminée, tandis que mistress Jibb s'en retournait à la cuisine.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle y était, lorsqu'elle entendit des cris lamentables : c'était la voix de son fils! Elle remonta précipitamment au parloir.

L'étranger tenait l'enfant par l'oreille.

Cette fois l'amour maternel dissipa toute frayeur.

« Qu'est-ce que c'est?... De quel droit battez-vous mon enfant?

— Il est à vous, cet enfant?

— Oui, il est à moi!

— Je vous en fais mon compliment. Vous l'avez bien élevé!... Quand vous l'avez eu, vous étiez pourtant d'un âge raisonnable.... Et vous ne lui avez pas appris qu'il ne faut pas jouer avec le feu! »

Ses droits de mère, l'arrogance avec laquelle elle les faisait valoir, n'avaient diminué en rien l'imperturbable assurance du voyageur. Mistress Jibb, décontenancée, se tourna vers son fils pour lui demander ce qu'il avait fait.

L'enfant expliqua en pleurant que tout son crime avait été d'allumer à la cheminée le bout d'une baguette, et de s'amuser à tracer dans l'air des rubans de feu.

Mistress Jibb, pendant cette enquête, avait rassemblé toute sa fermeté, et elle ouvrait la bouche pour prendre la défense de l'opprimé, lorsque l'étranger l'interrompit.

STELLA ET VANESSA

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

STELLA ET VANESSA

PAR

Armand François
LÉON DE WAILLY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855

votre candeur parfaite et la perspicacité des conjurés. Il est clair que, vous connaissant, ils se sont gardés de vous prendre pour confident. C'était une surprise qu'ils nous ménageaient à tous deux. Quant à moi, tout en leur sachant gré de l'intention, j'ai préféré me soustraire à une ovation peu compatible avec l'humble condition d'un ministre de campagne, et venir ce soir incognito et à pied, au lieu d'arriver demain matin en carrosse.

— Vous paraissez si sûr de votre fait, monsieur, qu'il ne m'est plus possible de rien contester; mais, en vérité, tout ce que j'entends me fait l'effet d'un rêve.

— Ce ne sera point autre chose, monsieur Tisdal, grâce à votre loyauté. Mais avant de vous connaître, avant d'avoir vu de mes yeux que vous n'étiez pas capable de vous associer à des espiègleries grossières, à peine excusables chez des gens privés d'éducation, j'ai pu avoir quelques soupçons et me refuser à croire aveuglément que le seul vraiment intéressé dans cette conspiration fût le seul aussi qui n'en sût rien. Voilà, monsieur Tisdal, le secret de mon étrange conduite. J'ai voulu faire tête à l'orage, prouver à mes hostiles paroissiens que je ne me laissais point facilement intimider. J'ai donc été droit à celui que je devais regarder comme leur chef. Un peu brutal de ma nature, je me le suis fait beaucoup à dessein. Il me reste à vous prier de me pardonner mes incivilités et les libertés que j'ai prises chez vous.

— C'est chez vous-même que vous êtes, monsieur; cette maison est celle du ministre. Je ne l'ai habitée que comme représentant de votre prédécesseur, qui ne résidait point à Laracor.

— C'est un exemple que je ne suivrai point; mais j'espère que l'intention que j'ai de m'établir ici n'apportera aucun changement à vos habitudes, et que, jusqu'à ce que l'évêque de Meath vous ait trouvé une position plus digne de votre mérite, rien ne s'opposera à ce que nous vivions sous le même toit en bonne intelligence.

— Je vous remercie, monsieur, mais cette paroisse compte si peu de fidèles....

— Je le sais; mais j'ai deux autres bénéfices, et de toute nécessité il me faudra un aide. J'espère donc que vous me rendrez le service de l'être. Promettez-le-moi; sinon je croirai que vous me gardez rancune.

— J'accepte, dit Tisdal en prenant la main que Swift lui avait tendue. Avec les gens tels que vous, toute cérémonie est mesquine et déplacée. J'accepte, car je vois que vos soupçons bien naturels sont entièrement dissipés, et je ne vous cache pas que la brusque

franchise de vos procédés, si elle m'avait choqué d'abord, depuis m'a été au cœur. »

Pendant cette explication, mistress Jibb avait couché son fils. L'enfant au lit et n'étant plus maîtresse de sa curiosité, le souper lui servit de prétexte pour rentrer au parloir. Elle avait compté sur Tisdal pour la venger des insolences de l'intrus : elle faillit tomber de son haut quand elle aperçut les deux ennemis qui se serraient la main.

« Le souper est prêt ? dit Tisdal. Mettez un second couvert et servez. »

Si sa vengeance lui échappait, mistress Jibb espérait du moins satisfaire sa curiosité pendant le souper. Mais elle n'eut pas plutôt posé les plats sur la table que le maudit étranger la fit renvoyer, et les dispositions locales étaient telles qu'il n'y avait pas moyen d'écouter à la porte.

Lorsqu'ils furent seuls, Tisdal pria Swift de lui répéter tout ce qu'il savait des détails du complot, et il s'occupa avec sollicitude des moyens de le déjouer complétement. Il proposa d'aller, le soir même, chez ceux que l'on pouvait soupçonner d'en être les agents principaux et de leur parler sévèrement. Mais, tout en le remerciant, Swift refusa. Cette conspiration ridicule n'était inquiétante que comme symptôme de mésintelligence entre deux ecclésiastiques qui devaient donner l'exemple de la concorde. Cette base manquant, le reste tombait de soi-même. L'arrivée de Swift incognito dérangeait les projets du lendemain. La vue de la bonne harmonie qui régnait entre les deux rivaux achèverait de décourager les mécontents. Il était donc plus politique d'ignorer leur tort : laisser voir qu'on le connaissait, ce serait intéresser leur vanité à y persister.

Ses raisons ayant prévalu, Swift égaya la fin du repas par le récit de la peur qu'il avait faite à mistress Jibb, et il recommanda à Tisdal de ne la point désabuser. Ces impressions, elle les communiquerait aux commères du bourg. De proche en proche, elles gagneraient le reste des habitants, et ce serait le meilleur moyen de les tenir en respect. Seulement il pria Tisdal de ne pas prendre à la lettre l'injonction relative à la plus belle chambre ; mais celui-ci le rassura. Sa volonté serait faite sans aucun dérangement ; car, bien que le ministre précédent ne résidât point, le curé avait jugé convenable de lui réserver l'appartement d'honneur.

Swift ne se fit donc plus scrupule de maintenir les dispositions ordonnées ; et moitié calcul, moitié plaisanterie, lorsque mistress

Jibb, un flambeau à la main, se présenta pour le conduire à la chambre où il devait coucher, il se donna le plaisir de reprendre sa grosse voix et de demander, en fronçant le sourcil, si c'était bien la plus belle chambre.

« La plus belle, » dit mistress Jibb d'un air consterné.

CHAPITRE IV.

Était-ce faute de temps, ou peur de se compromettre? mistress Jibb n'avait pas prévenu Coxe de l'arrivée du ministre. Le lendemain de bonne heure, il rassembla les chefs de l'insurrection à la taverne du Chat et des Cornemuses. Il avait à leur donner ses dernières instructions, et leur zèle était de ces plantes altérées qu'on ne saurait trop arroser. Le whisky donc coulait à flots, et déjà l'enthousiasme des convives faisait bien augurer du succès de l'expédition, lorsqu'on vint avertir Coxe que le curé l'attendait dans la rue.

« Ne faites pas tant de bruit, dit-il en prenant son chapeau; je vais revenir; buvez toujours. »

Il descendit précipitamment; le curé n'était pas seul.

« Voici votre clerc, docteur, dit Tisdal à l'inconnu qui l'accompagnait; permettez-moi de vous le présenter. »

Le nouveau ministre! quel désappointement!

Coxe cacha son dépit sous une profonde révérence.

« Roger, reprit Tisdal, monsieur le docteur veut visiter la paroisse : vous allez venir avec nous. »

Roger inclina la tête en signe d'obéissance; mais on buvait là-haut à ses frais, et il cherchait un prétexte de rentrer à la taverne pour dissoudre son inutile et dispendieuse assemblée, lorsque les buveurs, ne se rappelant que la dernière moitié de sa recommandation, se mirent à pousser des hourras en l'honneur du complot et de son chef absent.

« Quels sont ces cris? demanda Swift.

— Rien, rien! dit Coxe qui avait entendu son nom. Ce sont des ivrognes.... Par où voulez-vous commencer votre tournée?

— Par l'église, dit Tisdal.

— En voici le chemin, » dit Coxe au ministre, en s'empressant de donner l'exemple du départ.

Dans cette visite, Tisdal reconnut que Swift était un homme actif, ferme, mais juste, capable d'être utile et en ayant la volonte.

Toutes ses questions sur l'état de la paroisse et sur les améliorations possibles étaient faites avec cet intérêt éclairé qui va droit au fond des choses ; mais, en promettant ses services, il semblait craindre qu'on ne lui en sût gré, et prendre à tâche de détruire en germe toute reconnaissance dans les cœurs. Or, si c'était un raffinement de délicatesse, elle était trop subtile pour être appréciée par des paysans : il aurait dû le comprendre, ou plutôt il avait l'air de le comprendre et de ne s'en point soucier. On eût dit qu'il avait une si haute opinion de sa force, qu'il dédaignait de plaire et ne voulait que dominer. Était-ce la continuation de son système de la veille, ou ce système n'était-il lui-même qu'une ingénieuse consécration d'un défaut incorrigible ?

Sans pouvoir encore résoudre ces problèmes, Tisdal regrettait de ne pas lui voir plus d'aménité dans les formes. Un peu de souplesse et de condescendance n'eût pas été de la flatterie. Pour y suppléer, il s'efforçait de jeter de temps en temps dans la conversation quelque parole bienveillante qui rapprochât les interlocuteurs, de tempérer par un sourire, par une plaisanterie, par une obligeante interprétation, ce que le ton de Swift avait de rude et de hautain ; mais toute son ingénieuse sollicitude ne suffisait point à cette tâche.

Swift avait un autre moyen de se faire bienvenir des habitants, un moyen aussi simple qu'efficace : il était né en Irlande, il parlait irlandais. Pourquoi ne pas se faire reconnaître comme leur compatriote? pourquoi ne pas leur parler la langue du pays? Après l'avoir mis inutilement sur la voie, Tisdal résolut de lui forcer la main. Quoique sachant lui-même fort peu d'irlandais, il se mit à le parler avec un fermier, et à dire des choses qu'il savait devoir éveiller la susceptibilité de Swift. Son stratagème lui réussit. Swift ne put résister au désir de le réfuter, et, pour se dédommager sans doute, il fut encore moins conciliant que d'ordinaire ; mais l'impression était produite : Swift était avéré Irlandais. Il avait beau maltraiter ses interlocuteurs, ils étaient charmés, ils étaient conquis. Leur langue était une musique si douce à leur oreille, qu'elle leur faisait oublier le sens des paroles.

Aussi, à la fin de la tournée, les préventions étaient généralement dissipées, et l'édifice de la conspiration craquait de tout côté.

Quelle mortification pour Coxe !... Et Tisdal qui abandonnait lâchement la partie, qui faisait du désintéressement et allait quêtant pour son rival ! Dévouez-vous donc à des gens pareils ! compromettez-vous pour eux ! dépensez pour eux votre argent !

Swift n'était pas un homme superficiel, et ne faisait point à demi

ce qu'il entreprenait. Les heures se succédèrent et sa tournée ne finissait pas. Coxe n'y tenait plus ! Furieux du triomphe de Swift, furieux de la défection de Tisdal ; et sous tous ces motifs de mécontentement, l'idée fixe que le robinet de la taverne était resté ouvert, et que chaque instant ajoutait aux flots de whisky qu'on buvait à ses dépens, et sans but, et sans lui !... Il n'en fallait pas tant pour faire perdre patience au bouillant clerc de l'église de Laracor.

Enfin, après quatre heures de torture, il fut libéré et s'empressa de courir à la funeste taverne du Chat et des Cornemuses. Hélas ! ses craintes n'étaient que trop fondées ; et l'état dans lequel il trouva ses convives, les pots renversés, les hommes roulés sous la table, lui indiquèrent assez la dépense faite, sans qu'il eût besoin d'en demander la note : il ne la verrait que trop tôt !.

Swift, en bon ministre, avait commencé par s'occuper des intérêts de sa paroisse ; lorsqu'il fut rentré au logis et reposé, il put, en toute sûreté de conscience, songer un peu aux siens, et il accepta la proposition que lui fit Tisdal, de visiter le presbytère. Comme ils se promenaient dans le jardin, Swift demanda s'il serait difficile de louer dans le voisinage une petite maison.

« Est-ce que celle-ci ne vous suffit pas ? demanda Tisdal en riant.

— Ce n'est pas pour moi ; c'est une commission dont je suis chargé par deux personnes de ma connaissance, qui, moitié économie, moitié pour se rapprocher de moi, ont l'intention de s'établir en Irlande.

— Laracor offre peu de ressources ; cependant....

— Je ne tiens pas à ce qu'elles demeurent précisément à Laracor. Ce sont des femmes, et il vaut mieux pour les convenances que nous ne vivions pas porte à porte.

— Je comprends.

— Docteur, docteur, dit Swift en plaisantant, pas de mauvaise pensée ! N'allez pas croire qu'elles prêtent à la calomnie. Ce sont deux demoiselles, il est vrai ; mais l'une est d'un âge et d'une figure surtout fort respectables : quant à l'autre, ce n'est encore qu'un enfant. C'est une orpheline que la mort de sir William Temple m'a mise sur les bras.

— Sir William Temple, l'ancien ministre du roi Guillaume ?...

— Dont j'ai été secrétaire.

— Ses œuvres ont été publiées par une personne de votre nom. Serait-ce vous ?

— Oui, c'est moi.

— Vous-même, alors, vous écrivez; on vous attribue plusieurs ouvrages qui ont fait grand bruit. Est-ce à tort?

— Les écrivains qui ne signent pas, docteur, ont leurs raisons : moins de réputation et plus d'indépendance.

— Pardon de mon indiscrétion.

— Il n'y en aurait, docteur, que si j'étais forcé de répondre.

— Et c'est chez sir William Temple que vous avez connu cette jeune orpheline? dit Tisdal pour détourner la conversation.

— Précisément : elle est fille d'une dame de compagnie, ou plutôt d'une amie de lady Giffard, la sœur du baronnet; et c'est lui qui en mourant me l'a recommandée.

— Et vous avez charitablement accepté ce legs?...

— Le beau mérite!... D'abord elle n'est pas à ma charge : sir William lui a laissé de quoi vivre; et puis j'ai un faible pour cette enfant. Je l'ai vue si petite! je me suis même amusé autrefois à lui donner des leçons, à faire le pédagogue. Quand la mort du baronnet nous a dispersés, Esther Johnson, ma pupille, s'est retirée chez une amie de sa famille, une mistress Dingley, qui avait aussi une petite rente. Lorsque j'ai été nommé à Laracor, je leur ai proposé de venir habiter avec moi l'Irlande, où la vie est bien moins chère; elles ont accepté, et elles arriveront aussitôt que je leur aurai trouvé un logement. »

Tisdal, avec sa complaisance ordinaire, s'empressa d'offrir à Swift ses services, et il fut convenu que, dès le lendemain, ils se mettraient en recherche.

Le lendemain, le temps favorisa leur projet. Quoiqu'on ne fût qu'au commencement du mois d'avril, le jour s'était levé sans pluie ni brouillard, chose rare en Irlande. L'air était tiède, les premiers bourgeons commençaient à poindre, les prairies humides de rosée étincelaient sous le soleil; et mille petits oiseaux, babillant, voletant, se poursuivant dans les haies ou se baignant dans le sable, joyeux comme des écoliers en vacances, profitaient de ces courts instants de lumière et de chaleur. L'influence de ce riant spectacle paraissait agir sur Swift; il était en belle humeur : Tisdal se sentit tout content de sa promenade, du soleil, des oiseaux, de son compagnon et de lui-même.

En cheminant, ils virent plusieurs maisons; mais la première était trop grande, la seconde trop petite. Celle-ci aurait convenu si elle avait eu un jardin; celle-là avait un jardin, mais elle était mal distribuée. Bref, pour une raison ou pour une autre, midi avait sonné qu'ils n'étaient pas plus avancés qu'au départ.

Mais le temps avait changé ; le soleil n'avait paru le matin que pour pomper les vapeurs de la terre, et il commençait à lui restituer ses emprunts : c'était moins que de la pluie et plus que du brouillard. La campagne avait perdu son air de fête, tout avait pris un aspect sombre. Le ciel était bas ; les branches dépouillées de feuilles étaient plus noires sous l'eau qui les lavait. Plus de babil animé dans les arbres, plus de poursuites joyeuses sous les buissons. Nos écoliers étaient rentrés en classe ; ils se tenaient immobiles et silencieux sur leurs bancs.

Tisdal commença à trouver la promenade un peu longue, et, dans l'espoir de l'abréger, il hasarda un mot sur le temps.

« Le fait est qu'il n'est pas beau, dit Swift ; mais il faut bien en prendre notre parti : vous n'en avez pas d'autre dans votre maudite Irlande. »

Après tout, Swift avait la moitié de la fatigue, et il ne se plaignait pas ; et cette fatigue, il la subissait volontairement, par obligeance : Tisdal se reprocha son manque de courage et accéléra le pas.

« Je vois que vous êtes comme moi, dit Swift, que vous aimez l'exercice. Vous avez bien raison, il n'y a rien de meilleur pour la santé. C'est surtout un excellent remède contre les étourdissements.

— Est-ce que vous y êtes sujet ?

— C'est ma maladie, et ce n'est qu'à force de marcher que je m'en débarrasse. »

Tisdal avait cru s'associer à un acte d'obligeance, et il se trouvait prendre la moitié d'une médecine : il se sentit découragé.

« Nous ne sommes pas chanceux, reprit Swift. De quel côté allons-nous tourner nos pas ?

— Du côté de Laracor, » pensa Tisdal.

Mais il hésitait à le dire, lorsqu'il eut la satisfaction d'entendre Swift demander :

« A combien sommes-nous de Laracor ?

— A trois milles environ.

— Trois milles, dit Swift en tirant sa montre ; nous y arriverions bien tard pour dîner. Puisque nous avons tant fait, consacrons la journée à ces ennuyeuses recherches. Dînons quelque part et ne rentrons chez nous que pour souper.

— Comme vous voudrez, » répondit Tisdal en étouffant un soupir.

Ayant été pris au mot, il proposa de se rendre à Trim, où ils auraient le plus de chances de trouver une maison, et dont la route, pensa-t-il, les rapprocherait de Laracor.

Swift, ne connaissant pas le pays comme Tisdal, ne pouvait que s'en rapporter à son guide, et ils se dirigèrent vers Trim. En y entrant, l'infatigable piéton allait commencer ses perquisitions; mais ce dernier effort avait épuisé Tisdal; il était tout trempé : il demanda à Swift de les remettre après le dîner.

Le dîner servi, Tisdal ne put manger, tant il était harassé. Swift lui-même n'était occupé qu'à prendre des renseignements auprès de l'aubergiste, et, dès qu'il eut fini :

« Vous ne mangez plus? dit-il.

— Non, je n'ai pas faim.

— Eh bien! alors, partons; l'heure s'avance. »

L'aubergiste avait été très-affirmatif dans ses renseignements; mais Tisdal ne comptait plus que sur la nuit pour mettre fin à son supplice. Il n'avait pas tout à fait tort : les maisons indiquées se trouvèrent avoir mille inconvénients, que Tisdal, il est vrai, ne découvrait pas; mais il était si fatigué! Swift, au contraire, avait un coup d'œil d'aigle. Il n'y avait pas d'avantages apparents, pas de séductions de propriétaire capables de l'éblouir.

« Il n'y a rien à faire ici, dit-il; retournons à Laracor. »

Tisdal poussa un nouveau soupir, mais, cette fois, de soulagement.

« Seulement, continua Swift, n'allons pas droit comme une flèche; nous n'avons pas besoin d'être de retour à heure fixe : mettons à profit ce qui nous reste de jour.

— Si c'est par obligeance, je n'ai rien à dire, pensa Tisdal; mais si c'est par régime! »

Cependant, disposé comme il l'était lui-même à la complaisance et à l'abnégation, il avait chassé cette mauvaise pensée, lorsqu'au sortir de Trim ils aperçurent une petite maison de bonne apparence, qui se trouvait à louer, quoiqu'elle ne fût pas sur la liste qu'on leur avait donnée à l'auberge. Le ciel lui avait su gré de sa résignation.

Toutes les objections que Swift avait faites ailleurs semblaient ici avoir été prévues. Il y avait un jardin d'agrément, un verger, un potager, une basse-cour, le tout dans de très-petites proportions sans doute, mais complet, bien tenu, en plein rapport.

Pourtant Swift ne se prononçait pas. Il allait, il venait, passait de la maison dans le jardin, rentrait du jardin dans la maison, questionnant le propriétaire, soulevant mille difficultés, demandant jusqu'à la nature de chaque plantation, quelles fleurs, quels légumes. La patience de Tisdal était à bout. Il y avait trois grands quarts d'heure qu'il se tenait derrière eux, marchant ou s'arrêtant à leur exemple, ayant vingt fois fait le tour du jardin, ay-

monté et descendu l'escalier à en perdre haleine, et voyant à chaque instant surgir une dernière demande.

« Décidément, se dit-il, ce n'est pas là de l'obligeance : c'est du tatillonnage. »

Enfin, l'interrogatoire épuisé, Swift avoua que la maison lui convenait C'était bien heureux !

« Et le prix ? demanda-t-il.

— Douze schellings par semaine.

— Nous sommes perdus ! » murmura Tisdal.

Swift avait ailleurs refusé cette somme avec de grands cris.

« Douze schellings! s'écria-t-il en effet. Ce n'est plus la peine d'en parler. »

Et il se dirigea vers la porte.

« Je suis fâché, » dit le propriétaire en le reconduisant.

Mais la maison convenait parfaitement ; mais, d'un autre côté, elle était depuis longtemps à louer : les deux antagonistes ralentirent bientôt le pas, et tout en marchant ils se mirent à discuter sur le prix. L'un vantait sa marchandise, l'autre la dépréciait. On cita des faits qui furent contredits. Pour les vérifier, il fallait être sur place : on revint en arrière. Enfin, à force d'éloquence, de persévérance, à force de s'arrêter à chaque porte, au détour de chaque allée, toujours sur ses jambes, et Tisdal toujours derrière lui, Swift obtint une diminution de trois schellings ; mais il avait mis dans sa tête de n'en donner que huit, et, en dépit de toutes les protestations, de tous les refus, il insistait.

Tisdal, certes, n'était pas riche, mais il aurait volontiers offert de combler de sa bourse la différence.

« On n'a pas tant d'économie pour les autres, se dit-il, sans être soi-même un peu avare. »

Tandis que Tisdal, tout charitable qu'il était, ne pouvait s'empêcher de faire ces réflexions, Swift avait remporté la victoire de guerre lasse, et le propriétaire était allé chercher à l'étage supérieur de l'encre et du papier pour rédiger les bases de la convention.

« N'est-ce pas, dit Swift en se frottant les mains, que j'aurais été un bon marchand ?

— Excellent ! dit Tisdal. Après cela, on est plus à son aise quand on défend les intérêts d'autrui. »

Il n'aimait à garder mauvaise opinion de personne, et il offrait à Swift cette occasion de se justifier. Celui-ci n'en profita pas.

« Pourquoi donc ? répondit-il brusquement. Croyez-vous que je n'aurais pas fait de même pour moi ? Détrompez-vous. J'aime

infiniment mieux voir mon argent dans ma poche que dans celle d'un coquin qui veut me vendre une chose au-dessus de sa valeur.

— Il est certain qu'avec un revenu borné....

— Borné ou non.... Quelle que soit une fortune, il faut être trois fois sot pour ne savoir comment la dépenser utilement et agréablement. Et puis j'exècre ces gens qui, par paresse, par mauvaise honte ou par vanité, se laissent voler plutôt que de maintenir leur droit. Ce sont eux qui, avec leur prétendu désintéressement, encouragent la friponnerie.

— Morale d'avare, » se dit Tisdal.

Le propriétaire étant redescendu, la rédaction du bail donna lieu à de nouveaux débats. Tisdal, ennuyé, alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre, près d'une croisée qui avait vue sur le jardin. Le ciel s'était éclairci et il chercha à se distraire de ce colloque irritant en contemplant les effets du soleil couchant sur les nuages.

Tout d'un coup Swift, qui parlait très-haut, baissa la voix. L'attention de Tisdal, que le bruit avait endormi, se réveilla au silence ; et il l'entendit qui, arrêtant la main du propriétaire, l'invitait à n'écrire que quatre schellings au lieu de huit dans le *contrat*.

« Comment, monsieur ! quatre schellings ! Mais c'est huit dont nous sommes convenus !

— Chut ! quatre sur ce papier ; les quatre autres seront l'objet d'un arrangement particulier de vous à moi. J'ai dépassé de beaucoup mes instructions ; votre maison m'a séduit, j'ai fait des folies ; il est donc juste que ce soit moi qui les paye. »

Il s'en fallut de peu que Tisdal n'allât sauter au cou de Swift et lui demander pardon de ses soupçons injustes. Voilà donc cet homme qu'il accusait d'être avare, tracassier, parce qu'il défendait avec insistance les intérêts de sa pupille ! Comme sa ténacité, comme sa minutie étaient respectables ! Et lui Tisdal, au contraire, quel égoïsme dans son impatience ! quelle témérité dans ses jugements !

Maintenant, il avait beau traîner la jambe tout en retournant à Laracor, il n'osa plus s'avouer qu'il était fatigué.

CHAPITRE V.

Au retour, la première occupation de Tisdal fut de changer de vêtements : la première occupation de Swift fut d'écrire à ses amies qu'il leur avait trouvé une maison et qu'il les attendait le plus tôt possible.

Décidément Tisdal se regarda comme un égoïste.

Toute la soirée, Swift fut d'une gaieté folle. On voyait qu'il était heureux de l'idée de se retrouver avec sa pupille, son enfant gâté, comme il l'appelait. Ce nom d'enfant gâté ne souriait pas beaucoup à Tisdal. Il avait déjà bien assez du fils de sa gouvernante, et il aurait souhaité que la jeune orpheline fût moins enfant et moins gâtée. Mais, sensible aux reproches de sa conscience, il s'associa aux vœux paternels de son nouvel ami.

Le lendemain, il n'était pas éveillé que déjà Swift était parti pour Trim. Il ne devait revenir qu'à la nuit. Pour la première fois de l'année, Tisdal remarqua que les jours grandissaient étonnamment.

Le jour suivant, Swift alla à Dublin. Il avait une foule d'achats à faire pour sa maison de Trim, et il ne fallait pas l'attendre avant le lendemain au soir. Effectivement, il ne revint que fort tard, et, toute la semaine, on ne vit que lui sur la route de Trim à Dublin.

Tisdal était tout désœuvré. Il faisait de graves réflexions sur l'isolement dans lequel il vivait. N'avoir à aimer que soi, à penser qu'à soi ! Il en était honteux.

Swift, enfin, rentra pâle de fatigue. Tisdal, attendri de tant de zèle, allait lui en témoigner son admiration, lorsque celui-ci l'interrompant :

« Je ne connais rien de plus amusant que de meubler une maison. Est-ce que vous n'aimez pas à faire des emplettes? Moi, je passerais ma vie à courir les boutiques. »

Tisdal retomba en proie aux conjectures. Cependant, il était comme ces pèlerins qui vont à Jérusalem, reculant d'un pas et avançant de deux. Sa sympathie avait beau faire des pas rétrogrades, en définitive elle avançait. Il n'avait pas eu le temps de se faire une habitude de la société de son ministre ; mais la privation aiguillonne le désir, et ces continuelles pérégrinations l'ennuyaient. Il commença à trouver que l'enfant gâté tardait bien à venir.

Enfin, Swift reçut une lettre qui lui annonçait le jour de l'arrivée

des deux dames, et il proposa au jeune curé d'aller avec lui au-devant d'elles à Dublin, d'où ils les conduiraient à Trim.

Le bâtiment, favorisé du vent, avait fait la traversée avec une vitesse inaccoutumée; et, quand ils descendirent de voiture, ils apprirent que les deux voyageuses étaient déjà dans une auberge près de la douane. Swift y courut d'un pas que Tisdal avait peine à suivre; mais quelle fut la surprise de cè dernier, lorsqu'au lieu d'un enfant gâté il vit une jolie fille de seize à dix-sept ans, qui, dès qu'elle aperçut Swift, se mit à battre des mains.

« Bec! Bec! voilà Presto! » cria-t-elle à une petite femme de quarante-cinq ans qui était accroupie à terre et occupée à fermer une malle.

Et, sautillant comme une bergeronnette, elle fut en un clin d'œil dans les bras de Swift.

« Bonjour, bonjour, madame Stella, » dit celui-ci en la pressant tendrement contre son cœur.

Bec!... Presto!... Stella!... Tisdal regarda Swift pour s'assurer si c'était bien lui.

« Eh bien! jeune femme, est-ce qu'on ne vient pas m'embrasser? dit Swift à la petite femme accroupie, qui faisait des efforts pour dégager de la serrure la clef dont le ruban pendait à son cou.

— Me voici, docteur, » dit-elle enfin délivrée; et elle tendit ses lèvres à Swift, qui répondit à ses avances avec moins d'effusion qu'à celles de son amie.

Cette remarque, Tisdal ne la fit point, ou, s'il la fit, il ne fut nullement étonné.

La *jeune femme* n'était pas la pupille de Swift, et puis elle avait de gros yeux bleu pâle à fleur de tête, point de sourcils, un nez trop court au-dessus d'une bouche trop grande; à la vérité, malgré ses quarante-cinq ans, un teint d'une fraîcheur éblouissante; mais avec des traits pareils quel gaspillage de lis et de roses!

« Ah çà! madame Stella, dit Swift en prenant sa pupille par les deux mains, venez ici que je vous examine. Dieu me pardonne, vous êtes encore grandie! Savez-vous qu'il se fait temps que je vous traite moins familièrement?

— Qu'il est méchant! dit-elle avec un petit air boudeur que Tisdal trouva le plus ravissant du monde.

— Eh bien! non, non : grandissez, embellissez tant que vous voudrez, vous serez toujours l'enfant gâté de Presto. »

A la fin Swift se souvint qu'il avait un compagnon de voyage. Tisdal s'était tenu discrètement à l'écart pour ne pas gêner l'entrevue, et, dans leur joie, les deux dames ne l'avaient pas remarqué.

« Où êtes-vous donc, docteur? lui dit Swift. Venez, que je vous présente Mme Dinglibus, Rebecca Dinglibus, jeune et riche héritière qui, prenant en pitié la détresse de l'Irlande, daigne s'y établir et y dépenser ses revenus. »

Mistress Dingley était accoutumée aux manières de Swift, elle ne répondit point. Elle se contenta de prendre un air de dignité et de donner plus de gravité à sa révérence pour racheter, aux yeux de l'étranger, l'effet de cette plaisanterie.

« Quant à ce mauvais sujet-là, reprit Swift en donnant à sa pupille sur la joue une petite tape qui ne fit rougir que Tisdal, elle vous dira peut-être qu'elle se nomme Esther Johnson; mais ne la croyez pas, docteur : c'est Stella qu'elle se nomme; et, si elle ose soutenir le contraire, Presto la renie, Presto ne fera plus un seul vers pour elle. »

Tisdal avait l'explication de deux des mots qui avaient piqué sa curiosité. Bec était le diminutif de Rebecca, Stella un nom poétique donné par Swift à miss Johnson, suivant la mode du temps. Mais Presto, était-ce aussi un nom poétique? Il en fit la question.

« J'ai été baptisé ainsi, dit Swift, par la duchesse de Shrewsbury, qui est Italienne, et qui, ne sachant pas l'anglais, a trouvé plus commode de traduire mon nom dans sa langue; et, pour me remercier de l'envoyer à la postérité sous un nom splendide, cette petite impertinente s'est permis de m'affubler de ce sobriquet. »

Esther restait debout; Tisdal lui avança un fauteuil, et, choisissant une banalité entre mille pour entrer en matière, il lui demanda si elle n'était pas bien fatiguée du voyage.

« Oh! oui, bien fatiguée! » dit-elle avec un gros soupir, et elle se laissa tomber dans le fauteuil; mais elle s'y assit moins qu'elle n'y rebondit, car elle l'eut à peine touché qu'elle se retrouva sur pied.

La question banale de Tisdal avait éveillé dans l'esprit de mistress Dingley une foule de réponses analogues sur les tribulations de la route et sur toutes les causes de lassitude. Pendant ce récit prolixe, tout en l'approuvant, Esther le contredisait par sa contenance. Elle allait et venait par la chambre; elle se dressait comme une danseuse, sur la pointe des pieds, grandissant tour à tour et rentrant en elle-même comme une *surprise*.

Swift la regardait avec bonheur.

« Si vous en avez fini avec votre bagage, dit-il à mistress Dingley, partons. Le seul moyen de forcer cette petite fille à se reposer, c'est de la mettre en voiture.

— Comment appelez-vous l'endroit où nous allons? demanda Esther comme ils venaient d'y monter.

— Trim.

— Et Laracor est tout à côté, n'est-ce pas?

— A un mille.

— Un mille! tant que cela! Comme c'est mal, Presto! fi, monsieur! n'avez-vous pas de honte? Je devine : vous m'avez pris une maison si loin pour avoir un prétexte de ne pas venir; mais tant pis pour vous, monsienr : je n'entre pas dans ces raisons-là, moi. Je veux vous voir tous les jours. Entendez-vous, monsieur? tous les jours; et quand vous serez obligé de rester chez vous, quand vous aurez des affaires, quand vous aurez vos vilains étourdissements, alors Stella viendra à Laracor avec Bec.... Mais c'est égal, je vous en veux : ce sera bien désagréable par le mauvais temps.

— Le docteur sait ce qu'il fait, ma chère, dit mistress Dingley, prenant la défense de Swift qui souriait sans parler. Les convenances ne permettaient pas.... »

Elle ne put achever sa phrase.

« Oh! le joli oiseau! s'écria Esther; regardez donc, Presto!... Est-il vrai que vous n'avez point de rossignols en Irlande?

— Que vous importe, petite fille? Les rossignols ne chantent pas le jour, et j'espère que vous passez vos nuits à dormir. »

Les enfantillages de Swift et de sa pupille avaient abrégé la route. Arrivées à Trim, la curiosité fut plus forte que la fatigue, et les dames demandèrent à voir en détail leur demeure. Tisdal eut peine à la reconnaître, tant Swift avait mis ses courses à profit pour l'embellir. Il connaissait les goûts, les habitudes de ses amies, et il avait été au-devant de leurs moindres désirs.

Le jardin surtout les ravit : elles n'en avaient point en Angleterre.

« Quel bonheur de vivre enfin à la campagne! s'écria mistress Dingley, quoiqu'on vît les murs de tout côté. Comme on respire plus librement ici! Il était temps; car, si j'avais continué d'habiter une ville, j'aurais fini par tomber malade. »

Chacune avait sa prédilection. Esther préférait le jardin d'agrément; toutes les fleurs qu'elle aimait s'y trouvaient, au moins en espérance. Mistress Dingley, en femme plus raisonnable, donnait la palme au potager. Mais quand elles surent qu'elles avaient une basse-cour, alors ce fut de l'extase.

« N'est-ce pas, dit Swift, dont les yeux aussi pétillaient de plaisir, n'est-ce pas que Presto est un bon intendant?

— Admirable, dit mistress Dingley.

— Pauvre Presto, dit Stella, comme il a dû se donner du mal!

— Lui ? repartit Swift, c'est un cœur intéressé. Il est gourmand et il veut que vous puissiez lui donner de bons petits dîners.

— Oui ! oui ! s'écria Esther. C'est charmant ! Bec, je me charge de la basse-cour. C'est moi qui vous nourrirai, mes amis, » dit-elle à deux dindons venus évidemment dans cet espoir.

Mais pour le moment ils n'eurent d'elle qu'une profonde révérence.

« Et moi, dit mistress Dingley, je prendrai la direction du potager.

— C'est cela ! dit Esther, et Presto jugera qui aura le mieux administré.

— Presto jugera à table, assisté de son confrère, le docteur Tisdal, dit Swift, et, comme il n'y a pas loin de Trim à Laracor, si le dîner est mauvais, ils iront se plaindre à mistress Jibb et lui demander des dédommagements.

— Qu'est-ce que c'est que mistress Jibb? dit mistress Dingley.

— Mistress Jibb est la gouvernante du docteur; et le dîner qu'on nous annonce serait probablement bien meilleur, si elle avait été ici pour le surveiller. A table! à table! »

Il avait pris Esther par la taille : Tisdal offrit plus cérémonieusement la main à mistress Dingley.

« Et qu'avons-nous fait pendant mon absence, madame Stell? dit Swift vers la fin du repas. Avons-nous bien travaillé?

— S'il faut dire la vérité, répondit-elle en faisant la petite moue qui avait déjà ravi Tisdal, je crois que je n'ai pas été trop bonne. Mais ce n'est pas ma faute à moi; quand Presto n'est pas là pour me donner des leçons, le travail m'ennuie.

— Eh bien! nous réparerons le temps perdu. Nous laisserons cette paresseuse de Dingley jouer aux cartes, et....

— Moi aussi, je sais jouer aux cartes, interrompit Esther d'un air triomphant.

— Ah! ah!

— Oui, je sais l'hombre, je sais le whist, je sais le piquet....

— Peste! et vous disiez que vous n'aviez rien appris! je n'ai pas besoin de vous demander à qui vous devez toute cette science, jeune fille.

— A Bec. Depuis votre départ, nous avons passé toutes nos soirées à jouer.

— Et quelques matinées, je suppose?

— Oh! oui, les jours de pluie.... C'est si amusant! nous jouerons s les deux, n'est-ce pas?

— Certainement.... Le soir, Presto et Stella joueront aux cartes, mais le matin ils travailleront ensemble ; ils liront de bons livres ; ils feront des extraits. Presto est un pédant, et Stella, qui l'aime bien, fera du pédantisme avec lui. Aussi, dans cette espérance, il a composé une jolie petite bibliothèque....

— Pour moi?

— Pour vous, madame Stell. Venez! venez! dit-il en quittant la table, vous n'avez pas tout vu : c'est une surprise que je vous ménageais.

— Allons! dit Esther en passant ses deux bras dans celui de Swift ; c'est cela! je jouerai avec Presto, et je le gagnerai, et j'arrondirai ma bourse de jeu!... car j'ai une bourse de jeu.

— Pauvre Presto! Comment, mademoiselle, il faudra que ses économies aillent s'entasser dans votre bourse? non pas, non pas! Presto est un avare, Presto jouera serré. »

On était arrivé à la bibliothèque.

« Oh! les jolies reliures! dit Esther.

— Est-ce qu'il y a des livres de cuisine? demanda mistress Dingley.

— Ma foi, Dinglibus, vous me prenez en défaut. J'avoue que je n'y ai pas pensé. Il y a des livres de piété, de morale, d'histoire, de poésie, mais de cuisine.... C'est un oubli. Nous le réparerons.

— J'en ai, j'en ai! dit mistress Dingley. J'y mettrai les miens.

— Oh! la belle pièce pour jouer au volant! dit Esther. Presto, si nous faisions une partie? »

Sûre de la réponse et sans l'attendre, elle était allée en courant chercher ses raquettes.

« Voyez-vous, dit Swift à son confrère, le volant est un jeu dont il ne faut pas faire fi. C'est une si bonne chose et si rare, de pouvoir exercer ses bras. »

Tisdal ne revenait pas de sa surprise. Comment ce lion s'était-il laissé apprivoiser par cet enfant?

Pendant ces réflexions, Swift avait engagé la partie; bientôt vaincu, il céda ses armes à Tisdal. Celui-ci avait joué au volant mainte et mainte fois; mais jamais, jusqu'à ce jour, il ne s'était douté que ce fût un jeu si amusant, et Esther fut la première à demander grâce.

CHAPITRE VI.

La journée s'écoula si rapidement qu'il était nuit close lorsque Swift et Tisdal s'en retournèrent à Laracor. En route, les deux dames et surtout miss Johnson servirent de texte à l'entretien.

Tisdal était dans une de ces dispositions de l'âme où l'on éprouve un besoin d'épanchement et de sympathie; et la conversation ayant passé d'Esther aux femmes en général, il parla avec une chaleur et un abandon peu ordinaires à son caractère concentré. Mais, loin de la blanche main qui le tenait en laisse, le lion avait repris sa nature impétueuse.

« Les femmes? dit Swift; oui, c'est un délassement assez agréable. C'est une manière comme une autre de passer le temps, quand on n'a rien de mieux à faire. »

Tisdal avait le cœur rempli des douces émotions de la journée; il était tout attendri des bontés de Swift pour sa pupille, et il ne s'attendait guère à cette repartie.

« Eh quoi! les femmes ne sont-elles pour vous rien de plus? Est-ce ainsi que vous parlez de celles que Dieu nous a données pour embellir la vie, pour être nos compagnes, les mères de nos enfants?

— Vous m'effrayez, docteur! songeriez-vous à vous marier?

— Je ne comprends pas qu'on puisse être heureux en vivant seul, et, s'il m'arrivait d'aimer et d'être aimé....

— Vous vous marieriez?... à votre âge?... dans votre position?

— Pourquoi non? ma position, toute médiocre qu'elle est, peut me suffire; et parce que je n'ai pas, sous ce rapport, de grands sujets de satisfaction, je ne vois pas que ce soit une raison de m'en refuser d'autres. Que me faut-il à moi? La vie que je mène à la campagne, mes livres, l'amour de ma femme, l'affection de mes enfants....

— L'amour! mais prenez garde: l'amour est passager et le mariage éternel. Vos enfants?... Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que des enfants? ce sont des héritiers. Héritiers de quoi?... de votre misère, de votre dépendance, de toutes vos privations, de votre condition d'ilote! Le beau présent à faire à vos enfants, la merveilleuse compensation aux souffrances inévitables de l'existence, que cette nécessité de lutter tous les jours, des pieds et des mains, pour arriver à quoi?... à prolonger jusqu'au lendemain la nécessité de lutter encore!

— Le bonheur n'est pas dans la fortune. Si mes enfants tiennent de moi, s'ils profitent de mes leçons, ils apprendront à placer le leur dans la modération de leurs désirs.

— La modération de nos désirs n'est que le sentiment de notre impuissance à les satisfaire; notre résignation n'est qu'un désespoir engourdi. Au surplus, je tombe dans le défaut des moralistes; je fausse mes idées à force de généraliser. Chacun ne devrait parler que pour soi, car chacun suit fatalement la pente de son caractère. Vous aimez le repos, et vous le recherchez; moi, il m'est odieux, et je le fuis. Vous n'avez pas d'ambition; grand bien vous fasse! Moi j'en ai; pourquoi le cacherais-je? Si je me sens capable de mettre la main à l'œuvre, pourquoi laisserais-je ce soin à de moins habiles? Si j'ai reçu, en naissant, certaines qualités, est-ce pour les enfouir comme un avare, sans en jouir moi-même ni en faire profiter les autres? Et, si j'ai bien rempli ma tâche, ne puis-je réclamer mon salaire? Sans être cupide, il est permis de vouloir se soustraire à cette complication de la vie, à cette insupportable préoccupation, à cette injuste, à cette absurde mais réelle humiliation que l'on nomme la pauvreté. Je ne veux pas que des faquins s'arrogent, de par leurs guinées, le droit de me traiter lestement. Je sais bien que, tout gueux que j'ai été, jamais je n'ai toléré leurs impertinences; mais il en est de si subtiles qu'on ne les saisit pas toutes au passage. Et à quoi bon, d'ailleurs, se condamner à un qui-vive de tous les instants, à une irritation perpétuelle?

— Ainsi, vous ne vous marierez jamais?

— Jamais, c'est beaucoup dire : les hommes sont de telles girouettes! il est possible que je sois assez fou pour me lasser un jour du célibat. Mais, las ou non, je ne me marierai certes pas que je n'aie fait ma fortune. La folie des pères sert de leçon aux enfants; et, si le mien m'a rendu le mauvais service de me jeter nu sur cette terre, au moins le seul patrimoine qu'il m'ait laissé, son expérience, ne sera pas perdu pour moi....

— Mais, avec votre répugnance pour le mariage, comment ne redoutez-vous pas la société des femmes? Si l'amour allait se jouer de vos prudentes résolutions?

— L'amour.... quelle plaisanterie! parlez pour vous, cher docteur, c'est de votre âge. Mais moi, j'ai trente-cinq ans, et, si j'ai su me préserver de cette infirmité jusqu'à ce jour, je puis me flatter, je crois, d'être à l'abri de la contagion. »

D'ordinaire, et ne fût-ce que pour un instant, après une discussion, le dissentiment jette un peu de froid entre les interlocuteurs; mais cette fois Tisdal éprouva presque le contraire : jamais il n'a-

vait mieux pratiqué les devoirs de la tolérance, et il trouva tout simple que Swift n'eût pas les mêmes idées que lui.

« Quelle tête j'ai ! s'écria Swift comme ils rentraient au presbytère ; c'est demain que je prêche, et j'ai oublié d'en prévenir nos dames.

— L'oubli est facile à réparer, dit Tisdal. Vous savez que demain je vais à Trim voir notre évêque : en passant je ferai votre commission. »

La chose ainsi convenue, chacun se retira chez soi.

« Mistress Jibb, dit Tisdal à sa gouvernante, il faut que je sois à Trim avant neuf heures ; éveillez-moi de bon matin.

— Décidément, monsieur ne prêche pas demain?

— Non, mistress Jibb ; vous savez bien que c'est le docteur Swift. »

A cette réponse, mistress Jibb haussa les épaules et poussa un gros soupir. Tisdal ne se doutait guère qu'il lui inspirait une profonde compassion. Le mot de l'énigme, le voici :

Depuis l'arrivée de Swift, bien des changements s'étaient opérés dans le petit ménage du presbytère, bien des abus avaient été réformés, bien des envahissements restreints : c'était toute une révolution. La dame gouvernante était fort déchue ; elle qui naguère régnait sans partage, sans contrôle, rendre des comptes, recevoir des ordres, se voir imposer silence si elle se mêlait de l'entretien, quelle humiliation! Mais le pli était pris ; elle ne pouvait pas espérer de se soustraire au joug du farouche novateur, et son ressentiment, refoulé par la crainte, se changea en pitié pour Tisdal. Depuis qu'elle ne le menait plus, elle le voyait esclave et victime, et tout servait de preuve à cette préoccupation. Parlait-il moins qu'à l'ordinaire, avait-il peu d'appétit, c'est que la douleur le rongeait secrètement ; elle était persuadée qu'il maigrissait, elle rêvait qu'il ne dormait plus. Tisdal ne pouvait plus lui faire la moindre observation du ton le plus doux, que, l'esprit frappé, elle ne se dît :

« Pauvre cher homme! comme son caractère s'aigrit! »

Par tous pays, il y a toujours de fondation un certain nombre de dévotes amoureuses du prêtre de la paroisse : ce sont ordinairement de vieilles filles, sèches d'abstinence, dont le cœur a hérité des sens, et qui, dans leur chaste ardeur, exemptes de jalousie, se recherchent et entretiennent en commun le feu sacré. Sans le savoir, le jeune curé de Laracor avait, comme un autre, son sérail platonique.

Dans ce conciliabule de dévotes, dont mistress Jibb était l'oracle, le tyran de Tisdal, comme on peut bien le penser, n'était

pas vu de fort bon œil. Quoi qu'il fît, tout s'interprétait contre lui. Ses goûts laborieux, son zèle à remplir les devoirs de sa place, n'étaient qu'un esprit d'intrigue et d'accaparement ; c'était un calcul : il voulait annihiler Tisdal. Ses égards pour lui n'étaient qu'hypocrisie : il le ménageait parce qu'il en avait besoin ; mais, dès qu'il serait au fait de la besogne, votre serviteur ! il lui dirait : « Je vous paye à ne rien faire, » et il lui donnerait son congé. Quant à la déférence de Tisdal, elle prouvait plus que tout le reste son esclavage, et les cœurs pieux se fondaient en prières pour obtenir la délivrance d'Israël.

A ce noyau de mécontentes était venu se joindre Coxe avec ses adhérents. Depuis sa mésaventure de la taverne, les intérêts de Tisdal n'étaient plus ce qui le stimulait : c'était le désir de la vengeance, sans parler de ce besoin de tapage qui ne le quittait jamais. Il était loin de partager les illusions du club des dévotes ; mais il les jugea utiles à exploiter. Grâce à son activité, à son influence sur les esprits, la conspiration recommença de plus belle ; une mine savante et silencieuse fut creusée sous les pas de Swift, et elle n'attendait plus qu'un signal pour éclater.

Ce signal, Swift devait lui-même le donner. Il allait remplacer Tisdal dans la chaire ; il allait mettre le comble à ses spoliations.

Une indiscrétion de mistress Jibb, ordinairement si discrète, faillit tout compromettre. Elle sortait de son conciliabule. On y avait déclamé contre l'usurpation du ministre ; on s'était attendri sur la position mortifiante du curé, dépossédé de tous ses droits l'un après l'autre, et à la veille d'être chassé de la chaire. On ne s'était pas borné à une sympathie stérile, et on avait de grands projets pour le lendemain. Sans les trahir, mistress Jibb, poussée par la pitié, ne put résister au désir de consoler par une petite confidence vague les peines secrètes de son pauvre maître, et, lorsqu'elle lui eut fait répéter que Swift prêcherait :

« Eh bien ! soit, qu'il prêche, dit-elle ; vous avez raison, monsieur, laissez-le faire. Allez à Trim : les absents n'ont pas toujours tort, et il aura du mécompte s'il s'attend à un succès.

— Si l'on n'appréciait pas un orateur de son mérite, cela ne ferait pas honneur au goût de la paroisse.

— Et si la paroisse aime mieux vous entendre ? est-ce qu'on peut disputer des goûts ? On n'est pas ingrat dans la paroisse, et M. Swift ferait bien d'aller débiter son sermon à Dublin : on n'en est pas digne à Laracor !

— Que voulez-vous dire, mistress Jibb ? Est-ce qu'il se préparerait encore quelque scandale ? »

Mistress Jibb était échauffée : avec un peu de ruse, Tisdal aurait pu tout savoir; cette interpellation la mit sur ses gardes. Elle avait eu un moment d'expansion; mais, puisqu'il persistait dans ses habitudes de dissimulation, c'était l'inviter elle-même à être circonspecte.

« Moi, monsieur? je ne sais rien. S'il se tramait quelque chose, monsieur doit bien penser que ce n'est pas à moi qu'on serait venu le confier.

— Tout le monde a pu remarquer comme moi votre animosité contre le docteur.

— Si j'avais eu de l'animosité, je me garderais de rien dire à monsieur, qu'il a ensorcelé : je le laisserais tomber dans le piége.

— Quel piége?

— Rien : une supposition que je fais. »

Après de nouvelles questions qui n'eurent d'autre résultat que de la faire reculer de plus en plus, Tisdal, voyant qu'il n'en obtenait rien, la congédia. Évidemment il y avait encore sous jeu quelque machination, et il regarda comme de son devoir de ne pas quitter Laracor le lendemain. Il alla donc frapper à la porte de Swift, qui venait de se mettre au lit.

« J'ai changé d'idée, lui dit-il ; je n'irai point à Trim : voulez-vous m'excuser de ne point faire votre commission?

— Qu'à cela ne tienne! Rien n'est plus facile que d'envoyer un exprès : voulez-vous me donner cette écritoire?

— Volontiers, dit Tisdal sans se déranger; mais ne croyez-vous pas que vous feriez mieux de laisser vos dames chez elles? Le lendemain d'une arrivée, on a tant de choses à faire pour s'installer, tant de bagage à mettre en ordre!

— Le bagage peut attendre.

— Oui, mais la fatigue du voyage....

— Quelle fatigue? Une traversée rapide par un temps excellent; elles ne sont pas fatiguées le moins du monde. Je les connais; elles seront charmées de voir Laracor, d'entendre mon sermon; et moi-même je ne suis pas fâché qu'elles assistent à mon début.

— C'est précisément parce que c'est un début....

— Oh! mais, cher confrère, dans votre sollicitude vous prenez le mot trop à la lettre. Je n'ai plus vingt ans. Ce n'est mon début qu'ici, et, à moins qu'on n'y soit meilleur connaisseur....

— Ce serait, au contraire, parce qu'on y est moins bon juge, moins bienveillant surtout. Vous savez mieux que moi jusqu'à quel point les esprits étaient montés contre vous, et....

— Eh bien? dit Swift, voyant qu'il s'arrêtait.

— Eh bien! si quelques mauvais sujets allaient saisir cette occasion.... »

Il n'avait pas achevé sa phrase.

« Écoutez, docteur, lui dit Swift; cette idée ne vous serait pas venue si vous n'aviez rien appris. Que savez-vous?

— Rien de positif; probablement je m'alarme à tort.

— Trêve à ces ménagements, et racontez-moi sans tant de façons, brutalement, à ma manière, la terrible nouvelle que vous tenez en réserve.

— Ma nouvelle est des plus vagues, et c'est ce qui fait que j'hésite à vous la communiquer. Un bavardage m'a donné lieu de soupçonner que vos ennemis désappointés voulaient profiter de votre sermon pour prendre leur revanche, et voilà, je vous l'avoue, pourquoi j'ai résolu de ne pas m'absenter demain.

— Merci, docteur, dit Swift en lui donnant la main; mais, si vous avez changé d'avis une première fois par amitié pour moi, vous ne me refuserez pas, par amitié pour moi, d'en changer une seconde. Les hommes sont des poltrons : partez, et je vous garantis qu'il ne m'arrivera rien; mais, si vous restez, j'aurai l'air d'avoir peur, et vos mauvaises têtes seront capables de tout.

— Vous le voulez? je partirai; mais, à votre tour, faites-moi une concession. N'invitez pas vos dames à venir. Si peu qu'il arrive, elles n'auraient qu'à s'alarmer....

— Soit : laissons-les à Trim, puisqu'elles n'ont pas été prévenues. Je ne veux pas vous refuser une bagatelle, quand vous m'accordez le principal. Bonsoir, docteur. Que vos craintes obligeantes ne troublent pas votre sommeil. Quant à moi, je me sens dans les meilleures dispositions; et, sans me croire un héros, je vous assure qu'Alexandre le Grand n'aura pas mieux dormi la veille de la bataille d'Arbelles. »

CHAPITRE VII.

Le lendemain matin, Swift surveilla le départ de Tisdal, et, lorsque l'heure fut venue, il se rendit à l'église. Elle était pleine; non qu'elle fût tellement petite que les soixante protestants de Laracor eussent suffi à la remplir; mais on était venu des environs, soit curiosité d'un début, soit espoir de scandale.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de l'assemblée était calme et conve-

nable. Swift commença les prières, et elle s'y associa avec une attention édifiante. Il ne put s'empêcher de sourire en songeant aux inquiétudes de son jeune confrère, et s'applaudit de ne les avoir point écoutées. Mais, les prières finies, comme il se dirigeait vers la chaire, les assistants quittèrent leurs siéges.

Que voulaient-ils?...

Tout en s'adressant cette question, il avait monté les degrés. Lorsqu'il fut en chaire, il n'eut plus de doute : on s'en allait.

C'était donc là le complot ourdi contre lui! La combinaison était ingénieuse. Ordinairement c'est la poltronnerie des hommes qui fait échouer les conspirations. Ils promettent leur appui, et, au moment décisif, ils lâchent pied. Mais ici, pour vaincre, il ne s'agissait que de fuir : il n'y aurait pas de mécompte.

Que faire? Ils se retiraient tous, sans précipitation, sans désordre, avec une sorte de recueillement, comme s'il n'était point question qu'on dût prêcher, et que, ses dévotions faites, chacun n'eût plus qu'à s'en retourner chez soi. Comment tenir tête à cet orage paisible?...

D'un autre côté, quitter la chaire!... s'avouer vaincu!

La foule, cependant, s'écoulait peu à peu. L'église se vidait lentement, mais elle se vidait. La position de Swift devenait très-fausse.

Au-dessous de lui, dans la chaire d'en bas, Coxe, le nez en l'air, le regardait d'un œil goguenard.

Comment se tirer de là?

Une idée lui vint. Il ouvre la Bible, et lit d'une voix ferme et sonore :

« Et l'Éternel dit : « Si je trouve en Sodome cinquante jus-
« tes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu pour l'amour
« d'eux. »

Les têtes s'étaient retournées. Que disait-il?... Le départ se suspendit, et il ne sortit que ceux qui étaient tout à fait sur le seuil et trop loin pour avoir entendu.

Swift poursuivit sa lecture.

« Et Abraham répondit, disant : « Voici maintenant; j'ai pris la
« hardiesse de parler au Seigneur, bien que je ne sois que poudre
« et que cendre.

« Peut-être en manquera-t-il cinq des cinquante justes; détrui-
« ras-tu toute la ville pour cinq? » Et il lui répondit : « Je ne la
« détruirai pas, si j'en trouve quarante-cinq. »

C'était la Bible que le ministre lisait. Il la lisait sans doute pour associer Dieu à l'insulte qui lui était faite, et il espérait ainsi retenir

son auditoire. Mais la ruse était facile à comprendre. Sur un signe de Coxe, la marche interrompue se reprit.

Swift ne se découragea point :

« Et Abraham continua de lui parler, disant : « Peut-être ne s'en « trouvera-t-il que quarante. » Et il dit : « Je ne le ferai point, pour « l'amour de ces quarante. »

C'était à peu près le nombre de ceux qui restaient. Évidemment, la citation n'était point faite au hasard ; c'était une allusion. L'à-propos était piquant : il y eut un moment d'hésitation ; mais Coxe était inexorable. Il fit un geste, et la retraite continua, quoique avec plus de lenteur.

Swift trouvait dans son texte même une leçon de persévérance. Il poursuivit :

« Et Abraham dit : « Je prie que le Seigneur ne se courrouce « point, et je parlerai. Peut-être s'en trouvera-t-il trente. » Et il dit : « Je ne le ferai point, si j'y en trouve trente. »

Un rire plus bienveillant qu'hostile erra dans la foule ; mais cette fois aucune incertitude ne s'y manifesta. Elle avançait vers la porte d'un pas régulier. Coxe promena sur elle un regard de satisfaction orgueilleuse.

Tout autre que Swift eût abandonné la partie. Il persista à constater par la lecture du texte la décroissance de l'auditoire.

« Et Abraham dit : « Voici maintenant, j'ai pris la hardiesse « de parler au Seigneur. Peut-être s'en trouvera-t-il vingt. » Et il dit : « Je ne la détruirai point, pour l'amour de ces vingt. »

« Et Abraham dit : « Je prie que le Seigneur ne se courrouce « point, et je parlerai seulement cette fois. Peut-être s'y en trou- « vera-t-il dix. » Et il dit : « Je ne la détruirai point pour l'amour « de ces dix. »

Il ne restait plus guère que ce nombre, qui encore touchait au seuil. Coxe triomphait.

Swift referma le livre.

Coxe se frotta les mains.

Mais Swift ne se tenait pas encore pour battu.

« Abraham, dit-il, n'alla pas plus loin, il n'osa pas plus longtemps implorer la miséricorde de Dieu ; mais qu'il me soit permis de le supposer ; ce qu'il n'osa pas faire, je l'aurais fait, et j'aurais dit au Seigneur : Peut-être ne s'en trouvera-t-il que cinq.... »

Swift prêchait. Coxe ouvrit de grands yeux, et resta la bouche béante.

« Peut-être ne s'en trouvera-t-il que deux.... »

Coxe aperçut près de la porte le maître de la taverne du Chat et

des Cornemuses. Il secoua les oreilles et releva le front vers le prédicateur pour savourer sa vengeance.

« Peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un.... »

Swift, un bras hors de la chaire, le désignait du doigt. Coxe, interdit, se retourna bien vite, rentra la tête dans les épaules, serra les coudes, comme un homme qui se voit tomber une tuile sur le crâne.

« Et j'ai confiance que la réponse de Dieu aurait toujours été la même; qu'en faveur d'un seul juste, d'un seul fidèle au poste que tous les autres désertaient.... »

Coxe rapetissait à vue d'œil.

« D'un seul inaccessible à l'influence du mauvais exemple, d'un seul dont l'oreille et le cœur seraient restés ouverts à la parole divine, le Seigneur aurait pardonné à la cité coupable. »

Les conspirateurs avaient tenu leur engagement; ils avaient tous quitté l'église; mais les derniers sortis, curieux de savoir si le ministre s'obstinerait à prêcher sans auditoire, ne purent se résoudre à une disparition complète et restèrent sous le porche. Ceux qui les avaient précédés immédiatement, les voyant s'arrêter et se retourner, en firent autant. A force de tendre le cou, les mieux placés entendaient à peu près le prédicateur.

« Que dit-il? » demanda le second rang, se levant sur la pointe des pieds.

Un chut et un geste d'impatience furent la seule réponse du premier rang, qui ne voulait pas perdre le fil du discours.

N'obtenant point d'explication, les derniers venus poussèrent les autres en avant, et ceux-ci se laissèrent faire cette douce violence. C'était un prétexte honnête d'approcher pour mieux entendre ce sermon original.

Cette évolution rétrograde n'avait pu s'opérer sans être remarquée des fuyards qui étaient déjà sur la place. Étonnés de voir qu'on rentrait dans l'église, ils revinrent sur leurs pas pour en savoir la raison. Le même désir les fit pousser ceux qui se tenaient devant eux. Le même motif fit céder ceux-ci; et de proche en proche, chacun recevant le contre-coup de cette impulsion, l'église commença à s'emplir de nouveau, pendant que Swift, impassible et sans avoir l'air de rien observer, continuait son sermon en ces termes :

« Oui, un seul juste peut suffire pour racheter, que dis-je! pour régénérer tout un peuple. Car, si la vue du mal entraîne et corrompt, heureusement la vertu aussi a sa contagion comme le vice. Par l'autorité de son exemple, un juste peut convertir au bien un

de ses frères égarés.... Ces deux justes peuvent en ramener cinq.... ces cinq en ramener dix.... ces dix en ramener vingt.... et pourquoi ces vingt n'en ramèneraient-ils pas trente.... ces trente, quarante?... ces quarante, cinquante? Pourquoi, l'un après l'autre, tous ne rentreraient-ils pas dans la voie du salut? »

La phrase n'était pas finie, que Coxe, pris d'enthousiasme, avait sauté en bas de la chaire; il franchissait les bancs, il fendait la foule, il la chassait vers l'éloquent orateur. Mais ce n'était point assez. Il courut sur la place, y ramassa tout ce qui s'y trouvait, hommes, femmes, enfants; et bon gré mal gré, de la voix et du geste, avec force reproches et gourmades, il les fit rentrer pêle-mêle dans le lieu saint. Harcelé par un chien si actif, le troupeau tout entier s'en revint vers le pasteur, et, quand Swift acheva son sermon, l'assemblée était complète et l'enthousiasme général.

CHAPITRE VIII.

Grâce à sa présence d'esprit, Swift se trouva en fort bonne position dans le pays. Une longue suite de services obscurs n'aurait pas autant avancé ses affaires. Partout le peuple est inconstant, enthousiaste, poussant les choses à l'extrême, ne sachant point faire de parts, donnant ou refusant tout; mais c'est surtout en Irlande qu'il est ainsi, et nul, sous ce rapport, n'était plus du peuple, n'était plus Irlandais que maître Roger Coxe.

Il est des caractères qui, comme certains animaux, ne procèdent que par bonds. Coxe était de cette espèce. Il n'avait aucun souci des transitions. Du reste, fort conséquent dans ses inconséquences; car, s'il cédait tour à tour aux sentiments les plus opposés, affection ou haine, le vent de ses passions soufflait avec la même violence: il n'y avait de changé que la direction. Il devint donc prôneur aussi chaud du ministre qu'il en avait été détracteur acharné; et, à l'exception de mistress Jibb et de sa coterie, vieilles girouettes rouillées, immobiles sur leur pivot en dépit de tous les vents du monde, il entraîna tous les esprits dans son tourbillon.

Tisdal se réjouissait loyalement de ce résultat. L'envie n'avait point accès dans son cœur, et le désappointement de n'avoir pas obtenu le bénéfice de Laracor était plus que compensé à ses yeux par le charme qu'il trouvait dans la société de Swift et de ses amies.

En effet, les rapports entre les deux maisons devenaient de plus

en plus intimes et agréables. Il ne se passait guère de jour sans que Swift allât à Trim, et il était rare que Tisdal ne l'accompagnât point. Bientôt même Swift, lorsqu'il était retenu par les devoirs de son état ou enfoncé dans quelque travail littéraire, prit l'habitude d'envoyer Tisdal en avant pour faire patienter Stella, en sorte que ce fut plutôt à Trim qu'à Laracor que le jeune curé servit de substitut à son ministre.

Modeste et discret comme l'était Tisdal, jamais, sans cet encouragement, il n'aurait multiplié à ce point ses visites. Mais l'eût-il été dix fois plus, on lui faisait de tels reproches pour peu qu'il tardât, de telles instances lorsqu'il parlait de se retirer, qu'il lui était impossible de se méprendre sur le plaisir que causait sa venue ; et il finit par profiter sans scrupule de tous les nombreux loisirs que lui laissait l'activité de son confrère.

Aussitôt qu'il paraissait, c'était à qui s'emparerait de lui, Esther pour lui proposer quelque jeu, Dingley pour l'associer à ses travaux de jardinage ; car Dingley aimait fort l'horticulture en théorie, mais dans la pratique elle manquait de goût réel et de patience. Aussi il fallait voir avec quelle adresse elle accaparait le bon docteur, comme elle en tirait parti dans l'intérêt du jardin. Sous sa direction, il valait un homme à gages. Les deux mains dans ses poches, elle le faisait planter, déplanter, arracher ici les mauvaises herbes, émonder là le feuillage, écheniller les arbres, ôter les pucerons des rosiers, ratisser les allées, traîner la brouette, arroser les fleurs : tels étaient les délassements habituels de Tisdal, dès qu'il arrivait à pied de Laracor.

Quelque obligeant que fût le bon docteur, il est difficile de croire que, fatigue pour fatigue, il n'eût pas mieux aimé se promener dans les champs avec miss Johnson, ou faire une de ces parties de volant pour lesquelles il avait pris un goût si décidé. Mais c'était pour l'amie d'Esther qu'il travaillait ; c'étaient les fleurs d'Esther qu'il arrosait ; mais elle venait elle-même rendre sa tâche plus facile en y assistant. Tant que la besogne durait, elle était là fidèle, sautillant autour de lui ; ou, comme un jeune ibis, immobile et toute droite sur un pied, attendant que l'impitoyable Dingley, despote au nom de la raison et de l'intérêt commun, voulût bien relâcher son prisonnier et permettre de commencer les jeux accoutumés.

Cependant, lorsque Dingley avait trop de peine à lâcher prise, et qu'Esther voyait qu'un motif frivole n'obtiendrait pas l'interruption de travaux si utiles, alors, elle aussi, elle mettait en avant de graves considérations; c'était l'heure du dîner des poules, et il fallait que le docteur vînt l'aider à nourrir son petit peuple.

Tisdal ne se le faisait pas dire deux fois et, quittant la bêche ou la serpette, il allait avec Esther à la basse-cour. Il se plaisait tant à la voir entourée de ses sujets, leur distribuant la graine et le pain! Comme ils accouraient à sa vue! comme ils connaissaient sa voix! comme ils avaient l'air de l'aimer!

Ils auraient été bien ingrats de ne pas s'attacher à elle, qui les soignait si bien, qui, la première fois qu'il s'était agi d'en sacrifier pour la table, avait jeté les hauts cris et n'avait jamais voulu autoriser l'arrêt de mort. En vain la cuisinière, en vain mistress Dingley lui avaient fait toutes les représentations imaginables, que jamais basse-cour n'avait eu d'autre destination, que c'était une dépense très-forte et bien déraisonnable si on n'en retirait rien; que c'était pour Presto qui venait dîner.... Elle ne s'était rendue à aucune raison : Presto, ce jour-là, avait dû vivre de légumes. On s'était plaint à lui; mais il la gâtait tant, qu'il n'avait fait que rire et l'embrasser au front. Il avait donc fallu se soumettre et n'épancher qu'entre soi le regret de voir tant de jeune et tendre volaille durcir à si grands frais.

Excepté pour mistress Dingley et la cuisinière, qui prenaient la chose au sérieux, c'était vraiment un tableau comique que celui de cette basse-cour. Tous les animaux, gorgés de nourriture, étaient d'un embonpoint ridicule. Ils avaient une démarche pénible et majestueuse. A force de sécurité, ils étaient devenus d'une familiarité, d'un sans-gêne, d'une effronterie inconcevables. La cuisine leur appartenait : il y en avait sur les tables, il y en avait sur les planches, il y en avait dans les armoires. Ils volaient le beurre, ils volaient la viande; tout ce qu'il était possible de prendre, ils le prenaient. Puis, quand ils étaient bien repus, ils faisaient la sieste au coin du feu.

La cuisinière ne savait plus où donner de la tête. Elle avait beau les menacer de son couteau : un couteau pour eux, innocents animaux, n'était qu'un instrument qui sert à couper du pain, et ils ouvraient le bec. Essayait-elle de les chasser à coups de torchon, ils criaient comme si on les écorchait, les hypocrites.... et aussitôt miss Johnson d'accourir en émoi.

« Mais, mademoiselle, je ne puis pas me laisser dévorer par ces brigands-là.

— Fermez la porte.

— Ils entrent par la fenêtre.

— Fermez la fenêtre.

— C'est cela! asphyxiez-vous! grommelait la cuisinière. Pour laisser les oiseaux en liberté, c'est moi qu'on va mettre en cage!...

Comment!... il faudra que je passe mes journées à nettoyer leurs ordures! Des animaux qu'on ne mange pas et qui ont des noms comme des chrétiens!... Ah çà! je suis donc leur domestique? »

Elle était humiliée, indignée; elle ne les traitait que de fainéants. Mais qu'est-ce que des injures pour qui ne craint pas des menaces? Ils avaient un air goguenard qui la démontait, et elle fut sur le point de demander son compte. Mais les places étaient rares ; mais mistress Dingley la plaignait et avait sa part de ces ennuis : cette idée l'aida à prendre son parti, et, comme il fallait acheter de la volaille au dehors et qu'on ne doit jamais perdre une occasion de faire de la morale, elle eut soin de montrer par ses mémoires l'inconvénient de céder aux enfantillages de miss Johnson.

Mistress Dingley, de son côté, consolait son amour-propre de maîtresse de maison, en fournissant, grâce à Tisdal et à quelques gros traités de jardinage, des légumes frais et tendres, des asperges surtout d'une beauté incomparable; c'était là son triomphe. Swift, étant à Moor-Park, chez sir William Temple, avait appris du roi Guillaume à les tailler à la hollandaise, et il avait communiqué à mistress Dingley cette royale recette. Tisdal n'avait pas de préjugés en matière d'horticulture : il tailla les asperges à la hollandaise.

Swift, en outre, avait raconté à mistress Dingley que le roi mangeait le blanc des asperges, et depuis lors elle n'en voyait plus servir sans répéter cette anecdote et sans exciter les convives à imiter cet auguste exemple. Tisdal avait d'excellentes dents : il mangea le blanc des asperges.

Mais Swift, dans sa partialité pour Stella, ne voulait pas convenir que le département des légumes fût mieux administré que celui de la volaille; c'était un bonheur pour lui de tourmenter Dinglibus. Il profita de la confiance dont elle avait payé ce précieux renseignement pour lui nier tous ses succès. Les asperges étaient filandreuses, les pois n'étaient point assez fins, les haricots verts sentaient la luzerne, les artichauts étaient de vrais chardons ; rien n'échappait à ses critiques.

Mistress Dingley était habituée aux sarcasmes de Swift, et quelques plaisanteries de plus ou de moins ne l'auraient pas découragée, si elle avait aimé réellement le jardinage; mais le fait est qu'elle s'ennuyait de tout et partout. Elle ne s'était réjouie d'habiter la campagne que par lassitude de la ville. Elle saisit avidement le premier prétexte de dégoût, et, comme les esprits même les moins ingénieux ne sont jamais embarrassés de pallier leurs défauts,

un beau jour elle découvrit les murs de son jardin : était-ce là une campagne?

A dater de cet instant, le bon docteur cessa d'être mis en réquisition. Le jardin fut confié deux jours par mois à des mains mercenaires, et les vingt-huit autres à la Providence; et, quand l'eau ne manqua point aux fleurs, c'est que le ciel se chargea d'y pourvoir. Mais quel changement surtout dans le royaume de Dingley! Les fraisiers couraient comme des fous à travers les allées; l'humble persil, grandi de deux pieds, affectait des airs d'arbuste; les asperges elles-mêmes, les royales asperges, saisies d'une émulation condamnable, menaçaient le ciel de leurs aigrettes de corail. A la faveur du désordre, les ronces, les orties, toute une nuée de parasites fondirent sur les plates-bandes; la rouille s'empara des bêches et des râteaux. L'anarchie fut complète. Le mauvais exemple de la basse-cour avait gagné le potager; les légumes avaient durci en grandissant : il fallut, comme la volaille, les laisser mourir de leur belle mort. Heureusement, Trim était une ville; il s'y tenait un marché deux fois par semaine; et, quant à la cuisinière, elle savait ce qu'elle avait à faire pour se consoler.

Mais, hélas! plus de réveil matinal aux premiers chants des oiseaux, plus de promenades embaumées aux premières senteurs des buissons, plus de patiente récolte de violettes ou de fraises nouvelles, plus de couronnes de bluets au retour des champs : on n'était plus à la campagne! La nonchalance d'Esther avait besoin d'être stimulée, et Dingley avait repris ses bâillements, sa torpeur, ses jambes brisées, ses sommeils dans sa bergère, enfin toutes ses occupations de la ville.

A la ville comme à la campagne, c'est une grande ressource que la lecture; c'est le moindre de tous les travaux et le plus facile de tous les plaisirs, celui qu'on a toujours sous la main. Mais, avec fort peu de gaieté dans l'esprit, mistress Dingley y avait encore moins de sérieux. La lecture la fatiguait, et il n'y avait pas d'ouvrage si intéressant, si amusant, si frivole, qui ne l'endormît au bout d'un quart d'heure.

Un seul livre faisait exception : ce livre, c'était l'*Almanach* du fameux John Partridge, le prophète en vogue de l'époque. Ajoutez-y un jeu de cartes et vous connaîtrez toutes ses armes contre l'ennui. A quelque heure qu'on eût fouillé dans ses poches, on y eût trouvé un jeu de cartes et un almanach. L'almanach était l'occupation sérieuse, les cartes étaient le délassement favori; elle y jouait, elle les tirait; et, quand elle était seule, elle faisait des *patiences*.

Est-il besoin d'ajouter qu'usant de l'influence de son âge et de

son exemple, elle s'était fait un devoir de compléter l'éducation de sa jeune amie, et qu'entre des mains si habiles, et grâce à ses dispositions naturelles, l'élève, qui avait déjà fait ses preuves dans l'étude de l'hombre et du whist, n'avait pas tardé à devenir maître dans la science d'interroger le valet de cœur et la dame de carreau ?

Par profession ni par goût, Swift ne pouvait approuver cette sorte de distraction ; et, si mistress Dingley s'y fût livrée seule, il aurait bien su l'en dégoûter. Mais Stella était si jeune ! on ne peut pas toujours jouer au volant. Quand il avait pris les cartes pour les jeter au feu, elle avait tant pleuré qu'il n'avait pas résisté au désir de les lui rendre. Puis, eût-ce été les lui rendre que de lui ôter les moyens de s'en servir ? Pour la consoler du chagrin qu'il lui avait fait, il s'était lui-même laissé dire la bonne aventure.

Quant à Tisdal, manifester un autre sentiment, c'eût été faire la critique de son supérieur : à l'exemple de Swift, il se soumit à toutes les exigences de miss Johnson. C'était une si gracieuse sorcière ! Elle était si ravissante avec son sérieux comique, avec ses airs solennels et inspirés ! Il coupa les cartes de la main gauche, fit autant de souhaits qu'elle voulut, choisit une dame de ses pensées, et en revanche on lui déroula les mystères de l'avenir. Il lui viendrait prochainemeut une lettre qui l'intriguerait fort ; il recevrait des nouvelles qui lui causeraient joie et chagrin, mais surprise à coup sûr ; il ferait un voyage.... enfin la kyrielle obligée des prédictions infaillibles de la sorcellerie de salon.

Mistress Dingley ajouta ce qu'Esther oubliait de dire, c'est qu'il aimerait une brune.

Tisdal était très-brun, et, si ce qu'on dit est vrai, il devait préférer les blondes. Pourtant il ne réclama point et demanda même si son amour serait bien accueilli ; mais un fatal neuf de trèfle couvrait d'un voile impénétrable cette partie de sa destinée, et toute la science réunie des deux devineresses ne put résoudre la question.

Tisdal avait vingt-six ans, un cœur aimant, et il avait vécu isolé à la campagne. Le sang est généralement beau en Irlande ; mais la beauté se cantonne comme les lièvres et les perdrix, et Laracor n'était pas très-favorisé de ce côté. Le jeune curé était sincèrement attaché à ses devoirs, et l'amour entraînait dans son esprit l'idée du mariage. Or, il n'y avait pas dans le pays de jeune fille qui lui convînt sous ce double et inséparable rapport. Les résultats d'une intimité de tous les jours entre un cœur sevré et une délicieuse créature de dix-sept ans s'expliquent d'eux-mêmes. Il ne

tarda donc pas à donner raison aux cartes, et il ne lui restait plus qu'à soulever le voile jeté par le neuf de trèfle sur les chances de sa passion.

Lorsqu'il arrivait à Trim, et qu'Esther accourait en sautillant à sa rencontre, s'approchant si près de lui qu'elle semblait céder à une attraction irrésistible, de vagues espérances se glissaient dans son âme; mais l'instant d'après, que Swift entrât, elle l'accueillait avec la même apparence d'entraînement; et, retombant du ciel à terre, Tisdal restait confus et chagrin. Il s'en voulait d'avoir pris pour une distinction particulière une habitude bizarre, un salut insignifiant et banal; et, se faisant un reproche que nul autre n'eût été tenté de lui faire, il s'accusait de présomption, de fatuité. Puis tout aussitôt, s'il surprenait Esther à soupirer, il ne pouvait s'empêcher de la regarder fixement dans les yeux pour y lire le secret de ce soupir. Si c'était l'aveu involontaire d'un cœur qui s'ignore! Dans ces moments, la prédiction de mistress Dingley lui revenait en tête, et il ne lui semblait pas impossible que ce fût un encouragement discret.

Tisdal était bien fait, il avait des traits fins et réguliers; mais il était maigre, ses épaules étaient étroites, et il y avait, dans l'ensemble de sa personne, quelque chose d'humble et de chétif. Il en était de même au moral. A de rares et belles qualités il joignait une défiance de lui-même qui l'empêchait de les faire valoir.

Mais il n'y a parfois personne de plus audacieux que les gens timides, du moins de plus audacieux en pensée. Ils se dédommagent à part eux de tout ce qu'ils n'osent pas faire, et se livrent à tous les écarts de leur cerveau avec d'autant plus de liberté, qu'ils savent bien au fond de l'âme qu'ils n'en réaliseront jamais rien.

Échauffée par cette séduisante perspective, son imagination franchit tous les obstacles. Il était aimé!... mille circonstances inaperçues, mille petits riens se représentaient à sa mémoire et le lui attestaient!... Esther, avec ses grâces ingénues, ses allures d'oiseau, son ravissant petit jargon, ses grands yeux humides et étonnés, sa lèvre expressive et mutine, Esther, comme une vision céleste posant à peine sur la terre, Esther était à lui!... Il était aimé!... il était aimé!

Bientôt la valeur même de cette conquête ne lui en laissait plus supposer la possibilité. Quoi! tant de perfections perdues dans un village! Toute prodigue qu'était la nature, avait-elle pu vouloir qu'une fleur aussi précieuse s'effeuillât au désert?

Mais, sans condamner celle qu'il aimait à cette destinée obscure, pourquoi lui-même n'essayait-il pas de s'élever jusqu'au rang

qu'elle était appelée à occuper? Ah! Dieu lui était témoin que jusqu'ici une position médiocre avait suffi à ses goûts, que jamais l'ambition ne la lui aurait fait dédaigner! Mais pour Esther il se sentait capable de devenir ambitieux. C'était une carrière épineuse, semée d'obstacles et d'erreurs ; mais, si chaque pas qu'il y ferait devait le rapprocher du but, si chaque perle qu'il irait chercher au fond de ce gouffre, il en pouvait parer ses cheveux d'ébène, oh! comme il serait fort et courageux!

Et déjà, dans sa pensée exaltée, ces suppositions se réalisaient. Il travaillait, il luttait, il réussissait! Il arrivait à la fortune, aux honneurs! Il obtenait cette main adorée.... Mais à peine s'était-il lui-même décerné le prix de sa persévérance, que par un de ces revirements subits si fréquents dans tous les rêves du jour et de la nuit, ses goûts simples et modérés reprenaient à son insu leur empire ; et lorsqu'il se figurait heureux avec elle, n'ayant plus qu'à goûter paisiblement le fruit de ses efforts, ce n'était plus à la ville, au sein du luxe et des honneurs, c'était à la campagne, dans un frais vallon, au bord d'une eau calme et limpide, par un beau soir d'automne, qu'il transportait sa scène idéale de bonheur.

Les jours s'écoulaient rapides au milieu de ces alternatives ; car si Tisdal, comme tous les amoureux, donnant une signification exagérée aux moindres mots, aux moindres gestes d'Esther, passait à chaque instant de la confiance au découragement, d'une indulgence extrême à une extrême susceptibilité, ravi d'un regard, désespéré d'un silence, il aimait jusqu'à ses chagrins même, et les préférait mille fois à l'indifférence où il avait vécu jusqu'alors. Quand il pensait qu'il avait regretté de ne point obtenir le bénéfice de Laracor! Combien les hommes étaient aveugles dans leurs souhaits! Comme il serait à plaindre aujourd'hui, si les siens eussent été exaucés!

Il y avait déjà quelque temps que la principale prédiction des cartes s'était réalisée et que Tisdal était amoureux d'une très-jolie brune, lorsqu'une des autres prédictions s'accomplit aussi : il reçut une lettre de l'évêque de Meath qui l'invitait à venir lui parler sans délai.

Ce message l'inquiéta. Ordinairement le style de l'évêque était amical ; cette fois il était bref et sec. Tisdal n'avait aucune raison de croire son protecteur irrité ; mais il est des positions où on ne reçoit point de lettre sans un certain effroi, et Tisdal était dans une de ces positions.

Il goûtait les premières délices de l'amour encore silencieux, de

l'amour heureux de toute la puissance de l'imagination, ces délices que les amants insensés ont toujours hâte d'échanger contre le désappointement ou la satiété, fruits précoces et amers de la réalité. Tous les cœurs amoureux se ressemblent, et le sien n'eût pas été plus sage que les autres ; mais sa modestie contenait son impatience. De peur de perdre, il n'osait rien désirer.

Que pouvait-on avoir à lui dire de si pressé?... Pourvu que ce ne fût point un changement de résidence! Oh! grand Dieu! tout plutôt qu'un éloignement!

Tourmenté de cette idée, et plus encore par inquiétude que par obéissance, il s'empressa de partir pour Trim; et, sans se donner le temps d'entrer chez miss Johnson, il alla droit à l'évêché.

CHAPITRE IX.

L'évêque de Meath était un grand vieillard à la physionomie imposante et sévère. Il n'invita pas Tisdal à s'asseoir, et d'une voix courroucée :

« Ah! vous voilà, monsieur! s'écria-t-il. Venez, que je vous fasse mon compliment! Le clergé se conduit bien à Laracor! le ministre a une maîtresse, et le curé prête complaisamment la main à ce scandale! »

Le coup était trop imprévu : Tisdal en fut tout étourdi.

« Le docteur Swift, une maîtresse!...

— Vous ne la connaissez pas, n'est-il pas vrai? vous n'allez jamais chez elle?

— Monseigneur, voudriez-vous parler de miss Johnson?

— Je veux parler, monsieur, de l'aventurière que votre ministre a eu l'impudence d'établir à Trim, sous mes yeux, et chez qui vous passez toutes vos journées. »

L'évêque avait l'air si sûr de son fait, qu'une sueur froide couvrit le corps de Tisdal. L'œil fixe et les bras pendants, il ne répondait point, et l'évêque l'observait attentivement. Il avait devant lui un amant jaloux : il crut avoir un prêtre honteux de sa faute ; et ce silence, qu'il prenait pour un aveu, calma un peu son ressentiment.

« Au moins, dit-il d'un ton radouci, je suis bien aise de voir que vous ne savez pas mentir. »

A cet éloge injurieux, Tisdal se réveilla.

« Monseigneur, on vous a trompé! tout cela est une abominable calomnie! miss Johnson est la plus honnête personne du monde.

— Allons donc! s'écria l'évêque avec un geste d'impatience.

— Oui, monseigneur, la plus honnête! poursuivit Tisdal avec feu. Elle, grand Dieu!... quelle infamie!... mais c'est une enfant!

— Une enfant?... dit l'évêque étonné. De quel âge?

— De quel âge?... mais.... dix-sept ans tout au plus.

— Dix-sept ans!... Et vous appelez cela une enfant?

— Enfant de caractère, se hâta de répondre Tisdal, rouge d'embarras. C'est la candeur, l'innocence même!

— Oui, oui, on connaît ces innocences-là, et le jeu que cachent toutes ces manières enfantines.

— Mais, monseigneur, elle n'est pas seule! elle demeure avec une dame qui ne la quitte jamais....

— Quand vous y êtes, je veux bien le croire.

— Une dame qui lui sert de mère; une dame d'un âge respectable.

— Toutes les entremetteuses sont d'un âge respectable.

— Ah! monseigneur! le docteur Swift a des ennemis dans le pays: on vous a prévenu contre lui; mais je vous proteste....

— Parlez pour vous: en cherchant à vous justifier, j'espère que vous n'entreprendrez point l'impossible; vous pouvez avoir été dupe de l'hypocrisie de cet homme.

— Lui! hypocrite! monseigneur, vous ne le connaissez pas. Il prête le flanc à la calomnie par le soin qu'il met à cacher ses bonnes qualités! Il ne feint que le mal! accusez-le de cynisme, si vous voulez; mais d'hypocrisie!...

— Eh! précisément! le cynisme est l'hypocrisie de nos jours. A force de porter le masque de la vertu, le vice l'a usé: maintenant il ne trompe plus qu'en disant la vérité. Il n'y a que vous pour ignorer ces choses.... Mais, somme toute, je vous aime mieux ainsi, et je vois bien que c'est fort innocemment que vous vous trouvez compromis dans cette sale affaire. »

Il aurait fallu être dix fois coupable pour accepter sans mot dire une absolution donnée dans ces termes:

« Monseigneur, répliqua Tisdal avec émotion, à mon âge et avec mon genre de vie, je n'ai pas la prétention de bien connaître les hommes; mais je crois connaître le docteur Swift; voilà plusieurs mois que je vis avec lui, et je vous déclare que, si c'est un hypocrite, c'est qu'alors il est des hypocrisies telles, qu'à moins d'avoir votre longue expérience, il faut, pour les deviner, en trouver le secret dans son propre cœur.

— Ou dans des preuves irrécusables, dans des antécédents qui servent de commentaire au présent.

— Des preuves?...

— Écoutez, mon cher : je n'ai pas l'air d'un étourdi, que je sache; faites-moi l'honneur de croire que je ne parle pas à la légère. Si je vous ai fait venir, ce n'était nullement pour m'éclairer sur les déportements du docteur Swift. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur son compte. Mais, vous connaissant, je ne m'expliquais pas que vous eussiez sciemment pris part à ce désordre. Je me réjouis de voir que les apparences seules vous accusaient, et que si votre conduite a été imprudente, vos intentions, du moins, sont restées pures.

— Monseigneur, les apparences peuvent tromper sur le docteur Swift comme sur moi, et, au nom de la vérité, je vous supplie....

— C'est bon ! c'est bon !... je sais comment me comporter. Vous êtes hors de cause; remerciez-en Dieu et tenez-vous tranquille. Quant à votre vertueux ministre, c'est une autre affaire, et qui se traitera de lui à moi.... Ou plutôt, puisque vous êtes si fort son ami, je veux bien vous mettre à même de lui rendre service. Si je n'écoutais que mon indignation, je le traduirais devant la cour ecclésiastique; mais le public rend toujours les corps responsables des fautes de leurs membres; mais les catholiques qui nous entourent et tous les ennemis de l'Église triompheraient de ce scandale. Ces considérations me déterminent à user d'indulgence, et je vous autorise à prévenir le docteur Swift que je sais tout....

— Moi, monseigneur?

— Vous même, dans son intérêt; vous lui expliquerez les motifs pour lesquels je consens à fermer les yeux. Je vais partir pour Londres, où je resterai quelques semaines : qu'il profite de mon absence pour réparer ses torts, pour éconduire sans bruit ces deux femmes; qu'à mon retour tout soit rentré dans l'ordre, et qu'il ne reste plus de traces d'une faute que je ne demande pas mieux que d'oublier, si sa conduite me le permet.... Quant à vous, il va sans dire que vous ne remettrez pas le pied chez ces créatures...!. Adieu. »

Toute facile à prévoir que fût cette défense, le pauvre amoureux en fut consterné. Mais l'évêque se disposait à passer dans une autre pièce, et Tisdal tenta un dernier effort pour se dispenser de la commission délicate dont on le chargeait.

Ses objections ne servirent qu'à impatienter l'évêque.

« Eh ! n'ayez donc pas peur ! Ce n'est pas en votre nom que vous parlerez, c'est au mien.

— Il est vrai, monseigneur; mais, de grâce, mettez-vous à ma place. Est-il convenable que j'aille de but en blanc, sans pouvoir donner d'explication?...

— Quand je vous dis que c'est un service que vous lui rendrez.... Il le saura bien au fond de l'âme.... Et d'ailleurs, attendez; s'il vous demande une explication, dites-lui qu'on sait ce qui lui est arrivé à Kilroot.

— A Kilroot?

— Oui, Kilroot, dans le diocèse d'O'Connor, où il a été ministre avant de venir ici. Il comprendra ce que cela veut dire, et je vous réponds qu'il n'en demandera pas davantage. »

L'évêque, tout en parlant, avait ouvert la porte; il la referma sur lui sans donner plus d'éclaircissements.

Laissé seul, Tisdal resta immobile, l'œil cloué sur la porte et incapable de rallier ses idées. Enfin un bruit de sonnette le tira de cet engourdissement, et il sortit de l'évêché, la mort dans le cœur.

CHAPITRE X.

Pour rentrer chez lui, Tisdal devait passer devant la maison de miss Johnson : comme son cœur se gonfla, lorsqu'il en aperçut le mur! Il n'eut pas la force d'aller plus loin, et s'arrêta, comme Adam exilé, aux portes du paradis.

Elle était là!... à deux pas!... et il ne la verrait point aujourd'hui!... ni demain! ni les jours suivants! Jamais! plus jamais! Elle était perdue pour lui.

Découragé, il se laissa tomber sur une pierre, et, les deux mains sur son visage, il s'absorba dans sa douleur.

Ainsi donc on l'avait abusé! cet ange de pureté n'était qu'une femme comme tant d'autres, une femme pleine de faiblesse et d'hypocrisie!... A qui se fier?... Dix-sept ans, cette candeur dans le regard, cette frivolité enfantine dans les goûts, et une âme corrompue! Quoi! tant de limpidité à la surface et tant de vase au fond!

Ces réflexions amères, Tisdal les avait repoussées en présence de l'évêque; mais, laissé à lui-même, tous les arguments qu'il avait combattus revinrent l'assaillir victorieusement. Les affirmations du prélat, l'autorité que leur prêtaient son rang, son âge, son expérience, la gravité de son caractère, et, plus encore que ses affirmations, ses réticences, cette mystérieuse allusion à Kilroot, renversèrent tous les doutes, toutes les espérances du pauvre amoureux, et il se prit à maudire sa crédulité, à détester Swift, Esther et le genre humain tout entier.

La nuit tombait, et les fenêtres de la maison venaient de s'éclairer. Derrière un rideau se mouvaient deux ombres qu'il crut reconnaître : toutes les pointes de la jalousie s'enfoncèrent dans son sein; il fondit en larmes et, faisant un effort, il s'arracha précipitamment à ce douloureux spectacle.

Il lui tardait d'être chez lui, pour cacher à tous les yeux un chagrin qu'il ne pouvait avouer; mais à peine eut-il mis le pied au presbytère, qu'il fut accablé de questions par sa gouvernante.

« Déjà !... et seul !... par quel hasard?

— Je suis malade. »

Il ne mentait pas.

« Je le crois bien, dit mistress Jibb avec humeur, au métier que vous faites ! toujours en route, par tous les temps ! Cela a-t-il du bon sens?... On a chaud, on a froid, et on attrape une pleurésie!... Et comme c'est aimable à votre M. Swift de vous avoir laissé partir seul, dans l'état où vous êtes ! Il aurait bien pu vous accompagner.

— Non, mistress Jibb, je ne l'ai pas vu. C'est en sortant de l'évêché que je me suis senti mal à l'aise, et je suis revenu directement. »

Le lit à bassiner et Dieu sait quel remède de bonne femme à préparer délivrèrent Tisdal et des questions et des reproches; et, pour prix de sa docilité à boire la potion qui lui était présentée, il obtint d'être seul.

Seul.... mais, hélas ! avec ses pensées!... Comme ils s'étaient joués de lui, les traîtres ! Son amour, ils l'avaient remarqué, ils l'avaient excité, pour donner le change sur leur liaison coupable. Soyez donc de bonne foi ! tous vos sentiments honnêtes, on les exploite ! l'affection, la confiance, n'obtiennent que trahison, raillerie! voilà le monde ! Voilà les femmes ! Quel enseignement amer et desséchant ! Ah ! mieux vaut encore être dupe !

Moitié confusion, moitié ressentiment, le rouge lui monta au visage; mais bientôt une voix plus connue se fit entendre à son âme.

Les malheureux ! Ils s'applaudissaient de leur ruse, ils s'endormaient dans la sécurité, et ils étaient sur un volcan, et eux aussi ils auraient leur réveil!... Ah ! du moins, il lui restait sa conscience, tandis qu'eux... Ils lui faisaient pitié!... Pauvre jeune fille ! A son âge, sans parents pour la diriger, comment se préserver de toute chute? comment résister à certaines influences? C'était par excès d'innocence qu'elle avait failli... Oui, Swift seul était coupable ! il avait abusé de son ascendant. Cette expérience, cette force de caractère dont il se targuait, voilà donc l'usage qu'il en avait fait !

Séduire une enfant confiée à son honneur! se faire une arme des sentiments les plus respectables! abuser de la piété filiale! Ah! il ne méritait aucune indulgence!... mais le perdre, c'était la perdre aussi!... Il n'y avait pas à balancer; il fallait prévenir un conflit entre l'évêque et lui!

Toute détermination soulage, à plus forte raison une détermination généreuse. Cette bonne intention avait un peu rafraîchi son sang brûlé par la fièvre, et ses yeux se fermèrent de fatigue. Mais, dans la veille, le cerveau reste, jusqu'à un certain point, maître de ses idées; le sommeil le leur livre sans défense. A peine Tisdal fut-il tombé dans une sorte d'engourdissement, que tous les spectres de la mémoire vinrent se jeter sur leur proie, et il passa la nuit dans un état qui tenait à la fois de l'insomnie et du cauchemar. Il discutait avec l'évêque; il plaidait chaudement la cause d'Esther et de Swift... et il était éloquent, et il avait convaincu... quand tout à coup il entendait derrière lui un grand éclat de rire... C'était Swift, c'était Esther qui le montraient au doigt!... et l'évêque lui-même se mettait de la partie.

Ce rêve qui, jusqu'au jour, assiégea son esprit avec ténacité, y laissa une impression profonde; et, au réveil, Tisdal se sentit peu disposé à la confidence scabreuse dont l'évêque de Meath l'avait chargé. C'étaient des ingrats : pourquoi, de gaieté de cœur, persister dans ce rôle de dupe?

Cependant, une telle considération ne pouvait pas régner sans combats sur cette âme désintéressée, et il résolut de leur rendre service, à ses risques et périls. Mais, quand il se trouva en face de Swift, le courage lui manqua. Si Swift était coupable, du caractère dont il était, il prendrait fort mal le compliment. Innocent, ce serait bien pis encore. L'avertissement aurait beau être donné dans une bonne intention, il n'en était pas moins injurieux pour l'honneur de sa pupille et pour le sien; et puis, quel air gauche aurait Tisdal! Comment avoir cru à une pareille calomnie? Comment n'avoir pas su la réfuter? Décidément, il lui sembla qu'il avait besoin de peser plus mûrement une résolution de cette gravité, qu'en tous cas il ne fallait pas parler avant d'avoir trouvé le moyen de donner à sa confidence un tour qui en tempérât l'amertume, et il s'accorda jusqu'au soir pour y réfléchir.

Swift allait, comme d'habitude, à Trim.

« Est-ce que vous pourrez y venir? » demanda-t-il à Tisdal.

Celui-ci s'excusa sur son indisposition, et Swift l'approuva fort de demeurer au logis, l'engagea à se tenir bien chaudement. Tout en remerciant du conseil, Tisdal ne put s'empêcher de remarquer

qu'on se hâtait bien de le prendre au mot. Évidemment, ils étaient charmés d'être délivrés de lui, et il les avait gênés plus d'une fois.

Swift ne fut pas plutôt parti que Tisdal entra dans une agitation impossible à décrire. L'absence, qui exagère tout, faisait siffler autour de sa tête tous les serpents de la jalousie. Il ne lui fut pas possible de rester au lit. D'ailleurs, il n'était pas fâché que Swift le retrouvât debout ; c'était lui donner à entendre que, pour peu qu'on en eût témoigné le désir, Tisdal aurait fort bien pu aller à Trim.

Tout ce qui passa par son cerveau d'idées contradictoires, d'espérances folles, de projets impossibles, dans cette longue journée, est incalculable ; mais son irritation n'avait fait que croître, et, quand Swift revint, Tisdal se dit que ce n'était pas au bout de vingt-quatre heures qu'il était encore temps de s'ouvrir à lui, que ce retard et les hésitations qu'il trahirait seraient un outrage de plus, qu'il valait mieux garder le silence afin de découvrir la vérité et de régler sa conduite sur ses observations.

Mais la commission de son évêque?... Il ne l'avait point acceptée. On ne lui avait pas laissé le temps de la refuser. Ce qu'il n'avait pu dire alors, il n'était pas trop tard pour l'écrire maintenant ; et, averti de ne pas compter sur son entremise, l'évêque n'aurait pas le droit de se plaindre.

Ce point réglé, Tisdal apprit de Swift que l'évêque avait quitté Trim dans la soirée. Cette nouvelle lui fit plaisir, car elle le dispensait d'agir, et il était de ceux qui, à force de temporiser, ajoutent à tous leurs embarras. A la rigueur, il aurait pu écrire à Londres ; mais à quoi bon ? Assurément, l'évêque, étant si loin et absent pour peu de temps, ne s'occuperait pas des affaires de son diocèse, et il suffirait de l'avertir à son retour. En attendant, la seule chose qu'on pût exiger de Tisdal, c'était qu'il s'abstînt de toutes relations avec les dames de Trim, et ce devoir, il le remplirait scrupuleusement.

Fidèle à ce plan, qui déjà lui coûtait assez, il resta enfermé chez lui, triste, tourmenté, en proie à de cruelles incertitudes, tenté vingt fois par jour d'aller se jeter aux pieds d'Esther, de lui tout avouer, de lui demander pardon de ses abominables soupçons, et, l'instant d'après, retenu par la méfiance, la jalousie, l'indignation, bien plus que par la défense de l'évêque.

Dans la première semaine, un travail pressé lui servit d'excuse ; et, en effet, par voie de capitulation avec sa conscience et pour échapper à la torture de ses pensées, il travaillait autant que peut travailler un homme si douloureusement préoccupé. Mais bientôt

ces luttes contre l'attention rebelle, cent fois plus pénibles que le libre envahissement des idées qu'on s'efforce de repousser, le jetèrent, aidées de la solitude et des privations cruelles de l'absence, dans une mélancolie telle, qu'il put remplacer l'excuse usée du travail par celle plus valable et plus vraie de la maladie.

Tant qu'elles l'avaient su occupé, les dames de Trim avaient respecté sa retraite : elles lui témoignaient d'aimables regrets, mais point sérieux. Ils le devinrent davantage quand on apprit son indisposition, et il n'y avait pas de soirs que Swift ne rapportât, outre leurs vœux, quelque remède recommandé par mistress Dingley, et qui devait opérer des merveilles. Enfin, la maladie se prolongeant, elles n'y résistèrent plus ; et, un beau matin, quelles furent la surprise et l'émotion de Tisdal lorsqu'il vit entrer miss Johnson et son amie !

« Puisque vous ne pouvez pas venir, nous voici, lui dirent-elles, et il en sera de même tous les jours, jusqu'à ce que vous soyez en état de nous rendre nos visites. »

Tisdal n'était pas préparé à revoir miss Johnson. Dès qu'il l'eut revue, tous ses projets, tous ses soupçons l'abandonnèrent. Il était impossible qu'elle fût coupable. Il n'y avait qu'à la regarder pour être sûr de son innocence. Il était fou d'avoir pu prêter l'oreille à de telles calomnies. Que l'évêque les eût écoutées, cela était concevable : il ne la connaissait pas. Mais lui, quelle faiblesse impardonnable ! Ce fut, en ce moment, son unique remords.

Mistress Dingley, assise auprès du malade, lui tâtait le pouls ; il s'empressa de dire qu'il allait beaucoup mieux ; et, en effet, après un mûr examen, elle annonça qu'il était sans fièvre.

Aussi, dès le surlendemain, voyant les deux dames persister à lui tenir compagnie, il déclara qu'il se sentait en état de sortir, et que dorénavant ce serait lui qui irait les voir : promesse qui fut acceptée sans scrupule, le docteur Dingley ayant affirmé que l'exercice ferait du bien au convalescent.

Le lendemain donc Tisdal, lié par sa parole, entraîné par son cœur, accompagna Swift à Trim. L'amour, sevré par l'absence, devint plus exigeant que jamais ; et Tisdal, à dater de ce jour, reprit son ancien genre de vie.

Heureusement, l'évêque de Meath était à Londres et ne savait pas sa défense méconnue. Mais quand il reviendrait !... Ah ! quand il reviendrait, Tisdal l'irait trouver et lui ferait une entière confession. Il avouerait le silence gardé vis-à-vis de Swift, la continuation de ses visites à Trim, et justifierait sa désobéissance en justifiant l'honneur d'Esther. Ce plaidoyer maintenant lui semblait si

facile ! Sa surprise, son trouble lui avaient coupé la parole, ôté toute présence d'esprit; mais à présent qu'il avait eu le temps de la réflexion, qu'il avait été prévenu, qu'il avait pu observer, observer avec des yeux jaloux, comme il lui serait aisé d'éclairer l'évêque, de lui faire partager sa conviction ! Comme il se félicitait de s'être abstenu de toute démarche, d'avoir évité à Swift cette humiliation, de s'être épargné à lui-même ce rôle inconvenant, ridicule ! Comme sa délicatesse se réjouissait de cette intervention discrète, de cette protection invisible qu'il étendait sur l'objet de son affection ! Qu'il était doux d'écarter d'elle, à son insu, toutes les causes de chagrin, de lui rendre des services qu'elle ignorerait toujours !

Cette courageuse résolution tranquillisa sa conscience; et, si les soupçons qui avaient traversé son cœur n'y eussent point laissé de traces, s'il eût pu le fermer à tous les petits accès de jalousie que les caresses de Swift éveillaient maintenant en lui, il aurait, malgré sa désobéissance, retrouvé son bonheur calme et sans nuages d'autrefois, lorsqu'un matin qu'il se rendait à Trim il fut rejoint par un carrosse.

C'était l'évêque de Meath qui revenait de son voyage. L'apercevant sur la route, il s'imagina que Tisdal allait à l'évêché, et lui fit signe, en passant, qu'il l'y recevrait avec plaisir.

Tisdal sentit son cœur battre avec violence. Il avait eu beau s'habituer à l'idée de cette entrevue, il se trouva beaucoup moins fort qu'il ne se l'était figuré. Qu'allait dire l'évêque, quand il saurait que son ordre avait été méconnu ?... Les craintes actuelles de Tisdal lui firent juger absurdes ses craintes passées ; il se repentit amèrement de n'avoir rien dit à Swift et d'avoir songé à le disculper sans le consulter sur ses moyens de défense.

Mais il n'y avait plus à reculer. L'évêque attendait, et Swift n'était pas même à Trim. Tisdal rappela à sa mémoire, tout en marchant, les preuves irrécusables qu'il avait précédemment amassées, et il arriva assez content de lui à l'évêché. Mais, à mesure qu'il en monta les degrés, ses idées se perdaient; et, quand il entra dans ce même cabinet qui lui rappelait une scène si douloureuse, à la vue de cette figure grave dont il allait affronter le mécontentement, la voix lui manqua et il reconnut, avec un effroi qui redoubla son trouble, qu'il serait hors d'état de plaider sa cause.

Heureusement l'évêque, à son approche, avait pris la parole.

« Vous saviez donc que je devais revenir aujourd'hui? Je suis charmé de votre exactitude, elle est de bon augure. Vous venez.

n'est-ce pas, me donner des nouvelles de cette déplorable affaire? Je n'ai pas besoin de vous demander si tout est fini. »

Le ton de l'évêque était amical; mais cette bienveillance, qui n'était due qu'à une illusion, n'avait rien de rassurant. Tisdal rassembla tout ce qu'il put rappeler de voix et de courage.

« Monseigneur, vous allez me trouver bien coupable; mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Je n'ai point parlé au docteur Swift.

— Comment! s'écria l'évêque en frappant sur la table. Ainsi ces femmes sont encore à Trim! ainsi ce scandale dure toujours! »

Tisdal s'était décidé à confesser la continuation de ses visites; mais l'évêque était si courroucé qu'il jugea prudent de remettre cet aveu à un autre moment, à celui où il aurait réussi à disculper Esther des calomnies dont on l'avait noircie. C'est ce qu'il entreprit avec tout ce que l'amour pouvait lui prêter d'énergie et d'éloquence; mais l'évêque ne fut pas longtemps sans l'interrompre.

« Eh! je sais tout cela! vous me l'avez déjà répété vingt fois avant mon départ. A quoi bon tant de paroles? Ce que vous dites n'a pas le sens commun. Vous jugez tout le monde d'après vous. Sans doute ce n'est pas un crime; mais ce que je vous reproche, c'est d'avoir accepté ma commission quand vous ne vous sentiez pas le courage de la faire.... »

Tisdal baissait la tête et ne répondait point. Son silence désarma l'évêque.

« C'est ma faute aussi : j'aurais dû le prévoir.... D'ailleurs, toute réflexion faite, il vaut peut-être mieux que vous n'ayez rien dit. Mon indulgence était par trop grande. Le docteur Swift est d'âge à ne plus méconnaître ses devoirs, et on peut bien pardonner une faute; mais, lorsqu'il y a récidive, toute pitié est immorale et déplacée. »

Tisdal, par sa faiblesse, avait accru le danger de son ministre; il se la reprocha et voulut en réparer les effets.

« Monseigneur, permettez : il ne m'appartient pas de vous donner d'avis, et je ne comprends pas toute la portée de vos paroles; mais, depuis que j'ai été averti par vous, j'ai cru de mon devoir de surveiller le docteur Swift, et je répondrais sur ma tête....

— Qu'il n'est pas coupable?

— Oui, monseigneur.

— Et répondez-vous aussi sur votre tête, monsieur l'observateur, qu'à Kilroot il n'a pas séduit la fille d'un curé?

— La fille d'un curé !...

— Et qu'il n'a pas dû, pour cette raison, céder au père son bénéfice à peine obtenu? En répondrez-vous sur votre tête? »

La révélation était accablante : Tisdal resta confondu. Ses jambes se dérobaient sous lui, et il fut obligé de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil.

L'évêque, le voyant dans cet état, lui laissa le temps de se remettre.

« Monseigneur, s'écria Tisdal dès qu'il eut recouvré la parole, prenez pitié de moi! procurez-moi les moyens de quitter Laracor!

— Quitter Laracor! vous!... c'est à votre ministre de le quitter. De gré ou de force, il faudra bien qu'il en sorte!... Mais je présume qu'après l'entretien que nous allons avoir, il ne se fera pas prier pour partir. Il a l'habitude de résigner ses bénéfices, et il aimera mieux donner sa démission que d'en venir à un éclat.

— Monseigneur, de grâce, changez-moi de résidence!

— Vous ne m'écoutez donc pas! Le bénéfice de Laracor va devenir vacant, et j'ai lieu de croire, cette fois, que je l'obtiendrai pour vous. Lord Berkeley n'a pas eu la main assez heureuse pour qu'on n'ait pas égard maintenant à vos titres et à ma recommandation.

— Monseigneur, je ne doute pas de votre crédit et je ne sais comment vous remercier de vos bontés; mais excusez-moi! le séjour de Laracor m'est devenu odieux. Je n'y aurai que des souvenirs attristants, et il importe à mon repos que je m'en éloigne.

— C'est de l'enfantillage! Quels souvenirs attristants? Parce que vous avez été la dupe d'un libertin et de deux coquines?... Cela vous fait honneur... et c'est à eux de rougir.... Mais qu'avez-vous?... Comment!... des larmes dans les yeux!... Que vous est-il arrivé? »

Tisdal tomba aux pieds de l'évêque.

« Monseigneur, vous avez eu pour moi l'indulgence d'un père : laissez-moi vous ouvrir mon cœur, vous y faire lire toute ma faiblesse. Je suis bien insensé, bien honteux de ce que j'ai à vous dire... mais il faut que je parle... Cette jeune femme.... reprit-il après un moment d'interruption et avec une voix gonflée de sanglots... cette pupille du docteur Swift... sa maîtresse.... »

Il éclata. L'évêque l'avait relevé et lui tenait les mains.

« Eh bien! mon enfant, qu'est-ce que c'est?... Calmez-vous! calmez-vous! ne parlez pas... Hélas! sans que vous parliez, je devine... cette sirène vous a séduit... Créatures maudites!.. rien ne leur est sacré. Mon pauvre ami!... je comprends maintenant v-

position, tout ce qu'il vous coûtait de la croire coupable, de prévenir son complice... et je comprends aussi le désir, le besoin que vous avez de vous éloigner.

— Oui, monseigneur, que je parte sur-le-champ! envoyez-moi n'importe où... Si vous saviez jusqu'où va ma lâcheté!... si vous saviez que, malgré vos ordres, je n'ai pu m'empêcher de la voir, de la voir tous les jours! Ah! monseigneur, pardonnez et ayez pour moi du courage; vous voyez que moi-même j'en suis incapable.

— Je le vois, mon fils; je le vois et je vais m'occuper activement de vous retirer d'un lieu qui entretiendrait dans votre âme de dangereuses impressions.... Allons! ne vous laissez point abattre. Pour qui la religion aurait-elle des consolations, si elle n'en avait pas pour nous? L'amour est comme toutes les autres maladies : il faut qu'il ait son cours; mais vous avez une trop belle âme pour que le mépris n'en triomphe pas promptement, surtout aidé de l'absence. Nous vous changerons de résidence. Je ne sais trop où je pourrai vous envoyer, ni dans quelle position; mais je tâcherai que vos intérêts ne souffrent pas de ce déplacement. Adieu, mon ami, vous n'êtes pas, pour le moment, en état de parler d'affaires; revenez me voir, et nous en causerons plus au long. »

L'évêque lui avait tendu la main: Tisdal la couvrit de baisers et de larmes, et se retira.

CHAPITRE XI.

Dès que l'évêque de Meath fut seul, il dépêcha un exprès à Laracor, avec ordre de ramener le docteur Swift. Tisdal l'avait vivement ému, et à l'indignation qui lui causaient les désordres du ministre se joignait le ressentiment d'en voir son protégé victime. Il était donc fort irrité, lorsque Swift vint se rendre à ses ordres, et sans entrer dans aucune explication :

« Monsieur, lui dit-il d'un ton impérieux, vous allez me signer votre démission. »

Swift n'était pas très-patient de sa nature; mais rien ne calme comme la vue de l'emportement d'autrui. Il regarda quelque temps le prélat d'un œil fixe et sans répondre; puis, d'une voix où se peignait l'ironie autant que la surprise :

« Ma démission! demanda-t-il, et pour quelle cause?

— Votre conduite est connue, monsieur: que cela vous suffise!

Ne me forcez pas à me salir la bouche de détails que vous savez mieux que moi.

— Il faudra pourtant bien que vous vous la salissiez, monseigneur, pour que je sache ce que vous voulez dire.

— Ah! vous ne le savez pas! vous ne savez pas ce qui scandalise tout le pays!.. vous ne savez pas qu'il existe dans le diocèse un ministre assez éhonté pour entretenir une maîtresse publiquement, au su et vu de tout le monde, sous les yeux même de son évêque! Vous ne savez pas que cette femme habite Trim, et que ce ministre c'est vous!

— Et c'est là le motif pour lequel je dois donner ma démission?

— Oui, monsieur, et faites vite; car c'est le moins qui vous puisse arriver.

— Permettez, monseigneur : c'est un parti grave et qui demande réflexion.

— Vous n'en avez pas d'autre à prendre, monsieur : donnez votre démission !... ou justifiez-vous.

— Ni l'un ni l'autre, monseigneur.

— Prenez garde, monsieur ! ces grands airs ne m'imposent point : on se tait faute d'excuse.

— Si votre bienveillance pour moi ne vous suggère pas d'interprétation plus favorable de mon silence, je le regretterai, monseigneur, mais ce regret ne m'y fera pas renoncer.

— En vérité, votre audace m'étonne! après vous être affiché comme vous avez fait, espérer me donner le change! c'est par trop fort!... vous devriez opter entre le cynisme et l'hypocrisie. »

De tous les vices, l'hypocrisie était celui que Swift haïssait le plus; son sang-froid lui échappa.

« Est-ce tout, monseigneur? demanda-t-il en faisant mine de sortir.

— Non, monsieur; ce n'est pas tout. Restez, j'ai des questions à vous faire... Vous avez été ministre à Kilroot?

— Oui, monseigneur.

— Combien de temps?

— Trois ou quatre mois.

— Pourquoi avez-vous quitté ce bénéfice?

— Pour une raison que j'aimerais mieux ne pas dire.

— Pour quelle raison? s'écria l'évêque qui s'échauffait. Mais pas de subterfuge, monsieur, je sais la vérité.

— Si vous la savez, monseigneur, il est inutile que je parle.

— Monsieur, vous oubliez le respect que vous devez à votre supérieur.

— Non, monseigneur : je me contente de ne pas oublier celui que je me dois à moi-même.

— Ainsi, monsieur, vous refusez de répondre ?

— Je refuse.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Vous pouvez vous retirer. »

Après une telle collision, l'évêque de Meath n'avait plus rien à ménager, et il résolut de provoquer une enquête judiciaire. En conséquence, il écrivit confidentiellement à son collègue d'O'Connor, diocèse dont Kilroot faisait partie, et le pria de lui transmettre dans le plus bref délai des renseignements précis sur la conduite de Swift dans cette paroisse et sur les motifs de sa retraite subite ; en un mot, sur tous les faits de nature à appuyer l'accusation qui allait être intentée à ce ministre.

Au reçu de cette lettre, l'évêque d'O'Connor répondit qu'il n'était pas en état par lui-même de donner les informations qu'on lui demandait, attendu qu'à l'époque dont il était question il n'avait pas encore été promu au siége de ce diocèse ; mais qu'il allait faire recueillir sur les lieux mêmes et aux sources les plus dignes de foi, tous les détails propres à jeter du jour sur une affaire qui intéressait à un si haut point la morale publique et la considération du clergé.

Pendant que cet orage s'amassait sur sa tête, Swift n'avait rien changé à ses habitudes, et il continuait de donner à ses amies tous les loisirs que lui laissaient ses travaux littéraires et ses devoirs de ministre. Il n'avait pas jugé à propos, plus que Tisdal, de leur faire part de son entrevue avec l'évêque de Meath ; il n'en avait rien laissé transpirer dans ses manières, et les deux dames vivaient dans la même sécurité que par le passé.

La seule chose qui eût pu leur donner à penser, c'était l'absence du bon docteur, qui n'avait plus remis les pieds chez elles ; mais ayant déjà épuisé toutes les excuses et craignant leurs visites à défaut des siennes ; il avait pris le parti d'aller à Dublin, sous prétexte d'une mission de l'évêque, attendre le dénoûment de cette malheureuse aventure, et leurs soucis n'allaient point au delà du regret de ne plus jouer au whist faute d'un partner.

Mais l'évêque de Meath était trop convaincu de la culpabilité de Swift et trop offensé de sa résistance pour garder les mêmes ménagements. Il avait parlé sous le secret à quelques confidents intimes ; ceux-ci avaient les leurs, et, de proche en proche, l'anecdote courut avec la rapidité et toutes les modifications que

l'on peut supposer en matière de médisance. Swift avait su ramener à lui bien des esprits prévenus; cependant, malgré toutes ses victoires, il restait dans la paroisse, en dehors de mistress Jibb et de son club de dévotes, une masse flottante que la crainte tenait en respect, mais qui ne demandait qu'à le savoir le plus faible pour relever la tête. La vie retirée que menaient les deux dames, leur qualité d'étrangères, la beauté de miss Johnson, avaient attiré sur elles l'attention et leur avaient fait personnellement beaucoup d'ennemies. On les trouvait fières et prudes : on triompha de les savoir tout autre chose; et, pour que le triomphe fût complet, on eut soin de faire parvenir à leurs oreilles les bruits injurieux qui couraient sur leur compte.

Quand ces propos leur furent rapportés, si miss Johnson contrefaisait l'innocence, il faut convenir qu'elle jouait bien son rôle; car elle eut l'air de ne rien comprendre à ce que l'on disait. Elle ouvrit de grands yeux et ne parut point affectée d'une nouvelle qui, fondée ou non, était fâcheuse en tout cas.

Pour mistress Dingley, ce fut différent : elle jeta les hauts cris, acceptant pour elle-même, avec un dévouement exemplaire, les imputations qui pesaient sur son amie. Traiter de la sorte de jeunes femmes! Quel abominable pays que l'Irlande! Ce n'était pas en Angleterre qu'on verrait jamais pareille chose!... Enfin, elle en dit et fit tant, qu'Esther fondit en larmes et dit qu'elle voulait s'en aller.

C'était tout ce que désirait mistress Dingley. Elle était lasse de Trim, lasse de Laracor; elle ne demandait qu'un prétexte de se transporter ailleurs avec son jeu de cartes et son almanach : elle s'écria qu'Esther avait raison, qu'elles ne pouvaient rester sur ce pied équivoque, rester pour être un sujet de discorde entre Swift et son évêque!... Il fallait partir, et au plus vite, et secrètement, sans quoi Swift ne voudrait point accepter leur sacrifice. Elle convint donc avec Esther de ne rien lui laisser soupçonner et de faire en cachette leurs apprêts de départ.

Mistress Dingley était loin d'être active, on l'a vu; mais elle avait des accès d'activité. Elle était plutôt désœuvrée qu'indolente, et, lorsque le ciel lui faisait la grâce de lui envoyer une idée, une fantaisie, elle savait fort bien alors quitter sa bergère. L'aventure lui plaisait par plus d'un côté : une fuite mystérieuse dont la cause la rajeunissait, tout un changement de vie.... Elle prit son inconstance pour de la dignité de caractère, et se mit à faire ses paquets avec une ardeur sans égale.

Mais Esther.... pauvre Esther! comme son cœur se serrait à

l'idée de quitter sa jolie maison où elle avait été si heureuse!... Et son cher petit peuple, que deviendrait-il en son absence? qui en prendrait soin?... Et le bon docteur? comment! elle ne le verrait plus?... Et Presto lui-même, son cher Presto, il faudrait s'en séparer?... Oh! à cette pensée, tout son courage l'abandonnait, et elle courait s'enfermer dans sa chambre pour y pleurer sans contrainte.

Mais Dingley savait mieux qu'elle ce qu'il convenait de faire, et Dingley disait que l'intérêt même de Presto exigeait qu'on partît. Il n'y avait donc qu'à se résigner, à essuyer ses larmes et à retourner près d'elle l'aider à faire les paquets.... Et pourtant, l'instant d'après, ses regrets reprenaient le dessus; et, une heure avant leur départ, Dingley l'aperçut arrosant ses fleurs, que depuis longtemps elle avait si complétement négligées.

C'était un soin tardif et bien désintéressé; Dingley en fit la remarque. Ce ne pouvait pas être un reste d'habitude: elle n'y vit qu'une distraction.

On était au dimanche, et Dingley avait exprès choisi ce jour, où Swift, retenu à Laracor, leur laisserait le champ libre. Dès que la brune fut venue, Dingley envoya chercher la carriole qui devait conduire les deux fugitives à Dublin, d'où elles pourraient, le lendemain matin, s'embarquer pour l'Angleterre.

Mais depuis quelques jours Esther ne mangeait pas et avait les yeux rouges; mais Dingley avait un air de dignité héroïque fait pour donner à penser, et il n'y avait pas jusqu'à la cuisinière qui n'eût dans la physionomie et dans les manières quelque chose de mystérieux et d'important qui sentait son complot d'une lieue. Heureusement Swift n'avait rien remarqué... et cependant, lorsque le bagage fut placé dans la carriole et que les deux voyageuses n'eurent plus qu'à y monter, il se trouva là tout à point pour leur offrir la main.

Il n'y avait pas moyen de nier leur projet: mistress Dingley entreprit de le justifier. Ayant su qu'elles étaient une pierre d'achoppement, une cause de mésintelligence entre lui et son évêque, elles avaient cru devoir se sacrifier à son repos; et c'était pour ne pas mettre sa délicatesse en jeu qu'elles lui avaient fait mystère de leur départ. A la vérité, jamais elles n'auraient eu la force de quitter leur cher Presto, si elles ne s'étaient dit que cette séparation ne serait que momentanée, et que, ce nuage dissipé, elles pourraient vivre avec lui comme par le passé.

Si Swift la laissa entrer dans tant d'explications, ce n'est pas qu'il fût disposé à les écouter, c'est que la colère lui ôtait la pa-

role. Elle le vit bien dès qu'il la recouvra. Jamais il n'avait donné d'exemple d'un tel emportement, et Stella elle même n'en fut pas à l'abri. Il les traita d'ingrates, leur déclara qu'elles étaient libres d'aller où bon leur semblerait; mais que, si elles passaient une fois le seuil de cette maison, il ne les reverrait de sa vie.... Il leur dit qu'il les trouvait bien osées de vouloir le servir malgré lui, qu'il n'était pas un enfant pour être mis de la sorte en tutelle, et que, si elles avaient eu l'ombre du sens commun, elles auraient compris que faire cette concession, c'était donner gain de cause à la calomnie....

Enfin il éleva si haut la voix, il les maltraita si fort, Dingley surtout, comme plus âgée sans doute et plus responsable de cette absurde démarche, il répandit autour de lui un tel effroi, que la carriole, comme par enchantement, s'en retourna chez le loueur, et que les bagages rentrèrent d'eux-mêmes dans les armoires.

CHAPITRE XII.

Cependant les renseignements qu'attendait l'évêque de Meath n'arrivaient pas, et il songeait à écrire de nouveau à son collègue d'O'Connor, qu'il soupçonnait de négligence, lorsqu'on lui annonça le docteur Winder, le ministre de Kilroot.

Le ministre de Kilroot!... Il ordonna de le faire entrer, et on introduisit un homme de cinquante ans, tenant par la main une petite fille qui pouvait en avoir douze. Son maintien était digne et simple, ses traits étaient calmes et reposés: jamais extérieur n'avait pu mieux donner l'idée d'une conscience sans reproche.

« Monseigneur, excusez-moi de me présenter devant Votre Grâce dans cet équipage, dit-il en montrant son bâton de voyage et ses souliers tachés de boue. Je suis venu à pied.

—A pied!... de Kilroot! mais vous avez fait près de cent milles!

— On voyage comme on peut, monseigneur; j'ai une famille nombreuse.

— Prenez un siége, monsieur.... Vous venez pour témoigner dans l'affaire du docteur Swift?

— Oui, monseigneur.

—Je suis fâché que mon collègue d'O'Connor ait cru devoir vous envoyer ici: votre déposition écrite eût parfaitement suffi.

—Mgr l'évêque d'O'Connor ne m'a point dit de venir; c'est moi

qui ai cru ne pouvoir m'en dispenser. Vous comprendrez ma démarche, monseigneur, quand vous m'aurez entendu. »

Le ministre parlait d'une voix émue. L'évêque fit signe qu'il lui prêtait attention.

« Monseigneur, il y avait fort peu de temps, quelques mois tout aû plus, que le docteur Swift venait d'être nommé à Kilroot, lorsqu'un jour je le rencontrai sur la route qui menait de sa paroisse à la mienne. Il ne m'avait jamais vu ; moi, je le connaissais pour l'avoir une fois entendu prêcher. J'étais à cheval et lui à pied. Comme je le saluais en passant, il m'arrêta pour me demander son chemin. Il allait de mon côté ; je descendis de cheval, et, tout en marchant, nous liâmes conversation. Il me fit des questions sur moi, sur ma famille, sur ma position. Je lui répondis que j'étais curé de la paroisse où nous allions en ce moment, que mes honoraires étaient de quarante guinées , que j'avais une femme et huit enfants. « Vous avez donc de la fortune à vous ? — Non, lui dis-je.
« — Et vous trouvez le moyen de faire vivre tout ce monde, et
« d'avoir un cheval par-dessus le marché ! — J'ai quelques écoliers
« dans le pays, mais fort disséminés, et ma petite jument me rap-
« proche les distances. » Il secoua la tête et changea de sujet. Nous causâmes morale, politique, littérature.

« Sa conversation m'intéressait au plus haut point, et il m'écoutait avec indulgence. Arrivé chez moi, j'allais lui proposer d'entrer, lorsque lui-même il prévint mon offre et me témoigna le désir de voir ma famille. Je la lui présentai. Il fut très-bon pour elle. Au moment de partir, il me demanda de lui prêter ma petite jument.
« Bien volontiers, lui dis-je, le croyant fatigué. — Mais j'entends,
« me la prêter pour plusieurs jours; j'ai une longue course à faire. »
Sa demande m'étonna ; mais je supposai que son obligeance l'empêchait de mettre la mienne en doute. Personne, d'ailleurs, ne sait plus mal refuser que moi, et je pouvais bien pour quelques jours faire mes tournées à pied. Je lui sellai donc ma jument ; il monta dessus et partit.

« Toute une semaine, onze jours se passèrent sans que j'entendisse parler de lui. Je commençais à être gêné vis-à-vis de ma femme, lorsque, dans la soirée du douzième, je le vois encore, il arriva monté sur ma jument. « Je l'ai gardée un peu longtemps,
« dit-il ; mais c'est qu'aussi je viens de loin. Savez-vous d'où je
« viens ? — Vous pouvez bien venir de Dublin, dit ma femme,
« choquée de lui voir cet air sans façon. Vous avez eu le temps
« d'y aller. — Eh bien ? vous avez deviné : je viens de Dublin. Vous
« ne pouviez vivre dix sur un revenu de quarante guinées, et je

« vous ai obtenu un bénéfice qui en vaut cent. » Un bénéfice de cent livres !... Je n'en croyais pas mes oreilles ; mais que devins-je, lorsque j'appris que ce bénéfice c'était celui de Kilroot, le sien, dont il s'était démis en ma faveur ? Il me dut trouver bien peu sensible à sa générosité ; car je restai sans pouvoir proférer une parole, et, quand je revins de mon saisissement, tout ce que je trouvai à faire pour lui témoigner ma reconnaissance, ce fut de lui offrir ma petite jument, qui n'en valait guère la peine ; mais il l'accepta pour ne point me désobliger, et ce fut sur elle qu'il quitta le pays.

— Pour aller prendre possession d'un meilleur bénéfice, je présume, dit l'évêque.

— Non, monseigneur ; ni d'un meilleur, ni d'un pire : il n'en avait d'aucune espèce.

— Et il n'avait pas quelque motif de quitter sa paroisse ?

— Aucun ; il y était très-bien vu.

— Ceci est étrange, vous avouerez.

— Oui, monseigneur, étrange, mais très-vrai. Voilà comment j'ai connu le docteur Swift, comment je lui ai succédé à Kilroot, et pourquoi je me suis cru obligé de faire aujourd'hui pour lui le même chemin qu'il a fait jadis pour moi. »

Cette narration était inconciliable avec les bruits accrédités. L'évêque fixa sur le ministre des regards soupçonneux ; et, après un instant de silence :

« Écoutez-moi, monsieur, lui dit-il ; interrogez bien vos souvenirs. Le docteur Swift ne vous connaissait pas avant la rencontre que vous venez de me raconter ?

— Non, monseigneur.

— Et il ne connaissait personne de votre famille ?

— Personne.

— Vous en êtes bien sûr ?

— J'en suis très-sûr. »

Le prélat hocha la tête.

« Prenez garde, monsieur ; vous savez ce dont le docteur Swift est accusé ?

— Monseigneur l'évêque d'O'Connor me l'a appris.

— Il serait possible que, par un sentiment mal entendu de charité chrétienne, vous vous fissiez scrupule de déposer contre un homme qui vous aurait offensé.

— Monseigneur, je ne suis pas venu jusqu'ici pour faire un mensonge.

— Ce serait en effet pousser la charité bien loin.... mais peut-

être aussi.... Nous sommes entre nous, laissez-moi tout vous dire.... peut-être le désir d'étouffer une affaire où l'honneur de votre famille se trouverait compromis.... permettez que j'achève... peut-être encore l'embarras d'avouer le dédommagement reçu....

— Monseigneur, si l'offense à laquelle vous faites allusion avait eu lieu, un tel dédommagement serait cent fois plus déshonorant qu'elle.

— Sans contredit, s'il s'agissait d'un marché; mais une réparation.... Je ne suis pas si sévère que vous; et, dans votre position de fortune, quand on a une femme et huit enfants....

— On a neuf personnes, monseigneur, envers qui on est responsable de l'exemple qu'on leur donne.

— Très-bien, monsieur, très-bien! voilà d'honorables paroles, et je suis tout disposé à vous croire!... Mais comment expliquez-vous ce qui se dit? qui a pu y donner lieu?

— La malveillance, monseigneur, et l'invraisemblance même d'un tel désintéressement.

— Je ne dis pas non.... je ne dis pas non, repartit l'évêque, tournant d'un air préoccupé sa tabatière dans ses doigts ; tout est possible en fait de calomnies.... Cependant, celle-ci, convenez-en, dépasse toute idée.... Mais, enfin, on apprend à tout âge.... En vérité, je suis bien aise que vous soyez venu. Une version si diamétralement opposée à la première avait besoin, pour être acceptée, de toute la confiance et de toute l'estime que votre vue inspire. »

L'évêque s'était levé, et reconduisait le ministre avec ce compliment, mais d'un pas lent, comme un homme plutôt réduit au silence que convaincu, lorsque, arrivé près de la porte, il s'arrêta, et prenant le menton de l'enfant qui tenait son père par une basque de l'habit :

« Voilà une charmante petite fille! dit-il. Est-elle à vous?

— Oui, monseigneur.

— Combien en avez-vous comme cela?

— J'en ai trois, monseigneur.

— Et celle-ci est la plus jeune?

— Non, c'est l'aînée.

— L'aînée!!... Monsieur, seriez-vous bien aise de revoir le docteur Swift?

— Ah! monseigneur! j'espère bien ne pas m'en retourner sans avoir rempli ce devoir, sans avoir eu ce bonheur!

— Eh bien! monsieur, attendez moi! nous irons ensemble. Moi aussi, j'ai besoin de le voir! moi aussi, j'ai un devoir à remplir! »

L'évêque, ayant ordonné de mettre les chevaux à son carrosse, y fit monter le ministre et sa fille, et il se rendit avec eux à Laracor.

« Docteur, dit-il à Swift en entrant, je vous amène quelqu'un de votre connaissance, quelqu'un que je suis bien heureux d'avoir vu, car je lui dois de pouvoir réparer une grave injustice. »

Swift était loin de s'attendre à cette double visite ; la vue de son successeur à Kilroot le mit au fait ; et, si l'évêque avait pu douter encore, l'entrevue des deux collègues aurait dissipé tous ses soupçons.

« Maintenant, monseigneur, dit Swift après les premiers moments donnés aux effusions du cœur, je vous dois une explication.

— A quoi bon? voici qui explique tout, dit l'évêque montrant le docteur Winder et sa fille.

— Pardon, monseigneur, l'accusation de Laracor peut être fondée malgré la fausseté de celle de Kilroot : permettez-moi d'y répondre.

— Si c'est pour me mettre à même de mieux confondre vos calomniateurs, parlez, docteur, je vous écoute. »

Le docteur Winder voulait se retirer par discrétion : Swift le retint.

« Où allez-vous donc, docteur? Vous ne connaissez que la première partie de mon histoire, il faut que vous entendiez la seconde.... Devinez ce que j'ai fait à mon arrivée ici, dans un pays où je n'ai rencontré, à mon approche, que préventions et conspirations.... J'ai fait venir ma maîtresse.... C'est être un peu cynique et un peu maladroit; mais est-ce que la passion raisonne? Et que voulez-vous que soit une belle jeune fille de dix-sept ans qu'on installe près de soi, qu'on va voir souvent, presque tous les jours, que voulez-vous qu'elle soit, sinon une maîtresse?... Cependant, si mon dessein était de l'épouser.... »

A ce mot l'évêque tressaillit. Jusque-là il n'avait songé qu'à faire bonne contenance devant les sarcasmes de Swift; mais toute sa sollicitude se reporta sur Tisdal.

« Je sais bien, poursuivit Swift du même ton, que je suis un peu vieux pour une fille de cet âge. Cependant on a vu des mariages plus disproportionnés; et, si on avait pris la peine de remarquer que je n'agissais pas clandestinement, que je respectais les convenances, que la jeune fille en question habitait Trim et non pas Laracor, qu'elle y était avec une amie de sa mère, toujours présente à toutes mes visites, peut-être cette interprétation eût paru assez naturelle.

— En tout cas, elle eût été plus charitable, dit l'évêque, se gar-

dant bien de prendre pour lui ce reproche. Mais pourquoi ne pas l'avoir donnée plus tôt? c'eût été nous épargner une erreur et à vous des ennuis.

— Je ne l'ai pas donnée, monseigneur, par une bonne raison, c'est que ce n'est pas la vérité.

— Quoi! cette jeune fille?... dit l'évêque surpris et soulagé.

— Je l'aime de toute mon âme, mais d'un amour tout paternel. C'est une orpheline élevée dans la maison de sir William Temple, qui me l'a léguée en mourant. J'ai promis de lui servir de père, et c'est pour remplir ce devoir, qui était aussi le penchant de mon cœur, c'est pour la mettre à l'abri des séductions, à l'abri des calomnies, que je l'ai appelée en Irlande. Je ne me doutais guère que mes précautions tourneraient contre elle et contre moi. Peut-être ai-je manqué en tout ceci de prudence; mais c'est qu'il n'y a rien de plus inconsidéré qu'une conscience nette; et, malgré ses dix-sept ans, ma pupille est si jeune que, sans tous ces propos, j'en serais encore à m'apercevoir qu'elle peut être calomniée.

— Ainsi vous ne songez nullement à l'épouser? dit l'évêque ravi et prenant acte de la déclaration dans l'intérêt de Tisdal.

— Nullement, dit Swift. Je n'ai jamais pensé à me marier, et avec elle moins qu'avec toute autre : car, accoutumé à la voir enfant, je n'ai pas cessé de la considérer comme telle; et, sans ces tracasseries, je n'aurais pas fait de différence entre elle et mon autre complice, » ajouta-t-il en désignant la fille du ministre.

Après une parole si formelle, il n'y avait rien à ajouter. Swift avait abusé de la victoire; mais l'évêque lui pardonna en faveur de la conclusion, et, curieux de connaître le choix de son protégé, voulant aussi réparer le tort qu'il avait pu faire à miss Johnson en prêtant une oreille trop prompte aux accusations dont elle avait été l'objet, il pria Swift de le présenter aux deux dames, et lui proposa de l'emmener à Trim.

Rien ne pouvait être plus agréable à Swift. Ils montèrent tous quatre dans le carrosse du prélat, au grand ébahissement de mistress Jibb, qui avait fondé un tout autre espoir sur cette visite.

Les deux dames étaient à la maison : ni l'une ni l'autre n'aimait l'exercice, et elles sortaient moins que jamais depuis qu'elles se savaient en butte à tant de propos. Mais mistress Dingley était seule au parloir, de nouveau fidèle à sa bergère, occupée à faire une patience, et en robe de chambre, quoiqu'il fût déjà tard. Sa stupéfaction fut grande de voir entrer si belle et si nombreuse compagnie. Elle serra précipitamment ses cartes, et, sous prétexte

d'avertir miss Johnson, elle s'enfuit et monta faire une toilette plus convenable.

Esther était au jardin : elle accourut, et par ses grâces enfantines elle confirma dans l'esprit de l'évêque l'idée de sa parfaite innocence, et aussi la bonne opinion que sous d'autres rapports pouvaient faire concevoir les sentiments qu'elle avait inspirés à Tisdal. Ces courses improvisées avaient employé beaucoup de temps, et le prélat se vit forcé d'abréger sa visite ; mais il promit de la renouveler très-prochainement, et il ne fallut rien moins que cette assurance pour consoler mistress Dingley, qui posait sa dernière épingle lorsque le carrosse se remit en marche pour l'évêché.

Le docteur Winder avait été retenu à dîner avec sa fille, et Swift, tout joyeux d'une si bonne journée, fit les honneurs du repas avec une gaieté communicative, dont Dinglibus, et sa magnifique toilette, et sa visite perdue, firent une grande partie des frais.

Les deux ministres soupèrent chez l'évêque de Meath, qui donna au docteur Winder une lettre pour l'évêque d'O'Connor, et lui fournit, sous prétexte de ce message, les moyens de retourner à Kilroot d'une manière moins fatigante. Toutefois, Swift ne consentit pas à se séparer sitôt de son collègue : il l'emmena coucher à Laracor, et ne le laissa partir que le lendemain, non sans avoir remis à sa complice, comme il continuait d'appeler la petite fille, des cadeaux pour elle et pour ses frères et sœurs.

Tous ces cœurs affligés nageaient maintenant dans la joie : il ne manquait que Tisdal à la fête. L'évêque s'empressa de le faire revenir de Dublin, et se donna le plaisir de lui annoncer de vive voix toutes ces bonnes nouvelles. Non-seulement miss Johnson avait été calomniée, mais Swift avait positivement déclaré qu'il n'était nullement dans l'intention de se marier. Tisdal pouvait donc faire sa cour sans craindre de rivalité ; et lorsque, ses vœux agréés, on en serait venu aux conditions du mariage, il ne devait point s'inquiéter de son peu de fortune : l'évêque se chargeait d'y pourvoir. Il s'engageait à lui obtenir un revenu de deux cents livres en un ou plusieurs bénéfices, et, comme il en faudrait attendre la vacance, il lui en assurait la rente sur son évêché, à partir du jour de la signature du contrat. Il lui devait bien ce dédommagement du chagrin qu'il lui avait causé.

CHAPITRE XIII.

Au sortir de l'évêché, Tisdal, est-il besoin de le dire, retourna chez miss Johnson, plus amoureux que jamais, et ravi de n'avoir à entrer dans aucune explication. Il éprouvait un bien-être indéfinissable, une confiance inaccoutumée. Il avait tant souffert que la fortune lui devait un dédommagement! La déclaration de Swift, la libéralité de l'évêque emplissaient son cœur d'espoir : il résolut de demander la main d'Esther sans plus attendre.

C'était aller un peu vite en besogne, et il eût été plus politique de sonder auparavant le terrain; mais il se sentait en veine de courage, et se connaissait assez pour prévoir qu'il n'en serait pas toujours ainsi.

D'ailleurs, fort peu versé dans les us et coutumes de la galanterie, il s'en exagérait les difficultés et l'importance; et il supposait à l'Amour, ce roi des hommes et des dieux, toute la rigueur d'étiquette d'un petit souverain d'Allemagne. Faire la cour à Esther, il s'effrayait de cette idée. S'il allait, par quelque gaucherie, déplaire, compromettre son bonheur! Mieux valait traiter l'affaire avec un tiers.

Ce tiers, serait-ce Swift? Son caractère et les impressions du passé, quoique reconnues injustes, ne disposaient pas Tisdal à lui faire cette confidence. Tout bien considéré, il arrêta son choix sur mistress Dingley.

Elle devait connaître la pensée d'Esther; et puis, n'était-ce pas elle qui lui avait prédit qu'il aimerait une brune?

Il s'ouvrit donc à elle, et il s'y prit plus finement qu'on ne l'aurait attendu de sa candeur, plus finement, à coup sûr, qu'il ne le soupçonnait tout le premier. Mais l'envie de réussir donne de la ruse à l'innocence elle-même.

Il trouva, du reste, mistress Dingley dans d'excellentes dispositions. Il avait repris, dans l'absence, un air de nouveauté; depuis son retour, et sans que ce fût un calcul, il avait redoublé pour elle de complaisance. Elle fut flattée d'une démarche qui rendait hommage à son influence sur miss Johnson. Il n'avait point admis la possibilité qu'elles se séparassent ; il était, ainsi qu'Esther, très-facile à vivre : ils lui convenaient.... ils se convenaient parfaitement. Sans doute le parti n'était pas des plus brillants; mais qu'est-ce que la richesse à côté des trésors du cœur?

Elle n'hésita donc pas à donner des espérances à Tisdal. Ce

n'était point une assurance formelle; mais chaque parole était dite d'un ton de réserve qui en doublait la valeur. Toutefois, elle le prévint que jamais Esther n'agirait contre la volonté de son tuteur. L'essentiel était donc de s'assurer du consentement de Swift ; et comme il était fort jaloux de ses droits, on devait bien se garder de lui avouer qu'on s'était adressé d'abord à un autre.

Ce conseil, comme tout le reste de l'entretien, annonçait une bonne volonté réelle : Tisdal remercia beaucoup mistress Dingley, et s'empressa de le mettre à profit. Cette première épreuve lui avait si bien réussi, il y avait puisé tant de nouveaux motifs de confiance, qu'il aborda Swift en homme qui ne croit remplir qu'une simple formalité.

Swift travaillait ; mais, aussitôt qu'il vit entrer son jeune confrère, il posa la plume et l'accueillit d'une apostrophe qui, dans sa bouche, était un signe de bonne humeur :

« Bonjour, maître Tisdal.

— Je ne vous dérange pas, docteur ?

— Nullement : je me battais les flancs pour écrire et je ne faisais rien qui eût le sens commun ; je suis enchanté d'avoir un prétexte de cesser. Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

— Je viens vous présenter une requête, docteur, et je donnerais tout au monde pour qu'elle ne vous parût pas indiscrète.

— Vous, une demande indiscrète ! ce serait du nouveau, et pour le voir, ma foi ! moi aussi je donnerais tout au monde.

— Même votre consentement ?

— Même mon consentement.

— Si j'osais vous prendre au mot !

— Faites ; je ne suis pas homme à me dédire.

— Oh ! non, c'est trop sérieux ! dit Tisdal avec un soupir.

— Eh bien ! plus c'est sérieux, mon ami, reprit Swift en lui serrant affectueusement la main, plus vous devez compter sur moi.

— Voyez si j'y compte, » dit Tisdal.

Cette démonstration d'amitié était encourageante : il alla droit au fait.

« Hein ? » cria Swift en fronçant le sourcil et d'une voix à faire trembler les vitres.

Tisdal perdit beaucoup de son aplomb ; mais il s'était peut-être mal expliqué, et il répéta sa demande dans les termes les plus modestes. Il sentait tout ce qui lui manquait pour autoriser une telle prétention. Cependant, si les sentiments les plus tendres, si le dévouement le plus absolu pouvaient suffire....

« Suffire ! interrompit Swift avec véhémence. Certainement non,

cela ne suffit pas ! On ne vit pas de sentiments. Pour se marier, il faut de l'argent, beaucoup d'argent ! C'est bien prosaïque, mais c'est comme cela !

— Je n'ai pas le droit d'ignorer ces choses.

— Alors, vous ne savez donc pas que miss Johnson n'a rien, presque rien ?

— Je le sais, et c'est précisément ce qui m'a donné l'espoir....

— Voilà un beau raisonnement, il faut en convenir !... Mais, moins la femme a d'argent, plus il en faut au mari.

— Moins une femme est riche, moins on doit lui supposer d'exigences ; et j'ai pensé que miss Esther, dont les habitudes et les goûts sont si simples, pourrait ne pas avoir de répugnance à partager ma médiocre fortune.

— Esther des goûts simples ! des habitudes simples ! Où avez-vous pris cela ?... Une fille élevée dans le château d'un grand seigneur, et qui a toujours eu toutes ses aises ! Ajoutez qu'elle est d'une santé fort délicate, qu'elle a besoin de changer d'air, d'aller aux eaux, de monter à cheval !... Et vous croyez que ce ne sont pas là des dépenses ?... Ah ! si vous voulez lui assurer tout cela, à la bonne heure ! »

Tisdal aurait pu demander comment il fallait tout d'un coup à Esther tant de choses dont elle s'était fort bien passée jusqu'ici ; mais il n'y songea même pas : c'était pour elle !... Il s'empressa de répondre qu'il se ferait une étude d'aller au-devant des moindres vœux de miss Johnson.

« Fort bien ! s'écria Swift avec un rire moqueur. Dès que vous pouvez subvenir à tout avec votre traitement de curé....

— J'ai d'autres ressources, dit Tisdal d'une voix douce.

— Ah ! c'est différent ! Si vous avez un trésor caché....

— C'est, en effet, un trésor pour moi que l'intérêt de monseigneur l'évêque de Meath. Il a eu la bonté de me promettre un bénéfice pour dot.

— Est-ce, derechef, celui de Laracor ?... Il n'est pas avare de promesses, votre évêque ! Libre à vous d'y croire ; mais vous trouverez bon que je ne partage pas votre confiance, et que je n'aventure pas la destinée de ma pupille sur une chance aussi périlleuse.

— Monseigneur, reprit Tisdal d'une voix plus douce encore, doit, le jour du contrat, me reconnaître, sur son évêché, deux cents livres sterling de rente, payables tant qu'il ne m'aura pas procuré l'équivalent en un ou plusieurs bénéfices.

— Deux cents livres !... peste ! je vous fais mon compliment bien sincère.

— Vous consentez donc? car ce n'est qu'en dot qu'elles me doivent être données.

— Je consens!... je consens!... mon Dieu! moi, je veux tout ce qu'on veut.... Et, pourvu que ma pupille soit heureuse, dit-il en mâchonnant la feuille de papier sur laquelle il avait commencé à écrire, pourvu que vous consentiez à vous marier non communs en biens.... Esther a un patrimoine, mille livres sterling, et vous, vous n'avez rien que de viager.

— C'est trop juste, et, s'il ne faut qu'une condition aussi simple pour obtenir votre agrément....

— Sans doute.... et pourvu qu'elle dispose de ses rentes à son gré et sans contrôle.... pourvu que vous lui allouiez, pour les dépenses de la maison, une somme fixe dont elle aura le maniement exclusif.... pourvu qu'elle ait tout pouvoir sur les domestiques.... pourvu qu'elle puisse garder Dingley.... pourvu qu'en cas d'enfants, elle ait la faculté de les élever à sa fantaisie jusqu'à l'âge de sept ans, et quel que soit leur sexe.... »

Parmi toutes ces clauses, il y en avait de fort exorbitantes; mais Tisdal ne voulut point soulever de discussion, et il répondit :

« Quelle marque de confiance pourrai-je refuser à celle qui m'aura confié le soin de son bonheur?

— Ainsi, vous souscrivez à ces conditions? » demanda Swift.

Il avait l'air étonné.

« J'y souscris. Maintenant, puis-je espérer?... »

Il croyait par sa docilité avoir conquis l'adhésion de Swift; mais celui-ci n'avait pas fini.

« Que diable! un peu de patience! s'écria-t-il. J'entends, en outre, que vous vous engagiez à me prendre pour arbitre de toutes les difficultés qui s'élèveraient entre votre femme et vous. »

Les conditions devenaient si nombreuses, si étranges, elles étaient signifiées d'un ton si impérieux, qu'en dépit de sa ferme résolution, Tisdal ne put s'empêcher de réclamer.

« Un tel droit d'intervention!... voilà qui est bien délicat, docteur!... Songez-y donc. Le mariage émancipe les mineurs, et le mien, à vingt-sept ans, me mettrait en tutelle.

— Vous refusez? dit vivement Swift en se levant.

— Non, j'accepte, s'écria Tisdal; le choix de l'arbitre me rassure.... Est-ce tout?

— Est-ce tout?... est-ce tout?... Vous êtes là à me mettre l'épée dans les reins! laissez-moi donc respirer! Comment voulez-vous que je vous improvise, au pied levé, tout un code de félicité conjugale?... Il semblerait que le mariage est un jeu d'enfant.... que

cela peut s'organiser comme une partie de plaisir !... C'est une chose grave, monsieur, et qu'on ne peut pas discuter ainsi.... Si j'avais su d'avance votre dessein.... si miss Johnson m'avait fait l'honneur de me consulter....

— Ce sera sa première pensée, j'en suis sûr, dès qu'elle connaîtra le vœu que j'ose former.

— Comment !... elle ne le connaît donc pas ? s'écria-t-il en repoussant sa perruque en arrière.

— Elle ne sait même pas que je l'aime !

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

Et il le regardait entre les deux yeux.

« J'ai cru qu'il était plus convenable de m'adresser d'abord à vous....

— Avant de savoir ses intentions ?... avant de savoir si elle partage vos sentiments ?... Ah çà ! est-ce que vous me prenez pour un tuteur de comédie ? Espérez-vous, par hasard, que je vais violenter à votre profit les inclinations de ma pupille ?

— A Dieu ne plaise !... et je comptais bien, dès que j'aurais obtenu votre agrément....

— Eh ! monsieur, on commence par le commencement !... Que diantre ! je suis accablé de travail, et voilà deux heures que vous me faites perdre à écouter je ne sais quel projet en l'air !... Allez ! allez ! au revoir, monsieur, au revoir ! Mon temps est précieux : laissez-moi vaquer à mes affaires ! »

Tisdal voulait répliquer ; mais, sans trop savoir comment, il se trouva mis à la porte, avant d'avoir pu prononcer deux paroles.

CHAPITRE XIV.

Tisdal, tout étourdi de l'aventure, s'empressa d'aller à Trim chercher des consolations auprès de mistress Dingley. Elle était seule et l'attendait avec impatience.

« Quelles nouvelles ? » lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut.

Il leva les épaules et laissa tomber ses bras avec un soupir.

« Est-ce qu'il aurait refusé ? »

Que répondre ? Il la prit pour juge. Mistress Dingley, de sa nature, était obstinée dans ses espérances : elle l'interrompit dès le début.

« Il travaillait : vous l'avez dérangé, et cela l'a mis de mauvaise humeur.

— Non, il m'a très-bien reçu d'abord, et son front ne s'est rembruni que du moment où il a su l'objet de ma visite.

— Il a, sur le mariage, des idées si bizarres !... Mais quand vous lui avez appris la promesse de monseigneur?...

— Il a eu l'air plus surpris que satisfait, et il s'est rejeté sur mille autres difficultés, des conditions à n'en plus finir, et toutes plus extraordinaires les unes que les autres. »

Il cita les principales.

« Il faut l'excuser, dit mistress Dingley; il aime tant Stella ! et il aime tant aussi à faire le méchant ! mais soyez persuadé qu'il n'insistera pas sur ces conditions.

— Oh ! peu m'importe ! elles étaient dans l'intérêt de miss Esther, et j'y ai souscrit de grand cœur.

— Eh bien, alors?

— Eh bien ! je n'y ai rien gagné, et il n'en a été que moins traitable.

— Est-ce possible?... A quoi attribuez-vous cela?

— Je ne sais trop.... Si c'était un homme à prendre des détours, on aurait pu croire qu'il cherchait un prétexte de refus.

— Quelle idée !

— Tout ce que je puis dire, c'est qu'à chaque concession, son impatience n'a fait que croître, si bien qu'il a fini par se fâcher tout rouge, en me disant que j'aurais dû commencer par m'adresser à miss Esther, et là-dessus il m'a mis à la porte.

— En vérité ! »

Mistress Dingley devint pensive.

« Et, à chaque objection levée, il était plus mécontent? reprit-elle après quelques instants de silence.

— Mon Dieu, oui !

— Et avant de connaître vos intentions, il vous avait fait un bon accueil ?

— Plus qu'aimable, affectueux. »

Mistress Dingley retomba dans sa rêverie, et resta de nouveau quelque temps sans parler.

« Que comptez-vous faire ? » demanda-t-elle d'un air distrait.

Tisdal comprit qu'elle abandonnait la partie.

« Ce que je compte faire ? dit-il vivement. Je vais finir par où j'aurais dû commencer ! Je vais me jeter aux pieds de miss Esther, lui ouvrir mon cœur et tâcher d'attendrir le sien !

— Gardez-vous-en bien ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi?

— Vous ne la connaissez pas! Il ne faut pas l'effaroucher! »

Tisdal était loin de s'attendre à ce revirement subit : il regarda mistress Dingley d'un œil étonné.

« Mais, reprit-il, si le docteur lui parle le premier, je suis perdu.

— Ne suis-je pas là, moi?

— Quoi! vous auriez la charité....

— Laissez-moi faire.

— Oh! chère mistress Dingley, que je vous remercie! Je n'ai d'espoir qu'en vous. Ma vie est dans vos mains!

— C'est bien! c'est bien!... Partez. Stella peut venir d'un instant à l'autre, et il vaut mieux qu'elle me trouve seule ici.

— Je pars.... mais dites-lui, ma bonne mistress Dingley, dites-lui combien je l'aime, combien je serai heureux de lui vouer mon existence.... »

Il ne finissait pas de lui faire des recommandations, de lui baiser les mains. Mistress Dingley le poussa dehors.

C'était pour la seconde fois de la journée que Tisdal était mis à la porte; mais cette fois il était plus content que la première.

Et pourtant il avait encore moins sujet de l'être; car il venait de se faire, par son récit candide, d'un allié utile et zélé, un adversaire redoutable.

Mistress Dingley, en sa qualité de vieille fille, aimait à se mêler des affaires d'autrui; mais elle n'avait pas l'esprit inventif, et ne se cassait pas la tête à préparer de longue main le plan de ses intrigues. Elle attendait patiemment ses idées du dehors.

Sa cohabitation avec Esther lui convenait à tous égards. Sans famille et isolée auparavant, c'était un intérieur. Elles avaient trouvé économie et augmentation de bien-être à confondre leurs deux petites fortunes, Dingley surtout, qui avait le moins apporté à la masse. Quoique de ricochet, l'intimité du docteur Swift flattait son amour-propre. Comment s'imaginer que cette communauté pût cesser un jour? Parvenue à un âge où elle avait renoncé à se marier, il ne lui était pas venu à la pensée qu'une fille de dix-sept ans pourrait bien ne pas vouloir se vouer au célibat, ou plutôt elle la regardait, dès à présent, comme établie. Tacitement, elle avait promis protection à Esther; tacitement, elle s'était juré, au nom d'Esther, obéissance : la cérémonie était accomplie; elles étaient mariées l'une à l'autre; et, comme c'était un mariage d'inclination à la fois et de convenance, elle n'avait pas même songé à la possibilité d'un divorce.

Quand Tisdal s'était jeté à la traverse avec sa proposition, le

premier mouvement de Dingley avait été de le contrecarrer. Mais, tout bien considéré, il n'exigeait pas la rupture de l'association ; il demandait à en faire partie ; il en accroîtrait considérablement les ressources. Elle n'avait pas vu d'inconvénients à agrandir le cercle. L'offre avait donc été accueillie sans un grand empressement, mais assez volontiers.

Les choses en étaient là lorsque, malheureusement pour lui, Tisdal, sans le savoir, mit encore mistress Dingley sur la voie d'une autre idée. Est-ce que Swift lui-même n'aurait pas des vues sur Esther? Sans cela, pourquoi cette humeur qui augmente à chaque obstacle qu'on aplanit? Grâce à l'évêque de Meath, Tisdal est devenu un bon parti : pourquoi cette répugnance? et cette honte de refuser, pourquoi? si ce n'est l'embarras de se constituer soudainement en rivalité avec un de ses amis qui s'adresse à lui comme à un tuteur.... Quelle lumière! quelle perspective! Le docteur Swift, un homme de ce mérite, un homme qui, par ses talents, par son caractère, par ses relations, est appelé à tout, qui, un jour ou l'autre, ne peut manquer d'être évêque, archevêque! Ce serait là un bien autre parti, ma foi, que ce petit docteur qui, avec son humilité et ses vues mesquines, ne serait jamais, après tout, qu'un prestolet de campagne!

Telles avaient été les réflexions de mistress Dingley, tandis que Tisdal, dans la simplicité de son âme, lui racontait comment Swift l'avait cavalièrement congédié, et telle fut aussi la cause de l'empressement qu'elle mit à se charger de parler à Esther.

Esther était dans cette disposition de cœur où sont toutes les jeunes filles à un certain moment, c'est-à-dire toute prête à s'éprendre du premier qui se présenterait amoureux ou feignant de l'être. Mistress Dingley, sans être un profond observateur, savait cela dans son expérience, et, redoutant l'effet d'une déclaration pathétique de Tisdal, elle jugea important de le devancer.

Elle ne perdit donc pas de temps. Lorsqu'elle se retrouva avec Esther, elle amena la conversation sur le mariage, et, mettant tout amour-propre de côté, elle en fit un éloge qui devait avoir du poids dans la bouche d'une vieille fille. De là à son but, la transition était facile ; elle laissa entrevoir que Presto pourrait bien songer à prendre Stella pour femme.

L'impression d'Esther, à cette insinuation, fut celle d'un enfant à qui, pour la première fois, on donne un cheval ou un fusil de chasse, une satisfaction mêlée de surprise et d'orgueil. Je suis donc une grande personne!... Mais bientôt la honte la prit, et elle soutint que Bec voulait se moquer.

Celle-ci, pour l'instant, n'osa pas aller plus loin. Mais, quand Tisdal reviendrait, que lui dire? Bah! Swift serait avec lui : il aurait surmonté son embarras et se chargerait de la réponse.

Mais Tisdal revint seul; Swift était resté à travailler, apparemment pour réparer le temps qu'on lui avait fait perdre.

« Tant mieux! se dit-elle. Tisdal en sera moins tourmentant. »

Et lorsqu'il la prit à part :

« Votre réponse? s'écria-t-elle. Comme vous y allez! je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche. Stella est rentrée tard, vous êtes revenu de bonne heure, et ce n'est pas une affaire qui se puisse traiter en cinq minutes.... D'ailleurs, rien ne presse, vous voyez qu'on nous laisse le champ libre; et on ne nous le laisserait pas, si on avait l'intention de vous desservir.

— Vraiment! vous croyez? Mais son humeur....

— Venait de ce que vous l'avez dérangé, je vous l'ai déjà dit. Il ne l'a pas avoué; mais croyez-moi, mieux vaut arracher un lion à sa proie qu'un auteur à son travail! »

Sans être parfaitement rassuré, Tisdal comptait trop sur l'appui de mistress Dingley pour la contredire : il résista donc à la tentation de plaider lui-même sa cause, et s'en retourna comme il était venu.

Avoir près d'une journée devant soi, c'était ville gagnée. Mais dans cette journée mistress Dingley ne fit pas le chemin qu'elle avait espéré, et ce fut en vain que, le soir même et le lendemain dans la matinée, elle ramena à plusieurs reprises Stella sur l'entretien précédent. Ce silence commençait à l'inquiéter, lorsqu'elle surprit la jeune incrédule occupée à faire une patience. Sa rougeur, son empressement à cacher les cartes indiquaient clairement l'objet sur lequel elle consultait le sort. Mistress Dingley fit semblant de n'avoir rien vu.

A l'heure du dîner, les deux rivaux vinrent ensemble. Tant mieux, Presto allait enfin se déclarer! Mais Presto ne se déclara point. Tant mieux, c'est qu'il boudait. Stella regardait Swift à la dérobée, et tous deux réciproquement mettaient plus de réserve dans leurs manières : tout allait bien.

Il fallait alimenter la confiance de Tisdal; Dingley lui dit à l'oreille qu'elle avait commencé à sonder Esther, mais généralement d'abord et uniquement sur son goût pour le mariage. C'était une enfant qu'il importait de ne pas mener trop vite; elle l'avait reconnu dès les premiers mots.

Que ce fût fierté ou indifférence, évidemment Swift s'abstenait : Tisdal eut moins de peine à se soumettre aux temporisations de son fondé de pouvoirs.

Les deux voisins partis, que faire ? Une patience. Dingley prit un jeu de cartes. Esther, embarrassée à la vue des cartes, ouvrit un livre que Swift lui avait donné à lire ; mais elle n'en tournait pas les pages et lorgnait Dingley du coin de l'œil. Sa patience achevée :

« Voulez-vous que je vous dise votre bonne aventure ? demanda Dingley.

— Non, merci.

— Eh bien ! dites-moi la mienne.

— Si vous voulez. »

C'était tout autre chose. L'opération terminée :

« A mon tour maintenant, dit Dingley, en mêlant les cartes ; coupez. »

Persister dans son refus aurait paru affecté. Esther coupa en rougissant.

Etait-ce la voix du destin ou supercherie de son interprète ? Ou bien encore voit-on dans les cartes, comme dans les nuages, tout ce qu'on y veut voir ? Elles prédirent à Esther un mariage comme on n'en voit guère.

C'était une belle occasion de reprendre son thème, et Dingley ne la laissa point échapper.

L'imagination avait été assez frappée pour que le raisonnement pût devenir un auxiliaire utile. Dingley fit feu de tous ses arguments. La partialité de Presto pour sa chère Stella, sa condescendance pour elle, pour elle seule, la jeunesse du protecteur, les charmes de la pupille, furent les preuves de l'amour ; l'idée qu'il avait eue de les attirer en Irlande, son obstination à les y retenir malgré tout, sa colère de leur fuite, furent les preuves du dessein d'épouser. S'il ne l'exécutait point encore, c'est qu'il attendait une position meilleure que celle de Laracor.

« Et il n'attendra pas longtemps : ce ne sont pas les gens comme lui qu'on enterre dans un village. Vous ne savez pas : il est question de lui confier une mission superbe. N'en dites rien, c'est encore un secret, mais le petit docteur l'a su à l'évêché. Le clergé d'Irlande sollicite la remise du vingtième et des premiers fruits, et monseigneur l'évêque de Meath a proposé au primat de charger Presto de cette mission. Comprenez-vous ? il va voir la reine, les ministres, il va montrer ce dont il est capable, et le moins qu'il puisse obtenir pour sa peine, c'est un évêché. »

Esther était venue s'asseoir aux pieds de Dingley pour entendre de plus près de si séduisantes paroles. Elle était tout yeux et tout oreilles. Mais l'idée que Presto allait la quitter troubla un peu sa joie.

« Comment ! il va partir ?

— Partir pour revenir bientôt, pour revenir évêque, pour revenir épouser sa chère petite Stella. Oh ! mon Dieu oui ! Stella sera la femme de Presto, la femme d'un évêque, d'un homme à qui on d t mylord !... »

Ici Dingley, qui se grisait elle-même à force d'éloquence, s'interrompit pour baiser avec transport la tête bouclée sur qui reposait une destinée si belle ; puis elle reprit :

« Voyons ! quel évêché choisirons-nous ? L'archevêque de Dublin se meurt : voulons-nous être archevêque de Dublin ?.. Oh ! non, je plaisante : il faut commencer par être évêque...

— Oui, oui, par être évêque, dit Esther avec modération.

— Est-ce que ce sera en Irlande ? poursuivit Dingley. Hein ?... Oh ! ma foi, non !.. pas en Irlande !.. j'en ai assez de cet ennuyeux pays !.. Nous nous contenterons d'un évêché modeste ; mais il nous le faut en Angleterre. »

Nos deux causeuses n'aimaient point à veiller ; mais ce soir-là, elles entendirent sonner deux heures à l'horloge du voisinage.

Le lendemain, en jetant un coup d'œil sur la gazette que l'évêque, après l'avoir lue, envoyait à ses voisines, Dingley vit que l'auteur de son cher almanach, l'illustre docteur John Partridge, venait dans ses tournées d'arriver à Dublin. Quoique les médecins ne soient pas, en général, de grands sorciers, il n'y a guère de sorcier qui ne soit un peu médecin. Quelle bonne fortune ! Dingley allait se guérir de tous ses maux.... Puis à cette idée en succéda une autre moins égoïste.

« Stella, si nous allions le consulter sur notre mariage ?...

— Oh ! non, grand Dieu ! jamais !

— Et lui écrire ?... demanda bien bas Dingley.

— Est-ce que cela suffirait ? répondit Esther plus bas encore.

— Oui, oui ! il est si habile qu'il n'a pas même besoin de voir les gens. Il lui suffit d'une mèche de cheveux et d'un vieux gant de la main gauche. »

Esther avait payé tribut à sa conscience en refusant d'aller à Dublin : elle livra sa tête aux ciseaux et remit un de ses gants. Dingley écrivit la lettre, et le tout, soigneusement cacheté, partit par la poste à l'adresse du docteur John Partridge.

Dingley avait eu soin de demander une prompte réponse. Néanmoins, plusieurs jours se passèrent et la réponse ne venait point. Tisdal commençait à devenir très-difficile à amuser. Enfin, elle arriva, et telle qu'on la pouvait souhaiter. Quand on demande par écrit une consultation, on ne saurait trop préciser les faits, et Ding-

ley était entrée dans tant de détails, que le dernier apprenti magicien, guidé par ce fil, ne pouvait pas se perdre dans le labyrinthe de la science, à plus forte raison le prince des astrologues, l'incomparable, l'infaillible John Partridge.

Esther n'avait pas vu la lettre de Dingley : pouvait-elle ne pas être frappée de la réponse? Quand on devine si bien le passé, il n'est pas étonnant qu'on lise dans l'avenir; et comment refuser sa confiance à une prédiction qui lui promettait l'union la plus heureuse avec un homme que le respect et l'admiration l'avaient jusqu'ici empêchée seuls d'adorer? Dingley s'attendait donc à la voir sauter de joie. Point du tout; elle fut très-calme et même incrédule. Il est vrai que, le reste de la journée, elle fut d'une gaieté folle, et qu'à toute minute elle embrassait Bec.

« Allons! » se dit celle-ci, il me semble que je puis m'acquitter de la commission du petit docteur.

Elle s'en acquitta, et Esther fut surprise, moins pourtant que n'aurait voulu Dingley, qui s'applaudit de n'avoir pas parlé plus tôt. Il était aisé de voir qu'Esther était touchée de l'offre de Tisdal et qu'il lui coûtait de le refuser. Mais qu'y faire, puisqu'elle allait épouser Presto?

Dingley s'empressa de lui venir en aide. Elle attiédit les sentiments de Tisdal, elle métamorphosa son amour en un goût plus raisonné, elle affaiblit le déplaisir qu'il aurait du refus. Puis, tournant court et revenant à Presto, elle insista sur son mérite supérieur, sur sa bonté, sur sa tendresse, sur la reconnaissance qui lui était due; elle compromit Esther vis-à-vis d'elle-même en lui parlant de son amour pour Swift comme d'un fait avéré; et à un moment propice, lui faisant passer l'évêché devant les yeux, elle enleva l'autorisation de remercier le petit docteur.

La démarche qui lui restait à faire était désagréable; mais le résultat en était trop important pour hésiter, et c'était bien quelque chose que de n'avoir plus à tenir en bride l'impatience de Tisdal, de n'être plus toujours à craindre quelque coup de tête. D'ailleurs, elle n'avait pas un cœur de pierre; dans ces derniers temps, à mesure qu'elle approchait du dénoûment, elle avait eu soin d'amortir peu à peu les espérances du pauvre amoureux, et de lui faire descendre chaque jour un échelon pour lui diminuer la profondeur de la chute.

La tâche de Dingley était aussi, par conséquent, moins pénible, et cependant, lorsqu'elle la remplit, il devint si pâle, si consterné, qu'elle ne trouva pas un mot de consolation à lui adresser, et qu'elle se repentit de ce qu'elle avait fait.

Mais Swift, tout à coup, avait retrouvé sa belle humeur.

« Bon ! dit-elle, il aura eu vent du refus : sans l'avouer, le petit docteur l'aura laissé deviner. »

Il n'en fallut pas davantage pour la consoler du chagrin de Tisdal. Il n'était plus là ; son protecteur l'avait emmené à la campagne pour le distraire. Il ferait comme elle, il prendrait son parti. Elle s'abandonna tout entière à l'enivrement de ses espérances.

Depuis le départ de Tisdal, Swift ne bougeait plus de Trim. Il avait repris ses manières d'autrefois, son petit jargon, ses caresses paternelles. Il était d'une complaisance telle, que Dingley elle-même en avait sa part. Il faisait des frais de toilette !... En attendant, sa mission en restait là, et il ne rendait point réponse.

« Bon ! pensa Dingley : il n'a pas la force de quitter Stella. »

Ces remarques, elle ne manqua pas de les faire tout haut devant Esther. Celle-ci ne dissimulait plus maintenant, et n'avait plus que la défiance du désir. Dingley résolut de l'en délivrer tout à fait, et de hâter un dénoûment qu'ils souhaitaient tous trois au fond du cœur.

« A quoi bon traîner, quand on est d'accord? Croit-il qu'on ne devine pas sa pensée ? On peut avoir moins d'esprit que lui et n'être pas une bête. S'il n'entre pas dans ses vues de se marier sur-le-champ, il est homme d'honneur, nous nous contenterons de sa promesse. »

Encouragée par ces premiers succès, elle dirigea sur ce point tout l'effort de sa tactique ; et par voie d'insinuation, par des allusions significatives, entremêlées de quelques sarcasmes contre le petit docteur, elle s'évertua à faire comprendre à Swift ce qu'on attendait de lui. Ce fut en vain.

Swift, qui ne se doutait pas que Tisdal fût sérieusement amoureux, ne se refusait point à décocher sur lui quelques traits par compagnie et par habitude ; mais c'était tout, et, quoique de taille, les allusions passaient inaperçues.

Était-ce distraction, obstination ? Dingley ne savait plus que penser ni que faire. Comment amener une explication? le hasard s'en chargea.

Un matin, Swift, venu à Trim de meilleure heure qu'à l'ordinaire, ne trouva personne au logis. Sur la table du parloir était le livre dont il avait recommandé la lecture à Stella ; il le prit pour voir où elle en était.

« Comment ! pas plus avancée ! oh ! la paresseuse ! » dit-il en souriant.

Une lettre, pliée en deux, tenait lieu de signet. Il l'ouvrit. C'était

son habitude à Trim; malheur aux papiers qui lui tombaient sous la main ! Il était sans gêne. Stella était sa fille, et Dingley aussi, sous ce rapport.

Cette lettre était celle de Partridge, dont le nom frappa tout aussitôt sa vue.

« Quelle folle que cette Dingley ! s'écria-t-il impatienté. Elle est incorrigible ! »

Mais que devint-il, lorsqu'il lut la prédiction et qu'il vit le rôle qu'il y jouait ? Il froissa le papier dans ses mains.

« Ah ! voilà donc ce qu'on machine ! Ah ! on dispose de moi ! Voilà pourquoi on a refusé Tisdal ! Ce refus, c'est une préférence qu'on m'accorde ! Maudite sorcière ! aller me mettre une pareille idée dans la tête de cette enfant ! Ces brutes-là ne doutent de rien ! Il semblerait que leur nullité doit les préserver de l'intrigue; pas du tout ; elles ont toujours assez d'esprit pour faire le mal. »

Il était dans cette disposition lorsque Dingley entra au parloir, et seule pour comble de disgrâce.

« Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? demanda-t-il en la lui mettant sous le nez.

— Cette lettre ? répondit-elle avec un rire forcé qui cachait mal son embarras. C'est de la sorcellerie.... Cela ne regarde pas les esprits forts.

— Je ne plaisante pas, madame, entendez-vous ? dit-il du ton le plus sévère, et retirant brusquement le papier qu'elle essayait de prendre. Pourquoi vous faites-vous écrire de pareilles sottises ?

— Mon Dieu ! comme vous vous fâchez pour un enfantillage !

— Il ne s'agit pas de cela, madame. Vos enfantillages à cinquante ans sont ridicules ; mais j'y suis habitué. Ce qui m'étonne, c'est que vous vous mêliez de mes affaires ; c'est que vous vous adressiez à un ignoble charlatan pour monter la tête à Stella ! »

Dingley avait cherché des faux-fuyants; mais Swift lui coupait toute retraite : elle se rebiffa. Les animaux les plus timides ont le courage du désespoir quand on les accule.

« Moi, je lui monte la tête ! dit-elle en rassemblant tout ce qu'elle avait d'effronterie.

— Comment ! vous osez le nier quand j'en ai la preuve en main ?

— Ceci prouverait tout au plus qu'elle avait déjà la tête montée.

— Et par qui, si ce n'est par vous ?

— Si vous disiez par vous-même.

— Par moi !

— Oui, par vous. Il semblerait que c'est moi qui l'ai fait venir en Irlande.

— Mais je vous ai fait venir avec elle, vous : faudra-t-il aussi que je vous épouse ?

— Oh ! moi ! si c'était ma main que le docteur vous eût demandée, vous ne l'auriez pas si mal reçu.

— Mal reçu?... Je lui ai dit de s'adresser à Stella.

— Oui ; mais, tant qu'elle ne s'est pas prononcée, qui est-ce qui a été maussade ?

— Maussade ?

— Et, dès qu'elle a dit non, qui est-ce qui ne se possédait plus de joie ?

— Où avez-vous vu cela ?

— Eh mais!... où Stella l'a vu elle-même. Cela sautait aux yeux.

— Eh bien ! quand cela serait ? est-ce que je ne pourrai plus m'intéresser à Stella sans que vous en tiriez des conséquences absurdes ? Si je ne trouve pas, moi, que Tisdal lui convienne !... Il ne suffit pas d'être un honnête garçon pour faire un bon mari ; il faut du caractère; il en faut surtout pour épouser Stella, qui est une enfant et qui longtemps encore aura besoin d'un mentor.

— C'est pour cela qu'il était naturel de penser que vous aviez dessein.....

— Vous êtes folle ! Est-ce que vous ne m'avez pas entendu dire cent fois que je ne voulais pas me marier ?...

— Sans que votre fortune fût faite.

— Eh bien ! est-ce qu'elle l'est ? est-ce que j'ai de quoi soutenir un ménage ?

— Pas maintenant, mais il faut espérer....

— Taisez-vous! Je serais riche à millions que je n'épouserais pas Stella. Vous avez donc oublié ce qui s'est passé, toutes les infamies qu'on a dites ?

— Tout cela s'est éclairci.

— Oui, mais j'ai déclaré devant l'évêque de Meath que j'étais un père pour elle et rien de plus.

— Il n'est pas défendu de changer d'avis.

— Si fait, madame, cela m'est défendu. Je n'ai pas envie de ressusciter les bruits morts, de me faire taxer d'hypocrisie, de la déshonorer avec moi !... Eh bien ! maintenant, voyez ce que vous faites ! Voilà pourtant où mène l'oisiveté ! par désœuvrement, vous risquez de faire le malheur d'une pauvre enfant qui vous aime et que vous aimez ! »

La question redevenait toute personnelle : Dingley laissa passer l'orage. Mais silence n'est pas conviction ; les caractères despotiques l'interprètent trop ainsi, et pendant que Swift se promenait en

grommelant dans la chambre, Dingley faisait tout bas ses réserves. Elle reconnaissait que Swift ne pouvait pas épouser Stella dans le diocèse de Meath; mais en changeant de résidence il reprendrait sa liberté. Quant à son irritation, elle l'expliquait par la contrariété d'avoir été deviné.

Ce tête-à-tête silencieux ne laissait pas que d'être gênant, Dingley n'osant bouger de place, et Swift éprouvant ce malaise qui succède à tout emportement. Esther survint fort à propos.

« Voici Stella, reprit Swift, je ne lui dirai rien : je vous laisse ce soin. Vous m'avez compris; faites-en votre profit.

— Bon! pensa Dingley. Il ne dit rien, c'est qu'il ne veut pas que je parle; j'ai compris; il peut être tranquille. Je connais Stella; elle a si peur de fâcher son cher Presto, qu'elle serait capable de le prendre au sérieux. »

Elle s'abstint donc; et Swift, qui observait Stella, commença à craindre que le mal n'eût fait plus de progrès qu'il n'avait supposé. Il n'y avait pas de meilleur remède que l'absence : il accepta la mission qu'on lui avait offerte.

« Bon! dit Dingley. Il va chercher son évêché. »

Mais des jours, mais des semaines s'écoulèrent, et il ne partait pas. Cependant, rien ne le retenait plus; il avait ses pouvoirs, et Tisdal n'attendait qu'un mot de lui pour revenir le suppléer à Laracor.

« Bon! se dit Dingley. C'est de la jalousie. Il ne partira pas : son départ nous ramènerait le petit docteur. Stella l'a refusé, il est vrai; mais elle est si jeune, elle n'aurait qu'à changer d'avis. Pauvre Presto! Il me croit peut-être assez simple pour l'avoir pris au mot. Dieu sait pourtant qu'il peut s'absenter en toute sûreté. »

N'était la scène précédente, Dingley aurait été tentée de le lui dire. Elle n'en eut pas besoin : Swift se mit de lui-même en route. Il est vrai que l'archevêque de Dublin était mort, que l'évêque de Meath lui avait succédé, qu'il avait fait nommer Tisdal chanoine de la cathédrale de Dublin, et qu'un autre curé du voisinage, le docteur Warburton, allait desservir Laracor.

« Bon! dit Dingley. Décidément nous aurons notre évêché. »

CHAPITRE XV.

Swift partait pour remplir à Londres une mission honorable et dont, personnellement, il devait se promettre beaucoup; néanmoins, il éprouva en quittant Stella une tristesse que cette per-

spective brillante ne put lui faire oublier. Pauvre enfant! on se monte si vite la tête à cet âge! Elle était tout en pleurs en lui disant adieu. Comment allait-elle supporter cette dure épreuve de l'absence?

A mesure qu'il s'éloignait, ses regrets n'avaient fait que croître; à Londres, ils se changèrent en scrupules. N'était-il pas parti trop brusquement? C'était une si frêle créature de cœur et de corps; l'avait-il assez ménagée? Pour adoucir le chagrin qu'il se reprochait de lui avoir causé, son premier soin, en arrivant, fut de lui écrire et de lui promettre qu'il lui enverrait toutes les semaines un journal détaillé de ses faits et gestes, afin de diminuer autant que possible leur séparation. Esther, de son côté, n'avait point attendu pour lui donner de ses nouvelles, et il reçut une lettre dont l'écriture lui fit battre le cœur.

Elle était datée de Laracor. Le successeur de Tisdal, ayant un logement dans son autre cure, ne devait pas habiter le presbytère; et Stella, à l'instigation de Dingley, avait demandé à Presto la permission d'y loger en son absence. Elles garderaient la maison, elles seraient mieux et ne payeraient pas de loyer. Stella se faisait une fête de demeurer sous le toit de son cher Presto, Bec sous un toit quelconque qui ne fût pas celui de Trim : Swift n'avait pas cru devoir leur refuser cette distraction. Il ne se doutait pas que Dingley, dans sa préoccupation opiniâtre, acceptait cette hospitalité comme un engagement pris, comme un avant-goût de mariage et de cohabitation définitive, et qu'elle l'avait ainsi fait envisager à Stella.

Celle-ci écrivait qu'elles avaient terminé leur emménagement. Quelle différence avec Trim! Comme tout ici était plus grand, plus beau, plus gai! Au lieu d'un vilain mur, une petite rivière bordée de saules et toute pleine de truites et d'anguilles. Bec était enchantée; elle passait maintenant toute la journée à pêcher. Qu'il fît du vent, du soleil, de la pluie, elle allait s'installer dans l'île avec sa ligne. Quant à Stella, elle trouvait cet amusement trop cruel. Bec avait beau dire que les poissons avaient le sang froid et ne sentaient rien : Stella, qui les avait vus se débattre sur le gazon, ne pouvait pas la croire, et à table Dingley mangeait seule ce qu'elle avait seule pêché.

Stella d'ailleurs ne manquait pas d'occupation. D'abord, elle avait maintenant deux basses-cours pour une, car elle ne s'était point séparée de ses gros enfants; et elle avait fort à faire, surtout avec ceux de Swift qui étaient si maigres!... Mais elle allait y mettre bon ordre, et à son retour il ne les reconnaîtrait plus.

Ensuite, elle soignait les fleurs de Presto, et il en avait tant, tant, qu'elle ne marchait plus sans avoir sa bêche pendue à la ceinture. Le soir, elles recevaient ou allaient voir les personnes avec qui Presto leur avait fait faire connaissance avant de partir, et on jouait aux cartes.... pas Bec, elle ne les aimait plus. Depuis qu'elle était ici, elle passait ses soirées à lire la gazette et à causer politique.

Stella donc était très-contente d'être à Laracor ; elle s'y amusait bien, et il ne lui manquait que son cher Presto pour être tout à fait heureuse.

Ces détails étaient tous de Stella. Soit paresse, soit amour de la pêche et de la politique, soit crainte qu'on ne suspectât sa sincérité, Dingley l'avait laissée écrire seule, et s'était bornée à quelques lignes où elle recommandait à Swift de les tenir dans ses lettres au courant des affaires publiques.

C'étaient des nouvelles rassurantes.

« J'ai bien fait de partir, se dit Swift. C'est une enfant qu'un rien suffit pour consoler. »

Cette remarque aurait dû lui rendre sa gaieté ; cependant le lendemain il se réveilla aussi morose que la veille. Il s'en prit au brouillard, à la fumée de Londres, à son logement, si sombre, si incommode, en comparaison de sa campagne. Mais il n'était pas un sybarite, et c'était là de ces ennuis auxquels on est fait au bout de deux jours. Il fallait à sa tristesse une cause plus sérieuse. Ce n'était plus Stella, elle était gaie. Il lui prit une inquiétude. S'il était triste pour son propre compte.... si l'habitude de vivre près de Stella était plus forte qu'il n'avait cru... si son amour pour elle n'était pas aussi paternel qu'il le pensait....

« Quelle idée! une enfant dont je serais le père!... Mais enfin, pourquoi ai-je mal reçu Tisdal?... Eh parbleu! parce qu'il ne convenait pas.... Et en quoi? Était-ce l'âge, la fortune? était-ce le cœur? était-ce l'esprit?

Il resta quelque temps absorbé, la tête dans les mains; puis se réveillant en sursaut:

« Eh non! cent fois non! C'est cette sotte de Dingley qui, à force de rabâcher, nous fourre à tous ces absurdités dans la cervelle! »

Il s'était levé avec la ferme résolution de les chasser, et en effet, elles eurent beau revenir à la charge, il les repoussa constamment. Mais si, dans son orgueil, il ne convenait point avec lui-même de sa faiblesse, il fit plus que d'en convenir, il tâcha d'y remédier. Ses actions avouaient à défaut de ses paroles ; il refusait de se confes-

ser, mais il faisait la pénitence. Il résolut de ne plus s'occuper que de sa mission et de son avancement.

Il avait été très-bien reçu par le lord trésorier. Dès la troisième audience, celui-ci lui annonça que la demande du clergé irlandais était accordée : il n'y aurait de délais que ceux qu'exigeraient les formalités à remplir. Swift n'avait donc plus à songer qu'à ses propres intérêts, et il n'eut pas à faire violence à sa roideur naturelle, car les ministres se chargèrent de toutes les avances. Ils avaient lu ses ouvrages, ils avaient besoin de sa plume; ils agirent en gens de tact, et ils le traitèrent sur un pied d'égalité.

C'était un sûr moyen de séduire cet esprit fier et indépendant ; flatté de l'accueil que lui faisaient des hommes si haut placés, dont il admirait les talents et le caractère, dont il partageait les opinions, Swift se voua tout à leur cause, et bientôt les ministres eurent à s'applaudir de l'avoir pris pour interprète.

A des services aussi réels il fallait de réelles récompenses : on parla d'un évêché. C'était lui ouvrir la chambre des lords, où sa parole serait fort utile. Mais il n'y avait point de vacance. En attendant, et comme acheminement, on lui promit de le présenter à la reine et d'obtenir qu'elle l'entendît prêcher.

Swift, fidèle à ses engagements, s'empressa, dans son journal, de donner ces bonnes nouvelles à sa chère Stella. Mais bien du temps s'écoula et aucune des promesses ne se réalisait.

Les ministres redoublaient de caresses, d'amitiés, de familiarités; Swift n'était plus seulement leur publiciste; il était leur conseiller, souvent même leur arbitre. Il était de l'intimité, de la famille; il avait à toute heure et partout ses entrées franches. Si par hasard il venait au lever, on quittait tout pour lui, on le grondait de se mêler à la foule : ce n'étaient que messages et aimables exigences ; on ne l'appelait plus que de son nom de baptême, mon cher Jonathan....

Mais la reine n'accordait pas l'audience, mais il n'était plus question de le faire prêcher, mais elle n'avait pas même signé la remise du vingtième et des premiers fruits.

De temps en temps, Swift se demandait bien pourquoi ces retards; mais les ministres ont toujours tant d'affaires en tête! le lord trésorier ne savait rien finir, c'était son défaut. Et puis, il n'avait point encore vaqué d'évêché.

Enfin, il en vaqua un, celui de Hereford. Les ministres furent les premiers à l'en informer, et pour le coup il ne douta plus de sa promotion. Toutefois, les mêmes lenteurs se renouvelèrent, et, après plusieurs mois d'attente, un autre fut nommé.

Le premier mouvement de Swift fut d'éclater, de tout laisser là ; mais il eut le temps de réfléchir et se contint. Comment retourner à Laracor sans avoir rempli sa mission, avec la mortification de n'avoir rien obtenu? Les ministres se confondaient en excuses; ils disaient avoir eu la main forcée; cet échec était un droit de plus: pourquoi tout gâter par un coup de tête? Vrais ou non, il fallait accepter leurs regrets.

Ces regrets étaient sincères. Si Swift n'était pas évêque, c'était sa faute. Par son zèle imprudent, par la violence de sa plume, il s'était fait à la cour un puissant et irréconciliable ennemi.

Échappée au despotisme de la duchesse de Marlborough, la reine Anne s'était promis de partager à l'avenir ses bonnes grâces; et elle avait donné à sa nouvelle favorite tory, mistress Masham, un contre-poids whig en la personne de la duchesse de Somerset. Swift, irrité des obstacles continuels que la duchesse suscitait au ministère, l'avait attaquée dans une satire anonyme. La duchesse, en ayant su l'auteur, avait été, tout en pleurs, se jeter aux pieds de sa maîtresse. Intéressant le ciel à sa vengeance, elle avait dépeint le coupable comme un infidèle qui outrageait la religion dans ses écrits : et Swift, en effet, n'y étant rien moins que prude, il n'avait pas été difficile à la duchesse d'alarmer la conscience de la reine et de paralyser les efforts de sa rivale et des ministres.

Ceux-ci étaient fort embarrassés. Donner cette explication à Swift, c'était le décourager, le renvoyer en Irlande; c'était se priver d'un appui nécessaire. Ils gagnaient donc du temps, espérant triompher des répugnances de la reine. Swift, pour d'autres raisons, patientait de son côté. Mais, tout en évitant une rupture, il crut devoir montrer du refroidissement, afin de faire sentir qu'on finirait par le perdre, si on ne se donnait pas plus de peine pour le conserver.

Il était d'ailleurs dégoûté de son métier de pamphlétaire et de l'eau bénite de cour. Il avait besoin de distractions nouvelles, car à chaque déboire il sentait revenir sa tristesse; il était dévoré du désir d'aller respirer à Laracor des ennuis de la ville, d'aller revoir sa rivière, ses saules, et aussi celle qui se promenait sous leur ombre : autant de pensées funestes à ses devoirs, à ses intérêts, à son repos, et auxquelles il importait de faire diversion.

Depuis son arrivée à Londres, il ne s'était occupé que de politique; il se souvint qu'il était littérateur aussi, et il se mit à rechercher la société de ses confrères, à hanter les tavernes et cafés où s'assemblaient les beaux esprits. Quel bonheur de se lier avec

des écrivains qu'on admire, d'échanger des idées, de puiser de l'enthousiasme dans d'intéressantes discussions! et quel plus bel emploi de son crédit qu'en faveur de cette classe méritante, nécessiteuse, oubliée!

Mais, malgré d'importants services et grâce à ces intéressantes discussions, un beau jour il se trouva une foule d'ennemis. Avec les ministres il avait son franc-parler, et il ne l'aurait pas avec les gens de lettres!... Votre très-humble serviteur!... Il acheta leurs ouvrages et resta chez lui à les admirer.

Mais, à dater de ce jour aussi, il se retrouva en présence de ses souvenirs, de ses regrets. Cette diversité de distractions n'avait été qu'un impuissant palliatif, et n'avait servi qu'à lui prouver une vérité que, lui non plus, il ne devait pas refuser d'entendre; c'est que, si Stella était toujours présente à sa pensée, il fallait qu'il eût pour elle de l'amour. Convaincu par tant d'épreuves, il ne put pas plus longtemps contester l'évidence. Mais, débusqué de ce retranchement, son orgueil se réfugia ailleurs.

« Eh bien, oui, se dit-il, c'est de l'amour!... J'ai été imprudent, j'ai été faible; oui, faible! C'est l'être que de fermer les yeux, que de se mettre, comme un enfant poltron, la tête sous son drap. Quand on est fort, on va droit au danger, on le combat, on en triomphe. Je n'ai pas eu le sens commun, j'ai accru le mal en le niant. C'est de l'amour. Mais si je l'étouffe ! N'est-il pas plus méritoire de vaincre que d'éviter la lutte? Oui, je l'étoufferai, cet amour insensé!... il le faut pour elle; il le faut pour moi ! Le sien n'est qu'un caprice d'enfant qui passera comme toutes les joies et tous les caprices de son âge; le mien passera, comme toute faiblesse d'un homme fort, par la puissance de la volonté. »

Semblable à un médecin qui se sent atteint d'une grave maladie, il s'était examiné de sang-froid, il s'était nommé son mal : il ne s'agissait plus que d'appliquer le remède. Jusque-là, l'instinct l'avait imparfaitement guidé. Sans doute il fallait dériver, disséminer sur vingt objets cette concentration du cœur sur un seul; mais guérit-on le cœur en agissant sur l'esprit? Il aimait la société des femmes : il résolut d'y chercher une distraction salutaire.

Sa réputation croissante et surtout son crédit connu lui ouvraient tous les salons, et il n'eut qu'à choisir. Qui est-ce qui n'a pas quelque chose à solliciter? Ce fut à qui l'accaparerait. Swift, entouré de femmes charmantes qui lui faisaient la cour, s'accommodait assez bien de son traitement de malade : il n'était pas de ceux

qui ne croient une médecine efficace que lorsqu'elle est noire et amère. Il se laissait donc choyer, gâter, aduler. Mais, à force de douceurs, on l'*écœura*. Toutes ces belles phrases, tous ces grands bras le fatiguèrent. Comme ces airs étudiés et ces manières prétentieuses étaient loin de valoir la grâce naïve de sa bonne petite Stella ! Et puis toujours l'intérêt qui montrait un bout d'oreille, et cela même chez les plus riches, chez les gens de la plus haute volée, qui ne se distinguaient des autres que par plus d'exigences. Désenchanté, il prit le parti de ne plus faire de nouvelles connaissances et de restreindre tous les jours le nombre des anciennes.

D'abord sa rareté augmenta l'empressement qu'il croyait diminuer; sa sauvagerie le rendait plus piquant; ce fut à qui apprivoiserait le sanglier de Laracor; mais le sanglier montra si bien ses défenses qu'on se rebuta. Depuis qu'une belle duchesse lui avait fait d'inutiles avances, il ne se présentait plus d'aspirant et les élus osaient à peine l'aborder.

Un soir pourtant, à sa grande surprise, il se vit accosté par une inconnue. Ce n'était point une jeune femme : elle avait cinquante ans; ce n'était point une duchesse : c'était la veuve d'un négociant hollandais. Il est vrai que, grâce à un assez grand train et à beaucoup d'entregent, elle frayait avec tout ce qu'il y avait de bien à Londres. Elle n'était revenue de la campagne que depuis la résolution farouche de Swift, et n'avait pas pu profiter du bon moment; mais il fallait se maintenir à la mode; elle avait un fils capitaine à avancer, une fille de vingt ans à établir, et trop d'esprit de famille pour admettre qu'on pût refuser de seconder ses pieux efforts. Personne ne se chargeait de la présenter; mais elle était mère, et elle affronta résolûment le sanglier de Laracor.

Peut-être se souvenait-elle du lion de Florence.

Swift n'en crut pas ses oreilles, et ne voulant supposer qu'une méprise :

« Madame, lui dit-il d'un ton sec, je m'appelle le docteur Swift.

— Et moi, mistress Vanhomrigh. »

La leçon de Swift était devenue une avance; il avait fait la moitié du chemin, et elle s'empressait de faire le reste. Il en resta presque interdit.

« En effet, poursuivit-elle, vous inspirez des amitiés si jalouses, qu'il faut bien se présenter soi-même.

— Madame, qu'y a-t-il pour votre service?

— Oh ! mon Dieu, rien que de très-simple.... Mais promettez-moi de ne pas me refuser.

— Non, madame, je ne promets pas sans savoir. Qu'est-ce que c'est?

— Je donne une soirée le 14, et je serais bien heureuse de pouvoir compter sur vous.

— Madame, je ne chante pas, je ne danse pas, et je ne cause qu'avec mes amis.

— Je sais combien vous êtes sauvage, et vous avez raison : rien ne vaut l'intimité; mais ma soirée est une petite réunion tout intime. Ce n'est ni un bal ni un concert, c'est une fête de famille. C'est le jour de naissance de ma fille aînée, qui est une de vos grandes admiratrices, et cela est si vrai que je n'ai pu imaginer de surprise plus agréable à lui offrir que votre présence.

— Madame, je suis ici pour affaires et je n'ai pas de temps à donner à mes plaisirs.

— Mais aux nôtres, docteur? à ceux d'une jolie fille qui sait par cœur tous vos ouvrages?... Vous ne voudrez pas qu'elle ait ce regret?

— C'est moi, madame, qui ne veux pas accroître celui que j'aurai de quitter Londres.

— Trop aimable, en vérité.... Est-ce que vous comptez partir bientôt?

— Oui, madame.

— Pour l'Irlande?

— Oui, madame.

— Alors, raison de plus pour que j'insiste. Je suis votre compatriote. Feu M. Vanhomrigh a été munitionnaire de l'armée du roi Guillaume pendant les guerres civiles de l'Irlande; et même ma fille aînée a une terre à dix milles de Dublin. Vous devez connaître cela, Marley-Abbey, près de Celbridge; ce doit être tout à côté de chez vous.

— Je ne la connais pas.

— Vraiment!... C'est pittoresque; de grands bâtiments, pas très-commodes, comme toutes ces vieilles masures. Cependant, moi, j'aime l'Irlande; et l'assurance de vous y retrouver sera un attrait de plus. »

Cette espérance était une menace. Swift s'empressa de médire de l'Irlande, qu'il quitterait dès qu'il le pourrait. Mais mistress Vanhomrigh était déterminée à le suivre partout.

« Oh! dites-moi donc cela! N'est-ce pas que l'Angleterre vaut bien mieux? C'est comme ma fille, elle ne peut pas souffrir l'Irlande. Voilà une nouvelle qui ne va pas la lui faire aimer; car, je vous le répète, elle ne jure que par vous. Savez-vous que c'est beau, d'être

un homme de génie ? On a, de par le monde, tant d'amis qu'on ne connaît pas.

— Je suppose, madame, qu'il y en a beaucoup, dans le nombre, qu'on est heureux de ne pas connaître.

— Oh ! sans doute ! il y a des gens qui ont une manière d'admirer qui est bien faite pour dégoûter ; mais je ne suis pas aveugle, quoique mère, et vous verrez ma fille.... Je ne vous dis que cela.

— Bon ! se dit Swift, un bas bleu ! quelque petit prodige !

— Ainsi, docteur, n'oubliez pas la date, le 14.

— Non, madame, je ne l'oublierai pas : mes regrets me la graveront dans la mémoire.

— Oh ! docteur ! vous me l'avez promis ! vous ne vous rétracterez pas ! vous ne ferez pas cette peine à mon Esther ! »

Esther !... Swift allait s'emporter : ce nom l'adoucit comme par enchantement, et il laissa partir mistress Vanhomrigh sans rien répondre. Cependant, après un instant de réflexion, il sourit de son enfantillage, et se promit bien de ne pas céder aux importunités de cette *seccatrice*.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre de Stella. Elle était moins gaie ; elle commençait à trouver l'absence de Presto bien longue et lui demandait quand il comptait revenir. Cette lettre, les instances de mistress Vanhomrigh, ce nom d'Esther le poursuivirent dans son sommeil, et jetèrent son esprit dans une de ces confusions si ordinaires aux songes. Il était à Laracor et cependant à la soirée de mistress Vanhomrigh. Elle lui présentait sa fille, qui était brune, pâle, svelte, tout le portrait de Stella. C'était à la fois Esther Vanhomrigh et Esther Johnson.

« Quel rêve ridicule ! dit-il en s'éveillant. Mais quelle préoccupation il dénote ! Elle ! toujours elle ! le moindre prétexte, un nom suffit ! Ah ! je ne suis pas encore guéri ! »

CHAPITRE XVI.

Le lendemain, il était en visite dans une maison où, la veille, il avait promis d'aller, lorsqu'on annonça miss Esther Vanhomrigh.

« C'est un guet-apens ! » se dit-il.

Il fut tenté de se retirer ; mais la curiosité le retint ; et il vit entrer une jeune personne grande, blonde, un peu grasse, tout autre enfin qu'il ne l'avait rêvée. Il fut désagréablement surpris.

Après les premiers compliments, la maîtresse de la maison,

sachant que Swift et miss Vanhomrigh ne se connaissaient pas, les avait nommés l'un à l'autre, et Swift s'attendait à de nouvelles persécutions; mais miss Vanhomrigh ne souffla mot de la soirée du 14. Il lui en sut gré, et l'examina plus attentivement. Elle s'était présentée et s'exprimait avec une aisance qui annonçait une grande habitude du monde, sans qu'on pût dire précisément qu'elle en eût les manières. Elle avait des façons d'être qui ne sentaient en rien l'imitation. Il en était de même de son ajustement: il n'était point exactement à la mode, et cependant on ne pouvait pas dire qu'il ne fût pas de bon goût et qu'il ne lui allât pas parfaitement. Cette toilette, ces manières indiquaient de l'indépendance; cette réserve n'était point de la timidité : il s'apprivoisa au point de parler de l'invitation qu'il avait reçue.

« Ma mère vous a prié de venir! s'écria miss Vanhomrigh. Je ne puis rien dire devant elle! Mais, de grâce, monsieur, tirez-moi d'inquiétude. Dites-moi que l'amour maternel est un sentiment respectable jusque dans ses erreurs. »

Swift ne se représentait aucun des amours de ce monde avec un bandeau, ni l'amour maternel, ni la piété filiale. Mais mistress Vanhomrigh lui semblait maintenant beaucoup moins aveugle qu'il n'avait pensé; et quant à miss Esther, sa clairvoyance et sa franchise faisaient honneur à son esprit, sans faire tort à son cœur. Une seule crainte la préoccupait encore. Il n'aimait pas le pédantisme, surtout à vingt ans et en jupons. N'était-ce pas une pédante? Il donna, sans affectation, à l'entretien un tour qui lui permît d'en juger.

Miss Vanhomrigh répondit docilement aux questions qu'il lui posait; puis se mettant à sourire :

« Vous avez causé de moi avec ma mère; mais détrompez-vous : je n'ai pas d'encre aux doigts, dit-elle en tirant de son gant une petite main rose et blanche.

— C'eût été dommage, dit Swift en y déposant un baiser.

— Monsieur le docteur, reprit-elle, maintenant que j'ai subi mon examen, ne me faites pas languir. Suis-je admise?

— Vous êtes admise.

— Et vous viendrez le 14?

— Et je viendrai le 14.

— Merci, je pars.

— Attendez-donc, ma belle! dit la maîtresse de maison, voyant qu'elle s'était levée. Votre frère n'a-t-il pas promis de venir vous chercher?

— Mon frère! Dieu me préserve de jamais compter sur lui!

— Vous avez un frère? dit Swift.
— Ma mère ne vous a pas parlé de lui ? oh ! tant mieux !
— Pourquoi?
— C'est que voilà bien assez de rectifications pour aujourd'hui.
— Je ne vois pas que madame votre mère soit un si mauvais juge.
— Oh ! mais, moi, je vaux mieux que lui !
— On peut valoir moins que vous et être encore très-bon à connaître. Attendez qu'il vienne, ou vous me ferez croire que vous redoutez la comparaison.
— Moi ! oh ! non ; j'ai plus de coquetterie pour lui que de jalousie, et ce n'est pas ici que je veux vous le faire voir. C'est un capitaine. Il est assez bien en uniforme : je vous le montrerai à une revue.
— Vous le traitez comme vous-même; vous faites trop ses honneurs. Prenez garde : on peut mentir à force de vouloir paraître franche.
— Non, non; je sais ce que je dis. Mais n'allez pas croire que je ne l'aime pas. Je l'aime à ma manière. Je pourrais faire la bonne sœur, vous le déguiser, vous le farder, mais vous avez de bons yeux, vous le devineriez quand même. J'aime autant vous prévenir; vous en serez moins sévère. »

Rien n'était plus fait pour plaire à Swift que ce ton cavalier, ce caractère décidé : il ne manqua pas d'aller lui souhaiter sa fête le 14.

« Et monsieur votre frère ?
— Il n'est pas ici.
— Comment ! le jour de votre fête !
— Pas plus celui-là qu'un autre.
— Allons ! décidément, vous ne voulez pas que je le voie.
— Voulez-vous le voir ?
— Sans doute.
— Mais là, réellement?
— Réellement.
— Et vous ferez ce qu'il faudra pour cela ?
— Tout ce qu'il faudra.
— Eh bien ! venez souper demain avec nous.
— N'est-il donc visible qu'à souper ?
— A souper, à dîner, à déjeuner. Choisissez, pourvu que ce soit à table. De toute la maison, mon frère ne connaît que deux pièces, sa chambre et la salle à manger. Il n'a jamais mis le pied dans les autres. Ainsi, vous voilà prévenu. Si vous n'avez pas deux paroles, à demain. »

Swift souriait sans répondre.

« Eh bien ! viendrez-vous ?... Ah ! vous ne vous croyez peut-être pas assez invité, parce que c'est moi qui vous invite. Rassurez-vous : je suis le chef de la famille. Je tiens de mon père et lui ai succédé. Il a si bien mené ma mère, qu'elle ne sait plus ce que c'est que d'avoir une volonté. Mon frère est toujours dehors, Dieu sait où ; ma sœur est trop jeune, elle a onze ans, et, sans moi, je ne sais pas ce qu'ils deviendraient tous.

— Et vous n'êtes pas quelquefois embarrassée de votre toute-puissance ?

— Jamais ! J'ai de la tête. Telle que vous me voyez, je suis un excellent homme d'affaires. »

Cette explication avait levé les scrupules de Swift : le lendemain, il se rendit bravement à l'invitation, non pas seulement pour y rencontrer le capitaine Vanhomrigh. Miss Esther n'avait rien exagéré. En entrant dans la salle à manger, ils y trouvèrent le capitaine installé, et il sortit avec les domestiques ; mais ce peu de temps lui avait suffi pour justifier pleinement le dire de sa sœur.

Quant à elle, le jugement favorable qu'en avait porté Swift se confirmait de plus en plus. Ces qualités viriles, qu'il estimait par-dessus tout, étaient loin de perdre de leur prix pour se trouver chez une belle jeune fille de vingt ans. Ils avaient entre eux beaucoup de rapports d'esprit et de caractère ; tous deux détestaient les façons : leur liaison fit des progrès rapides. Le monde le voyait un peu moins chaque jour. Tous ces devoirs, tous ces prétendus plaisirs étaient si ennuyeux, comparés au charme de l'intimité ! Et puis, c'était pour lui une maison si commode ! Ils demeuraient quasi porte à porte. Il ne pouvait pas sortir de chez lui sans passer devant leur logis ; et comment y passer sans y entrer ? et une fois entré, comment s'en aller ? on était si contrarié de le voir partir, et lui-même en avait si peu d'envie ! Aussi il était bien rare que, matin ou soir et quelquefois tous les deux, il n'eût pas le plaisir de passer une heure avec le capitaine.

Mistress Vanhomrigh avait peu d'influence ; mais le peu qu'elle en avait, elle en savait tirer parti. La liaison de Swift et de sa fille n'avait pas besoin d'être secondée : elle s'occupa de la mettre à profit. On n'a pas toujours un homme de lettres pour ami. Il ne fallait pas laisser échapper une si belle occasion de perfectionner l'éducation d'Esther. A l'aide de quelques petites trahisons maternelles, elle força sa fille à faire au docteur des confidences littéraires ; il en résulta des conseils, des encouragements, et un beau jour Swift, sans trop s'en douter, sans trop s'en plaindre non plus,

se trouva exercer les fonctions gratuites de précepteur auprès de la plus intelligente et de la plus laborieuse des écolières.

Mais ce n'était point en écolière qu'il la traitait. Elle était trop avancée dans ses études pour ne pas obtenir plus d'égards. Il avait avec elle une correspondance littéraire; il lui adressait des vers et elle en répondait. Elle avait même, comme l'autre Esther, reçu de lui le baptême poétique, et, de la première syllabe de son nom de famille combinée avec Hessy, diminutif d'Esther, il l'avait appelée Vanessa.

Ces soins précieux, cette distinction flatteuse enivraient de joie la tendre mère, mais non au point de lui faire oublier que Swift était mieux qu'un homme de génie, qu'il était l'ami des ministres. Le capitaine était si dissipé, si insouciant, qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il montât jamais en grade, si on ne le poussait pas! Et Esther elle-même, croyait-elle donc qu'elle ne s'en marierait pas beaucoup mieux, si elle pouvait apporter en dot à son mari quelque belle et bonne charge à la cour?... Mais les jeunes filles ont si peu de prévoyance; elles ont une délicatesse si exagérée, une discrétion si mal entendue! Cependant, quelque glorieux que fût le nom de Vanessa, un titre de comtesse avait bien son mérite.

Vanessa, du reste, n'était pas la seule à qui l'agrément de ces relations fît oublier des intérêts plus sérieux : Swift n'était guère plus soigneux des siens. En vain les ministres lui reprochaient son silence, en vain les libraires assiégeaient sa porte : les whigs respiraient. Il n'écrivait plus que pour Vanessa.

Mais si l'on éprouvait des regrets à Londres, qu'était-ce donc à Laracor? Pauvre Stella! dans les commencements, elle avait reçu régulièrement de bonnes longues lettres; maintenant la poste était toujours en retard, l'écriture était plus lâche, le papier n'était plus le même : encore si on l'eût rempli tout entier!

Tous ces griefs n'alarmaient point la conscience de Swift, quoiqu'il y répondît d'une manière évasive. Il avait de si bonnes raisons à donner! Mais il ne voulait pas dire crûment aux ministres que, pour leur rendre de nouveaux services, il attendait le prix des précédents, et il pouvait encore moins s'expliquer avec Stella.

Ses premières lettres avaient été détaillées, très affectueuses, pour lui adoucir autant que possible le chagrin de la séparation; peut-être même avait-il poussé trop loin la sollicitude. En tous cas, ce n'était point une raison pour entretenir, à force de démonstrations, un sentiment qu'il fallait détruire. Il avait donc dû la désaccoutumer de lui peu à peu, et, puisqu'il avait jugé l'absence utile, s'éloigner d'elle de plus en plus dans ses lettres, jusqu'au jour où retour et tendresse n'auraient plus aucun danger.

« Elle s'ennuie! s'écria-t-il un matin, entre autres, qu'il écrivait à Laracor. Pourquoi ne travaille-t-elle pas?... Mais plus elle va, plus elle devient enfant!... Elle l'était dix fois moins lorsque j'étais auprès d'elle!... Pauvre chère petite! je ne lui en veux pas; ce n'est pas sa faute, c'est celle de ce cerveau vide de Dingley! Cette buse-là lui a donné tous ses défauts : sa paresse, sa superstition, jusqu'à ses fautes d'orthographe! Conçoit-on que cette petite fille fasse encore des fautes d'orthographe, après toute la peine que j'ai prise! c'est à y renoncer. J'ai beau les lui noter toutes pour lui faire honte, elle n'a pas même la raison d'en rougir! Elle ne se fâche pas; elle me remercie; mais se corriger, c'est autre chose! Je suis sûr que cette Dingley m'accuse de pédantisme. Mais l'orthographe, c'est la propreté du style, et il n'y a pas pour moi de beauté sans propreté. C'est là une des choses qui me dégoûtent le plus d'écrire à Laracor!... Sans compter que leurs lettres à toutes deux sont d'un vide, d'un puéril! c'est un supplice véritable que d'être obligé de se courber sans cesse, de se rapetisser pour être à leur niveau. J'aimerais mieux écrire dix lettres à une autre, prose ou vers, qu'une seule à ces linottes-là.

Comme il cachetait sa lettre :

« Monsieur écrit à ces dames? lui dit un Irlandais nommé Patrick, qu'il avait emmené comme domestique. Voudrait-il par la même occasion faire passer ce petit paquet à mistress Dingley?

— Qu'est-ce que c'est?

— Une commission qu'elle m'a donnée, dit Patrick en fouillant dans sa poche : l'almanach de la nouvelle année.

— Quel almanach?

— Le fameux almanach de Partridge.

— Partridge! donne! »

Il prit l'almanach, le jeta au feu, et, remettant à Patrick sa lettre en échange, il le poussa dehors par les épaules.

« Ah! Partridge! brûle, brûle! dit-il en regardant avec satisfaction le livre qui se tordait sur le charbon. Infâme charlatan, si l'on pouvait en faire autant de toi! Mais pourquoi pas? Ce n'est pas assez de détruire un exemplaire; il faut tarir cette source empoisonnée, guérir Stella de sa crédulité. Il faut que je me venge de ce coquin. »

Quand Patrick revint du ministère, d'où l'on envoyait les lettres de Swift à leur destination, il trouva la porte de son maître fermée au verrou. C'était signe que Swift travaillait et qu'il ne fallait pas le déranger. Patrick n'avait garde; il était tout à fait de l'avis des ministres et des libraires : il aimait que le docteur travaillât. Il alla,

comme d'habitude, au cabaret voisin, d'où il prétendait, Dieu sait pourquoi, qu'il pouvait entendre la sonnette de son maître; pas le premier coup, peut-être, dont le bruit était modéré, mais le second, carillonné toujours avec violence,

Il y resta presque jusqu'au dîner; mais il aurait pu y rester plus tard, car Swift ne dîna point et ne rouvrit sa porte que pour aller souper chez mistress Vanhomrigh.

A quelques jours de là, Patrick entendit crier dans la rue :

« Prédictions pour la nouvelle année avec les mois, les jours, et les noms des personnes, et les grands événements tels qu'ils vont avoir lieu, écrites dans l'intérêt du peuple anglais, et pour l'empêcher à l'avenir d'être la dupe des faiseurs d'almanachs. »

Patrick n'avait pas pu remplir la commission de mistress Dingley: il descendit bien vite et arrêta le colporteur.

« Combien?

— Deux sous, monsieur.

— C'est de Partridge, n'est-ce pas?

— Fi donc! Partridge est un charlatan!

— Bah! maintenant?

— Oui, monsieur; le vrai prophète, cette année, c'est Isaac Bickerstaff. Il ne vous fait pas de prédictions insignifiantes, celui-là. Il vous promet la mort du pape, la mort de Louis XIV, roi de France; la mort du cardinal de Noailles, archevêque de Paris; et mieux que cela, monsieur, il vous prédit celle de cet ignorant de Partridge, qui ne se doute seulement pas de ce qui lui pend à l'oreille.

— Il va mourir! quand cela?

— Le 29 mars prochain, à onze heures du soir.

— Est-il possible?

— Lisez vous-même. »

Patrick ne savait pas lire, mais il s'empressa d'acheter la brochure et de la joindre, de son autorité privée, au premier paquet qu'il eut à porter au ministère. Il comprenait maintenant l'indignation de Swift; lui proposer d'envoyer à mistress Dingley, qui s'y connaissait, un mauvais almanach!

A la réception de cet envoi, Dingley fut toute saisie; mais sa confiance en Partridge la rendit fort incrédule. Cependant elle remercia beaucoup Patrick de son attention, et le pria de vérifier exactement si la première des prophéties, qui était la mort de Partridge, se réaliserait effectivement le 29 mars, à onze heures du soir.

Patrick, qui n'attachait pas à cet événement la même impor-

tance, avait oublié la recommandation de mistress Dingley, lorsqu'un jour, étant chez son voisin le cabaretier, il entendit de nouveau crier dans la rue : « Accomplissement de la première prédiction d'Isaac Bickerstaff, esquire, ou récit de la mort de John Partridge, faiseur d'almanachs. »

C'était la réponse qu'avait demandée mistress Dingley : Patrick donna encore deux sous et rentra chez son voisin pour se faire lire ce que le papier contenait.

C'était une lettre adressée à un lord par un anonyme digne de foi. Ce lord avait eu la même curiosité que Dingley, et on lui écrivait que, conformément à ses ordres, on avait surveillé Partridge depuis plusieurs jours, et qu'on avait remarqué qu'il baissait beaucoup, quoique ses amis n'eussent pas l'air de le croire en danger. Mais, au commencement de la semaine, il était tombé tout à fait malade, et avait été forcé de garder la chambre et d'appeler les médecins. On avait eu soin d'envoyer trois fois par jour savoir de ses nouvelles, et enfin, lorsqu'on l'avait su condamné, on y était allé en personne. On avait pu causer avec lui, et on lui avait demandé s'il n'attribuait pas son état à l'influence qu'avait dû avoir sur son imagination la prophétie de Bickerstaff. Il ne l'avait pas mis en doute. « Car, avait-il dit, ce Bickerstaff n'est pas plus sorcien que moi. Il n'est plus temps de plaisanter : toute notre prétendue science n'est que tromperie. Quant à moi, j'étais savetier de mon métier, et ne gagnant pas assez pour nourrir ma femme, j'ai eu l'idée de me faire astrologue. Mais ce qui tourmente le plus ma conscience, c'est tout le mal que j'ai dû faire avec ma médecine, quoique ma grand'mère m'ait laissé quelques bonnes recettes, et que je me sois attaché, dans celles de mon invention, à ne rien mettre de nuisible. »

La narration se terminait par la mort de Partridge, mais non pas au moment prédit : il s'en fallait de près de quatre heures.

La lecture faite, Patrick, tout édifié, serra soigneusement le précieux papier, et à la première occasion il usa du même expédient pour le faire parvenir à mistress Dingley.

CHAPITRE XVII.

Ce n'était point un regret vague que mistress Vanhomrigh exprimait, lorsqu'elle s'étonnait que sa fille préférât le nom de Vanessa à un titre de comtesse : elle avait effectivement un comte en vue.

La pairie, quinze mille livres sterling de rente, vingt-sept ans, de la figure, de la tournure, de l'esprit : un parti incomparable!... auquel il ne manquait rien, que d'en être un; car Vanessa donnait à ses études une attention exclusive; et, quant au comte, l'amour est un sentiment fiévreux, et il faisait grand cas de la santé.

Il n'avait pas toujours été si prudent. Lorsqu'il était marin, il était aussi insouciant que pas un. Alors il ne balançait pas à exposer tour à tour sa vie et son cœur à tous les écueils de l'Océan et du monde. Mais alors il ne mettait en péril qu'un pauvre diable d'enseigne; alors il ne se doutait guère qu'il hériterait des noms, titres et biens de lord Rivers.

Il s'y attendait si peu, que, de saisissement, il en fit une affreuse maladie. Quelle dérision de la fortune! avoir végété jusque-là, et n'être riche, comte et pair d'Angleterre que pour mourir!... Dans son désespoir, il fit un vœu, au cas qu'il se rétablît. Ce ne fut point d'aller à Notre-Dame de Lorette ou à Saint-Jacques de Compostelle, il était bon protestant et n'avait point de ces superstitions papistes; ce fut de se conserver par tous les moyens possibles à l'admirable position que la mort lui disputait.

Sa prière fut exaucée; et il faut dire à son éloge qu'il ne fit point comme tant de passagers, qui oublient dans le port le serment que la peur leur a dicté pendant la tempête. Il fut fidèle au sien, et si fidèle, qu'il n'y eut considération au monde, galanterie, politesse, bienséance, qui pût l'en faire départir. Toutes les précautions dont on l'avait entouré dans sa convalescence, il les continua après sa guérison. Il resta bardé de flanelle des pieds à la tête, et vécut dans une crainte perpétuelle des vents coulis et de l'humidité. Monter en carrosse, quelle témérité! Il n'allait qu'en chaise; et, dans sa chaise, il avait un thermomètre et un assortiment de perruques, pour en changer suivant les variations de l'atmosphère. Quand il entrait chez quelqu'un, il ne lui donnait pas le bonjour : il faisait la revue de la chambre. Il fermait les fenêtres, il fermait les portes, il fermait jusqu'aux armoires. On pouvait rire de lui, il en avait pris son parti; on pouvait l'accuser de monomanie, de pusillanimité; ce dont on ne l'accuserait jamais, c'était d'imprudence.

Tel était le gendre sur qui mistress Vanhomrigh avait jeté un dévolu. L'égoïsme endurcit bien un cœur; mais celui-ci aurait été de roche, que la persévérance maternelle, qui s'y infiltrait goutte à goutte, était capable de l'amollir. Elle avait tant de tact! Elle ne lui trouvait pas mauvaise mine, c'eût été l'effrayer; elle ne lui trouvait pas bon visage, cela porte malheur : elle ne lui parlait jamais de sa santé. Elle se gardait bien de le traiter en malade; elle

ne le conduisait pas au meilleur siége, elle ne l'entourait pas de paravents ; mais chez elle tous les siéges étaient excellents, tout était bien clos et la température toujours égale.

Elle était d'une santé si délicate !

Une fois lord Rivers acclimaté, il s'agissait de lui donner le goût du mariage : elle le lui présenta sous forme de recette. Quelle peinture attrayante ! la future en docteur, la belle-mère en garde-malade ; et, dans le fond du tableau, une bande de petits Cupidons occupés, non pas à aiguiser des flèches, à percer des cœurs, à attiser des flammes, toutes images attristantes et malsaines, mais, à pétrir des pâtes, à distiller des sirops et à chauffer des pantoufles.

Un hymen qui semblait ne pouvoir se célébrer que dans une boutique d'apothicaire n'était contraire à aucun régime, et il y avait lieu d'espérer que lord Rivers finirait par tenir compte à la fille de la cour que lui faisait la mère. D'amour, il n'en était pas question ; mais il venait tous les jours, et le plus souvent il causait avec Esther : cette pauvre mistress Vanhomrigh avait la poitrine si faible ! et le plus souvent il lui parlait bas à l'oreille : cette pauvre mistress Vanhomrigh avait les nerfs si agacés !... Tout allait bien, lorsque soudain lord Rivers, mistress Vanhomrigh, voulons-nous dire, rencontra sur son chemin un rival incommode.

Qui aurait pu s'y attendre? sir Archibald Stapleford, un homme qui connaissait Esther depuis l'enfance, et qui ne lui avait jamais adressé un mot de galanterie. Mais c'est qu'il y a des oiseaux qui n'aiment à pondre que dans le nid d'autrui, et l'assiduité de lord Rivers avait créé cette concurrence.

C'était une singulière nature que celle du baronnet. Il était tout et n'était rien, son caractère était de n'en point avoir qui lui fût propre ; c'était une âme à travestissements. Elle ne s'animait que comme un miroir, quand on passait devant elle ; mais c'était un miroir étrange où les objets traçaient toute autre image que la leur, un équivalent, une opposition, tout ce que son intérêt lui dictait. Rivers était égoïste et pusillanime : Stapleford prit le rôle de l'audace et du dévouement.

Fâcheux contraste ! On a souvent comparé les amoureux à des chasseurs : l'amour de Stapleford, c'était une chasse à courre avec tous ses chiens, tous ses chevaux, toutes ses fanfares, avec ses habits rouges, les haies et les fossés franchis, et les paysans sur le pas des portes. Avant lui, Rivers, à la rigueur, pouvait passer pour un chasseur à l'affût, guettant silencieusement sa proie ; maintenant il avait tout au plus l'air d'un pêcheur à la ligne.

Heureusement, Esther ne voyait rien que ses livres, et Stapleford

n'avait gagné à tout ce fracas que l'inimitié de mistress Vanhomrigh, toujours prête à défendre lord Rivers qui gardait une neutralité paisible. Cet état indécis n'était pas supportable pour un homme dont la devise était vaincre ou mourir. Stapleford résolut de porter à son rival un coup décisif, en donnant à Esther une preuve irrécusable d'amour.

Qu'imaginer?... Boire des perles dans du vinaigre?... Lord Rivers n'était point avare, il était plus riche : il en dissoudrait vingt pour une, pourvu qu'on le dispensât de les avaler... Ramasser le gant de sa belle sous la griffe d'un lion?... Cette idée souriait assez à Stapleford, et, à coup sûr, Rivers n'entrerait point en concurrence... Mais à la tour de Londres, les lions étaient en cage et les gardiens inflexibles. D'ailleurs tout cela était bien vieux, bien usé. Il fit mieux. Il endossa, sans rien dire, la livrée d'Esther, un jour qu'elle allait au parc; et remplaçant son laquais au détour d'une rue, il monta derrière le carrosse.

Il était fort répandu : à sa vue, toutes les têtes se retournent. Il ne s'est pas mis là pour prendre un air honteux : le voilà, à droite, à gauche qui salue bravement ses connaissances.

Au retour, impatient de jouir de la surprise d'Esther, il s'élance à la portière... Quel désappointement! Swift est avec elle; il a eu la moitié de la galanterie, et ce qu'il lui conte est si intéressant, que Stapleford a beau s'avancer, s'étaler, tousser pour attirer l'attention, elle entre chez elle sans l'avoir vu!

Il était resté pétrifié, quand, pour comble d'infortune, survient lord Rivers en chaise, bien empaqueté, bien emmitouflé, et qui le regarde avec de grands yeux au travers de la glace!... Stapleford s'enfuit à toutes jambes.

Maudit stratagème!... figurez-vous Marc-Antoine s'étouffant avec sa perle, et Pépin le Bref dévoré par son lion. Il est bon d'être original et hardi dans ses galanteries; mais il faut réussir, sous peine de ridicule. Stapleford s'en aperçut quand il retourna chez Esther.

Délivrée du baronnet, mistress Vanhomrigh eut un autre sujet de joie, elle apprit de Swift que la laborieuse Vanessa n'étudiait plus avec la même application. Le docteur attribuait ce refroidissement à un excès de travail; mistress Vanhomrigh aima mieux supposer que lord Rivers triomphait successivement de tous ses concurrents, et elle songea à se prévaloir de ce double sacrifice, et à le mettre sur la voie de l'espèce de remercîment qu'on attendait de lui. Mais elle avait sa dignité de mère à garder; il lui fallait un négociateur habile : il lui sembla qu'en attendant d'autres services, le docteur

pouvait bien lui rendre celui-là. Un homme noir, un homme grave, un médecin de l'âme, quel précieux messager d'amour auprès de lord Rivers!

Mais, à chaque obstacle écarté, on eût dit que le sort prenait plaisir à en susciter un autre. Quoique distraite pendant ses leçons, Vanessa n'avait pas voulu les interrompre : Swift venait donc avec exactitude. Seulement la causerie avait à peu près remplacé le travail.

Un matin que son maître était en retard d'une grande heure, comme elle le grondait :

« Pardon, répondit-il d'un air soucieux ; c'est que je viens de chez le lord trésorier. Croiriez-vous qu'on dresse une liste de promotions et que je ne suis pas dessus?

— Quelle infamie!... Et qu'a-t-il dit pour son excuse?

— Il m'a fait mille protestations que je n'ai pas écoutées, et je lui ai annoncé que mes affaires me rappelaient en Irlande.

— Vous avez bien fait!... Pour vous retenir il va être forcé de vous donner satisfaction.

— Il a jusqu'à demain.

— Comment?

— Oui, c'est demain que je pars.

— Demain!... sérieusement?

— Sérieusement.

— Mais il n'aura pas le temps!

— Alors je partirai.

— Sans avoir rien obtenu?

— Parce que je n'aurai rien obtenu.

— Mais quitter la partie, c'est la perdre!

— C'est la gagner, s'il y a une chance. Il compte trop sur ma patience. Pour une menace, c'est assez d'une promesse; mais aux effets peut-être répondra-t-on par des effets. »

Swift levait toutes les objections ; mais les femmes, quand elles ont un désir en tête, ne se tiennent pas facilement pour battues.

« Si vous avez de l'amitié pour moi, vous ne partirez pas! dit Esther avec un accent pénétré qui alla à l'âme de Swift.

— Pas sans de vifs regrets, certainement, Hessy.

— Je vous en prie, restez! poursuivit-elle les mains jointes.

— Impossible! dit-il en lui prenant les deux mains dans les siennes.

— Je vous en prie!

— De grâce, n'insistez pas.

— Vous ne voulez pas?

— Je ne demanderais pas mieux ; mais comment rester après ce que j'ai déclaré au ministre?

— Le ministre! le ministre! s'écria Esther. Que me fait votre ministre?... je ne veux pas que vous partiez! »

C'était pousser un peu loin le caprice et l'humeur impérieuse ; mais Esther était une jolie femme et un enfant gâté : Swift ne répondit que par un sourire. L'irritation d'Esther s'en accrut.

« Non, vous ne partirez pas! répéta-t-elle en frappant du pied. Non, non, non! vous ne partirez pas! Vous n'avez pas de cœur, si vous le faites. »

Dans ses yeux roulaient de grosses larmes.

« Qu'est-ce que vous avez, ma belle? qu'est-ce que vous avez? demanda Swift qui ne comprenait rien à ce délire.

— Ce que j'ai? s'écria-t-elle... ce que j'ai?... je vous aime!!! »

Confuse et dépitée de son aveu, elle s'était caché en sanglotant le visage dans son mouchoir : Swift, hors de lui, la serra avec transport contre son cœur en s'écriant :

« Non, non! je ne partirai pas! »

C'était de la reconnaissance, c'était de l'orgueil, c'était de la joie, c'était de l'amour! Ils restèrent longtemps dans une muette ivresse.

Enfin, écartant avec une douce violence cette tête blonde qui l'inondait de pleurs, il essuya ses beaux yeux tout noyés ; et, couvrant ses cheveux de baisers, il lui répétait :

« Je ne partirai pas, Esther! non, mon amour, je ne partirai pas! »

Mais elle sanglotait toujours, et, le front baissé, il ne sortait de ses lèvres tremblantes que ces paroles étouffées :

« Oh! je suis folle! je suis folle! »

Le bruit d'une visite vint les arracher à leur extase. C'était lord Rivers. Ni l'un ni l'autre n'étaient en état de se montrer : ils se séparèrent précipitamment.

CHAPITRE XVIII.

En butte au malheur, on se cache, on s'enferme, on s'abrite ; mais vienne le bonheur, on ouvre toutes ses portes, on lui court au-devant, on l'aspire dans l'air par tous les pores. Swift, une fois dans la rue, ne put se résoudre à rentrer chez lui. Une activité nouvelle animait tout son être ; il avait besoin de marcher, de dé-

penser cette surabondance de vie qu'il se sentait, de savourer sous le ciel la joie que Dieu venait de lui envoyer.

Aimé! aimé d'une fille si brillante, si courtisée! Préféré, à son âge, sans combats! Quel triomphe du mérite sur la jeunesse, la fortune, la naissance! Chère belle, que de candeur, de courage! Quelle vraie grandeur d'âme! Quel noble mépris des préjugés vulgaires! Quelle distance de cette loyauté ingénue à tous les calculs mesquins, à tous les manéges hypocrites des filles du monde!... Ah! c'était là le cœur qu'il lui fallait! un tel amour pouvait s'avouer et n'était point indigne d'un homme!

Il marcha longtemps, tout entier à son ivresse, sans rien voir, sans rien entendre, sans tenir compte ni du temps ni de l'espace, respirant, vivant, aimant!

Quand il rentra chez lui, Patrick lui remit une lettre de mistress Dingley. Il chercha querelle à son domestique.

Il était si loin de Laracor! L'importun souvenir! la sotte invention que cette conversation dénuée de tact et d'à-propos qu'on nomme une correspondance!... Il resta plusieurs minutes à froisser, sans l'ouvrir, le papier qu'il tenait. Mais, comme toute lettre à lire est un remords dont il faut se délivrer, il rompit le cachet.

Dingley écrivait que Stella était malade, assez malade pour que leur médecin eût demandé une consultation qui aurait lieu dans quelques jours. Mais, ne voulant pas compromettre sa responsabilité par un plus long silence, elle ne pouvait pas lui cacher que le plaisir de revoir Presto serait pour Stella le meilleur de tous les remèdes; et, puisqu'il ne revenait pas, il devait s'attendre à les voir arriver incessamment.

A cette nouvelle, le premier mouvement de Swift fut de s'emporter contre Dingley. Cette intrigante, c'était la suite de son plan! Ce cerveau-creux, c'était son éternel besoin de déplacement! Venir à Londres!.. Qu'elle s'en avisât!...

Mais bientôt la colère fit place à l'inquiétude, et ses entrailles paternelles s'émurent. Stella, sa chère enfant, était malade, et il n'était pas près d'elle pour la soigner! Il allait partir, partir sans retard! Mais quoi? laisser Vanessa!... après l'aveu qu'il avait reçu!.. après la promesse qu'il lui avait faite!... la laisser!.. et pourquoi, grand Dieu? pour aller se faire le complice de Dingley, pour confirmer Stella dans les idées folles où on l'entretenait, pour s'exposer de nouveau au danger qu'il avait fui!...

Mais enfin, pauvre enfant, elle était malade!... Si Dingley s'abusait, où était le danger? Si elle avait dit vrai, l'absence n'était donc pas un remède... Est-ce que l'amour le rendrait égoïste? Parce qu'il

ne pouvait être pour Stella un époux, fallait-il la priver d'un père ? Ne lui devait-il pas d'autant plus de pitié qu'il en aimait une autre?... Oh ! il n'y avait pas à balancer, il irait la voir !... Mais les chagrins qu'il voulait consoler là-bas, il allait les faire naître ici !... Oh ! mais ici quelle différence ! et comme, au retour, ils seraient faciles à calmer ! Ici rien n'était impossible ! Pas d'engagements pris! pas d'obstacle dans la calomnie ! Vanessa et lui, ils étaient libres !...

Libres?... pas d'obstacles?... et la pauvre Stella?... Pas d'obstacles!... et qu'était-ce donc que tout ce qui l'enorgueillissait dans Vanessa ? qu'était-ce donc que la juste ambition de sa mère?... N'était-ce pas une mineure, une héritière ? Allait-il renouveler les calomnies de Kilroot et de Laracor ? allait-il entrer de force dans cette famille, exciter une fille à la désobéissance, être un brandon de discorde?... Et lorsqu'il aurait remporté cette triste victoire, qui lui assurait qu'un jour ne viendrait pas où Vanessa se reprocherait d'avoir gâté son avenir en épousant un homme deux fois aussi âgé qu'elle !... Oh ! c'était une humiliation à prévoir ! Il allait partir !

L'âme déchirée, mais la conscience plus calme, il se hâta de faire ses apprêts de voyage... Mais Vanessa ! Il ne pouvait pas quitter Londres sans la voir : son cœur et sa raison lui commandaient plus de ménagements, Il fallait se faire rendre sa promesse, se séparer à l'amiable... mais comment ?

L'étonnement avait arraché à Vanessa son secret : elle le regrettait peut-être. S'il offrait à sa pudeur le moyen de revenir sur cet aveu... Si, s'autorisant de leur familiarité, il feignait de n'avoir vu dans cet emportement de la passion qu'une effusion amicale, et de ne considérer sa promesse que comme une concession momentanée aux exigences d'un enfant volontaire... Cette interprétation pallierait l'oubli où, lui-même, il avait été entraîné par une surprise de son cœur, et ce que ces caresses avaient eu d'un peu vif se légitimerait en prenant un caractère paternel.

Le mal n'était donc pas sans ressource. Il s'arma de fermeté et se rendit chez les Vanhomrigh. Il espérait trouver Esther seule ; mais sa mère n'était point encore sortie pour la promenade de régime que lord Rivers avait la complaisance de faire avec elle tous les matins. Lui taire un départ qu'il venait annoncer à sa fille, Swift ne le jugea pas possible. Esther, en le voyant, avait eu l'air embarrassé ; c'était une bonne disposition, et qui ôtait toute crainte d'un éclat : il annonça qu'il partait le lendemain pour l'Irlande.

Esther pâlit, mais elle ne dit rien, et laissa sa mère témoigner

tous les regrets. Mais, lorsque celle-ci parla de renoncer à sa promenade pour profiter des derniers instants que le docteur avait à leur donner, Vanessa, avec un ton d'autorité qui lui était familier, la renvoya au nom du médecin, et à peine la porte s'était-elle refermée qu'allant droit à Swift :

« Vous partez ?

— Oui, Esther.

— Vous partez !... et votre promesse de ce matin ?

— Ce matin, répondit-il en s'efforçant de sourire, vous m'auriez demandé des choses encore plus impossibles, que je vous les aurais promises également. Vous avez, Hessy, une imagination qui grossit tout : vos désirs sont des besoins, et vos regrets des désespoirs. Vous êtes, ma chère petite, un enfant gâté, qu'il ne faut pas irriter par la contradiction.

— Et à présent, vous ne craignez pas de m'irriter ?

— A présent, vous êtes raisonnable, je suppose.

— Raisonnable !... il n'est plus temps de l'être.

— Tenez, ma chère Esther, ne vous montez pas la tête. Vous êtes dupe de vous-même ; mais moi, je vous connais. Quand il vous arrivera d'aimer, vous ne le direz pas ; vous avez, pour cela, trop de fierté dans l'âme.

— C'est vous, vous, qui me donnez le conseil de mentir !

— La réserve n'est pas le mensonge : ne confondez pas une faute avec un devoir.

— Lorsque nous lisions Shakspeare ensemble, vous m'avez fait admirer la franchise de Juliette. Eh bien ! moi, je suis franche comme elle, et comme elle, pour le monde entier, je ne reprendrais pas mes aveux !

— Juliette aime Roméo ; elle n'aime pas le père Laurence.

— Juliette aime Roméo, et Vanessa aime un homme de génie !

— Vanessa est une exaltée qui s'exagère et ses sentiments et mon mérite ; mais j'aurais du génie que ce ne serait pas une raison pour m'aimer.

— Quoi ! si Shakspeare pouvait revivre, une femme aurait tort de l'aimer ?

— Oui, elle aurait tort ; les gens de génie ne sont bons qu'à admirer. Tout ce qu'ils ont de chaleur dans l'âme, ils le gardent pour leurs œuvres. Ce sont des orgueilleux qui n'adorent que la gloire. Moi, qui vous parle, Esther, moi qui n'ai pas, j'espère, un orgueil dont je n'aurais pas l'excuse, si je vous disais que je suis venu jusqu'à mon âge sans connaître l'amour ! »

Il croyait la décourager par cette déclaration presque sincère ;

mais l'idée imprévue de cette virginité de cœur ravit la jeune amoureuse.

« Oh ! je vous l'apprendrai ! » dit-elle.

Et prenant aux genoux de Swift une posture suppliante et câline :

« Vous m'avez donné des leçons de poésie : laissez-moi, d'élève, devenir professeur à mon tour. »

Il ne s'était mis en garde que contre l'aigreur et la violence ; et Vanessa était si séduisante dans cette attitude, qu'il faillit succomber. Une rechute eût été sans remède : il s'en souvint à temps, et rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie et de sang-froid, il lui prit les deux bras plutôt pour la contenir que pour l'attirer, et d'une voix qu'il chercha à rendre aussi paternelle qu'il pût :

« Écoutez-moi, ma chère enfant, lui dit-il ; puisque vous voilà à genoux, permettez que je vous fasse un petit sermon. Si vous m'aimez, Hessy, c'est que vous m'estimez, et vous ne voudriez pas que je perdisse droit à cette estime. Eh bien ! réfléchissez un peu. Si je vous prenais au mot, si je profitais d'un instant d'égarement pour enchaîner votre avenir, pour détruire les espérances de votre mère, que dirait-on, grand Dieu ! que je vous ai séduite, que j'ai abusé de la confiance qu'inspiraient ma profession, mon âge, que j'ai exploité votre enthousiasme pour les lettres. Ces savants que vous honorez, voulez-vous, en ma personne, les livrer aux sarcasmes des gens du monde ? Irai-je, moi qui suis en vue par mes écrits, en butte à des inimitiés de parti, moi ecclésiastique, irai-je me donner les airs d'un coureur de dots ?

— Et moi, dans la supposition de je ne sais quels commérages, renoncerai-je au bonheur ?

— Le bonheur d'aujourd'hui, enfant, fait souvent le malheur de demain, et ce que vous appelez des commérages, c'est la réputation.

— Ne vous ai-je pas entendu dire que la réputation est la proie du premier oisif, et qu'il n'y a que la conscience qui soit à nous ?

— Et qui vous dit que la mienne soit tranquille ? N'aurais-je pas dû prévoir que votre goût pour l'étude pouvait devenir un entremetteur funeste ? Ma conscience, Esther, m'accuse d'imprudence ; mais ces reproches n'iront pas plus loin.

— Ainsi vous me repoussez !

— Pourquoi ces paroles affligeantes, quand je vous donne la preuve la plus réelle de mon affection ? Hessy, n'abusez pas de ma position. Elle est très-fausse, je ne me le dissimule pas ; mais la crainte du ridicule ne me fera pas manquer à mon devoir. Aidez-moi à le remplir ; soyez généreuse.

— Eh bien ! dit-elle en se levant subitement, vous voulez que tous les sacrifices viennent de moi ; j'y consens !... Je vous jure de maîtriser mon cœur, de ne plus sortir avec vous des bornes de l'amitié !... mais l'amitié a des droits aussi : promettez-moi de rester.

— Non, Esther, il faut que je parte.

— Vous vous défiez de moi ?

— Esther, il faut que je parte.

— Puisque je vous donne ma parole !... Est-ce que vous ne me croyez pas capable de la tenir ?... Mon Dieu ! d'après ce que vous m'avez dit vous-même tout à l'heure, vous ne pouvez pas penser que cela me soit si difficile !... Et vous, vous avez plus d'expérience que moi, plus de clairvoyance, vous devez avoir raison... Je suis une exagérée, une capricieuse, accoutumée à ce qu'on fasse toutes ses volontés... vous voyez donc bien que vous pouvez rester sans inconvénients.

— Esther, il faut que je parte.

— Mais au moins donnez-moi une raison... Est-il arrivé quelque chose depuis ce matin ?

— Esther, quand je vous dit qu'il le faut !...

— Décidément, vous me refusez ?... Eh bien ! comme il vous plaira ! Je ne veux pas vous retenir de force ! »

Elle lui tourna le dos.

« Esther, voyez comme vous avez peu d'empire sur vous-même, et si je puis me fier à votre parole.

— Je ne l'ai donnée qu'à une condition.

— Vous la tiendrez sans condition.... Soyez donc raisonnable ! Comment ? parce que je vais en Irlande...

— Qu'importe où vous allez, si vous ne revenez pas ?

— Je reviendrai dès que je pourrai le faire honorablement.

— Je sais bien que vous ne reviendrez pas. »

Il était vainqueur et ne pouvait que perdre à prolonger ce débat pénible. Il prit un livre et lut, ou fit semblant, jusqu'au retour de sa mère. Mais, une fois leur tête-à-tête rompu, il n'eut pas le courage de passer loin d'elle la fin de cette dernière journée, et il s'efforça, par mille adoucissements, par la promesse de lui écrire et de la revoir, à lui atténuer l'effet d'une séparation dont il ne sentait que trop lui-même toute l'amertume.

Ces soins affectueux, il les prit avec d'autant moins de scrupule qu'Esther, soit fierté, soit résignation, n'essaya par aucune instance à voix basse, par aucune allusion, par aucun regard suppliant, de le faire revenir sur la détermination prise. Même au moment des

adieux, elle ne versa pas une larme, et ce fut un grand soulagement pour Swift de penser qu'en quittant cette âme blessée il lui laissait du moins les consolations de l'espérance.

CHAPITRE XIX.

Il y avait deux jours que Swift était parti sur un beau cheval, appelé par lui Bolingbroke, du nom du ministre qui le lui avait donné pour toute récompense de ses services; et, conformément à l'itinéraire qu'il avait laissé à Londres, au cas qu'on eût à lui transmettre quelque nouvelle du ministère, il avait passé la seconde nuit chez le recteur de la paroisse d'Upper Letcombe, dans le Berkshire, et se disposait à continuer son voyage, lorsqu'on lui annonça qu'une dame le demandait.

Une dame!... Il s'empressa de descendre au parloir... C'était Vanessa!

Vanessa!... La surprise, la joie lui ôtèrent toute réflexion. Il jeta un cri et courut à elle. Mais ce ne fut qu'un éclair, et aussitôt s'arrêtant :

« Vous ici, grand Dieu! Esther, vous ici!

— Vous n'avez pas voulu rester, dit-elle avec un rire amer.

— Et avec qui êtes-vous venue?

— Seule.

— Seule!... Malheureuse enfant, vous compromettre à ce point!

— C'est ce que je veux!... Vous ne me parlerez plus maintenant des prétentions de ma famille.

— Et votre mère, votre pauvre mère!... quel chagrin!

— Et le mien!.. s'écria-t-elle avec un geste violent, qui de vous y songe? »

Et ses lèvres tremblaient, et ses joues étaient marbrées de sang.

« Le vôtre, Esther, n'est rien auprès de celui que vous vous préparez!... Que va-t-on dire?

— La vérité!... Que je vous aime et que je vous ai suivi.

— Et votre honneur?

— Il est entre vos mains.

— Oui, heureusement, il est entre mes mains; il est aux mains d'un honnête homme, aux mains d'un prêtre dont le devoir est de faire rentrer au bercail les brebis égarées.

— Non, non! il est trop tard! Si vous me désavouez, je suis perdue!

— Vous ne l'êtes pas, Esther. Vous êtes au bord d'un abîme; mais vous pouvez reculer.

— Eh bien! si je le puis, je ne le veux pas!... Je suis perdue!... je suis perdue! »

Elle allait par la chambre, à grands pas, animée d'une joie sauvage et triomphant à l'idée d'être perdue. Il n'y avait pas à la raisonner; il n'y avait plus à lui parler de ses intérêts, de son devoir, de sa famille, de sa mère : Swift était tout pour elle. Il le comprit. Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de parler de lui, de se faire égoïste pour la sauver, et il n'hésita pas.

« Et moi, lui dit-il, vous voulez donc me perdre aussi!... Peu vous importe que je passe pour un traître, pour un infâme suborneur! peu vous importe que je sois déshonoré!... Vous pouvez tout réparer; il en est temps encore, et vous ne le voulez pas, et vous aimez mieux m'entraîner dans votre chute!

— Moi! je n'en ai ni la force ni le désir!... Repoussez-moi! je ne vous demande pas de pitié!

— Ce n'est pas vous repousser, Esther, que de vous tendre la main pour vous ramener à la raison et au devoir.

— Le devoir!... la raison!... A quoi bon tous ces prétextes?... Je ne vous ai pas consulté : vous êtes libre, vous êtes prudent!... Écoutez vos intérêts!

— Mes intérêts!

— Oui, vos intérêts!... Moi, j'ai tout quitté pour vous, je vous ai tout sacrifié! vous êtes mon seul espoir, mon seul refuge! et vous me rejetez!... Allez, vous n'êtes qu'un ingrat, et vous auriez moins de raison si vous aviez plus de cœur! »

A ces reproches, Swift ulcéré poussa, en bondissant, un cri d'indignation. Il semblait que le délire de Vanessa fût contagieux.

« Ah! je suis sans cœur, s'écria-t-il, parce que je ne tombe pas comme elle en démence! je suis sans cœur, parce que je ne spécule pas sur son égarement! je suis sans cœur, parce que je ne foule pas aux pieds son honneur et le mien!... sans cœur, et c'est elle qui le dit!... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour être mis à cette torture? »

Cette explosion d'une âme toujours si concentrée avait été à l'âme de Vanessa.

« Pardon! pardon! s'écria-t-elle en se jetant à deux genoux devant Swift. Je vais partir! je vais partir! on ignore où je suis.... on ne le saura jamais.... Oh! dites-moi seulement que vous me pardonnez, et je pars!

— Te pardonner, pauvre âme malade! dit Swift en la relevant.

C'est à moi à te demander pardon de tout le mal que je suis forcé de te faire. »

Comme il la relevait, la porte s'ouvrit avec fracas, et le capitaine Vanhomrigh s'élança dans la chambre, suivi de sa mère.

« Les voilà ! cria-t-il d'un air victorieux.

— Oui, la voilà, madame, dit Swift ; rassurez-vous.

— Ah ! ma fille ! » s'écria mistress Vanhomrigh.

Elle n'eut pas la force d'en dire plus, et serait tombée si Esther ne l'eût reçue dans ses bras. Swift s'empressait vers elle ; le capitaine lui barra le passage, et d'une voix sourde :

« Monsieur, rendez grâce au ciel d'être prêtre !

— Vous faites bien de me rappeler que je le suis, repartit Swift. Mais pas de menaces ! Votre sœur n'est compromise que par vos cris. »

Et l'écartant de son chemin, il passa outre.

« Monsieur le docteur, gardez vos leçons pour vous, dit le capitaine : nous savons trop ce qu'elles coûtent.

— Vous voyez, Esther, dit Swift, dédaignant de se retourner pour lui répondre.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, si on l'a dit, on ne le dira plus !... C'est moi, entendez-vous, moi seule qui suis coupable, puisque c'est un crime d'aimer !... Il ne m'aime pas, lui : êtes-vous contents ?... Êtes-vous contents ? il me repousse !... Remerciez-le donc, au lieu de l'accuser !

— Misérable ! n'as-tu pas de honte ? s'écria le capitaine. Va, je te renie pour ma sœur !

— La honte est de l'être ! répliqua Esther indignée.

— Insolente !

— Ma fille ! comment, votre frère aîné, le chef de la famille !...

— Qu'il en remplisse donc les devoirs.... Je me souviens, ma mère, d'avoir vu monsieur à votre table ; mais je ne le connais pas.

— Vous êtes trop bonne, madame, de discuter avec cette furieuse.... C'est assez de criailleries ; je vais la faire emporter par nos gens ! »

Mistress Vanhomrigh le retint.

« Godfrey, un peu de patience, donnez à votre sœur l'exemple de la modération.

— Écoutez-moi, madame, dit Swift, qui se contenait à grand' peine. Voulez-vous terminer tout ceci ? faites-moi l'amitié de sortir. Vous vous irritez les uns les autres. Laissez-la se calmer, et je vous promets qu'elle entendra raison. »

Mistress Vanhomrigh approuvait ce conseil : son fils l'interrompit : « Eh ! morbleu ! madame, à quoi bon tant de façons? Je n'ai besoin de personne pour réduire cette effrontée ! »

Il allait en venir aux preuves, lorsque sa mère s'interposa avec plus d'énergie qu'on n'aurait pu le penser. Furieux de voir son autorité méconnue :

« Ah ! vous prenez son parti ! s'écria-t-il. Eh bien ! comme il vous plaira, je ne me mêle plus de rien ! »

Et poussant la porte à ébranler toute la maison, il sortit du parloir comme il y était entré.

Mistress Vanhomrigh leva les yeux au ciel et soupira ; mais par une ruse toute maternelle, voulant pallier l'emportement de son fils :

« Eh bien ! nous vous laissons, docteur, dit-elle à Swift. Je mets toute ma confiance en vous. Faites-lui comprendre, à cette malheureuse enfant, l'extravagance de l'idée qu'elle s'est mise en tête.

— Oui, madame, » dit Swift en la reconduisant.

Mais près de sortir, elle s'arrêta court.

« Bon Dieu ! qui aurait pu prévoir une pareille chose !... S'amouracher de vous, à votre âge !... Dites-lui bien, cher docteur, que vous êtes beaucoup trop vieux pour elle.

— Oui, madame, » répéta Swift.

Et il lui fit dépasser le seuil, mais elle resta dans l'embrasure ; et tenant la porte entre-bâillée :

« Expliquez-lui que, dans quelques années, la différence sera tout à fait choquante, et qu'elle sera encore jeune à l'époque où vous entrerez dans l'âge des infirmités.

— Oui, madame.

— Et puis, faites-lui observer surtout, mon bon docteur, que vous n'êtes pas pour elle un parti suffisant.

— Oui, madame.

— J'en ai un si magnifique en vue !... un si beau nom !... une si grande fortune !... et un jeune homme, docteur, un tout jeune homme !... un jeune homme charmant !... Vous seriez évêque, comme on vous l'a promis, mon cher docteur, que ce serait de la démence à elle de vous sacrifier le parti que je lui ménage.

— Oui, madame.

— Mais vous ne l'êtes pas, mon bon docteur.

— Non, madame. »

Il avait la main sur la clef, et à chaque réponse il rétrécissait l'ouverture.

« Mais vous ne le serez jamais, la reine ne le veut pas. »

Il allait fermer la porte ; il lâcha prise.

« De qui tenez-vous cela, madame, s'il vous plaît?

— De qui? dit mistress Vanhomrigh, regagnant le terrain perdu. De la duchesse de Somerset elle-même, qui s'en est vantée!... Oh! c'est positif!... Voyez un peu la belle perspective! femme d'un petit ministre de campagne! Elle qui peut briller à la cour, végéter toute votre vie en Irlande! Après tous les sacrifices que j'ai faits pour qu'elle allât de pair avec ce qu'il y a de mieux, elle ne m'en dédommagerait pas!... Mais ce serait odieux! n'est-il pas vrai, mon excellent docteur?

— Oui, madame.

— Et si vous saviez comme moi l'état de mes affaires!... Hessy croit les connaître, mais elle ne les connaît pas... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il faut, vous m'entendez, docteur, il faut absolument qu'elle ne me contrecarre pas dans mes projets.

— Oui, madame.

— Il ne s'agit pas ici de se piquer de désintéressement, mon cher docteur : elle n'est pas seule. Rappelez-lui qu'il s'agit de l'avenir de toute sa famille, de sa petite sœur qu'elle aime tant, de son frère qui est un panier percé, de sa mère qui est malade, plus malade qu'on ne croit, et qui voudrait, avant de les quitter, les savoir tous pourvus... »

C'était à n'en pas finir.

« Madame, interrompit Swift, toutes vos raisons sont parfaites; mais vous aurez le temps de les lui faire goûter en route. En ce moment, l'essentiel est qu'elle parte. »

Et, sans attendre sa réponse, il ferma enfin la porte.

Quand il se retourna du côté d'Esther, il la trouva aussi immobile, aussi pâle qu'elle était rouge et agitée l'instant d'auparavant. Il augura bien de cet abattement, et se promenant à pas lents dans la chambre, il la laissa quelques minutes de plus à ses réflexions. Puis il se rapprocha d'elle, et lui prenant la main :

« Eh bien! Esther, lui dit-il, voulez-vous que nous allions rejoindre votre mère? »

Elle ne répondit point; mais c'était assez de ce muet aveu. Il appela mistress Vanhomrigh.

« Venez, madame, venez embrasser votre chère fille. »

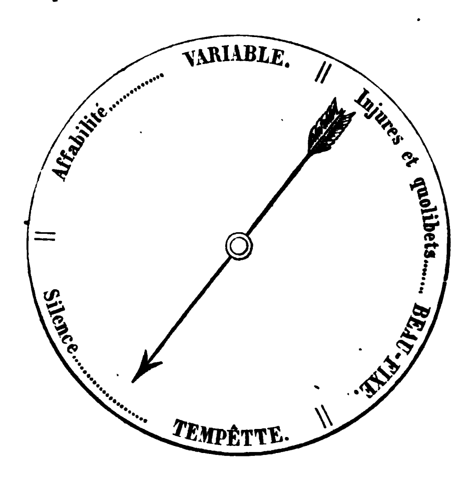
Il n'avait pas achevé, que déjà la pauvre mère tenait son enfant dans ses bras et la couvrait de baisers et de larmes. Celle-ci, comme engourdie et insensible, se laissait faire et ne témoignait rien. Il ne fallait pas prolonger cette scène : Swift se hâta de demander la chaise de poste de mistress Vanhomrigh. Mais le capitaine, dans son dépit, ne s'était pas fait scrupule de la prendre et de partir seul

pour Londres. Heureusement, celle d'Esther était là, et abrégeant de pénibles adieux auxquels elle ne prit aucune part, Swift l'y fit monter avec sa mère.

Tant que la voiture fut en vue, il se tint sur le seuil à la suivre des yeux. Mais Esther ne se montra point à la portière, et il n'aperçut que mistress Vamhomrigh qui le remerciait et le saluait de la main.

CHAPITRE XX.

La douleur a, comme les fleuves, une tendance à fuir sa source, quoique souvent, comme eux, elle ne fasse que croître à mesure qu'elle s'en éloigne. Swift se hâta de se remettre en route... Dans quelles dispositions d'âme?... Elles sont difficiles à juger chez un homme qui traite la sensibilité de faiblesse, et qui dédaigne les larmes, les plaintes, les soupirs et tous les soulagements que la nature indique aux affligés. Néanmoins, Patrick qui, plus que personne, était intéressé à connaître l'humeur de son maître, avait une manière de la constater qu'il regardait comme infaillible. Il consultait le baromètre que voici :



Or, de tout le voyage, à l'exception des ordres indispensables à donner, Swift n'ouvrit pas la bouche.

« Allons! voilà qu'il me boude! se dit Patrick. On ne peut pourtant pas quitter une ville comme Londres sans accepter quelques verres de trop. »

Cependant, ils voyageaient avec une telle précipitation que le silence de Swift pouvait s'attribuer à l'inquiétude que lui donnait la santé de miss Johnson; et Patrick arriva à Laracor, harassé, écorché, mais la conscience à peu près tranquille.

Il était sept heures du soir, lorsque Swift entra au presbytère. On était à la fin du mois de juin, et Stella, assise devant la maison, se chauffait, comme une bonne vieille, aux rayons du soleil couchant. Dès qu'elle aperçut Swift, elle se leva comme autrefois en criant : « Presto!... » mais elle ne battit plus des mains comme autrefois; elle n'accourut plus comme autrefois à sa rencontre.

Pauvre Stella! elle était si faible! elle avait l'haleine si courte!... pour s'être levée avec trop d'empressement, elle eut au cœur un battement qui la força de se rasseoir.

« Chère, chère Stella! s'écria Swift alarmé.

— Ce ne sera rien, dit-elle d'une voix oppressée; je ne vous attendais pas encore, et la surprise m'a rendue toute nerveuse. »

Elle riait et pleurait tout ensemble. Ses joues étaient pâles, ses traits allongés, ses yeux agrandis. Swift demanda où était Dingley.

« A pêcher dans l'île, n'est-ce pas?

— Oh! non! il y a longtemps qu'elle ne pêche plus.

— J'aurais dû le deviner!... et que fait-elle maintenant? Lit-elle toujours Partridge?

— Partridge!... Vous ne savez donc pas, Presto? c'était un menteur!

— Vraiment!

— Mon Dieu oui! Figurez-vous qu'il est mort sans l'avoir deviné, lui qui prétendait tout savoir.

— Voyez-vous cela!... et qu'en dit Bec?

— Elle est furieuse contre lui.

— Elle a raison. Tous ces soi-disant sorciers sont d'infâmes imposteurs.

— Pas tous, Presto. Par exemple, celui qui a prédit la mort de ce charlatan de Partridge, Bickerstaff a certainement bien dit la vérité.

— C'est un hasard, ma chère, et vous verrez que pas une autre de ses prophéties ne s'accomplira... Et la politique, Bec s'en occupe-t-elle toujours?

— Non, c'est fini. Elle ne lit plus la gazette que pour y chercher votre nomination. »

Swift secoua la tête.

« Eh bien, reprit-elle, ils ne vous ont donc rien donné?

— Si fait : ils m'ont donné un cheval qui m'a servi à m'éloigner d'eux.

— Les vilaines gens!... C'était bien la peine de nous quitter!

— Vous avez raison, ma belle; c'est une bonne leçon pour ce coureur de Presto. Mais le voici revenu et bien corrigé; dorénavant il restera ici à soigner sa pauvre petite malade.

— Oh! si vous restez, je serai bientôt guérie!... Vous ne savez pas comme on est triste ici, quand vous n'y êtes pas.

— Chère enfant!... allons!... nous prendrons notre revanche!... Nous jouerons, nous rirons, nous nous amuserons!... Et la consultation?... Qu'ont dit les médecins? »

Dingley arriva juste à temps pour répondre. Ils avaient ordonné des bains de mer.

« En voici précisément la saison, dit Swift. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais vous établir dans quelque joli petit endroit au bord de la mer.

— Et vous? dit Stella.

— Moi, j'ai toutes sortes d'affaires qui me forceront d'être un peu partout, à Dublin, à Laracor; j'irai et je viendrai, monté sur Bolingbroke.

— Oh! voyons donc Bolingbroke! » demanda Stella.

Elle s'appuya sur Swift et sur Dingley, et ils prirent tous trois le chemin de l'écurie.

« Regardez comme il est beau, dit Swift. Est-ce qu'il ne vaut pas bien un évêché?

— Pourrai-je le monter, Presto?

— Oui, ma belle, quand vous serez un peu plus forte. Dépêchez-vous de vous rétablir : je vous ai apporté le plus charmant habit de cheval...

— Un habit de cheval?

— Oui, une espèce d'habit d'homme... c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus à la mode à Londres en ce moment. Venez voir! »

Ils rentrèrent à la maison; et Swift tira de ses valises diverses emplettes pour Stella, l'habit de cheval, un microscope, un jeu d'échecs, du chocolat.

« Quant à Dinglibus, je ne me suis occupé que de son nez. Voici pour le dehors, dit-il en y posant une paire de lunettes, et voilà pour le dedans, » ajouta-t-il en lui mettant dans les mains un gros paquet de tabac du Brésil.

Les deux amies le remerciaient : il les interrompit en les priant d'a-

vancer l'heure du souper. Les convenances ne lui permettaient pas de reposer sous le même toit que d'aussi belles dames ; et, en sortant de table, il irait demander l'hospitalité au docteur Warburton.

« Pauvre Presto, que nous chassons de chez lui ! dit Stella.

— Laissez faire ! Presto ne tardera pas à vous mettre à la porte. Ce soir, il a à causer avec son curé, à se faire rendre compte de la conduite de Dinglibus en son absence. Mais demain... non, non, demain, M. Presto a envie de faire le paresseux... mais après-demain, en allant à Dublin voir son archevêque, il visitera la côte, et fera ce qu'il faudra pour se débarrasser de vous. »

Swift avait recouvré la parole. Il égayait Stella, il tourmentait Dingley. Patrick, qui servait à table, fut tout à fait soulagé ; et, dès que son maître fut parti, il profita de sa liberté pour aller faire des visites dans le voisinage. Son absence avait été longue, et il avait beaucoup d'amis : il ne rentra que le lendemain assez tard. Swift était déjà arrivé : il était dans sa chambre, seul et plus silencieux que jamais.

« On ne peut pourtant pas revenir dans son pays sans accepter quelques verres de trop ! vraiment, monsieur n'est pas raisonnable. »

Il n'y avait pas, cette fois, d'illusion à se faire. Swift ne cessait de parler, de plaisanter tant qu'il était avec ses amies, et, dès qu'il se trouvait tête à tête avec Patrick, il ne desserrait plus les dents. Patrick, pour vivre en paix avec son maître, se condamna à une rigoureuse abstinence.

Cette abstinence était d'autant plus méritoire, qu'il avait retrouvé une foule de connaissances à Dublin, où le docteur venait de louer un pied-à-terre, et quelques autres aussi à Dunleary, où Stella prenait ses bains de mer.

Dingley, qui avait peur de l'eau, passait son temps à ramasser des coquillages ; mais, quoique nouveau, ce goût ne l'absorbait pas au point de détruire en elle toute curiosité féminine. Dans l'intervalle des recherches et classifications, elle essaya de faire causer l'honnête Patrick sur son maître et sur Londres. Patrick était un franc ivrogne, paresseux, inexact, mais il n'était pas bavard. Quand il ouvrait la bouche, c'était pour boire. Ce n'était pas par scrupule, mais qu'aurait-il pu dire ? Il vivait dans une torpeur béate ; il ne voyait ni n'entendait rien autour de lui. A ce degré, l'ivrognerie rend discret. Il ne savait rien des ministres, rien des Vanhomrigh, encore moins des étranges visites que son maître avait reçues à Letcombe : le cabaret de Letcombe n'était point sur la route de Londres. Mais il en aurait été témoin, qu'il n'y aurait pas vu matière à commérages. Dingley perdit donc sa peine, et, loin d'obtenir

aucun renseignement, ce fut elle qui apprit à Patrick les promesses dont les ministres avaient leurré son maître.

Patrick, qui ne retirait aucun fruit de sa sobriété, et qui se tâtait naïvement la conscience, y cherchant quelque autre péché à qui il pût attribuer ce silence obstiné qui l'alarmait, sortit tout à coup du brouillard où s'égaraient ses idées. Plus de doute, le coupable, c'était le ministère. Il respira, et se déliant d'une obligation superflue, il se remit à boire.... à boire au succès des vœux de son cher maître : et bientôt il put croire qu'à force de souhaits et de libations il avait vaincu la fortune ennemie ; car, en revenant un soir de Dunleary, ils trouvèrent une grande lettre au timbre du ministère.

C'était, en effet, une lettre du lord trésorier, qui, à défaut d'un évêché dont il ne pouvait disposer en ce moment pour des raisons impossibles à écrire, offrait à son cher Jonathan, soit un canonicat à Windsor, soit le doyenné de Saint-Patrick à Dublin, lui laissant le choix, pour faire preuve de bonne volonté, mais espérant bien qu'il donnerait la préférence à Windsor.

Après tant d'espérances déçues, après la confidence de mistress Vanhomrigh à Letcombe sur les dispositions de la reine, c'était beaucoup que d'avoir le choix entre deux places qui, l'une ou l'autre, valaient au moins mille livres sterling. Swift retrouva subitement la parole ; et prenant, faute de mieux, son domestique pour confident de cette bonne nouvelle :

« Eh bien! maître Patrick, lui demanda-t-il d'un ton goguenard, que choisiriez-vous à ma place?

— Le doyenné, » dit Patrick, qui était Irlandais et ne connaissait rien de préférable à Dublin.

Swift haussa les épaules et lui tourna le dos.

« Au fait, pensa Patrick en se mordant les lèvres, j'aurais dû dire Windsor, car il n'est pas difficile de voir qu'il se plaît plus en Angleterre qu'en Irlande. »

Heureusement, ce ne fut qu'un nuage : Swift retrouva toute sa gaieté. Quoique seul, il commanda un meilleur souper qu'à l'ordinaire ; il se fit servir une bouteille de vin de Champagne, et il en versa lui-même un verre à Patrick.

Patrick eut, toute la nuit, les rêves les plus agréables.

Ceux de Swift ne le furent pas moins. Il était résolu d'opter pour Windsor; il allait pouvoir quitter cette maudite Irlande!... Stella, grâce aux bains de mer, à l'exercice du cheval, grâce aux distractions qu'il lui procurait, allait de mieux en mieux : ses joues étaient moins pâles, sa respiration plus libre. Elle reprenait des forces, de l'enjouement, de l'embonpoint ; et, à mesure qu'elle renaissait à la

santé, la conscience de Swift s'élargissait, et à tous les vœux qu'il formait pour le rétablissement de sa chère malade se mêlait malgré lui un vague espoir de recouvrer sa liberté.

Cet espoir, il n'avait rien fait pour le réaliser d'autre part. Sachant par expérience tout le danger des ménagements, il s'était abstenu d'écrire à Vanessa, et n'en avait eu des nouvelles qu'une fois et par une lettre de mistress Vanhomrigh, où elle le remerciait du service signalé qu'il leur avait rendu à Letcombe, et lui donnait des détails satisfaisants de leur voyage. A cette lettre il avait eu le courage de ne répondre que par des félicitations et des offres banales de service. Mais aujourd'hui que le ciel semblait lui savoir gré de sa fermeté, devait-il s'armer contre lui-même d'un rigorisme exagéré? Ne serait-il pas par trop ridicule de se croire indispensable au bonheur d'une jolie fille de dix-huit ans, et de sacrifier des sentiments profonds, incontestables, à un soi-disant amour dont il n'avait jamais existé d'autre preuve qu'une maladie restée au fond de la mer?

Que mistress Vanhomrigh, dans ses calculs ambitieux, crût ou feignît de croire à la guérison prochaine de sa fille, Swift connaissait Vanessa, son calme n'était point de l'oubli : c'était la fierté qui dédaigne de se plaindre. Mistress Vanhomrigh n'était forte que de l'appui qu'il lui prêtait. Mais maintenant qu'il n'avait plus les mêmes raisons de faire cause commune avec elle, s'il lui retirait cet appui, elle serait bien obligée de rabattre de ses prétentions, et elle aimerait mieux avoir pour gendre un chanoine de Windsor, en passe d'être évêque, que de condamner sa fille au chagrin et au célibat. Il n'y aurait donc de désappointé que cette sotte intrigante de Dingley; et, sans faire la moindre peine à sa bonne petite Stella, il pourrait consacrer sa vie à sa chère Vanessa, et lui prouver que la froideur, la dureté dont elle l'accusait, n'étaient qu'une nécessité cruelle qu'il avait dû s'imposer à lui-même.

Oh! quel bonheur, de réunir sans rivalité les deux objets de son affection, de pouvoir aimer de tous ses amours à la fois, d'être époux sans cesser d'être père! quel bonheur de serrer sur son cœur ces deux têtes chéries, de leur apprendre à s'aimer, de donner à Stella une jeune mère, une protectrice dans le monde, de l'y voir inspirer et ressentir un amour véritable, et de la faire jouir, à son tour, du bonheur dont elle n'aurait pas privé ses amis!

La lettre du lord trésorier avait été recommandée au lord lieutenant d'Irlande, qui l'avait envoyée à Swift par un exprès; mais il en était venu par le même bâtiment une autre que la poste lui apporta le lendemain au réveil.

Celle-ci était de mistress Vanhomrigh.

Elle lui écrivait, tout agitée, que lord Rivers (le gendre dont elle avait parlé sans le nommer) venait enfin de lui laisser entrevoir l'intention de demander la main d'Esther. Il allait sans dire qu'un tel parti comblait tous ses désirs, et elle espérait bien que sa fille ne serait point assez déraisonnable pour le refuser ; mais pour plus de sûreté, avant de lui faire part de cette offre, elle venait demander à l'aimable, à l'excellent docteur, un nouveau service, un service d'ami : c'était d'achever ce qu'il avait si loyalement commencé, de vouloir bien user de son influence sur Esther pour la décider à ce mariage.

La requête ne pouvait pas arriver plus mal à propos : Swift mit la lettre en pièces. Mais il n'y a rien de tel, pour se disposer à écouter la raison, que de céder à un mouvement de colère. Honteux de son emportement, il se calma, et ramassant les débris de la lettre, il réfléchit qu'avant de prendre une détermination, il fallait sonder Stella. Il se rendit donc à Dunleary, et le prenant sur un ton de plaisanterie qui lui permettait de reculer au cas qu'il s'avançât trop, il annonça la grande nouvelle.

« J'ai déjà l'avis de Patrick. Voyons le vôtre, mesdames. »

Dingley ouvrait la bouche, il la lui ferma.

« Les plus jeunes doivent opiner les premiers. Stella, que me conseillez-vous, Saint-Patrick ou Windsor? »

Stella, au lieu de répondre, regardait Swift dans les yeux.

« Eh bien?

— Qu'aimez-vous mieux, Presto?... Moi, il me semble que Windsor....

— Eh ! sans contredit ! s'écria Dingley.

— N'est-ce pas? dit Swift. A Windsor, Presto sera près des ministres, et pourra intriguer à son aise. Il sera un peu loin de Stella ; mais il la laissera dame et maîtresse à Laracor, et il viendra la voir.... »

Pendant qu'il parlait, Stella tenait fixés sur lui des regards pleins d'anxiété, et il n'eut pas fini qu'elle se jeta dans ses bras toute en larmes.

« Oh ! ne dites pas cela ! ne dites pas cela !... Vous ne me quitterez plus, n'est-il pas vrai ? Vous m'emmènerez partout où vous irez !

— Oui, ma chère, oui, ma belle, s'écria Swift, oubliant tout à la vue de ce désespoir subit.

— Presto plaisante, ajouta Dingley, charmée de pouvoir se rassurer elle-même.

— Je sais bien qu'il plaisante, dit Esther le cœur gros, et sou-

riant à travers ses larmes; mais c'est égal! c'est plus fort que moi! cela me fait de la peine! »

A force de caresses et de protestations, Swift parvint à la remettre de cette alarme, et la journée s'écoula à causer des deux places, à supputer les avantages de chacune. Avec une promptitude tout enfantine, Stella avait passé d'une inquiétude extrême à une extrême confiance, faisant des plans, réglant la dépense, disposant de Swift, de sa place, de sa bourse, avec une telle ingénuité qu'il aurait fallu plus que du courage pour la désabuser.

Patrick n'était pas très-content de voir que toutes les voix étaient pour Windsor; cependant l'essentiel était que son maître reprît de la sérénité.... Mais il fut bien étonné lorsque, dans le tête-à-tête, il le retrouva plus morne que jamais.

« A qui diable en a-t-il ? »

Cette idée le tourmenta toute la nuit, et il ne put fermer l'œil. Mais le lendemain il fut bien autrement étonné lorsqu'il apprit que Swift, qui n'avait fait jusqu'au matin que se promener de long en large dans sa chambre, venait d'écrire au lord trésorier qu'il choisissait Dublin.

C'était fort honorable pour Patrick : son sentiment prévalait. C'était fort agréable aussi : il ne quitterait pas son cher pays. Mais le plus beau de l'affaire, c'est que le silence s'expliquait par l'embarras du choix, et que l'aiguille du baromètre allait tourner. Elle tourna effectivement à Dunleary; mais au retour elle revint à tempête.

Cette fois, Patrick n'y tint plus. Il se noyait l'estomac, pour plaire à son maître; il lui donnait d'excellents conseils que celui-ci, malgré ses préventions dédaigneuses, finissait par suivre; et on ne lui savait gré de rien. On ferait bien mieux de lui dire tout de suite que son service ne convenait plus, ou plutôt il ferait lui-même sagement d'éviter ce mauvais compliment. Mieux valait demander son compte que de le recevoir. Il le demanda.

Mais il n'obtint pas de réponse. Ce silence, étant précisément le grief qui le décidait à partir, ne pouvait le décourager : il répéta sa phrase.

« Qu'est-ce que tu dis? s'écria Swift. Tu veux ton compte?

— Oui, monsieur.

— Ton compte!... toi!... Tu as trouvé une meilleure place?

— Non, monsieur.

— Et que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Tu ne sais pas!... Alors pourquoi me quitter?

— Parce que je vois bien que mon service déplaît à monsieur.

— Eh oui, sans doute, il me déplaît ! Mais crois-tu, par hasard, trouver un maître à qui il ne déplaise pas, brute que tu es, fainéant, infâme ivrogne ? »

Sous ce torrent d'injures, la face de Patrick s'épanouit comme une fleur d'été ranimée par une pluie d'orage, et il se repentit de sa démarche.

« Au surplus, continua Swift, cela te regarde. Bon voyage ! Va te faire pendre ailleurs ! Voyons ! Qu'est-ce que je te dois ?

— Oh ! monsieur.

— Quoi ? oh ! monsieur.... je te demande ce que je te dois.

— Oh ! monsieur, s'écria Patrick, se jetant aux genoux de son maître, je vous en prie, monsieur, ne me chassez pas !

— Comment, que je ne te chasse pas, animal !

— Non, monsieur, je vous en conjure.

— Ah ça ! est-ce que tu ne viens pas de me demander ton compte ?

— Si, monsieur, mais....

— Son compte, cet insolent !.... Un drôle que je ne gardais que par charité !...

— Oui, monsieur.

— Un imbécile qui ne sait faire œuvre de ses dix doigts !

— Oui, monsieur.

— Un sac à vin qui passe sa vie au cabaret !

— Oui, monsieur.

— Un gredin qui devrait s'estimer heureux de n'être pas jeté à la porte !

— Oui, monsieur.

— Mais qui est-ce qui voudra de toi, misérable ? poursuivit Swift en lui tirant l'oreille avec colère.

— Personne, monsieur, personne.

— Tu crèveras de faim !

— Oui, monsieur.

— Et tu viens me mettre le marché à la main !

— Je ne le ferai plus, monsieur ! j'ai eu tort !... je me suis trompé !... je vous demande bien pardon !...

— Impudent !... tu mériterais que je te prisse au mot !

— Oh ! monsieur, par pitié !... par pitié !...

— Allons, c'est bien ! décampe ! dit Swift en le poussant à terre. Va te mettre au lit, ivrogne.

— Ivrogne, monsieur ! il y a plus d'un mois que je ne bois que de l'eau.

— Va te mettre au lit, te dis-je, et que je ne te revoie pas de la journée ! »

L'innocence de Patrick était calomniée; mais la punition n'était pas forte. Il sortit en rampant de la chambre, et, heureux d'en être quitte à si bon marché, il alla se mettre au lit.

Swift n'avait pas été un modèle de patience; mais le moyen d'être de sang-froid ! Depuis la lettre du lord trésorier, il était en proie à une perplexité horrible. Lui laisser le choix entre Windsor et Dublin, c'était annuler le passé, c'était le forcer de recommencer ses anciens combats, d'opter de nouveau entre Stella et Vanessa. Après bien des tergiversations, il avait mis fin à la lutte; il avait sacrifié Vanessa, sans doute parce que c'était se sacrifier lui-même, et que si, dans les circonstances ordinaires, l'amour parlait dans son cœur plus haut que le devoir, le devoir à son tour et les sentiments désintéressés prenaient le dessus dans les occasions importantes. Mais tout ce qu'il avait d'empire sur lui-même, il l'avait employé à cet acte d'héroïsme : il ne lui en restait plus pour des détails mesquins.

Le moyen d'être de sang-froid ! Il venait de répondre au lord trésorier, de donner la préférence à l'Irlande, dont le séjour lui était odieux, de se condamner à l'exil, à l'oubli. Car c'est surtout avec les gens en place que les absents ont tort : Windsor pouvait le mener à tout; Saint-Patrick était une retraite.

Le moyen d'être de sang-froid ! Il venait d'écrire à Vanessa une lettre décachetée et sous le couvert de mistress Vanhomrigh pour lui conseiller d'épouser lord Rivers. Il avait poussé la force d'âme jusqu'à lui annoncer qu'il avait eu à choisir entre Saint-Patrick et Windsor, et qu'il avait choisi Saint-Patrick.

Le moyen d'être de sang-froid, lorsque, contraint par sa conscience plus dure que la nécessité, on vient de s'imposer à la fois des souffrances et des torts volontaires, de se faire tout ensemble et victime et bourreau !

Hélas ! il ne lui restait pour toute consolation que le sentiment d'avoir rempli son devoir. Avec une impatience fiévreuse, il attendait que la nouvelle du mariage de Vanessa vînt lui donner le coup de grâce, lui éteindre au cœur un dernier rayon d'espoir. Mais ce vœu ne fut point exaucé. Elle lui répondit, mais pour déclarer qu'elle n'épouserait pas lord Rivers. Il ne fallait point, disait-elle, chercher à son refus d'autre motif que celui-ci : elle voulait pouvoir estimer son mari. Elle terminait en remerciant Swift de ses conseils, dont elle regrettait d'avoir si mal profité, mais elle espérait qu'il ne se découragerait pas et qu'il lui continuerait ses bontés, dont elle tâcherait d'être plus digne à l'avenir.

Ce passage était le seul qui permît de croire encore à de l'amour.

Ce pouvait être le dernier effort d'une espérance qui fait naufrage. Swift, aimant mieux pécher par excès de prudence, l'interpréta ainsi, et, comme il était aussi important de ne point entretenir les illusions de cette âme malade que de ne point aigrir sa blessure, il tempéra ce que sa réponse pouvait avoir involontairement de trop affectueux, en l'adressant à mistress Vanhomrigh comme la lettre précédente.

A vingt ans, les filles anglaises sont fort indépendantes, surtout lorsqu'elles ont une fortune à elles. Elles ont leurs secrets, leurs correspondances, et il n'est sœur ni mère qui fût bien venue à y regarder. Cette précaution d'adresser la lettre à mistress Vanhomrigh en refroidissait donc plus le contenu que n'auraient pu faire toutes les ressources du style, et Swift fut plus peiné que surpris de ne point recevoir de réponse de Vanessa. Seulement, après un assez long intervalle, mistress Vanhomrigh écrivit que, si elle n'avait été fort gravement malade, elle aurait remercié plus tôt le cher docteur de sa lettre au sujet de lord Rivers. La résistance de sa fille l'avait cruellement désappointée; mais au milieu de ses regrets, c'était une consolation pour elle de voir qu'Esther du moins reprenait le goût du monde, qu'elle allait au bal, à la comédie, enfin, qu'elle suivait les bons conseils de leur respectable ami.

Cette dissipation pouvait n'être que du dépit, et Vanessa elle-même aurait eu le droit d'en supposer à Swift s'il n'avait pas répondu. Il s'empressa de féliciter mistress Vanhomrigh de la joie que lui donnait sa fille, et d'engager celle-ci à continuer.

Cette fois, non-seulement des semaines, mais des mois se passèrent : plus de réponse.

« Allons! se dit-il, c'est bon signe! Elle est guérie! Si elle ne l'était pas, sa mère me ménagerait ; et elle-même, tout en mettant sa fierté à couvert, elle aurait bien trouvé le moyen de continuer indirectement quelques relations avec moi. Elle est guérie !... à vingt ans, on vit si vite! C'est un si doux remède et si efficace qu'un bal, de la toilette, des succès, des soupirants!... Ces caractères inflammables s'éteignent comme ils s'allument!... Où en serais-je pourtant, si j'avais faibli?... Oh! ma pauvre Stella! ma pauvre Stella!... tu n'es ni si ardente ni si brillante; mais ton affection est plus durable. Le ciel me récompense déjà de mon sacrifice, et je vois que je trouverai mon bonheur à faire le tien. »

Au moment où son cœur se nourrissait de cet espoir amer, il était loin de se douter que le lendemain même il serait sur la route de Londres, courant à la recherche de Vanessa.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Mistress Vanhomrigh était morte perdue de dettes et on venait de saisir Marley-Abbey.

Marley-Abbey! la propriété de Vanessa!... Comment les créanciers de la mère avaient-ils pu s'emparer du bien de la fille? Celle-ci avait donc fait la folie de l'engager? Cependant elle avait deux tuteurs nommés par son père, et dont l'un était un homme de loi fort habile.... C'était à n'y pas croire, si le fait n'eût été affirmé par un témoin irrécusable, par le gardien même du château, un vieux jardinier qui, ne recevant pas de nouvelles de sa maîtresse, était venu aux renseignements chez Swift, qu'il savait être l'ami de la famille.

Une heure ne s'était pas écoulée que Swift était sur la route de Londres, courant la poste à toute bride. Il venait de recevoir sa nomination au doyenné de Saint-Patrick, et l'archevêque de Dublin l'attendait. Mais il s'agissait bien du doyenné et de l'archevêque. Il ne pensa pas à prendre congé de lui, ni même à lui écrire pour s'excuser. Pauvre Vanessa! quels événements! comme elle devait avoir besoin de consolations! comme il se reprochait de l'avoir quittée, d'avoir été si dur! O prudence humaine!

Après cinq longs jours d'anxiété et d'inutiles conjectures, après avoir fait tout ce qu'on peut faire à force d'argent, d'instances, de menaces, pour accélérer un voyage, il arrive à Londres, droit à la maison des Vanhomrigh. Tout est fermé, fenêtres et volets. Un froid mortel lui traverse le cœur. Il saute hors de la voiture, frappe à la porte.... Après s'être longtemps fait attendre, un inconnu se présente. C'est une espèce de recors qui seul occupe les lieux jusqu'à ce qu'ils soient vendus par autorité de justice.

« Et les enfants de mistress Vanhomrigh, où sont-ils?

— En fuite, et ils ont bien fait; car on leur avait préparé un logement gratis, d'où on ne sort pas aussi aisément qu'on y entre. »

Les arrêter!... Swift aurait mille questions à faire; mais son interlocuteur n'en sait pas plus; il se fait conduire chez M. Barret, celui des tuteurs de Vanessa qui est homme de loi.

En descendant de voiture, il a cru l'apercevoir à une fenêtre, et

pourtant on le dit sorti. Swift insiste, et le valet paraît hésiter; mais il en survient un second qui nie positivement que son maître soit au logis; et Swift est obligé de partir comme il est venu. Surpris et mécontent de ce refus, il se rend chez l'autre tuteur, M. Philipps.

Celui-ci est un ancien ami de la famille ét le parrain d'Esther. Au nom du docteur, il accourt les bras ouverts, et ce n'est pas sans de visibles marques d'émotion qu'il confirme et explique les tristes nouvelles qui amènent Swift chez lui.

La mort de mistress Vanhomrigh avait révélé le désordre de ses affaires. Par vanité maternelle, elle avait mis sa maison sur un pied au-dessus de ses moyens, comptant qu'Esther la tirerait d'embarras par quelque beau mariage. Mais le refus des offres de lord Rivers avait dérangé son plan, et il était bien probable que ce désappointement avait hâté sa fin. Instruit de l'état des choses, le capitaine, tandis que ses sœurs étaient en larmes au chevet de leur mère, avait fait main-basse sur les bijoux, sur l'argenterie, sur toutes les valeurs faciles à emporter, et s'était enfui en France avec son butin. Les créanciers, informés de cette soustraction, avaient jeté feu et flamme; il semblait, à les entendre, qu'Esther fût complice de son frère. Celle-ci, fière comme on la connaît, n'avait pas su s'armer de mépris contre leurs odieux soupçons; et pour les repousser loin d'elle, pour venger l'honneur de son nom compromis par les prodigalités de sa mère et par la conduite ignoble de son frère, elle s'était portée garant des dettes de la succession.

« Et vous lui avez laissé faire un tel coup de tête! s'écria Swift.

— Comment l'en empêcher? Barret a bien fait tout ce qu'il a pu; mais sur ces entrefaites elle est devenue majeure, et son premier acte a été de souscrire ce fatal engagement.

— Ah! si j'avais été là!... majeure ou non, je vous réponds bien qu'elle ne l'aurait pas souscrit!

— Cependant, elle avait la tête bien montée, je vous assure.... Comme a dit Barret, quels raisonnements employer contre un scrupule de conscience?... Et puis, comme il ajoutait aussi, Dieu sait à quels déplorables excès pouvaient se porter les créanciers! Songez donc, une soustraction frauduleuse....

— Eh bien, monsieur! le coupable aurait été poursuivi, et elle aurait prouvé son innocence, et elle aurait gardé sa fortune.... La voilà bien avancée! Son frère n'en est pas moins un coquin, et elle est ruinée, et elle est obligée de se cacher pour ne pas être arrêtée.

— Pauvre enfant! dit le vieillard, les yeux humides; il faut espérer qu'ils ne la trouveront pas!

— Quel motif avez-vous de l'espérer ? Savez-vous où elle est ?

— Hélas non !

— Quelles recherches a-t-on faites ?

— Barret s'est donné bien du mal, répondit le vieillard qui, quant à lui, aimait mieux verser une larme sur place que de quitter son fauteuil pour se l'épargner. Mais trouvez donc quelqu'un dans une ville telle que Londres ! Heureusement les créanciers ne sont pas plus sorciers que nous. »

Swift fut tenté de répondre qu'ils se donneraient, à coup sûr, plus de peine ; mais le brave homme n'était plus d'âge à ce qu'on refît son éducation. Swift se borna à en tirer des renseignements qui le missent lui-même en état d'agir.

« Et sa petite sœur ? demanda-t-il.

— Mary ?... Esther l'a emmenée.

— Et quels sont ses moyens de subsistance ?

— Ah ! voilà ce qui m'inquiète ! car elle n'a rien emporté, apparemment pour ne pas être confondue avec son frère.... J'aurais tant voulu lui faire tenir quelque argent !... J'espérais toujours qu'elle m'écrirait.... mais rien ! rien ! »

Il se prit à verser des larmes. Obligé de le consoler, Swift lui donna ce silence comme une preuve qu'elle avait des ressources ; et, pensant à l'avenir :

« Mary, au moins, n'est pas ruinée, dit-il.

— Elle n'a rien.

— Comment, rien ? et sa part de l'héritage du père ?

— Elle n'est née que six ou sept mois après la mort de M. Vanhomrigh, et sa naissance n'avait pas été prévue dans le partage. Godfrey a dissipé sa portion en un instant. Esther, avant sa majorité, ne pouvait pas aliéner son bien ; d'ailleurs, mistress Vanhomrigh s'était chargée de dédommager Mary. »

Il y avait là encore ample matière à récrimination ; mais Swift préféra demander la liste des créanciers, et, tout en la parcourant : « Vous les avez vus ? dit-il.

— Barret s'est chargé de leur parler, mais....

— Ils se refusent à tout accommodement ?

— Quel accommodement leur offrir ? Même avec l'argent de cette pauvre Esther, ils n'auront pas plus de la moitié de leurs créances.

— Ce n'est pas sa faute, à elle, et c'est assez de lui prendre toute sa fortune ; ils peuvent bien au moins lui laisser sa liberté. »

Cette idée n'était pas venue à l'esprit de M. Philipps : il proposa à Swift de l'accompagner chez les créanciers. Tel cheval n'est bon

à rien seul, qui va encore lorsqu'il est bien accouplé. La présence d'un des tuteurs de Vanessa donnait un caractère plus convenable à cette démarche ; Swift accepta. Mais il était onze heures du soir : ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin.

Le lendemain, il allait à son rendez-vous, lorsque, passant dans Duke-Street, Saint-James's, il fut salué par un marchand de poisson qui se tenait sur le pas de sa porte. Swift, à son dernier voyage, avait l'habitude d'entrer chez cet homme, dont il était le voisin, pour examiner la marée du jour ; et, grâce aux connaissances tout anglaises qu'il déployait en matière de saumon et de *crimped cod,* il jouissait dans la boutique d'une considération qui certes n'était pas due à sa dépense ; car il n'achetait jamais que des harengs, lorsqu'il lui arrivait de dîner chez lui, ce qui était fort rare et ce qu'il n'aimait guère.

Le salut du marchand rappela à Swift que c'était un des créanciers de la succession, et il s'arrêta pour le sonder sur le désistement qu'il voulait obtenir. Loin de témoigner aucune animosité, le marchand eut l'air de croire que rien ne serait plus facile et demanda avec intérêt des nouvelles de cette pauvre demoiselle. Pourquoi se cachait-elle? qui est-ce qui aurait le cœur de l'arrêter? Quant à lui, s'il avait voulu savoir son adresse....

« Son adresse !

— Oui, il est venu un homme me proposer de me la vendre.

— Quel est cet homme? où le trouver?

— Ma foi ! je n'ai seulement pas voulu l'écouter.... Il me semble qu'il m'a dit qu'il demeurait dans la Cité, Trinity-lane.

— Numéro?

— Diable ! vous en demandez beaucoup.... Autant que je me rappelle, ce doit être dans les numéros impairs.... Je crois bien que c'est 17.

— Et vous souvenez-vous de son nom?

— Son nom? attendez donc ! c'est un nom court.... Il s'appelle.... Il s'appelle.... Snape, Benjamin Snape : c'est cela.

— Benjamin Snape.... Très-bien, je vous remercie et je vous quitte. J'ai si peur qu'il n'ait déjà vendu son secret à quelque créancier !

— Non, je ne le pense pas. Le drôle avait de grandes prétentions, et ce n'est pas tout le monde qui consent à alléger sa bourse pour charger sa conscience. »

Swift, maintenant, avait mieux à faire que d'aller chez M. Philipps. Il se jeta dans un carrosse de place.

« 17, Trinity-lane. »

C'était bien là ; mais le quidam n'était pas chez lui. Allait-il rentrer ? on le pensait : Swift se décida à l'attendre. Mais l'homme au secret courait après la fortune, tandis qu'elle l'attendait au logis, et il ne rentra qu'à la brune. Heureusement, il était encore temps de traiter, et Swift qui, cette fois, n'était pas en disposition de marchander, fut bientôt d'accord avec lui.

Esther demeurait aussi dans la Cité, mais derrière la tour : 5, Crown court, au second étage, la porte à gauche.

La nuit était tout à fait tombée, lorsque Swift, palpitant d'espoir, après mille détours dans un labyrinthe de rues sales et étroites, où il était à chaque instant forcé de s'arrêter pour demander son chemin, arriva à une de ces ruelles, si nombreuses dans la Cité, où le soleil ne pénètre jamais même en été, et dont l'entrée est interdite aux chevaux par deux poteaux de bois plantés à chaque extrémité. Le numéro 5 était une de ces maisons de chétive apparence que leur porte toujours ouverte et leur seuil boueux annoncent être habitées par plusieurs pauvres locataires.

Swift poussa un profond soupir, et, montant les marches quatre à quatre, frappa à la porte qu'on lui avait désignée. Il crut entendre un mouvement dans la chambre, mais ce mouvement fit place aussitôt à un silence absolu. Il frappa de nouveau, il se nomma, et l'on ne répondit point, et il commençait à craindre d'avoir été induit en erreur ou même d'être arrivé trop tard, lorsque l'idée lui vint d'appeler Vanessa. Ce mot fut comme un talisman ; la porte s'ouvrit. C'était bien elle ; mais dans quel état !

Elle était tombée sur une chaise. Le passage subit d'une vive appréhension à une joie plus vive encore ne lui avait laissé que la force de faire signe à sa sœur d'ouvrir ; elle suffoquait. Enfin un torrent de larmes soulagea sa poitrine oppressée.

« Comment avez-vous découvert notre retraite ? demanda-t-elle dès qu'elle eut recouvré la voix.

— Et comment ne me l'avez-vous pas indiquée vous-même ? Comment ne m'avez-vous pas écrit dès votre premier malheur ? »

A ce reproche dont il n'avait pu s'abstenir, de nouvelles suffocations la menacèrent.

« Ne parlez pas ! s'écria Swift. Vous avez besoin de toutes vos forces. Je viens vous chercher ; il faut quitter Londres ce soir même !

— Et où aller, grand Dieu ?

— En France, en Hollande, peu importe.

— Oh ! pas en France ! on dirait que je vais rejoindre...

— Vous avez raison! interrompit Swift, pour lui épargner la honte de nommer son frère. Eh bien! en Hollande. Je vais vous amener une chaise de poste, et nous gagnerons Harwich, où il faut espérer que nous trouverons bientôt à nous embarquer.

— Vous viendrez avec nous?

— Pouvez-vous en douter?

— Oh! merci! merci! » dit-elle en lui tendant une main qu'il serra fortement.

Les moments étaient précieux.

« Je vous quitte, lui dit-il, afin d'être plus tôt de retour; ayez bien soin surtout de n'ouvrir à âme qui vive en mon absence. Personne, vous le savez, n'a le droit de forcer votre porte.

— Nous n'ouvrirons qu'à Vanessa, » dit-elle avec un regard attendri.

Tout en faisant sa prudente recommandation, Swift lui-même ouvrait la porte : un homme, caché en dehors, en profita pour se glisser dans la chambre. C'était un huissier! Il arrêta Esther.

Swift resta accablé sous ce coup imprévu. Esther tâchait de faire bonne contenance, balbutiant des mots sans suite, avec un sourire de fou, un sourire plus triste que des larmes. Sa petite sœur effrayée lui tenait le corps embrassé, la figure cachée dans sa robe. Swift sentit enfin que c'était à lui à payer de sa personne, et, faisant un effort, il demanda d'une voix altérée au nom de qui se faisait l'arrestation.

« Au nom de Lucas Broderick.

— Lucas Broderick!... Quoi! le marchand de poisson de Duke-street...

— Saint-James's, » dit l'huissier.

C'était bien le sensible marchand qui, n'ayant pas voulu payer un secret dont on demandait trop cher, avait imaginé de le savoir pour rien en le faisant acheter par Swift, qu'il n'avait eu que la peine de suivre.

« O l'infâme! ô l'abominable hypocrite! »

A ce torrent d'injures, l'huissier n'avait pas ouvert la bouche pour justifier son client; mais il ne connaissait que son mandat. A sa voix, un recors posté dans l'escalier venait d'entrer dans la chambre, et Mary, voyant qu'on allait emmener sa sœur, jetait les hauts cris. C'était une scène déchirante. Que faire?...

Que faire? Eh mais! acquitter la dette, si, comme Swift croyait se le rappeler, elle n'était pas au-dessus de ses ressources!... Il s'en voulut de n'y avoir pas songé tout d'abord. C'eût été épargner à Vanessa bien des angoisses. En effet, la créance ne montait qu'à

quatre-vingts guinées, et il les avait dans sa ceinture de voyage. Avec quelle joie il renvoya ces effrayants visiteurs!

Cette alerte était un nouvel avertissement de se hâter : Swift partit sans retard lui-même, quoique avec plus de précaution cette fois. Mais à présent il était sans argent, et, tandis qu'on apprêtait sa chaise de poste, il alla chez M. Philipps pour en emprunter. O fatalité! c'était un samedi; quoique retiré des affaires, M. Philipps avait gardé ses anciennes habitudes et il était parti pour sa campagne.

Swift se mit dans sa chaise et alla trouver M. Philipps à la campagne. C'était loin; mais il était sûr de ne point essuyer de refus.

Effectivement, celui-ci mit avec empressement sa bourse à la disposition de Swift. Il était si heureux d'apprendre qu'Esther était retrouvée, si heureux de contribuer à la sûreté de sa chère pupille! Il voulait, à toute force, partir avec Swift pour la voir, l'embrasser, cette pauvre enfant, et protéger sa fuite; mais il comprit que ce serait plutôt y mettre des entraves et laissa le docteur s'en retourner seul à Londres, où les deux sœurs étaient dans la plus vive anxiété.

Ce n'était pas le moment de leur donner des explications : Swift les emmena vers la voiture qu'il avait laissée dans la rue voisine. Ils y montèrent tous trois, et le postillon reçut l'ordre de partir. Tout à coup un homme se jette au-devant des chevaux, un autre se présente à la portière, et de nouveau Esther est arrêtée!

C'était le même huissier qui était déjà venu au nom du marchand de poisson, et qui, mettant à profit le temps que Swift avait été obligé de perdre, avait été se faire donner un second mandat par un autre créancier.

Les deux sœurs n'avaient rien dit; mais elles s'étaient serrées contre Swift, et leurs mains crispées sur son bras témoignaient de leur torture : il sentit son cœur se briser. Ces deux frêles créatures s'attachaient à lui dans leur naufrage, et lui-même il était sans espoir; car il n'y avait pas cette fois à payer la dette : c'était la plus considérable. Cependant il lui restait la ressource de s'offrir comme caution : il pria l'huissier de suspendre l'exécution de son mandat, jusqu'à ce qu'il eût vu le créancier au nom duquel l'arrestation se faisait.

« Ce serait avec bien du plaisir, monsieur, s'il faisait jour, répondit l'huissier; mais à cette heure il n'y a rien à faire. Réveiller les gens, ce n'est pas le moyen de les trouver accommodants.

— Ceci me regarde.

— Je ne dis pas non, monsieur ; mais nous, que voulez-vous que nous devenions pendant ce temps-là ?

— Madame va retourner chez elle, et vous m'y attendrez.

— Il faudra que nous restions toute la nuit sur pied !... Croyez-moi, monsieur, remettez vos démarches à demain.

— A demain ! s'écria Swift. Comment, vous ne comprenez pas que je veux épargner à madame l'horreur de passer la nuit chez vous !

— Chez moi ? dit l'huissier piqué. Mais madame sera très-bien chez moi !

— Oui ! oui ! » dit Esther, voulant mettre fin à ces débats.

Elle s'apprêtait à descendre ; Swift la força brusquement de se rasseoir, et s'adressant à l'huissier d'un ton impérieux :

« Voulez-vous, oui ou non, consentir au délai que je vous demande ?

— Impossible, monsieur ; madame le comprend elle-même. J'aurai pour elle tous les égards du monde ; elle pourra, si elle veut, garder cette jeune demoiselle... et demain, quand vous vous serez entendu avec son créancier et avec M. le shériff, je serai bien enchanté de la laisser partir.... Allons, une nuit est bientôt passée... surtout celle-ci, qui l'est plus d'à moitié. Voyez ! dit-il en approchant sa montre de la lanterne de la voiture ; il est près d'une heure du matin.

— Une heure ! s'écria Swift interrompant Esther qui, de nouveau parlait de suivre les recors, une heure, une heure !... et quel jour est-ce aujourd'hui ?

— Quel jour ? dit l'huissier cherchant où il en voulait venir.

— Oui, quel jour ?

— Mais, samedi.

— Si vous disiez dimanche ! cria Swift, lui mettant à son tour sa montre sous le nez. Ah ! vous faites des arrestations le dimanche !... Fort bien ! fort bien !... Vous allez vous retirer à l'instant, ou sinon je vous apprendrai, moi, votre métier. »

L'huissier voulut essayer de faire des chicanes ; mais évidemment il était dans son tort, et il avait affaire à un homme qui ne se payait pas de mauvaises raisons. Il lui fallut donc abandonner sa proie. Les fugitifs n'avaient plus rien à craindre ; ils avaient vingt-quatre heures devant eux pour gagner Harwich et sortir d'Angleterre : c'était plus qu'il n'en fallait. Effectivement, deux jours après, Swift avait établi Esther et sa sœur en Hollande ; et encouragé par ce premier succès, il revenait à Londres demander aux créanciers leur désistement de la prise de corps.

CHAPITRE II.

A son arrivée, Swift alla rendre compte à M. Philipps de l'heureux résultat de son expédition ; pendant tout son récit, le bon vieillard ne tarit pas de larmes, d'éloges et de remercîments. Mais lorsqu'il s'agit de voir les créanciers, il devint clair que le brave homme n'admirait tant l'activité d'autrui que parce qu'il en avait fort peu lui-même.

L'idée qu'il ne restait plus rien à faire entrait aussi pour quelque chose dans la joie qu'il avait ressentie. Il y avait plusieurs jours qu'il était livré à ses instincts, et son zèle, comme une montre, demandait à être remonté tous les soirs. Il ne refusa pas ; mais les objections se présentèrent en foule.

« Pourquoi aller chez les créanciers, maintenant qu'elle est hors d'Angleterre ?

— Pour obtenir d'eux qu'elle puisse y rentrer, et qu'à la perte de sa fortune ils n'ajoutent pas le supplice de l'exil. »

Il n'y avait rien à répliquer ; mais l'heure des affaires était passée ; il se rejeta, comme l'huissier, sur ce qu'il était bien tard. On ne trouverait pas les gens ou on les dérangerait. Puis, ayant un collègue, pouvait-il agir sans le consulter ?

Il n'était pas indispensable : Swift approuva tout ce qu'il disait, et, ayant pris la liste des créanciers, il partit seul et passa la soirée à les voir. Il s'attendait à avoir besoin de toute son éloquence ; mais, à son grand étonnement, il les trouva très-conciliants, même celui au nom de qui Esther avait failli être emprisonnée.

Rencontrant partout les mêmes dispositions, il continuait ses démarches pour l'acquit de sa conscience, plus que par conviction de leur utilité, lorsqu'il s'adressa à un fournisseur qui ne comprit rien à sa demande.

« Une prise de corps contre miss Vanhomrigh ? mais c'est de la mère que je suis créancier.

— Vous ne devriez l'être en effet que de la mère ; mais puisque la fille a jeté dans la succession le peu qu'elle avait.

— Que me dites-vous là, monsieur !

— Vous ne le saviez pas ?

— Non, j'arrive de voyage.

— Et quand êtes-vous parti ?

— Attendez... il y aura demain tout juste onze semaines.

— Cela s'explique ; il n'y en a que dix qu'elle s'est engagée.

— Elle avait donc quelque chose à elle ?

— Environ sept mille livres sterling.

— Sept mille livres sterling !... ah ciel ! je suis volé !

— Comment volé ?

— Oui, volé : j'ai cédé ma créance.

— Vous l'avez cédée ?

— A un coquin qui aura eu vent du projet de miss Vanhomrigh, et qui m'a acheté à vingt pour cent ce qui allait en valoir plus du double. Sept mille livres sterling ! en une semaine !... voilà de l'argent facilement gagné !... Et moi qui ne me suis méfié de rien !... aussi, c'était à qui vendrait : j'ai fait comme les autres.

— Il y a d'autres créanciers qui ont vendu ?

— D'autres, monsieur ? mais tous.

— Tous !

— A un ou deux près, peut-être, et des plus petits.

— Comment cela se peut-il ? je viens de les voir pour la plupart, et ils ne m'en ont pas dit un mot.

— Parce qu'on était convenu du secret. Mais, ma foi ! puisqu'il m'a échappé, je ne m'en dédis pas !... Il n'a qu'à venir se plaindre, ce misérable ! sept mille livres sterling !

— Vous êtes donc convaincu qu'il a su d'avance l'intention de miss Vanhomrigh ?

— Sans cela, est-ce qu'il nous aurait donné vingt pour cent, et argent comptant ? L'actif de la succession n'ira guère au delà.

— Mais quel homme est-ce pour avoir été si bien informé ?

— Ah ! pour cela, je l'ignore. On n'a pas de renseignements à prendre sur les gens qui payent comptant. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'appelle Thomas Craggs et qu'il demeure dans le Borough, 7, Maid-lane. Sept mille livres sterling !!!... Mon Dieu, oui ! le passif est de vingt-trois mille.... Cinq de la mère.... sept de la fille.... Total, douze..,. Nous aurions eu près de cinquante pour cent !... Ah ! quelle sottise !... quelle sottise ! »

Swift avait recueilli des renseignements qui pouvaient lui servir, sinon à débrouiller cette intrigue, du moins à obtenir plus facilement l'abandon de la prise de corps : il ne s'amusa pas à vérifier les additions que le créancier faisait sur ses doigts ; il traversa la Tamise et alla chez l'acquéreur. Celui-ci demeurait dans une maison presque aussi misérable que celle où s'était réfugiée Vanessa.

« Il faut que ce soit quelque usurier, » pensa Swift en montant le plus sale des escaliers.

Usurier ou non, l'homme n'était point au logis, et Swift s'en retourna chez M. Philipps, qui attendait des nouvelles avec impa-

tience. Celles que le docteur apportait l'étonnèrent grandement; mais lorsqu'il entendit le nom de l'acquéreur :

« Craggs! s'écria-t-il.

— Oui, Craggs. Connaissez-vous quelqu'un de ce nom?

— Certainement.

— Son nom de baptême? demanda vivement Swift.

— Thomas.

— Thomas! c'est cela.

— Réellement! Voilà une coïncidence bizarre!... Mais ce ne peut pas être le même homme.

— Pourquoi pas?

— Le mien est un pauvre diable qui, j'en suis sûr, a plus de dettes que de créances.

— Est-ce son logement qui vous donne cette idée?

— Son logement! Où demeure-t-il?

— 7, Maid-lane....

— Dans le Borough?... mais, Dieu me pardonne! je crois que c'est là!

— En vérité! Tâchez donc de vous le rappeler.

— Attendez! attendez! je dois avoir son adresse, dit M. Philipps en cherchant dans ses papiers.... Précisément.... Tenez! Thomas Craggs, 7, Maid-lane, dans le Borough. Voilà qui est étrange. Il n'y a pas quatre mois qu'il me tourmentait pour que je lui fisse obtenir une petite place de sous-inspecteur de l'accise. Ma foi! je n'ai plus de remords de l'avoir oublié : je vois qu'il a fait fortune.

— S'il avait fait fortune, il aurait déménagé, et c'est un grenier qu'il habite. Je le croirais plutôt un de ces usuriers à double face, tantôt riches, tantôt pauvres, suivant les circonstances et leur intérêt.... Dites-moi, il connaît donc Esther?

— Lui!... pas du tout.

— En êtes-vous sûr?

— Très-sûr.

— Comment a-t-il su, avant tous les créanciers, la folie qu'elle méditait? car ce n'est que là-dessus qu'il a pu spéculer. Elle en parlait donc à tout le monde?

— A personne, je vous jure.... à l'exception de Barret et de moi. Dès notre première discussion, Barret a exigé d'elle le plus absolu silence. Il était trop important de ne point donner l'éveil aux exigences des créanciers, au cas qu'elle changeât d'avis. D'ailleurs, si quelque indiscrétion eût été commise, ceux-ci n'auraient pas vendu leurs titres.

— En effet.... Il faut pourtant que ce Craggs l'ait appris de manière ou d'autre.

— Je m'y perds. Il ne connaît que Barret et moi, et certes ce n'est pas nous....

— Il connaît M. Barret !

— Je ne vous ai pas dit que c'est Barret qui me l'a recommandé?

— Non.... Ah! il connaît M. Barret!... »

Swift s'arrêta court : il entrevoyait bien des lueurs. Ce Craggs, étranger à Esther et connaissant si bien le fond de sa pensée, ce Craggs était le protégé de Barret, de Barret, riche et habile homme de loi, de Barret, tuteur de Vanessa et n'ayant pas su, malgré tant de motifs d'influence, empêcher sa pupille de se ruiner!... Voilà qui était fort suspect! Si, au lieu d'un pauvre usurier, Craggs n'était qu'un prête-nom? Ce ne serait pas le premier tuteur qui aurait escroqué sa pupille. Rien de plus aisé que d'exploiter la délicatesse de Vanessa et de tromper un surveillant tel que M. Philipps.

Mais l'honnête vieillard était dans la main de son collègue : Swift se garda de laisser paraître aucun soupçon. Il se fit expliquer quel était l'emploi que Craggs avait en vue; puis, ramenant l'entretien sur l'exil d'Esther, il se félicita de n'avoir plus qu'un seul consentement à obtenir.

« Et celui d'un homme qui n'osera pas nous refuser, dit M. Philipps avec empressement. Voulez-vous que je le voie?

— Ce n'est pas la peine, repartit Swift avec plus d'empressement encore. Permettez-moi seulement de m'autoriser de vous pour le rendre plus traitable. »

Il n'était jamais difficile de déterminer M. Philipps à l'inaction, et, cette autorisation reçue, Swift en profita dès le lendemain matin pour faire prier verbalement Craggs de passer chez lui au nom de M. Philipps.

A ce nom, Craggs avait répondu au messager qu'il le suivait ; et effectivement il arriva presque en même temps que sa réponse. C'était une exactitude de solliciteur et qui sentait la misère tout autant que son grenier. Swift se hasarda à le traiter lestement.

« Ah! vous voilà, mon cher; je suis bien aise de vous voir. M. Philipps m'a parlé de vous. »

Craggs n'avait pas l'air choqué de ce ton protecteur : Swift continua :

« Il m'a dit que vous désiriez une place de sous-inspecteur de l'accise. »

Craggs s'était incliné.

« Eh bien ! nous l'aurons, j'espère.... Mais il faudra écrire une pétition : asseyez-vous là. »

Craggs ne s'était nullement fait prier pour prendre la plume, et, sans difficulté aussi, il mentionna sa pauvreté dans la demande. Lorsqu'il l'eut signée et remise aux mains de Swift, celui-ci, y jetant les yeux, s'écria :

« Thomas Craggs ! 7, Maid-lane ! Eh quoi ! c'est vous qui êtes l'acquéreur des créances Vanhomrigh ? »

A cette apostrophe inattendue, Craggs resta pétrifié. Ce silence valait un aveu.

« Comment ! reprit Swift d'une voix de tonnerre, vous êtes riche et vous sollicitez un pareil emploi ! Vous êtes riche et vous osez signer une pétition où vous attestez votre état d'indigence !... Mais c'est une indignité !... C'est voler le gagne-pain d'un malheureux ! »

Cette sévère mercuriale avait rendu à Craggs la voix, sinon l'audace.

« Monsieur, balbutia-t-il.... sans doute les apparences.... Mais, monsieur.... je ne suis pas....

— Acquéreur ? demanda Swift du ton le plus propre à l'intimider.

— C'est-à-dire, monsieur.... je le suis.... et je ne le suis pas....

— Ah ! je comprends, interrompit Swift en se radoucissant tout d'un coup. Vous l'êtes ostensiblement, par complaisance. »

Craggs voulut l'interrompre à son tour ; mais, une fois embarqué dans quelque mensonge, il serait difficile de le faire revenir : Swift ne se laissa pas enlever la parole.

« Bien ! bien ! tout s'explique ! rien de plus simple ! Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? Je suis fâché d'avoir été si vif ; mais je tâcherai de vous en dédommager. Tenez : effaçons ce mot-là. Il ne sera pas plus difficile de faire de vous un inspecteur qu'un sous-inspecteur, et vous y gagnerez cinquante guinées. »

Le moyen de faire le discret avec un homme si indulgent, avec un si chaud protecteur ! La suppression opérée, Craggs se retirait, faisant à chaque pas un remercîment et une révérence, lorsque Swift, qui le reconduisait affectueusement, l'arrêta soudain :

« Attendez donc !... je pense à une chose !... si, au ministère, on allait m'objecter ces maudites créances dont vous êtes censé l'acquéreur ?...

— Oh ! il n'y a pas de danger. Quoique à mon profit, c'est au nom de chaque créancier que le recouvrement se poursuit. J'ai exigé le secret.

— Le secret !... est-ce qu'il y en a entre quinze ou vingt person-

nes?... Je l'ai bien su, moi.... Diantre! vous vous êtes mis là dans une fausse position.

— M. Philipps ne m'avait plus parlé de cette place de sous-inspecteur....

— Et vous avez trouvé là quelque argent à gagner : je conçois.... D'ailleurs, il ne s'agit pas de récriminer : il faut chercher un moyen de sortir d'embarras.... Quant à moi, je n'en vois qu'un : c'est d'aller trouver votre homme, monsieur... »

Il s'était arrêté, espérant une indiscrétion; mais Craggs ne donna pas dans le piége.

« ....Votre mandataire.... vous lui direz que vous ne pouvez pas lui servir de prête-nom.

— Oh! monsieur, je n'oserai jamais. Il se trouverait dans un trop grand embarras, et il m'en voudrait à la mort.

— Que faire alors ?... Vos deux rôles sont inconciliables.... Je suis bien fâché, mais il m'est impossible d'appuyer votre demande. »

Le malheureux solliciteur, précipité du plus haut de ses espérances, était resté tout engourdi du coup ; mais, lorsqu'il vit Swift s'avancer vers la porte pour le congédier, il se réveilla subitement, et d'une voix suppliante :

« Monsieur, on ne doit rien savoir de tout cela au ministère.

— Ne vous y fiez pas ; l'affaire des Vanhomrigh a fait du bruit.

— Eh bien, monsieur, au cas qu'on le sache, si vous aviez l'extrême bonté d'expliquer que je ne suis pas réellement acquéreur.... Je suis bien sûr qu'on vous croirait sur parole.

— Je l'espère; mais, si on a confiance dans ma parole, c'est que je ne la donne pas légèrement ; et que sais-je, moi, pour rien affirmer? Je ne connais pas même le nom de votre mandataire.

— Monsieur, si cela dépendait de moi....

— Je ne vous le demande pas. Nous nous voyons pour la première fois : je ne puis pas exiger de vous une grande confiance. Mais, par la même raison, vous comprendrez mes scrupules.

Tout en parlant, Swift avait ouvert la porte ; mais Craggs ne se pressait pas de sortir et le regardait d'un air piteux.

« Voyons! dit Swift. Si je me contentais de la parole de M. Philipps, voudriez-vous lui faire votre confidence?

— M. Philipps!... ce serait le dernier homme à qui je pourrais parler.

— Ah!... et M. Barret?

— M. Barret, monsieur?... »

Craggs avait rougi.

« La confidence avec lui serait plus facile, n'est-ce pas ? »

Swift le regardait dans les yeux. Craggs, qui avait d'abord voulu nier, perdit contenance, et désespérant d'en imposer :

« Je vois bien, monsieur, dit-il à voix basse, que je n'ai rien à vous apprendre.... mais vous êtes témoin que ce n'est pas moi qui ai trahi le secret.

— Ce sont les faits eux-mêmes qui l'ont trahi. Pour pouvoir faire un si bon coup, il fallait plus que de l'argent et de l'adresse : il fallait être le confident de miss Vanhomrigh. Or, quel autre que M. Barret réunit ces trois conditions ? Rassurez-vous : la place que je vais vous faire obtenir ne doit vous causer aucun remords. »

Une découverte de cette importance avait grandi de beaucoup les prétentions de Swift. Il ne lui suffisait plus de rappeler Vanessa de Hollande : il se rendit chez M. Barret. Il allait lui apprendre, à brûle-pourpoint, que ses machinations étaient dévoilées et le menacer d'un procès devant la cour de chancellerie, pour fraude dans l'exercice de sa tutelle, si Esther n'était pas réintégrée dans la possession du patrimoine qu'on lui avait extorqué.... Mais, dans le trajet, il réfléchit qu'il serait plus adroit de laisser une échappatoire à un homme qui avait une réputation à conserver, et il l'aborda en l'embrassant.

« Mon cher monsieur Barret, lui dit-il du ton le plus tendre, je viens vous demander pardon. Si vous saviez quel reproche j'ai à me faire ! Figurez-vous que je vous ai soupçonné de l'action la plus noire, la plus basse, la plus abominable; j'ai été sur le point de vous intenter un procès des plus scandaleux. »

A cette étrange confession, Barret n'avait rien répondu ; mais il avait relevé ses lunettes sur son front et regardait Swift d'un œil fixe.

« Oui, mon bon monsieur Barret, reprit celui-ci, un procès pour fraude dans l'exercice de votre tutelle, rien que cela. Je dressais déjà mes batteries, je rassemblais mes preuves, mes témoins; je me disposais à user de tout mon crédit auprès des ministres, auprès du vôtre surtout, mon cher monsieur Barret, et vous savez sur quel pied je suis avec eux. »

Barret, toujours muet, rabaissa les lunettes sur ses yeux.

« Heureusement, poursuivit Swift, tout s'est expliqué : j'ai rencontré Craggs.

— Craggs ?

— Oui, Thomas Craggs, votre protégé, votre prête-nom, l'acquéreur fictif des créances Vanhomrigh.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

La dénégation était faite avec un aplomb à déconcerter ; mais Swift ne s'était pas attendu à faire rougir un procureur.

« Vous ne savez pas ce que je veux dire?... Allons donc, monsieur Barret ! Il n'y a plus à faire le discret maintenant que toutes les créances sont rachetées. Il n'en restait qu'une de quatre-vingts livres, et la voilà ; elle m'appartient. Il est vrai qu'elle a coûté plus cher que les vôtres. Je ne l'ai point achetée à vingt pour cent comme vous ; moi, je l'ai eue au pair. Aussi je me prosterne devant votre supériorité. Ah ! miss Esther, vous avez cru, parce que vous deveniez majeure, que vous vous ruineriez à volonté.... Non pas, s'il vous plaît. Vous avez un tuteur habile qui, prévenu de votre coup de tête, rachète sous main et à vil prix toutes les créances, et vous conserve votre patrimoine malgré vous.... Bravo ! bravo ! mon bon monsieur Barret, voilà une ruse loyale ! c'est rare et beau ! »

A force de compliments et d'embrassades, Swift espérait amener Barret à accepter cette explication ; mais, si elle était honorable, elle n'était pas moins coûteuse, et Barret était un homme méfiant qu'on ne prenait pas par surprise. Il avait pour retranchement sa discrétion d'homme de loi, il s'y réfugia afin de se donner le temps de la réflexion. Avant tout, il voulait voir Craggs, savoir jusqu'à quel point la mèche avait été éventée, s'il ne restait pas quelque moyen de sauver tout à la fois et son butin et les apparences.

Mais les informations qu'il prit ne furent pas de nature à soutenir son courage. Craggs n'avait pas l'imperturbable assurance de son complice. Après ses aveux, après la déclaration écrite de son dénûment, se poser comme acquéreur réel exigeait par trop d'audace. Entre la perspective d'un procès qui pouvait mal finir et celle d'une place d'inspecteur de l'accise, le choix n'était pas difficile, et Barret, avec son regard pénétrant, vit sur-le-champ qu'il n'y avait pas à compter sur lui.

D'un autre côté, le crédit de Swift, son zèle, sa capacité, son excellente réputation, tout faisait de lui un adversaire redoutable. Il serait appuyé par les créanciers mécontents d'avoir fait un marché de dupe.... Et quand Barret triompherait de tant d'obstacles, c'était là un de ces procès qui, même gagnés, laissent une tache ineffaçable. Adopter l'interprétation de Swift, c'était à la vérité renoncer à un bénéfice considérable ; mais outre que l'espérance en devenait assez douteuse, ce ne serait qu'un manque de gain et non une perte réelle, car ses avances lui seraient remboursées ; et pour dédommagement il aurait, au lieu d'une accusation des plus compromettantes, un renom de délicatesse qui, savamment ex-

ploité, pouvait rapporter beaucoup. Après avoir bien pesé le pour et le contre, il se résigna à passer pour le modèle des tuteurs, et reçut d'assez bonne grâce les félicitations générales et les embrassements de son collègue attendri.

Dès que l'affaire avait pris cette tournure, Swift était reparti immédiatement pour la Hollande, et il fut amplement payé de sa peine par la joie qu'il eut d'annoncer à Vanessa, non-seulement qu'elle était libre, mais qu'elle avait recouvré sa fortune, mais que toutes les dettes de sa mère étaient éteintes, et que son frère lui-même était à l'abri de toute poursuite.

Après tant de scènes douloureuses, le séjour de Londres était devenu odieux à Vanessa. Elle avait d'ailleurs besoin de vivre sur ses terres pour en tirer un meilleur parti. Swift lui-même sentait la nécessité de retourner au plus vite à Dublin pour calmer les inquiétudes de Stella et s'excuser auprès de son archevêque, sans l'agrément duquel il était parti. Ils ne firent donc que passer à Londres; et, dès que Vanessa eut remercié son vieux tuteur et fait à sa petite sœur une donation en forme de la moitié de sa fortune, ils prirent tous trois le chemin de l'Irlande.

CHAPITRE III.

Marley-Abbey était autrefois une abbaye, comme son nom l'indique. Elle avait été convertie en château par la guerre et le temps; mais ce château, débris lui-même d'un débris, était resté inhabité depuis longues années, et nos voyageuses ne pouvaient songer à y descendre, avant de s'être assurées de l'état des lieux. Elles s'arrêtèrent donc dans une auberge de Dublin, et Swift, les laissant se remettre des fatigues du voyage, se rendit en toute hâte à Dunleary, où son retour était attendu, Dieu sait avec quelle impatience d'une part, et de l'autre quelle inquiétude.

Dingley avait l'esprit à la torture. Pourquoi ce départ subit, sans les prévenir, sans prendre congé de l'archevêque, qui était furieux d'un tel manque d'égards?... Stella se contentait de pleurer en songeant à toute la durée de la première absence de Presto. Mais, dès qu'il reparut, les larmes furent séchées; une ou deux railleries éludèrent les questions de Dingley; et comme il leur tardait d'être à Dublin, où Swift avait promis de les établir dès qu'il serait nommé doyen, la conversation amenée sur ce sujet changea aisément le cours de leurs idées.

« Quel dommage que vous n'ayez pas soixante ans l'une et l'autre ! leur dit-il; je vous logerais au Doyenné. J'ai toute une immense maison pour moi tout seul : j'y aurai l'air d'un hibou. Vous égayeriez ma solitude, et ce serait une grande économie.

— Quel dommage ! soupira Stella.

— Il n'y faut pas penser, reprit-il.... Ah çà ! où vais-je vous caser?... Je ne sais pas si je pourrai vous trouver un jardin.... et moi qui en ai un si grand !

— Oh ! pas de jardin, docteur ! s'écria Dingley. Des chenilles ! des toiles d'araignée qui vous barrent le passage !... et l'hiver surtout !... pour voir des feuilles pourries, et des rangées de longs balais noirs, le manche fiché en terre !... Non, non, docteur, pas d'arbres ! pas d'oiseaux qui grelottent !

— Vous n'en voulez pas?... tant mieux ! ce sera plus facile. Aimeriez-vous à être sur le quai?

— Sur le quai?... Oh ! ma foi, non ! assez d'eau comme cela ! nous en avons une indigestion depuis tout le temps que nous sommes ici.... Et l'eau verte, passe encore; mais grise, mais jaune, mais sale !... Non, docteur, grand merci ! Logez-nous tout simplement dans quelque rue bien centrale, bien vivante....

— Oui, bien bruyante, bien crottée, n'est-ce pas?

— Bruyante et crottée, soit; tout plutôt que le silence et la solitude.

— Logez-nous près du Doyenné, dit Stella, le plus près possible.

— Et le plus vite possible, » ajouta Dingley.

Muni de ces instructions, Swift revint coucher à Dublin; et le lendemain matin, après avoir été présenter à l'archevêque des excuses cavalières qui furent reçues très-froidement, il alla prendre les deux sœurs à leur auberge. Marley-Abbey n'était qu'à dix milles : ils partirent tous trois à cheval.

Il y avait quatorze ans que Vanessa avait quitté l'Irlande, et elle se faisait une fête de revoir son vieux château, qui lui paraissait si beau, si grand, si effrayant dans son enfance : elle les mena d'un tel pas qu'ils furent bientôt en vue du terme de leur course.

Il est vrai, que, bâtie à mi-côte d'une colline, l'Abbaye s'apercevait de fort loin, comme la plupart des maisons construites par les moines : la foi, qui transporte les montagnes, peut, à plus forte raison, y transporter aisément la pierre et le bois; et, avant d'arriver, ils eurent à faire encore bien du chemin à travers champs. Ces champs formaient jadis un parc immense; mais la terre labourée, comme une marée montante, avait peu à peu comblé le fossé,

rongé le mur d'enceinte; et, ces digues une fois rompues, elle s'était répandue dans l'enclos, effaçant les allées, séchant les eaux, emportant les fleurs, déracinant les arbres, passant sur tous les objets son niveau monotone.

Quoique ces terres dépendissent toujours de Marley-Abbey et que Swift en fit remarquer l'excellente qualité, Vanessa était tout entière au chagrin de voir son beau parc si outrageusement morcelé, ses vieux chênes, ses vastes parterres, ses larges allées, toutes ces proportions grandioses étouffant dans cet espace rétréci et sous la menace d'un nouvel et dernier envahissement. Mais lorsqu'ils entrèrent dans le château et qu'elle retrouva debout ses hautes salles avec leurs sculptures mutilées, leurs fresques dégradées, leurs boiseries vermoulues, et tous ces restes d'un luxe qui témoignait de l'ancienne et sainte destination des lieux, alors elle fut consolée. Chaque pas réveillait en elle mille souvenirs assoupis; ces fragments, presque tous informes, lui étaient précieux : c'étaient autant d'amis qu'elle retrouvait au retour de l'exil.

Swift avait le goût des arts et des choses du vieux temps, et il aurait admiré aussi peut-être, s'il eût été dans un musée; mais il n'était point venu à Marley-Abbey en artiste : il était venu en tuteur, en intendant. Ne perdant pas de vue que cette magnifique masure devait servir de demeure à ses protégées, il était plus occupé du délabrement et de la nudité absolue des salles, des plafonds à jour, des planchers défoncés, des fenêtres sans vitres, que de tout ce qui restait là d'ogives, de marbres, de lambris dédorés, d'écussons écornés, d'inscriptions illisibles, de niches sans statues et de statues sans tête; et il aurait sacrifié sans beaucoup de remords toutes ces brillantes superfluités aux ignobles exigences du nécessaire.

Mary était tout à fait de cet avis. Elle n'était pas la bravoure même : l'idée d'habiter ce vieux château en compagnie des chauves-souris et des revenants l'épouvantait fort, et elle demanda qu'on démolît ces grandes vilaines murailles pour bâtir à leur place une jolie petite maison anglaise. Mais Vanessa n'entendait pas qu'on lui gâtât ses ruines; elle traita sa sœur de poltronne, de vandale, et déclara qu'elle les habiterait telles qu'elles étaient.

Entre ces deux extrêmes, Swift fit agréer un terme moyen. On ne détruirait pas le château, comme le voulait Mary; mais Esther en laisserait réparer et meubler certaines pièces, dont il avait fait choix pendant qu'elle s'abandonnait à ses extases poétiques. Elles feraient comme les oiseaux que leur approche avait mis en fuite; elles suspendraient leur nid à ces ruines; mais il aurait soin que ce

nid fût bien propre, bien chaud, bien douillet. En attendant, elles retourneraient à Dublin.

Ce plan arrêté, Swift, les jours suivants, ne manqua pas d'occupation. Trois emménagements à faire, tout en vaquant aux devoirs de ses places; être à la fois doyen, ministre, architecte et tapissier; courir de Dublin à Dunleary, de Dunleary à Marley-Abbey, de Marley-Abbey à Laracor: c'était là de quoi exercer son activité. Mais il suffit à tout, grâce à son zèle et à Bolingbroke, et il trouva encore le moyen de consacrer bien des heures à ses deux chères orphelines, comme il appelait les Vanhomrigh. Car pour Stella, il ne lui donnait pas ce nom attristant: n'était-il pas son père?

Stella, d'ailleurs, avait Dingley pour la distraire, sans compter les amis qu'elle s'était faits dans le pays, tandis que Vanessa, qui en était partie à sept ans, n'y connaissait personne, et, dans la disposition sauvage où l'avaient jetée ses malheurs, Swift était sa seule ressource. Ces réflexions l'empêchèrent de se reprocher la part inégale qu'il leur faisait de ses loisirs, d'autant plus qu'on ne se plaignait point à Dunleary de la rareté de ses visites, l'attribuant au désir de hâter l'instant du retour.

Mais les journées étaient courtes et les distances longues; il avait bien des intérêts à surveiller. Vanessa, comme homme d'affaires, ne lui inspirait plus guère de confiance, et il se serait cru coupable de ne pas contrôler lui-même toutes les dépenses de Marley-Abbey. Puis il ne considérait pas ces soins matériels comme la partie la plus importante de sa tâche. Le chagrin est une maladie dont la convalescence exige de grandes précautions, et de toutes ses heures si bien employées, celles qu'il passait auprès de Vanessa ne lui semblaient pas l'être le moins utilement. Avant de la soumettre aux épreuves de l'isolement, il voulait qu'elle fût en état de les supporter. Il lui parlait du passé, pour la blaser sur de douloureux souvenirs. Il s'appliquait à réveiller en elle le goût des lettres, de la poésie, à lui inspirer le désir d'achever l'éducation de sa jeune sœur, afin que ses devoirs et ses goûts servissent à lui tenir compagnie dans son désert et à la préserver de la mélancolie que ces ruines étaient si propres à inspirer.

Cette sollicitude affectueuse porta bientôt ses fruits. La trace des maux soufferts s'effaçait; la malade reprenait à la vie, et aucun des emportements d'autrefois n'était venu effaroucher les joies paisibles de l'intimité et prescrire plus de circonspection, quoique les allées touffues et les ruines mystérieuses de l'Abbaye invitassent l'âme aux épanchements. C'étaient de bons et tranquillisants résultats.

Aussi, dans cette charitable préoccupation, Swift avait un peu négligé ses ouvriers, et Dingley commençait à se plaindre de leur lenteur et du froid qu'il faisait au bord de la mer, lorsque, heureusement pour elle, Swift, un soir qu'il revenait à cheval de Marley-Abbey avec les Vanhomrigh, rencontra Tisdal face à face.

La lune était dans son plein et le ciel sans nuages; il était impossible de ne pas se reconnaître. Ils s'étaient revus au chapitre, et, bien qu'assez froidement ensemble, ils n'étaient point brouillés. Le premier mouvement du jeune chanoine fut d'aller vers son doyen; mais, à la vue de Vanessa, il s'arrêta court, ayant l'air de ne point savoir s'il devait avancer. Cette discrétion pouvait passer pour fort indiscrète; il parut le sentir, et, changeant une seconde fois d'idée, il aborda Swift. L'ayant abordé, au lieu de saluer et de passer, il fallait dire quelque chose : il demanda des nouvelles de miss Esther, de mistress Dingley, et quand elles quitteraient Dunleary pour s'établir à Dublin.

Swift n'était pas précisément un homme rusé; il savait mieux se tirer d'un mauvais pas que l'éviter. Placé comme lui entre les deux Esther, un roué aurait parlé de l'une à l'autre : par ménagement pour elles, Swift s'était abstenu. Il s'en repentit, et maudit dans l'âme Tisdal, en lui répondant. Celui-ci s'était retiré sur cette réponse; mais son départ ne soulagea pas Swift, qui prévoyait bien d'autres questions. Vanessa, pendant cette courte entrevue, avait été tout yeux et tout oreilles, et Tisdal n'était pas éloigné qu'elle demanda qui il était.

« Il a l'air bien timide, reprit-elle lorsqu'elle fut satisfaite sur ce point.

— Oui, il est tant soit peu gauche. Il manque d'usage. C'est un véritable curé de campagne. »

Swift s'attendait à subir tout un interrogatoire; mais ce peu de mots parut avoir suffi à Vanessa, et ils marchèrent quelque temps en silence. Il ne sut trop s'il devait s'applaudir de cette réserve. Elle annonçait de l'indifférence; mais elle pouvait cacher des soupçons, et il jugea prudent d'entrer sans plus de retards dans quelques explications. Revenant donc à l'embarras de Tisdal, il le motiva sur la froideur de leurs relations, et cette froideur sur le refus de la main de Stella, dont il parla en tuteur.

« Elle l'a refusé! dit vivement Vanessa, qui avait tout écouté sans faire d'observation. Et pourquoi? Il est très-bien ce jeune homme.... et il a l'air si doux, si modeste!... Est-ce qu'elle en aime un autre?

— Voilà bien les femmes! s'écria Swift en frappant sur le pom-

meau de sa selle. Elles ne peuvent pas comprendre qu'on ne soit pas amoureux ! »

Ils étaient arrivés à l'auberge où logeaient les deux sœurs : Swift leur souhaita une bonne nuit et regagna son gîte. Il était inquiet et mécontent. Dieu sait ce que ce sournois de Tisdal avait pensé de cette promenade nocturne ! S'il allait en bavarder avec son archevêque.... Dans les dispositions bienveillantes où celui-ci était, il n'en fallait pas davantage pour renouveler les tracasseries de Laracor. C'était un avertissement de mieux s'observer. Le lendemain, au point du jour, Swift alla chez ses marchands ; et, à dater de cet instant, il pressa si bien les ouvriers, que le triple emménagement, qui semblait ne devoir jamais s'achever, ne dépassa pas la semaine.

CHAPITRE IV.

Ses appréhensions, cependant, ne s'étaient point réalisées ; ni à l'archevêché ni ailleurs, il n'avait été question de Vanessa : Il fallait que Tisdal eût été discret ou sans soupçon : Swift reprit avec lui des manières plus amicales. Mais c'était l'encourager à reparaître, et Swift sentit qu'il n'y avait plus à garder le silence. L'excuse en était facile ; il ne lui avait pas été permis de confier plus tôt un secret qui n'était pas le sien. Il raconta donc à Bec et à Stella la cause de son mystérieux voyage, pour les récompenser, dit-il, de n'avoir pas été trop curieuses. Les malheurs de Vanessa, les rudes épreuves par lesquelles sa sœur et elle avaient passé, émurent vivement le bon cœur de Stella ; et Dingley, quoique moins sensible et plus méfiante, ne résista pas à ce récit attendrissant, et ne supposa point au zèle du doyen d'autre mobile que la compassion dont elle était elle-même pénétrée.

Cette compassion avait inspiré le désir bien naturel de connaître l'héroïne de cette intéressante histoire ; mais on comprit sans peine qu'elle éprouvât de la répugnance, pour le moment, à voir de nouvelles figures, et qu'elle eût besoin du calme de la solitude pour se remettre de secousses si violentes. L'entrevue fut donc renvoyée à une époque indéfinie, et le retour de Tisdal la fit à peu près oublier.

Stella, quoiqu'on lui eût atténué l'importance de son refus, ne pouvait s'empêcher de regretter d'avoir eu à le faire ; et, bienveillante comme toute femme qui se sait aimée, elle avait besoin, pour

rassurer sa conscience, d'offrir en amitié tout ce qu'elle n'avait pu accorder en amour. Après une longue absence, on était toujours bien accueilli de Dingley; et Tisdal, malgré le danger d'entretenir une passion sans espoir, s'abandonnait avec une imprévoyance d'amoureux au charme d'une intimité si amèrement regrettée. Les bonnes journées de Trim étaient donc revenues à Stafford-Street, où logeaient maintenant les dames de Sainte-Marie, comme les appelait Swift, du nom de l'église qu'elles voyaient de leurs fenêtres.

Swift n'était pas le dernier à s'en réjouir. Outre qu'il en était plus libre et qu'il pouvait donner plus de temps aux recluses de l'Abbaye, les prévenances qu'on avait pour le bon docteur étaient une garantie que Dingley avait renoncé à son projet de mariage, et il s'applaudissait d'avoir su ramener le calme dans tous ces cœurs agités, quand un événement très-frivole en lui-même, mais qui sur des têtes un peu faibles pouvait avoir une fâcheuse influence, vint troubler sa sécurité, en menaçant de ranimer les prétentions éteintes.

Un matin que Stella était encore au lit, faisant la paresseuse, on avertit Dingley qu'un M. Partridge désirait lui parler. Partridge! Elle ne connaissait personne de ce nom, excepté le charlatan démasqué par Isaac Bickerstaff; mais celui-ci était mort!... Elle descendit et trouva au bas de l'escalier un homme de cinquante ans, gros et court, qui allait et venait d'un air agité dans le corridor, et qui lui demanda si elle était mistress Dingley. Elle répondit que oui, en ouvrant la porte du parloir.

« Madame, dit l'inconnu dès qu'il l'eut refermée, croyez-vous que les morts parlent? »

Dingley le regarda d'un air étonné.

« Croyez-vous, madame, que les morts marchent? croyez-vous que les morts mangent? »

Dingley commença à s'effrayer, et, à chaque question, elle reculait au lieu de répondre.

« Vous ne le croyez pas, n'est-il pas vrai, madame?... Eh bien! détrompez-vous! car moi, je parle! » sa voix faisait trembler les vitres; « moi, je marche! » et il arpenta la chambre à grands pas; « moi, je mange! » et il mordit avec rage dans une orange qu'il prit sur la table et dont le jus alla jaillir au visage de Dingley. « Je fais tout cela, moi!... et pourtant, tel que vous me voyez, madame, je suis mort!... mort! mort! mort! »

Il avait les yeux hors de la tête : évidemment, c'était un fou. Dingley, adossée au mur, regarda la porte avec angoisse et soupira après l'arrivée de Swift, qu'elle attendait à déjeuner.

« Oui, madame, je suis mort! poursuivit le petit homme sans s'occuper de l'effroi qu'il causait; mort depuis neuf grands mois! mort le 29 mars dernier, comme l'avait prédit l'infaillible Isaac Bickerstaff! »

Bickerstaff!... le 29 mars!... Partridge!

« Eh quoi! monsieur, vous seriez!...

— John Partridge, astronome, astrologue et médecin de Sa Majesté pour vous servir, dit le petit homme en s'inclinant.

— Est-il possible?... Comment! vous n'êtes pas mort?... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.... Permettez-moi de vous offrir quelque chose. »

Elle lui avait avancé un grand fauteuil près de la table; elle lui avait mis un coussin sous les pieds; elle lui avait versé toute la crème du thé dans la tasse de Swift : jamais dévote n'avait eu plus de soin de son directeur. Le gros homme se laissait faire. Il se mit à boire et à manger pour achever sans doute de constater son existence, et, la bouche pleine, il reprit d'un ton élégiaque :

« Ah! madame! quand je dis que je suis John Partridge, je devrais plutôt dire que je n'en suis que l'ombre! Depuis qu'un effronté coquin s'est avisé de me rayer de la liste des vivants, depuis ce fatal 29 mars, vous ne pouvez pas vous figurer toutes les tribulations par lesquelles j'ai passé. Ce jour-là, madame, ce jour-là, une nuée de croque-morts s'est abattue sur mon domicile. Fallait-il sonner les cloches? garnir la fosse de briques? faire la bière en chêne? Enfin, j'ai vu le moment où on allait m'enterrer de force.

— Vous étiez donc tombé en léthargie?

— Pas du tout!

— Vous n'étiez que malade?

— Pas même malade! gros et gras, comme vous me voyez!

— En vérité!... Mais alors comment se fait-il?...

— Les préventions, madame! voilà ce que c'est que les préventions! La mort d'un homme est imprimée, il n'a plus la permission de vivre.... Même à présent, personne ne croit que j'existe.

— C'est votre faute aussi : vous vous tenez pour battu, vous ne publiez plus rien. Il fallait donner un bon démenti à ce Bickerstaff.

— Mais je l'ai fait, madame! s'écria Partridge, en tirant précipitamment des brochures de toutes ses poches. J'ai publié deux almanachs, et un, deux, trois, quatre, cinq avis au public. J'y ai joint un certificat de vie signé du ministre et des marguilliers de ma paroisse; mais ç'a été peine perdue! on n'a pas acheté mes brochures.

— Il fallait les donner gratis.

— C'est le parti que j'ai pris; mais on ne les a pas lues. Que faire? j'avais eu beau prêter serment aux assises, ma femme n'était plus appelée que la veuve Partridge. La place n'était plus tenable. Un misérable s'était donné impudemment pour mon continuateur; je n'avais plus d'autre ressource que d'aller en personne chez toutes mes pratiques, leur montrer que j'étais vivant, bien vivant. C'était une cruelle humiliation pour moi, astronome, astrologue et médecin de Sa Majesté, à mon âge; avec ma réputation, investi comme je l'étais de la confiance de toutes les cours de l'Europe, moi qui pourrais vous montrer des milliers de lettres flatteuses, dont plus de cent en latin, reçues de tous les points du monde, et même de Moscovie, dans lesquelles on ne me nomme que l'illustrissime restaurateur de l'astrologie, le grand astre de l'Angleterre, c'était une cruelle humiliation d'en être réduit à frapper comme un mendiant à toutes les portes. Encore si j'avais rencontré des personnes aussi éclairées que vous, ma chère dame! mais toutes ces portes, on me les ferma au nez....

— Est-il possible!

— C'est comme je vous le dis. On me traita d'intrigant, d'imposteur; à moi-même, en face, on me nia mon existence!

— Les personnes qui ne vous connaissent que de nom, sans doute; mais celles qui vous avaient vu....

— Celles-là, madame!... La plupart m'ont trouvé quelque ressemblance avec moi-même, mais pas à s'y méprendre: j'étais plus grand, j'étais plus petit, j'étais plus gras, j'étais plus maigre... et, quant à celles qui m'ont reconnu, elles m'ont pris pour un revenant et se sont enfuies épouvantées.

— Mais c'est affreux, et je vous plains de toute mon âme!... Que comptez-vous faire?

— Persister, ma bonne dame, persister avec votre appui et celui de vos amis et connaissances, si vous voulez bien me recommander à eux et me donner leurs adresses. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me lise!... Qu'on me lise, et la vérité éclatera dans tout son jour, et les morts ressusciteront, et les Bickerstaffs seront confondus. »

Il parlait de ce ton d'oracle, et Dingley séduite, en échange d'un gros paquet d'imprimés, était occupée à lui dicter les adresses de ses amis, lorsqu'il en parut un que certes elle ne se proposait pas de comprendre dans la liste, le doyen de Saint-Patrick.

A sa vue, Dingley rougit jusqu'au blanc des yeux. Il n'y avait pas à lui donner le change; la table était couverte de brochures et d'almanachs; elle essaya de le prendre à l'intérêt de l'aventure.

« Vous savez bien, docteur, dit-elle en allant à lui, M. Partridge !... que nous avions cru mort ! eh bien ! il ne l'est pas !... Ce Bickerstaff n'était qu'un fourbe !...

— Oui, monsieur, un fourbe ! un fourbe abominable ! Vous pouvez vous en convaincre en lisant ceci. »

Partridge s'était levé à l'exemple de Dingley, et, tirant de ses inépuisables poches un autre assortiment d'imprimés, il les tendait au doyen. Mais celui-ci, au lieu de les prendre, mit ses mains derrière son dos et lui dit :

« Monsieur, si vous connaissez le passé comme vous prétendez connaître l'avenir, vous devez savoir qu'il y a plus de trois siècles, le fils d'un boulanger, un certain Lambert Simnel, s'est dit fils du duc de Clarence et s'est fait couronner en Irlande, où nous sommes. Ce roi d'un jour est mort marmiton dans les cuisines du véritable roi.

— Tout le monde sait cela, monsieur, dit Partridge d'un air important.

— Vous devez savoir aussi avec tout le monde que, quelques années après, un nommé Perkins Warbeck s'est fait passer pour le duc d'York, frère cadet d'Édouard V. Celui-là n'en a pas été quitte à si bon marché : on l'a emprisonné et mis à mort.

— Eh bien, monsieur ! où en voulez-vous venir ?

— Permettez-moi... Si vous êtes aussi versé dans l'histoire étrangère que dans celle de notre pays, vous devez savoir de plus qu'il y a environ cent ans, en Moscovie, six aventuriers, les Dimitri, ont eu successivement une prétention semblable, et que tous les six ils l'ont payée de leur tête. Ces malheureux étaient des hommes sans foi, sans conscience, et surtout dénués de raison ; car les imposteurs finissent toujours mal. Mais, du moins, leur but était fait pour tenter l'ambition et la cupidité. Ils convoitaient une couronne, et non la défroque d'un faiseur d'almanachs.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le petit homme en trépignant d'exaspération. Partout la même chose ! toujours traité d'imposteur ! Je n'existe pas ! Comment ! je n'existe pas ! si ce n'est pas à en devenir fou !... Mais lisez-moi, et vous verrez ! Lisez-moi ! lisez-moi ! »

Et il tendait ses brochures ; mais Swift, les repoussant avec mépris,

« Vous lire ?... J'ai donc l'air bien crédule ?

— Crédule !... oui, vous l'êtes, quand vous croyez ce gueux de Bickerstaff !

— Au moins, a-t-il dit une fois la vérité.

— C'est trop fort! c'est trop fort! mon chapeau! où est mon chapeau? je ne peux pas entendre des choses pareilles! Ah! je ne suis pas John Partridge!

— Et quand vous le seriez, quelle confiance voulez-vous que nous ayons dans un sorcier qui n'a pas su prévoir le jour de sa mort?

— Le fait est que cela ne vous fait guère honneur! » s'écria Dingley.

Le vertige où l'irritation avait jeté Partridge était devenu contagieux. Un *irish bull*, une naïveté volontaire, Dingley en faisait un argument sérieux: Swift ne lui laissa pas le temps de se reconnaître, et fermant la bouche à ce mort vivant qui, suffoqué d'abord de l'apostrophe, commençait à reprendre ses esprits et voulait entrer en explication :

« En voilà assez! cria-t-il d'une voix qui dominait tout. Madame a raison; nous ne sommes pas vos dupes! Allez débiter vos drogues aux cuisinières et aux vieilles qui radotent! Les faux rois, on les pend : les faux sorciers, on les chasse! »

Il joignait le geste aux paroles; Dingley, flattée de son approbation, ramassa toutes les brochures de Partridge, et, les lui ayant versées sur les bras, elle aida Swift à le mettre à la porte.

CHAPITRE V.

Une fois Partridge replongé dans sa tombe, et avec lui la foi dans ses prédictions, Swift dut se croire en sûreté. L'idée de son mariage avec sa pupille paraissait enfin sortie de toutes les têtes; les assiduités de Tisdal annonçaient l'intention d'appeler d'un premier refus; Stella et Dingley, par leur accueil, avaient l'air de l'y encourager. Comment deviner un orage sous cette surface paisible? Comment deviner surtout que Tisdal, amoureux comme il l'était, que Tisdal, qui avait repris espoir et courage, allait déserter sa propre cause et renouer toute cette intrigue?

Lorsqu'il avait appris la nomination de son ancien ministre au doyenné de Saint-Patrick, le premier mouvement du jeune chanoine avait été de solliciter un nouveau changement de résidence. Miss Johnson allait s'établir à Dublin, et il s'obstinait à demander à l'absence la guérison de son amour. Mais ce changement ne pouvait avoir lieu du jour au lendemain; il fallait une vacance, et rien ne pressait d'ailleurs, puisque miss Johnson devait passer la belle

saison à Dunleary. Lui-même, ayant satisfait à la prudence par sa démarche, il en attendait patiemment le résultat; et l'archevêque, n'étant point tourmenté, ne travaillait qu'avec nonchalance à une séparation qui lui coûtait. Les choses étaient dans cet état de suspension, et notre amoureux flottait entre la crainte et le désir de revoir sa maîtresse, lorsqu'il avait rencontré le doyen en compagnie de Vanessa.

Comme son embarras l'avait indiqué, cette blanche apparition aux molles clartés de la lune lui avait semblé trop séduisante pour ne pas être un peu suspecte, et les anciens propos de Kilroot et de Laracor lui étaient soudain revenus à la mémoire. Vraisemblablement, Swift saurait encore se justifier; mais ce n'était pas impunément qu'on en avait si souvent besoin, et, à force d'être lavé, l'honneur pouvait s'user comme toute chose.

Cette supposition peu charitable, dictée par sa rancune, l'avait ramené chez miss Johnson; et là, ce qui lui restait de scrupules s'était dissipé, dès l'instant où il avait su qu'on n'y voyait point la beauté mystérieuse qui se promenait si tard à cheval. Vainement lui avait-on répété le récit attendrissant des malheurs de cette famille; vainement lui avait-on vanté le zèle et le dévouement de Presto: son cœur, endurci par la méfiance, s'était refusé à toute pitié, à toute admiration. Les protégées de Presto étaient toujours trop jolies pour que son zèle dût surprendre, et la pureté de sa pupille expliquait parfaitement pourquoi son dévouement avait changé d'objet.

Aussi, Swift avait beau faire tous les frais de la réconciliation, prodiguer à cet inflexible les avances et les démonstrations d'amitié; il avait beau l'attirer et lui laisser le champ libre, invitations, absences, Tisdal profitait de tout, sans se croire tenu à la moindre reconnaissance; et si sa conscience s'alarmait parfois, ce n'était pas de son ingratitude pour tant de bons procédés, c'était de l'indulgence qu'il se sentait pour les désordres de Swift. Il se reprochait de les favoriser, de s'en rendre complice en le remplaçant auprès des dames de Sainte-Marie. Hélas! l'intérêt personnel avait étouffé en lui toute vertueuse indignation! Chaque année, il devenait plus mauvais! Autrefois, il était mieux affermi dans ses principes de morale!... Mais, quand il s'était longuement et sévèrement sermonné, si l'heure approchait de retourner chez miss Johnson, il n'était plus aussi certain que la conduite de son doyen fût coupable. Pourquoi ne pas lui attribuer des intentions toutes légitimes? Swift avait de la répugnance pour le mariage; mais avec le temps les idées changent, et la pratique se joue de toutes les théories.

Qui sait s'il ne se repentait pas d'avoir mal accueilli l'an dernier la proposition de son rival, et s'il ne se tenait pas à l'écart pour lui faciliter les moyens de la reproduire?

Eh quoi! s'exposer encore à l'humiliation d'un refus?... Mais aussi sacrifier sa seule chance de bonheur à une mauvaise honte!... Fallait-il regarder comme perdue une cause plaidée par un tiers, sans intérêt et sans chaleur? Esther avait-elle su à quel point elle était aimée?... Et cette année, quelle différence! De contraire, Swift était devenu favorable, et ce changement ne s'expliquait-il pas par celui d'Esther?

Ce n'était plus l'enfant frivole de Trim que rien ne pouvait fixer, qui sautillait de place en place et d'idée en idée, comme un oiseau de branche en branche. L'oiseau s'était posé; elle était devenue rêveuse et même réfléchie. Il était bien rare qu'elle jouât encore au volant, aux cartes, à ses jeux d'autrefois; les soirées se passaient tout entières à causer, et de choses si sérieuses, que Dingley, après un certain nombre de bâillements, ne manquait jamais de s'endormir dans sa bergère.

Tisdal restait donc le plus souvent en tête-à-tête avec Stella. Or, dans ces tête-à-tête, où les voix se baissaient pour ne point éveiller la dormeuse, où les visages se rapprochaient pour suppléer à l'affaiblissement des voix, quel sujet possible d'entretien autre que l'amour? Et en voyant Stella, immobile et toute rouge d'attention, oublier autant que lui les heures, en voyant sa curiosité se déguiser sous mille détours ingénieux, ses yeux à tout instant s'emplir de larmes, son intelligence pénétrer les replis de ce sentiment mystérieux, qu'il ne s'expliquait lui-même que d'hier, et pour l'avoir éprouvé, comment ne pas se dire que le cœur seul en elle avait pu éclairer l'esprit de si rapides lueurs?

Tisdal, qui ne se voyait point de rivaux, était bien tenté d'interpréter en sa faveur ces indices d'amour; et tout ce que la langue des amants fournit d'expressions vagues, détournées, d'interrogations discrètes et d'aveux possibles à reprendre; tout ce qu'ont inventé en ce genre la fierté et la modestie, la crainte et le désir, il l'avait employé à se préparer les voies. Mais de là à une explication formelle, la distance était grande encore; il n'était pas entreprenant de sa nature, et le faux de sa position ajoutait à son embarras. Tous les matins il prenait la résolution de parler, et tous les soirs il remettait au lendemain. Il lui fallait une impulsion du dehors : ce fut l'archevêque qui lui vint en aide. Quoique à contre-cœur, il lui avait enfin trouvé une autre position : il n'y avait plus à reculer. Le premier soir, donc, que le doyen fut absent et Dingley assou-

pie dans sa bergère, ce qui ne tarda pas, Tisdal, après avoir donné comme d'ordinaire à l'entretien une direction propre aux aveux, annonça la détermination qu'il était sur le point de prendre.

« Partir! s'écria Stella. Vous voulez partir!... nous laisser seules!

— Seules!... le doyen vous reste.

— Ah! ne l'appelez pas de ce nom! Depuis qu'il est doyen, vous savez comme il nous néglige!

— C'est qu'il a plus d'occupations.

— Oui, oui, dit-elle en secouant tristement la tête, je l'ai cru d'abord; mais je vois clair à présent. »

Tisdal, muet d'anxiété, attendait une explication; mais elle reprit :

« Votre nouvelle place sera donc plus avantageuse?

— Non.

— Et on exige que vous l'acceptiez!

— C'est moi qui l'ai demandée.

— Vous l'avez demandée!... oh! oui, vous faites comme lui, vous vous retirez de moi, parce que je ne suis pas assez raisonnable, assez sérieuse pour vous. Je vous ennuie!... »

Elle avait essayé de sourire : deux grosses larmes démentirent cette fausse gaieté.

Elle pleurait!... Elle pleurait à l'idée de le voir partir! N'était-ce pas un aveu?... Et pourtant, l'an dernier, ce refus...! Ce refus, il ne l'avait appris que par un tiers! Si mistress Dingley, dévouée aux intérêts de Swift, n'avait offert avec tant d'empressement son entremise que pour faire échouer la négociation... Oh! quel soupçon! quel soupçon!... Il résolut de l'éclaircir.

« Dites-moi... reprit-il d'une voix à peine distincte... l'an passé... j'avais prié mistress Dingley de vous faire une demande...

— Une demande?

— Oui, bien importante pour moi. »

Stella baissa la tête.

« L'a-t-elle faite?

— Oui.

— Et le refus qu'elle m'a apporté était sorti de votre bouche!... de votre cœur!

— Pas sans chagrin, je vous assure!

— Pas sans chagrin!... mais vous l'avez fait!... mais s'il était encore à faire... »

Elle regardait le plancher en silence.

« Et vous me demandez pourquoi je pars?... mais, pour vous fuir!... mais près de vous je suis à la torture! »

Avec une obstination d'amoureux, il ne désespérait pas d'un encouragement; mais ne l'obtenant point, il se leva brusquement et passa dans l'arrière-parloir. Stella l'y suivit.

« Je vous fais donc bien de la peine, monsieur Tisdal? lui dit-elle en s'approchant de lui.

— Aimer de toute son âme, murmura-t-il, et n'obtenir qu'indifférence et mépris !

— Ah ! monsieur Tisdal !

— J'ai tort... je sais que je puis compter sur votre amitié... mais l'amitié est un sentiment si froid, si insuffisant...

— N'est-ce pas? interrompit vivement Stella, il y a des moments où l'on aimerait mieux la haine ! Au moins on saurait à quoi s'en tenir ! on aurait franchement le droit de se plaindre ! »

Tisdal la regarda stupéfait.

« Ah ! monsieur Tisdal, il ne faut pas m'en vouloir. Je suis bien malheureuse aussi, moi ! Il ne m'aime pas, monsieur Tisdal ! oh ! c'est certain, il ne m'aime pas ! »

Swift ! Swift ! c'était lui qu'elle aimait ! si elle ne l'avait pas nommé, c'est que le doute n'était pas possible !... Oh ! quel coup pour Tisdal ! Il en resta comme foudroyé; sa belle illusion lui était ravie : il n'avait plus qu'à se laisser tomber à terre et qu'à mourir !...

Mais Esther, avec une sécurité toute virginale, avait appuyé sur lui son front chargé de douleur, et, quand il sentit ce précieux fardeau sur sa poitrine, il lui sembla que cette autre victime du même naufrage s'attachait à lui en le suppliant de la sauver. Une pitié profonde, cette pitié qu'on a seulement à ce degré pour ceux qu'on aime et lorsqu'ils souffrent des maux dont on souffre aussi, ranima en lui le désir de vivre et lui rendit les forces que lui refusait le désespoir. Pauvre enfant ! elle s'était mise sous sa protection : cette confiance naïve lui dictait son devoir. Le sacrifice de son amour était consommé ! A dater de cet instant, il ne vivait plus que pour elle ! Tout ce qu'il avait de chaleur dans l'âme, tout ce qu'il avait de sang dans les veines, il le vouait à une seule pensée, le mariage de Stella avec son rival !

Un quart d'heure auparavant, le succès lui eût semblé impossible; mais, après le sacrifice de son amour, était-il rien de difficile? Quel obstacle est capable d'arrêter l'élan d'une résolution héroïque? Quel amant peut croire que sa maîtresse n'est pas irrésistible?

Tisdal donc, de la meilleure foi du monde, lui prodigua les consolations; et, récapitulant toutes les marques de tendresse

dont son tuteur l'avait comblée, il insista sur l'emportement dont Swift n'avait pas été maître lorsqu'elle lui avait été demandée en mariage, et ne négligea rien pour faire passer dans son cœur l'espérance que lui-même il sentait douloureusement sortir du sien.

La pauvre Stella frissonnait de plaisir à ces paroles enivrantes, que le besoin d'être heureuse appuyait de mille souvenirs. Mais ses esprits flottaient encore dans le doute, dans ce doute, il est vrai, qui ne demande qu'à être dissipé, et elle ne céda pleinement à ses tentations d'espérer que lorsqu'elle apprit la généreuse détermination de Tisdal.

Il la lui annonçait avec tant de simplicité, que la modestie comme la passion empêchèrent la jeune amoureuse de comprendre toute l'étendue de ce sacrifice. Elle l'accepta donc sans hésiter. Cependant ce ne fut qu'un premier mouvement, et aussitôt, interrompant l'expression de sa reconnaissance :

« Et vous, monsieur Tisdal?... lui dit-elle en rougissant.

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi! répondit-il; il est plus d'un genre de bonheur en amour; et à défaut du plus grand, de celui qui m'est interdit et que la Providence vous réserve, c'en est un bien réel aussi que de se dévouer à ce qu'on aime. Vous m'acceptez pour ami, pour confident : je ne suis pas si fort à plaindre. Je serai heureux de votre bonheur. »

Esther était trop émue pour parler : elle lui tendit la main. Il la serra sans y porter ses lèvres; et la gardant dans la sienne, ils restèrent en silence près de la fenêtre, elle, son front brûlant posé contre la vitre et perdue dans une douce rêverie, lui debout, à son côté, et veillant sur elle comme une mère sur son enfant qui dort.

La nuit était semée d'étoiles sur lesquelles couraient de légers nuages chassés par le vent. Stella, entre ces étoiles, avait choisi la sienne et celle de Swift; et elle attachait une importance superstitieuse à ce que leur éclat ne fût pas obscurci. Sa crainte s'étant réalisée, ce fâcheux augure lui réveilla la jalousie au cœur, et en arracha une question qui, bien des fois sans doute, était déjà venue expirer sur ses lèvres.

« Elle est bien belle, n'est-ce pas? » demanda-t-elle à Tisdal d'une voix sourde.

Peut-être il eût été plus humain de ne pas la comprendre; mais c'était feindre, et la forcer de prononcer le nom de sa rivale : il répondit :

« Je ne l'ai vue qu'une fois, vous le savez, et fort mal : c'était le soir. »

Il disait la vérité, mais non toute la vérité; car, soit le besoin de soupçonner, soit l'effet des rayons de la lune, Vanessa lui avait paru être d'une beauté remarquable. Supposant donc que sa réponse pourrait être prise pour ce qu'elle était, pour une défaite, il s'empressa d'ajouter :

« Elle est blonde. »

Ce qui, dans sa pensée d'amoureux, était un puissant correctif.

« Les hommes bruns aiment les femmes blondes, dit Stella.

— Est-ce à moi que vous dites cela? dit Tisdal.

— Oh! pardon! j'ai honte d'être si égoïste!... et devant vous!...

— Soyez-le! ne l'est pas qui veut! Il faut espérer pour l'être. »

Stella leva les yeux au ciel. Les deux étoiles dont elle avait fait choix s'étaient dégagées des nuages; le ciel aussi lui disait d'espérer, et le calme rentra dans son cœur.

En ce moment dix heures sonnèrent à l'église de Sainte-Marie. C'était l'heure où Dingley s'allait coucher : elle se leva, et ce fut le signal du départ.

CHAPITRE VI.

Vanessa avait témoigné le désir de connaître Tisdal, et, comme elle continuait à garder une réserve parfaite, Swift n'avait pas cru devoir lui refuser cette distraction. Ce serait même ôter à leurs relations tout caractère clandestin, et se justifier des soupçons qu'avait pu faire naître sa persistance à empêcher les deux Esther de se voir. Il avait donc offert à Tisdal de le mener à l'abbaye; mais celui-ci avait éludé la proposition. Tout ce qu'il avait de loisirs appartenait à Esther Johnson; puis, c'était comme manteau qu'on le prenait probablement, et ce rôle complaisant répugnait à sa conscience et aussi à son amour-propre, si peu qu'il en eût. Enfin, il avait intérêt à découvrir la nature des rapports du doyen et de miss Vanhomrigh, et cette considération, qui eût déterminé tout autre, fut principalement ce qui le retint. Il n'irait à Marley-Abbey que dans une intention d'espionnage, et il n'était pas de ceux qui, en amour, se croient tout permis.

Mais quand ce fut pour Esther Johnson qu'il eut à espionner, ses scrupules cessèrent. Les doutes que l'enthousiasme de sa belle action, que le besoin de consoler, avaient écartés, revenaient assiéger son esprit, et ce n'était qu'à l'Abbaye qu'il pouvait les résoudre. Stella elle-même le pressait d'y aller; car Swift ne parlait

plus de la conduire chez les Vanhomrigh, et, n'osant pas renouveler sa demande, elle voulait du moins voir sa rivale par les yeux du bon docteur : il céda.

Le compte qu'il eut à rendre de sa première entrevue fut extrêmement tranquillisant. L'ennemi était beaucoup moins redoutable qu'il ne l'avait paru d'abord. Miss Vanhomrigh était blonde, elle était grande, elle était grasse; elle n'avait rien de miss Johnson : Tisdal n'aurait jamais cru qu'un clair de lune pût embellir à ce point.

Et quelles manières!... En cela comme en fait de beauté, il n'avait qu'un modèle en tête, et on était bien à proportion qu'on en approchait. Amoureux et sans expérience, il lui était permis d'être exclusif, et il ne se représentait point une jeune fille avec d'autres qualités que la modestie, la retenue, la timidité, une charmante ignorance, des étonnements ingénus et des rougeurs à tout propos, enfin toutes les grâces naïves de l'adolescence. Or, quand il en vit une de vingt et un ans faire les honneurs de chez elle avec une aisance, avec un aplomb qu'il enviait à près de trente, quand il l'entendit parler de tout avec ce ton décidé qu'il n'avait attribué jusque alors qu'à la maturité de l'esprit, n'approfondissant rien par savoir-vivre, mais paraissant capable de tout approfondir, il fut étonné, ébloui de ce vernis d'éducation mondaine qui simule la pratique de la vie et l'universalité des connaissances humaines. Mais plus il admira miss Vanhomrigh, moins elle lui sembla dangereuse. Toute blanche et rose qu'elle fût, c'était un homme! Elle était sans charme, impossible à aimer, et il lui tarda d'en porter la nouvelle à miss Johnson.

Pauvre Stella! avec quelle impatience elle attendait le résultat de cet examen, et avec quelle joie elle l'apprit! Mais lorsque Tisdal retourna aux renseignements, il se repentit d'avoir été si prompt à lui donner cette joie. Après le premier froid de la présentation, on s'était mis à l'aise ; il ne put se dissimuler que miss Vanhomrigh était la préférée, et qu'elle devait cette préférence aux qualités mêmes qu'il avait jugées si rassurantes.

Swift n'avait plus vingt ans, et chez lui le cerveau avait toujours prédominé : il devait donc être attiré surtout par une sympathie d'intelligence. Il aimait la société des femmes, mais il aimait aussi la politique, la littérature, et ces goûts sérieux trouvaient à se satisfaire dans le commerce de miss Vanhomrigh.

Il n'est guère d'écrivain qui ne soit bien aise de relire ses ouvrages devant un auditeur attentif et intelligent; et Swift, lorsqu'il avait passé la matinée à écrire, consultait volontiers sa jeune amie :

car, si elle l'admirait, ce n'était point en aveugle : elle avait dans le caractère une indépendance qui échappait à toutes les préventions de l'esprit ou du cœur, et ses critiques donnaient du relief à ses éloges.

Ce n'était pas Stella qui pouvait lutter sous ce rapport avec sa rivale. Elle savait aimer Presto, lui obéir, prévenir ses moindres volontés, jouir intérieurement de sa présence, et pleurer ses négligences en secret; mais le juger en connaisseur, savoir l'applaudir et oser le critiquer, mais s'intéresser à de graves entretiens et les animer par un échange d'idées, elle n'y avait jamais pensé, ni Presto non plus à le lui demander. Chère petite! il se gardait bien de faire le pédant avec elle! Mais aussi, quand il avait passé une heure à niaiser pour la distraire, sa tâche était accomplie, et il allait à l'Abbaye pour se récréer à son tour.

Cette infériorité constatée, quelle chance de succès restait-il? S'il s'était agi de lui, Tisdal aurait regardé la partie comme perdue; mais il s'agissait d'Esther Johnson.

Quelle ne fut pas la surprise de Dingley lorsqu'elle sut que, pendant son sommeil, le petit docteur et Stella avaient concerté entre eux tout un plan d'éducation!

« D'où vient ce beau zèle, ma chère?

— Nous voulons faire une surprise à Presto. Bec, ne lui en parlez pas! avait répondu Stella en rougissant.

— Faire une surprise à Presto! avait pensé Dingley. Voyez-vous la ruse! ce petit coquin de docteur a supplanté le cher Presto, et mes deux cafards ont imaginé ces leçons pour avoir un prétexte d'être toujours côte à côte. »

Dingley se sentit toute soulagée. Elle en était réduite aux conjectures, depuis que Stella avait un autre confident, et elle ne comprenait plus rien à ce qui se passait autour d'elle. Avoir perdu le fil de sa propre intrigue, c'était par trop cruel!

Aussi, ce Tisdal était un garçon si étrange! Depuis leur installation à Dublin, elle avait favorisé ses assiduités, d'abord pour stimuler Presto, puis comme pis-aller; et ne voilà-t-il pas qu'au moment où elle s'était déterminée à lui donner Stella, qui n'avait pas l'air de dire non, il s'était aussi laissé accaparer par les Vanhomrigh! et Stella, loin de s'en formaliser, avait été la première à l'envoyer chez elles! Ce n'était pas de la bouderie : elle ne l'aurait pas si bien accueilli lors des visites qu'il daignait faire encore. A moins qu'ils ne fussent d'accord pour renoncer l'un à l'autre.... Eh bien! soit! Dingley, à leur exemple, en avait pris son parti, et elle s'était rendormie dans sa bergère, lorsqu'elle fut de nouveau

éveillée par ce bizarre projet d'éducation. Oui da ! elle se promit d'en avoir le cœur net. Ah ! l'on se cachait d'elle ! fort bien ! fort bien !

Tisdal venait régulièrement donner ses leçons matin et soir, et régulièrement aussi Dingley y assistait, autant par curiosité que par bienséance. Mais voyez quelle dissimulation ! L'écolière et le professeur travaillaient soir et matin avec une application qui ne se démentait pas un seul instant. Il fallait qu'ils eussent bien envie de la tromper ! Stella laborieuse ! Stella prendre goût à tout ce pédantisme ! comme c'était vraisemblable !

« Ah ! ils veulent me lasser ! c'est ce que nous verrons ! Quand je devrais m'ennuyer à ce métier pendant une année entière, je les forcerai bien de demander grâce ! »

Dingley était piquée au jeu ; elle ne se fia ni à la curiosité ni au dépit. Elle but tous les jours, en cachette, plusieurs tasses de café à l'eau, et s'acquitta impitoyablement de son rôle d'Argus.

Des semaines, des mois se passèrent sans ralentir l'ardeur exemplaire de nos deux hypocrites : Dingley dévorait sa langue d'ennui ; et un soir, malgré son café, elle s'endormit. Quelle faute ! Dieu sait ce que nos amants avaient repris de forces de dissimulation pendant ce malencontreux sommeil ! Dingley aurait eu bien de la peine à se consoler de sa négligence, si elle n'y avait puisé une idée excellente. Elle allait retomber dans son assoupissement ; mais ce serait volontairement cette fois, et elle ne dormirait que d'un œil.

Pour préparer sa ruse, elle affecta toute la journée de bâiller et de lutter contre le sommeil auquel elle devait céder le soir. Ses yeux clos, la leçon continua comme si de rien n'était ; mais on attendait sans doute qu'elle fût bien endormie. Effectivement, bientôt Stella, baissant la voix et du ton le plus tendre, demanda à Tisdal :

« Comment cela va-t-il ? »

Et celui-ci répondit d'un ton pénétré :

« Merci ! cela ira mieux, j'espère : n'en parlons plus. »

Dingley était tout oreilles. Enfin ! voilà qu'ils se trahissaient !... Point du tout ; la trahison en resta là, et le pédantisme recommença avec une ferveur incompréhensible et sans interruption jusqu'à l'heure du départ.

Dingley n'avait pourtant rien fait pour les effaroucher ; elle n'avait pas même entr'ouvert la paupière. Peut-être avait-elle tressailli en les voyant tomber dans le piége : le lendemain, elle s'observerait mieux. Mais ce fut sans succès. Stella, comme la veille, demanda au

docteur des nouvelles de sa santé; il fit à peu près la même réponse, avec la même expression de reconnaissance, et il reprit ses fonctions de professeur.

« Comme vous avez mauvaise mine! s'écria Dingley, lorsqu'il revint le jour suivant. Est-ce que vous êtes malade?

— Moi ? nullement ! répondit-il d'un air étonné.

— Je ne vois pas que le docteur ait l'air malade, » dit Stella.

Pas malade! alors pourquoi le mystérieux dialogue de chaque soir? A moins de guérison subite la nuit dernière.... mais non, l'éternel dialogue se renouvela le soir même. Cette fois, Dingley ne se contenta plus du témoignage de ses oreilles; elle regarda, et que vit-elle? Esther qui tendait la main à Tisdal, ce qu'elle ne faisait jamais devant témoins, et Tisdal qui la serrait amoureusement.

Pour le coup, Dingley fut tentée de se lever et de leur demander ce que tout cela signifiait. Mais elle n'obtiendrait pas d'explication! ils étaient trop hypocrites! Il valait encore mieux persister dans sa ruse. Cependant, à force d'y persister, elle reconnut que c'était beaucoup d'ennui pour peu de résultat. Avait-on jamais vu chose pareille? des amoureux à qui il suffisait de s'informer de leur santé et de se serrer la main une fois par jour, qui en tête-à-tête ne s'occupaient que de politique, de littérature, d'histoire, de philosophie! Elle était bien bonne de perdre son temps à les écouter! Elle se renfonça tout de bon dans sa bergère.

CHAPITRE VII.

Cependant Tisdal, malgré toutes ses apparences de tergiversation, allait droit à son but. Persuadé que le doyen ne se déciderait jamais à épouser une femme dont l'intelligence serait trop au-dessous de la sienne, il voulait mettre Esther Johnson en état de lutter contre miss Vanhomrigh. Il ne se faisait point l'illusion de croire qu'il lui donnerait autant d'acquis; mais ce qui lui resterait d'infériorité serait compensé par l'indulgence que ne pouvaient manquer d'inspirer l'étonnement et la reconnaissance de tant d'efforts. Soutenu par cet espoir, il s'acquittait courageusement de la tâche qu'il s'était imposée. Et quelle tâche! Résister à une tentation de tous les instants, refouler chaque élan de son cœur, et ne tirer de ce cœur brûlant que des paroles glacées; maîtriser son attention tiraillée par mille impétueux désirs, s'oublier, s'effacer entièrement, renoncer à ses penchants, à sa nature, à soi-même, et s'assimiler

tous les goûts, toutes les idées de son rival pour enseigner à sa maîtresse les moyens d'en être aimée : oui, certes, il lui fallait du courage ! Il lui en fallait surtout pour la façonner à ces manières du monde qui l'avaient tant choqué dans l'autre Esther.... Mais ce n'était point à lui qu'elle avait à plaire ; et avec une résignation consciencieuse il la dépouillait de ses grâces ingénues, de sa simplicité naïve, de son adorable ignorance ; il détachait pièce à pièce ses voiles d'innocence et de candeur virginales, comme aurait fait une mère en pleurs avant la nuit des noces.

Ah ! des pleurs aussi retombaient sur son cœur, tandis qu'il lui enlevait volontairement ce qui l'avait le plus séduit en elle ! C'était la perdre une seconde fois ; et, si le sacrifice de son amour avait été héroïque, quel nom donner à cette abnégation de détail, à cet holocauste incessant qui en étaient la conséquence ?

Stella n'avait jamais eu un goût bien prononcé pour l'étude ; mais elle avait une grande défiance d'elle-même, et ces caractères sont très-enclins à l'imitation. L'exemple de mistress Dingley l'avait jetée dans des habitudes nonchalantes : celui de miss Vanhomrigh, cité à propos, l'enflamma d'une ardeur sans égale. Elle avait besoin d'espérer ; elle avait foi en son guide ; la jalousie l'aiguillonnait : elle donna des preuves d'aptitude et de persévérance qui dépassèrent les prévisions de son maître.

Mais le doyen devenait plus rare que jamais ; il était impossible de se mieux prêter à la surprise qu'on lui ménageait, et les deux travailleurs avaient tout le loisir qu'ils pouvaient désirer. Il avait eu vent de ces leçons ; mais, comme Dingley, il avait l'air de croire que ce n'était qu'une ruse d'amoureux ; et à peine était-il entré, qu'il leur disait en souriant :

« Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. »

Et il s'en allait à l'Abbaye.

Quel chagrin pour Stella, si Tisdal, avec cette adresse qui ne vient que du cœur, n'eût été attentif à excuser chaque absence, à prévenir tout soupçon ! Mais plus on s'efforçait de le justifier, plus Swift donnait de justifications à faire : il fallait prouver qu'Esther travaillait sérieusement et dans quelle intention elle travaillait. Tisdal imagina de profiter de la nouvelle année pour lui faire déclarer son amour. La poésie souffre tout : elle se prêterait à leur aveu.

Seulement, ils n'avaient l'un et l'autre aucune idée des règles de la versification. Mais miss Vanhomrigh faisait des vers ; Stella fut toute disposée à en faire aussi ; et, quant à lui, ce n'était pas la première fois qu'il apprenait pour enseigner. Il acheta un traité de

prosodie et se mit à l'étudier sans relâche avec son élève. Puis ils se recommandèrent à Apollon, et Stella mit au monde une petite pièce de vers qui leur avait coûté bien des journées de travail.

Mais, quand la besogne est faite et qu'on en est content, la peine qu'on a prise s'oublie vite ; et le pudique aveu était enveloppé d'une allégorie tout à la fois si chaste et si transparente, que Tisdal s'en promit merveilles.

Effectivement, Swift témoigna beaucoup de surprise et de satisfaction, et Stella rougit de bonheur. Mais, à quelques jours de là, Tisdal eut le chagrin de s'apercevoir que les vers de la jeune amoureuse étaient pris pour un de ces compliments de bonne année que tout maître d'école dicte à ses élèves. Il revenait de chez elle avec Swift, et c'était la première fois qu'ils se voyaient seuls depuis le nouvel an. Tout le long de la route, le doyen ne lui adressa pas la parole sans l'appeler poëte.

S'être donné tant de mal pour n'obtenir qu'un sobriquet!... Tisdal réclama, se défendant d'être l'auteur et n'avouant que des conseils.

« Eh bien! dit Swift, vous auriez dû lui en donner davantage et ne pas lui laisser un vers faux. »

Un vers faux ! c'est là ce qui avait seul occupé son attention ! et, des sentiments exprimés, pas un mot !

« Miss Vanhomrigh fait aussi des vers, reprit Swift sans entendre les soupirs de son chanoine ; mais entre nous, mon cher poëte, ils sont un peu meilleurs.

— C'est qu'elle a un meilleur maître, dit Tisdal mortifié, mais non pas pour lui.

— Elle n'a pas besoin de maître, répliqua Swift. Écoutez cela, monsieur le professeur. »

Il savait par cœur les vers de miss Vanhomrigh ! Tout en marchant, il les récita avec tant de chaleur, qu'il faisait retourner les passants. Tisdal n'eut garde de ne pas approuver ; car, pour Stella plus encore que pour lui-même, il n'aurait point voulu paraître jaloux.

« N'est-ce pas qu'ils sont vraiment beaux? » s'écria Swift, prenant cette approbation à la lettre.

Et il se mit à les répéter avec un surcroît d'enthousiasme. Puis cette seconde édition fut suivie d'un commentaire des plus louangeurs, et le commentaire d'un parallèle où la poésie de Stella ne fut point épargnée : il fallait bien éclairer l'inexpérience de son instituteur.

Tout amour-propre à part, Tisdal était au supplice. Mais Swift

ne voyait rien : et comme, en sa qualité de poëte, il ne s'arrêtait pas facilement quand il était en train de dire des vers, il se mit, toujours dans l'intérêt du maître et de l'écolière, à lui faire confidence de ceux qu'il venait de répondre à miss Vanhomrigh.

Il lui avait répondu, à elle !

Tisdal n'était point assez connaisseur pour se préoccuper autant que Swift de la forme, et tout le mérite de la versification de miss Vanhomrigh ne l'avait point empêché de faire attention à la pensée. Or, il savait par expérience que, dans ce langage figuré et sous le prétexte de la fiction, l'amour prend bien des libertés ; et, tout en faisant la part de l'hyperbole poétique, il avait cru remarquer certains endroits qui dépassaient les bornes de la simple amitié. Par expérience aussi, il savait que les poëtes résistent mal à la tentation des confidences ; et, la première fois qu'il se trouva seul à l'Abbaye, il demanda à la maîtresse du lieu de l'initier aux secrets de son portefeuille.

Celle-ci commença discrètement ; mais, de proche en proche, échauffée par la lecture et les applaudissements, elle se laissa entraîner, et il s'en revint convaincu de n'avoir eu aucun mérite d'invention en faisant servir la poésie de truchement à l'amour.

Voilà donc ce que miss Johnson et lui avaient gagné à tant d'efforts ! Ils avaient rapproché le doyen de miss Vanhomrigh !

Cette réflexion douloureuse en fit faire plus d'une autre à Tisdal. Il remarqua, un peu tard, que les rapports d'intelligence n'étaient pas les seules raisons de la préférence obtenue ; la sympathie des caractères n'était pas moindre. Et puis miss Vanhomrigh avait habité Londres en même temps que Swift, alors qu'il était le bras droit des ministres, l'oracle et la terreur des salons. Elle était pour lui un souvenir vivant de la plus brillante année de sa vie ; dans leurs entretiens, elle le reportait à cette époque regrettée et lui rendait tour à tour toutes ses satisfactions d'amour-propre.

Miss Johnson, au contraire, était cause qu'il y avait renoncé, et l'on fait souvent porter aux gens la peine des sacrifices volontaires qu'on leur a faits. Entre Vanessa, qui lui rappelait Londres, Windsor, la cour, tous les enivrements de la gloire et de la faveur, et Stella qui lui représentait l'Irlande, c'est-à-dire un exil éternel, une carrière bornée, une vie terne, monotone, et, pour l'animer, des commérages calomnieux ou des querelles avec son archevêque, entre Vanessa et Stella, le choix pouvait-il être douteux ?

Tisdal se découragea tout-à-fait.

Et Stella qui était pleine d'illusions.... comment lui dire qu'il s'était trompé, qu'il l'avait engagée dans une fausse voie ? Comment

lui porter un coup si terrible?... Cependant il ne pouvait pas la laisser périr à la peine! Dévorée d'émulation, elle travaillait la nuit en secret, elle se brûlait le sang, elle se perdait la vue, sa santé était visiblement altérée. Quel crève-cœur de la savoir s'exténuant à la poursuite d'un résultat impossible! Que de nuits il passa lui-même à veiller dans la rue sous sa fenêtre, sans pouvoir détacher les regards de la lumière qui éclairait son travail, et attendant avec anxiété que cette lueur obstinée s'éteignît et la rendît au repos! Oh! comme il se repentait de l'avoir leurrée de cet espoir, de lui avoir fermé les yeux sur les négligences de Swift! Quelle responsabilité! quel remords!... Mais tout retard aggravait sa faute et le danger; il fallait la désabuser sans plus attendre. Il avait envie de tomber à ses pieds, de lui demander pardon, de lui crier :

« Il ne vous aime pas! il ne vous aimera jamais! il en aime une autre! »

Mais quoi!... voudrait-elle le croire? Elle le savait amoureux; elle suspecterait son témoignage. Faible comme on l'est avec ce qu'on aime, elle ne serait pas capable de feindre pour vérifier le fait, et il n'aurait que l'odieux de la démarche. Il valait mieux se tenir en arrière et laisser parler les faits. Il suffisait que les deux ennemies se rencontrassent : la jalousie ferait le reste.

Le désir de cette rencontre fut aisément réveillé dans le cœur d'Esther Johnson; mais il s'aperçut bientôt que ce n'était pas sur elle qu'il aurait dû agir : elle avait trop peur de Presto. Miss Vanhomrigh, avec plus d'influence, avait moins de timidité : Tisdal recommença le cours de ses visites à l'Abbaye.

Quand Swift remarqua cette recrudescence d'assiduité, ce fut son tour de conjecturer. Il pensa que le docteur craignait d'avoir laissé deviner la reprise de ses amoureux projets, et qu'il s'avisait tardivement de vouloir cacher son jeu. Quelle finesse et quelle sagacité! Il lui semblait donc que rien n'avait changé depuis deux ans! Comment! il ne voyait pas qu'on lui cédait la place!

Heureusement, Swift était en veine de complaisance : pour aider à cette intelligence obtuse, il s'occupa plus que jamais de Vanessa. Mais Tisdal ne comprit pas davantage; il ne bougeait plus de l'Abbaye.

« Ah çà! croit-il par hasard sa société si agréable? Est-ce un sacrifice qu'il me fait pour m'amadouer et obtenir mon consentement à son mariage? »

Swift le mit indirectement sur la voie, mais ce fut peine perdue.

« A qui diantre en a-t-il alors ?... à moins qu'il ne se soit encore fait refuser par Stella.... Il en est capable ! il invente de si ingénieux moyens de lui plaire ! l'assommer de travail, elle qui est la nonchalance et la frivolité même ! Il faut être lui pour n'avoir pas senti que c'était s'identifier à une chose ennuyeuse, et qu'il n'y avait pas de meilleure recette pour se faire prendre en grippe. Le sot ! C'est clair : il ne vient pas ici nous amuser, il vient se distraire.... ou bien, qui sait !... peut-être il veut donner de la jalousie à Stella, et il va faire sa cour à l'abbesse.... (C'était un des mille surnoms dont il désignait Vanessa.) Quel roué ! il aura lu quelque mauvais roman. »

Mais Swift prit la chose plus au sérieux, quand il vit renaître simultanément chez les deux Esther le même ardent désir de se voir. Que de part et d'autre Tisdal en fût l'instigateur, rien n'était moins douteux. A l'une il ne perdait pas l'occasion de faire remarquer les absences de son tuteur, et il lui avait répété les confidences poétiques de l'indiscrète Vanessa ; à l'autre il faisait les portraits les plus séduisants de la mystérieuse pupille. Évidemment il regardait Swift comme son rival, et il s'efforçait de le convaincre d'infidélité, afin d'exploiter le dépit de Stella.

« Allons, définitivement, c'est un roué ; le séjour des villes l'a corrompu. A qui se fier désormais !... Mais avec tout cela il est très-dangereux. A force de piquer l'amour-propre de cette petite fille, il pourrait bien lui remettre en tête les folles idées que j'ai eu tant de peine à en chasser. »

Swift sentit la nécessité d'être plus circonspect ; mais ce ne fut pas sans en savoir fort mauvais gré à celui qui l'y obligeait. Et cette réserve elle-même eut ses inconvénients. Il n'en pouvait alléguer que des raisons trop vagues pour être plausibles, et tout ce qu'il éteignait de jalousie d'un côté se rallumait de l'autre avec plus de violence. Chaque sacrifice qu'il forçait Vanessa de faire aux apparences entraînait par compensation bien des concessions secrètes, et ces concessions étaient autant de droits acquis et d'encouragements à de nouvelles exigences.

Swift aurait volontiers jeté Tisdal à la porte ; mais c'eût été confirmer les soupçons qu'il importait de détruire. Il se contenta donc de le ridiculiser, et, prenant l'affaire *ab ovo*, il fit à Vanessa un récit burlesque des amours du chanoine. Il le représenta, au début, timide et maladroit jusqu'à l'invraisemblance, timide au point d'être tout honteux de son amour, s'en cachant comme d'un crime, et soupirant si bas, si bas, que ni l'intéressée ni personne autour d'elle n'avaient pu s'en apercevoir.... Quand tout à coup la passion

éclate ! elle déborde ! elle se trahit !... Par un enlèvement? Non.... Par un aveu ? Non.... Par une maladie de langueur qui se joue des lumières et des secours de l'art ? Pas davantage. Et par quoi donc ? Tout simplement par une démarche digne d'un notaire. Ordinairement, avant de se marier, on fait la cour à sa future. A Laracor, la future est comptée pour rien ; on traite l'affaire avec les grands parents, royalement, par ambassadeur. Malheureusement, la future est Anglaise; elle ne connaît pas les usages du pays : la démarche l'étonne, elle refuse. Le héros disparaît.... Fin de la première partie.

Le héros ne s'est pas noyé, il a fait son chemin, et de curé il est devenu chanoine de Saint-Patrick : sous ce rapport, il convient mieux au tuteur. Il est plus amoureux que jamais, il soupire un peu moins bas ; et, sous ce rapport, il convient mieux à la pupille. Mais l'ouvrage finirait trop tôt, le héros sait les devoirs que sa qualité de héros lui impose. Un curé de village, à la rigueur, peut manquer d'adresse; mais un chanoine de cathédrale, fi donc ! Le voilà qui se creuse le cerveau, qui s'agite le corps, qui s'épuise en stratagèmes, accablant les uns de visites, assommant les autres de leçons, présent partout et partout à charge, et cela pour cacher à ce terrible tuteur des amours aussi claires, sinon aussi brûlantes que le soleil, pour lui extorquer un consentement que celui-ci ne demande qu'à donner.

Ces explications avaient calmé Vanessa en l'amusant ; mais Tisdal en détruisit tout l'effet d'un mot. Car, lorsqu'elle voulut lui offrir sa protection et contribuer pour sa part à un dénoûment où elle devait trouver son profit, il déclara nettement qu'il avait renoncé à l'idée d'épouser miss Johnson. Cette réponse formelle, qui démentait la version du doyen, rendit Vanessa à tous ses soupçons, et ils devinrent si violents qu'elle les cacha désormais, et ne demanda même plus de faire connaissance avec les dames de Sainte-Marie.

Il est vrai que, peu de jours après, Swift la rencontre à Dublin, dans la rue. Elle est venue, dit-elle, faire des emplettes. Cependant, il l'a vue la veille, et elle n'avait pas cette intention. Une autre fois, elle annonce négligemment qu'elle va prendre un pied-à-terre en ville. Un pied-à-terre! et à quoi bon ? Les affaires de la succession ne se terminent point, et elle est trop loin à l'Abbaye pour les surveiller.

Swift n'est pas dupe de cette supercherie. C'est lui, c'est Stella qu'on veut surveiller, et il s'oppose à ce projet. Dans toutes les luttes qu'il soutient contre les imprudences de Vanessa, il est tou-

jours vainqueur; mais on se lasse de tout, même de vaincre. Il faut en finir. Quel que soit son but, c'est ce Tisdal qui monte la tête à Vanessa : Swift exige qu'elle ne l'attire plus à l'Abbaye. Lui-même il donne l'exemple; mais Tisdal n'a pas besoin d'invitation, il y vient de son propre mouvement, avec ou sans Swift. Celui-ci perd patience.

« Ce drôle-là est plus importun qu'une mouche, il ne sera content que lorsqu'on l'aura écrasé sur la place! Il semblerait, en vérité, que je ne suis pas libre de faire ce qu'il me plaît! A-t-il la prétention de me mettre en tutelle? Je suis, parbleu! bien bon de me gêner pour lui. Ah! il veut voir?... Eh bien? qu'il voie! »

A dater de cet instant, Tisdal fut à l'Abbaye comme s'il n'existait point. Swift ne lui adressait plus une parole, pas même bonjour, pas même bonsoir. Ce n'était pas un homme, ce n'était pas un chien, c'était un meuble, un meuble de trop dans la chambre; on s'y heurte, on le déplace : il n'incommodera plus lorsqu'on aura pris le parti de le mettre dehors.

La comparaison n'était pas exacte; car, le chanoine absent, on se fût mis moins à l'aise. S'il devait être comparé à un meuble, c'était plutôt à une méridienne, à une causeuse, à un de ces siéges qui rapprochent les interlocuteurs et invitent aux épanchements. Vanessa lui avait les mêmes obligations que le mari dédaigné au voleur de la fable; et si Swift ne répondait que par de l'amitié à son amour, c'était beaucoup que de n'être plus condamnée au silence, que de pouvoir soupirer librement, que d'épancher dans des lettres le trop-plein de son cœur, que de se faire sermonner, que de se faire plaindre.

Il y avait dans son parc un endroit qu'elle affectionnait : c'était un bosquet touffu, solitaire, ayant vue par une échappée sur les eaux verdoyantes de la Liffey, et animé par le bruit d'une cascade lointaine. Ce bosquet existe encore aujourd'hui, sinon aussi mystérieux, aussi entouré d'ombrage, du moins toujours fidèle au nom de Vanessa. Elle y avait fait porter une table et deux chaises rustiques, et elle l'appelait son cabinet d'étude; mais, en réalité, c'était plutôt un temple consacré à son amant. Chaque fois qu'elle l'y recevait, elle y plantait secrètement un laurier en commémoration de sa venue; et, lorsqu'il était absent, c'était là que, sous prétexte de travail, elle passait les heures à l'attendre, un livre oublié dans la main et rêvant au bruit assoupissant de la cascade.

Sans en connaître la destination romanesque, et malgré ce nom rassurant de cabinet d'étude, Swift avait été sobre de visites à ce lieu écarté, mélancolique, et toujours il y avait emmené Mary en

tiers, pour lui donner, disait-il, l'exemple et le goût du travail. Mais, depuis les importunités de Tisdal, Mary était devenue une enfant insupportable, dont la présence rendait tout travail impossible; on lui avait formellement interdit l'entrée du bosquet; et, pour éviter cette turbulente, on s'y réfugiait, même sans intention studieuse.

Mary, comme toutes les petites filles admises trop jeunes au salon, était jalouse des attentions dont sa grande sœur était l'objet, et il n'y avait pas de jour où Swift ne fût boudé par elle et parfois même pincé jusqu'au sang. Exclue des conférences, et laissée continuellement seule avec Tisdal, elle le prit pour confident de ses jalousies et lui servit d'espion en sous-ordre.

Lorsque le bosquet était vide, pour faire comme la sœur aînée et pour goûter du fruit défendu, elle y entraînait le chanoine; et, chaque fois, celui-ci y remarquait de nouveaux lauriers récemment plantés. Curieuse et jalouse, Mary était un excellent furet : par elle, il sut bientôt tout le mystère, à la condition pourtant de n'en point parler. Hessy serait si fâchée que le doyen le sût!... Tisdal avait promis le silence, lorsque, à peu de jours de là, il surprit le doyen et Vanessa qui cultivaient les lauriers ensemble.

La découverte était significative : par le même canal il en fit une autre plus importante encore. Swift n'avait pas cru devoir se laisser adorer comme une idole. Lui aussi, il avait élevé un temple à Vanessa; il avait consacré dans un poëme le souvenir de l'amour qu'il avait inspiré.

C'était un échange de lauriers.

Dans ce poëme, intitulé *Cadenus et Vanessa* (*cadenus*, anagramme de *decanus*, doyen), la passion de l'héroïne était constatée, décrite avec complaisance, et ce soin curieux de l'auteur pouvait suppléer au silence gardé sur l'état de l'âme du héros.

Tout ce qui n'était qu'impertinence et dédain, Tisdal le supportait avec une résignation évangélique. Il en avait moins sans doute pour ce qui ne lui était point personnel, et la vue des préférences et des caresses que Swift affectait de prodiguer à miss Vanhomrigh faisait saigner son cœur pour Stella. Mais il s'efforçait de l'y endurcir; la nécessité reconnue soutenait son courage, et il se faisait insensible par humanité, comme un chirurgien qui s'apprête à une opération dangereuse.

CHAPITRE VIII.

La cascade dont on entendait le bruit du bosquet de Vanessa est fort connue en Irlande sous le nom du *Salmon-Leap*, ou saut du Saumon. Elle est mentionnée honorablement dans tous les Guides du voyageur, et par conséquent visitée des étrangers. Pour les habitants de Dublin, elle est un but de parties de campagne, comme l'est Montmorency pour nous autres Parisiens. Esther Vanhomrigh, quoique établie depuis plus d'un an dans le voisinage, n'y avait point encore été. Ses chagrins d'abord, et plus tard ses espérances amoureuses, avaient été pour elle des distractions suffisantes, et Swift s'était bien gardé de lui en chercher au dehors. Depuis la soirée où, étant à cheval, ils avaient rencontré Tisdal, il évitait de se montrer en public avec elle; et, même au plus fort de son irritation contre l'espionnage du chanoine, ses bravades n'avaient pas dépassé l'enceinte de l'Abbaye.

Or, il n'y avait pas de promenade plus indiscrète que celle de la cascade, non-seulement à cause de l'affluence qu'elle attirait, mais par la disposition même des lieux; car un seul chemin y conduisait, et on était nécessairement passé en revue par tous les promeneurs.

Mais, dans les longs et fréquents tête-à-tête où on laissait Tisdal et Mary, il fallait bien passer le temps à quelque chose : Tisdal avait conté à Mary les curiosités du pays, et, dans le nombre, comment oublier le *Salmon-Leap* qui venait mêler sa voix à leurs causeries? Soit amour-propre national, soit pour distraire la pauvre enfant, qui n'avait pas sur place les mêmes ressources que sa sœur, il lui avait fait des descriptions si féeriques de cette chute d'eau, des saumons qui la descendaient et la remontaient à pic, des bois verts et fleuris dont elle était ombragée, de la délicieuse route qui y menait, entre la Liffey, dont on suivait les mille détours dans la verdure, et une colline toute rouge de fraises, que Mary se mourait d'envie de contempler cette merveille.

Elle avait donc tourmenté sa sœur pour y aller; et celle-ci, qui ne comprenait point de partie de plaisir sans Swift, et qui, d'ailleurs, ne cherchait qu'une occasion de se montrer avec lui, avait demandé au doyen de les y conduire.

Le doyen n'avait pas goûté la proposition et, sans refuser positivement, l'avait éludée; mais ses réponses évasives n'avaient eu pour résultat que de piquer Esther au jeu. Encouragée par les

concessions précédentes, elle résolut d'obtenir encore celle-ci; et, pour que son triomphe fût complet, elle se mit en tête de s'y faire mener le jour même de la naissance de Swift. Ce jour-là, il avait l'habitude de le passer avec sa pupille; Vanessa le savait par Tisdal : elle demanderait indirectement la préférence.

Il est des instants où les amants, comme les ministres, sentent le besoin d'éclairer leur position, de mettre leur crédit à l'épreuve. Aller ce jour-là à la cascade était devenu une question de cabinet.

Mais, quand on joue de ces sortes de parties, on ne doit négliger aucun moyen de succès, et Vanessa avait préparé le sien en composant, pour la fête de Swift, des vers dont elle lui fit lecture la veille.

Cette attention devait le disposer favorablement; mais la rusée ne s'en était pas tenue là. Le sujet de ses vers était une comparaison entre Swift et la cascade, tous deux célèbres, faisant du bruit au loin, l'orgueil du pays, visités des étrangers, admirés avant d'être vus, plus admirés après l'avoir été....

Elle s'était arrêtée au milieu d'un vers.

« Eh bien ? dit Swift.

— Je n'ai pas été plus loin, répondit-elle.

— Ah! c'est dommage! car jamais vous n'avez été mieux inspirée. Le temps vous a donc manqué?

— Non.... Mais, pour décrire, il faut avoir vu, et j'ai beau vous demander de me mener à la cascade....

— C'est pour cela que vous y vouliez aller? dit-il, charmé de penser que ce n'était pas pour l'afficher. Eh bien! je réparerai ma sottise; ce serait un meurtre de ne point achever de si beaux vers.

— Quand irons-nous? demanda-t-elle.

— Aux premiers beaux jours du printemps, je vous le promets.

— Du printemps! Y pensez-vous? dans quatre mois!... mais pas dans quatre jours.... Dès demain.... Je ne veux pas laisser refroidir mon inspiration. »

Le lendemain était le 30 novembre, le jour de naissance de Swift; il s'en souvenait et, songeant à Stella, il objecta que la saison était par trop avancée pour faire des parties de campagne.

Mais le malheur voulait que la journée fut très-belle et que tout annonçât le même temps pour le lendemain. Mary ne manqua pas de s'en prévaloir, et il fallut bien en convenir. Mais il n'y aurait pas de fraises sur la colline, pas de fleurs dans les buissons, pas même de feuilles aux arbres; et, puisqu'on le comparait à la cas-

cade, il lui était bien permis d'avoir de la coquetterie pour elle et de ne pas vouloir la montrer sous un aspect si désavantageux.

Enfin, sous prétexte de taquiner Mary, sous prétexte de se faire valoir, de se faire câliner, il différait de répondre et cherchait une excuse plausible, lorsque Tisdal, qu'ils avaient oublié, comme d'ordinaire, dans un coin, secouant la torpeur dont il s'enveloppait sans doute contre les mauvais procédés qu'on ne lui épargnait pas, interrompit les deux sœurs et les invita à cesser leurs instances. Le lendemain était le jour de naissance du doyen, et il ne pouvait pas se dispenser de le passer en famille.

Tisdal avait appuyé sur ce dernier mot avec une affectation significative et en adressant à Swift un coup d'œil d'intelligence : celui-ci, pour toute réponse, lui en lança un foudroyant. Les deux sœurs ne lui faisaient guère meilleure mine : il abrégea sa visite et, le lendemain matin, au lieu de retourner à l'Abbaye, il alla chez miss Johnson. Elle était toute triste : Presto était venu la veille au soir la prévenir qu'il ne pourrait pas passer avec elle son jour de naissance.

« Eh bien ! dit Tisdal, quoique le doyen nous abandonne, il n'en faut pas moins célébrer sa fête.

— Le docteur a raison, s'écria Dingley, qui se promenait de long en large accablée du fardeau de l'emploi de sa journée, et dévorée de l'envie de se divertir depuis qu'il n'en était plus question ; faisons quelque chose. Nous nous sommes promis de nous amuser : n'imitons pas ce vilain Presto, ne nous manquons pas de parole.

— Il fait très-beau, dit Tisdal, prenons une voiture et allons-nous-en tous les trois en partie fine.

— Où aller? dit nonchalamment Stella, qui, cette fois, occupait la bergère et semblait en subir l'influence.

— Allons au *Salmon-Leap*.

— C'est cela ! reprit Dingley, que la langueur d'Esther rendait tout active. C'est un très-joli endroit, n'est-ce pas, docteur ?

— Et une très-jolie route. Nous traverserons le Phœnix-Park, nous côtoierons la Liffey, nous passerons devant le château de Leixlip, dont vous verrez les vieilles tours, devant Marley-Abbey....

— Devant Marley-Abbey ! dit Stella, sortant tout à coup de son engourdissement.

— Oui, on voit l'Abbaye de la route.

— Au fait, dit Esther, je ne vois rien de mieux à faire. Allons-y, Bec, allons-y. »

Le chemin qu'ils se proposaient de suivre, Swift l'avait pris deux heures auparavant ; car l'avertissement de Tisdal avait eu le résultat qu'il était facile de prévoir, et Vanessa avait remporté une victoire complète.

Swift était trop intéressé à ne pas croire au chagrin qu'il causait, pour ne pas s'étourdir sur l'effet de son absence, et trop heureux du plaisir qu'il faisait, pour avoir des remords de celui qu'il goûtait lui-même. Puis, le 30 novembre et un jour ouvrable, il n'avait pas à craindre, malgré le beau temps, de rencontrer grand monde, et cette promenade, sans en avoir le danger, avait toute la saveur du fruit défendu.

Quant à Vanessa, elle n'y voyait pas seulement une satisfaction d'amour-propre, une préférence obtenue sur sa rivale, mais une autorisation, mais une occasion d'épanchement. Dans l'Abbaye, Swift semblait toujours sur ses gardes, et elle-même elle sentait le contre-coup de cette méfiance. L'amour est ingénieux à se créer des scrupules, et souvent la facilité d'abuser lui interdit l'usage. Souvent, sur une route publique, au grand air, il est plus à l'aise qu'entre quatre murs, en tête-à-tête. Il semblerait qu'il n'a plus de responsabilité vis-à-vis de lui-même, que c'est à ces gens qui passent à le surveiller, et que tout ce qu'il pourra dérober à leur curiosité est de bonne prise.

Mary, malgré sa jalousie de la grande sœur, ne la gênait qu'autant qu'il fallait pour ajouter à cette sécurité ; car, si elle n'avait ni fleurs ni fraises à cueillir le long de la route, et si sa seule ressource était de ramasser sous les chênes les glands échappés à la récolte, de glaner, comme lui disait Swift, après les cochons, elle était si impatiente d'arriver à la cascade, où elle s'attendait à voir descendre et monter toute une procession de saumons, qu'elle était plus occupée pour le moment à jouter de vitesse avec son épagneul qu'à faire son métier d'espion.

Mais malgré tant de circonstances favorables, malgré tout ce qu'elle s'en était promis, Vanessa ne se sentait plus le courage de provoquer une explication ; l'impression du passé était restée trop forte : elle n'en sentait même plus le besoin. Il est de ces vagues enivrements qu'aucune réalité ne vaut, de ces songes si doux qu'aucun réveil ne les remplace ; l'âme semble s'être dépouillée de son enveloppe charnelle pour mieux goûter l'exquise volupté d'aimer. Qu'importe alors ce qu'on se dit ? c'est la voix seule qu'on écoute, c'est sa musique langoureuse et sensuelle.

Il y avait une heure que nos deux rêveurs, arrêtés devant la cascade, la regardaient sans la voir et en parlaient sans y penser,

lorsque Mary, qui n'était pas si longue à admirer et qui ne regardait plus que la route, jeta un cri de surprise.

« Eh mais ! voilà le docteur !

— Le docteur? dit Swift.

— Oui, M. Tisdal, là-bas, avec deux dames. »

C'était lui, en effet, entre mistress Dingley et miss Johnson. Swift pâlit de colère, et, prenant Vanessa par la main :

« Venez, venez! » s'écria-t-il.

Et il l'entraîna vers le groupe qui s'avançait vers eux.

De son côté, Stella n'avait pas été sans apercevoir Swift et les Vanhomrigh ; et à cette vue elle avait poussé un cri étouffé et avait serré le bras de Tisdal avec une force dont il ne l'aurait pas crue capable.

Tisdal qui, l'opération faite, en surveillait les suites avec anxiété, lorsqu'il sentit l'étreinte de cette main convulsive, lorsqu'il vit la pâleur de la mort envahir ce visage adoré, Tisdal fut saisi d'effroi et de repentir. Qu'avait-il fait, grand Dieu! Un remède si violent était au-dessus des forces de la malade!... Oh! quelle imprudence!... Et le doyen qui venait à eux, aveuglé par la colère ! Comment détourner d'elle le coup qu'il allait lui porter?

Tisdal se jeta au-devant de Swift; il ne voulait que le prévenir de l'état de Stella; mais celui-ci l'écarta brusquement, marcha droit à elle, et, lui mettant sa rivale sous les yeux, il lui dit :

« Vous avez voulu voir miss Vanhomrigh : eh bien! la voilà ! soyez contente !

— Oui, oui, interrompit Tisdal, c'est une surprise que le doyen et moi nous vous avons ménagée. »

Une surprise !... Swift allait lui donner un démenti formel; mais Stella était tombée dans une attaque de nerfs. Alarmé, il l'enleva des bras de Tisdal qui l'avait soutenue, et la porta en courant au bord de la rivière. Tisdal l'y avait devancé, et les dames ne tardèrent pas à les rejoindre ; mais Swift la secourait avec une dextérité si vive, avec un empressement si jaloux, que personne n'osa entrer en concurrence de soins avec lui. C'est à peine si Tisdal crut pouvoir lui présenter l'eau qu'il avait puisée dans son chapeau. et Vanessa les sels qu'elle avait, par bonheur, sur elle.

Dès que Stella eut repris connaissance, et sans lui laisser le temps de choisir entre toutes les idées contraires qui l'assiégeaient, Tisdal profita du silence que Swift gardait par humanité pour le justifier malgré lui et pour confirmer le pieux mensonge que lui avait suggéré sa sollicitude. Depuis longtemps les deux Esther désiraient de se connaître, et il avait concerté avec le doyen cette rencontre. Il

regrettait seulement que sa surprise eût si mal tourné; mais c'était sa faute : miss Johnson avait les nerfs si délicats ! il aurait dû l'avertir quelques instants d'avance.

Pendant ces éclaircissements, Stella regardait tour à tour Swift et Tisdal avec cette incrédulité qui ne demande qu'à être dissipée. Swift ne put résister à ces sollicitations muettes de sa chère malade, et il acheva de lui rendre la santé en s'associant au stratagème du chanoine.

Stella se sentant mieux, on se mit en marche pour rejoindre la voiture, qui était restée au bas de la montée à un quart de mille. Arrivé là, Swift parlait de reconduire les Vanhomrigh; mais, sur un regard suppliant de Stella, Tisdal proposa que les quatre dames montassent ensemble dans la voiture, qu'ils suivraient à pied jusqu'à l'Abbaye, où ils reprendraient les deux places vacantes.

Swift n'osa pas s'opposer à cet arrangement; mais il en fut contrarié. Ce n'est pas qu'il craignît de laisser les deux Esther ensemble ; elles n'étaient pas seules; mais il avait lu dans les yeux de Vanessa, et il sentait que là aussi il avait bien des angoisses à calmer. C'était un grief de plus contre ce malheureux Tisdal. Du moins il allait pouvoir s'expliquer avec lui.

En effet, la voiture n'était point encore partie, qu'il saisit le bras du docteur, et, le serrant à le briser, il s'écria d'une voix furieuse et sans s'inquiéter si les dames l'entendaient :

« A nous deux, maintenant, monsieur ! vous allez me dire ce que tout cela signifie.

— Volontiers, dit Tisdal avec moins d'embarras que Swift n'en prévoyait.

— Mais soyez franc....

— Monsieur....

— Monsieur, vous venez de mentir et de me forcer à être de moitié dans votre mensonge : j'ai bien le droit de vous parler ainsi.

— L'obligation où vous vous êtes trouvé, monsieur, doit vous prouver qu'il est des circonstances où on n'a de choix qu'entre deux fautes.

— Mais c'est vous, vous seul, qui nous avez mis dans cette alternative.

— Monsieur, les hommes jugent sur les faits, mais Dieu juge sur les intentions.

— Les intentions ! les intentions ! vous croyez que je ne devine pas les vôtres en amenant Stella ici ! Toute tortueuse qu'est votre conduite, monsieur, je n'en suis pas dupe, et je vais vous le prouver en trois mots : Vous êtes amoureux de miss Johnson.... vous

n'avez pas su vous en faire aimer.... vous en avez conclu qu'elle en aimait un autre.... et que cet autre, c'était moi....

— Oui, monsieur.

— Laissez-moi dire !... Vous vous êtes mis en tête que, moi, j'étais occupé de miss Vanhomrigh... et vous avez voulu le faire voir à Stella....

— Oui, monsieur.

— Ah ! vous en convenez ! Eh bien ! vous avez agi en homme déloyal !

— Non, monsieur, répondit Tisdal avec un sourire triste et calme.

— Comment ! s'écria Swift, exaspéré de tant de flegme ; comment ! vous m'espionnez ! Comment ! vous me tendez des piéges, et vous appelez cela une conduite loyale !

— C'est pour elle, monsieur, dit Tisdal d'une voix pleine de douceur.

— Qui, elle ? repartit Swift, plutôt par brusquerie que par ignorance.

— Miss Johnson, docteur : elle vous aime.

— Je sais que vous le croyez, dit Swift en haussant les épaules.

— Cela est.

— Est-ce Dingley qui vous l'a dit ?

— Non, ce n'est pas mistress Dingley.

— Et qui donc, alors ?

— C'est miss Johnson.

— Miss Johnson !... à vous qui l'aimez !

— A moi qui l'aime ! à moi qui la plains ! à moi qui sais tout ce qu'on souffre à aimer sans être aimé ! »

Swift resta pensif un instant ; puis écartant avec violence une idée importune :

« Et vous qui savez tout ce qu'on souffre, vous, son confident, vous n'avez pas craint d'exposer cette frêle enfant à une pareille épreuve !

— J'espérais la guérir.

— Ou la tuer.... Eh ! monsieur, quand on n'a pas su se faire aimer, on y renonce.

— C'est ce que j'ai fait, docteur, depuis longtemps.

— Vous ! vous m'osez dire cela, quand, à l'instant même, pour exploiter son dépit....

— Dites pour lui ouvrir les yeux, pour que, sachant elle même qu'elle n'a pu se faire aimer, elle y renonce aussi.... Moi, je suis hors de cause. Le jour où miss Johnson m'a fait confidence de son amour pour vous, je lui ai fait le sacrifice du mien.

— Alors, monsieur, si vous n'avez plus d'intérêt personnel en tout ceci, de quel droit vous mêlez-vous de nos affaires? »

De quel droit?... Tisdal l'avait acheté trop cher, ce droit, pour ne pas le revendiquer.

« De quel droit? s'écria-t-il avec une impétuosité qui imposa silence à Swift; mais vous ne m'entendez donc pas? Ce droit, je l'ai payé du sacrifice de mon amour. Vous me croyez trop peu égoïste, aussi! Si j'ai renoncé à tout espoir pour moi, je n'ai pas renoncé à tout espoir pour elle. Quelle consolation aurai-je, si elle n'est pas heureuse? Il me faut son bonheur, à moi, pour que la vie me soit supportable! »

Et il fondit en larmes.

« Vous êtes un brave homme! s'écria Swift.... mais aussi comment soupçonner un pareil désintéressement?

— Ah! s'il ne m'avait pas été imposé par son aveu qui m'ôtait tout espoir, par sa confiance ingénue en moi, par le besoin que j'avais, heureux ou malheureux, de me dévouer à elle, par les illusions auxquelles sa vie me semblait attachée....

— Et vous avez pu songer à les lui ôter?

— Je les ai entretenues d'abord; je les ai partagées.... Elle me semblait si facile à aimer! Je lui voyais faire tant d'efforts pour vous plaire! Voilà un an, un an entier que, dévorée d'émulation, de jalousie, si vous voulez, mais pour se rendre digne de vous, cette enfant frivole, dont vous mettez l'amour en doute, travaille sous mes yeux sans relâche. Rien n'est aride, rien n'est rebutant pour elle... mais plus elle travaille, plus vous la négligez : vous ne constatez pas ses progrès; vous ne croyez pas à son zèle; elle vous fait des vers, et vous n'en voyez que les fautes.... en un mot, vous ne l'aimez pas.... J'ai voulu le lui prouver; j'ai voulu lui éteindre cette illusion dans le cœur.... car enfin je ne pouvais pas la laisser mourir à la peine!...

— Mourir! s'écria Swift.

— Oui, mourir! car, tant qu'on ne l'aura pas désabusée, elle s'obstinera à s'exténuer de travail. Vous êtes occupé ailleurs, et vous ne voyez pas ce qui se passe. Ce ne sont pas seulement les jours, ce sont les nuits qu'elle y consacre.

— Les nuits!

— Oui, docteur, les nuits! j'en sais quelque chose; car il m'est impossible de songer à dormir que je n'aie vu sa lumière s'éteindre, et voilà un an que je ne me couche qu'au jour.

— Vous êtes un brave homme! » répéta Swift en lui prenant les deux mains.

Il avait à son tour les larmes aux yeux, car il était de ceux que l'admiration surtout fait pleurer. Tisdal, enhardi par cette marque inattendue de sensibilité, crut l'instant propice pour faire une dernière tentative, et retenant dans les siennes les deux mains que Swift retirait.

« Cher docteur, dit-il en hésitant, notre pauvre malade....

— Eh bien? mon ami, demanda Swift d'un ton affectueux.

— Elle est calme, à présent, j'espère; elle croit s'être trompée, et sans doute en ce moment elle remercie Dieu du fond de l'âme; mais demain.... mais à la première occasion qui va réveiller ses soupçons....

— Je suis averti.... je m'observerai.... je la ménagerai....

— Mais vos ménagements ne feront qu'enraciner dans son cœur une espérance funeste.... Combien de nuits la laisserons-nous donc passer au travail? »

Swift ne répondait rien et marchait à plus grands pas, la tête baissée.

« Ah! croyez-moi, poursuivit Tisdal, prenez un parti. Ce n'est point ici la cause de miss Johnson plutôt que celle de miss Vanhomrigh que je plaide. Ces deux femmes vous aiment : plus vous temporiserez, plus vous augmenterez leur amour, leur espoir, leur jalousie, le danger d'une explication. Il n'y a plus d'illusions à vous faire, plus de temps à perdre! Prenez un parti! prenez un parti!

— Un parti! un parti! s'écria Swift avec véhémence. C'est mon affaire, monsieur! c'est mon affaire! »

Cette réponse interdisait de nouvelles instances : Tisdal poussa un soupir de découragement, et ne dit plus mot de toute la route.

Les quatre dames étaient restées dans la voiture à les attendre. Miss Vanhomrigh engagea miss Johnson à s'arrêter un moment à l'Abbaye; mais l'heure qui s'avançait et l'accident arrivé à Stella servirent de prétexte à Swift pour refuser l'invitation; et, les deux sœurs rentrées chez elles, il remonta avec Tisdal dans la voiture, qui reprit la route de Dublin.

Le retour fut très-silencieux. Stella était dans cette prostration de forces qui suit une attaque de nerfs. Dingley dormait, c'était son heure. Swift et Tisdal étaient assiégés de pensées qu'il leur était interdit d'exprimer.

Lorsqu'ils furent devant la porte de Stella, Swift, à son tour, refusa d'entrer : il fallait laisser coucher la malade. Tisdal s'attendait à le ramener au doyenné, d'autant qu'il commençait à pleu-

voir assez fort. Mais il n'avait pas eu le temps de le lui proposer, que Swift avait disparu.

CHAPITRE IX.

Swift avait besoin d'être seul, de ne plus avoir de considérations à garder, de remontrances à entendre, de ne plus avoir ce Tisdal devant les yeux. Son orgueil était révolté du ton d'autorité pris par un homme qu'il avait coutume de dominer, par un homme qu'il ne regardait pas comme capable de se diriger lui-même. Mais son principal grief contre lui, c'était d'avoir donné un conseil trop pénible à suivre.

Prendre un parti! Effectivement, l'épreuve de la journée était encourageante!... Prendre un parti! c'était bien aisé à dire!... Ne l'avait-il pas fait, d'ailleurs, lorsqu'il l'avait pu raisonnablement? N'avait-il pas été courageux jusqu'à la cruauté avec miss Vanhomrigh, et était-ce sa faute si une fatale complication d'événements l'avait replacé dans cet éternel dilemme?

Mais quand il eut, comme toujours, commencé par écouter la voix de son orgueil, par céder à l'impétuosité de son caractère, comme toujours aussi la raison et les bons sentiments reprirent le dessus. Si, lorsque les deux Esther ne se connaissaient pas, même de nom, il avait compris le danger des ménagements, comment s'aveugler sur ce danger aujourd'hui que les deux rivales habitaient si près l'une de l'autre, qu'elles s'étaient vues, qu'elles allaient nécessairement se revoir? Leur jalousie manifeste rendait une explosion imminente, et ce n'était pas avec des demi-mesures qu'on pouvait la prévenir. Puis, au point où en étaient les choses, des explications devenaient nécessaires; et là où le silence avait suffi, il faudrait à présent le mensonge.... Oh! Tisdal avait raison: il fallait prendre un parti.

Mais lequel?... Le même, toujours le même. Son devoir n'avait pas changé. Les considérations qui l'avaient déterminé autrefois existaient aujourd'hui plus puissantes. La scène du matin, les confidences du chanoine, son exemple surtout, ne permettaient pas d'hésiter: Tisdal ne devait rien à Stella, et il se dévouait à elle; il l'aimait et il lui sacrifiait son amour. Comment songer à soi en présence d'une abnégation pareille?

« Et moi qui ai pris l'engagement de lui servir de père, moi qui ai accepté la responsabilité de son bonheur, je ne saurais même

pas suivre Tisdal dans la voie qu'il me montre! Il a donc plus de volonté que moi, plus d'empire sur lui!... Ah! le ciel m'est témoin que, s'il ne s'agissait que de me sacrifier, je ne me serais pas laissé devancer; mais cette pauvre Vanessa n'est-elle pas orpheline aussi? Jadis, quand j'ai rompu avec elle, je la laissais aux soins d'une mère; mais maintenant, isolée comme elle l'est, irai-je la priver du seul ami qui lui reste?... O faible cœur! faible cœur! veux-tu rendre le mal irrémédiable avec tes éternelles capitulations? Pour n'avoir pas su faire à l'une d'elles un chagrin salutaire, feras-tu le malheur de ces deux insensées? Attends-tu que toi-même, t'énervant de plus en plus, tu en viennes à préférer tes goûts à ton devoir?... Non, non, il faut nous séparer! il faut nous séparer! »

Swift arrêta donc qu'il irait le lendemain matin à l'Abbaye, et que là, loyalement, il s'expliquerait et romprait avec miss Vanhomrigh. Ordinairement, quand l'irrésolution cesse, on retrouve le repos; mais Swift, cette fois, ne jouit pas du bénéfice ordinaire d'une sage détermination, et le jour le surprit errant encore comme un fantôme dans les vastes salles de son doyenné.

Sans attendre que Patrick fût levé, il alla seller lui-même Bolingbroke, et se mit seul en route. Dans son impatience de se délivrer d'une obligation pénible, il eut bientôt franchi la distance qui le séparait de Marley-Abbey, et, lorsqu'il arriva, tout y semblait encore enseveli dans le sommeil. Mais, en entrant dans l'avenue, il aperçut de loin à une fenêtre Vanessa, qui paraissait attendre sa visite.

Elle avait la même toilette que la veille, et tout indiquait qu'elle ne s'était pas couchée non plus.

A l'aspect de cette douleur qu'il venait accroître, Swift sentit sa résolution chanceler; mais ce ne fut qu'un instant. Il était porté par sa nature à se roidir contre les difficultés, et le sentiment de son propre sacrifice l'aguerrit contre le chagrin qu'il allait causer.

Miss Vanhomrigh, du reste, lui donna des armes contre elle-même. A la vue de Swift, elle n'avait pu d'abord réprimer un mouvement de joie; mais, une fois assurée de cette visite si impatiemment attendue, la jalousie reprit le dessus, et ce fut l'ironie à la bouche qu'elle l'accueillit.

« Ah! vous voilà! les attaques de nerfs sont donc finies?

— Esther, je viens vous parler raison, répondit-il d'un ton triste et grave; êtes-vous en état de m'entendre?

— Raison! raison! s'écria-t-elle avec amertume. Je sais la valeur de ce mot dans votre bouche. La raison, c'est de refouler tous ses sentiments dans son cœur, de se condamner à une contrainte, à

une comédie perpétuelle. Mais, si vous avez vos motifs pour aimer les mystères, moi je suis lasse du rôle que vous me faites jouer, entendez-vous ! Il est temps que tout s'explique.

— Je viens dans cette intention.

— Oh ! sans doute, vous venez me sonder, constater ce que j'aurai deviné, et régler vos aveux sur mes découvertes. Mais, après ce qui s'est passé hier, je vous tiens quitte de vos demi-confidences.

— Mes confidences seront complètes.

— Complètes ou non, elles sont, en tout cas, trop tardives pour que je vous en sache gré.

— Je vous les aurais faites plus tôt, si vous aviez dû y gagner.

— On gagne toujours à ne pas être dupe.

— Le mot est trop injuste pour être blessant. Vous n'avez été dupe, ma pauvre enfant, que de vous-même.

— Oui, certes, j'ai été dupe de moi-même, dupe de mon affection pour vous, dupe de ma confiance en votre loyauté.

— Restons-en là, Esther ; je reviendrai quand vous serez plus calme.... ou plutôt je vous écrirai. »

Il se dirigeait vers la porte : miss Vanhomrigh, de rouge qu'elle était, devint très-pâle. Swift, qui s'en aperçut, n'eut pas la force de sortir. D'ailleurs, l'opération qu'il avait à faire était trop douloureuse pour s'y reprendre à deux fois.

« O fille exagérée, dit-il en se rapprochant d'elle, vous serez donc toujours injuste envers moi ? Quel droit avez-vous de me parler ainsi ?

— Quel droit ?... après ce que j'ai vu !... après tout ce que j'ai souffert !... Vous prenez aussi par trop au sérieux le silence que je m'impose. Ce silence peut vous être commode, mais il n'a pu vous faire illusion.

— Non, il ne m'a point fait illusion ; et, quand je vous accuse d'être injuste, c'est d'être injuste en bien plus encore qu'en mal. Vous voyez tout à travers votre imagination malade. Mais en quoi vous ai-je trompée ? A Londres, à Letcombe, ne vous ai-je pas toujours dit qu'il ne pouvait rien exister entre nous ? Si, plus tard, vos malheurs nous ont rapprochés, m'en ferez-vous un crime ? S'ils m'ont imposé des ménagements, avez-vous dû y voir un encouragement tacite ?

— C'était à vous de prévoir le danger, vous qui êtes si sage, si raisonnable. Votre système de dureté vous avait si bien réussi ! il fallait y persister.

— Eh quoi ! vous laisser aller en prison ?

— Oui, m'y laisser aller ! oui, m'y laisser mourir !... tout plutôt

que vos ménagements qui me trompaient, que votre pitié qui m'humilie!... Qu'y ai-je gagné, dites-le moi? Est-ce que ma vie n'est pas cent fois plus flétrie, plus impossible? En prison, il me serait au moins resté quelques illusions pour repaître *mon imagination malade.* Mais à présent, que voulez-vous que je devienne?

—Ce que je veux, Esther, je vais vous le dire; et, en vous le disant, je renoncerai à ce système de ménagements qui nous a si mal réussi, et que vous condamnez vous-même. Je veux que vous retourniez à Londres, où tout vous rappelle, vos habitudes, vos devoirs, vos intérêts, ce que vous devez à votre sœur dont l'éducation se néglige ici, ce que vous devez à votre bon tuteur, qui ne cesse de vous demander toutes deux, dans l'intention de vous laisser sa fortune en échange des soins dont vous entourerez sa vieillesse. Moi, cependant, je ferai vos affaires ici; je serai votre intendant; et soyez sûre, ma chère enfant, qu'un jour viendra, et plus tôt que vous ne le croyez, où nous étant revus sans danger, vous me remercierez d'avoir été ferme, de vous avoir forcée de sortir de la vie romanesque pour entrer dans la vie réelle, dans la vie sensée qui peut seule donner le bonheur.

— A quoi bon tant de phrases là où un mot suffit? s'écria Esther, indignée. Dites donc que vous voulez vous débarrasser de moi!

— Esther! repartit Swift d'un ton peiné.

— Oui, vous débarrasser de moi! répéta-t-elle. Croyez-vous que je sois aveugle? Est-ce que je ne vois pas que cette femme vous aime?

—Quand cela serait?

—Cela est.

—Eh bien, oui, cela est.

—Ah! il en convient! il en convient! s'écria Esther en levant les bras au ciel et en parcourant la chambre à grands pas. Voilà donc le fruit de ma résignation! voilà donc le but de ses exigences! il me trompait! »

Ce cri d'angoisse et de fureur prouvait tout ce que l'aveu de Swift avait étouffé d'espérances au fond de ce cœur jaloux.

« Écoutez-moi, dit Swift d'une voix à dominer les clameurs de Vanessa; quelques mots d'explication vont vous prouver l'erreur où vous êtes.

— A quoi bon des explications? s'écria-t-elle; la chose s'explique de soi-même. Épargnez-moi des détails qui me seront pénibles et qui ne m'apprendront rien.

—Vous m'entendrez, repartit Swift. L'injustice de vos reproches

vous y oblige ; et ma tâche est assez douloureuse par elle-même pour que je ne l'aggrave pas encore en laissant calomnier mes motifs. Vous m'entendrez. »

Et la prenant par le bras, il la fit asseoir presque de force sur un sofa, où il prit place à côté d'elle.

Vanessa resta où il l'avait mise. C'était une protestation muette ; mais l'essentiel pour Swift était d'être écouté, n'importe à quel titre, et il profita de cette immobilité pour faire en peu de mots un exposé fidèle de sa situation vis-à-vis de miss Johnson : à savoir l'engagement qu'il avait pris de lui servir de père ; l'influence funeste de leur cohabitation sur un cœur jeune et mal conseillé ; l'inutilité de tous les dérivatifs, tels que la demande en mariage de Tisdal et le voyage de Swift à Londres ; tous les liens d'honneur et de délicatesse qui l'enchaînaient à Stella ; tous les sacrifices que lui imposaient l'état de son cœur et le soin de sa santé ; tout ce qui, sans vouloir être à elle, l'empêchait d'être à une autre.

Encouragé par le silence de miss Vanhomrigh, Swift reprit :

« Voilà la vérité, Esther, toute la vérité. Si je ne vous l'ai pas dite plus tôt, c'est, je vous le répète, que je ne voulais pas vous faire une peine inutile ; c'est que j'attendais du temps la guérison de mes deux chères malades ; c'est que, sans une nécessité absolue, je ne me reconnaissais pas le droit de disposer d'un secret qui n'était pas le mien.... c'est, enfin, qu'après une explication pareille il n'y avait plus qu'à se séparer.... Les événements se sont joués de mes calculs : ils rompent ce que je voulais dénouer.... Séparons-nous donc !... mais, de grâce, séparons-nous sans aigreur, sans fiel, en gens qui n'accusent que le sort d'une nécessité qu'ils regrettent, en gens qui doivent un jour, qui doivent bientôt se revoir. »

Il lui tendait la main en signe de paix ; mais Esther, qui, pendant cette longue explication, n'avait pas une seule fois relevé ses yeux obstinément fixés à terre, ne tint aucun compte de cette avance.

C'était dans sa résistance même que Swift avait puisé la force de la vaincre ; mais, une fois domptée, ce silence farouche l'embarrassa, l'inquiéta même. Il craignit d'avoir été trop loin, de ne lui avoir point assez atténué, dans la forme, une détermination dont il pouvait apprécier par lui-même toute la rigueur ; et prenant un ton plus amical :

« Vous me trouvez bien dur, n'est-ce pas, ma pauvre Esther, de vous parler ainsi ?... Mais c'est qu'il le faut, mon enfant. Vous me rendrez justice plus tard, et vous reconnaîtrez que jamais je ne vous ai donné une preuve d'affection plus réelle.... »

Il s'était arrêté dans l'espoir d'une réponse quelle qu'elle fût. N'obtenant rien, il continua :

« La vie est une chose grave, bien plus grave qu'on ne le pense à votre âge, Esther. Elle est toute hérissée de devoirs pénibles. Il faut savoir les accomplir. Il faut savoir se vaincre. Moi-même, croyez-vous qu'il ne m'en a pas coûté beaucoup pour me résoudre à vous faire ce chagrin?... »

Il s'arrêta encore, mais sans plus de succès.

« Douteriez-vous de ce que je vous dis, Esther?... Doutez-vous de mon affection pour vous?... Si je conseille cette séparation, pensez-vous que ce soit un calcul égoïste?... Avez-vous une telle opinion de moi? »

Il parlait à une statue, à la statue du Dédain. Il céda à un mouvement d'indignation douloureuse, et, se levant brusquement :

« Mon Dieu! je souffre assez de cette nécessité cruelle : au moins, ne calomniez donc pas mes intentions! ne calomniez pas mon cœur! »

Et à son tour il parcourut la chambre dans une violente agitation. Miss Vanhomrigh ne donnait pas signe de vie : il s'arrêta subitement devant elle; et, poussé à bout par ce silence inflexible, il reprit dans la posture la plus propre à commander l'attention :

« Savez-vous, Esther, pourquoi je donne la préférence à miss Johnson sur vous? Les motifs que j'ai mis en avant tout à l'heure ne sont pas les seuls.... ils ne sont pas les véritables. Ce n'est pas parce qu'elle est orpheline, parce que ses malheurs lui donnent droit à ma sollicitude, parce que mes soins imprudents lui donnent droit à mon dévouement. Vous aussi, vous êtes orpheline; vous aussi, vous avez eu bien des malheurs, et je n'ai pas moins de reproches à me faire à votre sujet. Ce n'est pas non plus parce qu'elle m'aime. Hélas! le temps des ménagements est passé; pourquoi n'en pas convenir? vous, vous m'aimez aussi.... Savez-vous donc, Esther, pourquoi je lui donne la préférence?... Eh bien! c'est que je ne l'aime pas, et que, si mon cœur en souffre, du moins ma conscience est tranquille.... Savez-vous bien, Esther, pourquoi je vous sacrifie à elle?... c'est que c'est vous que j'aime! »

A cet aveu imprévu, Esther releva la tête et regarda Swift avec des yeux fixes, étonnés, comme lorsqu'on sort d'un rêve et qu'on cherche à recueillir ses idées. Elle lui souriait, mais d'un sourire nerveux; puis, fondant en larmes, elle tomba aux pieds du doyen.

« Aimée!... aimée!... » murmurait-elle au milieu de ses sanglots.

Et comme il essayait de la relever, elle résista à ses efforts, et, étreignant ses genoux avec véhémence :

« Disposez de moi, s'écria-t-elle ; maintenant je suis capable de tout! maintenant j'aurai du courage! Oh! oui, je veux vous obéir.... je n'aurai plus dorénavant d'autre volonté que la vôtre.... Ah! qu'on nous sépare!... je ne me plains plus!... Je suis aimée!... je suis aimée! »

Son ivresse était contagieuse. Swift, qui était parvenu à la relever, la pressa passionnément contre son cœur.

CHAPITRE X.

Tandis que cette scène orageuse se passait entre miss Vanhomrigh et Swift, Mary, que le pas de Bolingbroke avait éveillée, s'était habillée à la hâte, afin de profiter de la visite matinale du doyen. Elle arriva tout juste pour en troubler le dénoûment. L'étourdie ne se doutait guère que le prix de son empressement serait une double malédiction qui, pour être muette, n'en fut pas moins cordiale.

Et cependant, une de ces malédictions, au moins, était injuste, celle de Vanessa; car l'intervention importune de sa sœur servait sans contredit les intérêts de sa passion. Jaloux comme était Swift de son empire sur lui-même, plus son entraînement avait été rapide, plus une réaction était à craindre. Dans son désir de se vaincre, il était capable, dès qu'il les sentirait, de briser subitement les liens dont il s'était enlacé, sans se demander si, du même coup, il ne briserait pas le cœur de la pauvre Vanessa. L'interruption venue du dehors prévint cette réaction funeste, et ce fut à la présence de l'enfant qu'elle maudissait, que l'ingrate Esther dut de pouvoir conserver Swift à l'Abbaye toute la matinée.

Les heures de cette matinée passèrent avec une telle promptitude pour lui comme pour elle, que le soir aurait fort bien pu les surprendre ensemble, si cette même Mary, dont la destinée était, ce jour-là, de troubler, sans le savoir, les joies de sa sœur, et qui, du reste, n'avait pas de motifs pour être aussi loin de la terre, ne s'était avisée, dans son désœuvrement, de dire :

« Ah çà! l'abbesse, on ne dîne donc pas aujourd'hui? »

A cette malencontreuse question, Esther lui lança un regard foudroyant qui vint expirer aux pieds de son innocence. Mais sa parole, à elle, avait porté coup. Swift avait tiré sa montre.

« Deux heures! » s'écria-t-il en la portant à son oreille.

La montre allait; il était bien réellement deux heures, et il y en avait plus de cinq qu'il était à l'Abbaye. Il se leva précipitamment; et sans vouloir partager leur dîner, quoiqu'il dût arriver trop tard pour le sien, sans même donner le temps de faire seller son cheval, il descendit à l'écurie.

Bolingbroke y était tout prêt à partir, attendu que son maître, croyant ne faire qu'une courte visite, avait défendu qu'on lui ôtât sa selle. Le pauvre animal était donc resté à jeun; et, pour sa part, il eût volontiers cédé aux instances que renouvelèrent à son sujet les deux sœurs. Mais Swift fut impitoyable; il le força de s'en retourner comme il était venu et presque aussi vite.

Quels que fussent ses regrets du départ de Swift, et malgré la rancune qu'elle en gardait à Mary, Esther, lorsqu'elle eut le temps de réfléchir, ne se trouva plus si fort à plaindre.

Aimée!... elle était donc aimée!... préférée à cette rivale qui lui avait donné tant de jalousie!... Et, pour que son empire sur Swift fût plus avéré, c'était au moment où il venait de lui déclarer qu'ils devaient se quitter, dans sa visite même d'adieu, qu'elle avait arraché à ce cœur si fier, si contenu, l'aveu de son amour!... Quel triomphe!... Et quelle perspective ce triomphe lui ouvrait!... Sans doute, elle entrevoyait encore certains obstacles à surmonter. Mais, après un succès aussi décisif, comment douter du pouvoir de ses armes?... et même pourquoi appeler obstacles ce qui était plutôt les fruits de la victoire à recueillir?

Mais si elle se livrait à ses espérances enivrantes avec tout l'emportement de sa fougueuse nature, l'objet de ces espérances, à mesure qu'il se rapprochait de Dublin, perdait les siennes une à une sur la route. Aux impressions délicieuses qui lui avaient fait si complétement oublier l'heure, succédaient de graves réflexions, le mécontentement de soi, le souci des embarras nouveaux qu'il venait de s'apprêter; et, insensiblement, Bolingbroke, docile au mouvement machinal qui le dirigeait, passa d'un galop rapide au pas le plus lent, sans que son cavalier s'aperçût de ce changement d'allure.

C'est que Swift allait revoir Stella!... La revoir!... que lui dire?... Ah! il ne voulait plus faire de projets; il n'en avait plus le droit!

Il ramena son cheval au doyenné; il changea d'habits; il demanda son dîner qui n'était pas prêt, qu'il attendit patiemment et auquel il ne toucha pas; il se créa toutes sortes de devoirs, il inventa mille prétextes pour retarder l'instant de cette pénible entrevue. Mais enfin, après ce qui s'était passé la veille, dans l'état de

santé où il avait laissé Stella, il ne pouvait se dispenser de lui faire visite. Il partit pour Stafford-Street.

Arrivant si tard, il s'attendait à des reproches; il en désirait presque, sans doute afin de moins entendre ceux de la voix intérieure qui le tourmentait. Mais, loin de songer à lui adresser des reproches, c'était Stella qui s'en faisait. Elle avait accepté avec tant de confiance le pieux mensonge de Tisdal, que, Presto ne venant pas, elle s'était dit qu'il avait des affaires. Si elle avait hâte de le voir, c'était pour lui demander pardon d'avoir été si méchante la veille. Sa conscience ne serait pas tranquille tant qu'elle ne lui aurait pas fait sa confession tout entière. Elle avait calomnié le cœur de Presto. Pendant qu'il lui ménageait une si aimable surprise, elle l'avait accusé de sacrifier la pauvre Stella.

« Mon Dieu! répétait-elle, qu'est-ce que miss Vanhomrigh a dû penser de moi?... Vous me mènerez prochainement chez elle, n'est-ce pas, mon ami? Elle est charmante.... J'espère que nous nous lierons ensemble. Voyez pourtant ce que c'est que la jalousie! Hier, j'aurais voulu sa mort; aujourd'hui je me sens de la tendresse pour elle. Pauvre fille!... elle a eu tant de chagrins!... et c'est si bon d'être aimé!... »

Elle tendait la main à Swift avec une confiance ingénue: Swift prit la main qu'elle lui offrait et la serra longtemps et cordialement.

Ce n'était point de l'hypocrisie; ce n'était ni par remords ni par ménagements: c'était par pure affection. Swift aimait sincèrement Stella.

Elle exerçait d'ailleurs en ce moment sur lui un genre de séduction auquel il ne savait pas résister. Elle était souffrante; elle n'était point encore remise des émotions de la veille, quoiqu'elle fût la seule qui ne s'en aperçût pas, tant elle était heureuse de s'être trompée sur le compte de miss Vanhomrigh! Ou peut-être, par un raffinement de sensualité morale, son âme en était-elle plus joyeuse pour être dans un corps malade, comme un prisonnier qui vient d'obtenir sa grâce jouit peut-être plus de sa liberté nouvelle lorsqu'il n'a point encore dépassé le seuil de sa prison.

Le contraste de cette gaieté malade, de ce sourire sur ces lèvres pâles, de cette sécurité intempestive, avait quelque chose de si touchant, qu'il aurait fallu que Swift, au contraire, fît un effort sur lui-même pour ne pas presser tendrement, pour ne pas retenir dans la sienne la main que miss Johnson lui tendait.

Il se prêtait donc sans calcul, sans arrière-pensée, paternellement, à ces effusions de tendresse, et peu à peu se réconciliait ainsi

avec lui-même à son insu, lorsque mistress Dingley, qui, ayant entendu un cheval s'arrêter à la porte, était sortie du parloir par curiosité, y rentra un billet à la main.

« Pour moi? dit Stella avec cet empressement que les jeunes filles ont toujours à la vue d'une lettre.

— Non, ma chère; c'est pour M. Presto, repartit mistress Dingley. C'est de Marley-Abbey, ajouta-t-elle à demi-voix, tandis que Swift en prenait connaissance; elle a été apportée par un exprès à cheval, qui a d'abord été au doyenné et qu'on a envoyé ici. »

La sécurité de Stella était bien fragile, car ce peu de mots suffirent pour l'ébranler. Elle regardait Swift d'un œil inquiet et curieux, mais sans oser le questionner : mistress Dingley s'en chargea.

« Eh bien! monsieur le doyen, quelles nouvelles? Ne nous direz-vous pas le sujet de ce message si pressé? »

La question était embarrassante. Vanessa, dans des termes qui se sentaient visiblement des épanchements du matin, demandait au doyen de venir souper à l'Abbaye, si toutefois Bolingbroke et son cher maître n'avaient pas par trop de répugnance à faire deux fois la même route en un jour.

Or, il avait été question des Vanhomrigh, et Swift n'avait pas parlé de sa visite du matin. Il s'apprêtait donc à tourner, selon son habitude, la chose en plaisanterie et à mettre le billet dans sa poche sous prétexte de taquiner Dingley. Mais le visage de Stella trahissait une telle anxiété, qu'il n'osa point recourir à ce subterfuge, et il se contenta de répondre d'un air d'indifférence :

« Oh! mon Dieu! tout simplement une invitation à souper. »

Voulant éviter toute apparence de mystère, il avait jeté négligemment le papier sur la table auprès de laquelle ils étaient assis; mais il avait eu soin de le jeter tout à côté de lui, afin qu'on ne vît pas dans ce geste une autorisation de l'ouvrir.

Malheureusement, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses curiosités, mistress Dingley avait le bras long et la conscience large. Presto, d'ailleurs, ne se gênait guère pour ouvrir les lettres d'autrui. Elle s'empara du billet et en donna lecture tout haut, sous prétexte de juger du style de cette belle dame.

Mais le ton de ce billet, mais les détails qu'il contenait, ce besoin de revoir le doyen dans la soirée après cette visite du matin, dont il avait fait mystère, tout cela avait un air si compromettant, qu'au bout de quelques lignes elle se repentit de son indiscrétion; et, par une réserve plus indiscrète encore, elle baissa la voix au milieu de sa lecture, et ne l'acheva que des yeux.

Embarrassée de ce qu'elle avait fait, elle tendait la lettre à Swift,

sans oser le regarder : Stella, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, s'en saisit au passage.

Swift aurait voulu étrangler Dingley.

Maîtresse du billet de sa rivale, Esther le lut avec trop d'avidité, trop d'émotion pour en comprendre la moitié ; mais ce qu'elle en comprit était suffisant ; et sa main tremblante laissa échapper le papier, qui tomba à terre.

Personne ne fut tenté de le ramasser, et tous trois restèrent longtemps plongés dans un profond silence.

Enfin la porte du parloir s'ouvrit à leur grand soulagement. Le domestique de miss Vanhomrigh faisait demander à monsieur le doyen s'il y avait une réponse au billet qu'il avait apporté.

« Dites que je ne puis pas y aller, répliqua Swift d'un ton sec : dites que je soupe ici. »

A ces paroles, mistress Dingley lança à Esther un regard d'intelligence, un regard de triomphe. Mais la plaie qui venait de se rouvrir dans ce cœur jaloux était trop profonde pour être guérie par un semblable palliatif. Swift ne s'y méprit pas ; et toute la bonne volonté de Dingley, tout son désir de réparer sa faute ne suffirent pas à égayer la soirée, qui se traîna péniblement jusqu'à l'heure où Swift put décemment s'en retourner chez lui.

CHAPITRE XI.

Si Stella n'avait pas été satisfaite de la réponse de Swift au message de Marley-Abbey, quel ne devait pas être le mécontentement de Vanessa ?

Nos domestiques n'épousent pas toujours nos amitiés; mais ils s'associent plus volontiers à nos haines. La cuisinière de mistress Dingley n'avait pas été sans savoir quelque chose de la rivalité des deux Esther : elle n'eut garde d'atténuer la dureté de la réponse qu'elle avait à transmettre; et cette réponse ne perdit rien à passer par la bouche du laquais de miss Vanhomrigh, qui ne trouvait pas qu'elle valût la peine de crever un cheval et d'aller frapper de porte en porte.

Vanessa, qui ne s'attendait pas à un refus, et surtout à un refus aussi blessant, Vanessa, humiliée devant des laquais, devant sa rivale, ressentit le coup profondément; et, dans un premier moment de colère, elle écrivit au doyen une lettre de rupture. Mais, tout en la cachetant, elle se ravisa.

Depuis l'entrevue du matin, il ne s'était rien passé entre elle et Swift : il n'avait pu changer si subitement. Il fallait que les domestiques eussent mal rendu la commission. C'était une engeance envieuse, malfaisante, et ne cherchant qu'à diviser pour régner. Il viendrait le lendemain, et tout s'expliquerait.

Ces réflexions lui procurèrent une nuit paisible ; mais, le lendemain, la matinée se passa et Swift ne parut point, et il ne fit rien dire.

La pauvre petite Mary fut grondée plus d'une fois dans cette matinée.

Cependant il pouvait avoir été retenu par ses affaires, et n'avoir rien fait dire parce qu'il voulait surprendre Vanessa à souper.... Mais on servit le souper, et il ne la surprit qu'en n'y venant point.

Cette nuit ne fut plus aussi calme que la précédente.

Décidément, c'était un soufflet que lui avait fait donner sa rivale !... Le doyen, avec toutes ses prétentions à la force, était la faiblesse même ! Il était orgueilleux, et l'orgueil lui donnait des moments d'énergie ; mais il ne savait pas résister à une influence sourde et continue.

Il était la proie de deux intrigantes qui exploitaient ses beaux sentiments. Il fallait l'arracher à cette obsession, le délivrer malgré lui-même. Il était dupe des pleurnicheries de cette petite fille. Vouloir lui ouvrir les yeux, ce serait peine perdue. C'était à ces deux femmes qu'il fallait avoir affaire. Il fallait les dégoûter de leur projet de captation.

Mais le moyen ?

Vanessa était bien peu de son sexe pour s'adresser une telle question. Dissimuler son dépit sous un air gracieux, se lier avec ses ennemies, s'insinuer dans leur confiance, et profiter de cette position pour les ruiner le plus innocemment du monde dans l'esprit de l'ami commun : ce plan féminin était tout tracé. Mais Vanessa était sanguine de tempérament, et, dans la langue de son pays, *sanguine* veut dire ardente dans ses désirs.

Elle ressemblait, sous ce rapport, au doyen dont elle savait si bien faire la critique. Dans cette arène qu'on nomme la vie, ils ne combattaient qu'à la manière des taureaux, à coups de tête ; et même, plusieurs fois, ils s'étaient l'un l'autre heurtés du front.

Être aimée de Swift !... pouvoir l'épouser !... et en être empêchée par cette petite créature qui, sachant qu'elle ne pouvait pas être sa femme, n'en persistait pas moins à s'imposer à lui, à refuser un excellent jeune homme qui avait la bonté d'être amoureux d'elle, et

dont elle aurait dû s'estimer trop heureuse d'accepter les offres!... Oh! il fallait en finir dans l'intérêt de tous!

Si Vanessa n'était pas longue à former ses résolutions, elle était moins longue encore à les exécuter. Dès que le jour parut, elle se fit seller un cheval, et, suivie d'un domestique, elle se rendit à Dublin.

Cet empressement n'était pas seulement de l'impétuosité. Son dessein était d'avoir une explication avec miss Johnson, et il lui importait d'arriver chez elle d'assez bonne heure pour être sûre de n'y point rencontrer Swift.

Stella et mistress Dingley venaient précisément de se lever, et elles étaient encore en bonnet de nuit, lorsqu'on leur annonça la visite de miss Vanhomrigh.

« Miss Vanhomrigh!... »

Elles se firent répéter le nom, croyant que la servante se trompait. Mais comme il leur fut répondu que c'était bien elle, qu'elle paraissait fort pressée, et priait miss Johnson de descendre telle qu'elle serait, Stella ne prit que le temps de s'envelopper d'une mante; et mistress Dingley la suivit, oubliant, dans l'excès de sa curiosité, de modifier en rien un négligé qui était loin d'être galant.

Miss Vanhomrigh attendait debout, dans le parloir, une cravache à la main.

Après une double révérence à laquelle miss Vanhomrigh répondit à peine, mistress Dingley avançait des siéges :

« C'est inutile, madame, dit Vanessa; je ne suis pas fatiguée. Ce qu'il me faut, c'est d'être seule avec mademoiselle. J'ai à lui parler en particulier.

— Miss Johnson et moi nous ne faisons qu'un, mademoiselle, repartit mistress Dingley en se rengorgeant.

— C'est possible, madame; mais vous et moi nous faisons deux. Quand je serai partie, mademoiselle pourra vous raconter notre conversation, si bon lui semble; jusque-là, ayez l'obligeance de nous laisser. »

Mistress Dingley, déconcertée d'être traitée si lestement, se consultait sur ce qu'elle devait faire. Un signe affectueux de Stella la décida à sortir; mais ce ne fut pas sans prendre l'air le plus majestueux.

La porte refermée, Stella crut devoir offrir de nouveau un siége à miss Vanhomrigh; mais celle-ci persista dans son refus.

« Non, mademoiselle, je vous remercie, je ne m'assoirai pas. L'objet qui m'amène ne comporte pas toutes ces cérémonies. Je viens vous parler du docteur Swift. »

Miss Vanhomrigh, en habit de cheval et fouet en main, l'avait pris sur un ton qui était en harmonie parfaite avec son costume : miss Johnson resta muette de surprise.

« Ma démarche vous étonne, reprit miss Vanhomrigh ; il est possible qu'elle choque vos habitudes ; mais, moi, j'aime les positions nettes. Je ne sais pas faire la guerre à coups d'épingle. Je viens donc m'expliquer avec vous.... m'expliquer, je vous le répète, au sujet du docteur Swift. »

Stella, perdue dans ses conjectures, était loin de songer à rompre le silence : Vanessa poursuivit :

« Parlons crûment, mademoiselle.... sans ruse inutile. Vous avez des prétentions sur lui.... ne vous en cachez pas ! j'en ai aussi, moi, et je vous le dis.... Mais des prétentions ne sont pas des droits. Quels sont vos droits, à vous ?... Vous ne répondez pas ?... Eh bien ! je vous dirai les miens. C'est moi qu'il aime.

— Il vous l'a dit ?

— Il me l'a dit. »

Foudroyée par cette déclaration si positive, Esther Johnson s'appuya ou plutôt s'assit sur le bras d'un fauteuil qui se trouvait là, et tâcha de faire bonne contenance devant sa triomphante rivale. Mais sa douleur fut plus forte que sa fierté, et, fondant en larmes, elle se cacha le visage dans son mouchoir.

Quelque prévenue que fût miss Vanhomrigh contre les *pleurnicheries* de miss Johnson, elle se sentit touchée. Elle avait été impitoyable dans le combat ; mais, au bruit de ces sanglots qui constataient sa victoire, elle se rapprocha de Stella, et, d'un ton tout différent du premier : « Je vous chagrine, lui dit-elle ; j'ai été trop brusque, peut-être. Il fallait vous préparer à cette confidence nécessaire. J'ai eu tort.... mais soyez sûre que, lorsque vous serez remise de votre émotion, je serai toute pardonnée. Je dis plus, vous me saurez gré de vous avoir éclairée sur votre position. »

Miss Johnson était évidemment trop émue encore pour en être à ce degré de raison : Esther Vanhomrigh sentit la nécessité de lui venir en aide, et, tout en croyant lui offrir des consolations et des conseils salutaires, continua de plaider sa cause de la meilleure foi du monde.

« Écoutez-moi ; c'est à votre cœur que je m'adresse. Le doyen a été pour vous un père, plus qu'un père ; car on peut être digne de ce titre sans pousser aussi loin la sollicitude, le dévouement, l'abnégation. Vous l'ignorez peut-être ; mais pour vous il a livré son nom, son nom vénérable, son nom illustre à la calomnie ! Pour vous, il s'est condamné à l'exil ; pour vous, il a détruit sa carrière ; pour

vous, il a mutilé son génie, ce grand homme! car son génie l'appelait aux affaires; et sans vous, aujourd'hui, il serait évêque, il serait pair, il serait ministre; il vivrait à la cour, au sein de la fortune, au sein des honneurs, au lieu de végéter ici dans un pays de mendiants; ce serait l'État qu'il dirigerait, et non une sacristie!... Voilà ce qu'il a fait pour vous, mademoiselle; il faut bien que je vous le dise; car il importe que vous le sachiez, et ce n'est pas lui qui vous en parlera. Maintenant que vous voilà instruite de ce qu'il a fait pour vous, à votre tour que ferez-vous pour lui?... Tous ces sacrifices, il les a faits volontairement, discrètement: vous avez pu les accepter sans indélicatesse. Mais après ce que je viens de vous dire, mademoiselle, lui en demanderez-vous un autre auprès duquel tous ses sacrifices précédents ne sont rien? Vous connaissez l'état de son cœur: lui imposerez-vous le sacrifice de son amour?... Non, vous ne le ferez pas! vous n'êtes pas capable d'un tel égoïsme, d'une telle ingratitude! »

A défaut de paroles, un sanglot mal étouffé prouvait par intervalles à miss Vanhomrigh que ses arguments n'étaient point sans effet : c'était un encouragement à poursuivre. Après quelques instants de silence :

« Eh bien! reprit-elle, ne commencez-vous pas déjà à me pardonner ma démarche? Ne fallait-il pas vous faire connaître la vérité?... En venant vous trouver, miss Johnson, je vous ai traitée comme j'aurais voulu l'être. Je vous ai donné une preuve d'estime.... Vous la mériterez; et, si votre bienfaiteur persistait dans l'habitude qu'il a de s'immoler à vous, vous prendrez son parti contre lui-même. Vous lutterez avec lui de générosité. Vous le payerez de son désintéressement par le vôtre. Vous aussi, vous aurez de la délicatesse, n'est-il pas vrai? Vous aussi, vous aurez de la fierté.... Et, croyez-moi, notre conscience nous récompense toujours de l'avoir écoutée. La vôtre, soyez-en certaine, vous prêtera la force dont vous avez besoin pour sortir honorablement de cette épreuve; et peut-être qu'une fois quitte envers celui à qui vous devez tant, vos yeux se rouvriront d'eux-mêmes sur le mérite d'un galant homme qui vous est bien dévoué aussi, et que vous finirez par trouver votre bonheur à faire le sien. »

Jusqu'alors, Stella était restée à la même place, presque courbée en deux, la face dans son mouchoir; mais, aux derniers mots de cette impitoyable exhortation, elle poussa un grand cri, un cri à pleine poitrine, et tomba à la renverse sur les deux bras du fauteuil.

Miss Vanhomrigh, effrayée, l'enleva bien vite, et, l'ayant dépo-

sée sur un sofa, s'élança sur la sonnette, dont le cordon tiré avec véhémence lui resta dans la main.

Mais ce cordon ne s'était pas cassé sans avoir fait son office; et mistress Dingley qui, en attendant mieux, tenait conférence avec la cuisinière sur cette mystérieuse visite, mistress Dingley accourut, tout en alarmes, escortée de sa confidente.

« Mademoiselle se trouve mal, lui dit miss Vanhomrigh, comme elle entrait: prenez soin d'elle. Si je ne reste pas moi-même, c'est que ma présence lui serait peut-être plus nuisible qu'utile.... Elle vous racontera probablement notre conversation, ajouta-t-elle en ramassant sa cravache qui était tombée à terre; faites-en votre profit, madame, si vous avez réellement pour elle l'intérêt que vous paraissez lui porter. »

Et laissant mistress Dingley interdite de ce sermon inattendu, et dans l'impossibilité de répondre faute de savoir à quoi il faisait allusion, elle sortit du parloir avec une aisance mêlée de hauteur.

CHAPITRE XII.

Les soins de mistress Dingley et de la cuisinière eurent bientôt ranimé Stella; mais elle se sentait si souffrante qu'il fallut la mettre au lit.

Dès qu'elle y fut, mistress Dingley renvoya la cuisinière, sachant bien qu'Esther ne dirait rien devant cette femme. Mais ce n'était pas seulement par discrétion qu'Esther ne parlait pas. Elle n'avait pas la force nécessaire pour entrer dans les explications que mistress Dingley attendait avec impatience; et lorsque, par intervalles, elle sortait de son état de prostration, c'était pour pousser des gémissements, pour se rouler sur son oreiller.

Cependant, à force de pleurer, son désespoir se calma, et elle put enfin répondre aux nombreuses questions dont on l'avait assaillie sans succès.

Le récit de cette étrange entrevue bouleversa mistress Dingley. Elle s'était bien attendue à une scène violente de jalousie; mais la déclaration si formelle d'un fait si grave!... Elle en resta tout abasourdie.

Néanmoins, moitié désir de consoler la pauvre affligée, moitié défiance naturelle, elle ne fut pas longtemps à court de raisons; elle entreprit de persuader à Stella que miss Vanhomrigh était beaucoup trop intéressée dans la question pour être crue sur parole, et

que son insolente démarche, loin d'être un coup de tête, un emportement jaloux, pouvait fort bien n'être qu'une rouerie pour écarter une rivale qu'on redoutait.

Mais elle eut beau épuiser toute sa logique, Stella ne voulut entendre à rien. Miss Vanhomrigh avait dit la vérité. On l'aimait; on le lui avait dit. Quoi de plus vraisemblable? miss Vanhomrigh n'avait-elle pas tout ce qu'il fallait pour plaire?... tandis qu'elle...

Oh! elle, elle n'avait qu'un parti à prendre, comme miss Vanhomrigh avait bien su le lui signifier. Elle n'avait qu'à leur laisser le champ libre, qu'à aller vivre ou mourir dans quelque coin ignoré, où ils n'entendraient plus jamais parler d'elle.

Comme Esther déclarait avec le plus d'énergie ces résolutions héroïques que démentaient un peu ses larmes, plusieurs coups frappés en maître à la porte de la rue attirèrent mistress Dingley à la fenêtre. C'était le doyen.

A ce nom, la malade se mit à trembler comme la feuille. Elle ne voulait point le voir! elle ne voulait point le voir!

Elle pria mistress Dingley d'aller dire qu'elle était hors d'état de descendre; mais elle lui fit bien promettre de ne rien laisser soupçonner de la cause de son indisposition.

Malheureusement, tandis qu'elle se précautionnait contre les indiscrétions de mistress Dingley, Swift avait eu le temps d'entrer dans la maison; et la cuisinière, qui n'avait rien promis, elle, s'était empressée, en lui ouvrant la porte, de lui conter tout ce qu'elle savait, même un peu plus peut-être : si bien que, lorsque mistress Dingley voulut faire la discrète, Swift qui, en général, ne réservait pas pour elle le peu de patience dont il était doué, et qui, dans ce moment, avait d'assez bons motifs d'en avoir moins que jamais, Swift la pria rudement de lui faire grâce de ses réticences intempestives; et il fallut bien lui révéler le secret qu'elle avait promis de garder.

Or, une fois dans l'impossibilité de se conformer au désir de Stella, elle ne songea plus qu'à écouter le sien sans réserve.

Elle avait sur le cœur la manière plus que leste dont cette *demoiselle* l'avait traitée, et, tout en vengeant son amie, elle n'était pas fâchée de se venger elle-même. Elle présenta donc la conduite de cette *demoiselle* sous le jour le plus odieux possible.

Il n'était pas étonnant que la pauvre Stella fût malade, bien malade. Voici ce qui était arrivé; et elle donna à cette visite toutes les couleurs d'un guet-apens.

On était tombé sur elles comme une bombe, à une heure indue, à une heure où l'on était sûr de ne point rencontrer Presto. Dingley

avait voulu rester; on avait exigé impérieusement, malhonnêtement exigé qu'elle sortît. On tenait à écarter tous les témoins... Enfin, il n'y eut pas jusqu'à la cravache qui ne contribuât à l'effet du tableau... et lorsqu'on avait été seul avec Stella, on l'avait traitée avec une dureté, avec une violence telles (toujours la cravache en main), que la pauvre enfant était tombée sans connaissance; et, lorsque Dingley était accourue au cri que Stella avait poussé en tombant, on ne s'était même pas donné la peine d'attendre pour savoir si elle était morte ou non; on était sorti de la chambre avec des paroles menaçantes, et toujours la cravache à la main, bien entendu.

Mistress Dingley, en femme habile, n'avait négligé dans sa narration aucune des circonstances qui pouvaient exaspérer le doyen; mais le coup de maître avait été de tenir suspendu sur sa tête le mot principal, le mot qui, dans l'état d'irritation où il était déjà, devait mettre le comble à sa fureur. On avait dit à Stella des choses!... des choses!... mais elle s'était gardée de dire quelles choses; et elle se fit prier longtemps avant de révéler que cette demoiselle avait signifié qu'on eût à lui céder la place, attendu que le doyen était amoureux d'elle, qu'il le lui avait dit.

Le fait est trop vrai pour être pardonnable : Swift enfonça dans la table une paire de ciseaux qu'il tenait à la main machinalement.

Ce mouvement, qui valait une réponse, n'échappa point à mistress Dingley. Elle prit un air grave, un air maternel.

La situation de Stella n'était plus tolérable. Elles avaient autrefois cédé aux volontés du doyen; elles étaient restées avec lui : il en voyait les résultats. Il trouverait bon qu'à leur tour elles suivissent leurs idées. Elles ne s'en iraient point en cachette, puisque ces ménagements lui avaient déplu; mais elles s'en iraient, elle croyait devoir l'en prévenir. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Trop heureuses si ce n'était pas trop tard.... Quoi qu'il en advînt, Stella était bien déterminée à ne point se faire dire une seconde fois qu'elle sacrifiait son bienfaiteur à elle, qu'elle était un monstre d'égoïsme et d'ingratitude; et mourir pour mourir, elle aimait mieux ne troubler le bonheur de personne que de s'exposer à de pareils assauts.

« Cela n'arrivera plus! s'écria Swift. J'y aviserai.

— Avec une créature si violente et qui prétend avoir des droits, comment répondre?...

— Quand je vous dis que cela n'arrivera plus! répéta Swift d'une voix formidable. Allez l'annoncer de ma part à Esther. »

Et il sortit.

Il était hors de la maison que mistress Dingley tremblait encore. C'était une terreur nerveuse comme celle que produit sur les animaux le rugissement du lion. Mais bientôt elle se remit de son trouble; et, malgré ses cinquante ans et sa nonchalance habituelle, elle sauta de joie par la chambre en battant des mains.

Presto était furieux! Presto allait rompre avec miss Vanhomrigh!... Elle monta bien vite donner cette bonne nouvelle à la malade; et, comme elle était de ces personnes qui ne quittent jamais une vérité qu'à force d'assaisonnement elles n'en aient fait, ou peu s'en faut, un mensonge, elle ajouta sans scrupule, comme résumé de la conversation qu'elle venait d'avoir, que miss Vanhomrigh en avait imposé, que Presto ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait, que Presto ne l'aimait pas, qu'il n'aimait que sa bonne Stella, et que, pour preuve, il faisait dire à Stella qu'il allait la délivrer de cette intrigante, de cette insolente, de cette virago avec sa cravache.

Mistress Dingley ne savait pas dire si vrai. Swift était déterminé à rompre définitivement avec Vanessa, à rompre cette fois de la manière la plus offensante, la plus efficace, en s'abstenant de la revoir jamais.

Elle en disait même moins qu'il n'en méditait, et ses mensonges n'allaient pas aussi loin que la vérité.

Il songeait à une autre résolution plus décisive encore. Stella était outragée, Stella était malade : il ne suffisait pas de faire cesser cet antagonisme; il fallait donner à Stella une garantie qu'il ne se renouvellerait plus, une satisfaction complète, une entière sécurité pour l'avenir. Lui-même, après ce qui lui était arrivé à Marley-Abbey, il n'avait plus le droit de compter sur sa force; et il voulait, par une mesure irrévocable, se mettre à tout jamais en garde contre son cœur : il songeait à épouser Stella.

L'épouser!... amoureux d'une autre!...

Mais c'était là précisément ce qui le séduisait le plus dans ce projet. Il était mécontent de Vanessa; il était mécontent de lui-même : il ne voulait pas se laisser faire la loi par cette fille impérieuse : il voulait se réconcilier avec sa conscience, se redonner, après tant d'actes de faiblesse, des preuves d'énergie.

Tout en faisant ces réflexions, il revenait à grands pas chez lui, impatient de s'y renfermer en pleine sécurité de solitude, pour regarder en face sa situation et en peser mûrement le pour et le contre.

Patrick, qui n'avait pas manqué de mettre à profit l'absence de son maître, était déjà dans ce bienheureux état où pour cacher qu'on va de travers on marche, et où l'on parle pour cacher qu'on

bredouille. Il n'avait jamais été si zélé dans son service, si obstinément officieux.

« Tu vas aller de ce pas au cabaret, lui signifia Swift impatienté; et souviens-toi bien de ce que je te dis : si tu en sors de la journée, je te chasse. »

Patrick s'était quelquefois demandé quelle était la première vertu d'un domestique; il n'eut plus de doute : c'était l'obéissance.

Swift put passer la journée tout entière sans craindre d'être dérangé. Mais après l'avoir passée à délibérer, il se trouva en présence de tant de difficultés, il avait tant de torts à se donner, quelque parti qu'il prît, qu'il reconnut la nécessité de consulter quelqu'un.

Depuis son départ pour Londres sans congé, et par suite de plusieurs froissements dans l'exercice de leurs fonctions, il était très-mal avec son archevêque. Il lui fit demander une entrevue.

Il avait, lui écrivait-il, un cas de conscience des plus graves à lui soumettre; et il ne s'adresserait point à lui, s'il connaissait un juge plus compétent, plus sévère.

Il était tard : l'archevêque, qui allait se mettre au lit, lui fit répondre qu'il le recevrait le lendemain de très-bonne heure.

L'attente de cette conférence ayant un peu fait trêve à l'agitation de son esprit, Swift alla chez Stella.

Elle était beaucoup mieux, depuis les nouvelles rassérénantes que lui avait portées Dingley. Mais Dingley ne commit pas la faute de donner le bulletin réel de sa santé et de la laisser voir.

Swift passa la nuit de la manière dont il avait passé le jour.

Patrick aussi.

Le lendemain, le vieux médecin de l'archevêque, qui, tous les matins à la même heure, avec une régularité de vieillard, venait déjeuner en compagnie de son malade, trouva la porte fermée; elle l'était, lui dit-on, depuis le point du jour; et, lorsque enfin elle se rouvrit, il en sortit une figure pâle et sévère, dont le médecin fut tout frappé.

Mais, en entrant, quelle ne fut pas sa surprise! L'archevêque était en pleurs.

« Qu'est-ce donc, monseigneur? s'écria-t-il.

— Ne m'interrogez pas, répondit le prélat en secouant la tête. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous venez de voir l'homme le plus malheureux qui existe. »

CHAPITRE XIII.

Si l'admiration a aussi ses attendrissements, l'archevêque avait plus d'une raison de pleurer.

Swift, voulant un conseil sain, donné en parfaite connaissance de cause, lui avait fait sa confession tout entière ; et le vieillard, déjà mal disposé, avait commencé par juger très-sévèrement un ecclésiastique qui, à quarante ans, se trouvait embarqué dans une double intrigue d'amour, un homme qui, par sa présomption, était sur le point de faire le malheur d'une et peut-être de deux jeunes filles. Mais peu à peu il avait passé du blâme à l'indulgence, à la pitié, à l'estime ; et, après avoir reproché vingt fois à Swift au fond du cœur sa faiblesse, ses hésitations, lorsqu'il avait eu lui-même à prendre un parti, à donner un conseil, il n'avait plus su répondre que par des pleurs.

C'était, du reste, la meilleure manière de fixer les incertitudes de Swift. Son arbitre n'osait se prononcer; son ennemi n'osait lui imposer un sacrifice : sa conduite était toute tracée. Ce sacrifice, qu'on n'avait pas le courage de lui prescrire, il allait le faire. C'était Vanessa qu'il aimait : son choix ne pouvait être douteux.

C'était de l'orgueil, soit ; mais l'orgueil a deux faces, et l'une regarde le ciel.

A peine rentré chez lui, il écrivit un mot à mistress Dingley pour l'engager à venir au doyenné, dès qu'elle pourrait sans inconvénient quitter pour une heure sa malade.

Dans toute autre occasion, mistress Dingley, dont le plan était d'exagérer aux yeux du doyen l'état d'Esther, aurait répondu qu'il lui était impossible de s'absenter ; mais ce billet lui donna si fort à penser qu'elle prit à peine le temps de faire part à Stella des espérances qu'il lui faisait concevoir, et partit en toute hâte.

La chère dame n'était pas très-mesurée dans ses conjectures, et il était assez imprudent à elle d'exposer sa jeune amie aux chances d'une dangereuse déception. Mais cette fois, plus heureuse que sage, son attente, loin d'être déçue, fut dépassée ; car Swift lui annonça la résolution d'épouser Stella. Il avait promis satisfaction : c'était là ce qu'il offrait.

Mistress Dingley n'en crut pas ses oreilles.

Il ajouta seulement que, comme il avait les plus grands ménagements à garder pour sa réputation et celle d'Esther, après tout ce

qui s'était passé à Laracor, il était forcé d'exiger que le mariage restât secret.

C'était une restriction de nature à diminuer un peu la satisfaction de cette grande nouvelle, d'autant que mistress Dingley était moins dupe que Swift lui-même du vrai motif de cette restriction. Évidemment, il voulait ménager miss Vanhomrigh; il la préférait dans l'âme et ne se mariait que par devoir. Mais mistress Dingley n'était pas très-délicate pour elle-même : de quel droit aurait-on prétendu qu'elle le fût pour autrui?.... L'important était que Stella ne soupçonnât rien; l'important était que le mariage eût lieu. Le temps était un galant homme. Un jour ou l'autre, M. Swift et miss Vanhomrigh prendraient leur parti sur un mal sans remède; et alors, en dépit de tous les commérages précédents, Presto ne verrait plus d'inconvénients à publier son mariage. Dingley en était donc venue à ses fins. Elle avait fait le bonheur de son amie : elle n'avait plus qu'à se rasseoir dans sa bergère et à s'essuyer le front.

Elle fit bon marché des conditions de Swift, et les accepta, au nom de Stella, avec une docilité bien propre à le satisfaire; puis elle se hâta de porter à la malade cette grande nouvelle.

Pauvre Stella! Qui lui eût dit la veille, lorsque cette fière amazone venait lui percer le cœur de ses navrantes révélations, de ses consolations plus navrantes encore, qui lui eût dit qu'elle aurait jamais, qu'elle aurait sitôt une telle revanche, qu'elle serait la préférée, l'épousée!

Son premier enivrement passé, le souvenir de cette scène douloureuse lui réveilla bien au cœur certains mouvements de jalousie, certaines craintes que Swift n'agît ainsi par irritation, par sacrifice. Les paroles de miss Vanhomrigh retentissaient encore à ses oreilles. Mais mistress Dingley sut lui présenter les choses sous un aspect plus agréable, sinon plus vrai; et l'amour, bien autrement persuasif, l'amour sut encore mieux lever tous ses scrupules. La visite de Swift dans la soirée acheva de la convertir au bonheur.

Il ne suffit pas d'être capable de prendre, dans une grande circonstance, une résolution héroïque; cette résolution entraîne à sa suite une foule de résolutions secondaires; et quoique moins éclatant, peut-être parce qu'il l'est moins, l'héroïsme des détails est souvent le plus difficile.

Après le message qu'il avait fait porter à Stella, Swift ne pouvait laisser passer la journée sans l'aller voir. Il s'accorda quelques heures de recueillement, puis il se rendit chez elle à la brune.

Il avait besoin d'ailleurs d'être témoin de sa joie pour y puiser

du courage ; et, en effet, elle s'y laissa aller avec un abandon si ingénu, qu'il eut moins de peine qu'il ne prévoyait à remplir de bonne grâce le devoir qu'il s'était imposé. Il ne fut pas sans doute aussi enjoué que de coutume, et Dingley ne fut en butte à aucune raillerie; mais la satisfaction d'un événement qui décide de tout l'avenir admet parfaitement une certaine gravité, et la gaieté de Stella elle-même avait ce caractère.

Swift fut très-affectueux. Il s'informa avec une anxiété minutieuse de l'indisposition d'Esther. Mais la conversation fut très-discrète ; le mot de mariage ne fut pas prononcé une seule fois. Il annonça seulement que son intention aurait été de faire en sorte que *tout* fût prêt pour le lendemain dans la nuit; mais il craignait que Stella ne fût pas assez bien pour supporter cette fatigue.

Esther, qui ne proférait pas une parole qu'elle ne cherchât à lire sur le visage de Swift si c'était bien celle qu'il attendait, Esther le regarda sans oser rien dire. Mais Dingley, qui l'avait devinée, s'empressa, en sa qualité de docteur, de donner à la convalescente un certificat de santé que le brillant de ses beaux yeux confirma pleinement.

Il fut donc convenu que *tout* se ferait le lendemain. Quant à la condition du secret, Swift n'en parla point à Stella. Ce ne fut que lorsque Dingley le reconduisit, qu'il demanda si on s'était entendu à cet égard ; et, sur la réponse affirmative de Dingley, il se retira.

Il était en train de régler tous ses comptes avec sa conscience : il alla chez Tisdal.

Depuis leur rencontre au Salmon-Leap, Tisdal s'était abstenu de toute intervention dans une affaire si grave, et Swift lui savait gré de sa réserve. Il connaissait l'amour du chanoine pour Stella, sa généreuse renonciation : il voulait lui annoncer le parti qu'il croyait devoir prendre. Tisdal avait tous les droits possibles à cette cruelle confidence.

Mais, malgré son énergie systématique, Swift n'aurait pas eu le courage de venir dire à ce cœur amoureux : « Je vais épouser votre maîtresse, » si ce mariage n'avait pas été, pour lui-même, un sacrifice non moins douloureux.

Plus occupé, toutefois, du chagrin qu'il pouvait causer que de celui qu'il ressentait, il songea, tout en marchant, aux précautions qu'il fallait prendre pour aborder un sujet si délicat; mais une fois en présence de Tisdal, il oublia toutes ses préparations, et, lui ayant pris affectueusement la main, il ne trouva autre chose à lui dire que ceci :

« Eh bien, mon ami, vous allez être content de moi. »

Être content!... le noble cœur devina tout de suite, et il fut sur le point de répondre : « Vous l'épousez? »

Mais une crainte discrète le retint, et il se contenta de serrer vivement la main qui était encore dans la sienne.

Ils gardèrent quelque temps le silence. Ce fut Swift qui le rompit. « Il sera secret, » dit-il.

Il y avait pour eux des mots impossibles à prononcer. Mais en avaient-ils besoin pour s'entendre?

« Secret! » répéta Tisdal.

Et il regarda Swift d'un air inquiet.

« A cause de ce qui s'est dit à Laracor.... Elle le comprend. »

Tisdal avait oublié Laracor; il ne songeait qu'à miss Vanhomrigh.

Cette raison le rassura pour miss Johnson, et il poussa un léger soupir. C'était le premier, et c'était un soupir de soulagement.

Ils retombèrent dans le silence. Cette fois, Tisdal reprit la parole.

« Et à quand? demanda-t-il.

— Demain, dans la nuit, s'il se peut.

— Qui officiera?

— L'archevêque, j'espère. Il est dans la confidence.

— Et les témoins?

— Je ne sais trop encore.... Tenant à ne point ébruiter la chose....

— Voulez-vous de moi? » dit Tisdal.

Il s'offrait comme s'il se fût agi d'un service ordinaire.

« Vous?... dit Swift en le regardant... Oui. »

Et, détournant la tête, il sortit brusquement.

CHAPITRE XIV.

Il était tard quand Swift rentra au doyenné; mais il avait hâte d'en finir : il écrivit à l'archevêque pour lui annoncer sa résolution et lui demander de vouloir bien célébrer le mariage. Ce n'était point au prélat qu'il s'adressait, lui disait-il, mais à l'homme de cœur qui avait reçu sa confidence, et il le priait de lui épargner, en agréant sa requête, l'inconvénient de mettre un autre dans le secret.

Quoique le message n'eût pu être remis le soir même, la réponse arriva de bonne heure et telle qu'il la pouvait désirer.

L'archevêque, sans se reconnaître le droit d'approuver une résolution dont la conscience du doyen était seule juge, applaudissait du moins au courage, au sentiment du devoir qui l'avait dictée; et non-seulement il acceptait l'offre qui lui était faite, mais il n'eût

pas pardonné qu'on se fût adressé à un autre pour bénir une union sur laquelle personne assurément ne pouvait appeler avec plus de ferveur les grâces d'en haut.

Au reçu de cette lettre, Swift se rendit à l'archevêché pour remercier le prélat et s'entendre avec lui sur les détails de la cérémonie. Il fut convenu qu'elle aurait lieu le soir même après minuit, au doyenné, dans un pavillon situé au fond du jardin, et que l'archevêque amènerait un clerc qui servirait de témoin avec Tisdal, afin d'éviter une confidence de plus.

Ces points réglés, Swift alla en prévenir le chanoine; mais, ne l'ayant pas rencontré, il se rendit chez Stella.

Tisdal l'y avait devancé. Quel autre avait plus de droits à féliciter la mariée? N'avait-il pas, d'ailleurs, besoin de la voir avant la cérémonie pour se préparer au rôle difficile qu'il y devait remplir?

Swift ayant fait part du résultat de sa visite à l'archevêché, on tint conseil sur les mesures à prendre pour éviter les soupçons. Les deux dames avaient accepté, depuis plusieurs jours, une invitation à souper dans le voisinage : Swift leur conseilla de ne point se dédire comme elles voulaient le faire. Après leur soirée, au lieu de rentrer chez elles, elles se rendraient incognito au doyenné, où Swift les introduirait par la petite porte du jardin.

Tisdal leva la seule difficulté que présentait cette combinaison, en se chargeant de les accompagner. Il connaissait la personne chez qui elles étaient invitées, et il irait les chercher après le souper.

En effet, tout s'exécuta comme il avait été convenu, et minuit sonnait à l'horloge vivante qui passait dans la rue, lorsque les dames de Sainte-Marie se mirent en route pour le doyenné sous l'escorte du chanoine.

Il gelait, et le pavé était sec . ils en avaient profité pour aller discrètement à pied.

Il y avait loin de cette marche furtive au cortége triomphal que mistress Dingley avait rêvé jadis pour sa jeune amie. Mais c'était la victoire, si ce n'était pas le triomphe; et, en tous cas, c'était quelque chose de mystérieux, de romanesque, une aventure enfin. Or, Dingley aimait fort les aventures, et elle n'avait guère de chance d'en avoir par elle-même, surtout de ce genre.

Quant à Esther, Swift l'avait voulu ainsi ; et là où la jalousie n'était point en jeu, avait-elle d'autre volonté que celle de Swift?

C'était une nuit toute propice au secret, une nuit sans lune et sans étoiles. Les deux dames avaient prolongé à dessein leur soirée, afin d'être plus sûres de ne rencontrer personne; effectivement, lorsqu'elles se mirent en route, la ville entière paraissait endor-

mie, et la voix monotone du watchman troublait seule le silence de la rue.

Cependant, comme elles mettaient le pied hors de la maison, Esther crut apercevoir de l'autre côté de la chaussée un homme immobile et qui avait l'air d'être aux aguets. Quoique la nécessité du mystère dispose au soupçon, une circonstance aussi frivole que celle d'un homme arrêté à l'angle d'une rue n'eût pas suffi pour l'inquiéter. Mais quelques heures auparavant, en sortant de Stafford-street, elle avait vu également un homme qui semblait placé en vedette devant leur logis. Sans cette seconde remarque elle n'eût pas attaché d'importance à la première; mais cette fois elle ne put s'empêcher d'en faire part à mistress Dingley.

« Quelle idée! » dit mistress Dingley, aimant mieux se nier le danger que de se laisser gagner par la peur.

L'événement, du reste, parut lui donner raison, car elles continuèrent leur route paisiblement et solitairement. Toutefois, lorsqu'elles furent arrivées au terme de leur course, la même forme humaine reparut à distance, pendant que Tisdal ouvrait la petite porte du jardin.

Si c'était un espion, il eût mieux valu aller plus loin et tâcher de le dérouter. Mais la peur ne calcule pas; et mistress Dingley, qui commençait à en éprouver une sérieuse, ne songea qu'à presser le docteur de les faire entrer et à refermer la porte sur elles le plus vite possible.

C'était mettre, comme un enfant, la tête sous son drap. Mais, une fois entrée, le courage lui revint derrière la muraille; et, la vue du doyen achevant de lui rendre sa présence d'esprit, elle recommanda tout bas à Esther de ne point parler de cette apparition mystérieuse, qui, grâce à ce silence même et à de plus graves sujets d'émotion, fut bientôt oubliée complétement.

Il est, d'ailleurs, de telles affinités entre la peur et le froid (et les symptômes communs à tous deux en sont la preuve) que le feu suffit souvent pour guérir de l'une comme de l'autre. Celui qui flambait dans l'âtre du pavillon où Swift les conduisit chassa les fantômes évoqués par les ténèbres, et il s'éveilla en elles un tout autre ordre d'idées.

La pièce où il les avait introduites était une espèce de salon d'été, dans lequel rien ne faisait pressentir la cérémonie qui allait s'y célébrer. Mais Stella n'y pénétra point sans une certaine crainte religieuse. Pour elle, c'était une chapelle que ce salon, c'était un autel que cette table couverte d'un simple tapis vert et de quelques flambeaux.

Quant à mistress Dingley, elle ne fut frappée que de l'aspect confortable du pavillon. Ce devait être une charmante habitation en été, lorsque le jardin avait des fleurs et des feuilles; et quel agrément d'avoir une petite porte à soi pour entrer et sortir sans déranger personne ! Décidément, ce mariage ne pouvait pas rester secret plus de trois mois; Presto serait le premier à demander la cohabitation ; et, dans cette prévision, Dingley s'adjugea le pavillon comme cadeau de noces.

Tisdal était resté dans le jardin à attendre l'archevêque. Les deux dames installées, Swift l'alla rejoindre.

Minuit et demi sonnait à la cathédrale.

« Pas encore arrivé ! s'écria-t-il, le retrouvant seul.

— Pas encore.

— C'est inouï, en vérité ! » reprit Swift en frappant du pied.

Et il se mit à marcher à grands pas devant la porte.

Son impatience se concevait. Il devait lui tarder de mettre entre lui et le souvenir de miss Vanhomrigh l'obstacle d'un fait accompli, irrévocable, le mur d'airain de la nécessité.

« Il faut avoir l'âge et la faible santé de notre bon archevêque, dit Tisdal, pour être excusable de se faire attendre dans une circonstance pareille.

— Je le crois bien, il fait si froid ! »

Toujours le même !... Tisdal ne répliqua rien, et ils se promenèrent côte à côte sans se parler, jusqu'au moment où deux coups discrets, frappés à la petite porte, leur annoncèrent l'arrivée des retardataires.

« J'ai bien peur de m'être fait attendre, dit l'archevêque ; monsieur le doyen, menez-moi vite à ces dames, que je leur en fasse mes excuses. J'espère qu'elles auront de l'indulgence ; ces sortes d'expéditions nocturnes ne sont guère de mon âge. »

Il était tout excusé. Mistress Dingley avait mis le temps à profit pour réparer le désordre de sa toilette et pour donner à celle de sa jeune amie un air de fiançailles.

La chose était difficile. Swift, au grand regret de mistress Dingley, avait désiré que Stella restât comme elle était, en robe de soie grise. Mais elle avait la seule parure nécessaire en pareil cas ; elle avait ce trouble virginal, cet air de pudeur rêveuse qui valent toutes les toilettes de mariée.

Elle était ravissante ainsi. Pauvre Tisdal !

L'archevêque ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur lui à la dérobée.

Il regardait miss Johnson avec intérêt ; mais il était calme : le prélat offrit de commencer la cérémonie.

Dans l'Église anglicane, il est d'usage qu'après une allocution sur l'objet de la réunion et sur le but du mariage en général, l'officiant somme les assistants et les conjoints de déclarer s'ils connaissent quelque empêchement au mariage qui va s'accomplir.

Cette formalité, qui, d'ordinaire, passe inaperçue, jeta cette fois dans les esprits une sorte de terreur. Il semblait que miss Vanhomrigh allait entrer dans la salle et élever la voix pour protester; et ce ne fut qu'après un intervalle beaucoup plus long qu'on n'en met entre cette interpellation et la suivante, que l'archevêque, encore visiblement ému, put adresser à Swift ces paroles consacrées :

« Veux-tu avoir cette femme pour ta femme et épouse, et vivre avec elle selon l'ordonnance de Dieu, au saint état de mariage? Veux-tu l'aimer, la chérir, honorer et garder en temps de maladie et de santé, et, renonçant à toutes autres, veux-tu adhérer à elle seule tant que vous vivrez tous deux?

— Je le veux, » dit Swift d'une voix ferme.

L'archevêque reprit confiance, et se tournant vers la future, il lui dit :

« Veux-tu avoir cet homme pour ton mari et époux, et vivre avec lui selon l'ordonnance de Dieu, au saint état de mariage? Veux tu lui obéir, le servir, aimer, honorer et garder en temps de maladie et de santé, et, renonçant à tous autres, veux-tu adhérer à lui seul tant que vous vivrez tous deux?

— Je le veux, » dit Esther d'un ton à la fois timide et pénétré.

Le prélat poursuivit.

« Qui donne cette femme en mariage à cet homme? »

Tout le monde se regarda.

Qui allait servir de père à la future? Dans la préoccupation, dans la précipitation générale, personne n'y avait songé.

Stella avait pâli. Tisdal sortit du second rang où il s'effaçait, et la prenant par la main, il la conduisit à l'archevêque.

Lui, grand Dieu!. .

Ce fut comme un même cri qui retentit dans tous les cœurs, comme une commotion galvanique qui ressuscita à tous les yeux le douloureux passé de cet héroïque amour.

En ce moment, les acteurs principaux de cette scène émouvante cédaient la place à un personnage secondaire.

Esther faillit tomber aux genoux de Tisdal et lui demander pardon de son égoïsme.

Swift, dans son enthousiasme pour tant d'abnégation, oublia un instant tout ce que son propre sacrifice avait de cruel, tout ce qu'il avait de courageux.

Il n'y eut pas jusqu'à mistress Dingley qui, au fort du succès de son intrigue, ne se sentît à l'âme une atteinte de remords. Il y a de ces actions dont la vue élève jusqu'à elles les natures même les plus vulgaires.

Quant à l'archevêque, peu s'en fallut qu'il ne refusât de recevoir cette femme présentée par une telle main.

Jamais plus de pitié ne s'était trouvée réunie à plus d'admiration. Si Tisdal eût donné le moindre signe de faiblesse, il est bien possible que, la pitié l'emportant, la cérémonie ne se fût point achevée.

Mais, seul, il paraissait étranger à ce qui se passait. Il s'était avancé avec simplicité, sans incertitude comme sans ostentation, de cet air dont les martyrs devaient confesser leur foi devant les proconsuls romains.

La placidité de sa contenance ramena le calme dans ces consciences alarmées; et, par degrés, les imaginations se refroidissant, on en vint à ne plus mesurer sur son sang-froid l'étendue de son courage, mais l'étendue de son sacrifice. On s'était fait illusion par une propension naturelle à croire aux choses extraordinaires. Il n'avait paru si fort que parce que la passion qu'il avait à combattre était faible. Son amour s'était évanoui avec l'espérance. C'était la suite ordinaire des résolutions vertueuses; c'en était la récompense. Cela n'ôtait rien au mérite de son intention. Tisdal était toujours un noble cœur, mais il n'était point un martyr.

Ces réflexions, dont la conclusion, au moins, appartenait à tous, rendirent aux assistants leur sérénité d'âme, et la cérémonie s'acheva sans nouvel incident.

Il ne restait plus qu'une formalité à remplir, celle de la signature. Le contrat de mariage fut déposé sur la table, et le clerc offrit à chacun successivement la plume pour signer.

Quand ce fut le tour de Tisdal, il écrivit comme les autres, d'une main ferme, son nom au-dessous du nom d'Esther Johnson; et alors, son dernier devoir étant accompli, à l'instant les muscles de sa volonté se relâchèrent, son courage le quitta comme un serviteur inutile, et, la plume encore à la main, s'affaissant sous lui-même, il tomba privé de sentiment.

CHAPITRE XV.

Les dames de Sainte-Marie, après avoir été toutes tremblantes à l'idée d'être suivies, avaient fini, comme on l'a vu, par se rassurer

et par croire que ce fantôme obstiné qu'elles avaient aperçu trois fois n'existait que dans leur imagination.

Elles avaient tort. Le fantôme était un homme ; l'homme était un espion, un espion aposté par miss Vanhomrigh, et qui, le lendemain matin, ne manqua pas d'aller lui rendre compte de ses découvertes.

Cette nuit, miss Johnson et mistress Dingley, accompagnées d'un homme en manteau qu'on n'avait pu reconnaître dans l'obscurité, étaient entrées avec lui au doyenné par la petite porte du jardin dont il avait la clef. Il pouvait être environ minuit et demi.

Ce rapport paraissait tellement significatif, qu'il n'était pas besoin d'un cœur jaloux comme celui de Vanessa pour en tirer les conclusions suivantes :

Le mystérieux cavalier des deux dames, l'homme à la clef, c'était le doyen. La jeune était sa maîtresse, la vieille une complaisante qui, dans quelque intérêt sordide, protégeait leur intrigue.

Eh quoi !... Swift était-il donc le plus fourbe des hommes?... Cet aveu de son amour, n'était-ce qu'un mensonge?... Oh ! impossible ! impossible !... Souvenirs et espérances, tout défendait à Vanessa de le croire. L'aveu qu'elle avait obtenu était sincère. Elle était aimée, elle en était certaine. Que les motifs qu'il avait eus de la fuir, de lui cacher ses sentiments, de ne point l'épouser, fussent moins paternels qu'il n'en pouvait convenir, elle ne le voyait que trop maintenant !... Mais l'indulgence qui permet l'espoir est facile aux cœurs amoureux, et elle se sentit toute disposée au pardon.

C'était d'ailleurs une liaison d'ancienne date, une liaison évidemment antérieure à leur première rencontre. C'était pour cela qu'il l'avait fuie à Londres, pour cela qu'il l'avait repoussée à Letcombe. Tout s'expliquait, et ce tort prétendu devenait son excuse. Infidèle !... il ne l'était qu'à sa Stella. Depuis qu'il aimait réellement, sa chaîne lui pesait ; il lui tardait de s'en délivrer ; mais il n'osait rompre, par scrupule de conscience, par bonté d'âme, peut-être par crainte d'un éclat.

Il fallait donc continuer de lui venir en aide. Puisque ces femmes se cachaient, il fallait tirer parti de ce reste de pudeur. Il fallait les intimider, les avertir qu'on savait tout, et qu'on les démasquerait si elles ne se faisaient pas justice à elles-mêmes.

Sous l'empire de cette idée qui autorisait son penchant à la violence, elle écrivit à miss Johnson le billet suivant :

« Madame,

« Je devais croire que l'explication que nous avons eue ne serait

pas perdue pour vous, et que vous cesseriez des relations que vous savez ne pouvoir plus être honorables : cependant, vous les continuez clandestinement. Comme il me répugne de penser que vos larmes de l'autre jour n'étaient qu'une comédie, et qu'il me reste la ressource de supposer que vous êtes mal dirigée, je veux bien encore vous adresser cette question, comme dernier avertissement :

Que peut-on dire d'une jeune fille qu'un homme introduit en cachette chez lui à une heure du matin par une porte dérobée?... que peut-on en dire, si ce n'est qu'elle est sa maîtresse?

« J'attends votre réponse.

« ESTHER VANHOMRIGH. »

Mistress Dingley était présente quand le message arriva à Stafford-Street; et cependant, à son grand étonnement, Stella ne le lui donna point à lire. Elle froissa la lettre dans sa main, prit du papier et une plume, écrivit quelques mots avec une telle véhémence qu'elle écrasa la plume sur le papier, cacheta sa réponse, recacheta aussi la lettre qu'elle venait de recevoir, et allant à la cuisinière, qui attendait dans un coin de la chambre.

« Ceci au porteur, dit-elle, et ceci pour vous.... au doyenné, sur-le-champ.... sans perdre une minute. »

Puis, la porte à peine refermée, elle se jeta en sanglotant dans les bras de mistress Dingley.

Pendant que celle-ci la questionnait inutilement, les deux messages étaient partis, mais l'un en ligne plus directe que l'autre.

L'envoyé de miss Vanhomrigh avait été d'un pas si consciencieux en allant, qu'il crut pouvoir être moins ponctuel au retour; et, sous prétexte de laisser souffler son cheval, il s'arrêta devant une taverne à échanger, tout en buvant un pot de bière, les nouvelles de la campagne contre celles de la ville.

La servante, au contraire, qui avait reconnu le domestique de la terrible amazone, alla en toute hâte au doyenné.

Mais quand elle arriva haletante avec son message, Patrick refusa de le délivrer. Depuis le matin, le doyen n'avait ouvert la bouche que pour défendre qu'on le dérangeât sous aucun prétexte.

Toutefois, si Patrick avait été terrifié de l'air taciturne de son maître, la cuisinière ne l'avait pas été moins de l'air agité de sa maîtresse, et elle insista tant au nom de mademoiselle, que Patrick, voyant, quoi qu'il fît, des chances à peu près égales d'être grondé, se décida à forcer la consigne.

Il ne tarda point à revenir, mais si bouleversé, si tremblant, que, rien qu'à le voir, elle se mit à trembler elle-même.

« Que diable nous avez-vous apporté dans cette lettre de malheur? lui demanda-t-il; jamais je n'ai vu monsieur dans un état pareil.

— Est-ce que je l'ai lue, cette lettre? » repartit avec humeur la cuisinière, qui se repentait vivement de sa discrétion.

Mais Patrick était déjà bien loin. Son maître lui avait ordonné de seller un cheval, et il n'avait pas envie d'attirer sur lui l'orage qui menaçait.

Tandis que sa lettre causait à Dublin tout ce désordre, Vanessa, en proie elle-même à une vive émotion, comptait les minutes en attendant le retour de son messager.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas!... C'est le doyen!... O bonheur!... Mais quel air dur! quel air courroucé!... Il marche droit à elle, un papier à la main, lui jette ce papier avec violence sur les genoux, et sort comme il est venu, sans lui adresser une parole.

C'est sa lettre à miss Johnson : elle est restée pétrifiée!...

Mais le pas d'un cheval la tire de sa stupeur. C'est Swift qui s'en retourne!... Oh! il ne faut pas qu'il parte!... Il faut qu'elle ait une explication avec lui! elle lui dira qu'elle sait tout!... et elle lui pardonnera! elle lui demandera même pardon, s'il l'exige!... Mais qu'il ne parte pas! non, qu'il ne parte pas!

Elle s'est élancée à la poursuite de Swift!... Il a déjà franchi la grille du parc!... Elle court de toutes ses forces!... Il a pris le galop, et la distance augmente!... Elle appelle! elle appelle!... Il est sourd à sa voix et semble redoubler de vitesse!... O mon Dieu! un détour va le dérober à sa vue, et elle n'est encore qu'à la grille du parc!... Elle rassemble tout ce qui lui reste d'haleine dans un cri perçant, un cri qui doit aller aux oreilles, qui doit aller à l'âme du fugitif; et cependant il n'a pas détourné la tête, et cependant il n'a pas ralenti sa course, et cependant il a disparu!

Disparu!... elle jeta un nouveau cri, un cri de désespoir; et saisissant de ses deux mains cette grille qui n'avait pas su retenir son amant, cette grille qui lui semblait s'être pour toujours interposée entre eux, elle l'ébranla avec colère; et, épuisée par ce dernier effort, elle laissa tomber sa tête sur les barreaux.

Il y avait plusieurs minutes qu'elle était là sans mouvement et comme anéantie, lorsque le galop d'un cheval qui s'avançait dans l'avenue extérieure la tira de son engourdissement. Un éclair lui traversa le cœur... mais ce ne fut qu'un éclair! Ce n'était pas le

doyen, c'était le domestique qui lui rapportait la réponse d'Esther Johnson.

Elle se saisit avidement du billet : il ne contenait que ce peu de mots :

« Je suis sa femme. »

Sa femme!... sa femme! ah! le lâche!

Cette découverte lui rendit toute son énergie. Il n'y eut plus dans son cœur qu'un seul sentiment, la fureur. Revenant sur ses pas, elle courut au bosquet décoré par Swift du nom de Vanessa, à ce bosquet si riche en souvenirs; et là, assouvissant comme elle pouvait sa soif de vengeance, elle arracha, elle foula aux pieds les lauriers qu'elle avait plantés pour l'ingrat, pour le perfide!

Mais elle avait d'autres souvenirs plus précieux à détruire : elle retourna, toujours courant, au château. Ses gens s'étaient assemblés au bruit : elle passa au milieu d'eux sans les voir, alla droit à un meuble où elle gardait la correspondance de Swift, les vers qu'il avait faits pour elle; et les prenant à pleines mains dans les tiroirs, les froissant, les déchirant, elle les dispersa par la chambre, trépignant dessus et ne prononçant que ces mots : « Lâche! lâche!... »

Et soudain elle tomba comme morte sur ces débris.

Au bruit de sa chute, sa petite sœur, que l'effroi avait retenue à la porte avec les domestiques, se précipita sur elle en jetant les hauts cris. On la releva : elle ne donnait pas signe de vie. Ce devait être un coup de sang ; il fallait la saigner... Le laquais qui arrivait de Dublin n'avait point encore dessellé son cheval; il partit ventre à terre pour Celbridge, qui était l'endroit le plus proche où l'on pût trouver un chirurgien.

Il en trouva un qui, en effet, se hâta de pratiquer une saignée abondante. La malade revint à la vie; mais ce fut pour tomber dans une sorte de fièvre chaude. Elle parlait sans s'arrêter, sans respirer, avec une telle vitesse qu'on ne pouvait distinguer aucun mot, à l'exception de celui de lâche, qu'elle accentuait avec force et qu'elle répétait à tout instant.

Son état parut tellement grave au chirurgien, qu'il fut le premier à demander qu'on fît venir sur-le-champ un médecin de Dublin.

En attendant, il jugea une seconde saignée nécessaire. Cette saignée fit cesser le délire. Mais le calme ne revint pas à miss Vanhomrigh avec la raison. Tout le sang qu'elle avait perdu ne suffit point à abattre cette violente nature; et quand le médecin appelé en consultation s'approcha d'elle :

« C'est inutile, monsieur, s'écria-t-elle avant qu'il eût pu faire

aucune question; c'est inutile!... Vous n'y entendez rien!... Je sais ce que j'ai : on n'en revient pas! on n'en revient pas! »

Et comme le médecin voulait contredire ces prédictions sinistres, elle l'interrompit avec un geste de dédain; et s'adressant aux personnes qui l'entouraient :

« Ce qu'il me faut, c'est un homme de loi, dit-elle; vite, vite! qu'on aille me chercher un homme de loi! »

On s'empressa d'obéir; mais on était à peine parti que déjà elle s'irritait de ne voir venir personne. Vainement les médecins voulurent la faire mettre au lit, vainement ils voulurent lui administrer quelques médicaments; elle repoussa leurs soins, elle ne tint aucun compte de leurs remontrances. Elle était toute à son idée! elle était toute à son attente! Il lui fallait un homme de loi... pourquoi n'en arrivait-il pas?

Enfin il en arriva un.

« Eh! venez donc, monsieur, venez donc! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut. Dépêchez-vous de vous asseoir et d'écrire mes volontés!... Êtes-vous prêt?... Je lègue tout ce que possède à ma sœur Mary que voici, mais à une condition... Écoutez bien, Mary; il ne s'agit pas de faire l'enfant et de pleurer, lui dit-elle durement; il s'agit de m'écouter, de m'obéir... Tous ces papiers qui sont là par terre, qu'on les ramasse... Je veux qu'on les mette en ordre et qu'ils soient imprimés et publiés après ma mort... Vous m'entendez?... imprimés et publiés... tous, je m'explique, tous, vers et prose, tout ce qui sera de son écriture, le lâche!... Vous avez compris, monsieur?... il y a des témoins, d'ailleurs... Je déshérite ma sœur, s'ils ne sont pas tous imprimés et publiés... c'est ma volonté formelle... je la déshérite et je la maudis! »

Une vieille femme de charge, effrayée de son état, avait pris sur elle de faire avertir un ecclésiastique qui venait quelquefois à l'Abbaye, et qu'on lui annonça comme amené par le hasard.

« Entrez, monsieur, entrez! lui dit-elle, Vous venez savoir, n'est-ce pas, où je veux être enterrée? Je vais vous le dire. Je veux être enterrée dans le cimetière de l'église de Sainte-Marie, du côté de Stafford-Street... Vous m'entendez?... du côté de Stafford-Street... Et je veux avoir un beau tombeau, monsieur... un tombeau de marbre blanc, monsieur... un tombeau très-élevé... qui se voie de loin, de très-loin... qui attire forcément les yeux de tous ceux qui passeront dans la rue... de toutes celles qui se mettront à leur fenêtre... Écrivez encore cela, vous, monsieur, écrivez cela! » dit-elle en se tournant vers l'homme de loi.

Tout le monde restait immobile d'épouvante; la petite Mary elle-même n'avait plus une larme dans les yeux.

« Avez-vous fini, monsieur? demanda-t-elle avant que l'homme de loi, malgré toute sa célérité, eût achevé d'écrire. Faites donc vite! faites donc vite, et donnez-moi la plume! il n'y a pas de temps à perdre. »

Dès qu'elle eut signé et fait signer après elle tous les assistants, les médecins se rapprochèrent, et elle ne leur opposa plus aucune résistance. Elle se laissa mettre au lit et appliquer tous les dérivatifs par lesquels ils crurent devoir combattre la congestion du cerveau.

Mais, en dépit de tous les efforts, le délire recommença avec les mêmes symptômes, avec la même volubilité de paroles, avec ce même mot de lâche qui lui revenait sans cesse à la bouche. Puis elle tomba dans l'affaissement et dans le silence.

Elle en sortait bien à de longs intervalles, et faisait des efforts pour parler; mais la torpeur la terrassait de nouveau; et cette lutte entre l'âme qui veut vivre pour sa vengeance, et le corps qui veut mourir pour son repos, cette lutte horrible dura toute la journée et toute la nuit.

Vers le matin, aux premières lueurs grises du jour, au moment où, épuisés de fatigue, tous les yeux s'étaient fermés autour d'elle, au milieu du calme le plus profond, elle se dressa tout à coup sur son séant, répéta deux fois : « Lâche! lâche!... » et poussant un cri épouvantable, un cri qui fit dresser les cheveux sur toutes les têtes, elle retomba à la renverse.

Elle était morte.

CHAPITRE XVI.

Le bruit de la mort de miss Vanhomrigh ne tarda pas à se répandre dans Dublin, et Tisdal ne fut pas des derniers à l'apprendre. Il courut au doyenné. Swift devait avoir un si grand besoin de consolations!

Il était sorti. Où était-il? Savait-il la terrible nouvelle? Patrick n'ayant pu répondre à aucune de ces questions, Tisdal annonça qu'il reviendrait dans la soirée.

Il revint. Swift n'était pas rentré. Tisdal alla à Stafford-Street. Il venait chercher des renseignements : on lui en demanda. On n'avait pas vu le doyen de la journée.

Plus de doute : il était à Marley-Abbey, où sa présence pouvait être si utile à la pauvre petite Mary; et Stella, qui, sans s'attribuer la fin cruelle de sa rivale, n'était pas sans remords du coup qu'elle lui avait porté, Stella éprouvait quelque soulagement à penser que Swift était retenu par ses soins charitables.

Mais le lendemain s'étant passé sans qu'il reparût, même chez lui, elle pria Tisdal de vouloir bien, sans le distraire de ses devoirs pieux, s'informer simplement s'il était à l'Abbaye.

Il n'y était pas. Il n'y avait pas mis le pied.

Avant de faire cette réponse inquiétante, Tisdal alla chez l'archevêque, et successivement dans toutes les maisons qui offraient quelque chance de renseignements; mais ce fut en vain. Personne n'avait vu le doyen, personne ne soupçonnait où il pouvait être.

Il fallut bien rendre compte de ces démarches infructueuses, et ce fut un coup affreux pour la pauvre Stella. Elle cava sur-le-champ les choses au pis. Swift était sujet à de violents vertiges, que l'émotion de cette mort subite lui avait rendus, et il lui était arrivé quelque accident. Il avait fait une chute, il s'était noyé !... et tous les raisonnements du monde ne purent la détourner de cette idée.

Tisdal ne partageait nullement ces craintes. Il se disait que le doyen, en proie au désespoir, n'avait pas voulu se donner en spectacle, et qu'il ne sortirait de sa retraite que lorsqu'il se sentirait maître de lui. Mais ce n'était point une explication à donner à un cœur jaloux. Mieux valait lui laisser ses sinistres pensées : elles étaient moins cruelles.

Stella persistant donc dans une supposition qu'on ne combattait qu'avec des raisons assez mauvaises, Tisdal, au risque de mécontenter vivement le doyen, ne put se refuser à faire faire des recherches par la police.

Ces recherches furent vaines. La seule indication que l'on obtint fut que, le jour même où le doyen avait disparu, un bateau était sorti de Dublin pour Liverpool, et qu'au nombre des passagers on croyait se souvenir d'avoir vu un homme dont le signalement pouvait, à la rigueur, s'appliquer à lui.

Tout cela était bien vague ; mais l'ingénieuse sollicitude de Tisdal s'en empara pour adoucir les angoisses de Stella.

Swift, qui avait rétabli naguère les affaires des Vanhomrigh, Swift, qui connaissait leurs tuteurs, avait jugé sans doute sa présence nécessaire à Londres dans l'intérêt de la succession. Il était bien dans son caractère positif de laisser à d'autres le rôle de ce qu'il appelait la faiblesse, de prouver sa sympathie par des services plutôt que par des consolations.

Mais ce départ sans prévenir?...

Le bateau mettait à la voile, et le temps lui avait manqué.

Mais il pouvait écrire, au moins!...

Il l'avait fait assurément; mais tous les jours une lettre s'égare.

A l'appui de son dire, Tisdal proposa d'aller à Londres; et Stella, qui connaissait toute la sincérité de son dévouement, accepta sans hésiter.

C'était bon signe; elle ne désespérait donc pas. Tisdal ne prit que le temps de se munir de quelques lettres qui pouvaient faciliter le succès de sa mission, et il partit.

Ce long voyage entrepris au cœur de l'hiver, il le faisait sans aucune espérance; mais c'était gagner du temps. Pendant que Stella attendrait le résultat de ses recherches, Swift serait parvenu à dompter sa douleur et il serait en état d'apaiser celle qu'avait causée son absence.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, Swift n'était point à Londres, et au bout d'un mois Tisdal revint comme il était parti. Il n'était point désappointé; mais il le fut quand il retrouva les choses à Dublin telles qu'il les avait laissées. Swift n'avait point reparu. On ne savait s'il était mort ou vif.

Si le voyage de Tisdal avait eu cet avantage de soutenir le courage de Stella, son retour lui fut fatal en proportion. C'était une dernière planche de salut. A dater de ce jour il n'y eut plus aucune conjecture à lui suggérer, aucune consolation à lui offrir. Elle ne pleurait plus, elle ne parlait plus, elle n'écoutait plus. Ses sens étaient comme paralysés; on aurait dit qu'une fibre de son cœur s'était brisée, et que toutes les fonctions de la vie en étaient restées suspendues.

Cet état réagissait sur son entourage. Tisdal, qui lui consacrait toutes ses journées, n'échangeait pas vingt paroles avec elle. Dingley elle-même n'osait plus ouvrir la bouche. Les ordres indispensables pour le service se donnaient et se recevaient à voix basse. Il semblait que l'on fût dans la chambre d'un mort.

Qu'avait-on du reste à se dire? On ne cherchait plus, on n'espérait plus, et l'on ne voulait pas être consolé.

Les jours se traînaient de la sorte. Esther maigrissait à vue d'œil; et, quoique les étouffements auxquels elle était sujette fussent devenus plus fréquents, ils n'expliquaient point aux médecins un amaigrissement si rapide. C'était moins l'effet d'une maladie caractérisée qu'une évaporation de la vie.

Tisdal en savait bien la cause, et il en savait bien le remède. Il fallait que Swift revînt. Mistress Dingley, dévorée d'ennui, n'était

point aussi exigeante. Là où Tisdal voulait que l'absence cessât, elle se serait contentée que ce fût l'incertitude.

Elle était de ces tendres personnes qui ne manquent jamais de dire au lit d'un moribond : « En vérité, il vaudrait mieux que cela finît, pour lui comme pour les autres ! »

« Encore, répétait-elle sans cesse, si on était sûr qu'il fût mort !... »

Il y avait plus de quinze jours qu'elle formait ce vœu modeste et près de deux mois que Swift avait disparu, lorsqu'un soir qu'Esther était, comme d'habitude, assise entre ses deux fidèles dans son triste et silencieux parloir, plusieurs coups frappés à la porte de la rue annoncèrent une visite.

Elle tressaillit et serra vivement la main de Tisdal. C'était la manière de frapper de Swift !...

C'était lui-même.

Esther poussa un cri de joie et Dingley une exclamation d'impatience.... mais impatience et joie s'arrêtèrent court dans leur élan, à l'aspect de son air sombre et morne.

Il alla droit à Stella, la baisa au front, tendit la main à mistress Dingley et au chanoine; puis il prit place à côté d'eux sans parler, comme s'il les eût vus l'instant d'avant.

Le thé était sur la table. Pour ne pas rester sans rien dire, mistress Dingley lui en offrit une tasse. Il l'accepta. La tasse servie :

« Comment allez-vous, mon bon ami ? » demanda-t-il à Tisdal en lui pressant affectueusement le genou.

Évidemment il le remerciait d'avoir été fidèle à son poste.

« Oh ! je vais bien moi ! » répondit Tisdal.

C'était appeler l'attention de Swift sur l'état d'Esther. C'était lui dire de mieux dissimuler sa tristesse, et sa réponse prouva qu'il comprenait l'insinuation.

« Elle a beaucoup maigri, dit-il; il faut qu'elle se soigne, Dingley. On ne doit pas jouer avec la santé. »

Après cette phrase qui pouvait avoir trait à miss Vanhomrigh, il retomba dans la distraction, et se mit à tourner machinalement sa cuiller dans son thé sans le prendre. Tisdal se dit en soupirant que Swift, qu'il accusait d'avoir trop tardé à revenir, était, au contraire, revenu trop tôt.

Et même était-il bien revenu ?

Cet homme qui, après deux mois d'absence, ne trouvait rien à dire à Stella pour la consoler d'une si longue angoisse, cet homme dont le visage amaigri de Stella n'avait pu fixer l'attention plus d'une minute, cet homme était-ce Swift ?

L'étonnement douloureux de la pauvre Esther ne répondait que trop à cette question.

Mais que faire ? Impatient comme il l'était de tout conseil, comment l'avertir que, puisqu'il avait eu le courage de reparaître, il devait avoir aussi le courage de se contraindre ? Suffisait-il, d'ailleurs, de l'avertir, et était-il maître de lui ?... Mais, d'un autre côté, laisser faire au temps ! Stella dépérirait ! Déjà l'air lugubre de Swift avait eu un résultat funeste. Elle avait passé la nuit à pleurer, à étouffer, et le lendemain Tisdal l'avait retrouvée plus changée, plus souffrante qu'il ne l'avait jamais vue.

Il demanda une consultation de médecins.

Il n'était point exempt d'inquiétude ; mais il voulait surtout en donner à Swift. Il ne croyait pas si bien réussir : Esther fut déclarée atteinte d'un asthme et menacée d'une phthisie.

Cette nouvelle attristante, qui semblait devoir doubler le deuil de la maison, lui rendit au contraire son aspect animé, son aspect joyeux. Swift avait secoué sa torpeur, Swift avait recouvré la parole. Stella était redevenue l'objet des attentions les plus délicates. Il l'encourageait à se soigner par une foule de promesses attrayantes, des projets de campagne, des courses à cheval, dès que la saison et sa santé le permettraient. Il ne venait pas un seul jour sans apporter quelque agréable surprise, sans avoir inventé quelque charmante distraction pour la soirée. C'était le Presto d'autrefois, mais plus aimable, plus affectueux encore s'il était possible. Il avait repris son petit jargon ; il tourmentait Dinglibus. C'était lui maintenant qui avait la passion des cartes, qui demandait qu'on lui dît la bonne aventure ; c'était une résurrection, une métamorphose à n'y pas croire.

Tout en se réjouissant de ce changement, mistress Dingley en était presque indignée, et il lui échappait de temps en temps quelque épigramme de vieille fille contre la légèreté des hommes.

Ces sarcasmes indirects mettaient Tisdal au supplice, lui qui voyait Swift devant Stella et loin d'elle, lui qui le voyait passer soudain de l'enjouement à un sombre silence, lui qui à tout instant était tenté de tomber dans ses bras en devinant à sa tristesse tout ce que sa gaieté devait lui coûter.

Du moins son sacrifice n'était point sans résultat. La guérison morale de Stella paraissait complète, et sa santé s'améliorait sensiblement. Cependant, malgré les précautions de Swift et de Tisdal, elle savait quelle était sa maladie, grâce à une maladresse de mistress Dingley, qui croyait avoir merveilleusement réparé son indiscrétion en lui disant qu'un asthme était un brevet de longue vie.

Mais Stella n'avait pas besoin d'être consolée. Elle était si heureuse d'avoir retrouvé son cher Presto, qu'elle n'aurait pas cru acheter trop cher à ce prix les soins affectueux qu'il lui prodiguait.

Tisdal en pleurait de joie : il avait eu si peur pour elle dans cette longue et redoutable épreuve ! Quel miracle d'en être sorti si heureusement ! N'était-il pas à espérer aussi qu'à force de jouer la sérénité devant elle, Swift finirait par s'identifier à son rôle et que ce serait la récompense de son courage ?

Mais ces efforts, ces espérances, cette sécurité allaient être le jouet de la fatalité qui planait sur cette maison. Toute morte qu'était Vanessa, elle se survivait pour la vengeance, et il était écrit que la pauvre Stella en ferait une expérience cruelle.

Depuis plusieurs jours, Swift avait une idée fixe : il fallait que Stella changeât de logement. En changer, lorsque le retour de la belle saison allait bientôt permettre de s'établir à la campagne !...

Ah ! si c'était pour habiter le doyenné, à la bonne heure !... Mais se donner sans nécessité l'ennui et la dépense d'un déménagement ! Mistress Dingley ne concevait rien à un tel caprice, et, charmée de pouvoir prendre sa revanche, elle se récriait sur cette manie de déplacement. Quelle idée de prétendre que leur logement était malsain ! Il ne l'était pas le moins du monde. Depuis qu'on parlait de le quitter, mistress Dingley lui trouvait tous les genres de mérite. Il n'y avait pas jusqu'à leur surnom de dames de Sainte-Marie pour lequel elle ne se fût prise d'un amour subit.

Esther, quant à elle, était trop disposée à vouloir tout ce que voulait son bien-aimé Presto, pour lui chercher d'elle-même une arrière-pensée. Mais les exclamations de mistress Dingley éveillèrent sa méfiance, et une découverte qu'elle n'eût peut-être pas faite sans cela lui expliqua tout le mystère.

Trop faible pour sortir, une de ses distractions était de regarder par la fenêtre ; et, comme leur maison était située devant la façade de l'église de Sainte-Marie, le plus souvent ses yeux, par un instinct mélancolique de malade, se portaient sur le cimetière dont cette église était entourée. Or, depuis quelque temps, elle avait remarqué que des ouvriers travaillaient à une tombe nouvelle, une pyramide de marbre blanc, qui dépassait de beaucoup en hauteur les autres monuments funéraires ; et involontairement, sans en rien dire à personne, elle suivait avec un intérêt qu'elle ne s'expliquait pas les progrès de cette construction.

Et cette dangereuse contemplation lui remplissant l'âme de pensées lugubres, elle finit par se demander si ce n'était pas pour elle

que ces ouvriers travaillaient, par se persuader qu'elle ne survivrait point à l'érection du monument.

Poursuivie de cette idée sinistre, dès qu'elle vit qu'on commençait à en graver l'inscription, elle ne put résister à l'envie de la lire. Un matin donc que mistress Dingley était allée avec la cuisinière faire des emplettes pour le ménage, sous prétexte qu'elle se sentait mieux et qu'elle voulait profiter d'un rayon de soleil pour faire sa prière à l'église, elle prit le bras de sa garde-malade et se dirigea vers la pyramide.

Mais quel ne fut pas son trouble, son effroi, lorsque sur la pierre sépulcrale, qui ne portait encore qu'un nom, elle lut :

ESTHER.

C'est à peine si elle eut la force de se traîner jusqu'à l'église.

Heureusement sa garde, qui ne savait pas lire, n'attribua son pas chancelant qu'à la maladie, et qu'à la dévotion la grande heure qu'elle passa sur le banc où elle était plutôt tombée qu'assise.

Dans l'intervalle, l'ouvrier qui gravait l'inscription avait continué son travail, et, lorsqu'elle s'en retourna, plusieurs lettres du deuxième nom étaient visibles. Ce nom n'était pas le sien ; mais sa curiosité ne lui en porta pas un coup moins funeste : c'était celui de miss Vanhomrigh !

Stella revint chez elle dans un état difficile à décrire. Elle étouffait, et il lui fallut près d'un quart d'heure pour arriver jusqu'au parloir. Mistress Dingley n'était point rentrée, et la garde, qui se repentait d'avoir cédé au désir de sa malade, la supplia de ne parler à personne de leur imprudente escapade. Esther le lui promit sans peine : elle avait ses raisons pour se taire.

Ah ! cette tombe était celle de miss Vanhomrigh ! Voilà pourquoi Swift voulait les faire déménager !... Elle voyait clair maintenant. Elle remarquait tout ce que la gaieté de Swift avait de factice, de contraint, de nerveux. Ses attentions n'étaient qu'une aumône ; elle les devait à sa pitié et non à sa tendresse. Toutes ses ruses délicates, désormais, lui froissaient le cœur au lieu de la calmer.

Elle était redevenue jalouse, jalouse de la morte. Oh ! qu'on ne lui parlât plus de déménager ! La vue de ce cimetière lui faisait mal ; mais elle avait une rivale à y surveiller ; mais quelque chose lui disait qu'un jour ou l'autre elle y surprendrait Swift en flagrant délit d'infidélité.

Hélas ! si l'enchaînement logique des faits ne suffisait pas à tout expliquer, ce qui arriva aurait pu faire croire à un pressentiment.

Un soir que Swift avait été plus tristement enjoué que jamais

lorsqu'il fut parti et Dingley rentrée chez elle, Esther s'empressa d'éteindre sa lumière et d'ouvrir sa fenêtre. Elle était extrêmement oppressée; elle voulait respirer à pleins poumons l'air frais de la nuit; elle voulait surtout contempler en toute sécurité le lugubre spectacle dont elle repaissait chaque soir le vautour qui lui rongeait le cœur.

Il était plus de minuit. La ville endormie était plongée dans un profond silence. Le croissant de la lune, se voilant tour à tour et se dégageant des nuages, jetait sur les objets des lueurs inégales, et peuplait le funèbre enclos d'apparitions douteuses.

Tout à coup.... est-ce aussi une illusion? Esther a cru entrevoir dans l'obscurité une forme plus réelle, un fantôme noir dont la présence ne se trahit que par son mouvement, ou lorsqu'il passe devant quelque tombe blanche.

Une curiosité, une émotion irrésistibles s'emparent d'elle. Le corps penché hors de la fenêtre, elle suit avec avidité chaque pas du mystérieux fantôme. Il avance, il avance, et, après plusieurs détours, il arrive au tombeau d'Esther Vanhomrigh.

Il s'y arrête. Qu'y vient-il faire? Les nuages qui couvrent la lune ne permettent pas de s'en assurer. Mais il y reste; plusieurs minutes s'écoulent, et il y est encore. Cette tombe est évidemment le but de son pèlerinage nocturne.

Enfin, l'astre a percé les vapeurs qui l'enveloppaient, et que voit Stella? un homme en manteau noir agenouillé sur la tombe.

Ses soupçons étaient fondés!... Elle quitte précipitamment la fenêtre, descend à pas furtifs dans les ténèbres, ouvre la porte de le rue, traverse la chaussée, court au cimetière... La grille en est entr'ouverte : elle entre, et, franchissant les tombes, va droit à celle de miss Vanhomrigh.

C'était Swift!... Swift tellement absorbé dans sa douleur, dans ses larmes, qu'il ne l'a pas entendue venir!...

Elle tombe évanouie à ses pieds.

CHAPITRE XVII.

Swift a relevé Stella, l'a emportée chez elle, l'a déposée sur son lit. Il lui parle, il lui frappe dans les mains; elle est toujours sans connaissance... Il appelle, il brise les sonnettes, il ébranle les portes, il réveille toute la maison.

On accourt, on lui fait respirer des sels, on lui frotte les tempes

de vinaigre, on emploie tous les moyens connus pour la ranimer; mais ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'elle commence à donner signe de vie; et revenue à elle, son état n'est pas moins alarmant. Elle étouffe, elle ne peut rester couchée; il faut la mettre sur son séant, le corps plié en deux, l'estomac sur les genoux. Sa respiration est un sifflement aigu qui semble à chaque fois déchirer sa poitrine. C'est en vain qu'on l'abreuve d'éther, c'est en vain qu'on essaye de tous les palliatifs qui la soulagent d'ordinaire : ses étouffements ne font que croître. Swift s'effraye. Il la laisse aux soins de mistress Dingley, et court chercher un médecin.

Le médecin dormait. Swift force la porte, le fait lever bon gré mal gré, et l'emmène à moitié vêtu, à moitié éveillé.

Enfin, dans la journée du lendemain, la crise cède à la médecine ou à la nature. Mais ce relâche même révèle tout ce que la maladie a fait de progrès : Swift s'installe à Stafford-Street.

Il ne quitte plus sa chère malade; il y est le jour, il y est la nuit; il l'entoure des soins les plus minutieux, les plus jaloux; il ne permet à personne d'approcher d'elle; il faut que tout passe par ses mains. Dans les intervalles des crises, il a le courage de plaisanter encore pour la distraire, de rire pour l'égayer.

Mais tous ses efforts vont contre leur but. Si ses attentions, si sa gaieté ont déjà produit un mauvais effet, qu'est-ce donc maintenant? A chaque service qu'elle reçoit de lui, Esther ne peut réprimer des mouvements nerveux qui trahissent sa pensée douloureuse.

Il s'en aperçoit et met en avant mistress Dingley. Mais Stella, mûrie par ses souffrances, a compris la funeste influence de cette femme sur sa destinée, et elle a les nerfs tellement agacés qu'elle le lui témoigne involontairement.

Tisdal seul est toujours le bienvenu; pour lui sont tous ses sourires; lui seul peut la faire obéir aux médecins.

Mistress Dingley, humiliée de se voir mise de côté, traite à part elle Esther d'ingrate, et, trouvant son compte à bouder, laisse au favori toutes les charges de cette injuste préférence.

Quant à Swift, quelque involontaires que soient ses torts, il a besoin d'expiation, et il se résigne au second rôle; mais, retranché le plus souvent derrière le rideau, il ne quitte pas d'une minute le lit de la malade.

Malheureusement, ni la résignation qu'il s'impose, ni la sollicitude dont Esther est l'objet, ni toutes les ressources de la médecine ne parviennent à arrêter les progrès du mal. Swift ne se le dissimule pas. Il ne cache pas aux médecins que l'état d'Esther se complique d'affections morales; et, malgré la confiance que les gens de

l'art accordent à la pharmacie, ceux-ci ne contestent pas qu'une grande joie soudaine ne puisse opérer une révolution salutaire. C'en est assez pour décider Swift.

Son âme se déchire à l'idée de ce qu'il va faire; sa conscience scrupuleuse y voit une sorte d'outrage à une mémoire qui lui est bien chère, qui lui est sacrée!... Mais il s'agit de sauver Stella : il n'hésite point; il reconnaîtra leur mariage.

Tisdal, à qui il fait part de cette résolution, l'en remercie les larmes aux yeux et s'empresse de l'annoncer à Stella. Mais, à sa grande surprise, à sa grande douleur, elle refuse, et répond qu'il est trop tard.

Trop tard!... Ce mot s'enfonce comme un poignard dans le cœur de Swift. Quel reproche pour le passé! quelle menace pour l'avenir! Trop tard!... En est-elle donc là?

De tous nos sentiments, l'inquiétude est peut-être le plus inépuisable. Plus alarmé qu'il n'aurait cru pouvoir le devenir, Swift convoque une nouvelle consultation de médecins.

Il a réuni tout ce que la faculté a de plus célèbre; il a appelé, avec toute l'énergie dont il est capable, leur attention sur la gravité du cas : il attend dans la plus vive anxiété le résultat de leur délibération.

La conférence dure très-longtemps. Dévoré d'impatience et craignant de ne pouvoir la cacher, il a quitté Stella, et se promène à grands pas devant la porte du parloir où les médecins sont assemblés. Des voix s'élèvent par intervalles, et il prête avidement l'oreille; mais il ne peut rien distinguer; il n'a rien à dire à Tisdal, qui s'échappe à tout instant de la chambre de la malade pour savoir des nouvelles, et y remonte bien vite pour ne pas l'effrayer.

Enfin la porte s'ouvre aux profanes.

« Eh bien! » s'écrie Swift, le cœur plus ému qu'un criminel qui attend son arrêt.

Les médecins se regardent d'un air grave; puis ils lui font signe d'adresser sa question au plus considérable d'entre eux.

Celui-ci ferme les yeux et avance les lèvres pour toute réponse.

« Eh bien! » répète Swift.

L'orateur se décide enfin à s'expliquer; mais son explication n'est guère moins mystérieuse que sa pantomime. Ce ne sont que réticences mal déguisées. Swift s'emporte.

« Qu'est-ce à dire? s'écrie-t-il; pour qui me prend-on ici, et qu'y venez-vous faire? Croyez-vous que ce soit pour vous éclairer entre vous que je vous ai appelés, ou pour m'éclairer, moi, si vous en êtes capables? A voir les airs importants que vous prenez, il

semblerait, en vérité, qu'on est indiscret quand on vous interroge Il semblerait que c'est votre affaire qui se traite, et non la nôtre. Mais en sortant de cette maison, messieurs les docteurs, vous allez penser aux malades qui vous restent à voir. Moi, je n'ai qu'une malade; moi, je ne penserai qu'à elle; moi, toutes les facultés de mon cœur et de mon cerveau se tendront pour pénétrer son mal et en chercher le remède. De quel droit prétendez-vous donc m'exclure de vos secrets, qui sont les miens? Si vous avez une conviction, quelle qu'elle soit, dites-la : je ne suis point un enfant. Si vous n'en avez pas, faites-moi grâce de vos airs mystérieux. »

Étourdis et blessés de l'apostrophe, les médecins passent d'un extrême à l'autre. On ne pouvait leur arracher une réponse : ils annoncent brutalement que la malade est condamnée.

A cette déclaration, Swift, qui, comme toujours, s'est cru plus fort qu'il ne l'est, chancelle et tombe comme un taureau frappé d'un coup de massue.

Les médecins le saignent, prescrivent quelques précautions et se retirent.

Il n'en prend aucune. Il est honteux d'avoir été si faible, il se roidit contre son mal, contre son chagrin. Ce n'est rien : un de ces vertiges auxquels il est sujet; il n'est pas malade! il refuse les soins de Tisdal ; il le repousse même avec humeur.

Cette lutte est interrompue par un violent coup de sonnette parti de la chambre d'Esther. Elle est prise d'une suffocation effrayante; elle a perdu la parole; il ne sort plus de sa poitrine que ce sifflement aigu, cette voix involontaire, cette voix de la maladie qui étouffe l'autre. Elle fait ouvrir toutes les fenêtres, toutes les portes; elle fait signe qu'on s'écarte: il lui faut tout l'air de la chambre. Elle est comme un noyé qui se sent enfoncer dans l'eau : elle se soulève à tout instant sur ses poings. Mais dans les efforts qu'elle fait pour se redresser, pour respirer, un vaisseau se brise dans sa poitrine, et elle vomit des flots de sang.

Et pas un médecin auprès d'elle! depuis que sa crise a recommencé, on en cherche un vainement de porte en porte! Va-t-elle rendre le dernier soupir?

Par bonheur les vomissements s'arrêtent; ils l'ont même soulagée. Elle est d'une faiblesse extrême; mais elle respire plus librement.

Se sentant plus calme, elle en veut profiter pour recevoir les secours de la religion : Tisdal lui propose d'aller chercher l'archevêque.

« C'est inutile, dit-elle; n'êtes-vous pas là? Il n'est personne au monde qui ait autant de crédit que vous dans les cieux. »

Au violent coup de sonnette qui a rappelé Tisdal dans la chambre d'Esther, Swift y est remonté aussi. Mais il est silencieux, immobile, comme engourdi ; il a l'air de ne rien voir, de ne rien sentir. Cependant il s'agenouille avec tout le monde, pendant que le chanoine récite les prières des agonisants.

Esther les écoute avec ferveur, et par intervalles sa voix se joint à celle de Tisdal. Mais sa voix fait mal à entendre ; elle est sourde et brisée ; il semble qu'un corps étranger en intercepte le passage, et l'imposante gravité de la cérémonie peut à peine comprimer les sanglots dont les cœurs sont gonflés.

Mais une fois les prières dites, soit que cet acte de piété ait soutenu jusque-là ses forces, soit qu'il les ait épuisées, elle pousse un profond soupir et laisse tomber sa tête sur son épaule, comme le Christ sur la croix.

Morte! morte!... Tisdal ne peut retenir un cri de désespoir. Il lui redresse la tête, la tête retombe. Il lui présente un miroir aux lèvres, aucun souffle ne ternit le miroir. Morte! morte!... La glace lui échappe des mains.

Il l'avait dit : il lui fallait le bonheur d'Esther pour supporter le fardeau de sa vie de sacrifices, et voilà que le prix de tant d'efforts lui échappait!... Il se retourne vers Swift avec frénésie, le saisit au collet et le traînant à ce lit de douleur :

« C'est toi, bourreau, c'est toi qui l'as tuée! s'écrie-t-il ; viens jouir de ton ouvrage! »

Swift s'est laissé traîner sans résistance ; l'orgueilleux Swift a reçu ces reproches sanglants sans mot dire. Qui sait même s'il les entend?

Mais, à son défaut, une autre oreille les a entendus. Esther n'est pas morte, elle a relevé à demi la tête. Il semble qu'elle soit redescendue du ciel pour exercer le ministère des anges. Elle apaise Tisdal d'un geste, lui fait signe de prendre la main de Swift ; et alors, avec cette énergie du cœur qui délie la langue des muets et qui dégage pour un instant des étreintes de la mort, elle retrouve la parole comme elle a retrouvé la vie, pour rappeler Tisdal à la résignation. Sa tâche de dévouement n'est pas encore finie. Il lui reste un malade à soigner ; elle le lui lègue.

Tisdal, incapable d'une autre réponse, saisit Swift avec effusion dans ses bras, Swift abruti, hébété de douleur, et le presse en signe d'adoption contre sa poitrine.

Esther l'a compris : elle le remercie d'un sourire ; et tranquille

désormais, sans combats, sans agonie, le sourire encore sur les lèvres, elle reporte à son Créateur son âme candide et pure comme elle l'a reçue.

CHAPITRE XVIII.

Stella avait dit vrai : la tâche de Tisdal n'était pas finie. Ce n'était point assez de lui avoir fait, vivante, le sacrifice de ses espérances ; il avait encore à lui faire, morte, le sacrifice de son désespoir. Il n'avait pas le droit de gémir, il fallait qu'il consolât.

Le roseau avait plié : le chêne avait été fracassé par l'orage. La force avait besoin de s'appuyer sur la faiblesse. Swift avait perdu la raison.

Le dernier soupir de Stella l'avait éveillé en sursaut de son insensibilité léthargique, mais pour le jeter dans les emportements du délire. Il errait nuit et jour dans la vaste enceinte de son doyenné, parlant avec une véhémence, une volubilité qui permettaient rarement de saisir le sens de ses paroles. Un nom lui revenait sans cesse à la bouche, celui d'Esther. Mais des deux infortunées qui avaient porté ce nom, il était difficile de deviner laquelle occupait dans le moment sa pensée, car leur souvenir se confondait dans son cerveau malade. Sa démence réalisait la fusion que sa tendresse avait jadis rêvée.

Si l'idée fixe de cette double Esther cessait un instant de l'assiéger, c'était pour faire place à une autre idée non moins obstinée, plus affligeante encore ; car elle annonçait qu'il avait conscience de son état et qu'il lui restait assez de raison pour savoir tout ce qu'il en avait perdu. Il voulait fonder un hôpital de fous.

« Nous sommes tous fous, s'écriait-il. A quoi bon des théâtres ? à quoi bon des palais ? à quoi bon des églises ? Faites des maisons d'aliénés ! Nous sommes tous fous ! nous sommes tous fous ! »

Et poursuivant cette idée avec une ardeur fiévreuse, il se plaignait de la dépense de sa maison, il s'imposait des privations de toute espèce ; il s'emparait avec avidité de tout ce qu'il voyait d'argent, afin d'amasser la somme nécessaire pour fonder son hôpital.

Cet état violent effrayait moins ses médecins qu'il n'effrayait son entourage. C'était, disaient-ils, la progression naturelle, la douleur aiguë de la plaie après l'engourdissement du coup. Il ne fallait que des calmants et des soins.

S'il ne fallait que des soins, le malade était assuré de guérir : il avait Tisdal auprès de lui; seul, il est vrai, car mistress Dingley, à peine Stella sous terre, s'était empressée de se recomposer un nouveau ménage, et était allée vivre de compte à demi avec une vieille fille de sa connaissance; mais Tisdal suffisait à tout. Il était si profondément ému de l'abaissement de cette grande intelligence! il avait surtout si présentes à la mémoire les dernières paroles de Stella!

Il ne quittait Swift ni jour ni nuit. Il supportait avec une patience exemplaire tous ses emportements. Il avait l'art de l'apaiser en abondant dans ses idées, l'art de l'en distraire lorsqu'elles étaient trop douloureuses, trop persistantes. En un mot, la dette contractée à ce lit de mort, il ne l'acquittait point avec la stricte exactitude d'une conscience scrupuleuse, il l'acquittait avec toute la prodigalité d'un cœur riche en commisération, en charité.

Tant de sollicitude ne fut pas sans fruit. Swift triompha, ou plutôt retarda de près de quarante ans le triomphe de l'horrible maladie qui avait failli anéantir sa raison; et avec la raison sa fierté lui revenant, plus humilié encore de la cause que de la nature de son mal, il cacha désormais toutes les plaies de son cœur sous une affectation d'indifférence cynique.

Ainsi, lorsqu'il allait prier dans le cimetière de l'église de Sainte-Marie, ou dans la cathédrale de Saint-Patrick, sur le tombeau de l'une ou de l'autre Esther, c'était toujours à la dérobée, à des heures dont Tisdal seul, à son insu, avait le secret.

Se laissait-il surprendre un jour dans la contemplation de bien précieuses reliques, il se mettait à rire, et les jetant de côté avec dédain :

« Ce n'est rien, disait-il, moins que rien!... des cheveux de femme! »

Aussi la gouvernante de Tisdal, mistress Jibb, était profondément indignée.

« Est-il dur, est-il méchant, cet homme-là! » répétait-elle à chaque grief de ce genre.

Une fois pourtant il eut une velléité d'épanchement. Tisdal fut tout étonné de voir sortir un aveu de ce cœur impénétrable. Ce fut le fils de mistress Jibb qui le lui arracha.

Comme les deux amis rentraient un soir en ville après leur promenade quotidienne, ils entendirent des cris qui partaient d'un feu de paille autour duquel jouaient plusieurs enfants. Ils hâtèrent le pas, craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur. C'était simplement notre bambin qui tirait de toute sa force l'oreille d'un autre garçon plus jeune que lui.

« Comment! petit lâche, tu abuses de ta force! s'écria Swift. Que t'a fait cet enfant pour le maltraiter?

— Il joue avec le feu, monsieur le doyen. »

L'enfant s'était souvenu de la leçon que Swift lui avait donnée jadis à Laracor. Swift fit un retour sur lui-même.

« Voilà d'où est venu tout le mal! » soupira-t-il en serrant la main du chanoine.

Ce cri lui avait échappé : ce fut le seul, et il rentra pour toujours dans le silence et l'ironie, dans cette ironie qui cache un cœur vraiment sensible, vraiment pudique, noblement dédaigneux du vulgaire, mais qui est si facilement méconnue, qu'après un siècle, après tant de services éclatants rendus par Swift à la cause de la raison et de l'humanité, nous voilà essayant, sous une forme peu concluante peut-être, de défendre la mémoire de ce beau génie, de ce grand cœur, la mémoire de l'auteur de *Gulliver*, de l'auteur des *Lettres du Drapier*, contre les dames Jibb de l'Angleterre, hélas! et de l'Irlande.

FIN.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de cassation
rue de Vaugirard, 9.

TANCRÈDE DE ROHAN

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

TANCRÈDE DE ROHAN

PAR

HENRI MARTIN

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855



AVIS AU LECTEUR.

Ceci est un livre de première jeunesse. *Tancrède de Rohan* a été publié, pour la première fois, en 1832, sous le titre de *Minuit et Midi*. L'auteur était alors au début de sa carrière littéraire. En étudiant les Mémoires de la Fronde, il se prit d'un vif intérêt pour un grand et mystérieux procès qui divisa toute la haute société du XVIIe siècle, et qui fut brusquement tranché par un incident de guerre civile. Il crut trouver la solution du problème dans un livre écrit plus d'un siècle après l'événement, dans l'*Histoire de Tancrède de Rohan*, publiée à Liége en 1767 par le P. Griffet, auteur d'une assez bonne *Histoire de Louis XIII*. Passionné pour son sujet, le romancier ne douta pas. Plus tard, l'historien, en même temps qu'il apprenait à juger autrement le cardinal de Richelieu, et même, sous quelques rapports, le cardinal Mazarin, revit, sur le fond du procès de Tancrède, les nuages s'élever là où il avait cru voir le grand jour. Son œuvre, il est de son devoir de le reconnaître, est un plaidoyer plus qu'une sentence. Il y a une question insoluble dans cette affaire : il y aussi des points incontestables, l'enlèvement de l'enfant en bas âge, afin de faire disparaître avec lui ou *des droits* ou *des prétentions* contraires à une possession établie, son retour auprès de sa mère

dans des circonstances singulières, l'intérêt universel qu'il excita et le naturel héroïque qu'annoncèrent ses débuts dans le monde. Tancrède fut très-certainement le petit-fils du grand Sully; le reste est enveloppé d'un mystère demeuré impénétrable, quoique Tallemant des Réaux ait prétendu soulever le voile[1].

HENRI MARTIN.

Mars 1855.

1. Nous renvoyons à Tallemant, non comme conclusion, mais comme pièce du procès, en rappelant au lecteur la disposition trop habituelle de ce chroniqueur contemporain à charger malignement ses couleurs.

TANCRÈDE DE ROHAN.

LIVRE PREMIER.

I.

Dans un ancien journal de paroisse, qui jadis prenait tour à tour sous la plume des curés de Saint-Paul la qualité de registre de l'état civil et celle de *memorandum* destiné à conserver le souvenir des événements d'importance;

Au verso d'un feuillet, dont le recto, émargé à la date du mois de décembre 1630, portait les notes ci-après :

« Le 13 décembre, reçu de Mme Chompré une langue fumée et deux bouteilles de vin d'Orléans, en témoignage de l'affection toute chrétienne qu'elle nous porte.

« Le 14, mort de messire Hubert de l'Épinay, tué en duel par M. de Boisgelin, au bois de Vincennes, proche la porte de Saint-Mandé; ce qui est vilainement finir, sauf le respect dû à sa qualité, le duel étant expressément défendu par le cinquième commandement de Dieu et les ordonnances du roi notre sire.

« Même jour, exécution de Madeleine Bourrichon (*requiescat in pace*), pendue en place de Grève pour avoir (*horresco referens*) volé la chape et le surplis de M. le curé de Saint-Eustache, mon compère et ami. En vérité, on n'a jamais eu si peu de respect pour les choses saintes que de nos jours : le siècle va toujours empirant; il se pourrait bien faire que la fin du monde approchât.

« Du 16 dudit mois, chose revenant à la confirmation de la précédente observation, congédié l'un de nos enfants de chœur pour nous être aperçu qu'il buvait en cachette presque tout le vin destiné au saint sacrifice de la messe.

« Dudit jour, reçu de M. Hallard deux fromages de Brie et une belle carpe, propre à être mise sur le gril. Il y a encore de bonnes âmes dans ce monde ! »

Se lisait l'acte suivant :

« Le 18 décembre, conféré le saint sacrement de baptême à un enfant du sexe masculin, pour lors âgé de sept jours, père et mère inconnus, ainsi qu'il résulte de la déclaration à nous faite par ceux qui nous l'ont présenté. Le parrain est le sieur Jérôme Audry, apothicaire ; la marraine, la demoiselle Marie Milet, sage-femme, lesquels ont persisté à vouloir donner à l'enfant le nom de Tancrède, bien que nous les eussions engagés à choisir un patron plus convenable et tenant son lieu honorablement au calendrier, tel qu'Hilarion, Magloire ou Pacôme. »

L'histoire de cet enfant est le sujet de ce livre.

II.

M. le curé de Saint-Paul ne pouvait réussir à s'endormir, bien qu'il fût près de minuit.

En vain sa tête avait-elle creusé en tous sens la molle plume de son oreiller, en vain s'était-il retourné sur le dos, sur le côté droit et même sur le côté gauche, sans crainte du cauchemar et *des démons de la nuit,* il ne sentait pas succéder à ses pensées d'une netteté désespérante cette heureuse confusion d'idées et d'images qui annonce et précède le sommeil.

« C'est la clarté de la lune qui empêche mes yeux de se fermer, » pensa-t-il.

Il tira les rideaux à grandes fleurs qui fermaient hermétiquement son alcôve.

Les ténèbres n'amenèrent pas le sommeil.

« C'est singulier, se dit-il, moi qui dors si bien d'habitude ! c'est comme le jour où l'on me vint chercher pour administrer ce pauvre jeune gentilhomme que M. le cardinal a fait de nuit.... Ah ! mon Dieu ! »

Il se leva et passa une soutane bien chaude ; il eut bientôt ranimé son foyer mal éteint et rallumé sa lampe à l'aide d'un *fusil.*

Il prit dans sa bibliothèque un volume de saint Augustin, et commençait le chapitre où le grand évêque d'Hippone se confesse avec tant de candeur d'avoir mangé les poires d'autrui, quand des pas qui firent craquer au loin la neige durcie attirèrent son attention.

Il s'approcha de sa croisée; mais le rayon visuel des yeux du digne homme était sans doute moins subtil et moins délié que les

rayons de l'astre qui l'incommodait tout à l'heure, car son regard fut arrêté au passage par les palmes, les rochers et les broussailles capricieusement esquissés sur ses vitraux de la main brillante et glacée de l'hiver.

La curiosité et la crainte du rhume et des fluxions combattirent un instant : la curiosité l'emporta, et M. le curé ouvrit sa fenêtre.

La vieille tour et l'étroite façade de l'église Saint-Paul[1], toutes baignées d'une blanche lumière, dessinaient, sur un firmament étincelant d'étoiles, leurs contours aussi vigoureusement arrêtés qu'au grand jour, et, sur les toits des maisons voisines, une épaisse couche de neige glacée s'étendait sous la lune comme une tenture de lin parsemée de paillettes d'argent.

En ce moment deux figures, sortant des ténèbres d'une rue voisine, apparurent un instant au coin brillant que formait l'angle vivement éclairé des rues Saint-Paul et des Prêtres, se confondirent dans les masses d'ombres que projetaient l'église et la tour, et reparurent noires sur le blanc tapis du pavé, à quelques pas du presbytère.

Des deux personnages qui troublaient ainsi du bruit de leur marche le profond silence du quartier Saint-Paul, l'un portait un chapeau rond, enfoncé sur ses yeux, et serrait contre son corps, pour se garantir de l'air piquant de la nuit, le court manteau noir, signe distinctif des bourgeois de cette époque; l'autre était une femme enveloppée d'un vaste balandran ou cape de voyage, et semblait porter quelque chose avec précaution sous les longs plis de ce vêtement.

Un coup sourd ébranla la porte du presbytère, et fut suivi presque immédiatement d'un second plus vigoureux encore.

« Holà, Manon, Guillemot! » cria M. le curé.

Mais Manon ni Guillemot ne répondirent : la bonne vieille, depuis dix ans et plus, eût à peine entendu Dieu tonner, et l'enfant de chœur dormait d'un dur sommeil.

Le heurtoir ne cessait de faire résonner les ais de chêne de la vieille porte, et M. le curé, impatienté, se disposait à descendre en personne. Enfin une voix pleureuse et mal éveillée s'entendit en dedans de l'huis.

« Qui est là? que voulez-vous? que venez-vous chercher céans à pareille heure de nuit?

— Ouvrez tôt, ouvrez, petit; il nous faut parler incontinent à M. le curé.

1. Détruite en 1793.

— Oui-da ! vous êtes bien pressés : vous croyez que je vas tirer de la sorte M. le curé de son bon somme ; vous feriez mieux d'en aller faire autant entre vos draps, si vous en avez.

— Par sainte Lucine, ma patronne, ce petit ribaud est plus outrecuidé que le portier de notre saint-père le pape ! Çà, ouvriras-tu, parpaillot ?

— N'êtes-vous pas des larrons ou des tireurs de laine, pour rôder ainsi quand tous les gens de bien sont sous leur courte-pointe ?

— J'estime que le vaurien s'entend avec Belzébuth pour nous tenir là dans la rue, alors qu'il s'agit du salut éternel d'une âme ! Ne t'inquiète, fillot, M. le curé t'apprendra à faire attendre ainsi un marguillier de la paroisse. »

Aux mots d'âme en péril et de marguillier, la basse-taille du digne pasteur gronda par-dessus les voix des disputeurs, comme la grosse cloche de Notre-Dame par-dessus tous les carillons de Paris.

« Ouvre, garnement, ou je te mets au pain et à l'eau, et hors du service de la messe pour les fêtes de Noël ! »

Il sortit de sa chambre, sa lampe à la main, et se trouva au bas de l'escalier au moment où les deux étrangers entrèrent.

« Monsieur le curé, je vous donne le bonjour, car il est trop tard ou trop tôt pour dire le bonsoir.

— C'est vous, maître Audry ! Entrez ! entrez ! je vous demande pardon du retard que ce petit excommunié....

— Bah ! cela ne vaut de perdre ses paroles. Nous avons affaire de vous, monsieur le curé.

— Eh bien ! que me venez-vous demander, en compagnie de cette dame ? Faut-il que je m'en aille querir le saint viatique ? Quelqu'un de vos malades réclame-t-il les derniers secours de mon ministère ?

— Ce ne sont point les derniers, mais les premiers dont il s'agit, répondit la femme en s'avançant ; et, entr'ouvrant son manteau, elle en fit sortir une sorte de paquet oblong, et l'exposa au jet lumineux de la lampe, qui éclaira le visage pâle d'un tout jeune enfant, enveloppé de langes d'une extrême blancheur. C'est cet innocent, poursuivit-elle, qui vous demande de chrétienner sa pauvre âme, en danger de quitter déjà le corps que Dieu lui a donné. Le petit n'a guère plus de sept jours, et nous comptions attendre encore un peu ; mais il est si faible que nous avons craint de le voir trépasser hors de baptême, et nous n'avons osé tarder même jusqu'à demain.

— Monsieur le curé, dit maître Audry, pourrait ondoyer l'enfant sans prendre la peine d'aller jusqu'à l'église.

— La peine, la peine! répliqua le bon prêtre en fronçant le sourcil ; je ne connais point de peine à épargner pour le service de Dieu. La maison du Seigneur est faite pour quelque chose, mon maître, et je n'aime point, hors de nécessité absolue, à conférer le saint sacrement de baptême ailleurs que sur les fonts baptismaux de la paroisse Saint-Paul. Il n'y a que deux pas d'ici à l'église.

— Oui, dit la femme, et puis j'ai une dévotion toute particulière à la bonne Vierge dont la statue est en face des fonts. Nous lui recommanderons l'enfant, bien qu'il ne doive.... »

Un regard de son compagnon la fit tressaillir et s'arrêter court.

« Guillemot, cria le curé, cours chercher mon surplis, mon étole et les clefs de l'église.... C'est un bel enfant, dit-il, en se baissant pour considérer le petit, qui se tenait dans une parfaite immobilité, ouvrant de grands yeux encore vagues. Il est à vous, mademoiselle? [1] Où donc est le père ?

— Non, monsieur le curé, il n'est pas à moi. Je ne connais ni son père ni sa mère.

— Mademoiselle est la sage-femme du quartier, dit Audry. Quant au petit, c'est un enfant trouvé dont elle prend soin.

— Vrai? fit le curé, en haussant les épaules d'un air de compassion. C'est pourtant un bien bel enfant : il ressemble, si j'ose le dire, au petit Jésus de marbre qui est à Saint-Paul. Comment a-t-on pu avoir le cœur d'abandonner cette pauvre créature? Vrai Dieu, si je l'avais trouvé sur ma porte en rentrant un soir, je l'aurais pris dans ma soutane pour le réchauffer, je l'aurais gardé, je l'aurais élevé comme si j'eusse été son père selon la chair. »

Et la face bourgeonnée et un peu vulgaire du digne homme, animée par le feu de la charité, avait en ce moment quelque chose de l'expression de bonté sublime qui a rendu immortels les traits du père Vincent [2].

« Vous serez ses parrain et marraine? continua-t-il.

— Oui, monsieur le curé. »

Guillemot revint, et l'on s'achemina vers l'église.

La grande porte d'épais châtaignier, peinte en ocre jaune et brodée d'arabesques noirs, s'ouvrit aux survenants, et ils pénétrèrent dans le temple muet et ténébreux. Le rayonnement du flambeau que portait Guillemot glissait rougeâtre le long des piliers les plus proches : au fond du sanctuaire, sur le maître autel, des

1. On sait qu'alors on donnait encore le titre de mademoiselle à toutes les femmes non nobles, mariées ou non.

2. Saint Vincent de Paule.

candélabres et un ostensoir de vermeil renvoyaient quelques faibles lueurs ; un grand vitrail, occupant tout le fond de la chapelle baptismale et représentant des foulons et autres ouvriers en laine et en drap dans les travaux de leur profession [1], jetait sur l'échiquier blanc et noir du pavé de la nef son image, dont les mille couleurs, adoucies par la lune, se nuançaient avec une grâce inexprimable, et au centre de laquelle s'élevait la piscine des fonts, comme un vase mystique entouré d'un arc-en-ciel miraculeux. Le reste de l'église était coupé irrégulièrement de reflets lunaires et d'obscurités profondes.

La majesté du saint lieu saisit les visiteurs nocturnes : on eût dit qu'ils voulaient étouffer le retentissement de leurs pas sur les dalles sonores.

Il y avait en effet quelque chose de solennel en cet acte qu'ils allaient accomplir dans un silence pareil à celui du désert, au milieu de l'immense cité qui mêlait d'ordinaire ses mille bruits à la voix des cérémonies sacrées, en cet acte qui allait ouvrir pour une jeune âme les mondes invisibles, tandis que le monde matériel était endormi autour d'eux.

Le prêtre s'adressa à l'enfant suivant le rituel de l'antique liturgie.

« Qui êtes-vous ?

— Tancrède, répondirent les parrain et marraine.

— Tancrède ! hum! Tancrède, murmura le curé, ne sauriez-vous aviser quelque patron mieux famé dans la chrétienté ? »

Et il leur proposa successivement tous les saints qui lui vinrent à la mémoire. Mais ce fut en vain : toute sa science en matière de calendrier vint échouer contre la résistance passive de la marraine. Le parrain eût été d'humeur plus accommodante; mais sa compagne se borna à déclarer qu'il lui était impossible de consentir à ce changement, et la victoire resta à l'obstination féminine.

« Tancrède, soit ! dit le curé en soupirant. Que demandez-vous?

— Je demande le baptême, répliqua maître Audry pour son filleul.

— Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres?

— J'y renonce.

— Vous qui parlez au nom du catéchumène, faites-vous profession de la foi catholique, apostolique et romaine?

1. Ce vitrail avait été peint en mémoire des fondations pieuses faites en faveur de l'église Saint-Paul par la corporation des foulons et tondeurs de drap.

— Nous le jurons.

— Répétez donc avec moi le symbole de notre croyance. »

Ils dirent en commun les paroles du *Credo;* puis le prêtre, tenant son étole sur la tête du jeune enfant, prononça les prières qui ouvrent le royaume des cieux au catéchumène, et, faisant couler sur son front innocent l'onde symbolique, il dit :

« *Tancrede, baptizo te in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti!*

— *Amen!* » répondirent les assistants.

En ce moment, le beffroi de Saint-Paul sonna minuit.

Les douze coups résonnèrent ainsi qu'un appel mystérieux. Leurs vibrations prolongées tremblèrent longtemps sous les voûtes du vieil édifice, se dégradèrent et s'effacèrent enfin, comme si elles fussent remontées au firmament d'où une main inconnue les avait lancées.

« Ah! dit tristement la sage-femme, en regardant d'un air d'affection l'enfant qui était resté impassible sous les froides ablutions, c'est là une heure convenable pour l'admission au nombre des chrétiens de celui qui n'est entré chez les vivants qu'entouré d'ombre et de mystère, et que ses parents n'osent appeler de leur nom, comme s'il n'avait pas de famille ici-bas.

— Il en a une maintenant, ma fille, s'écria le vénérable prêtre; il a des millions de frères sur la terre et dans le ciel! »

Et la lueur de deux flambeaux allumés au pied de la statue de la Vierge reflétant sur le blanc visage de l'enfant Jésus des teintes presque semblables à celles de la carnation, ils crurent tous voir l'enfant céleste sourire au jeune frère qu'on venait de consacrer à leur père commun.

« Adieu, ma fille, dit le bon curé en quittant l'église. Prenez grand soin de son corps et de son âme, et surtout ne laissez jamais altérer en lui la vraie foi dont je viens de lui imprimer l'auguste caractère.

— C'est grand dommage, dit la sage-femme à son compagnon, quand ils furent à quelque distance, c'est vraiment grand dommage de voir faire un huguenot de ce pauvre petit.

— Que voulez-vous? Il ne nous est loisible de l'empêcher. Dieu saura bien le mettre dans la bonne voie, s'il le juge à propos.

— C'est un bel enfant, répéta M. le curé de Saint-Paul en rentrant au logis; je suis fâché de ne pas le lui avoir demandé. Manon l'aurait élevé jusqu'à ce qu'il fût en âge d'être bon à quelque chose. Alors.... eh bien, j'en aurais fait un enfant de chœur. Guillemot se gâte, il est paresseux, gourmand, indévot; il l'aurait remplacé.

Plus tard, il serait entré dans les ordres : il serait devenu sous-diacre, diacre, vicaire. Qui sait? Un jour peut-être, il aurait siégé à ma place sur le banc d'œuvre de Saint-Paul! Ce cher petit! Hé! hé! Pourquoi non? La volonté de Dieu soit faite! »

III.

Six années s'écoulèrent, desquelles l'enfant ne conserva par la suite qu'un bien vague souvenir.

Êtres impuissants que nous sommes, les courts instants de notre séjour en ce monde sont encore trop longs pour notre mémoire. Parvenus à l'apogée de notre course, nos premiers jours échappent à l'esprit qui cherche à en rassembler les images confuses; au terme de notre carrière, nous en oublions le milieu, pour ne nous rattacher qu'aux souvenirs de notre point de départ.

Il est cependant des circonstances qui s'incrustent profondément dans l'imagination tendre de l'enfant, et, loin de s'effacer à mesure qu'elle se développe, croissent et s'identifient avec elle, comme ces caractères qu'on a gravés sur l'écorce d'un jeune arbre.

C'est ainsi que Tancrède n'oublia jamais une visite qu'il reçut à l'âge d'environ quatre ans.

Un jour qu'il jouait tout seul dans la chambre de la femme qui prenait soin de lui, cette femme rentra, suivie d'un personnage qu'elle paraissait traiter avec beaucoup de respect.

« Où est-il? demanda l'étranger.

— Le voici, » répondit la femme en allant prendre le petit qui s'était retiré dans un coin, et en l'amenant en face de l'inconnu.

L'étranger s'assit et se mit à considérer Tancrède avec une attention extraordinaire.

L'enfant, de son côté, ne pouvait détacher ses regards des deux yeux fixés sur les siens.

L'étranger était vêtu très-simplement : son costume, entièrement noir à l'exception de son large collet rabattu à la Rubens, faisait ressortir la pâleur de sa face et l'éclat de ses prunelles noires. Les boucles flottantes d'une chevelure blonde, argentée çà et là par l'âge, encadraient un large front et un visage allongé, maigre et osseux. Son nez aquilin et légèrement recourbé, ses fortes lèvres que surmontait une épaisse et courte moustache, ses pommettes saillantes, tous ses traits enfin étaient d'infaillibles indices d'une

âme indomptable et d'une de ces volontés puissantes qui bouleversent ou sauvent les empires; ses yeux, qui avaient le feu de ceux de l'aigle, étaient en outre singulièrement fins, doux et pénétrants.

Tancrède, loin d'être intimidé par l'aspect imposant de l'homme qui le considérait, s'était approché avec confiance, et vint poser ses petites mains sur les genoux de l'inconnu, en levant vers lui sa jolie tête blonde et souriante. Il avait deviné une tendresse mélancolique et profonde dans les regards de l'étranger, et l'on sait que l'enfance se trompe rarement sur la nature des sentiments qu'elle inspire : une admirable sagacité instinctive la dédommage à cet égard de son ignorance et de sa faiblesse.

« Pauvre petit! » murmura l'homme à ce mouvement, et une larme roula sur sa joue creuse.

Il le prit entre ses bras et tint longtemps ses lèvres collées sur le front de l'enfant silencieux et saisi.

« Sais-tu prier Dieu, Tancrède? lui demanda-t-il.

— Oui-da, » répliqua l'enfant, et il se mit à réciter son *Notre Père* en français.

L'étranger lui fit encore d'autres questions et le contempla longtemps; puis, s'adressant à la femme qui était restée debout pendant cette scène : « Je suis content, mademoiselle, lui dit-il; vos services ne resteront pas sans récompense; continuez à l'élever comme par le passé, jusqu'à nouvel ordre. Dieu veuille que vous en puissiez recevoir bientôt! »

La femme fit une profonde révérence.

« Adieu, Tancrède, dit l'étranger en embrassant encore une fois l'enfant et le serrant contre sa poitrine, adieu! »

Et il fit quelques pas pour sortir.

Le petit s'accrocha au bas de son manteau.

« Oh! vous ne vous en allez pas pour de bon? vous me viendrez voir encore, pas vrai? »

L'étranger se dégagea doucement : « Oui, mon enfant, mon cher enfant, je reviendrai!

— N'est-ce pas que vous me reviendrez voir? » criait encore Tancrède, tandis que son nouvel ami était déjà dans la rue.

Il ne le revit jamais.

La seule souvenance qu'il eût gardée outre celle-là était celle d'une belle dame qui le visitait de temps à autre, le caressait beaucoup et lui témoignait une grande tendresse. Mais, comme il l'avait vue pour la première fois étant encore au berceau, son apparition ne l'avait pas frappé fortement et soudainement comme celle de l'homme noir, et, bien qu'elle fût venue à diverses repri-

ses, elle s'était moins vivement peinte dans sa mémoire que l'étranger.

IV.

Il y eut un jour grand bruit et remuement dans Paris.

La grosse cloche de Notre-Dame sonna les matines du dieu de la guerre, comme elle ne l'avait fait depuis le temps de la Sainte-Union; les tambours battirent aux champs; les soldats se mirent sous les armes; les compagnies bourgeoises accoururent étaler à la *monstre* leurs arquebuses à rouets et leurs pertuisanes rouillées qui avaient vu les processions des Seize. La panique aux mille voix courut par la ville, criant, se lamentant, ameutant les commères et faisant fermer les boutiques sur son passage.

« Qu'y a-t-il donc, ma bonne? demanda Tancrède tout joyeux de l'agitation bruyante qui arrivait jusqu'à lui.

— Hélas! mon Dieu, qu'allons-nous devenir? répondit cette femme tout effrayée. Notre armée a été déconfite; Corbie est pris; les Espagnols ont passé la Somme et marchent grand train sur Paris.

— N'aie pas peur, va! s'écria l'enfant, l'œil ardent, les joues en feu. Donne-moi seulement une belle épée, comme cet officier qui passe là sous la fenêtre, et je te défendrai, moi!

— Sainte Lucine! voyez le petit démon! L'enfant commence à se sentir. Madame saura ceci, vraiment. Oui, oui, monsieur Tancrède, vous aurez une belle épée, ma foi, quand vous serez grand; mais, si notre Seigneur et la bonne Vierge ne nous abandonnent pas, ce ne sera encore cette fois que vous apprendrez à vous en servir. »

En ce moment, un jeune homme, vêtu avec autant de recherche que le permettait le rigoureux édit somptuaire de Louis XIII, entra dans l'appartement.

« C'est vous, madmoiselle, dit le beau cavalier, qui prenez soin d'un enfant nommé Tancrède?

— Messire, je.... je ne comprends pas.... je ne connais pas le nom dont vous parlez. »

Un grand trouble se peignait sur le visage de la femme.

Le jeune homme s'approcha de son oreille et lui dit quelques mots.

« Ah! dans ce cas, mille pardons, monsieur. Oui, c'est bien là l'enfant qui m'a été confié.

— Je vous viens décharger de ce dépôt. Je vais l'emmener avec moi.

— Comment! y aurait-il du nouveau? est-ce que tout cela va finir? Oh! dites-le-moi, je serais si heureuse de l'apprendre! Ce cher enfant!

— Hélas! non : rien n'est changé; mais la nouvelle de l'approche de l'ennemi a décidé madame à quitter Paris : elle ne veut pas l'y laisser dans un tel moment, et puis c'est trop s'exposer que de le garder ici; il y aura bien moins de dangereux hasards à redouter au fond d'une province que dans ce Paris. Je le vais conduire chez mon père.

— Je n'ai pas droit de vous le refuser; mais j'atteste Dieu que cette séparation m'est singulièrement douloureuse. Je l'aimais comme mon propre enfant. Qui ne l'aimerait, au demeurant? Monsieur Tancrède, vous plaît-il de suivre ce beau gentilhomme?

— Oui vraiment.

— Vous voulez donc vous départir de moi?

— Oh! non! »

Et l'enfant baissa la tête, comme irrésolu et réfléchissant.

« Allez, il faut que nous nous quittions : c'est pour votre bien; mais auparavant me voulez-vous permettre de vous embrasser? »

La bonne femme semblait n'oser en agir familièrement avec l'enfant, en présence du gentilhomme.

Le petit se jeta à son cou en pleurant.

Une heure après, un lourd carrosse emportait loin de Paris Tancrède et son conducteur.

Au bout de plusieurs jours de marche, ils arrivèrent dans un vieux château assez délabré, dont le maître reçut avec empressement son jeune hôte, et Tancrède fut installé, avec un domestique pour le servir, dans un appartement voisin de celui du seigneur : la vaste étendue de la chambre à coucher, l'énorme cheminée et le lit, qui avait pu servir jadis de couchette au châtelain, à la châtelaine et à toute leur meute, étonnèrent grandement l'enfant habitué à son étroite chambrette du quartier Saint-Paul.

Le lendemain, le guide de Tancrède reprit le chemin de Paris.

Ce fut encore une cause de chagrin pour le petit, qui l'avait pris en affection pendant la route; Tancrède ne pouvait séparer l'idée de son élégant conducteur de celle des champs, des prés, des bois, et de tous les objets si variés et si neufs pour lui qu'il avait entrevus dans sa compagnie, et sur lesquels le jeune homme lui avait donné complaisamment des explications saisies avec avidité par sa prompte intelligence.

Son nouveau protecteur lui agréait d'ailleurs beaucoup moins. Ce n'est pas que la physionomie de ce vieillard eût rien de repoussant: elle n'était pas dépourvue d'une certaine bonhomie; mais c'était une de ces figures qui n'éveillent ni ne révèlent un sentiment quelconque : elle eût exprimé moins de passion que les graves portraits de famille qui ornaient les lambris de sa salle de réception, si ses lèvres minces, habituellement serrées, n'eussent dénoncé quelque penchant à l'amour de l'argent.

Cependant la grande liberté dont on le laissait jouir eut bientôt réconcilié Tancrède avec ce changement de situation. Renfermé d'ordinaire à Paris dans un petit appartement médiocrement aéré, ce lui était une grande joie que de pouvoir parcourir à toute heure ce vaste château dans tous ses recoins. Les grandes salles aux parois nues ou revêtues de vieilles tapisseries à batailles, à chasses, à scènes de la Bible, les hautes ogives dont les peintures ne laissaient passer qu'un jour douteux et triste, les tourelles qui flanquaient le vieux bâtiment, les fossés demi-desséchés dans les roseaux desquels fourmillaient et coassaient des peuplades de grenouilles, les éperviers à la longue queue et au ventre blanchâtre, et les fauves cresserelles qui planaient et viraient sans cesse en criant autour des pignons d'ardoise, tout fut d'abord sujet d'enchantement et d'extases pour l'enfant rêveur et solitaire.

Puis, ayant entendu dire que la mer était proche du château, il n'eut pas de repos qu'on ne l'eût mené voir la mer.

En effet, à peine eut-il gravi, avec son valet, sur une hauteur voisine, que l'immense Océan déroula devant lui sa plaine aussi calme en ce moment que celle de l'air.

Ce spectacle bouleversa toutes ses idées : la ligne de séparation du ciel et de la mer échappant à ses regards, il s'imagina d'abord que les ondulations des vagues continuaient celles des nuages, et que cette étendue verdâtre et ridée qui commençait presque à ses pieds était le bord de ce firmament que jusqu'alors il avait toujours vu reculer avec l'horizon.

Le valet le fit apercevoir de son erreur.

Le petit n'était pas encore très-convaincu.

« Ce n'est donc pas encore là que le ciel commence, dit-il. C'est alors de l'autre côté. Je voudrais bien passer sur l'autre rive. »

Et il chercha des yeux avec inquiétude.

« Est-ce qu'il n'y a pas de Pont-Neuf sur cette grande eau? Comment donc la passe-t-on ? »

Le valet lui montra un point blanc qui semblait suspendu aux extrémités du ciel. Cet objet grossit, s'approcha, se dessina, mon-

tra des voiles, des mâts, des sabords troués d'un triple rang d'embrasures. C'était un vaisseau de haut bord, qui passa à peu de distance des falaises.

L'enfant resta comme anéanti, en comprenant par ce point de comparaison l'immensité de l'espace qu'il avait sous les yeux.

Depuis ce jour, on ne pouvait plus l'arracher du rivage.

Quand la marée descendante laissait à sec les grèves, il errait sur l'arène, se faisant des ceintures humides d'algues et de varechs, chassant les petits crabes dans leurs trous sablonneux, recueillant les beaux coquillages moirés, nacrés, ondés de toutes couleurs, que les flots avaient oubliés pour lui en se retirant; il s'enivrait de cette odeur âcre et soulevante qui imprègne toutes les productions de l'Océan, et dont l'absence est aussi sensible au marin dans les brises fades de la terre ferme, que l'absence d'air vital au voyageur parvenu sur les pics les plus élevés du globe.

Il aimait surtout à s'étendre, au coucher du soleil, sur la cime d'une falaise, d'où il embrassait à la fois l'horizon terrestre et l'horizon de la mer.

C'était un beau pays que celui qui s'offrait alors à sa vue. Ici, de vastes champs sillonnés de longues rangées de pommiers dont les têtes arrondies ployaient sous leurs fruits rouges et jaunes; là-bas, des prairies lointaines tachetées de grands troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes; plus près, de jolis villages semés çà et là dans les intervalles des bois, des flèches de pierre, sveltes, hardies, écaillées ou sculptées à jour, s'élançant du milieu de riches ombrages; partout une végétation puissante, une nature féconde et vivace, embellie et utilisée par l'habile industrie de l'homme.

Vis-à-vis, c'était l'Océan, le prodigieux Océan, sans cesse changeant de mouvement et d'aspect, l'Océan qui le séparait sans doute de quelque monde merveilleux, de ce soleil peut-être qui, se plongeant tout rouge derrière les flots les plus reculés, les brûlait de longs et mobiles sillons de flamme, et dorait du bout de ses derniers rayons les voiles des barques de pêcheurs et les ailes blanches, noires ou cendrées, des goëlands et des mouettes.

Le point de vue mélancolique de ce grand spectacle saisissait surtout et exaltait sa jeune tête. Il se plaisait aux cris aigus des oiseaux de mer : le murmure éternel de la houle lui serrait le cœur et retentissait à son oreille comme un gémissement sans fin.

La tristesse naturelle à l'homme, cet être *rempli de beaucoup de misères*, respecte sa légère enfance, dont les chagrins passagers ne sont pas encore marqués du sceau d'amertume de la vie réelle; mais cette contemplation rêveuse, qui est plutôt une joie de l'âme

qu'une douleur, et dont on a fait successivement le cachet de la mode et le stigmate du ridicule sous le nom de mélancolie, comme ce sens d'artiste qui existe rarement sans elle et sans lequel elle n'existe jamais, comme ce sixième sens qui nous fait brûler à volonté des feux de toutes les passions et comprendre toutes les voix de la nature, ne connaît point d'âge pour quelques âmes privilégiées. Cette faculté précieuse et souvent fatale, qui se communique presque généralement aux hommes dans la courte phase de la première jeunesse et des premières amours, se manifeste chez quelques-uns avec les premiers phénomènes de la pensée, et, tour à tour vague désir de science et d'infini, élan spontané qui bondit des objets visibles et bornés à leur auteur invisible, universel, surabondance du besoin d'aimer et de sentir, cette fidèle compagne ne les quitte qu'au moment où la mort leur apporte le mot de la grande énigme.

Des circonstances particulières contribuaient à développer ce penchant chez le petit Tancrède. Son intelligence, étonnamment précoce, lui faisait déjà pressentir quelque chose de faux, de hors de nature en sa position dans le monde; son isolement, bien plus sensible qu'à Paris, où du moins il avait les soins toujours si doux d'une femme, l'habituait à réfléchir, à penser par lui-même.

« Ah! se disait parfois le pauvre petit, puisque je suis tout seul et que je n'ai personne avec moi qui m'aime, je voudrais m'en aller au bout de la mer avec le soleil; j'y trouverais sûrement le bon Dieu! Il m'aimerait, lui! On dit qu'il m'aime tout de même ici; mais j'ai beau faire, je ne peux jamais le voir quand je regarde dans le ciel. »

M. de Préfontaine, le maître du château, le traitait cependant avec beaucoup d'égards et d'attentions. Il était rare que quelque chose de raisonnable fût refusé à ses désirs enfantins; mais la bienveillance un peu cérémonieuse qu'on lui témoignait avait quelque chose de froid et de banal; sa source n'était pas dans le cœur, comme chez la bonne femme qui avait élevé ses premières années.

Plusieurs mois s'étaient passés ainsi, lorsqu'un incident inattendu vint interrompre la monotonie de cette vie et arracher Tancrède de cette paisible retraite.

Un jour d'hiver, comme l'enfant s'était mis à la fenêtre pour regarder dans la campagne, il jeta tout à coup un cri de joie.

« Oh! monsieur de Préfontaine! venez donc voir les beaux soldats qui entrent dans le château!

— Comment? des soldats! » s'écria le châtelain.

Et il courut à la croisée. Huit ou dix fantassins passaient en ce moment la grand'-porte.

« Ce sont les casaques du régiment de la marine, dit le vieux gentilhomme d'un air inquiet. Que viennent-ils querir ici? »

Il réfléchissait encore que déjà l'escouade était à la porte de l'appartement, marchant sur les talons du valet qui venait annoncer cette singulière visite.

Le sergent qui commandait la troupe ôta son chapeau, et, s'appuyant sur sa hallebarde :

« Est-ce vous qui êtes M. de Préfontaine? dit-il.

— Oui, mon maître.

— En ce cas, vous allez me remettre à l'instant l'enfant nommé Tancrède, qui est élevé depuis quelques mois dans ce château. J'ai ordre de ne point partir sans lui.

— Vous remettre.... l'enfant!... s'écria Préfontaine extrêmement pâle. Et de quel droit me le demandez-vous? De qui tenez-vous vos ordres?

— De mon capitaine, parbleu!

— Et qui est votre capitaine?

— Mon capitaine..... est mon capitaine! Suffit! Son nom ne fait rien à l'affaire. Toujours est-il qu'il m'a commandé de prendre l'enfant, et qu'il me le faut. »

Tancrède, qui, pendant cette scène, s'était occupé à examiner les chapeaux à plumes, les larges baudriers, les piques et les pesants mousquets des fantassins, s'approcha résolûment du sergent, et se mit à jouer avec sa longue épée.

«Oui-da, je veux bien aller avec les soldats, moi, pourvu qu'ils me donnent un hoqueton galonné, et qu'ils m'emmènent dans leur bande.

— Vrai, mon gars? dit le sergent en passant ses doigts rudes dans les longs cheveux du petit. De fait, tu serais un joli tambour si tu avais seulement trempé tes doigts à la gamelle quelques années de plus.

— Venez çà, monsieur Tancrède, dit Préfontaine; vous m'êtes confié par ceux qui ont droit de disposer de vous, et je ne vous livrerai à qui que ce soit au monde.

— Le petit drille a plus de bon sens que vous, messire! Ah çà, voulez-vous me le laisser prendre, ou non?

— Je ne le puis ni ne le veux.... Et Préfontaine saisit l'enfant par la main.... Je vous répète que personne ne l'aura, que ceux qui me l'ont remis en garde.

— Par la mort, vous êtes diablement obstiné. Allons, faites-vous une raison, et donnez-le-moi.

— Vous ne l'aurez qu'en l'arrachant de mes bras, qu'en m'assassinant. L'oserez-vous ? »

Le sergent jura et maugréa, frappant violemment le plancher de sa hallebarde, mais il n'avança pas.

« Prendrons-nous, sergent la Violette ? dirent les soldats impatientés et pressés d'en finir.

— Diable ! diable ! murmura celui-ci ; le capitaine n'avait pas prévu pareille chose. Je n'ai pas d'ordres en cas de résistance. Je ne puis prendre cela sur moi. Ma foi, si le capitaine n'est pas content, il nous renverra. Adieu, monsieur de Préfontaine, vous avez la tête diablement dure, toujours ! S'il vous arrive quelque algarade, tant pis pour vous ! Demi-tour à droite, vous autres ! »

La troupe fit volte-face et sortit du château.

« Malheureux enfant, dit Préfontaine d'une voix altérée, vous étiez prêt à partir avec ces gens-là ! Savez-vous ce qu'ils voulaient faire de vous ? vous tuer peut-être ! De quelque part qu'ils vinssent, leurs desseins ne pouvaient qu'être méchants et pernicieux.

— Mais pourquoi me voudrait-on faire du mal, à moi qui n'en ai pu faire à personne ?

— Ah ! il est plus d'un personnage à qui votre vie même peut sembler un mal.... Et il s'absorba dans ses réflexions.... Il est impossible de rester ici, reprit-il en se parlant à lui-même : cette maison n'est d'aucune défense ; on peut y pénétrer de tous les côtés ; on pourrait s'y introduire et enlever l'enfant avant que j'en eusse le moindre soupçon : il faut que je l'emmène à Breuil, chez M. le comte de Montgommery. Je vais faire prévenir le concierge qui a la garde du château, ou plutôt je le préviendrai moi-même, car je ne veux pas différer jusqu'à demain ; là, nous serons plus en sûreté, j'espère, et nous pourrons attendre les événements. »

Ils étaient avant le soir à Breuil, grand château féodal avec fossé sec, herse, pont-levis et porte doublée en fer.

La nuit et la journée du lendemain furent tranquilles ; mais, à l'entrée de la seconde nuit, des cris, des holà, des coups violents retentirent à la grande porte.

Préfontaine, qui montait en ce moment avec Tancrède l'escalier d'une tour, courut sur la plate-forme pour voir si la poterne de derrière était libre et pourrait servir de moyen d'évasion au besoin ; mais, au clair de la lune, il aperçut de distance en distance des groupes obscurs entre lesquels reluisaient des armes : le château était cerné.

Le vieillard épouvanté s'avança pour parlementer avec les nouveaux venus qui redoublaient leur vacarme. Il passa la tête par

une barbacane et fut aperçu sur-le-champ, car une voix irritée lui cria :

« Holà, mon maître, croyez-vous donc nous faire peur avec votre herse baissée et votre porte si soigneusement close? Je vous conseille de faire lever l'une et ouvrir l'autre au plus vite, ou vous pourrez vous en repentir. Quant à votre fossé, nous n'avons pas besoin de pont pour le franchir, comme vous voyez. »

En effet, celui qui parlait ainsi, et que son panache faisait reconnaître pour un officier, se tenait debout sur l'escarpement intérieur du fossé, la main appuyée sur le bas de la herse.

« Je ne puis ouvrir sans savoir qui vous êtes et ce que vous voulez.

— Ah! vous le prenez ainsi? Vous pensez sans doute n'avoir qu'à recommencer vos phrases de tragédie d'hier matin; mais, par la mordieu! vous n'avez plus affaire au sergent cette fois, mais bien au capitaine. D'ailleurs, si vous ne voulez ouvrir, nous nous passerons de votre permission pour entrer : nous ne nous sommes pas mis en campagne sans munitions de guerre. Holà! le Bris, la Violette, approchez avec vos hommes, et appliquez-moi le pétard à cette porte.

— Mon Dieu! dit Préfontaine, aidez-nous, car nous n'avons rien à espérer des hommes. Monsieur Tancrède, allez vous cacher, mon enfant; retirez-vous dans quelque coin bien secret, tandis que je vais tâcher de gagner du temps. O mon Dieu! mon Dieu! »

L'enfant s'éloigna, muet et sombre, et s'alla blottir derrière de vieux bahuts, dans une chambre basse.

Le tumulte avait cessé : quelque temps se passa dans un tel silence, que Tancrède crut que tout était fini et que les soldats étaient partis.

Une vive lumière éclaira soudain l'appartement, et deux hommes y entrèrent en causant vivement. C'étaient Préfontaine et l'officier.

Celui-ci était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, dont l'élégant costume était souillé de boue et imbibé d'eau : il avait de beaux traits, mais déjà flétris, et plus sillonnés des fatigues de la débauche que de celles des camps; son regard était plutôt effronté que hardi, plutôt empreint de la résolution du vicieux qui s'étourdit que de la fermeté naturelle de l'homme déterminé. Les éclairs d'un naturel heureux pouvaient briller encore parfois sur cette physionomie dégradée, mais on pouvait facilement juger que depuis longtemps ils ne faisaient qu'y passer sans réveiller dans cette âme de nobles qualités éteintes et perdues.

Préfontaine accrocha sa torche à une main de fer qui sortait du lambris, et ils s'assirent sur un coffre.

« Maintenant, dit le capitaine, que vous avez compris l'impossibilité de résister, j'espère que vous recevrez comme vous le devez la proposition que j'ai à vous faire, et que vous ne vous refuserez pas à mériter une reconnaissance plus haute que la mienne. Vous allez donc me remettre l'enfant. Oh! ne m'interrompez pas : quand vous me chanteriez jusqu'à demain que vous ne l'avez pas, que vous l'avez renvoyé à Paris, vous ne me ferez pas croire ces fadaises-là. Vous ne seriez pas venu vous enfermer ici pour mettre en sûreté votre personne, à qui nul, ma foi, ne songeait. Nous ne sommes pas venus pour jouer à musse-enfant : j'ai cinquante drôles avec moi, qui auront bientôt retourné tous les coins de ce vieux nid à hiboux, depuis les combles jusqu'aux oubliettes, s'il y en a. Ainsi, exécutez-vous de bonne grâce : c'est plus court et plus simple. Mais ce n'est pas là le service que j'ai à vous demander; car votre assistance ne m'y serait nullement nécessaire : il faut que vous le fassiez passer pour mort.

— Moi! se récria Préfontaine. O ciel!

— Oui, vous, mon maître! répliqua l'officier avec hauteur; vous écrirez par là qu'il a été pris de maladie, qu'il est mort subitement de la petite vérole, ou de tout ce que vous voudrez; mais il importe qu'on en soit bien convaincu.

— A quelles horribles machinations osez-vous me proposer de prendre part, monsieur? Moi à qui il a été confié, recommandé! J'abuserais si indignement de la foi qu'on a mise en mon honneur!...

— Oh! pas de grands mots, s'il vous plaît. D'ailleurs, que vous consentiez ou non à ma demande, l'enfant n'en disparaîtra pas moins pour toujours.... du moins pour ceux qui l'avaient remis à vos soins. C'est un service à leur rendre, au contraire. Le croyant mort, tout sera dit.

— Mais moi, du moins, j'aurai gardé ma conscience pure, si je ne cède qu'à la violence : je ne serai pas votre complice.

— Vos scrupules sont bien mal entendus, puisqu'ils vous nuisent sans être utiles à ceux que vous voudriez servir. Je dois vous prévenir que vous vous perdez si vous refusez.

— Me perdre! on ne m'égorgera pas, sans doute?

— On pourrait bien réduire au silence une langue indiscrète. Je ne vous dis plus qu'un mot. Écoutez ceci. »

Et il tira de dessous son manteau un sac pesant, qu'il fit résonner en le secouant.

« Il y a là mille écus à votre disposition, et l'on ne s'en tiendra

pas à si peu de chose. Dans le cas contraire, tenez-vous bien, brave homme, et tâchez d'être habituellement en état de grâce. Ce sera mesure de prudence à vous. »

Et il accompagna ces paroles d'un éclat de rire brutal et d'un coup du plat de la main sur la coquille de son épée.

Préfontaine garda longtemps le silence, et, quand il s'éloigna enfin, sa voix trahit les violents combats qui se passaient dans son âme.

« Mais sa vie, la vie de cette malheureuse créature, est-elle en sûreté dans vos mains? Qu'en voulez-vous faire?

— Nous avons besoin de l'écarter, de le faire disparaître, et non de le tuer. Quand tout le monde le croira mort et que sa trace sera perdue à jamais, que nous importe qu'un enfant inconnu végète obscurément dans un coin de la terre?

— Jurez-moi donc sur l'Évangile que ses jours seront respectés.

— Sur tout ce que vous voudrez, dit l'officier en haussant les épaules d'impatience. Il me semble que vous pourriez bien vous fier à ma parole de gentilhomme. Je suis d'assez bonne maison pour cela, tête-bleu! »

Préfontaine, sans répondre, alla chercher un livre d'Évangiles.

« La fièvre quartaine étrangle le cafard! murmurait le capitaine. Le vieux coquin a autant d'envie de toucher les mille écus que moi de les lui donner. Diable soit du diseur de patenôtres! »

Préfontaine rentra un instant après: l'officier prêta le serment avec insouciance.

Le sac d'écus passa dans la main du vieux châtelain.

« Il faut donc que je vous le livre! dit Préfontaine en soupirant. Venez, je vais l'appeler. »

Tancrède ne répondit point à ses cris: quand les deux complices eurent quitté la chambre, l'enfant, le cœur gonflé de terreur et d'indignation, sortit avec précaution de sa cachette. En parcourant le château dans la journée, il avait remarqué une petite porte qui donnait sur une poterne. Il y courut: elle était entr'ouverte.

L'enfant, se recommandant à Dieu de toute son âme, sortit hardiment, se laissa glisser sans encombre jusqu'au fond du fossé, et parvint à gravir jusque sur le haut du talus opposé.

Il s'arrêta un instant, tout haletant, et regarda derrière lui. Il n'était pas poursuivi.

Il s'élança; mais à peine avait-il fait quelques pas en avant, que des voix rudes lui crièrent: « Halte-là! » et plusieurs hommes armés, sortant d'un bouquet d'arbres, l'environnèrent et le saisirent.

Le capitaine arriva quelques instants après, l'air inquiet et agité

mais à peine les soldats lui eurent-ils montré leur capture, que sa physionomie s'éclaircit entièrement.

« Ah ! ah ! mon bel oiseau, vous aviez voulu vous envoler au bois ; nous aurons soin que votre cage soit mieux fermée dorénavant. »

L'enfant lui jeta un regard hautain et ne répondit pas.

Un roulement de tambours se fit entendre : la compagnie se rassembla autour de son capitaine, qui plaça le petit devant lui sur le cou de son cheval, et l'on partit.

Ils ne voyagèrent pas longtemps ainsi. Au bout d'une lieue environ, ils s'arrêtèrent près d'une petite auberge isolée. Le capitaine mit pied à terre, prit Tancrède par la main, et entra dans la chambre unique où un homme, accoudé sur une mauvaise table, buvait du cidre au coin du feu.

Celui-ci se leva brusquement au bruit que firent les survenants, et salua l'officier.

« C'est fait ? dit-il.

— Comme vous voyez, Robert, répondit le capitaine en lui montrant Tancrède. Vous savez ce que vous avez à faire à votre tour, maintenant. Allons, à cheval ! célérité, et surtout prudence et discrétion ! Et, si vous faites quelques conjectures, gardez-les pour vous : il y va de votre vie, entendez-vous ?

— Mon maître sait bien qu'il n'est besoin de crainte personnelle pour stimuler mon zèle et m'empêcher de m'occuper de ce qui n'est pas mon affaire. Je remplirai fidèlement la mission dont il m'a chargé : le reste n'existe pas pour moi.

— A la bonne heure : je n'en doute pas, puisqu'il vous emploie avec confiance en telle occasion. Adieu donc, et bon voyage ! »

Il remonta à cheval, et l'on entendit s'éloigner et s'éteindre dans le silence de la nuit ses pas et ceux de ses soldats.

« Mon petit monsieur, dit Robert, je suis marri de ne vous pouvoir mener en coche ; mais je serai obligé de vous prendre en croupe. Vous vous reposerez dans quelques heures à votre aise. »

Ils chevauchèrent le reste de la nuit : un peu avant le crépuscule du matin, ils arrivèrent à un couvent situé au milieu des bois. C'était une communauté de femmes : Robert remit une lettre à la tourière, qui s'empressa de l'aller porter à son adresse, et, peu de moments après, la supérieure accourut au parloir.

« Voici, madame, dit Robert, l'enfant au sujet duquel M. votre cousin vous a écrit.

— Ah ! dit la bonne dame, c'est une jeune âme qu'on veut sous-

traire à l'hérésie! Tous les chemins qui mènent des chrétiens à Dieu sont bons et saints : c'est une œuvre à laquelle je suis glorieuse de prendre part selon ma faible puissance. Faut-il dérober le petit aux recherches dans cette pieuse retraite ? Je puis le garder ici quelque temps.

— Oh ! non, madame ; il est attendu ailleurs. Nous vous demanderons seulement l'hospitalité pour un jour et une nuit, et nous repartirons demain matin. Le petit sera délassé. »

Le pauvre enfant avait grand besoin de ce délai, car il n'en pouvait plus de sommeil et de fatigue.

Le lendemain venu, il fallut se remettre en route, à son grand regret. La supérieure et lui s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre. Elle l'avait accablé de massepains et de sucreries, et ne le laissa pas aller sans lui faire présent de plusieurs belles miniatures peintes et dorées sur vélin, et de deux ou trois rosaires à gros et petits grains noirs, blancs, bleus et de toutes couleurs, accompagnés de maintes recommandations de ne pas retomber dans la damnable hérésie dont on venait de le tirer, ce que Tancrède comprit beaucoup moins que les massepains et les gelées de Rouen.

Leur voyage fut assez long : ils traversèrent d'abord pendant plusieurs jours un pays assez semblable aux environs du château de Préfontaine ; puis ils firent route tantôt à travers de grandes plaines monotones, s'élevant insensiblement en plateaux de médiocre hauteur, et coupées çà et là de bois et de marais, tantôt sur les bords de la mer.

Ils atteignirent enfin un château voisin du rivage, et qui était sans doute le but de Robert ; car ils étaient attendus.

Un ennui mortel y saisit l'enfant. Le séjour de Préfontaine n'était rien moins qu'agréable ; mais il y était libre, du moins, et là il se sentait prisonnier ! Il se voulut aller promener sur les grèves ; on refusa de le laisser sortir seul, et personne ne se trouva pour l'accompagner. Il ne pouvait passer d'une pièce dans une autre, errer dans les cours, sans qu'un œil importun suivît tous ses mouvements, soit avec l'expression d'une curiosité qui l'offensait sans qu'il pût s'en rendre compte, soit avec le regard inquiet de l'espionnage.

« Mon petit monsieur, lui dit Robert, qui s'était aperçu de son air chagrin et souffrant, vous n'avez pas l'air de vous plaire beaucoup ici ? Consolez-vous : celui qui vous en doit emmener arrive demain. »

Ce n'était donc pas encore là que ceux qui avaient appesanti leur bras sur sa destinée voulaient la fixer et l'ensevelir.

En effet, dans la journée suivante, Tancrède entendit entrer un cavalier dans la cour intérieure. Il courut à la fenêtre, et aperçut un militaire coiffé d'un grand chapeau retroussé que surmontait une longue plume, et vêtu d'une casaque de buffle par-dessus son justaucorps aux manches rayées, à la manière des officiers hollandais.

Les traits de cet étranger offraient quelque ressemblance avec ceux du ravisseur de Tancrède ; mais, quoiqu'il pût être plus âgé de quelques années, son visage un peu sombre était moins fatigué et moins sillonné de plis précoces. Il s'entretint vivement avec Robert ; puis, entrant dans la salle où était l'enfant, il le considéra quelque temps sans mot dire : ses sourcils se fronçaient, sa bouche s'entr'ouvrait et se refermait avec ce mouvement involontaire qui annonce une pensée importune et obstinée, et il paraissait mal à l'aise. Enfin il surmonta l'idée qui l'obsédait, et, s'adressant à l'enfant :

« Monsieur Charles, lui dit-il, on m'a prévenu que ce séjour ne vous convenait pas. Vous allez en changer : ce soir nous serons en mer, embarqués pour votre nouvelle demeure.

— Pourquoi m'appelez-vous monsieur Charles? répondit l'enfant. Ce n'est pas mon nom : je m'appelle Tancrède.

— Vous êtes dans l'erreur : votre véritable nom est Charles. On vous l'avait caché jusqu'à présent pour des raisons que vous ne pourriez comprendre ; mais vous n'en avez pas d'autre. Souvenez-vous de ne parler à personne de ce nom de Tancrède, qui vous doit être étranger dorénavant. »

Tancrède ou Charles baissa la tête dans ses mains et pleura, mais sans bruit et sans sanglots.

L'officier fit quelques tours dans la chambre; puis, se replaçant en face de l'enfant :

« Est-ce que vous êtes fâché de partir, de voyager avec moi ?

— Non, je suis bien aise de partir ; mais remenez-moi à ma bonne, à Paris.... Oh ! je vous aimerai bien, alors !

— C'est impossible. Votre bonne n'est plus à Paris.... Elle s'en est allée.... Elle est morte ! Personne à Paris ne s'intéresse à vous. »

Cette fois les sanglots du petit éclatèrent malgré ses efforts ; et les pleurs ruisselèrent à flots à travers ses doigts.

Il ne fit plus d'observations.

Il se rendit avec son nouveau guide dans un port voisin.

Le spectacle et le bruit d'une ville maritime, vraie Babel où se confondent toutes les langues, où s'agitent les représentants de

toutes les nations, mosaïque mobile et loquace, où s'incrustent et tranchent les unes sur les autres toutes les bigarrures humaines, étonna et intéressa l'enfant. Malgré son chagrin, il prit plaisir à voir ces matelots de toutes les races du Nord, Anglais, Flamands, Hollandais, Allemands, Suédois, circulant tumultueusement dans la ville cosmopolite : il admira cette foule de bâtiments de toutes formes et de toutes grandeurs pressés dans la rade comme une autre ville à l'ancre, dont les mâts semblaient les cheminées, les flèches et les clochers, et dont les pavillons semblaient les girouettes éclatantes et blasonnées.

Avant que l'étoile du soir se levât à l'horizon, nos voyageurs étaient à bord d'un vaisseau hollandais de la Compagnie des Indes. Le vaisseau tourna sa proue au nord, et les côtes de France disparurent avec le jour aux regards de l'orphelin.

V.

Dans une chambre nue et dégarnie de meubles, mais dont les murs étaient blanchis et recrépis avec toute la propreté hollandaise, sur quelques bancs d'un bois bien luisant, étaient assis une douzaine de marmots, aux formes charnues et massives, à l'intelligence obtuse, écoutant, la bouche béante, l'œil terne, et dans une immobilité qui eût semblé un miracle dans une école française, les leçons du savant professeur qui leur expliquait les beautés euphoniques et autres de leur idiome national.

Mynheer Simon Cernolles, maître d'école au Voësterland, pesait de tout le poids de son énorme personne sur un fauteuil garni de cuir, d'où il professait *ex cathedrâ*, entre sa pipe et une cruche de bière, aspirant lentement les gorgées de la fumée et celle de la liqueur chérie, puis laissant s'échapper tour à tour de sa large bouche, comme d'un cratère, les tourbillons de l'odorante vapeur et les flots de son éloquence.

Tout à coup, tandis qu'il s'engageait dans une dissertation tendant à démontrer la supériorité du néerlandais sur toutes les langues anciennes et modernes, un coup frappé fortement à la porte de l'école interrompit son improvisation.

Mynheer Simon posa son pot à bière et sa pipe sur la cheminée, ôta ses besicles, rajusta en hâte son pourpoint et sa culotte, entre lesquels sa chemise et son ventre avaient fait irruption et produit une inconvenante solution de continuité, et, commandant à l'

de ses élèves d'aller ouvrir, il attendit avec dignité la visite qui s'annonçait ainsi.

C'était un officier, tenant par la main un bel enfant aux yeux noirs et aux cheveux blonds.

Après les premiers compliments :

« Mynheer Cernolles, dit l'étranger, voici un pensionnaire que j'ai dessein de confier à vos soins durant quelques années. Dès ce jour, je vous remets tout pouvoir sur lui, s'il vous est agréable de lui donner place en votre logis et à votre table.

— Certainement, certainement, mynheer ! dit Simon Cernolles avec une profonde inclination. J'emploierai tous mes faibles moyens à nourrir, le mieux que faire se pourra, son esprit et son corps. Le jeune garçon est issu de votre sang, mynheer capitaine ? Il vous ressemble extrêmement, j'oserai même dire particulièrement.

— Il n'est pourtant pas à moi ; c'est mon pupille. Et quel est le prix de sa pension ?

— Trois cents florins. J'ose croire que, dans les Sept Provinces-Unies, on ne trouverait pas une éducation aussi convenable pour un prix si modéré.

— C'est bien : voici les trois premiers quartiers de la pension. Vous pouvez vous tenir pour assuré de toucher régulièrement. Et voilà l'adresse à laquelle vous m'écrirez, s'il arrive quelque chose d'extraordinaire : si je change de garnison, j'aurai soin de vous en prévenir. Quant à l'enfant, il se nomme Charles ; il ne sait que le français : ainsi vous aurez à l'instruire dans la langue du pays. Au revoir, mynheer Cernolles, il faut que je reparte à l'instant.

— Le ciel rende votre voyage heureux, mynheer ! Ah ! mynheer, mynheer capitaine, dans quelle communion l'enfant doit-il être élevé ? Il n'est point papiste, j'espère ! Est-il de la confession d'Augsbourg ? calviniste, peut-être, comme Français de naissance ?

— Calviniste ! La confession d'Augsbourg ! oui, c'est cela ! comme vous voudrez ! » cria l'officier en refermant la porte sur lui.

Charles avait éprouvé tant de secousses physiques et morales depuis quelque temps, qu'il fut plusieurs jours à raffermir ses idées, à se persuader qu'il était en effet à demeure chez mynheer Cernolles. Il lui semblait toujours qu'on l'allait venir prendre pour recommencer de nouveaux voyages.

Quand il se fut un peu habitué à ce changement de situation, l'enfant eut un mouvement de joie en songeant que, s'il n'était pas traité avec autant d'égards et de cérémonie que chez le sieur de Préfontaine, il se trouvait du moins au milieu de camarades de

son âge, qu'il aimerait et dont il se ferait aimer. Son isolement allait cesser.

Cette illusion dura peu. Les petits paysans bataves, qui avaient d'abord considéré le Français avec une curiosité indolente, se reculaient en faisant la moue, lorsqu'il leur adressait des mots qui leur étaient inconnus; puis, quand il commença à bégayer tant bien que mal leur langage tudesque, ils reçurent ses avances avec autant de grâce que des hiboux qu'un jeune ramier viendrait inviter à jouer avec lui au soleil. Si, par la suite, ils s'accoutumèrent un peu mieux à lui, il ne s'en trouva cependant aucun sur qui l'orphelin pût reporter ses affections enfantines comprimées au fond de son cœur.

Il lui fallut végéter ainsi quelques années d'une vie plus sombre et plus monotone que les marais et les brouillards de cette mélancolique contrée, nourrissant son corps et son esprit, comme disait son hôte et professeur, l'un de stockfish, de merlus, de bière et de fromage, l'autre des leçons non moins confortables de mynheer Simon Cernolles, et contournant sa bouche gracieuse pour jargonner à contre-cœur les rudes sons d'un idiome dans lequel l'amour n'a point de plus doux mots pour exprimer ses douleurs que celui de *ik-klaag*[1] !

A mesure que sa raison se formait, qu'il acquérait quelque intelligence des choses de la vie, et que quelques lueurs imparfaites venaient frapper son esprit touchant son étrange existence, une tristesse, un malaise habituel flétrissaient davantage son jeune âge. L'orphelin n'eut pas d'enfance.

Il entendait souvent ses condisciples s'entretenir de leur maison, de leur famille; mais on ne lui parlait jamais de la sienne. Un jour, cependant, un écolier nouvellement arrivé lui demanda : « Comment s'appellent ton père et ta mère?

— Un père, une mère! moi, je ne connais pas ça; je n'en ai pas! Est-ce que tu en as, toi? »

L'autre écouta cette réponse d'un air ébahi; il courut la redire à ses condisciples, qui s'éloignèrent dès lors de Charles encore plus que par le passé. Il y a dans toute la nature vivante, chez l'homme comme chez les animaux, une propension craintive et cruelle à rejeter sur le malheureux la haine qu'inspire le malheur. L'abandon où d'autres laissent un infortuné devient un titre à notre abandon, et l'imitation en sens contraire est moins fidèlement suivie, à la honte de l'humanité.

1. Hélas!

Charles ne pouvait comprendre pourquoi il en était ainsi. Tous les autres avaient des parents qui les conduisaient à l'école, qui les y venaient chercher : lui n'avait d'autre appui et d'autre protecteur que le vieux maître.

Jusqu'alors la manière dont s'étaient passées ses premières années lui avait interdit ces tristes rapprochements : il sentait vaguement sa solitude, mais le défaut de points de comparaison l'empêchait de se l'expliquer à lui-même.

Maintenant qu'il vivait au milieu d'autres enfants, à chaque instant il était froissé par des spectacles, par des paroles qui pesaient longtemps sur son cœur et s'épanchaient en larmes quand il était rentré dans sa petite chambre.

Un matin, une pauvre harengère, conduisant son fils chez mynheer Cernolles, se fit montrer le petit Français.

« C'est un gentil garçonnet, dit-elle en regardant Charles, mais... » Elle haussa les épaules, et lui jeta un coup d'œil de compassion en prononçant un mot néerlandais que le petit ne comprit pas.

L'enfant de la bonne femme était pauvre, mal nourri, mal vêtu, rudoyé de mynheer Cernolles : lui, au contraire, avait du linge blanc, mangeait à la table du maître, et on l'appelait mynheer Charles.

Pourtant il eût bien voulu être le fils de la harengère !

Cette petite scène avait affecté singulièrement l'enfant, dont l'imagination active, sans cesse en travail, se forgeait les plus étranges conjectures et les fantômes les plus bizarres. Dans ses efforts pour deviner la cause de son isolement, les idées religieuses qu'on lui inspirait, et où le diable jouait un assez grand rôle, comme chez presque toutes les sectes protestantes d'alors, consolaient et tourmentaient successivement sa jeune tête. Il allait jusqu'à se croire par moments réprouvé et possédé du démon, et à s'imaginer entendre dans son sein la voix blasphématoire de l'ennemi des hommes.

Les formes moins abstraites et moins sèches du catholicisme, ses pompes splendides et poétiques eussent peut-être détourné le sombre cours de ses pensées ; mais le calvinisme, surtout prêché par mynheer Cernolles et le vieux ministre du Voësterland, n'était pas la religion de l'enfance.

Comme il venait d'entrer dans sa douzième année, il vit arriver chez son maître l'officier qui l'avait amené : il apprit qu'il allait être conduit à Leyde, pour commencer ses études dans la célèbre académie de cette ville.

Un changement, quel qu'il fût, ne pouvait qu'être accueilli avec plaisir par l'enfant. Le premier aspect de Leyde produisit sur lui une impression favorable : il ne pouvait se lasser de regarder ses tours, ses églises, ses clochers, sa maison de ville à la flèche originale et hardie, ses beaux quais, son grand fleuve, dont les bras nombreux l'étreignent, la sillonnent, la partagent en îles populeuses, et en font, au milieu des marais de la Hollande, comme une seconde Venise, moins le ciel bleu, les palais de marbre à l'architecture orientale, et les beautés faciles aux noires mantilles, aux masques de soie, mais moins aussi les plombs et le pont des soupirs.

Son guide l'installa chez un marchand mercier nommé Walter Potenicq, dont le logis était situé proche le château, dans un quartier assez agréable, et repartit après un entretien particulier avec le nouvel hôte de Charles.

Mynheer Potenicq était un type mercantile accompli, exact et méthodique, parce que *la perte de temps est le commencement de la perte d'argent;* impassible, parce que les passions et les émotions quelconques ne sont propres qu'à détourner l'homme du but unique pour lequel il a été mis sur la terre, celui d'emplir son coffre; probe enfin, parce que *probité de crédit est la mère*. C'était l'arithmétique en large culotte et en collet rabattu. Il avait calculé scrupuleusement, par *stuivers* et *penningen*, ce qu'il pouvait fournir à mynheer Charles de logement, nourriture, entretien, blanchissage, éclairage, livres, plumes, encre, papier et soins paternels, à raison de quarante florins *gulden* par mois, avait pris ses engagements en conséquence, et les tenait à l'avenant, sans en donner pour un *gros* de plus ou de moins qu'il n'en avait promis par convention verbale.

Quant à Mme Potenicq, elle était bien l'*alter ego* vivant de son digne époux, sauf un peu moins de cette impassibilité à laquelle les femmes, plus heureusement organisées que nous quant aux facultés de sentir et d'aimer, arrivent plus rarement et plus difficilement. Ses talents étaient en grande estime parmi les ménagères de Leyde. Elle savait surprendre le moindre grain de poussière dans le coin perfide où il se fût dérobé aux recherches d'un plumeau vulgaire, avec autant d'habileté que le plus renommé *gentleman* de la *country* sait débusquer un renard de son terrier. Mynheer Charles était assuré, grâce à son œil pénétrant, de ne jamais se rendre à l'Académie avec un trou au coude ou une tache au col de sa chemise : elle lui eût fait plutôt, bon gré mal gré, manquer dix leçons et autant d'examens, que de le laisser sortir une seule fois dans une tenue peu décente.

Malgré de si précieux avantages, il est douteux que le jeune orphelin se fût tenu pour satisfait de sa nouvelle condition, si, dès le jour de son arrivée, une circonstance heureuse ne lui eût offert ce qu'il désirait en vain avec ardeur depuis qu'il était en âge de penser et de former des désirs, un compagnon, un ami.

Comme on allait se mettre à table pour dîner, un enfant de treize à quatorze ans entra légèrement dans la salle, et vint s'asseoir à une place qui lui avait été réservée près du nouveau venu.

« Allons, jeunes gens, dit Mme Potenicq, faites connaissance, car vous êtes destinés à loger sous le même toit et à partager les mêmes travaux. »

Charles restait immobile, examinant timidement et d'un regard furtif le visage ouvert et agréable de son voisin; mais celui-ci se leva et lui jeta gaiement les bras au cou.

Charles rendit de bon cœur l'embrassade.

Après le repas, quand on se fut levé de table, Charles s'approcha à son tour de son nouveau commensal : le cœur lui battait; il lui restait encore quelque défiance. Il se souvenait trop des mauvais procédés de ses premiers condisciples, pour ne pas craindre que les avances qu'il avait reçues tout à l'heure ne fussent le résultat seulement de l'invitation péremptoire de Mme Potenicq.

Aussi sa poitrine fut-elle soulagée d'un grand poids, quand, à sa question faite à voix basse : « Voulez-vous être mon bon ami? » l'autre eut répondu par un : « Oui, je le veux bien, » et par une une seconde accolade.

Il s'ensuivit une bonne et joyeuse causerie, comme le pauvre orphelin n'en avait goûté de sa vie. Son nouveau camarade le mit complaisamment au courant du cercle d'études et de travaux où il allait entrer, du caractère de chacun des professeurs auxquels il aurait affaire. Bref, Charles, avant de mettre le pied à l'Académie, en sut d'avance par cœur tout le personnel; il eût pu dire à son tour, en y entrant, la somme quotidienne des pensums imposés par tel régent et la dimension de la tabatière de tel autre.

La cordialité et l'aimable empressement du jeune élève surprirent et touchèrent tellement Charles, qu'en lui témoignant sa reconnaissance, il ne put s'empêcher de lui avouer quelque étonnement.

« Oh! lui dit-il, comme vous différez de tous les petits garçons avec lesquels j'ai vécu jusqu'à présent dans ce pays! Ils n'avaient pour moi qu'éloignement et désobligeance, et vous, vous êtes si bon et si aimable!... Je n'espérais plus trouver un ami en Hollande, quand je vous ai rencontré! »

Le visage de l'écolier prit un petit air de dédain ; puis, regardant de côté pour voir si M. et Mme Potenicq n'étaient pas à portée de l'entendre, il répliqua à demi-voix :

« Je demeure ici parce que mynheer Potenicq est mon tuteur ; mais je ne suis pas Hollandais, je suis catholique, moi, je suis un enfant de la bonne ville de Liége ! Fi de ces bouches à morue ! Je vous parle ainsi parce que vous êtes Français, voyez-vous ; mais n'allez pas le répéter ! »

Charles répondit par un grave signe de tête, comme un homme qui comprend l'importance de la discrétion.

Depuis ce moment, Charles et Jacob Renetz (c'était le nom du jeune Liégeois) devinrent presque inséparables.

Charles commença dès le lendemain à fréquenter les cours destinés aux plus jeunes écoliers.

Ce fut durant plusieurs jours une grande fête pour le bon Jacob, que de faire à son compagnon les honneurs de toutes les merveilles de l'Académie.

Ils visitèrent curieusement le jardin de botanique, dont les compartiments, pleins de plantes rares et d'herbes médicinales, avaient été, au dire du savant professeur Van Eyck, dessinés sur le modèle du parterre aromatique du grand roi Salomon, et la bibliothèque, estimée alors une des plus riches de l'Europe, tant en livres imprimés qu'en manuscrits du moyen âge, grecs, latins, hébreux et arabes. Ils circulèrent respectueusement entre les longues tables sur lesquelles tous ces trésors étaient rangés horizontalement dans leurs cases, à la portée du public, au lieu de s'élever en rayons superposés les uns aux autres dans des armoires perpendiculaires, comme dans les vastes dépôts littéraires de notre temps.

Comme ils passaient devant une porte entr'ouverte, Jacob arrêta tout à coup son ami. « Fermez les yeux, lui dit-il, je vais vous montrer un miraculeux spectacle. »

Et il le saisit par la main.

Charles obéit et suivit le Liégeois dans cette pièce. Soudain celui-ci lui lâcha la main : Charles ouvrit les yeux....

Les doigts maigres d'un squelette, qui semblait le regarder de ses deux orbites vides, s'allongeaient presque sur son front.

Il recula avec horreur, et jeta un coup d'œil égaré autour de lui.

D'autres squelettes, de diverses grandeurs et dans diverses attitudes, se tenant debout sur des gradins circulaires, déployaient des étendards chargés d'inscriptions et de devises. Entre ces effrayants débris humains siégeaient des monstres décharnés et fantastiques. L'un emmanchait ses larges mâchoires d'un cou

grêle, et les cerceaux blancs et polis qui formaient son corps, de quatre fémurs joints à des tibias terminés en sabots de cheval : l'autre armait sa tête osseuse de la formidable ramure d'un cerf dix-cors. Un troisième avait le bec d'un cygne au bout de la longue arête aux mille cannelures qui partait de son échine, et reposait sur deux pieds palmés ; cet autre offrait une carcasse hideuse entre la tête de velours bleu et la queue radieuse d'un paon. Des couleuvres, des lézards, des crocodiles se suspendaient au plafond en ouvrant leurs gueules sèches et dentelées.

On eût dit une diablerie de Teniers ou de Callot, si, au lieu des lueurs des feux follets ou de la lune de minuit, le soleil n'eût joué au travers de tous ces corps transparents et de ces côtes découpées à jour.

O terreur ! l'œil de Charles, en se détournant de deux figures nues entre lesquelles se dressait un arbre enlacé d'un serpent, comme une représentation mystique de l'acte fatal qui perdit l'humanité, tomba sur le cadavre encore frais d'un homme dont le ventre était ouvert et vide de ses entrailles : ce sinistre objet était étendu sur une table au centre des gradins, comme une victime offerte aux êtres infernaux assemblés en ce lieu.

« O mon Dieu ! balbutia le pauvre Charles, on m'a conduit au sabbat ! Mon Dieu ! ne m'abandonnez pas, et ils ne me feront pas peur avec toutes leurs vilaines bêtes ! »

Et l'enfant, dont le courage naturel luttait avec l'horreur de ce tableau, serrait les dents et les poings, comme prêt à soutenir un combat désespéré.

« Signe-toi donc, huguenot ! lui cria une voix suivie presque au même instant d'un grand éclat de rire. » Et Jacob Renetz se leva de dessous un banc où il s'était caché.

Charles passa la main sur son front et ferma les yeux. Il lui sembla qu'il allait devenir fou.

« Charles, Charles, s'écria Jacob alarmé, viens, approche-toi : ils ne te feront pas de mal, va. »

Charles regarda, et vit son camarade la main sur les cornes d'un des monstres.

Il s'approcha d'Adam et d'Ève, et vit qu'ils étaient de cire. L'immobilité des spectres commençant à le rassurer, il les examina hardiment, et distingua les liens de fer qui ressoudaient leurs ossements. Sur leurs étendards figuraient des maximes telles que celles-ci :

« La vie est courte. »

« Tel je suis, tel tu seras. »

« Connais-toi toi-même. »

« Ici j'attends la dernière trompette, » etc.

Quant aux monstres, c'étaient tout bonnement les représentants d'une vingtaine des races vivantes qui partagent avec l'homme l'air du ciel et les fruits de la terre, dépouillés par la curiosité humaine, qui de leur poil, qui de leurs plumes, et tous de la chair qui en était revêtue.

« Mais cet homme!... murmura Charles, encore pâle et incertain, en désignant le cadavre.

— C'est ici la salle des mystères de la mort : c'est l'amphithéâtre de dissection ! »

Ils y revinrent plus d'une fois rire au souvenir du sabbat et entendre de graves dissertations sur les secrets que Dieu a cachés dans les profondeurs de nos viscères et dans les ressorts de la charpente humaine.

Ils grandirent ensemble, et, à mesure que leurs inclinations divergaient davantage, les liens de leur affection mutuelle se resserraient au lieu de se détendre.

La différence des caractères est rarement un obstacle à l'amitié ou à l'amour : celle des goûts le devient plus communément, et refroidit bien souvent ces chaudes tendresses d'enfance, qui semblaient devoir associer deux êtres pour toute la durée de leur existence.

Il n'en fut pas ainsi à leur égard, malgré les oppositions saillantes qui se dessinaient chaque jour plus fortement entre eux.

Jacob, sans être dépourvu d'une certaine vivacité extérieure, avait cette égalité d'humeur, cet esprit d'ordre, ce labeur soutenu très-communs dans cette Hollande qu'il prisait si peu, et qui distinguent d'ordinaire les hommes nés avec l'aptitude aux sciences exactes.

Charles, au contraire, tantôt se laissait aller à une mélancolie profonde, ennemie de toute application et de toute distraction du dehors, tantôt tourmentait, sans nulle fatigue apparente, toutes ses facultés physiques et intellectuelles par les exercices les plus violents du corps et de l'esprit. Tout en lui se faisait par éclairs, par inspiration, par spontanéité, et pourtant il était capable parfois d'une tension d'esprit assez tenace et assez persévérante pour creuser à fond là où les difficultés avaient été assez ardues pour faire reculer les élèves les plus studieux.

La plupart des sciences dont les enseignements l'assiégeaient, cantonnée qu'était chacune d'elles dans une des salles de l'Académie, offrirent peu d'attrait à son imagination.

Son penchant aux méditations religieuses l'avait poussé d'abord vers le cours de théologie, dont le grand nom, inscrit en lettres d'or sur un panneau de marbre, avait fasciné ses yeux d'un saint respect; mais, avant la fin de la troisième leçon, il avait pris la fuite devant les lourds arguments et les minces arguties du révérend docteur gomariste Van Blokker ou Blokkerius.

Le Digeste et les Pandectes ne furent pas plus heureux, non plus que la faculté de médecine, au grand regret de Jacob Renetz, qui eût voulu communiquer à son ami quelque chose de l'ardeur qui l'entraînait vers cette noble science, consolatrice de l'humanité.

Souvent ils allaient ensemble s'accouder debout sur les pupitres dressés à l'usage des lecteurs, au sein de la bibliothèque; mais, tandis que Jacob fouillait Grecs et Latins et commençait à pénétrer hardiment dans les régions inconnues d'Hippocrate et de Galien, Charles s'en retournait avec passion s'enivrer aux sources de sa langue maternelle : il dévorait les poëtes, les chroniqueurs, les historiens français qu'il découvrait çà et là exilés et perdus dans les cases de cette région étrangère, ou bien les faits et gestes en hollandais du prince Maurice de Nassau et les relations de la guerre des Gueux.

Alors sa tête s'échauffait, sa poitrine se soulevait, des sons confus s'exhalaient de sa gorge. Il sortait, il allait errer aux bords du Rhin, seul, oubliant tout ce qui l'entourait, ne voyant et n'entendant que les récits infinis de siéges et de batailles qu'il se faisait à lui-même, et qui, de simples narrations, devenaient bientôt pour lui des réalités vivantes, enflammées, foudroyantes. Il ne s'éveillait souvent qu'au moment où, poussant un cri sauvage, il se ruait à l'escalade, les deux poings armés de pistolets imaginaires.

D'après de tels penchants, il est facile de deviner l'emploi de ses heures de récréations.

La vaste pièce qui servait à la fois de salle d'armes et de manége était le théâtre ordinaire de ses plaisirs. Tout enfant encore, il accourait se mêler aux assauts que se livraient les plus âgés d'entre les étudiants, maniant avec grâce le court braquemart ou l'épée de rencontre, soulevant avec effort des deux mains le lourd espadon qu'il pouvait à peine lever par-dessus sa tête, et ferraillant avec une impétuosité et un sang-froid dont la réunion si rare à tout âge lui avait valu l'estime et l'affection des *grands*, émerveillés de sa gentillesse.

A seize ans, mynheer Charles, ou le jeune Français, comme on l'appelait, était en grande réputation parmi tous les élèves, et passait pour l'une des meilleures lames et l'un des plus habiles écuyers

de l'Académie. Il savait diriger du genou un bouillant coursier sans user du mords ni de l'éperon, s'élancer d'un bond en selle à droite, à gauche, au trot, au galop, s'enlever et se suspendre en l'air en s'appuyant d'une seule main sur le pommeau, et, tournant ainsi horizontalement sur lui-même, se retrouver lestement sur le dos de l'animal docile.

La liaison des deux jeunes gens avait eu cela d'utile pour tous deux que Charles, dans la société de Jacob, avait pris nécessairement plus de teinture des langues anciennes et des sciences positives qu'il n'eût jamais fait seul, et que Jacob, de son côté, avait appris à étudier les poëtes, à lancer au but une balle avec le mail, à enfourcher élégamment un cheval, à faire des armes et à jouer du bâton très-passablement, par complaisance pour son camarade.

Les jours de congé, ils aimaient à se promener dans le parc qui s'étendait sur les flancs de la colline dont le sommet est couronné par l'enceinte circulaire du château fort de Leyde, sorte d'énorme pâté de murailles surmonté d'une plate-forme gazonneuse où s'élèvent de grands ormes.

Un soir, on venait de recevoir la nouvelle de la grande bataille de Nordlingen, où l'illustre comte de Mercy, général en chef des armées impériale et bavaroise, avait été défait et tué par le duc d'Enghien et le vicomte de Turenne. Charles, l'œil étincelant, entraîna son ami en criant : « Viens au château ! »

Ils grimpèrent sur l'esplanade d'où l'on dominait au loin la ville, le cours du Rhin, l'entrée de la mer de Haarlem au nord, et au sud les plaines humides entre le Rhin et la Meuse.

« Regarde au midi, s'écria Charles, regarde, Jacob ! Par delà ces fleuves, ces marais, ces canaux, c'est la France ! mon cher pays, dont on m'arracha tout petit enfant, mais que je n'ai pas oublié, et que j'irai revoir un jour ! Hélas ! c'est ma seule mère, la France ! je ne veux pas vivre et mourir loin d'elle. Oh ! si tu savais comme mon cœur bat de joie et d'orgueil quand j'entends dire : « Les Français « ont gagné la grande bataille ! ils parcourent l'Allemagne en vain- « queurs ! » J'irai les joindre, vois-tu. Je serai soldat, moi : vive la guerre ! Il faut que tu y viennes aussi, Jacob. Nous servirons dans la même compagnie ; nous deviendrons anspessades, caporaux, sergents, et un jour capitaines ensemble !

— Tu sais bien que je veux être médecin, et non pas soldat.

— Eh bien ! n'y a-t-il pas des médecins dans l'armée, pour achever ceux que les soldats ont entamés ? Nous verrons qui de nous deux en tuera le plus, si tu m'y suis. »

Jacob, blessé dans ses affections, détourna la tête, à ces plaisanteries sacriléges.

Ils se turent tous deux un moment : une pensée douloureuse avait saisi Charles.

« Ah ! dit-il avec amertume, celui qui s'est emparé de moi depuis tant d'années trouvera peut-être encore moyen de me fermer la route aux premiers pas, si tel n'est pas le but auquel il me destine. Fatale et mystérieuse destinée ! Être à la merci d'un homme, d'un inconnu, moi qui me sens fait pour n'obéir qu'à Dieu et à moi-même sur la terre ! D'ailleurs, tous ces généraux, ces officiers, ces brillants gentilshommes, voudront-ils de moi sous leurs cornettes? S'ils me reçoivent comme soldat, ils me tiendront toute ma vie courbé sous le mousquet. Ah ! Jacob ! je suis bien malheureux ! »

Et des larmes de rage et de douleur tombaient des yeux ardents du jeune homme.

Le bon Jacob n'avait plus de rancune : il serra la main de son ami.

« Mais tu es fou de te désespérer ! Quand tu serais sans nom et sans famille, tu ne t'en élèveras pas moins comme ont fait tant d'autres ! Dans les grandes guerres qui agitent l'Europe aujourd'hui, on a un trop pressant besoin de gens de cœur pour exiger d'eux la preuve de leurs quartiers de noblesse avant de leur mettre l'épée au poing. »

Ils s'en retournèrent, causant avec une apparente tranquillité ; mais le feu était aux poudres ! Les germes des passions énergiques, qui fermentaient dès longtemps dans le sein de Charles étaient éclos maintenant. Ils avaient un but et une direction.

VI.

Peu de temps après cette conversation, comme ils rentraient de l'Académie, ils virent de loin sortir de chez M. Potenicq une espèce d'officier, couvert d'un riche manteau de velours nacarat et d'un chapeau à plumes.

Mme Potenicq était dans la salle à manger, s'occupant à dresser la table ; mais, chose tout à fait inusitée et alarmante, une pensée quelconque semblait la poursuivre à travers les détails du ménage. Elle avait laissé deux couverts, poussés sans doute par quelque secrète affection l'un pour l'autre, diminuer de plus de ceux pouces l'intervalle invariable qui les séparait d'ordinaire, et

deux autres, par compensation, s'écarter dans la même proportion. Elle secouait la tête de temps à autre, murmurant des mots sans suite, tels que : « C'est singulier ! Oui, vraiment ! Qu'est donc cela ? » Et autres exclamations analogues.

« Eh bien ! maman, dit Charles (car la bonne femme, privée de postérité issue de son sein, aimait à être appelée de ce nom par ses deux pupilles), eh bien ! vous recevez de belles visites en notre absence, à ce qu'il me paraît, des chapeaux à panaches, des capes de velours ! Mais, vous avez l'air tout ému ! Est-ce le beau cavalier qui a produit cette impression sur vous ?

— Taisez-vous, enfant, répondit Mme Potenicq. Il s'agit bien de toutes vos folies ! C'est pour vous qu'il est venu, ce gentilhomme de malheur, et, si je suis émue, c'est d'inquiétude sur votre compte !

— Comment ? pour moi ? Et que me peut-il vouloir ?

— Il voulait vous emmener.

— Et où cela ?

— Où ? le bon Dieu le sait ; mais non pas moi. Quand il est arrivé, M. Potenicq était sorti. Il m'a demandé d'abord si nous n'avions pas ici en pension un jeune Français, étudiant de l'Académie. Moi, je lui ai dit que oui, sans penser à mal. Alors il m'a fait une foule de questions sur votre compte ; puis il m'a déclaré qu'il vous venait querir de la part des personnes qui ont autorité sur vous. Moi, je ne savais que répondre, comme vous pensez bien, quand M. Potenicq est revenu. Le gentilhomme étranger lui renouvela son dire, et demanda à vous voir sur-le-champ ; mais M. Potenicq, qui est un homme prudent et entendu dans les affaires, et qui ne fait rien sans avoir toutes ses sûretés, le pria d'exhiber, avant toutes choses, une autorisation écrite de M. de..... du gentilhomme qui vous a confié à sa garde. L'étranger a battu la campagne : il a dit qu'il était le frère de votre.... tuteur ; que d'ailleurs celui-ci ne tenait ses droits que des mêmes personnes au nom desquelles il vous réclamait ; que sais-je, moi ! Mais tout cela n'a servi à rien, et M. Potenicq l'a éconduit, malgré tous ses grands cris et ses protestations, en disant, comme de raison, qu'il ne vous connaissait de protecteur que celui qui paye votre pension, et que qui que ce soit ne vous aurait sans une lettre de lui avec sa signature bien authentique. Il s'en est allé enfin, mais murmurant je ne sais quoi entre ses dents, et faisant bien la mine la plus maussade que j'aie vue de ma vie !

— Qui peut être cet homme ? dit Charles, la tête penchée sur sa poitrine et se parlant à lui-même comme s'il se fût cru seul

Cet incident me présage-t-il du nouveau ? Verrai-je enfin se lever quelques-uns des voiles qui me dérobent à moi-même le secret de ma fatale existence ? »

Une vive inquiétude se peignait sur les traits de Jacob : il n'y avait point de crainte dans les plis du front de son ami. Le sentiment que reflétait le visage soucieux de Charles était plutôt cette attente avide et anxieuse qui nous fait appeler à tout prix, même au prix du malheur, une péripétie dans notre situation. Les yeux levés au plafond, les bras croisés, les lèvres serrées, il tendait toutes les fibres de son cerveau pour renouer la chaîne des temps dont les anneaux s'étaient mêlés dans sa mémoire, pour réunir et coordonner des circonstances éparses, à demi effacées, et qui reparaissaient successivement à l'appel de son souvenir. Son regard fixe semblait contempler des tableaux visibles pour lui seul.

Il se frappa le front.

« Il faut que je voie cet homme ! Il le faut !

— Y pensez-vous, mynheer Charles ? dit Mme Potenicq. Mais savez-vous ce qu'il vous veut ? Il a peut-être de très-mauvaises intentions. N'allez pas chercher à le rencontrer, au nom du ciel ! Si je vous en croyais l'intention, j'engagerais mon mari à vous empêcher de sortir....

— Avez-vous peur qu'il ne me prenne sous son manteau, en allant ou en revenant de l'Académie ? Je n'ai plus six ans, aujourd'hui, Slapperloot ! et je vous puis assurer qu'on aurait quelque peine à se passer de mon consentement pour m'emmener. Ce monsieur n'a sans doute pas ici un régiment de cavalerie à ses ordres !

— Quelle tête ! » dit lamentablement la pauvre Mme Potenicq.

Les graves remontrances de son digne époux n'eurent pas plus de succès. Charles mit pour condition, à sa promesse de ne point faire de démarches pour retrouver l'étranger, la révélation de tout ce que mynheer Potenicq savait sur lui et sur son protecteur. Le traité ne fut point accepté, et on l'enferma sous clef dans sa chambre.

Il se tint tranquille le soir et la journée du lendemain. A l'heure du dîner, Jacob Renetz entra tout effaré dans la prison temporaire de son camarade.

« J'ai vu l'homme !

— Vrai ? dit Charles en se levant d'un bond.

— Oui. M. Potenicq fait sagement de veiller sur toi. Il faut que ce gentilhomme, cet officier, ce suppôt de Satan, pour mieux dire, ait un grand intérêt à s'assurer de ta personne ! Il en veut peut-être à ta vie ! »

Et il frémissait.

« Mais que t'a-t-il dit ? que t'a-t-il fait enfin ?

— Il m'a d'abord pris pour toi, à ce qu'il paraît. Il m'a tout à coup accosté dans la rue, en m'appelant monsieur Charles. Puis, quand je luis eus fait connaître sa méprise, il s'enquit de toi, de tes habitudes, de tes goûts, parla de notre amitié, comme s'il nous eût connus tous deux de longue date, assura qu'il ne voulait que ton bien, qu'il t'était tout dévoué, m'engagea à te déterminer à le suivre en France, et, voyant que j'hésitais et que je le regardais avec défiance, car ses paroles dorées ne faisaient que fortifier la mauvaise opinion que j'avais conçue tout d'abord, il crut couronner toute son éloquence par une irrésistible péroraison. Devine ! Oh ! non, tu n'y arriveras jamais.... un argument à la Philippe.... en m'offrant 600 ryders d'argent, si je te pouvais décider à te livrer à lui.

— Ah ! il m'estime 600 ryders ! C'est beaucoup pour un pauvre orphelin dont on paye la pension par charité ! Oui, c'est beaucoup ! Pourtant, Jacob, je crois en vérité valoir encore davantage ! »

Et son regard étincelait de fierté et de foi en lui-même.

« Mais quelle mine avait cet homme ? demanda-t-il d'un air pensif.

— Oh ! celle d'un mauvais compagnon, d'un franc capitaine de bandouliers. Une tournure effrontée, débraillée, sous ses beaux habits !

— Bah ! tu l'auras jugé avec prévention, le pauvre homme. Je parierais, moi, qu'il est des plus galamment tournés, d'après ce que j'en ai entrevu avant-hier. Eh ! à propos, que lui as-tu répondu ?

— Comment me fais-tu une pareille question ? Je l'ai repoussé avec toute l'indignation qu'il méritait, en le menaçant de le dénoncer aux magistrats comme voulant détourner frauduleusement un pupille de chez son tuteur.

— Eh ! tu as eu tort ! Tu as agi en véritable enfant ! Rejeter son offre avec mépris, à la bonne heure ! mais cette menace ne signifie rien. Il fallait lui dire que c'était à moi seul à lui répondre sans instigation étrangère. Est-ce que j'ai un tuteur, moi ? L'homme qui me fait élever ici ne m'a fait jamais connaître la nature de ses droits sur ma personne ; et.... je doute, à vrai dire, qu'il en ait aucuns. Je ne lui dois point d'obéissance.

— Mais, si l'on te fait un mystère de ta naissance, c'est sans doute par nécessité ; car tu ne saurais douter des bonnes intentions de ton protecteur, tandis que celui-ci m'a tout l'air de

vouloir t'entraîner dans quelque piége diabolique. Il y a là-dessous un effrayant secret, que nous connaîtrons sans doute un jour. Mais, au nom du ciel, de la prudence ! »

Le bon Jacob s'épuisa toute la soirée en semblables conseils et remontrances, et, Charles ne répondant plus, il espéra l'avoir convaincu.

Le lendemain matin, quand on alla porter au jeune obstiné son déjeuner habituel, on trouva sa fenêtre ouverte, et les draps noués au balcon et flottant au vent. Le prisonnier avait disparu.

Lorsque Charles eut achevé sa périlleuse descente, il s'arrêta un instant, dans l'attitude d'un jeune cerf qui vient de franchir la muraille du parc où on le retenait captif : il jeta un coup d'œil rapide autour de lui, tendant le cou et aspirant, pour ainsi dire, les sons d'une oreille inquiète; puis, assuré que personne ne s'était aperçu de son évasion, il prit légèrement sa course et se mit à errer par la ville, entrant dans toutes les hôtelleries et s'informant partout du quidam, qu'il dépeignait de son mieux.

A la fin, l'hôte d'un cabaret assez peu fréquenté crut reconnaître, aux indications du jeune homme, un voyageur français qu'il hébergeait depuis quelques jours. L'étranger était sorti; mais on l'avait vu se diriger vers l'endroit où la jonction des divers canaux qui partagent la ville forme le bras du fleuve que reçoit la mer quelques lieues plus loin.

Charles y courut.

Comme il arrivait sur la grève, il aperçut une barque amarrée au rivage. Plusieurs hommes, qu'à cette distance on n'eût su dire soldats ou matelots, causaient, de la barque, avec un gentilhomme debout sur la rive.

Charles le reconnut sur-le-champ pour le cavalier au beau manteau : il s'approcha en toute hâte; mais, dans ce moment, l'inconnu s'éloigna de la barque, tournant le dos à notre héros.

Charles se mit à sa poursuite. Comme il l'atteignait presque, ne pouvant plus contenir les sentiments qui bouleversaient son âme, un cri involontaire lui échappa.

« Est-ce vous, monsieur de Préfontaine le fils ? »

L'inconnu tressaillit et se retourna vivement.

Son regard se baissa un instant, avec une sorte de malaise, devant l'œil perçant qui semblait interroger tous ses traits ; mais cet embarras fit bientôt place à l'expression d'une vive joie.

« Ce n'est pas lui ! murmura Charles en secouant la tête et la laissant retomber sur sa poitrine avec accablement ; ce n'est pas lui !

— Vous êtes monsieur Charles? dit l'étranger en le considérant à son tour avec curiosité.

— Oui. Mais puisque vous n'êtes pas monsieur de Préfontaine le fils, qui donc êtes-vous pour vous attacher ainsi à mes pas? Que me voulez-vous? Vais-je enfin savoir qui je suis? Apprenez-le moi, à tel prix que ce soit. Je le veux.

— Cela n'est pas en mon pouvoir; mais je vous veux rendre un service plus essentiel que ne serait la révélation de ce secret. Je vous veux arracher à l'obscure destinée qui vous attend ici. Je suis envoyé par des gens qui prennent intérêt à votre avancement dans le monde. Suivez-moi en France : c'est là que leur bonne volonté pour vous pourra devenir efficace. Si par hasard une vie aventureuse, agitée, se trouve être de votre goût, eh bien! nous n'irons pas jusqu'en France : je vous fournis une pacotille, je vous recommande à quelque capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, et vous allez, pardieu, amasser par là des lacs de roupies et des monceaux de diamants, comme tant d'autres! Que préférez-vous? »

Charles ne répondait pas, mais il semblait réfléchir profondément, et son regard avait repris cette fixité embarrassante qui avait déjà déconcerté l'inconnu.

Cependant celui-ci, croyant l'avoir au moins ébranlé, redoubla ses instances.

« Que deviendriez-vous ici? êtes-vous fait pour mener la vie de comptoir, au milieu de ballots d'épicerie? Jeune homme, quand on est taillé comme vous, mieux vaudrait avoir au poing des pistolets de flibustier qu'une aune de marchand. Oui, de flibustier, ma foi, puisque le mot en est lâché. Cordieu! c'est là une belle carrière! Les quadruples du roi d'Espagne se gagnent plus vite et plus aisément que les roupies des Indes dont je vous parlais tout à l'heure, et vivent les filles des îles, à la peau brûlée du soleil! Hein! vous rougissez? Ventrebleu! à votre âge je n'eusse rougi pour si peu, à moins que ce ne fût comme un jeune coq, de plaisir! »

Mais il se trompait sans doute sur le sentiment auquel il attribuait la rougeur de Charles; car en même temps un éclair avait jailli de l'œil pensif du jeune homme, tout à fait inattentif aux paroles de son interlocuteur.

« Je ne vous suivrai pas, dit Charles d'une voix sourde et comprimée.

— Mille diables! et pourquoi cela? Ah! je sais! vous avez un camarade, vous y tenez : cela se conçoit; eh bien! cordieu, qu'il vienne avec vous! Je le lui ai déjà proposé; il ne m'a répondu que

des billevesées. Partons toujours, je laisserai ici quelqu'un qui l'amènera nous rejoindre.

— Je ne vous suivrai pas, reprit l'orphelin avec force.

— Et quelle raison m'en donnerez-vous, obstiné que vous êtes ? que faut-il faire pour que vous preniez confiance en moi ?

— Quoique vous fassiez, je ne me fierai point à vous, capitaine ! »

Tout en discourant, ils avaient rétrogradé jusqu'à quelques pas de la barque. L'étranger rougit à son tour, mais d'étonnement et de colère. A ces dures paroles, rendues plus dures encore par l'accent qui les accompagnait, il jeta un coup d'œil sur l'esquif et sur l'équipage aussi immobiles l'un que l'autre, et, saisissant Charles par le bras :

« Monsieur, s'écria-t-il, que signifie ceci ? Êtes-vous un enfant ou un homme, et sentez-vous la portée de ce que vous venez de me dire ?

— J'ai tort, en effet, monsieur le capitaine, et c'est ingratitude à moi de si mal reconnaître le changement avantageux qui s'est opéré en vous. Vous n'avez pas toujours daigné employer ainsi à mon égard les formes persuasives. »

L'étranger fit un mouvement qui n'échappa point au jeune homme, et ce fut d'une voix moins assurée qu'il répliqua : « Que diable entendez-vous par là ?

— N'affectez pas de ne point me comprendre : c'est inutile, car je vous connais ; c'est vous qui m'avez enlevé des mains de l'homme à qui on m'avait confié, et qui a eu la faiblesse de se rendre votre complice ; c'est vous qui êtes l'agent de mes persécuteurs. Après m'avoir arraché à mon pays, à ceux qui m'aimaient sans doute et qui veillaient sur moi, que vous reste-t-il à me ravir aujourd'hui ? ma vie ? Prends-la donc, si tu peux ! »

Sa main droite fit sauter les boutons de son pourpoint et saisit rapidement un objet que le capitaine n'eut pas le temps de distinguer ; mais, au même instant, du large haut-de-chausse de Charles jaillit la lame étincelante d'un couteau de chasse.

« Au nom du diable ! êtes-vous fou ? s'écria l'officier en reculant brusquement. Si l'on avait eu les desseins que vous supposez, n'eût-il pas été bien plus simple de les mettre à exécution la première fois que l'on vous a tenu ? Ce n'eût pas été la peine de vous laisser grandir ! Je vous jure que vos vrais amis sont ceux qui vous ont repris à ce vieux coquin de Préfontaine : c'était le seul moyen d'empêcher que vous ne fussiez la cause des plus grands malheurs ! Çà, viendrez-vous, et finirons-nous tout ce caquetage ? »

Et il voulut s'approcher pour l'entraîner; mais l'autre lui tenait toujours la pointe au visage, et le dévorait de son regard d'aiglon irrité.

« Puisque vous m'y forcez, tant pis pour vous! » dit l'officier : et il donna un coup de sifflet.

A ce signal, quatre matelots armés sautèrent hors de la barque, et, gravissant sur l'escarpement de la rive, ils environnèrent à l'instant le jeune homme.

Il se vit perdu, et ne craignit point : il avait peu de sujet de tenir à la vie; il prit une résolution désespérée, et fondit en furieux sur l'étranger.

Celui-ci rompit, en se contentant de parer avec sa rapière les estocades forcenées qui pleuvaient sur lui. Il ne s'attendait pas à avoir affaire à si forte partie, et n'eût pu jouer longtemps ce jeu, car la pointe du coutelas avait déjà effleuré sa poitrine, lorsque Charles fit un faux pas et tomba en arrière : un des matelots lui avait jeté un bout de corde entre les jambes; il s'y était embarrassé et avait perdu l'équilibre.

Ils se précipitèrent tous sur lui. Il se sentit arracher son arme, et saisir les bras et les jambes sans avoir le temps de résister : « A la barque, à la barque, et au large! » cria le chef des ravisseurs.

Mais, dans ce moment, l'un des hommes qui tenaient Charles reçut un si rude coup de bâton sur l'occiput, qu'il chancela, voulut se raccrocher à son prisonnier et l'entraîna dans sa chute, la surprise et la secousse ayant fait lâcher prise aux trois autres.

C'était Jacob qui s'annonçait ainsi.

Charles s'était déjà débarrassé de l'homme tombé sur lui, lui avait enlevé son court sabre de marin et s'était relevé avec un cri terrible en reconnaissant celui qui venait le défendre.

« Encore ce petit maraud! » s'écria l'officier qui l'avait reconnu aussi; et il se rua sur Jacob, en vomissant des imprécations, tandis que les matelots cherchaient de nouveau à s'emparer de Charles.

Mais le sabre et le bâton se protégeaient réciproquement, l'un décrivant tantôt des ellipses capricieuses, tantôt des cercles dont l'autre semblait allonger sans cesse le diamètre menaçant : il n'était pas facile d'approcher les deux adroits champions qui maniaient ces armes redoutables et qui gagnaient du terrain dans leur retraite vers la ville, poussant de temps en temps de grands cris pour s'encourager et pour appeler du secours.

Cependant chaque instant qui prolongeait ce combat inégal diminuait les chances de succès des courageux enfants; l'haleine com-

mençait à leur manquer, leurs bras se lassaient; ils prévoyaient l'instant où les armes échapperaient à leurs mains roidies.

Comme ils commençaient à sentir leur position désespérée, un mouvement d'hésitation se manifesta parmi leurs adversaires.

« Sus donc! cria l'officier. Qui vous arrête? ne voyez-vous pas comme ils soufflent d'ahan? ils n'en peuvent mais : ils sont à nous! »

Les matelots n'avancèrent pas et s'entre-regardèrent avec inquiétude.

Des clameurs se faisaient entendre à quelque distance; Charles tourna la tête et vit des pêcheurs accourir armés de leurs avirons; des nacelles semblaient se disposer à cerner la barque des ravisseurs.

Toutes les exhortations furent inutiles : les matelots prirent la fuite, et force fut à leur instigateur de les suivre, en maugréant le ciel et la terre.

Les deux amis les virent se jeter tous cinq dans la barque, qui prit le large, poursuivie par les cris et les injures des pêcheurs.

« Mon bon Jacob! » s'écria Charles en serrant dans ses bras son libérateur.

L'autre ne parlait pas; mais de grosses larmes roulaient sur ses joues.

« Mais comment as-tu pu me découvrir? qui t'a enseigné de quel côté je m'étais dirigé?

— Le cours a été terminé de bonne heure ce matin. A mon retour, j'ai trouvé Mme Potenicq dans une vive agitation, M. Potenicq se promenant à grands pas dans la salle à manger, ce qui ne lui était pas arrivé une seule fois depuis douze ans que j'habite chez lui! Lorsque j'appris la cause de leur inquiétude, tu peux juger quelle dut être la mienne! Par bonheur, je me rappelai qu'hier, après mon entrevue avec l'homme, j'avais eu la curiosité de l'épier, et que je l'avais vu entrer dans la vieille auberge de l'Écu de Horn. C'est là que j'ai su qu'il était sorti de ce côté et que tu étais à sa recherche. Dieu soit loué! je suis arrivé à temps; un moment plus tard, mon pauvre Charles....

— Oui, un moment plus tard, ma foi, j'étais prisonnier aux mains des infidèles! Je voudrais bien savoir ce que ces gens-là auraient fait de moi. »

Nous épargnerons au lecteur la grande colère de M. Potenicq et les piteuses exclamations de son épouse : qu'il suffise de savoir que Charles n'en fut à l'avenir ni plus ni moins mauvaise tête que par le passé; cette aventure lui valut un redoublement de cette sorte

d'agitation fiévreuse qui s'était emparée de lui depuis quelque temps : chaque soir il semblait triste et désappointé de ce que rien d'extraordinaire n'était arrivé dans la journée.

La semaine suivante, un jour que les deux amis s'en revenaient de l'Académie, ils apprirent qu'un sergent de la compagnie du protecteur de Charles s'était présenté chez M. Potenicq, en réclamant le jeune homme au nom de son capitaine; mais que, comme il n'avait pu justifier d'aucune autorisation, le fidèle dépositaire l'avait assez rudement mis à la porte.

Peu de temps après, M. Potenicq reçut une visite d'une toute autre espèce : un cavalier de la plus haute apparence, vêtu à la dernière mode de Paris, lui vint demander un entretien particulier. Ils restèrent enfermés plus d'une heure dans l'arrière-magasin du mercier; quand ils sortirent, le Français fronçait le sourcil et paraissait éminemment contrarié. M. Potenicq le reconduisit jusqu'à la porte de la rue, avec les révérences les plus civiles qu'on lui eût vu faire de sa vie, et cependant ils ne se séparèrent sans doute pas tout à fait contents l'un de l'autre, car les dernières paroles du gentilhomme furent :

« Est-ce bien là votre dernier mot? Prenez garde d'avoir à vous repentir de votre entêtement! »

Et celles de M. Potenicq :

« Mynheer, Walther Potenicq et tout ce qu'il possède sont au service de Votre Seigneurie; mais, quant à ce que vous me demandez, fût-ce Sa Majesté le roi de France qui eût pris la peine de se transporter en personne dans ma pauvre demeure à cet effet, je lui répondrais comme à vous : impossible! Autant vaudrait me proposer de jeter au feu mon grand livre ! »

L'étranger fit un geste de colère et partit.

M. Potenicq rentra tout soucieux dans la salle à manger, où étaient sa femme et les deux jeunes gens.

« Hum! murmurait-il, il prend bien son temps; aujourd'hui même j'ai reçu une lettre de l'*autre* qui me défend de remettre l'enfant à qui que ce soit au monde.

— Hein? c'est de moi qu'il s'agit? dit Charles en se levant impétueusement.

— Qu'est-ce que c'est, mynheer, qu'est-ce que c'est? Vous êtes bien curieux! Eh bien, oui, c'est de vous qu'il s'agit. Que maudit soit le jour où je me suis chargé de la garde d'un enfant qui devait apporter tant de tracas dans ma paisible maison! Mieux vaudrait avoir sur les bras la conduite de dix pucelles. Savez-vous quel est ce beau cavalier? Rien moins que le comte d'Estrades, le chargé

d'affaires de France à La Haye, qui venait aussi pour vous retirer d'entre mes mains. Voilà bien du monde, et du plus haut, en mouvement pour ce coquebin ! Il faut vraiment que vous soyez un personnage d'importance, mon maître ! Mais, que vous soyez ce que le diable voudra, plaise à Dieu que l'on me débarrasse bientôt de votre personne ; car je crois, si cela dure, que j'en deviendrai fou, et ce ne sera pas vous, jeune homme, qui débiterez à ma place mon bois des Indes et mes clous de girofle, n'est-ce pas? »

Cette véhémente harangue, une des plus longues qu'eût jamais prononcées mynheer Potenicq, et dans laquelle il était tout à fait sorti de ses formes oratoires habituelles, eût vivement blessé, dans tout autre moment, la susceptibilité de Charles ; mais, tout occupé de la singulière apparition du comte d'Estrades, il avait à peine fait attention au reste du discours.

« Mais qui suis-je donc? s'écria le jeune homme avec un emportement qui tenait du désespoir ; oh ! par pitié, dites-le-moi, si vous le savez ; dites-le-moi ! Je vous en adjure par le saint nom de Dieu ! »

Il y avait quelque chose de si solennel dans l'accent du jeune Français et dans sa noble figure que M. Potenicq lui-même se sentit troublé et presque ému.

« Mais en vérité, mynheer Charles, je ne sais rien.... ou bien peu de chose sur votre compte. Si je vous ai caché jusqu'à présent ce que l'on m'a appris sur vous, c'est que cela n'eût servi qu'à troubler votre repos, sans vous donner en retour les moindres lumières sur votre famille ; votre imagination en eût travaillé davantage sans utilité pour vous.

— Nimporte, dites-moi tout, tout ce qu'on vous a révélé.

— Tout ce que je sais, c'est que l'honneur et la tranquillité d'une grande maison sont attachés au mystère qu'on fait de votre existence. Comprenez-vous ? Votre naissance ne peut et ne pourra jamais se révéler. Du reste, on n'a jugé à propos de m'apprendre ni les noms ni les circonstances.

— Jamais, murmura Charles ; » et son front retomba sur ses mains.

Il resta quelque temps accablé ; mais une nouvelle idée le saisit, et il secoua la tête d'un air de doute.

« Il ne vous a pas dit mon nom de famille ; mais vous a-t-il dit au moins qu'on ne m'a pas toujours appelé Charles?

— Non, et je n'ai que faire de le savoir : plus j'en saurai sur cette malheureuse affaire, plus cela me vaudra de tracasseries et d'inquiétudes.

— Oh ! quand vous sauriez qu'on me nommait autrefois Tan-

crède, cela ne vous mettrait pas sur la voie du reste plus que moi.

— Tancrède! dit Jacob avec surprise, on t'appelait Tancrède? C'est donc toi qu'on cherchait dernièrement sous ce nom? »

Charles tressaillit.

« Et qui me cherchait? où? comment?

— La veille de notre grande aventure, un homme s'enquérait de tout le monde, à l'Académie, s'il n'y avait point parmi les élèves un jeune Français du nom de Tancrède. L'âge, la couleur des yeux et des cheveux, tout le portrait qu'il en faisait te ressemblait au mieux, excepté la chevelure, qu'il disait blond cendré, et qui tire un peu sur le châtain chez toi.

— J'étais tout à fait blond dans mon enfance : c'est bien moi. Mais qu'était-ce que cet homme? quelle tournure? quel extérieur?

— Pire que l'autre : une énorme moustache noire cachant sa bouche, une perruque rousse tombant sur ses yeux comme les crins d'un taureau, une large trace rouge, une sorte de cicatrice toute saignante partageant la face du nez au menton! De ces gens à mettre au pilori, rien que sur la montre! »

Charles ne répliqua pas : cette réponse semblait l'avoir profondément affligé. Ce nom de Tancrède se rattachait dans sa pensée à je ne sais quel vague espoir. Devait-il être réduit à ne voir dans celui qui le cherchait sous ce nom qu'un vil oppresseur de plus?

« Ah! dit le malheureux jeune homme, s'il est une Providence, comme la voix de tous les hommes et celle de la nature entière l'attestent, sans doute sa justice nous attend à l'entrée d'un autre monde; mais celui-ci n'est pas de son domaine! Qu'ai-je fait, moi, dans mon innocence, pour être jeté sur cette terre comme une énigme vivante, ignorée de moi-même et connue seulement de mes persécuteurs? Si du moins ils m'avaient épargné cette douloureuse existence, s'ils avaient arraché la jeune plante avant qu'elle eût pris racine dans la vie! Mais non, ils n'ont su jusqu'à présent être cruels qu'à demi : ils ont pris soin de mon éducation, et pourquoi? quel est leur but? Ah! qu'ils me tuent ou qu'ils me tirent enfin de ces anxiétés dévorantes de chaque jour, de chaque heure! Mon Dieu! je vous en conjure, faites que mon sort se dévoile enfin! Je vous le demande à tout prix, fût-ce au prix de la mort. »

Comme il achevait ces sombres paroles, on heurta violemment à la porte.

Le commis de bureau de M. Poténicq introduisit un homme de bonne mine et d'une physionomie grave, vêtu à la française.

Le cœur de Charles battit avec force.

« Monsieur Potenicq, dit l'étranger, je vous invite et vous requiers, au besoin, de me remettre incontinent le jeune Tancrède, Français de naissance, élevé chez vous depuis quelques années.

— Oh! pour le coup, s'écria le digne mercier poussé à bout, ceci est trop fort! Il semble que tous les diables se donnent rendez-vous ici pour me faire perdre la tête.

— Ce n'est pas là mon intention, monsieur, et ma demande n'a rien qui doive agir sur votre cerveau d'une manière aussi pernicieuse que vous le craignez; au surplus, voici qui lèvera sans doute vos scrupules et dissipera vos inquiétudes. »

Et il lui remit un parchemin scellé du sceau de la maison de ville. C'était un ordre exprès des magistrats, enjoignant la remise immédiate au porteur du jeune homme y désigné.

M. Potenicq lut à haute voix, s'arrêtant pesamment sur chaque syllabe et faisant de temps à autre un signe de tête vertical, en signe d'assentiment respectueux.

Quand il eut fini, il rendit la missive municipale, et, s'inclinant plus profondément :

« Je vous demande pardon, mynheer, dit-il; j'avais été jusqu'ici harcelé par tant d'individus sans aveu ou sans mission, que mon premier jugement ne saurait m'être imputé à crime. Je me suis d'abord mis en tête que c'était encore comme ce comte d'Estrades....

— Le comte d'Estrades? dit l'étranger avec vivacité; comment! le comte d'Estrades vous l'a demandé aussi? et quand cela?

— Il y a peu d'instants. Vous avez failli vous rencontrer avec lui.

— Ah! vraiment! Ils n'auront pas de reproches à se faire : ils ont tout employé. M. le comte est serviable! rien ne lui coûte pour obliger ses amis. Dieu soit loué de ce que je n'ai perdu temps non plus qu'eux!

— Oh! quand vous auriez tardé, ils ne l'auraient pas eu davantage. Vous, c'est différent, vous êtes en règle. Cependant j'aurais souhaité que vous eussiez une lettre de son protecteur....

— Son.... protecteur!

— Oui, le capitaine qui paye sa pension.

— Ah! j'entends; mais ce n'est pas précisément de sa part que je viens.

— C'est ce que je vois. J'en suis fâché; mais le capitaine ne saurait m'en vouloir. Quiconque a l'honneur d'être bourgeois de Leyde doit obéissance à la loi et à mynheer le bourgmestre.

— Obéissance à la loi! s'écria Jacob Renetz désespéré. Si la loi vous ordonnait de livrer votre hôte, votre pupille au couteau d'un

assassin, obéiriez-vous encore? Eh bien! qui vous dit si ce cas n'est pas devant vous? qui vous dit qu'on ne veuille pas couronner par sa mort toutes les tentatives dirigées contre sa liberté? Et vous, madame, vous qui vous plaisiez à recevoir de lui le nom de mère, laisserez-vous aller à sa perte votre enfant adoptif? Si vous l'abandonnez tous, eh bien! je le défendrai, moi! Je l'ai déjà sauvé une fois, je le sauverai bien deux, en dépit de tous les bourgmestres du monde.

— C'est la loi, » dit M. Potenicq, sans qu'un muscle de son visage subît l'impulsion d'un autre sentiment que celui de l'obéissance passive.

Mme Potenicq poussait vers le ciel de douloureux *ik-klaag!* c'était là tout le secours qu'on en pouvait attendre. Charles, ou plutôt Tancrède, répondit affectueusement à l'étreinte pleine d'angoisse de Jacob; mais l'émotion qui agitait tous ses traits n'avait rien qui ressemblât à la crainte ou à la douleur.

« Le ciel m'envoie cette réponse que je lui demandais, mon bon Jacob; je l'en remercie. Console-toi : une solution, quelle qu'elle soit, vaut mieux pour moi que la continuation de l'état où je me trouvais.

— Mais où t'emmène-t-on? Que veut-on faire de toi?

— Jeune homme, dit tranquillement l'étranger, vos appréhensions sont aussi singulières que peu motivées, bien qu'elles fassent l'éloge de votre attachement pour votre ami. Regardez-moi en face. Me trouvez-vous l'air d'un coupe-jarret?

— Si vous n'avez pas de mauvais desseins envers Charles.... envers Tancrède, donnez-m'en la preuve en m'emmenant avec lui. »

M. Potenicq prévint la réponse de l'étranger, en mettant son *veto* absolu à cet arrangement.

« Vous êtes mon pupille, et vous devez vous soumettre à mon autorité, qui représente pour vous celle de la loi. Vous ne partirez pas. Quand vous serez majeur, vous agirez suivant votre bon plaisir; mais, en attendant, vous ne me quitterez pas.

— Je m'échapperai malgré vous. Je fuirai.

— Vous n'aurez pas dans votre poche un seul rixdale pour aller jusqu'à Rotterdam.

— Calmez-vous, jeune homme, dit l'étranger; votre ami vous donnera de ses nouvelles aussitôt son arrivée en France, et vous serez sans doute réunis un jour.

— Oui, oui, mon Jacob, nous nous retrouverons en France.... ou ailleurs, ajouta-t-il tout bas. Ah! c'est en France que je vais!

Voilà déjà un bonheur qui m'arrive.... quand ce serait pour y mourir. Quand partons-nous, monsieur?

— A l'instant, tout est prêt pour notre voyage. Nous nous embarquerons à Rotterdam, pour éviter de traverser le théâtre de la guerre. »

Les paquets de Tancrède furent bientôt prêts, grâce aux soins de Mme Potenicq, qui glissa dans une mallette six chemises de fine toile de Hollande qu'elle avait coupées de sa propre main à l'intention de son époux. Ce furent là ses adieux, accompagnés de recommandations itératives de se tenir toujours bien propre et de ménager son argent et ses chausses, si on lui en donnait de neuves par là.

M. Potenicq lui souhaita gravement toutes sortes de prospérités, et se remit à ses comptes de la journée.

Jacob ne souhaita rien, car il lui fut impossible de prononcer un seul mot. Les sanglots qu'il s'efforçait de contenir soulevaient convulsivement sa poitrine : il étouffait.

Au moment de quitter, sans doute pour toujours, le seuil de cette maison où il avait passé des années, sinon heureuses, du moins paisibles, où il avait trouvé un ami, un consolateur, le cœur faillit un instant à Tancrède : son énergie l'abandonna ; il fondit en larmes et se jeta de nouveau dans les bras de Jacob. Ils se tinrent un moment embrassés, mais déjà sa résolution était revenue : il serra une dernière fois la main de son fidèle camarade et s'élança sur les pas de son guide.

« Quand et où le secret me sera-t-il révélé? lui demanda-t-il d'une voix presque inintelligible.

— Bientôt ! à Paris. »

Pendant tout le cours de leur voyage, il fut traité par son conducteur avec de grands égards et une déférence singulière ; cependant il n'en put obtenir que la même réponse à toutes ses questions. Il apprit seulement que c'était lui dont la méchante mine avait si fort inquiété Jacob. Il s'était déguisé, pour éviter d'être reconnu par le gentilhomme qui avait tenté d'enlever Tancrède, et dont il savait la présence à Leyde. Tancrède dut prendre patience.

Oh ! qui pourrait dire quels tourbillons d'idées s'attiraient, se repoussaient, se heurtaient dans son cerveau, éclatantes ou sombres, dorées ou livides, idées tour à tour de gloire et d'opprobre, de deuil et de bonheur, de triomphe et de mort, tandis que le navire l'emportait sur cette mer qu'il avait traversée dix ans auparavant, pauvre petit enfant, triste et rêveur, s'en allant en exil pour la vie, qu'il repassait maintenant, jeune homme fier, ar-

dent, plein de force et d'avenir? Ce mystère fatal qui enveloppait ses premières années, pèse encore sur lui comme un voile de plomb : un peu de temps encore, le voile sera levé. A tel prix que ce soit! il l'a dit, il le répète à chaque heure, à chaque heure qui rapproche en fuyant cette heure terrible et souhaitée!

Ce fut un matin, à la pointe du jour, qu'ils entrèrent au port. Tancrède était sur le pont avec son compagnon. Un cri lui échappa :

« C'est ici! c'est ici! Je reconnais cette ville! C'est ici que l'on m'a embarqué autrefois!

— C'est Calais, c'est la France. »

LIVRE DEUXIÈME.

I.

Entre tant de rues de toutes formes et de toutes grandeurs qui viennent se perdre dans la longue et populeuse rue Saint-Antoine, comme autant de courants d'eau subalternes dans le lit bruyant d'un grand fleuve, il en est une, courte et droite, qu'au premier coup d'œil on pourrait croire sans issue, car un pavillon de médiocre hauteur en ferme l'extrémité. Cependant un regard plus attentif voit s'ouvrir sous ce pavillon trois arcades à travers deux desquelles on aperçoit des arbres, une statue équestre et des constructions semblables au bâtiment où est pratiqué le passage. Si par hasard vous mettez le pied sous cette voûte rougeâtre, au delà de cette porte mystérieuse vous vous trouvez introduit dans un autre monde : vous êtes dans une grande place solitaire qui semble n'avoir point d'échos pour les bruits de la rue tumultueuse que vous venez de quitter. L'arcade que vous avez franchie est la seule communication de cette place avec le Paris vivant et remuant qui s'agite du côté opposé du passage : les trois autres issues aboutissent à des rues silencieuses, à des quartiers peu fréquentés; deux seulement sont à ciel ouvert; la dernière, comme la première, se dérobe sous le cintre des arcades : il semble que l'architecte ait voulu cacher cette œuvre d'un autre âge à la foule dédaigneuse de nos jours ou réserver un spectacle singulier et inattendu au promeneur errant par la grande ville.

Cette place semble le centre d'une autre capitale, le spécimen d'un Paris qui n'est plus, le milieu d'un cercle dont la circonférence a disparu.

L'impression que produit l'aspect de la place Royale tient du rêve : l'œil d'un homme du dix-neuvième siècle ne peut s'habituer à ces quatre lignes de pavillons uniformes, intacts et purs de tout mélange de constructions modernes, et tels qu'ils apparurent le jour où la dernière pierre fut posée, où la première statue de Louis le Juste fut élevée sur son piédestal par ordre d'Armand du Plessis, cardinal duc de Richelieu, le 13 de septembre 1639.

Ce n'est pas que cette architecture ait rien qui séduise par l'élégance ou éblouisse par la hardiesse des formes : ces quatre galeries aux arcades surbaissées, aux pilastres doriques; ces doubles étages de briques percés de longues fenêtres, coupés à angle droit de pilastres pareils à ceux des arcades et de longues arêtes de pierres de taille; ces grands toits d'ardoise où d'étroits œils-de-bœufs alternent avec des baies au fronton triangulaire, tout cela est bien loin sans doute des sveltes faisceaux de colonnettes, des audacieuses ogives, des pignons aux profils gracieusement effilés, des lucarnes encadrées de trèfles à jour et de merveilleuses arabesques, précieux restes des jours de gloire que l'art ne reverra plus. C'est même inférieur, si l'on veut, à la magnificence sèchement imposante du grand roi, à la simplicité froide et noble des modernes : c'est un ensemble lourd comme les chevaux flamands des batailles de Van der Meulen, comme leurs cavaliers aux pourpoints de buffle, aux grandes escopettes, aux bottes immenses; mais cette pesanteur, ce goût équivoque ont un attrait d'originalité, un caractère qui manque à des édifices de plus haute renommée. Ces grands et sombres corridors, ces corps de logis bleus, rouges et blancs, ou plutôt grisâtres, remuent plus d'une pensée dans notre mémoire vide et insensible devant les splendeurs de la blanche rue de Rivoli. La place Royale n'est ni grecque, ni romaine, ni cosmopolite, ainsi que tant de chefs-d'œuvre auxquels rien ne manque que le cachet d'un siècle et d'un pays; elle est française, elle est de la première moitié du dix-septième siècle, et ne saurait être autre chose.

C'est à l'heure où tout est muet, où la lune dort sur le grand carré qu'enferme la grille de la place Royale, et adoucit les teintes tricolores des bâtiments, c'est alors qu'il faut aller s'adosser au pilier de quelque arcade : bientôt la vision vous presse de toutes parts, vous assiége irrésistiblement. La vue des rares bourgeois du Marais qui traversent de loin en loin les galeries semble une anomalie inexplicable : on dirait que ce sont des étrangers qui passent, et que les vrais habitants endormis vont tout à l'heure ouvrir leurs croisées et montrer aux vagues lueurs du soir leurs épaisses royales et leurs épaules moirées de rubans, ou bien leurs chevelures à la Ninon et leurs collets gaudronnés [1].

Car cette solitude redevient un moment, pour les yeux perçants de l'esprit, ce qu'elle fut dans les années lointaines que le temps a balayées sans retour, le séjour enchanté de la bonne compagnie,

1. On apprêtait alors les collets avec une sorte d'empois appelé gaudron.

le rendez-vous de toute une société splendide, remuante, spirituelle : les galeries se repeuplent de figures d'autrefois ; les noires fenêtres s'illuminent de clartés magiques, et derrière leurs châssis subitement éclairés s'agitent les ombres de toutes ces beautés dont les noms ont brillé dans les orages politiques comme dans les annales de la galanterie, dont les attraits furent aussi redoutables au pouvoir d'un ministre qu'au cœur d'un amant ; cette chambre, c'est celle de Marion de Lorme ; cet antique rideau cache peut-être aux yeux indiscrets Paul de Gondy aux pieds de Guémené ; regardez, c'est Pierre Corneille, le vieux Pierre, qui longe à pas lents la grille dorée, enveloppé dans son manteau de velours noir.

Quels noms ! quels souvenirs !

Ils ne sont pas les seuls qui s'éveillent dans ce lieu. Le Paris de Richelieu et de la Fronde repose là sur un autre Paris bien plus étrange et plus merveilleux : le dix-septième siècle a bâti son édifice sur les débris du quatorzième, la place Royale sur l'hôtel des Tournelles, en attendant qu'une troisième couche achève de le faire disparaître à son tour. On sait que le moyen âge avait étalé toutes ses magnificences dans cet immense palais de nos rois, dont le terrain de la place Royale ne contient qu'une faible partie, et qui étendait, sur l'emplacement de tout un vaste quartier, ses logis pareils à une ville entière, ses préaux verdoyants, ses douze galeries, ses trois parcs dont la rue du Parc-Royal a pris sa dénomination, et ses six grands jardins, non compris le *tant miraculeux* labyrinthe de Dédalus. L'hôtel des Tournelles s'en alla avec le seizième siècle. La main qui signa l'ordre de la Saint-Barthélemy signa aussi la destruction de ce célèbre monument ; mais sa démolition, commencée sous Charles IX, ne fut entièrement terminée que sous Henri IV. Le bon roi, peu de temps avant sa mort, fit faire le plan d'une place à construire sur une grande cour et une portion de parc restant du palais : il fit élever un des quatre côtés, concéda les trois autres à des entreprises particulières et ordonna de percer les quatre rues aboutissantes. La place Royale ne fut terminée que sous Louis XIII.

La place Royale est debout encore ; mais ses fêtes et ses promenades sont mortes, comme les pas d'armes et les festins royaux du palais des Valois qu'elle a remplacé.

Ainsi passe la gloire de ce monde !

Où en seront dans deux cents ans la Chaussée-d'Antin et le boulevard des Capucines ?

Transportez-vous maintenant par la pensée au temps où les vieux marronniers à la maigre couronne, qui s'élèvent au centre

de la place, étaient encore dans la graine paternelle, où le bronze des quatre fontaines n'avait pas quitté ses filons dans les profondeurs de la terre.

Au lieu du blanc cavalier de marbre, dont la monture pèse de tout son poids sur la souche qui la tient en équilibre, une figure de bronze, le casque en tête et le bras étendu dans l'attitude du commandement, montant un coursier de superbe encolure, aux jambes nerveuses, à la légère crinière, ouvrage de Daniel Ricciarelli, élève de Michel Ange, s'élève sur un haut piédestal, au point d'intersection de quatre allées qui partagent en compartiments quadrangulaires une grande pelouse de gazon.

Il est sept heures du soir.

La place Royale semble s'épanouir par une de ces belles soirées de la fin de l'été, où tout emprunte aux nuages du couchant leur pourpre et leur flamme, où tout brille d'une splendeur qui charme les yeux et ne les fatigue pas : de grandes teintes jaunes tombent du haut des toits sur les pavés, sur les gazons et sur la statue, et, lavant largement les pans rouges et les coins blancs des pavillons, harmonisent tous les objets qu'ils rencontrent d'un glacis limpide et doré, tandis que les angles de la place projettent déjà des ombres arrêtées et vigoureuses. L'esplanade entière, des deux rangs de croisées à l'intérieur des arcades, en dedans comme en dehors de la grille, fourmille, bruit et chatoie aux derniers feux du jour : c'est un mélange éblouissant de soie et de velours, de serge et de toile, de plumes, de rubans, de perles et de dentelles, sans cesse confondant et variant ses combinaisons infinies comme les nuances d'une queue de paon au soleil, ou comme les dessins capricieux d'un kaléidoscope. Le costume noir, grave et simple du bourgeois fait ressortir les vives couleurs de l'habit du militaire ou du jeune courtisan, si élégant, si pittoresque, si fièrement dessiné : l'escoffion de la jolie grisette s'entrevoit derrière la tête nue de la dame de qualité, à la chevelure couronnée de perles, aplatie sur le front et tombant en ondes gracieuses sur de blanches épaules.

C'est une confusion assourdissante de cent conversations diverses, parcourant à la fois tous les tons de la gamme sociale, depuis le beau langage des précieuses de l'hôtel Rambouillet jusques aux quolibets vulgaires du *Ponceau*. A cette fenêtre ouverte, qui laisse entrevoir un cercle nombreux de dames et de cavaliers, on est engagé dans une discussion chaleureuse sur la nécessité de la transition de *petits soins* à *billets doux*, et sur les mérites respectifs des deux parfaits amants Artamène et Orondate. Ici, près de la grille, à l'aigreur de leurs voix disputeuses, à leurs pourpoints un peu

rapés, à la malpropreté de leurs rabats, vous reconnaîtrez sans peine un groupe de beaux esprits en querelle à propos d'un nouveau sonnet de Saint-Amand et d'un madrigal de Benserade. Plus loin, des pages et des écoliers se regardent de travers, se soupçonnant réciproquement de prétentions illicites sur ces quatre fillettes qui viennent d'entrer sous l'arcade de la rue Royale; des drapiers et des merciers causent de la hausse des serges d'Aumale et de la défaveur des aiguillettes; des gentilshommes s'entretiennent des nouvelles de l'armée; des bourgeois font cercle autour d'un conseiller de la Grand'Chambre qui raconte les délibérations de la dernière séance; et toutes ces voix aux mille inflexions s'agglomèrent en un bourdonnement immense, pareil au murmure qui monte d'une chaudière en ébullition.

Car c'est le moment où, avant de procéder au dernier repas de la journée, le vieux quartier Saint-Antoine et le jeune et brillant Marais viennent s'abattre tout entiers sur la place Royale. C'est le moment pour tous du délassement, de la promenade et de la causerie.

Tout à coup un lourd carrosse de voyage à quatre chevaux s'arrête au débouché de la rue de l'Écharpe : deux hommes en descendent, et, traversant diagonalement la grande pelouse, se dirigent vers l'angle sud-est de la place. L'extérieur de l'un d'eux n'offre rien qui soit digne de remarque : l'autre, à peine parvenu à la première jeunesse, porte un costume étrange par sa simplicité même; son chapeau rond est *désarmé* de plumes, son justaucorps aux manches étroites souffre non-seulement *une indigence*, mais *une absence* totale de rubans; son court haut-de-chausses à larges plis s'arrondit en ballon au-dessus de ses genoux, comme les culottes que portent encore de nos jours les paysans frisons et les Grecs des îles, et pourtant, à mesure qu'il fend les flots du beau monde, les chuchotements moqueurs qu'avait excités son premier aspect font place à un murmure de bienveillance et de sympathie.

« Il a vraiment la mine avantageuse.

— C'est dommage!

— S'il avait un ajustement galant et de bon air, il sentirait furieusement son homme de condition. »

Et plus d'un gracieux visage lui accorde en passant un de ces sourires doucement railleurs qui encouragent et enivrent un cœur d'adolescent et qui bouleverseraient les sens de notre voyageur, si ses yeux éblouis pouvaient détailler quelque chose dans cet ensemble prestigieux.

« Ah! laissez-moi jouir de ce spectacle! s'écrie-t-il en arrêtant son compagnon. Mais c'est le pays des fées où vous m'avez trans-

porté du fond de la froide Hollande ! Oh ! que le vrai Paris l'emporte sur celui de mes souvenirs !

— Monsieur Tancrède, dit l'autre, chaque instant de retard est long et rude à ceux qui attendent, et l'on nous attend depuis bien des jours ! »

Toutes les fascinations de la Place Royale s'évanouissent à ces mots. Tous les souvenirs du jeune homme à la fois évoqués, ses longues anxiétés, ce grand doute qui va être enfin résolu, s'emparent de tout son être....

« Marchons ! marchons ! »

Et il entraîne à son tour son guide sans savoir où il va !

Celui-ci l'arrêta soudain.

« C'est ici ! »

Ils étaient entrés sous une arcade. Le compagnon de Tancrède soulève le marteau d'une porte richement sculptée.

Des pages et des laquais vêtus d'une brillante livrée se pressent sur le seuil, au moment où la porte s'ouvre ; mais une femme d'apparence grave et respectable accourt, les écarte, jette un coup d'œil aux deux voyageurs, échange quelques mots à voix basse avec le guide du jeune homme.

Ils sont introduits.

II.

Le compagnon de Tancrède l'a remis à son introductrice, qui lui fait monter les larges degrés d'un escalier protégé par une rampe de fer à grandes arabesques, chef-d'œuvre de serrurerie.

Il traverse avec elle deux grandes pièces dont il entrevoit vaguement les tapisseries de haute lice et les profondes cheminées ; arrivé à la porte d'un cabinet, elle lui fait signe d'attendre, entr'ouvre la porte qui laisse échapper un rayon de lumière, et se glisse dans l'intérieur.

Ce crépuscule coupé d'un faible jet lumineux semblait au jeune homme le symbole de toute sa vie : son émotion était inexprimable, son cœur battait avec une violence douloureuse, ses genoux pliaient sous lui....

Il serait tombé, privé de ses sens, si cette situation se fût prolongée.

Elle ne dura qu'un instant.

Son introductrice reparut, le fit entrer dans le cabinet, et sortit, en refermant la porte sur elle.

Le crépuscule avait disparu : une vive clarté vacilla aux yeux de Tancrède. A la lueur des bougies fixées sur les trois branches d'un riche candélabre, il se vit à l'entrée d'une ruelle peinte et dorée avec magnificence, et dont les croisées donnaient sur un grand jardin : les fauteuils, les tabourets, les pliants étaient garnis en velours cramoisi à crépines d'or; des portraits de famille, ouvrage de grands maîtres, étaient appendus aux lambris; un miroir de dimension peu ordinaire, luxe très-rare à cette époque, splendidement encadré, reposait au-dessus de hauts coffres de bois des Indes à fermoirs massifs, auprès d'un lit dont les vastes rideaux émaillaient leur damas rouge de fleurs d'or et d'argent.

Au fond de la ruelle était assise une femme d'un âge mûr, mais belle encore et d'une physionomie imposante.

Ses amples vêtements noirs et d'une coupe austère, sa coiffe noire rétrécie en pointe sur son front et retombant en s'élargissant sur ses épaules comme la guimpe d'une religieuse, eussent assez indiqué sa qualité de veuve, si la tristesse profondément empreinte sur ce noble visage n'eût encore mieux révélé une et peut-être plusieurs de ces douleurs dont les années peuvent amortir parfois la violence première, mais dont elles ne ferment jamais entièrement la plaie toujours saignante. Il y avait de la douceur et de la bonté dans ses traits; mais l'expression la plus prononcée qui se pût lire sur ses lèvres un peu fortes, sur son large front, dans ses grands yeux bleus, était celle d'une fierté, d'une force et d'une énergie dont le malheur avait altéré, sans l'effacer, le caractère primitif.

Cependant le chagrin était loin de régner dans ce moment sur son visage! Si l'impression que nous venons d'indiquer était celle que produisait habituellement sa vue, il eût fallu l'œil d'un observateur bien sagace pour découvrir ce fond de deuil immuable à travers les sensations qui l'émouvaient : s'il y avait quelque souffrance en elle, ce n'était pas alors du regret, c'était de la crainte, la crainte de voir le naufrage d'un dernier espoir, d'un espoir qui semble impossible, tant il apporterait de joies enivrantes à une âme qui ne croit plus à la joie.

A l'aspect de cette dame, Tancrède, le chapeau à la main et la tête inclinée, était demeuré immobile près de la porte. Des mouvements confus de respect et de tendresse l'agitaient jusqu'au fond des entrailles : il s'imaginait plutôt retrouver une personne aimée que rencontrer une inconnue.

Quand il était entré, un tremblement universel l'avait saisie : elle s'était levée brusquement; puis elle était retombée sur son siége, pâle et presque défaillante.

Elle le regardait en silence, l'œil fixe et comme égaré, la bouche entr'ouverte, le sein haletant, serrant convulsivement des deux mains les bras de son fauteuil.

Elle voulut parler, mais sa voix s'éteignit dans sa gorge. Elle lui fit signe d'approcher.

Tancrède avança tout près d'elle et mit un genou en terre.

Elle se pencha sur lui pour le mieux contempler, et laissa enfin échapper ces mots, d'une voix pleine d'amour et de larmes :

« Oui, c'est bien lui. Voilà son front qui enfermait tant de grandes pensées, sa bouche dont le sourire était si doux, ses prunelles au regard de feu. Hélas ! l'autre, à cet âge, ne devait pas avoir la langueur de celui-ci. Pauvre enfant! C'est qu'il a tant souffert ! Oh ! c'est bien mon Henri, mon grand Henri ! »

Elle passa sa main tremblante dans la blonde chevelure du jeune homme.

« Il a déjà jusqu'à la mèche blanchâtre qui distingue tous ceux de sa race. Qu'ils lui en contestent le sang, s'ils l'osent. »

Un nouveau silence eut lieu.

Enfin tout ce qui gonflait depuis si longtemps ce cœur de femme sans le pouvoir briser, tout ce que dix années solitaires avaient successivement amassé de pensers étouffants et de silencieuses douleurs, déborda, éclata en un seul cri :

« Mon enfant ! mon cher enfant ! »

Un cri comme il n'en part que des entrailles d'une mère qui retrouve son fils mort dix années pour elle !

Et, se levant de nouveau d'une impulsion irrésistible, elle se jeta au cou du jeune homme avec une telle impétuosité qu'il chancela du choc ; elle resta suspendue à lui sans mouvement et comme anéantie. Il eût pu la croire morte sans les tressaillements nerveux des bras dont elle l'enlaçait....

Ils restèrent quelques moments dans cette ineffable situation ; puis il la replaça doucement sur son fauteuil, et s'agenouilla près d'elle, sanglotant, mouillant de pleurs et pressant de ses lèvres convulsives les mains de celle qui n'eût pas eu besoin de parler pour se révéler à lui, tandis qu'elle couvrait de baisers délirants ses cheveux, son front et ses yeux.

« Ma mère ! j'ai une mère ! » s'écriait-il à son tour avec ivresse.

Lui aussi avait souffert de longs jours, des mois sans fin dans l'attente de cette heure de félicité.

Ses souffrances et ses transports n'étaient pourtant pas encore ceux d'une mère !

« Oui, je suis ta mère ! reprit-elle d'un accent de passion à fendre le cœur ; mais maintenant regarde, regarde.... »

Il suivit des yeux la main qu'elle étendait vers le portrait d'un homme de noble visage, armé à blanc comme pour le combat.

« C'est lui ! » s'écria-t-il en tressaillant.

Cette figure ne lui était pas inconnue : sa mémoire fidèle lui avait rappelé l'étranger qui l'avait visité un jour chez la femme qui le gardait, à Paris.

« Il l'a deviné, murmura la dame en fondant en larmes. La nature a parlé.... Tu ne t'es pas trompé, reprit-elle. Oui, celui-là, c'est ton père, et voilà tout ce qui me reste de lui ! »

Tout à coup ses pleurs se séchèrent ; ses muscles amollis par l'attendrissement se roidirent et se dessinèrent avec force ; ses traits passèrent en un instant de l'expression d'un bonheur tendre mêlé de regrets à celle d'une joie superbe et d'un indomptable orgueil.

Tancrède était toujours à ses pieds.

« Levez-vous, lui dit-elle d'une voix forte et assurée, prince du sang d'Écosse, de Navarre et de Bretagne ! levez-vous, Tancrède, duc de Rohan, prince de Léon, comte de Porhouët ! »

L'enfant bondit, avec un cri pareil à celui de l'aiglon perdu qui rentre dans l'aire paternelle.

« Cet homme (elle lui montrait de nouveau le portrait), je vous l'ai dit, c'est Henri, duc de Rohan, votre père : auprès de lui sont ses ancêtres. Cette tête chauve à la longue barbe, c'est mon père, à moi, Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully, votre aïeul ! »

Et la fière Marguerite de Béthune se redressa, éclatante de toute la majesté des deux races dont les images imposantes et muettes l'environnaient.

« Mais va ! va ! dit-elle en poussant avec une sorte d'impatience son fils éperdu. Embrasse-les donc ! Ne vois-tu pas qu'ils t'ont tous reconnu ?... »

Elle le parcourait d'un long regard de complaisance.

« Il ne dit rien : on dirait qu'il est pris de vertige ! Eh bien ! la tête te tourne-t-elle ? Tu t'appuies contre le mur ? Quel morne sérieux ! Tancrède, es-tu fâché de ce qui t'arrive ? »

Tancrède, pour toute réponse, se précipita dans les bras de la duchesse.

« Pauvre enfant ! comme il est ajusté ! poursuivit-elle avec un

mélange de tendresse et d'indignation. Le descendant des rois sous l'habit d'un manant hollandais ! élevé parmi toute cette cohue, tous ces fils de pêcheurs de harengs et de marchands d'épicerie !

— Ne dites pas de mal de l'Académie, ma bonne mère : je n'étais pas là en compagnie qu'on pût tenir à déshonneur ; je n'ai pas toujours été si bien. Durant les premières années de mon séjour en Hollande, mis en pension dans un méchant village du Voësterland, parmi les enfants des paysans, j'ai dû trouver Leyde une espèce de paradis auprès de mon précédent séjour.

— O Dieu ! Dieu ! les infâmes ! Ils ne voulaient pas lui arracher la vie, non ! Ils voulaient seulement lui arracher du cœur tous les sentiments dignes de sa naissance, abâtardir dans ses veines le sang des siens. Ah ! ils ont tenté d'abrutir le jeune lion dans la captivité, parmi les ignobles animaux d'une vile étable ! Mais ils l'ont tenté en vain ! N'est-ce pas, mon Tancrède, qu'ils n'ont pas tué chez toi l'âme d'un Rohan ?

— Donnez-moi l'épée de mon père, s'écria-t-il, l'œil étincelant de l'orgueil des héros bretons ses ancêtres, et vous le saurez bientôt !

— Bien ! dit la duchesse Marguerite. Ainsi, toujours ainsi ! Ah ! je reconnais mon enfant ! Le voilà tel que je l'ai rêvé ! »

Et son sein se gonflait de plaisir et d'enthousiasme.

« Quand un riche panache ondoiera sur ces tresses blondes, quand l'or, le velours et la moire décoreront cette taille svelte, comme il les effacera tous, nos beaux diseurs de cour et de ruelles ! Il n'aura pas besoin de toute leur afféterie. Quelle est la fille de prince qui rejettera les hommages d'un tel cavalier ? Mais comme tu as dû être malheureux parmi ces gens grossiers avec qui tu vivais ! Il ne pouvait y avoir rien de commun entre eux et toi : tu devais te trouver toujours seul. Quelle triste existence !... Car tu te sentais, n'est-il pas vrai ? tu ne pouvais te croire de même espèce que tout ce qui t'entourait ?

— En effet, je me sentais d'une autre nature que ces traficants des Provinces-Unies : je me sentais du sang de Français, du sang de soldat dans les veines ; mais je n'étais pas tellement isolé que vous le pouvez supposer. J'avais un ami, un bien bon ami ; il faudrait que je fusse le plus ingrat des hommes pour jamais l'oublier !

— Un ami ! Mais, Tancrède, vous ne pouviez avoir là d'ami ! Quelle était donc la naissance de ce jeune homme ?

— Je ne sais trop ce qu'avaient été son père et sa famille : pour lui, c'est le pupille de mynheer Potenicq, le mercier, mon ancien

hôte. Ma bonne mère, vous ne me refuserez pas de l'appeler près de moi. Je le lui ai promis en le quittant. Si vous saviez tout ce que je lui dois!...

— Un pupille du mercier Potenicq ne saurait être ici sur le pied de votre ami. Appelons-le, j'y consens, mais à titre de domestique[1].

— Ce n'est pas cette protection humiliante que je lui promis, le jour où il me protégea, lui, au péril de sa vie, contre les sabres de cinq assassins. Sans celui dont l'affection vous paraît indigne de moi, vous n'auriez jamais revu ce fils que votre amour rend si heureux! »

Et il raconta, avec tout le feu de l'amitié, l'immense service que lui avait rendu si courageusement Jacob Renetz.

« Tu as raison, mon enfant: je n'ai plus rien à t'opposer. Ton père n'eût pas eu d'autres sentiments en pareille circonstance. Fais venir ce brave jeune homme: c'est moi qui me charge de sa fortune maintenant!

— Bonne mère! dit Tancrède en lui baisant la main.

— M'as-tu reconnue en entrant? t'es-tu souvenu que c'était moi qui t'allai visiter plusieurs fois dans la maison où je te faisais élever, rue Saint-Paul?

— Oh! mon cœur ne m'a pas trompé. A votre premier aspect, toute mon âme s'est émue d'un profond saisissement; une voix inconnue me disait que j'étais en présence de ma mère.

— Hélas! ton père ne reviendra point partager ma joie! Le chagrin de ta perte a empoisonné ses derniers jours. Avec quel transport n'aurait-il pas retrouvé un semblable fils! quelles délices il eût goûtées à diriger tes premiers pas dans la glorieuse route qu'il a parcourue aux applaudissements du monde entier, à faire de toi un héros tel que lui! Dieu n'a pas voulu qu'un tel heur nous fût réservé à tous. Cher enfant, dans l'ignorance où ils t'ont tenu, quand je t'ai dit le nom d'Henri de Rohan, je n'aurai fait que frapper ton oreille d'un mot sans éveiller un souvenir dans ton esprit! Sais-tu seulement ce que c'était qu'Henri de Rohan? Avant ce jour, avais-tu entendu prononcer une seule fois ce nom qui faisait retentir l'Europe?

1. On se rappelle qu'alors on donnait le titre de domestiques à tous les gens attachés au service d'un grand et dévoués à sa fortune. Beaucoup de cadets de famille et de gentilshommes de moyenne qualité ne rougissaient pas de ce nom, auquel n'était point adhérent de préjugé avilissant. C'est l'idée seule de soumission et d'infériorité absolue qui blesse l'amitié de Tancrède.

— Est-il donc sur la terre un seul chrétien, né dans le sein de l'Église réformée, qui n'ait entendu parler du défenseur de la foi protestante, du noble soutien de la liberté ? O mon père ! mon père ! si ceux qui m'ont soustrait à tes glorieuses leçons ne m'ont pas permis de recueillir tes derniers regards et tes dernières paroles, ils n'ont pu du moins empêcher ton nom immortel d'arriver jusqu'à moi chaque jour par toutes les voix qui m'environnaient. Je pressentais bien, à l'impression qu'il faisait sur mon âme, qu'il devait m'être plus cher et plus précieux que celui des autres héros de la liberté, leur Frédéric-Henri de Nassau, ou le grand roi Gustave, tes rivaux de renommée ! Ah ! que ne suis-je né près de toi dans l'exil où le cruel Richelieu t'avait forcé d'emporter ce génie et ces vertus qui faisaient la gloire de la France ! Le tyran n'aurait pu m'arracher à ton amour, à celui de ma mère.... Car c'est lui, n'est-ce pas, c'est ce barbare despote qui m'a fait prendre par ses satellites dans le château de Préfontaine ? »

Le visage de la duchesse devint pâle ; ses yeux étincelèrent ; une haine profonde assombrit tous ses traits ; mais il s'y mêlait une inexprimable douleur.

« Non, malheureux enfant ! le persécuteur de ton père n'a point ajouté ce crime à tous ceux qui l'ont escorté devant le tribunal de Dieu. Sais-tu qui t'a arraché ton nom et tes biens, qui t'a fait traîner ta jeunesse dans la misère et l'obscurité ? sais-tu qui a versé du fiel dans les plaies de ton père, qui a déchiré dix ans à plaisir le cœur de ta malheureuse mère ? sais-tu qui va maintenant te disputer pied à pied ce qui t'avait été ravi par une fraude infâme, qui va mentir et en faire mentir d'autres en face du Christ pour te nier ton droit légitime ? le sais-tu ? Prie le ciel de ne pas écraser de sa foudre ce toit qui a couvert la coupable ! C'est ta sœur, c'est ma fille, la fille d'Henri de Rohan ! »

Tancrède fit un mouvement d'horreur à cette terrible révélation.

« Écoute ce qu'il faut que tu saches enfin ! C'est une triste et longue histoire où tout s'est passé pour toi et autour de toi, dont tu as été témoin et acteur principal sans la comprendre, depuis seize ans et plus, depuis que tu es dans ce monde de crimes et de misères. L'une des conditions du traité de 1629, qui mit fin à cette guerre si longtemps et si glorieusement soutenue par ton père contre les forces bien supérieures du roi, ou plutôt du cardinal de Richelieu, fut son éloignement de cette terre de France qu'il n'avait pu délivrer. Nous nous retirâmes à Venise, mais la grande âme du duc Henri ne pouvait languir dans l'inaction : de vastes desseins roulaient incessamment dans sa tête. Sachant apprécier à leur valeur

les amnisties et les promesses royales, il craignait pour ses coreligionnaires le retour des persécutions. Ce fut alors que ses liaisons avec le patriarche grec Cyrille, dont la profession de foi se trouvait peu différente de celle de notre Église, lui firent concevoir l'idée d'acquérir de la Porte ottomane la souveraineté de l'île de Chypre, pour en faire un refuge aux protestants de France et à toutes les victimes de la tyrannie du cardinal. Cyrille s'était chargé d'en négocier les conditions près du sultan Soliman : tout fut interrompu par sa mort, et nous vîmes ainsi avorter ce grand projet qui t'eût donné un trône. Dans le temps où l'espoir de la réussite nous semblait le mieux fondé, mon époux, sentant le besoin d'avoir entre ses mains de fortes sommes d'argent, et ne pouvant se les procurer que par la vente d'une partie de ses biens, résolut de m'envoyer à Paris à cet effet. Je te portais alors dans mon sein : nous nous communiquâmes nos cruelles appréhensions à ce sujet. N'était-il pas à craindre que, si j'accouchais d'un enfant mâle pendant mon séjour en France, le tyran, habitué à ne reculer devant la pensée d'aucun attentat, ne se défît sans scrupule du rejeton d'une race ennemie, qui pouvait recommencer un jour l'histoire de son père et mettre en péril à son tour cet édifice monarchique à grand'peine cimenté par tant de sang et de larmes? Un sénateur vénitien de nos amis, à qui nous avions confié nos anxiétés, nous proposa l'exemple de deux illustres familles de la Romagne qui firent élever secrètement leurs enfants pour les dérober à la cruauté de César Borgia, duc de Valentinois. Ce fut à ce parti que nous nous arrêtâmes : je vins à Paris au mois d'octobre 1630, mais je ne parus point en public jusqu'après mon accouchement, qui s'opéra dans le plus profond mystère chez une de mes amies ; puis je te confiai à la sage-femme qui m'avait assistée, bonne et fidèle créature qui te veilla fidèlement jusqu'à l'âge de six ans ; je t'envoyai ensuite chez Préfontaine, père de mon maître-d'hôtel. Durant cet intervalle, ton père eut bien souvent le désir de te faire venir près de lui, de te reconnaître, surtout depuis qu'il t'eut visité, dans un voyage à Paris, en 1634....

— Je ne l'ai jamais oubliée, cette visite ! s'écria Tancrède.

— Ce fut la première et la dernière fois qu'il te vit ! Il était réconcilié, du moins en apparence, avec son ennemi ; mais il était loin de se livrer en toute confiance à ce rapprochement. On avait besoin de son courage et de son génie : on lui fit des avances ; on lui offrit le commandement de l'armée destinée à rendre la Valteline aux Grisons, alliés de la France, et à repousser à la fois de ces cantons les Espagnols, maîtres de la Lombardie, et les forces

de l'Autriche. Il s'agissait des intérêts de la patrie : il accepta, et fit son immortelle campagne de Valteline. L'ingratitude la plus noire en fut le prix : il s'y attendait. On l'environna d'espions; on l'abreuva de dégoûts; il résigna le commandement, et se retira à Genève. C'est là qu'il s'occupa des moyens de te réunir à lui : il n'eut pas le temps de réaliser le bonheur qu'il se promettait.... Il fut mandé en France : sa perte était certaine, s'il eût obéi; il s'excusa sur des raisons de santé; un ordre du roi lui enjoignit de retourner à Venise. Une embuscade l'attendait sur la route! Il le sut, et, au lieu du chemin de l'Italie, il prit celui de l'Allemagne, et s'alla jeter dans le camp de son ami, Bernard de Weymar, le grand capitaine. Peu de jours après, le duc Bernard attaqua les Impériaux à Rhinfeldt.... Henri mena les Weymariens à la charge, comme un simple volontaire.... et.... »

La voix lui manqua un instant; puis elle reprit avec fermeté :

« Il tomba, percé d'une balle, et mourut en chrétien et en soldat, craignant Dieu et bravant les hommes, comme il avait fait toute sa vie. Cette nouvelle avait été précédée de quelques mois par celle de ta perte. Le sieur de Préfontaine m'avait annoncé ta mort par suite d'une maladie violente et subite, et je fus seule, seule au monde, car il n'y avait entre la fille qui me restait et moi ni union ni tendresse, et j'étais bien loin pourtant de la connaître! Ce fut là un rude fardeau à porter pour ma faiblesse! Dieu soit loué pour n'avoir pas permis que j'y succombasse, puisqu'il me réservait cette journée en récompense! Cependant, très-peu de temps après que j'eus reçu le fatal message de Normandie, des bruits étranges vinrent jusqu'à moi; il était question d'enlèvement, de violences commises par des soldats. Outrée de douleur et poussée en même temps par un vague et dernier espoir, je partis de Paris et j'arrivai inopinément chez Préfontaine. Il se troubla, balbutia, et finit par avouer qu'en effet tu lui avais été ravi de force par des hommes armés et masqués, et que leurs menaces l'avaient déterminé à m'en imposer sur ton sort, dans la persuasion que tu étais perdu pour moi, dans tous les cas, et que la vérité ajouterait encore à mon désespoir. Oh! c'était vrai! Le coup que j'avais reçu en apprenant que la Providence t'avait retiré d'ici-bas, si terrible qu'il fût, n'était rien auprès de cette affreuse idée d'une fin sanglante, œuvre de la barbarie des hommes! Je voyais toujours mon pauvre enfant se débattant sous les épées des soldats, puis livide, glacé par la mort, enseveli sous la terre humide d'une fosse creusée par les mains rouges des assassins! Ou bien j'entendais ses plaintes étouffées par les murs d'un cachot où on l'avait enterré vivant pour

y mourir d'un long supplice. C'était horrible ! Préfontaine m'assurait bien qu'on lui avait juré de respecter ta vie; mais qu'était-ce qu'un tel serment, prêté par de telles bouches ? Je fis des recherches : j'interrogeai les gens de Préfontaine, les paysans des environs; je ne découvris rien, sinon que les gens qui avaient fait le coup paraissaient appartenir au régiment de la Marine, et qu'ils étaient arrivés du côté de Lizieux. Ce corps d'infanterie avait été en effet cantonné dans ces districts; mais il venait de partir pour l'armée. La coopération des soldats pris dans son sein était une preuve de plus que le crime devait être attribué au cardinal : ce régiment, dont il s'était déclaré le colonel en titre, était rempli d'officiers dévoués à sa fortune et tout à sa discrétion. Le cœur brisé et désormais sans espérance, j'écrivis à mon époux ces lamentables détails : il dut recevoir ma lettre au camp devant Rhinfeldt, quelques jours avant le combat!... Hélas ! sa douleur lui fit sans doute ménager sa vie moins encore que de coutume, de même qu'elle rendit incurable une blessure qui, dans un autre temps, n'eût laissé qu'un sillon de plus sur ce corps cicatrisé par tant de batailles ! Les années s'écoulèrent sans m'apporter ni lumière sur ta destinée ni adoucissement à mes maux. Le tyran et son roi fainéant étaient morts aussi, et mes malédictions poursuivaient dans la tombe l'homme au chapeau rouge et le valet couronné. Dieu me pardonne ! je calomniais Richelieu. Le serpent qui m'avait ravi ma progéniture n'était pas si loin : il n'avait pas eu la peine de s'introduire chez moi ! Un jour enfin, il y a six mois environ, on vient me dire que le sieur de Préfontaine demande instamment à me voir : il entre, ridé, cassé, se traînant à peine. « Madame, » me dit-il, « vous voyez un grand pécheur, un pécheur indigne de votre « pardon, mais qui, du moins, avant de mourir, veut décharger sa « conscience d'un poids qui rendrait son âme trop lourde pour obte- « nir merci de notre Seigneur. » A ce début je tremblai de tous mes membres, dans l'attente de ce qu'il m'allait dire. « J'avais, » continua-t-il, « depuis longtemps, deux aveux à vous faire. La crainte « retenait l'un, une fausse honte arrêtait l'autre; mais Dieu m'a fait « la grâce de me reconnaître : dans une grande maladie, me trouvant « sur le bord de l'autre monde, j'ai commencé d'éprouver une crainte « bien autrement fondée que celle de la vengeance des hommes, et, « dès que je me suis senti la force de soutenir le voyage, je me suis « rendu ici pour tout vous apprendre. Les menaces que je vous ai « dit m'avoir été faites sont réelles; mais elles ont été accompagnées « de.... promesses.... et d'effets.... J'ai vendu mon silence mille « écus. » Le misérable resta un instant la tête baissée et les mains

jointes, comme s'il eût attendu qu'un coup de massue l'écrasât. J'étouffais, et ne pus trouver un seul mot. Il continua : « Je vous « ai dit cela pour recevoir sur la terre tout ce qui me revient d'op« probre; mais le reste est plus important. L'année d'après l'événe« ment, ayant fait un voyage en Picardie, je fis rencontre par la « campagne d'un homme dont la physionomie me frappa comme un « souvenir. Lui, de son côté, m'envisageait avec curiosité. Une « large balafre qui lui cicatrisait le menton me remit sur la voie, et « je le reconnus pour le sergent qui était venu de prime abord me « demander M. Tancrède : j'approchai; quand il vit que je le recon« naissais aussi, il chercha à m'éviter; mais je le joignis, et j'enga« geai la conversation, assez contre son gré, à ce qu'il me parut. Je « le remis presque aussitôt sur son expédition; il feignit de ne pas « me comprendre : « Cessez donc cette affectation, lui dis-je, elle est « inutile; votre capitaine et moi sommes maintenant les meilleurs « amis du monde, et tout s'est arrangé à la satisfaction commune. » « Je le persuadai de mon mieux, et il finit par se laisser emmener « au cabaret voisin, où je tirai de lui des choses de grande consé« quence. J'appris que son capitaine se nommait M. de Barrière; « que, peu avant l'enlèvement, il était arrivé de Paris incognito, « et avait évité, durant son séjour, de se montrer dans le pays; « qu'il avait reçu une lettre d'un sien frère, nommé La Sauvetat, « officier au service de la république des Provinces-Unies, et que « c'était après la réception de cette missive que l'affaire avait été « décidée. M. de Barrière, affectant une grande confiance envers le « sergent, lui avait appris, sous le plus profond secret, que l'enfant « était un fils naturel de ce La Sauvetat, qu'on refusait de remettre « aux mains de son père. Après l'enlèvement, Barrière lui avait « acheté son congé, et l'avait renvoyé dans son pays avec une assez « bonne somme. Voilà ce que j'en appris, à bâtons rompus, et « comme des choses que je devais savoir aussi bien que lui, à son « jugement. J'ai eu la lâcheté de laisser passer plus de huit années « sans vous faire part de ce que je savais. Vingt fois j'ai été sur le « point de me rendre ici pour vous en instruire; mais toujours les « terribles menaces de ce Barrière retentissaient à mon oreille et me « retenaient chez moi. Voilà ce que j'avais sur le cœur! Puissiez-vous « trouver là dedans quelque jour sur cette déplorable affaire.... » Mais déjà je ne l'entendais plus. Les traits d'une affreuse lumière avaient traversé mon esprit : je luttais en vain avec angoisse pour les repousser loin de moi; ce nom de Barrière m'avait tout appris! C'était le moins scrupuleux et le plus capable d'une audacieuse entreprise, entre toute cette cohue de jeunes gentilshommes et d'o

ficiers sans fortune qui entouraient d'une cour dévouée la princesse Marguerite, l'unique héritière du grand duc de Rohan. C'est ce titre fatal qui a poussé ma fille dans l'abîme ! Habituée aux hommages de tous les princes et des aînés des grandes maisons de France et d'Europe, qu'attiraient ses biens immenses non moins que sa merveilleuse beauté, demandée par Bernard de Saxe-Weymar, recherchée par le comte de Soissons et le duc de Nemours, son orgueil lui faisait d'avance un tourment de l'idée qu'il faudrait descendre de si haut pour n'être plus que la sœur du duc régnant, Tancrède de Rohan. Les sentiments qui fermentaient chez elle ne pouvaient être un mystère pour ceux qui l'entouraient, cherchant à lire dans ses pensées, et toujours prêts à tout oser pour les transformer en réalités. Ceux qui savaient le secret de l'existence de son frère osèrent.... que te dirai-je?... ils osèrent lui faire entendre que cette ambition était légitime. Ils réveillèrent d'anciennes calomnies imaginées par de lâches ennemis qui avaient voulu frapper en moi tout à la fois mon mari et mon père. Ils y rattachèrent ta naissance clandestine.... et ma fille les crut contre sa mère.... elle voulut les croire ! C'était moi qui conspirais pour lui ravir son héritage ! On lui fit entendre qu'elle avait le droit de le défendre, de se faire justice à elle-même. Barrière s'offrit : elle accepta. Et ce fut pour tomber d'un Weymar et d'un Condé [1] jusqu'à Henri de Chabot qu'elle a commis ce crime ! Ah ! passé le premier mouvement d'horreur que souleva en moi cette odieuse conviction, je me sentis trop bien dédommagée pour ne pas remercier le ciel : je pouvais croire encore à ta vie ! Je ne doutais pas qu'ils ne t'eussent envoyé en Hollande, près de La Sauvetat : je dépêchai des gens sûrs pour épier ses démarches, ses relations habituelles : je ne pus rien découvrir. Je fus plus heureuse près de Barrière, que j'avais environné d'yeux ouverts nuit et jour sur ses pas : j'appris qu'il partait pour la Hollande, sous je ne sais quel prétexte. Je le fis suivre par un domestique fidèle, puis par mon secrétaire, déguisé et chargé de ma procuration qui l'autorisait à s'emparer de toi partout où il te trouverait. Il t'a trouvé, mon enfant, mon cher enfant ! On ne t'arrachera plus des bras de ta mère ! »

Et de nouvelles et réciproques effusions accompagnèrent la tendre conclusion de ce récit.

Tancrède, à son tour, fit connaître à la duchesse la partie qu'elle ignorait de son histoire, détails moins extraordinaires sans doute, mais bien intéressants pour un cœur maternel.

1. Louis de Bourbon, comte de Soissons, oncle du grand Condé.

Une grande partie de la nuit s'était écoulée ainsi : la duchesse s'en aperçut la première. Son active sollicitude avait remarqué sur le visage de son fils l'empreinte des fatigues du voyage : elle voulut le conduire elle-même dans la chambre qu'elle lui avait préparée depuis deux jours; car c'était la surveille seulement qu'elle avait appris à la fois avec certitude l'existence de cet enfant tant pleuré, le lieu où on l'avait découvert, et sa prochaine arrivée.

« Adieu, lui dit-elle, repose en paix, mon ami ; tu n'as point ici de piéges à craindre dans ton sommeil, car ta mère veille près de toi : songe à elle dans tes rêves. Nous parlerons plus tard d'affaires ; car nous ne sommes pas au bout de nos tribulations. Ceux qui te détiennent ton droit ne te le rendront pas sans combat. Tu n'es encore duc de Rohan que pour moi et par le sang que tu tiens de Dieu : Henri de Chabot l'est par la grâce de madame Anne d'Autriche et de monsignor Mazarini, son ministre ! Qu'il vienne donc avec la faveur des rois : toi, marche avec ton droit, et Dieu soit en aide au vrai duc de Rohan ! »

Elle fit quelques pas, puis une impulsion irrésistible la ramena de nouveau vers lui.

« Embrasse-moi encore une fois. C'est qu'il est si beau, mon enfant ! Que je voudrais le voir déjà dans des habits convenables à sa naissance ! Le reste de la nuit sera bien long. Adieu ! à demain. »

Il était beau en effet !

Le frêle et gracieux enfant s'était changé en un adolescent de haute et noble apparence. A sa taille élevée et bien prise, au développement précoce de ses formes minces et nerveuses, on lui eût donné vingt ans. Ses traits, quoique délicats, étaient grands et prononcés : c'était la reproduction presque exacte du type héroïque qu'offrait la face de son père, voilée, pour ainsi dire, par une sorte de langueur pensive qui en adoucissait l'ensemble.

Nous avons vu le portrait de cet illustre et infortuné jeune homme : son front large et découvert, son œil fier et triste, son visage allongé, dont le burin indiquait la pâleur comme eût pu faire le pinceau, ont produit sur nous une impression profonde. Nous ne pouvions détacher nos regards de cette touchante physionomie. On croit y lire à la fois la promesse d'une grande destinée et le pressentiment que cette promesse ne sera pas remplie.

III.

Le soleil était bien haut sur l'horizon lorsque Tancrède s'éveilla du pesant sommeil où l'avaient plongé la fatigue et l'étourdissement de tant d'émotions diverses. Toutes les circonstances anciennes et récentes de sa vie se pressant à la fois dans sa tête à demi assoupie, la confusion de ses idées était telle que, pensant sortir d'un songe, il ne savait plus où poser la limite entre la réalité et les enfantements de son imagination, dans une existence qui tout entière avait l'air d'un long rêve. Un moment il se crut encore chez M. Potenicq, bien que les grands rideaux qui environnaient son lit étonnassent un peu ses yeux inaccoutumés à ce luxe.

« Oh ! murmurait-il en se levant sur son séant, j'ai fait souvent de beaux rêves, des rêves d'ambition et de bonheur; mais jamais comme cette nuit ! J'étais prince, j'étais le fils d'un grand homme! J'avais une mère, une bonne mère ! C'est si doux d'avoir une mère! Oh ! je crois sentir encore ses baisers sur mon front! Mais, hélas! après le songe toujours vient le réveil, le réveil.... Ah ! mais.... qu'est ceci? »

Sa main étendue avait rencontré une sonnette d'argent posée sur un guéridon à la tête de son lit. Il l'agita machinalement.

La porte de la chambre s'ouvrit: on tira ses rideaux, et un homme élégamment vêtu s'inclina respectueusement devant lui.

« Monseigneur le duc a-t-il dessein de s'habiller? Mme la duchesse m'a chargé de lui faire agréer mes services en qualité de valet de chambre. Voici les ajustements qu'elle lui envoie en attendant que monseigneur en ait commandé d'autres.

— Mon rêve est donc vrai ! s'écria le jeune homme en joignant les mains avec exaltation. Oh ! dites-moi encore que je suis le fils de Marguerite de Béthune, que j'ai dans les veines le sang du grand duc Henri !

— Je puis le redire à monseigneur tant qu'il lui plaira de l'entendre, Mme la duchesse ayant daigné faire part ce matin à toute sa maison de l'heureux événement qui ramène près d'elle l'héritier véritable du sérénissime duc Henri.

— O mon Dieu ! je te rends grâces ! » Et, se jetant à genoux sur son lit, il fit bien la plus fervente prière qui fût jamais sortie du fond de son cœur.

Il faudrait être mère pour comprendre avec quelle impatience la

duchesse l'attendait, avec quel cri de joie elle l'accueillit, lorsqu'il entra leste et radieux sous ses nouveaux habits.

« Mais comme cela lui va bien! Il est aussi à l'aise là dedans que s'il n'avait porté autre chose de sa vie. Ah! c'est que ceci lui était naturel, comme au paon son plumage; le reste n'était pour lui que d'emprunt. »

De fait, il n'était non plus embarrassé de cet éclat inusité, que le soleil, lorsqu'à son lever matinal, il retrouve *son habit d'or et sa perruque de rayons*, comme eût pu dire un de ces poëtes faiseurs de dédicaces qui foisonnaient alors dans les antichambres des maisons princières. Sa bonne mine ressortait merveilleusement sous ce noble et brillant costume, que l'étiquette de la cour du grand roi alourdit plus tard, de même que, dans le siècle précédent, les modes pittoresques de François Ier avaient dégénéré en celles d'Henri III.

Au lieu du simple collet de toile de Hollande, un point de Gênes, artistement brodé, découpait ses festons délicats sur un justaucorps de satin blanc, aux manches garnies de parements de dentelles et ouvertes à l'intérieur d'une large fente, d'où sortaient avec grâce les plis bouffants de la chemise. Un léger manteau de velours cramoisi, galonné d'or, flottait librement sur ses épaules. Un haut-de-chausse écarlate, à raies d'or, décoré plutôt que fermé de boutons de même métal, et descendant au-dessous des genoux, avait remplacé les culottes hollandaises, et des bottines de daim jaune, aux retroussis de dentelles largement évasés, complétaient sa toilette de raffiné.

« Il vous manque quelque chose, Tancrède : la pièce la plus importante de l'ajustement d'un gentilhomme; je vous l'avais cependant envoyée! Comment l'avez-vous oubliée? »

Et son regard interrogateur s'arrêtait sur le flanc désarmé du jeune homme.

« Je ne l'ai pas oubliée, je l'ai volontairement omise. Je ne porterai jamais que celle du duc Henri. »

L'œil de la duchesse étincela : elle considéra un instant le généreux enfant, et s'élança vers un coffre dont elle fit sauter le couvercle.

« Tu as raison, dit-elle en y fouillant avec une précipitation convulsive. Tiens, voici l'épée qu'il portait à Luvino! Cette écharpe, je l'ai brodée pour lui! Tiens! porte-les comme il les a portées. »

Elle lui ceignit la simple épée de combat, dont la garde d'acier bruni reposa comme une tache obscure sur l'or et le satin.

« Ah! Dieu aidant, elle ne se rouillera guère à mon côté, et je ne la mènerai en lieux où ne l'eût montrée son premier maître!

La mère et le fils passèrent ensemble le reste de la journée. Le soir, Mme de Rohan annonça à Tancrède qu'elle le présenterait le lendemain chez la princesse de Guémené, leur proche parente, et l'une des beautés les plus célèbres de l'époque.

« C'est, dit-elle, une amie éprouvée, que la différence de religion n'a jamais éloignée de moi : elle était, depuis quelque temps, la confidente de mes espérances comme elle l'avait été de mes maux. Je l'ai envoyé prévenir de votre arrivée : il faut que vous vous mettiez en devoir de lui plaire, Tancrède, et que je me puisse faire honneur de mon enfant. C'est une personne toute précieuse, et qui vous formera plus vite aux belles manières que ne le pourrait faire une pauvre veuve comme moi, presque étrangère au monde d'aujourd'hui. »

Une telle annonce devait travailler vivement l'imagination d'un jeune homme de ce caractère, qui, jusqu'alors, n'avait guère connu d'autre femme que la digne épouse de mynheer Potenicq, et qui n'entrevoyait la société des dames qu'à travers ce voile rose et transparent, si souvent interposé entre des yeux de seize ans et le monde réel.

De brillants fantômes environnèrent toute la nuit son chevet.

Le matin suivant, monseigneur assembla en conseil privé les écuyers de sa mère, le maître d'hôtel Préfontaine le fils, avec qui il avait renouvelé connaissance, et tous les pages, à l'effet de décider si la perfection de sa mise était en juste rapport avec l'importance de la visite qu'il avait à faire. Le grave sanhédrin, après une mûre délibération, décida, à la majorité des voix, que le *galant*[1] était *peu congruent* à l'habit, le ruban n'en étant pas de couleurs assez éclatantes, et que le panache rouge du chapeau soupirait amoureusement après le mariage de deux plumes blanches.

Toute l'assemblée s'offrit avec empressement pour aller aux emplettes; mais Tancrède, ravi de trouver un prétexte pour courir quelque peu les rues de Paris, déclara qu'il irait en personne faire ses acquisitions, et, refusant le carrosse qu'on voulait atteler pour lui, il sortit, accompagné d'un seul page nommé Roland de Caumont, qu'il avait pris en affection tout d'abord.

A peine furent-ils dehors, que Tancrède, avec une familiarité qui sentait l'académie de Leyde, saisit le bras du page, tout fier d'un tel honneur, et les deux nouveaux compagnons se dirigèrent en causant amicalement vers le Palais, dont la grande galerie, dite des Merciers, était alors, comme on sait, le quartier général de la mode,

1. Garniture de rubans.

le magasin aux mille étaux où les gens du bon ton étaient tenus d'apporter en tribut leurs testons et leurs écus, à peine de lèse-élégance et de galante excommunication.

Ils furent bientôt arrivés au passage qui conduit de la place du Palais dans la galerie, et en montèrent lestement le double escalier.

Le premier coup d'œil surprit et charma Tancrède. Un grand nombre de dames élégamment parées se pressaient le long de la double ligne de boutiques brillantes de trésors de tout genre. De jeunes cavaliers divisaient dans leur promenade vagabonde les groupes féminins, saluant à droite, détachant des œillades à gauche, et se mêlant de temps à autre aux conversations des belles acheteuses, soit pour lier, soit pour resserrer connaissance, en donnant leur avis sur le couronnement d'un collet ou sur les avantages de la toile de soie, plus favorable au teint que celle de Hollande.

Par-dessus les voix engageantes des merciers, drapiers, doreurs, libraires, pelletiers, lingères, etc., catalogues vivants et glapissants dont les riches commentaires suppléaient parfois au nombre exigu des articles en vente; par-dessus le caquetage des promeneuses et de leurs adorateurs, s'élevaient, par intervalles, comme les grondements de la grosse caisse et les notes stridentes du fifre à travers la masse de sons qu'exhalent les autres instruments, des rafales de criailleries aiguës, d'éclats de rire perçants, de jurements proférés par des basses profondes et grossières, ou par des dessus à déchirer les oreilles.

Tancrède en eut l'explication quand il fut parvenu au point où la galerie des Merciers, d'un côté, reçoit celle de la Sainte-Chapelle, qui la coupe à angle droit, et, de l'autre, ouvre ses arcades sur la fameuse Grand'Salle.

Une troupe assez considérable de plaideurs, qu'il était permis, sur leur mine, d'estimer pour Normands et Manceaux dépêchés à Paris en vertu du *committimus*, se groupaient autour du troisième pilier, si cher au peuple *chiquanoux*, et, dans l'ardeur des disputes qu'ils engageaient pour passer le temps jusqu'à ce que leurs affaires fussent appelées à tour de rôle en la chambre des Enquêtes, élevaient l'agréable accent du *pays de sapience*, de manière à fournir une quote-part de quelque importance au tumulte général; mais ce n'était pas là le vrai foyer de ces bruits infernaux.

C'étaient les pages et les laquais, ce fléau du Paris de ce temps, qui avaient remplacé, pour la désolation de l'honnête bourgeois, les terribles écoliers du moyen âge, lorsque ceux-ci avaient commencé

à s'amender et à devenir plus traitables, sans perdre entièrement toutefois leur humeur turbulente et guerrière.

Ils avaient fait de la Grand'Salle le théâtre de leurs récréations favorites : outre ceux qui s'y trouvaient pour attendre leurs maîtres engagés dans quelque plaidoirie au parlement, une multitude d'entre eux, sortis de tous les hôtels de Paris, s'y établissaient chaque matin, et là, jouant aux dés, aux tarots, au brelan, chantant les chansons les plus scandaleuses du jour, criant, hurlant, se gourmant, ils faisaient, comme les vendeurs dans le temple, régner l'abomination dans le lieu saint, à tel point que, plus d'une fois, messieurs du parlement, en leurs chambres respectives, furent sur le point de suspendre le cours de la justice, ne pouvant plus entendre la voix des conseillers rapporteurs.

Les yeux de Roland s'animèrent à l'aspect de cette orageuse réunion : ils exprimèrent le sentiment qui se peint dans l'œil du lévrier retenu en laisse, lorsqu'il voit ses confrères abandonnés à travers champs à leurs courses désordonnées. Peu s'en fallut qu'il ne proposât à son jeune maître de se joindre à la bande joyeuse. Il se contenta de laisser échapper un gros soupir, accompagné d'un :

« Comme on s'amuse là dedans !

— Comment? dit Tancrède d'un air grave, c'est s'amuser de fort vilaine sorte. Ces garnements ne sauraient dire deux mots sans blasphémer le saint nom de Dieu ! »

Roland regarda le jeune duc d'un air un peu étonné.

« C'est vrai, dit-il, ils feraient mieux de jurer autrement. Mais, bah ! est-ce que le bon Dieu s'occupe à écouter des propos de pages? »

Trois ou quatre jeunes gens vêtus en bourgeois, et portant sous le bras des sacs et des liasses de papiers, les coudoyèrent en ce moment, et, jetant des regards de travers dans l'intérieur de la Grand'Salle :

« Quel vacarme font là tous ces malandrins ! dit l'un d'eux. N'est-ce pas une honte à nous de les souffrir dans nos terres et domaines ? Au bon vieux temps, dame Basoche n'eût permis à cette vermine de pulluler ainsi au milieu de ses enfants !

— Cordieu ! répliqua un autre, nous ne devrions laisser aux archers la besogne de réprimer leurs tapages et sévices : il est temps d'en finir avec eux.

— Ces croquants de clercs du Palais sont-ils insolents ! s'écria Roland : ils mériteraient d'être....

— Taisez-vous, extravagant, dit Tancrède en le saisissant par

l'épaule et le repoussant avec force en arrière. Allez-vous vous faire une sotte querelle pour rien? »

Son intervention était arrivée à temps, car déjà les autres s'étaient retournés et mesuraient l'étourdi d'un œil menaçant. Ils s'éloignèrent cependant, mais en secouant la tête et en continuant leurs invectives contre *la livrée*, ses maîtres et tous les gens de cour.

Mais déjà l'attention de Tancrède était absorbée par des objets plus agréables. Deux dames, dont le maintien et l'ajustement annonçaient des personnes de la plus haute distinction, bien qu'elles ne fussent suivies que d'un seul écuyer, venaient de passer près de lui. Ce qu'il avait entrevu de leurs traits l'animant du désir de les contempler à son aise, il entraîna le pauvre Roland, malgré ses coups d'œil de regret pour la Grand'Salle, et se mit à les suivre. Elles s'arrêtèrent devant une boutique de lingère, et là il put admirer à loisir le profil de celle qui se trouvait de son côté.

C'était une femme d'une taille élevée et d'une éclatante beauté. Elle pouvait avoir environ trente ans, mais l'âge ne lui avait pas fait acheter le développement et la perfection de ses belles formes par la perte de sa fraîcheur première. Ses larges manches retroussées et brodées de perles, ainsi que son corsage, dont une guirlande semblable dessinait les sveltes contours, révélaient, sous sa mante entr'ouverte, d'admirables proportions : les touffes épaisses de ses cheveux bruns ondoyaient sur un cou d'une blancheur extraordinaire. La coupe de son visage ovale et un peu long était en harmonie parfaite avec son nez mince, sa bouche petite et d'une grâce accomplie; mais ce qui ravissait surtout en elle, c'était la séduisante finesse de son sourire, c'étaient ses yeux noirs, fendus en amande, légèrement pressés et recouverts de leurs longues paupières, et tout imprégnés de cette enivrante langueur qui adoucit le rayonnement de deux prunelles resserrées entre une double coulisse de cils noirs.

Nul genre de beauté peut-être n'était plus fait pour émouvoir un jeune homme de l'âge et du naturel de Tancrède, et pourtant il se sentit plus ébloui que charmé : un instinct, plus sûr et plus rapide que la réflexion et que l'analyse, lui révélait sous ce sourire spirituel une sécheresse dédaigneuse; il avait surpris une expression dure et hautaine dans ces yeux, que leur conformation physique avait faits si languissants et si doux. La tête et l'imagination de cette femme devaient être capables d'ardentes passions, mais on pouvait douter qu'elle eût un cœur où pût pénétrer et se graver un sentiment profond et tendre.

Cette impression confuse avait passé rapidement chez Tancrède, lorsque, les deux dames ayant fait un mouvement, la seconde devint visible à son tour, et, par un entraînement irrésistible, le regard de Tancrède quitta sur-le-champ la première pour s'attacher à celle-ci.

Elle était cependant beaucoup moins belle : petite sans être frêle, jolie sans régularité, elle n'avait rien de ces grandes lignes ni de ce port imposant qui eussent fait de sa compagne le type idéal d'un peintre; mais son visage rose, arrondi par ce jeune embonpoint si cher aux poëtes de l'Orient, ses cheveux noirs sans poudre[1], ses lèvres vermeilles, son menton à la légère fossette, ses yeux, de cette nuance claire et limpide qui varie, suivant les reflets de la lumière, du bleu céleste au gris transparent des nuages, formaient un doux et frais ensemble qui plaisait sans étonner, et retenait longtemps l'œil qui d'abord s'était arrêté sur elle sans surprise et sans admiration.

Et, tandis que le brillant aspect de sa voisine déposait dans le cœur une impression étrange et presque pénible, elle, lorsqu'on avait cessé de la regarder, y laissait, en gage de souvenir, un sentiment suave et calme qui prolongeait son empire sur l'âme doucement émue.

Car, sous ces dehors riants et enfantins, où se peignait l'abandon naïf d'un être peu habitué à voiler aux autres ses sensations et ses pensées, on devinait une sensibilité douce et passionnée à la fois, on comprenait que, dans ce cœur si facilement ouvert, ne devait se trouver à lire que le sens inné de tout ce qui est bien, de tout ce qui est bon et beau dans notre nature, et que cette simple et candide fille de quinze ans était capable de toutes les résolutions fortes et de tous les dévouements.

Mais on sentait aussi, à la tranquille sérénité de la jeune fille, que cette force d'aimer et de souffrir n'avait pas été mise à l'épreuve, et que nul souvenir ne ternissait encore le pur et clair miroir de sa mémoire.

Tancrède, aussi jeune, aussi novice qu'elle, avait compris tout cela d'inspiration, sans pouvoir s'en rendre compte. Tandis qu'il la contemplait, un bien-être inexprimable s'était emparé de lui : tout son être nageait dans une de ces molles et tendres émotions, au sein desquelles un cœur de cet âge semble parfois prêt à se fondre en larmes délicieuses. Un sentiment nouveau venait de

1. On n'employait pas alors de poudre blanche, comme au XVIII[e] siècle, mais on se servait de poudre de couleur.

poindre dans son âme : ce vague besoin d'amour et d'expansion, qui l'avait plus d'une fois agité sans être satisfait par ses épanchements mutuels avec le bon Jacob, qui ne l'avait pas été même par l'affection d'une mère, avait un objet maintenant; il n'eût pu en séparer à l'avenir l'image de cette douce enfant.

La petite, ayant tourné par hasard les yeux vers lui, parut s'apercevoir de l'attention extraordinaire qu'il fixait sur elle; car un incarnat foncé couvrit ses joues et son joli cou, et elle baissa la tête, toute confuse.

« Venez çà, Claire, lui dit sa compagne, qui, pendant cette petite scène muette, avait donné des ordres à son écuyer; M. de Ruvigny est allé ordonner à mes laquais de venir querir nos emplettes : en attendant, nous allons visiter la boutique du mercier. »

Elles firent quelques pas.

Tout cela n'avait duré qu'un instant, mais un de ces instants plus longs et plus pleins pour l'âme que des années entières.

« Qu'elle est belle ! murmura Tancrède.

— Par ma foi, c'est bien vrai ! dit tout haut Roland. Je n'ai jamais rien vu de si beau que cette dame ! Je gagerais bien mon cou contre un quart d'écu que la reine, toute reine qu'elle est, n'en approche de vingt lieues.... »

Il fut interrompu par un horrible tapage qui s'éleva de la Grand'Salle. Le tumulte y avait toujours été croissant; mais, depuis quelques moments, il avait tout à fait changé de caractère. Au lieu des rires et des jurements proférés par forme d'ornements du discours, éclataient des clameurs furieuses, des vociférations menaçantes : des coups violents retentirent contre une porte, puis tout à coup une acclamation, une sorte de hourra général, suivie des cris de : « De par le roi, main-forte au lieutenant civil ! — Aux archers ! aux archers ! esrénons[1] les archers ! casse-cou pour les archers ! » et d'un long cliquetis de fer entre-croisés.

Et plusieurs marchands, qui avaient été voir ce qui se passait, rentrèrent de la Grand'Salle tout épouvantés, et se mirent en devoir de resserrer et de mettre à l'abri leurs marchandises. En un instant, la confusion et la terreur furent aux deux bouts de la galerie : le peuple boutiquier, avec cette promptitude de panique qui le caractérise, interrompit jusqu'aux ventes commencées, et mille mains s'occupèrent précipitamment à dépouiller les étaux et les châssis à jour de tous les objets de commerce qui les chargeaient.

1. *Esrénons*, éreintons.

Tancrède, sans perdre de vue les dames, interrogea un chaussetier : le marchand, tout en expédiant ses opérations avec autant de célérité qu'un laboureur qui serre sa moisson à l'approche de l'orage, lui apprit que ce bruit venait de l'outrecuidance d'un page qui avait voulu pénétrer de force dans la chambre des Enquêtes, en dépit des huissiers : ceux-ci l'ayant repoussé, il avait mis l'épée à la main contre eux ; les autres pages l'avaient soutenu, et les huissiers, moulus de coups et leurs robes déchirées, s'étaient sauvés à grand'peine dans l'intérieur de ladite chambre, en fermant la porte sur eux. Tandis que les tapageurs travaillaient à l'enfoncer, on était allé chercher les archers du Châtelet, et le combat venait de s'engager.

Au même instant, comme une cuve bouillonnante qui déborde à flots écumeux, la Grand'Salle vomit la mêlée par sa triple arcade. Un tourbillon de pages, d'archers, de laquais, poussants, poussés, battants, battus, et ferraillant d'une ardeur sans seconde, se ruèrent dans la galerie, chassant d'une violente impulsion le public effrayé vers les deux issues principales. Une partie des promeneurs et acheteurs avaient déjà évacué la place ; mais le plus grand nombre n'avait pas encore gagné les sorties du long corridor. Heureux ceux qui se trouvèrent dans la partie entre la Grand'Salle et l'extrémité donnant sur la place du Palais ! Ils arrivèrent sains et saufs au grand air et sur le pavé, et purent rentrer au logis sans collets froissés, manteaux déchirés ni côtes enfoncées. D'autres opérèrent également leur retraite sans danger, ayant été jetés, par l'irruption des combattants, dans la galerie de la Sainte-Chapelle, où la bagarre continua derrière eux, au grand détriment des archers ; car ceux-ci, assaillis en détail et corps à corps dans ces couloirs de médiocre largeur, serrés contre les châssis des marchands, ne pouvaient faire usage de leurs hallebardes, tandis que les horions pleuvaient sur eux à bras raccourci, et que plusieurs des leurs étaient déjà dagués et tailladés par les épées de leurs adversaires.

Pendant ce rude conflit, les spectateurs paisibles qui se trouvaient proche de l'autre bout de la galerie des Merciers pressaient leurs pas vers la cour Neuve du Palais : de ce nombre étaient les deux dames, que Tancrède ne quittait pas du regard. Il les suivit, se tenant prêt à leur porter secours au besoin. Comme elles approchaient du perron de la cour Neuve, une nouvelle et terrible rumeur s'éleva de divers côtés. « Sus, sus à la livrée ! » criaient un grand nombre de voix ; et deux troupes de clercs du Palais, armés d'estocs volants et de pesants gourdins, débouchèrent à la fois par

les degrés de la Sainte-Chapelle et par ceux de la cour Neuve, refoulant et culbutant tout ce qui leur barrait le passage jusqu'aux objets de leur haine.

Ce fut un effroyable chaos : c'était pitié que de voir toutes ces riches toilettes si bien apprêtées et gaudronnées, brisées, écrasées, abîmées ; que d'entendre ces cris de femmes heurtées, renversées, étouffées par une jeunesse qui semblait aveugle et sourde comme des taureaux en fureur.

Lorsque les deux dames virent la dernière issue fermée par cette fougueuse invasion, la plus âgée regarda rapidement autour d'elle, comme pour chercher son écuyer et ses gens : l'autre devint pâle ; mais lorsque, tournant la tête avec effroi, elle eut rencontré les yeux de Tancrède pleins d'une ardente sollicitude, une confiance instinctive apparut dans les siens.

Elle ne fut pas trompée : déjà Tancrède, d'un élan, s'était placé en avant de toutes deux ; sans leur adresser la parole, et en leur tournant le dos, il les poussa en arrière jusqu'aux contrevents fermés d'un étalage de mercier, recevant sur ses bras tendus le premier choc de la foule ; puis il se jeta violemment contre la porte de la boutique, la heurtant à la fois du dos, du coude et du talon.

Elle était assurée en dedans, et ne céda pas.

Leur position à tous trois était éminemment critique : en vain s'efforçait-il d'opposer transversalement des deux mains son épée nue, comme une barre de fer, au flot qui roulait contre lui ; bien qu'il luttât avec une force décuplée pour soutenir, immobile et de pied ferme, le poids immense qui l'accablait, il se sentait parfois si rudement poussé contre celles qu'il voulait protéger, que la pression de son corps leur arrachait des soupirs étouffés.

Une sueur froide découlait de son front, une affreuse angoisse lui serrait le cœur.

Tout à coup il entendit dans l'intérieur de la boutique crier des ferrements qu'on semblait enlever : la porte s'entr'ouvrit brusquement, et le mercier, saisissant le bras de la grande dame, l'entraîna avec vigueur. Tancrède poussa un cri de joie ; il prit sous les bras la jeune personne, la fit glisser le long du contrevent, et la jeta plutôt qu'il ne la déposa près de sa compagne. Il allait refermer la porte derrière lui, quand une petite main attira fortement la sienne, et il se trouva à côté de celle qu'il venait de sauver.

Ils restèrent un moment tous trois, haletants et sans mot dire, tandis que le mercier s'épuisait en respectueuses protestations couvertes par le bruit du dehors. Il était désespéré de ne s'être pas

aperçu plus tôt du danger de la sérénissime princesse. Il remerciait tous les saints de lui avoir inspiré la pensée de regarder par le trou du contrevent. Il eût voulu y avoir songé plus vite, lui en eût-il coûté bras ou jambe !

Et le pauvre homme s'amincissait, s'effaçait contre la muraille pour laisser le plus de place possible à ses hôtes.

C'était pour Tancrède une position bizarre et enchanteresse : au dehors, cet effroyable tumulte; au dedans de l'étroite logette, cette pression muette contre une jeune et gracieuse fille, cette tête charmante qu'il entrevoyait si près de la sienne, dans l'obscurité de leur asile, cette douce haleine qu'il sentait sur son cou, tout l'étourdissait et l'enivrait.

Il fut tiré trop tôt de son absorption silencieuse. La dame, qu'on avait qualifiée du titre de princesse, lui adressa la parole.

« Nous devons peut-être la vie à maître Pierre, dit-elle ; mais sans vous, monsieur, nous n'aurions plus été à même de profiter de son secours. Recevez mes remercîments de l'assistance que vous nous avez prêtée si à propos : vous vous êtes acquis des titres à mon ressentiment [1], que je ne saurais oublier.

— Ah ! madame, que n'ai-je rencontré pour vous servir une occasion plus périlleuse ! J'aurais voulu verser mon sang pour mériter ce ressentiment que vous me voulez bien promettre.

— C'est de votre part un souhait de noble et galant chevalier ! Mais je me tiens pour mieux satisfaite qu'il ne vous en ait pas tant coûté. »

Tancrède pourtant le regrettait encore; mais ce n'était pas pour elle : si sa bouche avait répliqué à la noble dame, ce n'était pas à elle qu'avait répondu sa pensée. Tandis qu'elle lui adressait l'expression de sa reconnaissance, d'une voix claire et harmonieuse, mais qui n'exprimait ni n'excitait d'émotion sympathique, d'autres lèvres étaient demeurées fermées ; mais un regard s'était levé un instant vers le jeune homme, un de ces rapides regards, innocents et affectueux, qui laissent du bonheur pour si longtemps à qui les a rencontrés.

Cependant le vacarme diminuait : les cris et les piétinements s'éloignaient, et la foule ne heurtait plus bruyamment dans son passage les ais tremblants de la boutique.

1. Le mot *ressentiment*, dont l'usage a depuis restreint le sens au souvenir d'une offense, avait d'abord, comme son étymologie l'indique, une signification tout aussi étendue que celle de ses synonymes *souvenir* ou *remembrance*. On l'appliquait même plus volontiers à un souvenir reconnaissant.

Le mercier mit la tête à la porte, et vit cette partie de la galerie presque vide : le combat durait encore, mais du côté de la Sainte-Chapelle et dans les deux cours du Palais. Les pages et les laquais paraissaient avoir le dessous; car, de temps en temps, des archers en ramenaient un ou deux en désordre et couverts de sang, et les faisaient entrer de force dans la Grand'Salle, où ils les tenaient provisoirement.

« Il faut profiter de cet instant, dit Tancrède. De quel côté vos gens vous attendent-ils, mesdames? Vous me permettrez de vous servir d'écuyer, mais vous voudrez bien être mes conductrices; car c'est la première fois que j'entre ici, et je ne sais ce qu'est devenu mon page.

— Vous êtes étranger, monsieur? demanda la princesse.

— Mais.... oui, madame! Je n'ai pas été élevé à Paris, » répondit le jeune homme, qui ne crut pas devoir décliner son nom. Par moment il doutait encore de sa propre identité, et presque de son existence.

La princesse le regarda plus attentivement, et tout à coup son œil devint perçant et inquiet, ses sourcils se froncèrent, et une singulière émotion parut sur son visage; mais elle la réprima promptement, et sourit, comme si elle eût chassé quelque inquiétude folle.

« Eh bien! monsieur, puisque vous voulez pousser jusqu'au bout votre galanterie, nous accepterons votre main jusqu'à la cour Neuve du Palais, où je dois trouver mon carrosse. »

Tancrède offrit la main aux deux dames. Tout son corps trembla de plaisir quand il sentit entre ses doigts les jolis doigts de la petite.

Pourquoi ce chemin était-il si court?

L'écuyer et les gens de la dame les joignirent comme ils atteignaient le carrosse.

« Adieu, monsieur, dit la princesse, je ne perdrai pas le souvenir de cette rencontre. J'espère que nous ne serons pas sans revoir quelque jour notre aimable protecteur dans de moins désagréables circonstances. »

Le pauvre Tancrède avait le cœur trop plein : il ne répondit que par un profond salut.

La dame semblait attendre autre chose de sa part; mais, voyant qu'il gardait le silence, elle lui fit un geste d'adieu avec un sourire où se mêlait quelque ironie, et s'élança légèrement dans sa voiture, suivie de la gentille Claire, qui avait adressé en rougissant à son chevalier une timide inclination de tête.

Le jeune homme resta longtemps cloué en place, après que le carrosse fut parti, et qu'il eut cessé d'entendre le bruit des roues.

« Ah! monseigneur, vous voilà donc! Dieu soit loué! Je vous croyais mort ou quelque chose d'approchant. »

C'était Roland, sans chapeau, sans manteau, sans épée, une manche arrachée et le justaucorps déchiré du haut en bas.

« Mais qui est-elle donc? s'écria Tancrède, sans remarquer le piteux état du page, et qui peut être cette princesse sérénissime? Si c'était..... mais non, je n'aurai pas ce bonheur! Si c'était Mme de Guémené!

— Quoi, la dame que nous avons vue? Non! ce n'est pas Mme la princesse de Guémené, je connais celle-ci; elle ne lui ressemble nullement.

— Comment? Vous ne savez pas qui elles sont! Vous qui êtes Parisien, vous pouvez ignorer quelles sont ces deux dames!

— Mais je ne suis ici que de deux mois!

— Alors, courons, courons sur leurs pas. Je veux les retrouver, les connaître. Je le veux!

— Elles s'en sont allées à pied?

— Non, en carrosse.

— Alors c'est impossible! De quel côté sont-elles parties? où vont-elles?

— Je ne le leur ai pas demandé.

— Vous leur avez donc parlé? »

Tancrède lui raconta son aventure.

« Quoi! dit Roland, vous ne leur avez pas demandé la permission de vous présenter dans leur hôtel?

— Malédiction sur moi! je n'y ai pas songé! J'avais perdu la tête! Slapperloot! Mille tonnerres! »

Et le fougueux jeune homme frappait du pied et serrait les poings, tandis que le page faisait une moue assez irrespectueuse.

« C'est votre faute aussi, vaurien que vous êtes! Si vous étiez resté près de moi, au lieu de vous mêler aux batailleurs, vous m'y auriez fait penser, vous les auriez suivies. Foin de vous, et de moi aussi!

— Monsieur, j'en suis désolé; mais, foi de page, je n'ai pu agir autrement. Ce sont les archers qui m'ont insulté; l'un d'eux m'a regardé de travers en passant. »

Tancrède lui tourna le dos et reprit, sans plus de paroles, le chemin de la place Royale.

Roland le suivit à quelques pas de distance, avec la tournure

d'un épagneul qui revient du combat, après y avoir laissé la meilleure part de sa fourrure et de ses oreilles.

Tancrède retrouva sa mère, qui venait de rentrer, de son côté, de courses d'un autre genre. Il lui raconta son aventure, sans parler que très-succinctement de la partie la plus intéressante. La duchesse lui apprit à son tour qu'ils ne pourraient voir ce jour-là Mme de Guémené, laquelle n'était attendue que le soir, de sa retraite à Port-Royal, et que leur visite était remise au lendemain. Pendant que Tancrède était au Palais, sa mère avait été voir en personne quelques-uns de Messieurs de la chambre de l'Édit [1], et, sous deux jours au plus tard, requête devait être présentée à ladite chambre par Marguerite de Béthune, duchesse douairière de Rohan, au nom et comme tutrice de Tancrède de Rohan, son fils mineur, à l'effet de faire constater l'état du jeune duc, et d'obtenir pour lui la mise en possession de l'héritage de son père, ainsi que défense à l'avenir à Henri de Chabot de prendre les titre et armes de duc de Rohan, qui lui avaient été concédés par la régente en faveur de son mariage avec Marguerite de Rohan.

« Grand Dieu ! dit Tancrède après de longues réflexions, se peut-il que ce soit contre une sœur qu'il en faille venir à de telles extrémités ? qu'il faille traîner le nom de mon père dans des débats judiciaires dont l'issue, quelle qu'elle soit, ne peut que ternir l'honneur de notre maison ? Faut-il que je me voie réduit à couvrir ma sœur d'opprobre aux yeux du monde entier, pour rentrer dans ma légitime ? Ma sœur ! je l'aurais tant aimée ! Peut-elle bien préférer ma haine, la haine de sa mère ? N'est-il point d'accommodement possible ? Si elle le voulait, on pourrait encore sauver son honneur sans me frustrer de mes droits !

— Si tu la connaissais, pauvre enfant, tu saurais trop que tout accommodement est impossible : elle a trop d'endurcissement pour sentir des remords, trop d'orgueil pour te rien devoir. Elle repousserait toute proposition avec dédain, elle s'en ferait une arme pour te perdre.

— N'importe ! il n'en sera pas ainsi sans que j'aie tenté un dernier effort. Je serai sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Je veux la voir ! je vais chez elle : si elle me repousse, je secouerai sur le seuil de sa porte la poussière de mes pieds, et je marcherai par après, sans plus hésiter, me confiant en Dieu et en mon droit.

1. Instituée par l'édit de Nantes pour juger toutes les contestations entre protestants. Les protestants seuls faisaient partie de cette chambre de justice.

— Vous n'irez pas, Tancrède; ils sont capables de tout ! Voulez-vous me faire mourir d'effroi ?

— Moi! son frère!... Oh! non, ma mère, vous vous trompez! votre amour vous égare!

— Celle qui t'a dépouillé ne peut-elle pas faire plus ?... ou du moins chercher de nouveau à s'emparer de toi ?

— A Leyde, on pouvait craindre ; mais ici... Maintenant, en me présentant ainsi subitement chez elle!... J'ai une épée, ma mère! Mais non, c'est folie même que d'en supposer la pensée.

— N'importe! je crains tout.... Si tu le veux.... absolument, tu n'iras pas sans suite.... je veux que tu prennes dix de mes gens.

— Eh bien ! à la bonne heure. Au revoir, ma mère ! au revoir ! priez le ciel de favoriser mon projet.

— Va donc; mais tu iras en vain : car ce serait un miracle que d'amollir ce cœur de pierre. »

IV.

Le front de la princesse Marguerite était voilé d'un nuage : elle secouait la tête de temps en temps, et ses lèvres serrées s'entr'ouvraient avec ce frémissement répété qui indique la contrariété et l'inquiétude.

« Vous êtes soucieux, Henri! » dit-elle en se retournant vers un homme assis à son côté.

Celui à qui elle s'adressait était un cavalier d'une belle figure et de la tournure la plus élégante. Ses traits étaient d'une régularité parfaite, sa taille souple et fine, et l'on n'eût pu sans injustice lui faire partager le reproche souvent décoché contre les petits-maîtres du temps, de cacher à dessein leurs jambes difformes sous l'ampleur de leurs canons plissés ; car les siennes étaient dignes d'un Antinoüs. La perfection de ses manières égalait celle de son corps : nul n'eût su déployer près des dames une galanterie plus brillante et de meilleur goût ; nul n'avait étudié plus à fond les ressorts capricieux et complexes qui entrent dans la composition de cet être artificiel qu'on appelle la femme du grand monde ; nul n'en savait plus adroitement faire tourner la clef et fixer, au moins pour un temps, la fantasque mobilité : science bien profonde sans doute, puisqu'elle avait pu, aidée d'une rare beauté, et peut-être, il est vrai, du lien qu'avait noué la possession d'un secret redoutable, subjuguer invinciblement l'orgueil révolté de l'héritière de Rohan.

Mais là doit s'arrêter son panégyrique, car là s'arrêtaient les vertus et les aptitudes spéciales d'Henri, duc de Rohan-Chabot. Pas une haute pensée n'apparaissait sur cette belle physionomie, pas un éclair dans ce grand œil bleu. La vanité, la soif des honneurs et des richesses pouvaient s'y peindre, la véritable ambition jamais : ce n'était pas là une passion à sa portée.

« Vous avez quelque appréhension? répéta-t-elle.

— J'allais vous faire la même observation, dit le duc.

— Elle eût été juste! Je ne suis pas tranquille; ce retard n'est pas ordinaire. Voici une semaine entière que nous n'avons reçu de nouvelles. Les dernières, de Leyde, étaient excellentes. Tout était disposé pour le prendre de gré ou de force; tout devait être fait sous deux ou trois jours; et tout à coup, la correspondance interrompue! un silence absolu! C'est très-inquiétant : si quelque circonstance eût forcé de différer l'exécution, nous aurions dû en être avertis par une lettre.... J'ai attendu patiemment jusqu'au courrier d'aujourd'hui; mais....

— C'est à s'y perdre : je crains que la duchesse douairière ne sache quelque chose et que.... »

Marguerite lui fit un signe de l'œil, en lui désignant une jeune et jolie personne assise auprès d'eux. Ils se retirèrent dans l'embrasure d'une croisée.

« Mais qui vous peut donner cette pensée?

— Rien de positif; des paroles rapprochées les unes des autres, des bruits vagues, mais alarmants. Dieu veuille que La Sauvetat n'ait pas vendu le secret, depuis que nous sommes en froid avec lui!

— Nous aurions dû faire davantage pour lui : c'est une grande faute! En tous cas, nous ne saurions avoir de crainte sérieuse. Quand l'enfant reviendrait, nous pourrions l'attendre de pied ferme. Nous n'en sommes pas là, au reste!

— Non, sans doute; mais il faut s'attendre à tout. Il serait à propos que je visse Monsieur le prince[1], pour le prévenir que nous sommes avertis qu'il se prépare quelque machination contre nous, que votre mère cherche de nouveaux moyens pour se venger de notre mariage.

— Cela serait assez à propos. Mais préparez-le seulement, sans lui rien dire que de général. Vous n'êtes pas censé vous-même connaître les inventions dont on se veut servir pour nous nuire.

— Je vais aller sur-le-champ à l'hôtel de Condé; car demain

1. Louis de Bourbon, prince de Condé.

peut-être le prince ne sera-t-il plus à Paris. Nous pouvons sans doute compter sur le ministre; mais l'appui de son altesse est le plus sûr de tous. N'est-il pas le véritable auteur de notre bonheur? »

Il baisa galamment la main que lui tendit Marguerite.

Après son départ, la princesse se rapprocha de la jeune demoiselle, qui était demeurée à sa place, et causa un instant avec elle; mais la conversation ne se soutenait qu'avec effort de part et d'autre, et tomba bientôt entièrement. La préoccupation de Marguerite était facile à reconnaître, et celle de sa jeune interlocutrice ne l'était guère moins, bien que sa rêverie fût sans doute produite par des souvenirs plus innocents et moins pénibles.

Tout à coup un homme entra brusquement sans être annoncé. L'état de ses vêtements froissés et poudreux annonçait un long et rapide voyage.

« M. de Barrière! » s'écria Marguerite avec agitation.

Elle courut à lui, le saisit par la main, et l'entraîna dans son cabinet, où elle s'enferma avec lui.

« Eh bien! l'avez-vous? où est-il?

— Si je l'ai! non. Où il est? ici, peut-être.

— Ici! s'écria-t-elle en reculant, et jetant autour d'elle un regard effrayé.

— Ici. A Paris, j'entends.

— Quoi? comment cela? Mais vous nous avez donc trahis!

— Grand merci! Exposez-vous donc à recevoir une cravate de chanvre, ou tout au moins un bon pourpoint de pierre, pour être accueilli de la sorte, si le diable s'est venu jeter à la traverse de l'entreprise.

— Mais que s'est-il passé, alors? Comment l'a-t-on tiré de vos mains? Ma mère.... la duchesse douairière sait-elle tout?

— Oui! cela ne peut partir que de là! Vous vous rappelez que, dans ma dernière lettre, je vous mandai que le mercier m'avait assez brutalement repoussé, mais que j'avais fait affaire avec quelques bons drilles pour empoigner l'enfant bon gré mal gré, et l'embarquer sur un vaisseau dont le capitaine était à ma dévotion. Eh bien! le coup a manqué par la résistance de cet enragé diabloteau et d'un de ses camarades, qui se sont défendus en appelant les bateliers à leur aide. Ce n'est là que le commencement. Le lendemain de l'affaire, m'étant tenu caché, l'on me vint avertir qu'on allait lancer un mandat d'arrêt contre moi, en qualité de ravisseur, et qu'un scribe de la maison de ville avait dit qu'un fondé de pouvoir des parents de cet enfant, dont l'aventure faisait quelque

bruit, sollicitait un ordre pour obtenir la remise du jeune gars entre ses mains. Je m'échappai sans plus attendre, et, au lieu d'aller m'embarquer à Rotterdam, où l'ordre de m'arrêter m'aurait sans doute précédé, je gagnai par l'intérieur du pays le Brabant septentrional, d'où je suis revenu comme j'ai pu, crevant je ne sais combien de chevaux, pour vous apporter plus tôt la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Ainsi, attention! et sous les armes!

— Nous y sommes et ne craignons rien, répondit Marguerite, dont l'énergie avait repris le dessus, aussitôt le premier étourdissement passé. Nous aviserons à nous faire pardonner un premier mouvement et des paroles que nous ne pensions pas, même en les prononçant, monsieur de Barrière.... »

On frappa à la porte du cabinet.

« Qu'est-ce? que me veut-on? demanda Marguerite avec impatience.

— Madame, dit une voix au dehors, on vous veut entretenir sur-le-champ pour affaire d'importance.

— Je n'ai pas le temps. Qu'on attende! qu'on revienne plus tard! Qui me demande ainsi?

— Un jeune homme de la plus haute apparence, qui ne veut dire son nom qu'à vous seule. »

La princesse et le capitaine se regardèrent.

« C'est singulier, dit Marguerite. Qui peut-il être?

— Si j'osais vous donner un avis, ce serait de le recevoir. Cela peut avoir trait en effet à notre importante affaire.

— Restez donc là : je vais l'entendre. »

Marguerite rentra dans la pièce où elle avait laissé la jeune demoiselle seule. Elle fit introduire l'étranger.

La petite, à son aspect, laissa échapper une exclamation et rougit extrêmement. Lui, en entrant, était très-pâle; mais l'incarnat des joues de la jeune personne se communiqua aux siennes, et sa vue parut lui faire éprouver une impression dont la nature était très-difficile à expliquer : il était évident qu'il ne s'attendait nullement à la rencontrer en ce lieu.

La duchesse sourit gracieusement au jeune cavalier.

« C'est vous, monsieur! Je n'espérais avoir le plaisir de vous retrouver si tôt. En ne m'annonçant pas votre visite ce matin, c'était une aimable surprise que vous me prépariez sans doute. Vous m'auriez fait regretter d'avoir été l'objet de votre généreux procédé, si vous ne m'aviez promptement mise à même de vous en exprimer ma reconnaissance chez moi.

— C'est pour vous entretenir d'une importante affaire que je

suis venu, dit le jeune homme d'une voix grave et d'un visage glacé.

— Claire, mon enfant, dit la princesse à demi-voix à la jeune personne, laissez-nous un moment. Je vous rappellerai tout à l'heure. »

Claire sortit la tête baissée, et sans lever les yeux une seule fois.

Ils restèrent un moment en silence après son départ. La physionomie de la princesse exprimait une attente et une inquiétude singulières, tandis qu'elle examinait la tête fortement caractérisée du jeune homme.

Elle parla cependant la première.

« Puis-je savoir, monsieur, quel est le cavalier à qui je parle en ce moment?

— Tancrède, duc de Rohan! »

Marguerite se leva d'un mouvement terrible: son corps était penché en arrière, sa poitrine péniblement soulevée par une respiration pressée et sifflante; ses beaux yeux, effarés, ouverts d'une manière effrayante, ne pouvaient s'arracher à la fascination du regard perçant et fixe qui semblait vouloir plonger dans les plus profonds abîmes de son cœur.

« Je suis Tancrède, votre frère! dit le jeune homme d'un accent imposant et calme, qui faisait avec son âge un admirable contraste. Je suis celui que vous aviez condamné à un éternel exil, celui qui devait vivre et mourir sans avoir ce qu'a la plus misérable créature, le serf dans sa chaumière, le sauvage dans sa forêt, un nom parmi les hommes. Remerciez le ciel de vous avoir épargné le malheur d'un tel succès.

— Que signifie tout cela? répondit Marguerite d'une voix d'abord presque inintelligible, mais qui se raffermit peu à peu. Je ne vous comprends pas. Vous m'êtes inconnu, et je n'ai pas de frère.

— On ne vous l'avait pas du moins donné à garder, madame; mais vous avez bien su vous charger de sa garde, de votre plein gré. Écoutez: je ne viens pas vous accabler de mes reproches, ajouter l'amertume de mes paroles à celle de vos remords. Car je ne puis vous haïr encore: je me souviens que nous sommes du même sang tous deux! Si je voulais me venger, je ne serais pas ici: je ne viendrais pas vous présenter la paix et l'oubli, je ne viendrais pas vous offrir de mettre à couvert votre honneur en voilant aux yeux du monde entier la mémoire funeste du passé. Vous êtes émue! Ah! laissez-vous aller aux sentiments qui commencent à rentrer dans votre âme....

— Émue.... oui ; cet audacieux langage a droit de m'émouvoir en effet. On m'ose venir offrir le pardon, à moi ! le pardon à Marguerite de Rohan ! Voici la première fois que ces deux mots se se sont trouvés ensemble.... »

Elle voulait ajouter : « Il n'y a que Dieu à qui je puisse parfois demander ! » mais elle ne le put.

Pour la première fois, sa sconscience hésitait. Elle se dompta.

« Je ne vous entendais pas d'abord, monsieur, reprit-elle. Prenez garde que je ne vous entende trop bien, il n'est pas de trame si bien ourdie qui me puisse surprendre et que je ne sache défaire. Sachez que vous avez affaire à la fille du grand duc de Rohan.

— Et vous à son fils ! et c'est au nom de notre père et de nos communs ancêtres que je vous adjure de ne pas affliger leurs âmes, dans l'autre monde, du spectacle des honteux discords de leur race.

— Imposteur ! dit-elle avec emportement; mais son œil troublé, toujours fixé sur la face de Tancrède, soutenait mal l'assurance forcée de sa voix.

— Tu sais bien que je ne le suis pas : tu m'as trop bien reconnu. Quoi ! ces traits, qui reproduisent ceux d'un père dont la mémoire devrait t'être si chère, ne sont pour toi qu'un sujet d'effroi ! En effet, ces traits glorieux, seul héritage que tu n'aies pu me ravir, seront, à des yeux étrangers, tes accusateurs et tes juges !

— Vous, m'être un sujet d'effroi, jeune insensé ! Que m'importent les extravagantes espérances qu'on vous a inspirées et le rôle ridicule que vous jouez ? J'attends et je défie tous mes ennemis, quels qu'ils soient !

— Tes lèvres tremblantes, ta pâleur démentent tes paroles : une conscience coupable est un pesant fardeau, n'est-ce pas ? Ah ! Marguerite, comment as-tu pu avoir le cœur d'agir ainsi ? Que t'avais-je fait, moi qui t'aurais tant aimée, qui t'aimerais encore si tu voulais ! Marguerite, sois ma sœur; c'est moi qui t'en prie, c'est l'offensé qui demande à l'offenseur de mettre tout en oubli comme si rien n'avait été. C'est pour mes biens, pour mes terres, mes châteaux, que tu as fait cela ; eh ! gardes-en la moitié, garde tout, si tu veux ! Mais rends-moi mon nom, le nom de mon père ! »

Et tandis que, l'œil humide, il prononçait ces paroles d'une voix dont les vibrations touchantes et profondes eussent pénétré l'âme la plus endurcie, il s'était approché si près de Marguerite, que sa main entr'ouverte effleurait presque celle de sa sœur.

Un instant les muscles du visage de celle-ci s'agitèrent, sa bouche fit un mouvement, son regard se voila.... mais ce ne fut qu'un instant; sa physionomie reprit une immobilité dédaigneuse.

« Finissons-en, je vous prie.... Cette scène.... absurde me fatigue. Vous pouvez aller rejoindre ceux qui vous ont envoyé : que vous soyez leur complice ou leur instrument, ce que votre âge rend plus présumable, dites à ceux qui vous mettent en avant que je ne crains personne au monde, personne. »

Et la main qui avait presque touché celle de Tancrède lui désignait la porte, tandis que la tête de la princesse se détournait pour ne plus le voir.

Tancrède fit quelques pas, puis il se retourna impétueusement.

« Ainsi donc, tu veux vomir l'outrage et la calomnie sur l'honneur de ta mère! Tu veux déclarer devant la justice des hommes que ta mère a menti, quand elle présente son fils à la face du monde comme le fils d'Henri de Rohan! qu'elle a mêlé un sang étranger à celui de ta maison! »

Elle pâlit, rougit, s'écria : « Non, je ne ferai pas cela, je ne le ferai pas! » Puis, reprenant avec force son empire sur elle-même : « Je n'ai point à le faire; vous n'êtes pas plus le fils de la duchesse que le fils d'Henri de Rohan.

— Mensonge! infamie! »

La princesse frémit de colère.

« Voilà donc tes plans dévoilés! Ce n'est point d'adultère, c'est de supposition d'enfant que tu vas accuser ta mère! Mais, quand la justice serait à toi, au lieu du mensonge et du crime, si tu avais dans l'âme la moindre parcelle des sentiments que Dieu et la nature ont donnés à l'homme, tu reculerais d'horreur à l'idée d'appeler l'ignominie sur le front d'une mère! tu sacrifierais tout pour éviter cet odieux triomphe! De quel nom te flétrir donc, malheureuse, quand tu sais si elle a dit vrai? »

Marguerite, étouffant, courut à la porte et l'ouvrit avec violence.

« Marguerite, je vous ai demandé la paix, et vous l'avez refusée; je vous ai offert l'abandon de mon patrimoine pour le baiser d'une sœur, et vous m'avez dit : « Je ne te connais pas! » Qu'il soit fait comme vous l'avez voulu : tout est dit entre nous ici. Au revoir, comtesse de Chabot! »

Et il partit à travers les gens de la princesse, qui, accourus au geste de leur maîtresse, s'écartèrent avec une sorte de respect instinctif devant l'étrange jeune homme.

La duchesse douairière s'était attendue à ce résultat, et pourtant une dernière espérance qu'elle ne s'avouait même pas s'était glissée chez elle : une mère renonce à si grand'peine à l'espoir du retour d'un enfant ingrat. Les paroles de Tancrède firent saigner, comme le premier jour, la plaie qu'avait ouverte dans son cœur la

révélation du crime de sa fille : avec cette douleur s'en allèrent les derniers sentiments maternels; la duchesse n'avait plus qu'un seul enfant désormais, et Marguerite de Béthune n'était plus pour Marguerite de Rohan qu'une ennemie implacable, éternelle.

Tancrède avait hâte d'être seul : cette journée avait été si féconde pour lui en événements et en impressions, qu'il sentait le besoin de démêler à loisir l'orageux chaos qui fatiguait sa tête.

Quand vint la nuit, dans le silence de sa longue veille, l'image de sa sœur et celle de la gentille Claire l'assiégèrent tour à tour de visions bien opposées; enfin la gracieuse enfant, comme un bon génie, chassa le fantôme ennemi qui lui disputait les souvenirs du jeune homme, et il se reposa dans les délicieuses inquiétudes d'une passion naissante. Quand et dans quel lieu la reverrait-il? qui pouvait-elle être? pourquoi se trouvait-elle ainsi chez sa sœur? circonstance alarmante, qui présageait des entraves, de pénibles luttes, des résistances difficiles à briser, mais qui, loin d'étouffer à leur naissance ses idées de bonheur, les échauffait de cette exaltation, fille à la fois du cœur et de la tête.

A cet âge héroïque de la vie, où nul obstacle ne fait reculer, où les projets de dix années et les serments tenus de constance éternelle sont jugés l'ordre habituel des choses de ce monde, quel adolescent énergique et chaleureux n'a point enchaîné ses premières amours à celle qui semblait ne pouvoir être à lui, ne s'est pas roidi, armé de son courage et de sa foi, contre un monde d'impossibilités qui l'attristaient sans pouvoir l'effrayer?

Telle était la disposition de son âme, lorsque ses yeux se fermèrent enfin de lassitude. Sa première pensée, à son réveil, fut qu'il apprendrait sans doute quelque chose de Mme de Guémené touchant la jeune fille qui s'était déjà emparée de toutes ses pensées. C'était le seul motif qui pût maintenant lui faire attendre avec impatience cette présentation dont il était la veille si vivement préoccupé.

Dans la matinée, il se rendit avec sa mère à l'hôtel de Guémené, proche voisin de celui de Rohan.

Ils trouvèrent Mme de Guémené entourée d'un petit cercle d'amis intimes, composé du savant et pieux Arnauld d'Andilly; de son frère, Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, déjà fameux par l'éclat de ses thèses et par son livre *De la fréquente Communion*, bien qu'il n'eût pas encore cette réputation colossale où l'élevèrent depuis son génie vigoureux et inflexible, et son infatigable activité; de la dévote Mme de Vendôme; de Mme de Nemours, sa fille, et de leur amie, Mme de Choisy.

Cette grave société, la simplicité du costume de la princesse, coiffée naturellement de ses cheveux blonds, sans frisure et sans poudre, et vêtue d'un corps de serge noire, comme si les ordonnances somptuaires de Louis XIII eussent été encore en vigueur, étaient peu d'accord avec l'idée que Tancrède s'était formée à l'avance d'un astre du beau monde, d'une brillante reine des cœurs et de la mode.

Du reste, son air de douceur et de bonté prévinrent favorablement le jeune homme. Elle ne paraissait plus très-jeune ; mais elle était d'une extrême blancheur et d'un éclat peu commun. Son double menton, sa taille un peu forte, ses traits peu vigoureusement arrêtés, avaient quelque chose des femmes du pays que Tancrède avait si longtemps habité ; mais, si sa physionomie annonçait de l'indécision et quelque mobilité, ses yeux bleus étaient remplis de bienveillance, et son sourire de grâce et de sensibilité.

Au moment où l'on annonça Mme la duchesse douairière de Rohan et monseigneur le duc son fils, la société se leva avec un mouvement d'intérêt et de curiosité extraordinaires. Mme de Guémené, qui s'attendait à cette visite, venait de mettre en peu de mots ses amis au courant de cette merveilleuse histoire, moins la part qu'y tenait la princesse Marguerite, afin d'amortir l'effet du premier étonnement, et de donner le temps à chacun de se faire une contenance.

Les deux princesses s'embrassèrent affectueusement. Tancrède s'avança sans hésitation, prit la main de sa belle parente et la porta à ses lèvres.

Elle se recula un peu, l'examinant avec une attention complaisante qui fit rougir le jeune homme.

« C'est donc là le jeune duc? dit-elle.

— Oui, répondit la mère toute glorieuse, c'est là cet enfant tant pleuré, que Dieu m'a rendu tout à coup quand l'espoir était depuis longtemps disparu de mon âme et que j'y faisais un même et unique deuil pour le père et pour le fils.

— Ah! madame, s'écria M. d'Andilly avec un accent expansif et mystique qui ne semblait pas devoir appartenir à sa tonnante basse-taille, qu'il est véritable à vous de dire que Dieu vous l'a rendu! C'est là en effet un de ces coups de la Providence qui toucheraient le cœur du libertin et de l'impie le plus dur aux mouvements de la grâce. Prions-la tous de ne vous plus ôter ce qu'elle vous a donné quand vous ne l'attendiez plus!

— Je vous remercie, monsieur; car je crois agréables à Dieu les prières des vrais chrétiens comme vous, de quelque communion qu'ils soient. Oui, c'est un vrai miracle du ciel, qui ne permet pas, même sur la terre, le triomphe des iniques et des scélérats! »

Et son œil énergique lançait des flammes.

« Comme il est bien ! répétait Mme de Guémené; mais c'est un charmant cavalier. Patience ! je veux que, dans trois mois d'ici, il n'y ait pas un de nos raffinés qui ne tremble pour ses conquêtes.... »

Elle s'arrêta court, rougissant et jetant un regard de côté sur les Arnauld, comme un écolier qui voudrait rattraper le *lapsus linguæ* qu'il a laissé échapper devant son pédagogue.

« N'est-ce pas, madame de Vendôme, qu'il a bonne mine? ditelle à la vieille duchesse pour reprendre contenance.

— Oui, vraiment! répondit celle-ci ; il est aussi bien fait que M. de Rohan-Chabot. »

Ce rapprochement maladroit fit pâlir Mme de Guémené : la duchesse douairière et son fils avaient détourné la tête en fronçant le sourcil. La dame du logis se hâta de faire prendre un autre cours à la conversation, et parla de son séjour à Port-Royal, de la paix et du détachement du monde que l'on goûtait dans la solitude.

« C'est M. d'Andilly qui parle en ce moment par votre bouche, ma chère, dit en souriant Mme de Rohan. Oh! je lui veux beaucoup de mal de vous enlever ainsi de temps en temps à vos amis. Nous n'avons pas trop de vous tout entière. Ici, qu'il en prenne sa part, à la bonne heure!

— Vous m'accordez libéralement, madame, un mérite que je n'ai pas devant Dieu, répliqua M. d'Andilly. Mme la princesse n'a pas besoin de mes humbles avis pour se rendre docile aux inspirations de sa haute piété....

— Là ! là ! ne vous défendez pas tant, interrompit Mme de Guémené. Je me plais, moi, à reconnaître devant tous ce que je dois à vos sages et saints conseils.

— La grâce est un pur don de Dieu, dit Antoine Arnauld de sa voix retentissante. Les paroles des hommes peuvent réveiller dans notre âme le repentir et les bonnes résolutions ; mais les pensées n'engendrent pas les actions sans ce secours efficace que le ciel accorde quand et à qui bon lui semble.

— J'espère qu'il l'accordera à ma bonne parente, ici comme à Port-Royal, répondit Mme de Rohan, et qu'elle ne fera plus de retraite que dans le jardin de l'hôtel Guémené. Mais à quoi passez-vous le temps là-bas, ma chère? Vous ne pouvez vaquer toute la journée à la prière et à la contemplation ! M. d'Andilly vous enseigne-t-il à faire des sabots, à l'instar des solitaires?

— Il paraît, madame, dit M. d'Andilly, que le bruit qui s'est répandu touchant cette prétendue occupation de nos amis est arrivé

jusqu'à vous. Il n'y a là rien dont un chrétien doive rougir : c'est cependant une erreur. Mais, si l'on n'y fait pas de sabots, on y cultive un fort beau verger, dont j'ai plus d'une fois émondé et greffé les arbres de ma main, et, lorsque je m'y serai retiré pour n'en plus sortir, ce qui ne tardera sans doute guère, je vous promets de vous faire goûter chaque année des productions de mes élèves, qui vous réconcilieront, j'espère, avec Port-Royal et ses habitants.

— Je prends acte de cette promesse, monsieur, et je ne manquerai pas de vous la rappeler.

— Et moi de la tenir.... du moins tant qu'il nous sera permis de prier en commun dans cet asile paisible et d'y cultiver en repos les présents de Dieu. »

Il y avait dans son accent comme un triste pressentiment.

« Qui vous en pourrait empêcher? répliqua Mme de Rohan. Qu'avez-vous à craindre?

— Je ne crains pas, madame; mais je prévois. Nos ennemis sont habiles, implacables et puissants. S'ils échouent dans les tentatives qu'ils font pour nous perdre auprès du pouvoir spirituel, ils se tourneront sans scrupule vers le temporel.

— Ces jésuites sont d'abominables hommes! dit vivement Mme de Guémené.

— Il y a parmi eux des gens de savoir et de piété, répondit avec douceur M. d'Andilly; mais l'esprit de Dieu s'est évidemment retiré de cet ordre, depuis que sa propre gloire lui est devenue plus chère que celle du Seigneur.

— *Lapis offensionis et petra scandali*, s'écria Antoine Arnauld. L'institut des jésuites n'est plus qu'une pierre d'achoppement pour l'Église, qu'une occasion de réjouissance pour ses ennemis! Que la compagnie tourne tant qu'elle voudra autour de Port-Royal et des siens, *quærens leo quem devoret*. Dussé-je aller dormir à mon tour dans une prison d'État, sur les pierres qu'usa la tête de saint Cyran, du fond du donjon de Vincennes je continuerai cette sainte guerre contre eux, tant que Dieu me prêtera un souffle de vie : je combattrai jusqu'à la mort pour la nécessité de l'amour divin et la doctrine de saint Augustin, mon glorieux maître. »

Et l'éclat de ses yeux flamboyants donnait à son visage rude et grossier une grandeur imposante : tous ses traits respiraient la puissante conviction et l'ardeur de controverse qui le suivirent jusqu'au tombeau.

« Il irait au martyre avec moins de peine que nous n'en avons à observer un jour de jeûne! dit Mme de Choisy en joignant les mains d'admiration. Faut-il être abandonné du ciel pour se déclarer

l'ennemi d'un tel homme! Et pourtant ils viennent encore de publier un horrible livre contre lui!

— Celui du P. Meynier, répondit Arnauld. Il m'accuse de vouloir établir le déisme sur les ruines des autels du Christ. Les révérends pères sont en haleine : ils enchérissent l'un sur l'autre du plus beau zèle du monde. Ce n'était qu'en qualité d'hérétique que le P. Brisacier était allé solliciter ma condamnation du saint-père. Il a dû reconnaître, grâce à Dieu, que j'étais pour le moins aussi bien que lui près de Sa Sainteté; mais n'importe! Qu'est-ce que l'autorité du pape et de l'Église aux yeux de l'infaillible compagnie?

— Sainte Vierge! s'écria Mme de Vendôme, le vouloir faire passer pour hérétique, lui, le plus ferme rempart de la foi catholique, lui qui a réduit en poudre les arguments de Mestrezat, le grand champion de Genève!

— Mais, madame, dit la duchesse de Rohan, c'est ce dont il est permis de douter, quelque estime que l'on fasse du génie de M. Arnauld. Croyez bien que Genève ne se tient pour battue non plus par les conférences que par les bûchers. »

Le feu des disputes religieuses montait au visage de la veuve du *roi des huguenots* : Mme de Guémené était sur les épines. Par bonheur, Mme de Vendôme se trouva un peu déconcertée, et balbutia la phrase d'usage en pareil cas, que chacun était maître de garder son sentiment sur ces matières. Quant aux deux Arnauld, ils avaient un trop grand sens pour soutenir une discussion déplacée, et Mme de Guémené put passer, par forme de transition, aux nouvelles de ce qui s'était passé dans Paris pendant sa retraite.

Mme de Vendôme s'empara de la réplique.

« En fait de nouveautés, il ne s'est rien dit ni fait assurément de si digne de mémoire que le sermon qu'a prêché M. le coadjuteur à Saint-Germain-l'Auxerrois, pour la fête de Notre-Dame d'août. En vérité, ma chère belle, je suis désespérée que vous n'y ayez pas assisté : cela vous aurait été non moins profitable que quinze jours de retraite. Quel feu! quelle éloquence! Si vous saviez comme il était pénétré, quand il vantait les mérites et la chasteté de la très-sainte mère de Dieu! Ce digne jeune homme est l'espoir de l'Église gallicane. »

Mme de Guémené souriait, bien qu'une sorte de componction luttât contre l'épanouissement de sa figure.

M. d'Andilly paraissait mal à l'aise.

« Il n'est pas encore arrivé à toute la perfection chrétienne, continua Mme de Vendôme; mais si sa conduite se ressent, dit-on, un peu des erreurs de sa première jeunesse, son âme est toute por-

tée à la vraie piété. On dit qu'il a encore de certains attachements mondains qui ralentissent ses pas vers la bonne voie : prions pour qu'il en oublie les dangereux objets ! »

Pour le coup, le gant ne fut pas relevé ; mais la bonne dame ne s'aperçut pas qu'une teinte enflammée avait banni *les lis* du visage de la princesse décontenancée, que sa propre fille, la précieuse Mme de Nemours, baissait les yeux et se pinçait les lèvres, et que M. d'Andilly toussait, se mouchait et se tourmentait étrangement sur sa chaise.

La compagnie ne tarda pas à prendre congé par discrétion, pour laisser à la maîtresse du logis et à ses parents la liberté de s'entretenir en famille.

« Eh bien ! mon beau cousin, dit Mme de Guémené quand ils furent seuls, la conversation ne vous a pas beaucoup amusé, que je croie. A votre âge, on s'imagine avoir tant de temps devant soi pour s'occuper des choses du ciel, qu'on n'en fait pas souvent le sujet de ses réflexions. Mais passons un peu de l'autre vie à celle-ci, maintenant, et causons de vous, de votre enfance, de tout ce qui vous est arrivé. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis occupée de vous, enfant. Quand, depuis si longtemps, votre bonne mère venait répandre dans mon sein toutes ses douleurs, je ne pensais guère qu'un jour nous jaserions tranquillement tous trois à l'hôtel de Guémené. »

Elle écouta avec intérêt toute l'histoire du jeune homme, jusques et y compris les événements de la veille.

« Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, qui eût pu prévoir qu'elle en viendrait là, cette Marguerite qu'on estimait la perle et le joyau de sa race, cette fière beauté dont la rigueur superbe accablait sans pitié les faiblesses des autres ? Tandis qu'elle étalait sa vertu hautaine au grand jour, elle avait déjà commis le crime dans l'ombre ! C'est l'orgueil qui l'a perdue, comme la mère des hommes !

— Je vous l'avouerai, dit Tancrède, bien que je fusse prêt à lui pardonner, à redevenir son frère, si elle eût voulu, la voix du sang ne s'était point fait entendre chez moi à son premier aspect. Au contraire, quelque chose me repoussait d'elle comme d'un ennemi qu'on devine sans l'avoir jamais vu. Mais, poursuivit-il avec un peu d'hésitation, quelle est donc cette jeune personne qui demeure chez elle, et.... dont l'air.... de douceur offre avec elle un tel contraste ?

— Une jeune personne chez elle ! Ce doit être Mlle de Chabot. Elle n'est pas mal ; seulement elle n'a rien d'imposant ni qui sente la grandeur dans la taille et dans le visage. C'est la sœur d'Henri de Chabot. »

Tancrède pâlit; il aurait chancelé s'il n'eût été assis.

Il s'était bien attendu à quelque révélation désagréable, mais il n'était pas cependant préparé à ce coup. La sœur de son ennemi mortel! de l'homme avec lequel il allait engager une lutte où devaient demeurer l'honneur et l'existence sociale de l'un des adversaires, puisqu'il n'y avait plus dans le monde qu'un seul nom pour eux deux!

L'entretien languit dès lors, au moins de sa part : il ne se sentait plus en état de le soutenir.

Quand on se sépara, Mme de Guémené l'engagea à la revenir voir souvent, et lui dit gracieusement que sa ruelle lui était toujours ouverte, et qu'il y trouverait parfois sans doute une compagnie plus agréable pour lui que celle de ce jour.

Tancrède la remercia d'une voix presque inintelligible, et sortit l'air singulièrement troublé.

« Je crois vraiment que ce petit est amoureux de moi, » se dit en riant Mme de Guémené.

V.

Tancrède attendait impatiemment l'arrivée de son bon ami Jacob Renetz, à qui il avait adressé une longue lettre où il lui rendait un compte détaillé du prodigieux changement de sa position et de la grande affaire qui allait s'engager en son nom : il l'avait tellement pressé d'accourir, dans cette missive à laquelle la duchesse avait ajouté de sa main quelques mots pour appuyer l'invitation, qu'il ne s'étonna pas trop d'un silence un peu prolongé; il pensa que Jacob s'était mis en route sur-le-champ pour apporter sa réponse en personne.

Il n'en fut cependant pas ainsi, et le jeune duc reçut enfin une lettre datée d'Aix-la-Chapelle : il l'ouvrit avec anxiété.

La lettre contenait ce qui suit, plus un bon nombre de réflexions et de développements dont nous faisons grâce au lecteur.

« Monseigneur,

« Ce m'a été une joie bien sensible que d'apprendre l'heureuse découverte que vous avez faite de vos nom et famille véritables, et j'espère que vous ne doutez pas de la part que je prends aux prospérités dont le ciel vous vient de combler, et que vous méritez si bien. J'étais assuré que tu ferais ton chemin et que tu te trouve-

rais un beau jour un homme d'importance : je ne me suis pas trompé, non plus que dans la pensée où j'étais que vous n'oublieriez pas votre fidèle camarade, quand vous deviendriez aussi grand seigneur que l'empereur Charlemagne ; dès que j'eus pris connaissance de votre honorée dépêche, ainsi que des lignes pleines de bonté dans lesquelles l'illustre dame votre mère daignait promettre sa protection et son amitié à un pauvre étudiant, mon premier mouvement fut de courir rejoindre mon ami pour ne nous plus quitter, comme c'était convenu. Mais, en relisant la partie de ton récit relative au procès que tu aurais sans doute sur les bras, l'inquiétude me prit, touchant les preuves qu'il faudrait fournir contre les ravisseurs : je pensai qu'on ne saurait en amasser de trop décisives, et, en ruminant à part moi, je songeai que, puisque ce La Sauvetat, qui t'avait d'abord eu sous sa garde, n'avait pas été prévenu des projets ultérieurs qu'on avait sur toi, il fallait que les autres se défiassent de lui et qu'ils ne fussent plus d'accord entre eux ; il y aurait moyen peut-être de l'engager à tout avouer. Je communiquai cette idée à M. Potenicq, qui en reconnut la justesse; j'écrivis à M. de La Sauvetat une lettre où je l'attaquais par tous les motifs de religion, de crainte et d'intérêt ; il ne me répondit pas, mais bien son hôte, qui m'annonça son départ pour l'Allemagne. Mon parti fut bientôt pris : je résolus de l'y suivre ; M. Potenicq fit tous ses efforts pour m'en dissuader, tant que je ne fis valoir que des raisons de cœur et de devoir ; mais je m'avisai de lui dire que ma fortune en dépendait, et il y consentit. Tu juges bien que c'est à quoi je ne songeais guère. Me voilà donc parti : l'on m'a donné ici les renseignements nécessaires pour suivre la piste de mon homme, et demain je me remets en route jusqu'à ce que je l'aie trouvé et que je puisse ou te l'amener en personne, ou t'apporter du moins de bonnes et authentiques pièces signées de sa main.

« Adieu, mon cher Tancrède ; je t'embrasse et suis pour la vie,.

« Monseigneur,

« De votre seigneurie,

« Le très-dévoué et très-affectionné serviteur. »

P. S. « Je dépose aux pieds de Mme la duchesse les très-humbles hommages de mon respect et de ma reconnaissance. M. et Mme Potenicq et tous les camarades m'ont chargé de te témoigner leur satisfaction de ton bonheur. La veille de mon départ, il y a eu grande réjouissance à l'Académie en ton honneur : le ministre Van-Geist a prononcé une superbe homélie sur les vicissitudes humaines ; après la leçon de dissection, nous avons fait la

toilette de tous les squelettes, et nous leur avons mis à chacun une couronne de fleurs sur la tête et une belle pipe toute neuve entre les mandibules ; la soirée s'est terminée par un de ces assauts d'armes que tu aimais tant, et par un feu de joie où l'on a brûlé en grande pompe le pape et le roi d'Espagne. »

Tancrède fut touché jusqu'aux larmes de cette nouvelle preuve d'attachement d'un être que la nature avait fait doux, paisible et peu aventureux, et qui se dévouait avec tant d'énergie et de simplicité à la seule passion dont il semblât capable, l'amitié !

Son éloignement lui fut pénible : souffrant d'avoir déjà un secret pour sa mère, il avait compté sur l'arrivée de Jacob pour épancher du moins ses nouveaux chagrins dans le sein où il avait si longtemps déposé ses craintes et ses espérances enfantines. Il regrettait des avis prudents, qu'il n'eût sans doute pas suivis ; car il s'était fait à lui-même toutes les objections du monde sur les peines qu'il se préparait, sur la folie de son amour pour une jeune personne de la bouche de laquelle il n'avait pas entendu sortir une parole, et qui l'avait peut-être oublié le lendemain de leur rencontre : c'était en vain, et il n'était pas probable que les raisonnements d'un autre fussent plus efficaces que les siens propres. Toujours la gracieuse image de la jeune fille, son sourire d'adieu dans la cour du Palais, son charmant embarras quand il l'avait retrouvée chez sa sœur, revenaient à la fois troubler et consoler son cœur.

Dans toutes ses promenades, un aimant invincible le ramenait au retour devant l'hôtel de Rohan-Chabot ; mais, bien qu'il eût plus d'une fois aperçu Claire à la croisée, il n'avait pu échanger un regard avec elle, soit qu'elle ne l'eût pas vu, soit qu'elle eût détourné volontairement la tête à son approche.

Un matin qu'il s'était présenté chez Mme de Guémené, ayant appris qu'elle était allée au bois de Vincennes, il résolut de l'y rejoindre, dans un vague espoir peut-être d'y rencontrer celle qu'il s'était promis de fuir une heure auparavant.

Accompagné de Roland, qui était rentré en grâce auprès de lui, il se dirigea vers ce parc royal, que sa position au delà du faubourg Saint-Antoine faisait jouir alors de tous les priviléges transmis depuis au bois de Boulogne par les révolutions de la mode.

C'était un dimanche : en passant dans la grande rue du faubourg, Tancrède vit une foule élégante sortir de l'abbaye Saint-Antoine, où l'office venait de se terminer, monter dans des carrosses qui stationnaient devant l'église, et prendre rapidement le chemin du bois ; mais l'équipage de Mme de Guémené n'était pas du nombre.

Il continua sa route, et entra modestement à pied par la porte de Saint-Mandé ; puis il erra en silence parmi les groupes nombreux de promeneurs, admirant, tout préoccupé qu'il fût, le coup d'œil qui s'offrait à lui.

En face, l'énorme donjon du château, masse au triple étage, flanquée de rondes tours, et sa chapelle à la svelte et riche façade, sœur et rivale de la Sainte-Chapelle de Paris, se détachaient tout baignés de lumière du fond bleu d'un ciel clair et pur. A droite, les masses épaisses de la forêt déroulaient leurs cimes pressées et chenues, comme des zones de velours vert ondées de reflets de grenat et d'or bruni. Autour de Tancrède, derrière lui, la large allée qui longe la muraille du parc, la clairière voisine, pareille à une pelouse émaillée de papillons nacrés, changeants et satinés, resplendissaient parsemés de costumes splendides, de toilettes aux étoffes brillantes, moins brillantes toutefois et moins variées que les nuances infinies dont le doux soleil de septembre avait peint le manteau des grands chênes : le froissement des feuilles sèches, criant sous tant de pas vagabonds, le caquetage des promeneurs qui venaient chercher au bois tout autre chose que le bois même, et qui se souciaient peu d'en goûter avec recueillement les beautés champêtres, le piaillement assourdissant des légions de moineaux qui s'ébattaient à travers les feuillages, les voix plus douces des autres habitants de l'air, chantant les derniers beaux jours, se mêlaient en une harmonie toute particulière au lieu et à la saison.

Chaque fois que Tancrède voyait pointer, à travers les buissons d'aubépine aux rameaux verts et aux baies rouges, de nouveaux groupes de coiffes et de feutres emplumés, il approchait, avec un battement de cœur, cherchant sa belle parente, mais espérant faire une autre rencontre, dût-il l'acheter au prix du pénible aspect de sa sœur ou de son beau-frère.

Tout à coup, au détour d'une allée, il se trouva face à face avec une nombreuse société qui revenait d'ouïr la messe aux Minimes de l'intérieur du bois : les deux premières dames sur lesquelles son œil s'arrêta étaient Mme de Guémené et Mlle Claire, se tenant familièrement sous le bras.

Il resta fixé à sa place, portant machinalement la main à son chapeau, et saisi d'une sorte d'éblouissement.

Claire avait tressailli, et un éclair de plaisir avait précédé sa soudaine rougeur. Un certain malaise avait passé sur le visage de Mme de Guémené ; elle le maîtrisa sur-le-champ, et adressa la première la parole à Tancrède :

« Eh ! mon Dieu ! quel salut morne et soucieux vous me faites là !

Vous avez l'air d'un désespéré chevalier qui vient conter aux échos des forêts les rigueurs de sa dame. Avancez donc! »

Tancrède s'était tout à fait remis, et, saluant profondément la jeune compagne de la princesse, il raconta à celle-ci comment il se trouvait au bois.

« Je vous sais gré de cet empressement, répondit-elle. Voilà comme j'aime à vous voir, et non morose et taciturne comme la dernière fois que vous êtes venu dans ma ruelle : je vous soupçonne vraiment d'avoir laissé par là quelque passion hollandaise, monsieur l'ex-étudiant! Apprenez qu'à votre âge on doit toujours aimer la femme près de laquelle on se trouve : est-on avec plusieurs, on les aime toutes.

— Vous me permettrez pourtant de n'en aimer qu'une !

— Nous soumettrons ce cas de conscience à la cour d'amour; mais, en vérité, à votre regard passionné, on dirait que c'est en ma faveur, ou bien en celle de Mlle Claire, que vous voulez user de la permission. »

La pauvre Claire baissa la tête, aussi confuse que si elle se fût trouvée directement aux prises avec une grave accusation.

« Un vrai chevalier, répliqua le jeune homme, se doit déclarer par ses soins et ses services, et non par de téméraires paroles.

— Pas mal! vous profitez, mon cher Tancrède.

— Tancrède! répéta Claire involontairement, et elle recula avec agitation.

— Oui, mon enfant, dit Mme de Guémené en appuyant sur les nom et qualité : c'est le jeune duc Tancrède de Rohan, le fils de ma meilleure amie, que je vous présente. »

Une lutte de sentiments difficiles à analyser apparaissait sur les traits de la jeune personne : il semblait que ses idées fussent bouleversées par cette révélation, et que des préventions défavorables fussent inhérentes à ce nom dans son esprit, tandis que l'instinct et le souvenir l'entraînaient à la fois vers celui qui le portait.

« Monsieur et moi, nous nous sommes déjà rencontrés, dit enfin Claire, avec un accent timide et presque à voix basse; mais je ne savais pas.... son nom : je serais bien ingrate d'oublier la manière dont il s'est fait connaître à moi. »

Cette douce voix enivra Tancrède.

« Ah ! s'écria-t-il, pour mériter de telles paroles, j'aurais voulu combattre et souffrir des années.

— Claire! Claire! dit Mme de Guémené, moitié souriante, moitié sérieuse, ne parlez pas de cette rencontre à la princesse Marguerite. »

La plus grande partie de la compagnie avait continué lentemen

son chemin ; mais Mme de Guémené s'aperçut que quelques jeunes gentilshommes observaient Tancrède avec une attention marquée.

Elle quitta le bras de Claire, et attira le jeune duc à quelques pas en avant.

« Écoutez-moi, mon ami, lui dit-elle, et, je vous en prie, soyez raisonnable, et songez à votre mère : vous savez combien votre compagnie m'est agréable et tout l'intérêt que je vous porte ; mais ici l'inquiétude où je suis trouble tout le plaisir que j'aurais à vous posséder près de moi. Je me suis trouvée engagée par hasard dans cette partie avec beaucoup de jeunes gens dont plusieurs sont parents ou amis des Chabot, entre autres ce jeune cavalier que vous voyez là près de nous, le comte de Jarnac, le prétendu de Mlle Claire....

— Ah ! fit Tancrède.

— Ou peu s'en faut, continua la princesse, et je tremble que, s'ils viennent à savoir qui vous êtes, il ne s'élève quelque querelle. Je vous le demande par grâce, quittez-nous sans affectation. Je vous attendrai ce soir pour me dédommager de la violence que je me fais en ce moment. »

Les lèvres et les poings de Tancrède se serraient convulsivement, et il regardait d'un œil sombre le jeune comte, qui parlait avec vivacité à Claire.

« Mais, madame, je suis un Rohan, et je ne puis fuir devant mes ennemis.

— Et moi aussi je suis une Rohan, et je ne conseillerais pas une bassesse à celui qui est à mes yeux le chef de ma maison. Si vous aviez une affaire sur les bras, je vous dirais la première : « Allez, « soutenez jusqu'au bout votre honneur ! » Mais ce qui serait lâcheté alors n'est que prudence maintenant. Qui d'ailleurs saura que vous avez fait retraite pour éviter une rixe inutile et insensée ?

— Moi, madame !

— Réfléchissez à l'affreuse position où vous me mettriez ! Que dirait votre pauvre mère, votre mère qui ne vit plus qu'en vous ? »

Tancrède soupira, hésita.... il céda à ce dernier moyen.... mais il était trop tard !

Pendant sa conversation avec Mme de Guémené, le comte de Jarnac s'était approché de Claire.

Après quelques phrases de galanterie : « Quel est donc, lui demanda-t-il, ce jeune homme qui vous a tout à l'heure abordée ? Je ne l'ai encore vu nulle part, ce me semble. Son page ne porte-t-il pas la livrée de la duchesse douairière de Rohan ?

— De Rohan.... oui !... C'est lui.... c'est M. de Rohan....

— M. de Rohan?

— Oui!... le jeune Tancrède! »

Cette question avait tellement troublé Claire, que la réponse lui était échappée comme à son insu et contre sa volonté : elle ne l'eut pas plutôt lâchée, qu'une sueur froide glaça tous ses membres ; elle avait pressenti ce qui allait arriver.

« Tancrède! dit tout haut M. de Jarnac; ah! oui, l'enfant trouvé, le petit manant qu'on a été querir en Hollande pour faire pièce à M. le duc de Rohan! Quoi! mademoiselle, vous avez souffert l'entretien d'un pareil drôle! Vous ignorez donc cette scandaleuse histoire? »

Claire était sur des charbons ardents.

« Par pitié!... silence! Oh! je vous en supplie, pas de querelle!

— De querelle! Oh! soyez tranquille! On ne se querelle point avec de pareilles gens : on les chasse de l'honorable compagnie où ils ont osé s'introduire. »

Il avait élevé la voix de manière à rappeler tous ses amis autour de lui.

« Voici le soi-disant héritier de Rohan, dit-il en montrant du doigt Tancrède qui prenait congé de la princesse : êtes-vous d'humeur à souffrir ce fils de coureuse au milieu de vous? Qu'en dites-vous, Maillé, Lussan, Matignon?

— Non, cordieu! hors d'ici le croquant! C'est ici promenade de gentilshommes, et non d'enfants sans père ni mère! Qu'il aille à l'hospice des orphelins! »

Mme de Guémené leur lança un regard de crainte et de colère; mais elle ne les avait pas seule entendus, car Tancrède se retourna au même instant, la face enflammée d'une rougeur sanglante.

« Vous parlez de moi, mes maîtres, je crois! dit-il, croisant les bras sur sa poitrine et les regardant l'un après l'autre avec les prunelles enflammées d'un lionceau qu'on harcèle à coups de pierres.

— Nous te faisons cet honneur : on parle bien de son chien et à son chien! Nous te disons donc, puisqu'il te convient de l'entendre, que tu aies à vider au plus tôt ce lieu, et dépêchons.

— Et s'il me plaît de rester, à moi!

— Alors il nous plaira de te faire escorter jusqu'à la sortie du bois par les houssines de nos laquais. »

Tancrède fit un pas en avant, la main sur la garde de son épée ; mais il vit Mme de Guémené levant les mains au ciel avec accablement, et Claire pâle et presque défaillante dans les bras d'une autre dame : il se contint.

« Vous êtes dix, leur cria-t-il ; eh bien! accompagnez-moi tous où vous voudrez. L'escorte différera peu de celle que vous m'offriez. Il y a longtemps que ma famille est habituée à prendre des valets dans chacune des vôtres.

— Insolent! Misérable! A nous, pages, laquais! Faites mourir ce drôle sous le bâton!

— Je vous ai dit que je ne voulais avoir affaire à d'autres laquais que vous! Ne m'avez-vous pas compris, ou ne savez-vous qu'aboyer sans mordre, comme les chiens couards, qui n'ont de bon que le gosier? N'est-il pas un d'entre vous dix qui ose me faire raison? Comte de Jarnac, je serais ravi d'éprouver si votre sang a la couleur aussi belle que celui d'un Rohan!

— Je suis votre second! Prenez-moi pour votre second! s'écria Roland, qui s'était venu placer à côté de son maître.

— Voilà un vilain bien audacieux, de croire que j'irai croiser ma noble épée avec sa méchante rouillarde de paysan!

— C'est l'épée d'Henri de Rohan! cria Tancrède écumant de rage. Ton ventre n'est pas digne de lui servir de gaîne!

—Par tous les diables! dit un autre cavalier en s'avançant et enfonçant son chapeau, vous lui ferez raison, comte Philippe de Jarnac, ou c'est à moi que vous la rendrez.

— Avec plaisir et quand vous voudrez, marquis de La Force. Mais, en vérité, vous vous ferez peu d'honneur de rompre une lance pour pareille cause.

— La cause est excellente, et tous ceux qui soutiennent le contraire en ont menti. Mme de Chabot a vendu la foi de ses enfants au Mazarin pour un brevet de duc donné à son mari[1], et elle a volé à ce jeune homme son patrimoine et le nom de son père, grâce à l'appui de la maison de Condé.

— C'est vous qui mentez, La Force! cria le comte de Maillé, cousin germain de la princesse de Condé.

— Venez me le prouver! répliqua celui-ci. M. le duc de Rohan pour le comte de Jarnac, vous pour moi! Après?

— Moi! Moi! Moi! Moi! J'en veux être!

— Je suis de la partie, crièrent sept ou huit autres voix dans le groupe qui entourait Jarnac.

— Et nous, qui avons-nous encore? demanda La Force en regardant autour de lui.

— Moi! dit Roland. Prenez-moi : je suis bon gentilhomme. Ne me reconnaissez-vous pas, mon cousin de La Force?

1. Il veut dire qu'elle a promis que ses enfants seraient catholiques.

— Eh ! parbleu ! c'est le petit Caumont ! Mais tu es bien jeune, mon garçon ! Vraiment, je m'en ferais scrupule.

— Oh ! je suis fort, je me bats bien, j'ai dix-sept ans ! Je veux me battre pour le jeune duc.

— Allons, allons, ne crie pas tant, et songe à bien besoigner, puisque tu le veux absolument. Holà ! M. de Vaumorin ! » cria-t-il.

Celui qu'il interpellait accourut.

« Êtes-vous des nôtres pour Tancrède de Rohan contre les Chabot ?

— Oui, têtebleu ! Il y a longtemps que je cherche l'occasion de voir de près les petits-maîtres de l'hôtel de Condé ! Ici surtout, à la vue de ce château où cette maudite cabale de cour a fait enfermer mon pauvre maître, M. de Beaufort, ce sera une vraie fête pour moi que de leur dire deux mots.

— C'est bien : nous voilà quatre. A présent, vous autres, arrangez-vous, et faisons au plus vite. »

Peu s'en fallut que le parti ennemi ne s'entre-battît pour savoir qui se battrait.

« Remettons-nous-en au sort pour les deux qui restent, cria Jarnac en s'interposant à grand'peine. Arrachez-vous à chacun une *faveur* de couleur différente, et jetez-les dans un chapeau. Bien ! »

Il mit un genou en terre en présentant le feutre à Claire.

« Soyez, lui dit-il, la divinité propice qui décidera du choix de nos champions. »

Elle le repoussa avec horreur, et se trouva mal.

« Ah !... je suis fâché.... j'ai eu tort.... Comme je dois être reconnaissant de cet effroi ! Veuillez donc vous en charger, madame. »

Et il offrit les rubans à une jeune dame qui tira d'une main assez assurée.

« MM. de Matignon et de La Roche-Giffart ! Allons.... où allons-nous ?

— Derrière les Minimes, » dit La Force ; et, saluant les dames, ils s'éloignèrent tous les huit, et disparurent bientôt à travers les arbres, aux yeux des spectateurs de cette scène effrayante.

Mais auparavant Tancrède avait jeté un long regard sur Claire évanouie : elle revint à elle comme déjà ils étaient à distance, et un cri perçant retentit aux oreilles des duellistes. Pour qui s'était-il échappé du sein de la jeune fille ?

Après avoir cheminé quelque temps dans le bois, ils arrivèrent devant les murailles du couvent des Minimes, et en firent le tour. Ils se trouvèrent dans un espace où les taillis avaient été entièrement coupés depuis peu.

« Halte-là ! dit le marquis de La Force ; voici un endroit qui me paraît convenable.

— A bas les justaucorps ! répliqua Jarnac en se mettant en devoir de déboutonner le sien.

— Un moment, dit La Force ; examinons un peu plus à fond la nature du terrain. N'y a-t-il point de souches mortes, de troncs abattus qui nous puissent faire manquer le pied ? Nous ne sommes pas pour le présent en partie galante, messieurs, et les faux pas ici auraient de plus sérieuses conséquences. Non, tout est pour le mieux : nous serons là comme des princes du sang ! Quand il vous plaira, messieurs, les violons sont prêts.

— Nous aussi ! A la danse ! » crièrent les sept autres partenaires du terrible quadrille qui allait entrer en jeu.

Les chapeaux et les pourpoints tombèrent épars sur le sol jonché des dépouilles des vieux chênes, en attendant que quelqu'un de leurs maîtres vînt tomber gisant près d'eux sur ce lit de feuilles desséchées, et en teindre d'un autre rouge les nuances pourprées et mordorées.

Huit éclairs d'acier jaillirent en même temps des fourreaux : les huit combattants étaient en garde.

Alors un bruit s'éleva et se prolongea longtemps par les profondeurs résonnantes du grand bois, et les chevreuils s'enfuirent au loin vers le Fond-de-Beauté et les rives de la Marne, comme si la chasse royale eût galopé à travers les halliers de Vincennes.

Mais les auteurs de ce bruit chassaient une proie moins timide : la chasse était réciproque entre eux. C'étaient les pas pressés et confus des combattants, les chocs continuels du fer entre-heurté avec un cliquetis aigu, qui s'entendaient sans mélange de voix humaines. A la soldatesque les cris rauques et les hurlements sauvages ! Les gens de bonne race tuent et meurent en silence.

Ces mots : *le prétendu de Claire*, tintaient encore aux oreilles de Tancrède comme le glas qui annonçait que son ennemi ou lui devait mourir. Les outrages sanglants qu'il avait reçus étaient oubliés, effacés, devant le souvenir de cet autre crime de son adversaire. Tout était résumé là dedans : le prétendu de Claire !

Et, quand il se trouva face à face avec lui, sa poitrine se dilata avec un long soupir, et il sourit.

L'autre le regardait avec une pitié dédaigneuse. Ce duel était presque compromettant pour une fine lame comme lui : il était tellement assuré d'en finir à la première passe, qu'il craignait vraiment qu'une telle victoire ne s'attachât à lui dans le beau monde comme un ridicule.

« Allons, avancez, avait-il dit en lui croisant l'épée, puisque vous avez l'orgueil de vouloir mourir de la main d'un gentilhomme. »

L'enfant ne répondit pas; mais il se fendit avec impétuosité, et lui détacha son épée droit au cœur d'une main si prompte et si sûre, que la parade de Jarnac ne put détourner la pointe mortelle qu'au moment où elle lui piquait la poitrine.

« Ah ! » fit le comte, et l'expression de son visage passa brusquement d'un dédain insouciant à une attention fixe et profonde.

Alors la lutte commença.

On l'eût jugée bien inégale au premier abord. Beaucoup plus âgé, plus vigoureux, plus versé dans les mystères de l'escrime, bien que Tancrède, comme nous l'avons vu plus haut, se fût acquis dans cet art une haute renommée parmi les écoliers de Leyde, le comte de Jarnac semblait devoir terminer promptement la rencontre d'une manière fatale à son jeune antagoniste.

L'extrême légèreté de celui-ci compensait tous ces avantages : la fougueuse irrégularité de ses mouvements déroutait toutes les combinaisons, et les manœuvres les plus savantes échouaient contre un ennemi qui échappait aux attaques par ses bonds et ses élans désordonnés, et qui se trouvait déjà sur son rival, quand celui-ci le croyait tout occupé à rompre et à parer en reculant.

Le combat dura longtemps sans qu'ils parvinssent à prendre d'avantage l'un sur l'autre; mais Tancrède sentait ses forces diminuer; sa respiration haletait péniblement; ses articulations se roidissaient. Il comprit en frémissant que, du moment où son agilité l'abandonnerait, tout serait fini, et il eut peur. Peur ! non pas de la mort, il est vrai, mais des suites de la mort. L'autre, en effet, n'irait-il pas tout triomphant dire à Claire : « Voyez, j'ai corrigé cet insolent ! » Elle, le plaindrait-elle seulement, lui dont elle ne savait peut-être pas même l'amour? Et sa mère, sa mère !

Il rencontra l'œil de son rival, où recommençait à briller une arrogante confiance.

« Pas encore ! » cria Tancrède, répondant tout haut à la pensée du comte, et il le chargea de nouveau avec rage.

Il ne put le toucher, et se vit à son tour forcé de battre en retraite.

Un cri sourd partit assez près d'eux : un homme glissa et tomba lourdement sur le sol froissé.

C'était le comte de Maillé : il avait reçu dans la poitrine l'épée du marquis de La Force.

Tancrède vit ce dernier, sautant par-dessus le corps du blessé, s'élancer à son aide en brandissant son arme sanglante.

Un sentiment rapide comme l'éclair traversa l'âme du jeune homme. Avoir besoin de ce secours ! quelle honte !

Et rassemblant tout ce qui lui restait de vigueur, il bondit de côté, et revint sur Jarnac comme un sanglier lancé.

Celui-ci n'eut que le temps de faire un demi-tour pour ne pas recevoir la lame au milieu de l'estomac ; mais il ne put éviter le coup qui lui transperça l'épaule droite, et lui fit une seconde blessure au-dessous de l'aisselle.

Il chancela, et laissa tomber son épée.

« Rends-toi, comte de Jarnac, ou tu es mort ! lui cria Tancrède en lui portant la pointe à la gorge.

— Achève-moi et ne m'insulte pas, répondit l'autre.

— Te confesses-tu vaincu ? »

Le comte secoua la tête sans répondre, pâlit et perdit connaissance.

Tancrède remit dans le fourreau cette épée qui venait d'être ensanglantée pour la première fois depuis la mort de son premier maître.

« Bravo ! mon jeune lion, dit le marquis de La Force en lui serrant la main avec effusion. Ah ! le bon duc Henri, à qui Dieu fasse paix, eût été grandement réjoui de voir un pareil coup d'essai !

— A nos amis ! secourons nos amis maintenant ! » dit Tancrède, et ils s'avancèrent vers les deux derniers couples de combattants. MM. de Matignon et de Vaumorin s'étaient légèrement atteints tous deux, et continuaient à se battre avec assez d'égalité ; mais il était temps pour Roland qu'on vînt lui donner du renfort : le pauvre garçon n'en pouvait plus, bien qu'il ne fût encore que très-peu blessé. Par bonheur, son adversaire n'était pas de première force, car il est probable qu'on fût arrivé trop tard.

Ils s'arrêtèrent tous quatre à l'aspect des deux vainqueurs.

« Messieurs, dit La Force en s'adressant à MM. de Matignon et de La Roche-Giffart, il est tout à fait inutile, à mon avis, que deux braves gentilshommes se fassent massacrer sans motif, car vous ne pouvez espérer de tenir deux contre quatre. Les deux principaux intéressés de votre part sont hors de combat : donc, je vous propose d'en rester là. J'ai quelque expérience en ces matières, et j'affirme sur mon honneur que le vôtre n'en souffrira aucun préjudice.

— Occupons-nous à secourir les victimes de cette affaire, au

lieu d'en faire de nouvelles, » ajouta Tancrède, dont le cœur entendait maintenant la voix de l'humanité après celle de la vengeance.

MM. de Matignon et de La Roche-Giffart, après quelques objections pour la forme, se rendirent à cette proposition, qui ne pouvait leur être désagréable, tout braves qu'ils fussent.

Roland de Caumont et M. de La Roche-Giffart, qui tout à l'heure travaillaient de grand cœur à se couper la gorge, s'en allèrent amicalement côte à côte chercher les premiers secours aux Minimes. Ils ramenèrent plusieurs frères qui s'empressèrent d'aider les duellistes à transporter les blessés dans l'intérieur du couvent, et qui les pansèrent, en attendant qu'on pût faire venir un chirurgien de Paris.

« Que ferons-nous? dit Vaumorin à ses compagnons quand ils sortirent du monastère. Prendrons-nous quelques précautions contre les recherches de la justice?

— Bah! c'est inutile, répliqua La Force. Qui songe encore au défunt édit de feu Louis XIII? Depuis que l'enragé de cardinal est mort, qui diable a-t-on décollé pour semblable bagatelle? Je ne bouge de chez moi, si ce n'est pour me montrer au Cours et autres lieux, en beau carrosse tout ouvert, comme si de rien n'était.

— Tope, dirent les autres, en ce cas! A bon exemple, bons imitateurs! »

Ils ne se quittèrent qu'à la rue Royale, après force embrassades et promesses de se revoir entre Tancrède et La Force; puis le jeune vainqueur s'élança vers l'hôtel de Rohan.

Sa mère venait de recevoir à la fois la nouvelle de son combat et celle de sa victoire.

Mme de Guémené, au désespoir, avait ordonné à un de ses gens de suivre de loin les champions et de lui rapporter le résultat de l'affaire. Elle attendit avec angoisse à l'entrée du bois, puis elle remonta en carrosse, et courut chez la duchesse douairière, de peur qu'elle n'apprît par une autre voie le péril de son fils sans la manière glorieuse dont il en était sorti.

Malgré cette précaution, malgré l'assurance cent fois répétée que Tancrède était sain et sauf, qu'elle l'allait revoir triomphant, la pauvre mère fut dans une agitation affreuse jusqu'à son retour. « N'est-il point blessé? Êtes-vous bien assurée qu'ils n'aient point recommencé le combat? » répétait-elle incessamment, allant écouter de moment en moment si l'on ne heurtait pas à la porte de l'hôtel. Elle avait donné ordre d'atteler son carrosse pour aller à la rencontre de Tancrède, lorsque la porte s'ouvrit à grand

bruit, et que des pas rapides se pressèrent sur les marches de l'escalier.

C'était lui. Elle se laissa aller dans ses bras, le serrant contre son sein palpitant comme s'il lui eût été rendu pour la seconde fois, et pleura. Mais, quand elle l'eut bien contemplé tout enflammé encore de sa bataille, quand elle fut sûre que son sang n'avait point coulé, qu'il était bien là devant elle hors de tout danger, alors la faiblesse maternelle s'évanouit, la joie et l'exaltation chassèrent de son âme les alarmes d'un sexe timide : son caractère avait reparu tout entier.

Elle mit la main sur la garde de l'épée de son fils : « Je savais bien, enfant, qu'elle ne se rouillerait pas à ton côté ! »

Puis, se tournant vers le portrait de son mari : « Henri, es-tu content ? » s'écria-t-elle.

VI.

Le lendemain matin, comme Tancrède achevait de s'habiller, il entendit un grand tumulte s'élever du rez-de-chaussée : on se querellait très-haut, et la voix perçante de Roland dominait toutes les autres, criant : « Hors d'ici, marauds ! Vous ne l'aurez pas ! Au diable ! »

Il descendit en hâte, et trouva dans le vestibule un homme habillé de noir et armé d'une baguette blanche, qui se démenait au milieu des gentilshommes, des pages et serviteurs de la maison, en disant et redisant d'un ton criard et monotone : « L'ordre du roi, messieurs ! l'ordre du roi ! C'est ma commission ! » et en promenant un parchemin sous le nez de ceux qui le menaçaient.

Une troupe d'archers, appuyés sur leurs hallebardes, attendaient près de la porte l'issue de cette discussion, qui allait dégénérer en une rixe à main armée, car l'exempt venait de leur faire signe d'avancer, lorsque Tancrède s'approcha, imposa silence aux gens de l'hôtel, et demanda au noir visiteur à qui il avait affaire.

« Au sieur Tancrède, se disant fils du duc de Rohan, répliqua l'oiseau de mauvaise augure.

— Je suis le duc Tancrède de Rohan, » dit le jeune homme en le toisant d'un regard auquel l'autre répondit par un humble salut ; puis, se redressant à son tour avec une dignité emphatique, il toucha Tancrède de sa baguette : « De par le roi, monsieur, vous êtes mon prisonnier.

— Prisonnier ! » s'écria Tancrède en reculant de deux pas et mettant l'épée à la main.

Tous les gens de sa mère en firent autant, prêts à se jeter sur les archers.

« Prenez garde, monsieur, dit l'exempt, ceci va devenir crime de haute trahison. Voici la lettre de cachet signée de Sa Majesté la reine régente du royaume. »

Un moment de réflexion avait fait comprendre à Tancrède que la résistance était inutile ; mais il ne rendit pas son épée, il la remit à Roland. « Conserve-la-moi, lui dit-il : si je reviens, tu me la rendras ; sinon.... garde-la, et fais-en bon usage. »

Roland la prit en pleurant de colère.

Tancrède se disposait à suivre l'exempt, quand tout à coup quelqu'un descendit impétueusement l'escalier et vint se placer entre lui et l'homme noir.

C'était sa mère.

« Que venez-vous faire ici ? » s'écria-t-elle d'une voix tremblante et rauque.

Et ses lèvres pâles frémissaient, ses yeux flamboyaient, les mèches grises de ses cheveux s'échappaient en désordre de dessous sa coiffe.

« Remplir les ordres de Sa Majesté, » répondit l'exempt avec un respect craintif ; et il tendait machinalement son parchemin.

Elle le lui arracha, y jeta un coup d'œil.... et le foula convulsivement sous ses pieds.

« Tiens, va dire à la veuve de Louis de Bourbon ce que la veuve d'Henri de Rohan fait de ses lettres et de ses ordres.

— Ma mère, je vous en supplie.... la douleur vous égare ! dit Tancrède, en cherchant à la retenir.

— Tu viens prendre mon enfant ! continua-t-elle. Ah ! oui, parce que je suis une femme, on croit pouvoir s'attaquer impunément à moi ! Savez-vous bien qui je suis, vous tous ? Savez-vous que j'ai déjà fait la guerre contre une armée royale ? Et croyez-vous que moi, qui ai soutenu un siége dans Castres contre le maréchal de Thémines, je ne sache pas défendre mon fils contre vous ? »

L'exempt et les recors reculèrent, saisis d'une sorte d'effroi. Il y avait dans son attitude, dans sa voix, dans son regard, quelque chose d'héroïque et de terrible. L'âme du grand duc de Sully semblait avoir passé tout entière dans le sein de sa fille.

Tancrède saisit la main de la duchesse et l'entraîna dans une pièce voisine.

« Hélas ! ma mère, lui dit-il, le temps n'est plus où des milliers

de braves se ralliaient sous la bannière des neuf mâcles d'or, pour marcher contre la cornette blanche des rois. Où est l'armée prête à répondre au cri de guerre de Rohan? Ces jours de gloire reviendront, si Dieu me prête vie : aujourd'hui, cédons à l'orage, jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour braver sa fureur et pour tonner plus haut que lui. Cette arrestation n'est rien, une affaire de forme, sans doute, à cause de notre combat. On n'oserait la pousser à fond ! Adieu, ma mère, adieu ! Nous nous reverrons bientôt! Du calme ! de la prudence ! Adieu! »

Il s'arracha à ses douloureux embrassements, et, sortant précipitamment, se remit aux mains des archers qui s'éloignèrent avec leur proie.

La malheureuse mère resta immobile et anéantie.

L'exempt monta en carrosse avec Tancrède, mais ils n'allèrent pas loin. Ils s'arrêtèrent à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, et l'héritier de Rohan vit en descendant surplomber sur sa tête les sombres tours de la Bastille : les lourdes chaînes déroulèrent leurs anneaux de fer avec un bruit lugubre, et le pont-levis rendit un sourd gémissement en tombant sur ce fossé dont le large sillon séparait la liberté de l'esclavage!

Le pont se releva derrière le captif.

Tancrède, après avoir traversé en partie l'intérieur de ce séjour des douleurs, aux gardiens duquel il avait été remis, fut introduit dans une petite chambre dont l'ameublement se composait d'un lit de sangle, d'une table et de quelques chaises, héritage que s'étaient transmis successivement plusieurs générations de malheureux; puis ses conducteurs se retirèrent, et il entendit au dehors crier les verrous et les barres de fer de la porte.

« Oui, la vie est un songe! se dit-il en tombant sur l'humble lit qui l'attendait; un songe enfanté non par le hasard, mais par un génie infernal qui nous berce parfois de doux fantômes, seulement pour nous rendre plus hideuses les apparitions qui les suivent. Ah ! du moins au réveil s'arrête sans doute sa puissance : un Dieu paternel nous attend au delà de cette nuit sombre et agitée où il nous laisse quelques jours nous débattre. S'il m'en retirait déjà, je n'adresserais pas de reproches à sa providence : je n'ai pas dix-sept ans, et je suis déjà fatigué de ma route ! Est-ce l'échafaud qui sera pour moi la porte du monde du repos? Mon père n'aurait point à rougir de me voir arriver à lui par cette voie : Rohan peut y suivre sans honte Montmorency. L'idée seule de ma mère me déchire : avoir retrouvé son fils pour le perdre ainsi ! A quelles épreuves de douleurs inconnues la réserviez-vous, mon Dieu? Mais non : les

échafauds s'en sont allés avec Richelieu ! Les gens d'à présent ne tuent plus d'un seul coup ; ils font mourir durant de longues années, entre les murailles épaisses de leurs donjons, faute d'air, de l'air libre du ciel. Oh ! l'on étouffe ici ! Cette voûte basse et obscure pèse sur moi comme un manteau de pierre ! O Dieu ! vieillir ici, peut-être ! car on y souffre longtemps avant la venue de cette libératrice que n'arrêtent ni les fossés ni les tours des tyrans. La révélation du mystère de mon existence nous aura coûté cher, à ma mère et à moi, comme celle du bien et du mal au premier homme ! Il eût mieux valu pour la mère du dernier des Rohan n'avoir jamais interrompu un deuil qu'il lui faudra reprendre ; car la Bastille ne lâchera pas sa proie. Vincennes tient depuis quatre ans M. de Beaufort, et le gardera toujours. Claire ! Claire ! Sais-tu seulement que je vais languir ici, plus oppressé par ton image que par l'atmosphère pesante de la captivité? Ces douces paroles qui m'ont fait entrevoir tant de bonheur, qui m'ont donné la victoire dans ce combat dont tu me semblais le prix, t'en souviens-tu maintenant? Hélas ! dans mon fol orgueil, insensé que j'étais, j'y ai peut-être attaché un sens bien étranger à ta pensée : c'était une formule de civilité, dite avec cette douce voix à laquelle ta reconnaissance si peu méritée prêtait un accent affectueux ; mais de l'amour ! oh ! non ! Qu'ai-je fait, moi, pour mériter ton amour? Et si elle l'aimait, lui ! Oh ! malheur à moi ! si c'était pour lui qu'elle tremblait pendant la querelle ! Si elle était près de lui maintenant, lui prodiguant ses soins, ses regards de tendresse que je payerais de tout mon sang ! Oh ! oui : malheur à moi ! Mais bonheur pour elle ! Je suis aise en ce cas de ne pas l'avoir tué : il vaut mieux que ce soit moi qui meure ! »

Telles furent les réflexions qui assiégèrent le jeune captif toute cette journée et la nuit qui s'ensuivit : il regrettait amèrement de n'avoir pas vu Mme de Guémené la veille au soir ; fatiguée des agitations de la journée, elle venait de quitter Mme de Rohan lorsqu'il était rentré. Il s'était présenté chez elle, mais, ayant appris qu'elle n'était pas seule, il avait refusé d'entrer : il avait besoin de s'épancher librement avec cette charmante femme, qui lui inspirait une confiance sans bornes. Connaissait-elle les sentiments de Claire ? Comment s'étaient-elles séparées? Que s'étaient-elles dit ?

Il eût sans doute emporté au fond de la Bastille, ou des consolations capables de fortifier son cœur contre tous les maux de l'avenir, ou bien le désespoir, qui donne aussi du courage !

Maintenant, qui pourra l'arracher à son accablante incertitude? Dans la matinée, le bruit des verrous le tira tout à coup de ses

pensées : la porte s'ouvrit, et un guichetier entra suivi de deux porte-clefs et de Roland, qui portait un paquet assez volumineux.

« Mon pauvre Roland ! s'écria le jeune duc en lui tendant la main, je n'espérais pas te revoir. »

Roland s'élançait vers lui, quand le guichetier le retint par la manche, en disant d'une voix rude qu'on n'approchait pas de si près les prisonniers, et qu'on ne leur pouvait parler qu'à voix haute.

Roland le donna de bon cœur à tous les diables, qui ne parurent pas se soucier de venir querir le présent.

« Et ma mère ! dit Tancrède, comment l'as-tu laissée ?

— Elle a repris son courage, sinon sa force. Vous l'auriez vue déjà, si elle n'avait employé tout le temps à consulter ses amis, à travailler pour vous. Elle est maintenant chez la reine....

— On ne parle pas aux prisonniers des affaires du dehors, dit l'impitoyable guichetier.

— On leur donne au moins ce qu'on leur a apporté, cria Roland en lui faisant une horrible grimace et en fixant ses yeux avec une intention marquée sur ceux de Tancrède.

— Pourvu qu'il n'y ait rien contre le règlement, ni lime sourde ou autre, ni scie, ni pinces, ni armes blanches ou autres, ni....

— Ni le diable ! regardez-y plutôt encore ! »

Il posa son paquet à terre, et le dénoua.

C'étaient un pâté, quelques bouteilles de vin, des habits et du linge.

« Il n'y a rien contre le règlement, dit le guichetier, après avoir palpé les effets et fait découvrir le pâté pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait ni lettres ni objets défendus.

— Tenez donc, » dit Roland en prenant un justaucorps qu'il présenta à son maître.

Celui-ci, à qui n'avaient pas échappé les coups d'œil d'intelligence que lui lançait le page, avait suivi son mouvement, et crut s'apercevoir que Roland glissait quelque chose dans la manche du justaucorps. Il s'avança lestement, sans affectation, et s'empara du vêtement mystérieux.

Le mouvement avait été si pressé, que le guichetier n'y avait rien démêlé. Le guichetier fit toutefois cesser sur-le-champ ces communications directes et mit fin à la visite ; mais il était trop tard.

« Bon courage ! cria Roland quand la porte s'interposa entre lui et Tancrède. Espérez ! » ajouta-t-il d'une voix moins distincte, en s'éloignant.

Dès que Tancrède se vit seul, il secoua en hâte le pourpoint

dépositaire du secret de Roland : un papier tomba, dans lequel étaient renfermés deux billets.

Le premier était de sa mère : avec tout le désordre de la douleur, elle lui faisait part de ses démarches et de ses espérances ; elle se disposait à aller trouver la reine, à se jeter, s'il le fallait, aux pieds de celle qu'elle bravait la veille....

Il baisa avec attendrissement cette lettre dont les caractères étaient humides des traces de plus d'une larme.

De qui pouvait venir la seconde? de Mme de Guémené, peut-être? Une sorte de vague pressentiment faisait battre son cœur tandis qu'il la retournait dans ses mains, avant de l'ouvrir, retenu par ce sentiment qui vous fait retarder volontairement une satisfaction de curiosité ou de cœur, comme pour jouir d'abord de votre propre attente.

Il rompit le cachet et lut les lignes suivantes sans adresse et sans signature :

« Peut-être est-ce mal à moi de vous écrire ; peut-être en garderez-vous contre moi quelque impression fâcheuse. Je suis trop ignorante du monde pour connaître ce qui est bien ou mal à ses yeux ; mais ce m'a été un si grand chagrin de me voir la cause involontaire de votre malheur, pour toute récompense du service que vous m'avez rendu, que je n'ai pu résister au désir de vous faire savoir toute la part que j'y prends. L'idée surtout que vous pourriez ressentir quelque consolation, si médiocre qu'elle fût, d'apprendre qu'au milieu même de vos ennemis quelqu'un s'afflige de vos souffrances si peu méritées m'a décidée à surmonter toute crainte, même celle de déchoir dans votre estime. Prenez courage. Dieu ne vous laissera pas succomber sous d'injustes persécutions, et vos amis veillent. Adieu. »

Le cœur de Tancrède se gonfla : le pauvre jeune homme fondit en larmes, et se jeta à genoux en sanglotant de bonheur et d'ivresse, la tête penchée en arrière, le billet pressé des deux mains contre ses lèvres, avec des transports presque convulsifs.

« Elle m'a écrit ! Elle m'a écrit ! balbutiait-il. Elle s'afflige de mes souffrances. Elle m'aime ! Oh ! j'en suis sûr maintenant, son regard ne m'avait pas trompé. Claire, ma douce Claire ! Oh ! je ne veux plus mourir : je veux vivre pour elle, pour ma mère, pour la gloire ! Oui : je serai duc de Rohan, pour placer sur son joli front une couronne de duchesse ! »

Le souvenir de la haine de sa mère pour les Chabot traversa douloureusement son esprit : il pressentit les obstacles que lui opposerait le caractère inflexible de l'altière veuve.

« Mais est-elle donc pour moi et les miens la sœur d'un ennemi, cette généreuse enfant, qui ne s'est pas souvenue, elle, si sa race était en guerre avec la mienne? S'il est trop tard pour qu'elle devienne entre nous un gage de réconciliation, je saurai bien du moins l'arracher des mains de mes persécuteurs : elle portera le nom des Rohan comme elle en porte déjà le cœur; elle remplira parmi eux la place vide qu'y a laissée une femme coupable. »

L'espérance était rentrée à flots limpides et dorés dans cette jeune âme. Lui, qui tout à l'heure se croyait dévoué à une éternelle captivité, regarde maintenant en pitié les murs impénétrables qui l'environnent; car la foi en lui-même est rentrée dans son cœur : ces remparts qui arrêteraient l'effort d'une armée vont s'écrouler devant une de ses pensées; car il est aimé, et quelques lignes d'une main de femme l'ont transporté de l'enfer dans le ciel. Tantôt il flotte dans un océan de vagues et ravissantes visions; tantôt, se rapprochant du monde réel, il combine mille fois les moyens de s'assurer cette félicité inconnue : il cherche en vain à s'expliquer la circonstance singulière de ces deux lettres arrivant par la même voie. Comment le billet de Claire est-il parvenu aux mains de Roland?

Qu'importe? il est bien d'elle!

Cette heure, écoulée au fond de la sinistre Bastille, fut certes une des plus fortunées de la vie du prisonnier.

Tandis qu'absorbé dans une délicieuse rêverie il s'imaginait être aux genoux de Claire, les yeux fixés sur ceux de sa charmante maîtresse, l'huis verrouillé cria de nouveau : Tancrède tressaillit, et, relevant la tête, rencontra, au lieu du candide regard de la jeune fille, le coup d'œil à la fois glacial et perçant d'un homme à robe noire, qui s'avançait accompagné d'une sorte de clerc ou de greffier et de deux archers.

Tancrède éprouva la sensation de ces rêves où un frais et gracieux visage de jeune fille se contracte et se décharne soudain en une tête de spectre : il se remit promptement, et, se levant :

« Est-ce la liberté que vous m'apportez, monsieur? dit-il.

— C'est ce qui dépendra peut-être de vous, répondit l'homme; mais d'abord, préparez-vous à me répondre sur l'affaire pour laquelle vous êtes détenu. Je suis le lieutenant criminel. »

Tancrède fut interrogé par ce magistrat sur toutes les circonstances de la querelle et du combat qui l'avait suivie. A la franchise avec laquelle il répondit à quelques-unes des questions du lieutenant criminel, qui les avait méditées avec un art bien inutile, un sourire malfaisant dérida la face de celui-ci; puis il

affecta de rembrunir sa physionomie pendant le reste de l'interrogatoire.

Quand le greffier eut fini de transcrire les demandes et les réponses, le lieutenant criminel prit Tancrède à part, et, cherchant à donner à ses traits durs et impassibles une expression d'intérêt et de commisération :

« Écoutez-moi, jeune homme, lui dit-il; je ne dois pas vous cacher que votre affaire est grave, singulièrement grave, d'autant plus que vous comparaîtrez devant vos juges sous le poids d'une prévention très-défavorable, celle d'avoir usurpé le nom et les armes d'une illustre maison.... Ne m'interrompez pas : peut-être vous a-t-on persuadé vous-même; c'était le moyen de vous faire mieux remplir votre rôle; mais les juges ne croiront pas à votre bonne foi : prenez garde de vous obstiner par ambition à continuer ce dangereux personnage; plus vous tomberez de haut, plus sûrement vous vous briserez....

—Monsieur, cesserez-vous des paroles dont chacune est un outrage?

— Hé ! mon cher monsieur, pas de grands mots, et rendez-vous à la raison, croyez-moi : vous vous êtes attaqué à trop forte partie pour que vos espérances aient la moindre chance de succès; et vous iriez vous perdre aujourd'hui pour des prétentions dont vous seriez débouté demain, quand même vous pourriez vous tirer de la présente affaire ! Ce serait folie, convenez-en. Jouer votre cou pour le plaisir de vous faire donner du monseigneur quelques jours de plus par les laquais de Mme la duchesse de Rohan ! Écoutez : déclarez tout bonnement, par supplément à l'interrogatoire, que vous renoncez à soutenir la requête présentée en votre nom à la chambre de l'Édit, vous tenant pour convaincu de l'illégitimité de vos prétentions : je ne doute pas que l'on ne prenne en considération votre jeunesse et votre repentir; je crois pouvoir vous promettre votre grâce, et vous assurer que, si vous consentez à rompre toutes relations avec Mme la duchesse douairière et à quitter la France aussitôt votre mise en liberté, M. le duc et Mme la duchesse de Rohan-Chabot vous assureront une honorable existence à l'étranger.

— Vous avez tout dit ? Écoutez-moi donc à votre tour ! Monsieur le lieutenant criminel, vous qui faites ici le procureur fondé de M. et Mme de Chabot, allez dire à ma sœur et à son digne époux que je leur ai offert les seules conditions de paix possibles entre nous : hors de là, guerre à mort, entendez-vous ? Et maintenant, sortez, monsieur; car vous n'êtes plus un ministre de la justice, vous n'êtes qu'un valet en robe de magistrat ! »

Le lieutenant criminel était violet de rage.

« Eh bien ! oui, guerre à mort, puisque tu la veux, jeune extravagant : guerre à mort ! car ta tête en sera le trophée.

— Elle tient encore sur mes épaules, et l'on ne la saurait abattre sans faire tomber celles de vos propres amis !

— Tu te trompes; car tu es l'agresseur, tu l'as avoué, hurla le lieutenant criminel, en agitant au-dessus de sa tête l'interrogatoire fatal; c'est toi qui les as provoqués de paroles, qui les as défiés : tu ne nieras pas ton propre témoignage. Adieu, duc de Rohan ! vous irez bientôt porter votre procès devant un autre tribunal que la chambre de l'Édit ! »

Tancrède resta seul, un rire amer sur les lèvres.

« C'est bien : l'heure de joie est passée, le démon rentre dans ses droits ! Est-ce le dernier au moins de ces retours barbares par lesquels il torture sa victime avant de l'accabler ? J'ai toujours eu le pressentiment que je mourrais au moment d'atteindre un ineffable bonheur. L'heure en est arrivée : c'est bien affreux pourtant s'il faut mourir sans l'avoir revue, sans avoir une seule fois posé ma bouche sur la main chérie qui a tracé ces lignes ! Mourir quand je pouvais être heureux ! Oh ! tout mon courage s'en va, et voici que je pleure comme un lâche à cette idée ! Mon Dieu ! était-ce donc un crime que d'aimer la sœur d'Henri de Chabot ? Est-ce pour cela que je suis châtié ? Ame de mon père, s'écria-t-il en s'agenouillant, oh ! rappelle au moins dans mon cœur du courage pour l'instant.... où il en faudra : ne permets pas que je meure indigne de ce nom que l'on veut en vain me ravir ! »

VII.

Transportons-nous maintenant dans un cabinet meublé avec une merveilleuse magnificence.

Le délicieux tableau du Corrége, connu sous le nom du *Sposalizzio* (le mariage mystique de sainte Catherine) la famille de Charles Ier, de Van Dyck, le Déluge, d'Annibal Carrache, et d'autres ouvrages de grands maîtres, cachent en partie une tenture de toile d'argent à fleurs de velours des plus riches couleurs, découpées artistement dans les ateliers de Milan : le parquet disparaît sous des tapis de Perse ; des cabinets de laque de la Chine et de bois d'ébène garnissent les coins de la pièce ; des miroirs plaqués d'or et d'argent fatiguent les yeux en réfléchissant et en multipliant

tous ces trésors et toutes ces splendeurs ; un lustre aux mille cristaux, couronné d'un large cercle à fleurons d'orfévrerie, se balance avec un clair et léger heurtis aux mouvements de deux hommes assis qui causent avec vivacité, près d'une table au dessus de mosaïque, encombrée de papiers et de cartons.

L'un est le duc de Rohan-Chabot ; l'autre, plus âgé et d'une figure très-remarquable, porte autour du cou le cordon bleu du Saint-Esprit sur sa robe rouge de cardinal. Son grand front doit contenir un esprit étendu et fertile en ressources : son long nez, l'ovale aminci de son visage, son œil plein de feu, d'astuce et de finesse, donneraient à sa physionomie le caractère de celle du renard, si l'indécision, qu'elle révèle souvent à l'approche des difficultés et des périls, ne faisait sentir que ce personnage doit seulement à la réflexion les heureux stratagèmes qu'inspire l'instinct à son prototype quadrupède.

C'est le cardinal Giulio Mazarini, premier ministre de la reine douairière Anne d'Autriche, régente du royaume.

« Quoi ! disait le duc, il a reçu avec une telle arrogance les conseils et les menaces du lieutenant criminel ?

— Comme ze vous le dis, monsiou le duc : aussi roide et aussi fier que s'il eût senti derrière lui oune armée prête à l'aider à conquérir sa duché. L'enfant a oune tête de fer, oune vraie tête.... de Rohan ; ne le pensez-vous pas, monsiou le duc ? »

Un malicieux sourire relevait les coins de sa bouche.

« L'ambition peut donner autant de résolution que la conscience du bon droit, » répliqua Chabot ; et en prononçant cette phrase si étrangement équivoque, un léger malaise obscurcit un instant ses traits. « Votre Éminence pense bien qu'on n'aura pas pris au hasard cet enfant supposé, et qu'on aura choisi un caractère énergique.... un peu analogue à celui du feu duc.... ou du père de la duchesse, du vieux Sully !

— Enfant supposé ! oï ! oï ! *per Jove !* doublement supposé à nos youx par cette ressemblance même ! Diou me garde de ne le pas croire supposé !

— Votre Éminence dit sagement ; car, s'il ne l'était pas, s'il était le fils.... de la duchesse, et, par conséquent, aux yeux de la loi.... si, enfin, il était possible qu'il triomphât dans ses prétentions, nous ne serions pas seuls à perdre le grand procès : l'État le perdrait avec nous !

— Ze le sais, répliqua le cardinal en confirmant vivement, par un signe de tête, le dire de son interlocuteur.

— Le parlement donne déjà au roi d'assez fâcheux embarras,

sans qu'un nouveau roi des huguenots vienne rendre un chef à la noblesse protestante, et ressusciter mon terrible beau-père : il y a quelque différence pour le bien public de voir les grands domaines de cette maison aux mains d'un fidèle sujet tel que moi, dont les enfants sont élevés dans le giron de l'Église catholique, ou bien aux mains d'un jeune religionnaire à cerveau brûlé.

— Hé ! sans doute ! sans doute ! aussi l'appui de Sa Majesté vous est-il bien et irrévocablement acquis, et vous entendrez parler, sous deux zours au piou tard, d'oun arrêt du conseil qui ne vous fera pas de peine.

— En peut-on savoir d'avance le contenu ?

— Sans inconvénient ! Il contiendra l'adjonction de la grand'-chambre et de celle de la Tournelle à la chambre de l'Édit, pour décider de la requête de la duchesse douairière de Rohan.

— Mille grâces en soient rendues à Votre Éminence ! Si insoutenable que soit la cause de mes ennemis, je n'étais pas sans crainte de la mauvaise volonté de la chambre de l'Édit, toute composée de gens de la religion : messieurs de la grand'chambre et de la Tournelle sont bons catholiques, et plusieurs des plus influents sont tout à Monsieur le prince ; c'était le plus signalé service que vous nous pussiez rendre en ce moment, puisque notre premier projet a manqué.

— Oï, ze crois que cela peut avoir de plus solides résultats que votre affaire du lieutenant criminel ; quand même l'enfant eût signé la renonciation et que vous l'eussiez fait partir, il est mineur : cela ne l'eût pas empêché de revenir là-dessus un jour.

— Oh ! nous l'eussions envoyé si loin.... aux Grandes-Indes, par exemple ! Mais cette qualité de mineur lui permettra aussi de revenir contre un arrêt qui lui serait défavorable maintenant.

— *E cosi ; ma* oun premier arrêt est oun précédent d'oun grand poids. L'arrêt définitif, si votre partie revient oune seconde fois à la charge, n'en saurait guère être qu'oune confirmation de pure forme. Z'avoue cependant qu'il vaudrait mieux aviser à quelque moyen piou expéditif de mettre à néant cette requête importune ; *ma, diavolo !* ce n'est pas chose facile. Sa rencontre avec M. de Zarnac nous a bien offert une raison honnête de l'embastiller ; ma quelle en sera l'utilité ? Nous serons bien obligés de le relâcher ; car vous concevez qu'il n'y a pas moyen d'aller piou loin. Ze ne veux pas me mettre à dos toute la zoune noblesse, en poussant zousqu'au bout oun procès pour duel : dans la situation des affaires, il ne serait pas d'oune bonne conduite à moi de suivre sur ce point la méthode de feu monsou de Richeliou ; d'ailleurs, ni vous ni Mme la ducesse Marguerite ne me demandez sa tête....

— C'est impossible !

— Ze voudrais pourtant bien faire quelque chose pour vous obliger. Voyons, que pourrions-nous imaginer tandis que nous le tenons encore? hein? S'il mourait subitement à la Bastille pour revivre, bien entendu, dans quelque autre prison d'État?

— Parfait! s'écria Chabot.

— Non, pas moyen: la mère voudrait le corps; cherchons autre chose. »

On frappa à la porte du cabinet.

« Que me veut-on? cria Mazarin avec impatience. Z'avais défendu qu'on nous interrompît.

— Monseigneur, dit le secrétaire intime, Zongo Ondedei, en montrant par la porte entre-bâillée sa face de chat fourré, Mme la duchesse douairière de Rohan insiste absolument pour voir Votre Éminence : vos gens n'ont osé la refuser. »

Chabot se leva avec précipitation pour fuir la rencontre de sa belle-mère.

« Veuillez passer dans cet appartement, dit le cardinal en ouvrant la porte du fond de son cabinet, et attendre que ze vous délivre de prison : vous languirez moins longtemps que l'autre, z'espère.

— Que lui direz-vous? demanda Chabot avec hésitation.

— Rien de positif : ze ne sais; ma ze traînerai l'affaire. Qui gagne du temps a tout gagné. »

A peine Chabot était-il sorti qu'on annonça la duchesse.

Le cardinal la reçut avec ces civilités cérémonieuses dont il accablait amis et ennemis.

A voir cette femme altière, fille et veuve de héros, et leur égale en fierté et en courage, s'avancer lentement, pâle, mal assurée dans sa démarche, agitée d'un léger tremblement, à la voir hésiter avant d'ouvrir la bouche, lever un regard presque suppliant vers celui dont la voix liait et déliait, non dans le ciel, mais sur la terre, quiconque eût eu quelque chose de l'homme eût senti s'émouvoir ses entrailles.

Le cardinal attendit en silence qu'elle lui expliquât le motif, bien connu d'avance, de l'audience qu'elle avait exigée.

« Je viens de chez la reine, dit-elle enfin : je n'ai pu voir Sa Majesté; elle était au Val-de-Grâce.

— Sa Majesté ne recevra pas aujourd'hui.

— Je n'ai point été trop affligée de ce contre-temps; j'étais bien aise d'entretenir premièrement Votre Éminence; le juste crédit dont elle jouit près de la régente rend plus assuré le succès d'une re-

quête qui a d'abord passé par ses mains.... et.... la renommée d'une extrême bienveillance m'a fait espérer qu'elle ne refuserait pas de joindre sa voix à la mienne pour obtenir la cessation de la rigueur déployée envers mon fils.

— Ze serais houroux de pouvoir vous être bon à quelque chose, madame. *Certamente*, Sa Majesté ne recevra zamais de moi, si elle daigne me consulter, que des avis de clémence, et z'espère.... ze désire du moins que ses intentions ne soient pas de déployer toute sa sévérité envers ce zeune homme.

— Je puis donc compter sur l'appui de Votre Éminence : c'est la liberté de mon fils qu'elle me promet en ce moment!

— Oune promesse si absolue n'est point en mon pouvoir; Sa Majesté ne se montre pas touzours aussi docile que ze le voudrais aux inspirations miséricordieuses. Son respect pour la mémoire du feu roi son époux l'empêche parfois de s'écarter des anciennes ordonnances....

— Sa Majesté n'a pas, que je crois, deux poids et deux mesures pour ses sujets, dit la duchesse, reprenant son énergie : M. de Guise est encore sain et sauf, et si M. de Coligny, son adversaire, n'est plus de ce monde, ce n'est pas la justice qui l'en a mis dehors; une foule d'autres s'étalent tranquillement dans vos cercles et dans ceux de la reine, lesquels ont encore sur la poitrine les cicatrices du duel ou dans le fourreau une épée à peine essuyée. Les adversaires de mon fils sont encore libres, monsieur! C'est justice que je vous demande, et non grâce; rendez-moi mon Tancrède, ou envoyez ses ennemis le rejoindre, et jugez-les tous, si vous l'osez! »

Ce fut le cardinal à son tour qui baissa ses yeux, incapables de soutenir le regard de Marguerite de Béthune.

Et il en vint à se justifier.

« On ne pouvait aller prendre MM. de Jarnac et de Maillé, tout malades qu'ils sont de leurs blessures. Les autres, il est vrai, ne sont point arrêtés; ma ils n'ont figuré qu'incidemment dans l'affaire. D'ailleurs, madame, ze suis étranger, ze vous le proteste, à la lettre de cachet lancée contre votre.... le zeune homme en question. Vous me parlez à tort comme à votre ennemi : ze vous zure que vous n'avez pas de piou dévoué serviteur. Ze voudrais que ce que vous désirez ne dépendît que de moi : vous l'obtiendriez à l'instant même.

— Pardonnez-moi un moment d'emportement que je désavoue, et montrez-vous généreux et digne de votre haute fortune : vengez-vous en me rendant ma vie, mon seul espoir. Hélas! c'est une mère qui vous parle; vous ne savez pas ce que c'est que de voir

son enfant dans la douleur et le danger! Quand ma fille est à jamais perdue pour moi, ne me prenez pas encore mon fils, qui m'aime, lui, et n'a pas renié sa mère! Que me resterait-il au monde? Vous le savez bien, qu'il est mon fils! Qui oserait hésiter entre la voix d'une mère et les dénégations menteuses d'une enfant dénaturée? »

Le cardinal semblait l'écouter avec une profonde attention et un intérêt grave et digne.

« Ze ne puis, madame, émettre de sentiment sur cette éminente question, pendante devant les chambres de zustice; ma ze vous puis du moins assurer, quant à la détention de M. Tancrède, que ze ferai tout ce qui sera en moi pour y mettre oun terme le plus tôt possible, et que ze zoindrai mes instances aux vôtres auprès de la reine.

— Que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous, si vous me tenez parole! dit la duchesse en se levant. Demain, au lever de la reine, je viendrai savoir le résultat de la demande que vous lui aurez adressée.

— Z'espère que vous la trouverez conforme à vos vœux, madame, répondit le cardinal en lui rendant d'un air pénétré sa révérence d'adieu. Monsou le duc, vous pouvez rentrer, » dit Mazarin en ouvrant la porte du fond.

Chabot reparut, regardant encore devant lui avec une sorte d'inquiétude, comme pour s'assurer qu'elle était partie.

« Ze l'ai trouvé! s'écria le cardinal, ze l'ai trouvé!

— Eh quoi donc?

— Le moyen! le moyen! Tandis qu'elle me parlait, ze réfléchissais; ma tête travaillait.... Tout à coup un rayon de lumière m'a traversé l'esprit. Écoutez : cette nuit même, z'envoie l'ordre de lever l'écrou de notre prisonnier; on le lui fait signer, puis on le conduit ostensiblement jusqu'au delà du fossé. Notre prétendant est donc libre, parfaitement libre, nous ne répondons plus de sa personne; mais là, sour le pavé de Paris, vous m'entendez bien, sous un prétexte quelconque, on vous fait monter mon petit *ribaldo* dans un carrosse bien fermé qui l'emporte à Saint-Germain, et de là dans oune de ces forteresses de Normandie ou de Bretagne qui vous garderaient oun homme zusqu'au zour du jugement dernier, sans que Diou ou le diable en sussent jamais rien; de sorte que le drôle aura l'air de s'être esquivé volontairement dans la prévision que son affaire tournerait à mal.

— Une vie entière de dévouement m'acquittera mal envers Votre Éminence; comptez sur une reconnaissance éternelle.

— Va, se dit le cardinal en se renversant sur son fauteuil dans l'attitude d'un homme satisfait de lui-même, tu ne m'en devrais pas tant si le petit s'annonçait moins comme le fils de son père ! »

VIII.

Tancrède venait de s'endormir d'un sommeil pénible, quand on vint l'éveiller pour le mener devant le gouverneur, et les premières paroles qui frappèrent son oreille furent celles-ci : « Vous êtes libre ! »

Libre ! c'était encore sans doute quelqu'une de ces idées incohérentes qui assiégeaient son cerveau troublé.

« Vous êtes libre, répéta le gouverneur : il ne vous reste plus qu'à signer le registre où l'on constate le jour de l'entrée et de la sortie des prisonniers.

— Rêve du sommeil ou de la veille, n'importe ! J'aime mieux celui-ci que les autres ! »

Il signa : un moment après, le sinistre pont-levis se relevait encore derrière lui ; mais, cette fois, il avait le ciel sur sa tête et non les voûtes noires de la prison d'État.

Il respira délicieusement.

« Veuillez monter dans ce carrosse, monsieur, dit une espèce d'officier en lui tirant poliment son chapeau.

— Pourquoi ?

— Nous avons ordre de vous remener où vous avez été arrêté, à l'hôtel de Rohan : c'est la consigne. »

Tancrède, tout étourdi et comprenant à peine ce qu'on lui disait, monta machinalement, accompagné de l'officier.

Aussitôt le carrosse partit grand train, et le galop de quelques chevaux retentit aux portières.

A peine avaient-ils fait trente pas que de grands cris se firent entendre : « Sus ! sus ! le voilà ! » Des chevaux en plus grand nombre accoururent contre la voiture : des gens de pied arrivaient en tumulte.

« Que signifie ceci, monsieur ? » demanda Tancrède à son compagnon.

Celui-ci ouvrit la portière sans répondre et cria de toutes ses forces : « Ventre à terre ! ventre à terre ! »

Des cris, des menaces, un cliquetis d'armes résonnaient à l'entour.

« Traître, qu'est ceci? » dit le jeune homme en saisissant l'officier à la gorge.

L'autre dirigea contre lui le canon d'un pistolet; mais Tancrède lui releva violemment le bras et s'efforça de le jeter à bas du carrosse, par la portière béante.

L'officier se débarrassa par une vive secousse, et, abandonnant son arme, sauta hors de la voiture et s'enfuit. Plusieurs cavaliers fuyaient aussi au galop, et, lorsque Tancrède se fut élancé à terre, il ne vit autour de lui que les gens qui venaient d'attaquer son escorte.

« Les chiens, les bélîtres! criait Roland, pourquoi se sont-ils enfuis si vite? Je n'ai pu en assommer un seul.

— Vive le jeune duc! victoire! »

C'étaient tous les gens de la duchesse qui poussaient cette acclamation en se pressant autour de leur jeune maître.

« Ils voulaient vous faire passer pour fugitif, et vous emmener prisonnier à Saint-Germain! dit Roland.

— Mes amis, mes bons et fidèles amis, merci! merci à tous! Que Dieu vous donne votre récompense; car elle dépasse le pouvoir de l'homme. »

Un cri se fit entendre : « Mon cher enfant! » Tancrède était dans les bras de cette mère qu'il avait pensé ne jamais revoir, et qui venait de disposer et de diriger elle-même l'embuscade libératrice.

LIVRE TROISIÈME.

I.

Le lendemain matin, tandis que sa mère se reposait encore des fatigantes et douloureuses journées qui venaient de s'écouler, Tancrède courut chez Mme de Guémené. C'était d'elle, il le savait de la duchesse, qu'était venu l'avis du perfide projet si heureusement déjoué par cette mère courageuse.

Elle venait de se lever, et le reçut dans sa ruelle.

« Ah! vous voilà, beau cavalier! lui cria-t-elle dès qu'elle l'aperçut; venez-vous nous présenter vos excuses pour avoir troublé notre sommeil cette nuit par le vacarme que vous et les vôtres avez fait dans le quartier? J'en absous par avance votre conscience, car je n'étais pas même couchée. Vous donnez plus d'inquiétude que vous ne valez aux gens qui ont la bonté de prendre intérêt à vous: je n'ai pu fermer l'œil qu'après m'être bien et dûment assurée que vous étiez rentré au gîte sain et sauf, mauvais sujet!

— Ma belle cousine, dit le jeune homme en lui baisant la main, je vous dois la liberté et la vie.

— A moi! mon beau cousin, vous pourriez vous tromper. Me préserve le ciel, surtout en cette occasion, d'usurper les remercîments dus à une autre! Comme vous me regardez! Quel air étonné et curieux! Il y a dans vos yeux une fureur d'interrogation. Comment? pourquoi? qui donc? Tout cela vous étouffe, n'est-ce pas? Un peu de patience. Vous mériteriez bien de subir le premier un interrogatoire; mais je suis plus savante que le lieutenant criminel, moi, car je sais d'avance toutes les réponses de l'accusé. Regardez-moi en face, petit dissimulé. Ah! vous vous permettez d'être amoureux et de ne m'en rien dire: voilà la cause de ces langueurs et de ces distractions dont je vous faisais la guerre! Et si j'avais pris pour moi vos soupirs et les coups d'œil que vous lanciez vers le ciel, qui n'en pouvait mais, cela n'aurait-il pas pu être de grave conséquence pour mon cœur? Mais comme il rougit! le voilà plus honteux et plus intimidé qu'il n'était devant M. de Jarnac! Allons, remettez-vous, je vous pardonne: l'excès de discrétion est un dé-

faut assez rare parmi les amants de ce temps. Il est vrai que celui-ci n'avait pas à se vanter de grand-chose : il n'avait pas encore adressé un bonjour à sa belle. »

Et l'aimable femme le regardait en souriant avec une malice toute gracieuse.

« A propos, fit-elle, j'allais oublier.... »

Elle agita une sonnette : une jeune et jolie personne se présenta.

« Mademoiselle Louise, lui dit la princesse, si la personne que j'attends vient, vous la ferez entrer sans la prévenir que j'ai compagnie.

— Ah ! madame ! dit enfin Tancrède, si cet amour que vous avez découvert a été un secret pour vous, c'est que j'aurais voulu qu'il en fût un pour moi-même. Je n'osais vous faire l'aveu de ce que je me reprochais presque comme un crime.

— Un crime ! Est-ce à l'Académie de Leyde que vous avez appris cette morale ? L'amour est un crime en Hollande ?

— L'amour.... pour une fille d'une race ennemie ! pour la sœur d'Henri de Chabot !

— La sœur de Chabot ! Ah ! je me souviens maintenant !... Pauvre garçon ! je vous ai donné bien du souci sans m'en douter. Rassurez-vous : ce n'est pas la sœur de Chabot que vous aimez.

— Est-il possible ?

— Vous allez tout comprendre. Lorsque, la première fois que je vous vis, vous me parlâtes d'une jeune demoiselle que vous aviez rencontrée avec votre sœur, je pensai tout naturellement que ce ne pouvait être que Mlle de Chabot, à laquelle votre description un peu vague s'appliquait tant bien que mal : je ne m'avisai nullement de songer à Claire d'Orval, dont j'ignorais encore l'arrivée à Paris. Claire est la fille d'un de nos parents, Louis de Rohan, comte d'Orval ; les grands biens dont elle est l'unique héritière ont fait naître à votre sœur et à son mari l'idée de la marier au comte de Jarnac, un de leurs plus chauds appuis, et à qui Chabot est obligé à plus d'un titre. C'est pour cela, je pense, qu'ils l'ont demandée à son père, vieux seigneur de province, sous prétexte de la produire dans le monde.

— Ils ne la tiennent pas encore ! s'écria Tancrède tout rayonnant d'espérance.

— Non, sans doute, répliqua la princesse. Quant à M. de Jarnac, il tient provisoirement le lit où vous l'avez mis.

— O mon Dieu ! je pourrai donc être heureux !

— Cela n'est pas impossible ; mais ne vous livrez pas à une joie immodérée. Si ce n'est pas un enfantillage, comme je le pense d'a-

près votre caractère, il vous faudra du courage et de la persévérance. Mais, pour en revenir à nos éclaircissements, ce n'est qu'à notre rencontre dans le bois que j'ai deviné ce qui m'avait été caché : l'explication à belles estocades que vous avez eue avec M. de Jarnac en a empêché entre nous une de nature plus pacifique. Claire et moi, nous restâmes plus mortes que vives, attendant l'issue de votre maudit combat, et je compris bien, aux acclamations et aux gémissements de la petite, que ce n'était pas pour le comte de Jarnac qu'elle craignait, et que les préventions qu'on lui avait inspirées contre vous s'étaient bien vite effacées à votre vue. Les éclats d'indignation qui m'échappaient contre votre sœur firent aussi sans doute une profonde impression sur elle, et, quand on nous vint dire que vous étiez sorti de l'affaire à votre honneur, après avoir blessé votre ennemi, elle joignit les mains et se jeta à genoux, comme pour remercier le ciel. La pauvre enfant avait toute confiance en moi : elle me connaissait d'enfance, car j'ai été l'amie de sa mère; aussi, le jour de votre arrestation, n'ai-je pas été surprise de la voir accourir en grand émoi, pour débarrasser son cœur de tout ce qui l'oppressait...., et il était bien gros je vous assure. Elle sanglotait à l'idée d'être la cause de votre malheur, et le meilleur moyen que je trouvai pour la calmer fut de la décider à vous écrire, à quoi j'eus quelque peine, bien qu'elle en mourût d'envie. Je fis remettre le billet à votre page, pour le joindre à ce que vous envoyait votre mère.

— Ah! madame! mon ange protecteur! » et il se jeta à genoux devant elle.

La porte de l'appartement s'ouvrit : quelqu'un s'avança vers la ruelle, et s'arrêta brusquement à l'aspect du jeune homme encore aux pieds de la princesse.

C'était Claire d'Orval.

Ils restèrent tous trois immobiles : la jeune fille, debout, confuse, interdite, les joues enflammées et le front baissé; Tancrède, agenouillé devant Mme de Guémené, mais la tête tournée vers la jolie survenante, et les yeux brillants de tout le bonheur d'une telle surprise; la princesse, assise, les bras croisés, et les considérant l'un après l'autre d'un regard nonchalant et malin.

Elle se leva enfin, et, prenant Tancrède par les épaules, elle lui fit faire un demi-tour sur lui-même, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de Claire.

« Votre ange protecteur! répéta-t-elle. Vous êtes devant lui : faites-lui votre prière! »

Claire cacha son visage dans ses mains.

« Ah ! cela n'est pas bien, madame ! Vous m'avez trahie.

— Pas encore, chère enfant ; mais j'y arrivais. Que servirait en effet de lui cacher que c'est vous qui m'avez avertie du complot d'hier soir ? Croyez-vous qu'il ne l'eût pas deviné ? »

— Mais le dire devant moi ! Pourquoi m'avez-vous attirée ainsi ? Pourquoi m'a-t-on dit que vous étiez seule ? »

Et la pauvre petite se mit à pleurer.

« Claire ! ô ma généreuse libératrice, dit Tancrède d'une voix passionnée, vous repentez-vous de ce que vous avez fait pour moi ? Si j'avais cette pensée, je m'irais remettre sur-le-champ aux mains de mes ennemis.

— Me repentir ! oh ! non ! mais que penserez-vous de moi ?

— Grand Dieu ! vous pouvez me le demander, vous que je révère comme un ange du ciel, vous à qui je ne devrais jamais parler qu'à genoux ! Vous suis-je donc si odieux que vous pleuriez à cause de ma présence ? Faut-il que je m'en aille, que je ne revienne plus ? O Dieu ! moi vous causer des pleurs !

— Ce ne sont pas les premiers, dit en souriant Mme de Guémené. Allons, Claire, ajouta-t-elle en la baisant au front, ne faites donc pas l'enfant, et finissons-en avec ce grand chagrin. »

Une des femmes de Mme de Guémené entra, annonçant que M. d'Andilly demandait s'il pouvait voir madame la princesse.

« Mais oui, sans doute, dit celle-ci. Introduisez.

— Un instant, s'il vous plaît ! interrompit Mlle Louise, la favorite de la princesse, en arrivant précipitamment et en s'approchant de l'oreille de sa maîtresse. M. le coadjuteur vient d'entrer par la porte de l'impasse ; il me suit, et veut absolument voir madame.

— O mon Dieu ! encore ! donnez-moi la force de résister. Je ne le verrai pas.

— Mais il va venir : il est là.

— On l'aura vu entrer, sans doute. O mon Dieu ! n'a-t-il pas déjà couru trop de bruits ?

— Il n'est pas reconnaissable, il est en cavalier : on dirait un carabin arrivant de l'armée de Flandre. Vous en rirez vous-même en le voyant. »

L'espiègle suivante riait en elle-même ; mais c'était de voir l'indécision de sa maîtresse entre les deux visiteurs qui lui arrivaient, ou, si l'on veut, entre Dieu et le diable ; car la tendresse tout en Dieu de M. d'Andilly pour la belle pénitente, dont il dirigeait en quelque sorte la conscience, différait quelque peu en résultat, sinon en principe, de l'attachement plus profane du jeune et brillant prélat.

La lutte fut courte, et ce fut pas le ciel qui l'emporta.

« Je n'y suis pour personne ce matin, dit la princesse à la messagère de M. d'Andilly. Je recevrai cette après-midi. »

Puis elle suivit en soupirant l'émissaire de perdition.

« Enfants, dit-elle d'une voix un peu émue, faites la paix : je vous viendrai retrouver tantôt. »

Elle les laissa seuls.

Un assez long silence succéda à son départ. Les deux enfants n'étaient guère moins embarrassés l'un que l'autre.

Claire tenait ses yeux obstinément fixés sur le carreau, tandis qu'une pudeur innocente soulevait son sein et qu'une respiration pressée s'échappait de sa jolie bouche, souffle doux et brûlant que Tancrède eût voulu, pour dix ans de sa vie, aspirer de ses lèvres avides.

Tancrède approcha son siége de celui de la jeune personne, qui ne recula pas, mais qui ne releva pas la tête.

« Claire, charmante Claire, dit-il timidement, pourquoi détournez-vous les yeux de moi? Accordez-moi un regard, un seul regard.... pareil à celui que vous me laissâtes en adieu, la première fois que je vous vis. Ne me refusez pas ce bonheur, plus précieux pour moi que tous vos bienfaits. »

Elle leva involontairement ses beaux yeux, où roulait une larme plus expressive que toutes les paroles.

« Toujours! toujours ainsi! toute la vie! »

Mais les longues paupières de la jeune fille s'étaient déjà baissées devant ses prunelles de feu.

« Oh! c'est le bonheur le plus enivrant de la terre! Mais, s'il éblouit comme l'éclair, aussi passe-t-il comme lui. J'étais ingrat de l'estimer au-dessus de tous vos autres bienfaits, ingrat envers celui-ci (et il pressait sur son cœur le billet de Claire), qui ne s'éloigne pas, lui, quand je contemple ses caractères adorés. »

Un second coup d'œil, plein d'une candide tendresse, lui répondit.

Toute la timidité enfantine du jeune homme avait disparu; il s'était jeté aux genoux de sa charmante amie.

« Claire! Claire! cette liberté que vous avez empêché d'autres de me ravir, vous me l'avez prise pour jamais! Qu'en aurais-je pu faire, sinon de vous en rendre l'unique souveraine? Ah! ne refusez pas le don d'une existence que je vous consacre tout entière! Si je lutte avec effort pour arracher mon héritage à de perfides usurpateurs, si l'ambition et la gloire sont derrière moi qui m'excitent de leurs aiguillons de feu, en criant : « En avant! en avant! » c'est

pour vous, pour vous seule : c'est vous qui m'attendez au but, c'est votre main chérie qui tient la couronne ducale, et cette autre plus noble encore, cette couronne de lauriers que je gagnerai comme mon père pour la déposer à vos pieds! Claire, je vous aime! Dites-moi un mot, un seul mot : « Espérez! » Je n'ose vous en demander davantage, je ne l'ai pas mérité encore; mais dites-moi que vous pourrez m'aimer quand j'en serai digne.

— Monsieur le duc.... je crains!... Mon père! et vous aussi, vous avez une mère.... elle ne me connaît pas....

— Une mère! oh! oui, une bonne mère! Comme elle vous aimera! Comment n'aimerait-elle pas celle qui lui a rendu son fils? Et qui donc au monde pourrait ne pas aimer ma douce Claire? Je lui dirai tout : elle nous protégera; elle m'aidera à vous enlever à mes ennemis; car je puis espérer, n'est-ce pas, si ma mère y consent? Vous me l'avez dit : oh! vous me l'avez promis! Mais vous saviez, n'est-ce pas, que je vous aimais? vous le saviez avant que je vous l'eusse dit? ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous sommes compris?

— Oui, je vous avais compris! »

Elle voulut de nouveau se couvrir le visage de ses mains; mais elle n'en eut pas le temps, car l'une d'elles était déjà au pouvoir de Tancrède, qui l'avait portée à ses lèvres et qui l'y retint longtemps dans une muette extase.

Il sentit cette douce et blanche main se presser légèrement contre sa bouche enivrée.

« Cette main qu'on m'abandonne en ce moment sera-t-elle un jour à moi?

— Ah! du moins, elle ne sera jamais à un autre!

— O ma bien-aimée!... »

Et il pencha sa tête sur les genoux de Claire, et pleura de bonheur : quand il releva les yeux, il rencontra ceux de la jeune fille, qui le contemplaient avec une inexprimable tendresse; il la dévora de ses regards.

« Oh! ne me regardez pas ainsi! murmura-t-elle avec les douces inflexions d'une tourterelle pâmée d'amour; non! vous me faites trop mal! »

Puis, quand ils se furent un peu familiarisés avec leur situation si étrange et si nouvelle pour eux, ce fut une causerie tendre, enfantine, abandonnée, un de ces épanchements mutuels où deux jeunes cœurs faits pour s'entendre se mettent en une heure au courant de toute leur vie, pour se connaître après comme s'ils ne s'étaient pas quittés depuis le berceau.

Seulement, quand on en fut arrivé au bienheureux jour où l'on s'était rencontré, *par un coup du ciel*, un : « Vous êtes trop curieux ! » accueillit quelques-unes des questions de Tancrède, relativement aux émotions réciproques qu'avait dû exciter la sympathie.

Et de temps en temps un court silence continuait et n'interrompait pas la conversation ; puis Tancrède passait la main sur son front et sur ses yeux, en répétant :

« Oh ! tout cela est-il bien vrai ? est-ce bien elle que je vois là, seule près de moi, écoutant mes paroles d'amour ? N'est-ce pas encore un rêve ? Oh ! dites-moi que ce n'est point un rêve ! »

Elle lui apprit enfin comment elle avait découvert le complot du cardinal Mazarin et d'Henri de Chabot. Vers le soir, comme elle se trouvait dans le cabinet de la princesse Marguerite, appuyée sur le balcon, et cachée, sans intention, par les rideaux de la croisée, Chabot était entré avec sa femme, causant de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le ministre. Aux premiers mots, elle avait eu l'intention de se montrer, ne voulant pas surprendre leurs secrets ; mais, le nom de Tancrède ayant frappé son attention, elle était demeurée comme clouée à sa place par l'inquiétude et la curiosité. Aussitôt la sortie des deux époux, elle s'était échappée de sa cachette, et avait couru chez Mme de Guémené l'informer de l'imminence du danger.

La rentrée de Mme de Guémené termina enfin ce long tête-à-tête, auquel les deux enfants prenaient tellement goût qu'il leur semblait n'avoir fait autre chose de leur vie.

Ils n'essuyèrent pas d'abord les aimables railleries qu'ils appréhendaient : la princesse était troublée, rêveuse et distraite, et eut peine à se remettre à la conversation. Claire ne tarda pas à prendre congé ; elle craignait que son absence ne parût bien longue à l'hôtel de Rohan-Chabot.

« Adieu, mon enfant, dit Mme de Guémené ; embrassez-moi, et donnez votre main à notre Tancrède ; il n'a peut-être pas attendu ma permission pour faire connaissance avec elle, hein ? Allons, ne vous déconcertez pas pour si peu ; votre chevalier n'est ni languard ni félon : je vous suis sa caution, s'il en est besoin. J'espère que la crainte de rencontrer ce dangereux personnage ne rendra pas vos visites plus rares, maintenant que le voilà déprisonné ? Elle n'ose pas dire le contraire !... allons, adieu, mon ange ! »

La gentille Claire s'éloigna, le cœur bien plein de souvenirs et d'espérance.

« Eh bien ! notre amoureux, comment vont les affaires ? Où en êtes-vous avec ma Clairette ?

— Ah! madame, mon bonheur est tel que j'ose à peine y croire : elle m'a promis de n'être jamais à un autre que moi.

— Vraiment ! mais vous allez vite en besogne ; ce n'est pas mal pour un écolier qui en est à sa première aventure.

— La première.... et la dernière.

— Je l'espère ainsi : je ne vous prêterais pas mon appui si je ne le pensais. Tromper ma pauvre Claire, ou lui être infidèle ! Il faudrait avoir le cœur bien noir, surtout après ce que vous lui devez.

— Oh ! de telles suppositions font mal. Comment pourrais-je m'attacher à une autre femme au monde ? On ne peut aimer qu'une fois, et, quand le ciel nous a fait rencontrer l'amante qu'il nous a prédestinée, toutes les autres n'existent plus pour nous !

— Oui; voilà comme ils sont tous à cet âge ! Bien d'autres ont ainsi parlé, non moins sincères que celui-ci : cherchez maintenant dans leurs cœurs le souvenir de ces imaginations d'enfants ! Tancrède, mon ami, ne vous gâtez pas comme les autres; car elle ne s'y pourrait faire, voyez-vous ! Je connais cette enfant, vous la tueriez ! Mais qu'avez-vous ? vous changez de couleur ! Oui : j'ai eu tort de vous parler ainsi, vous avez une trop belle âme pour devenir jamais coupable envers elle; vous la rendrez heureuse, j'en suis assurée.

— Oh ! puissé-je être maudit dans cette vie et dans l'autre, si je n'y emploie toutes les forces de mon âme, toutes les heures de mon existence !

— Vous y réussirez, mon ami ; car vous êtes faits l'un pour l'autre. Je l'ai jugé dès le premier abord, et c'est ce qui m'a décidée à tout faire pour aider à votre bonheur. C'est une si grande consolation dans les peines de la vie que de voir autour de soi des heureux qu'on a faits. »

Il y avait quelque mélancolie dans l'accent de cette bonne et charmante femme. Elle n'était point heureuse, elle. Mariée fort jeune à un homme indolent, froid et nul, sa fausse position, l'exemple presque général, les mœurs du temps avaient faussé sa conduite ; mais en vain cherchait-elle tour à tour le bonheur ou le repos dans la galanterie et la dévotion. Un seul homme peut-être l'avait comprise et aimée; mais il avait emporté leur secret à l'échafaud. Allez le demander à la bière où repose le corps décapité de Montmorency ! Depuis, quelques rapports de situation, un égal besoin de distractions et d'émotions, cet attrait qu'éprouvent souvent réciproquement, en raison même de leur disparité, un génie ardent et fougueux et une âme affectueuse et douce, l'avaient

traînée dans les bras de l'homme éblouissant et mondain qu'une destinée bizarre avait chargé, bien malgré lui, de diriger dans la voie du salut les âmes chrétiennes de la bonne ville de Paris ; mais cette liaison, mélange de volupté et d'amitié, n'avait pu remplir le vide qu'elle emportait aussi, aux jours du repentir, dans la solitude de Port-Royal.

Tancrède la remercia avec effusion : elle lui promit de se charger de tout auprès de sa mère, ainsi que d'agir auprès du comte d'Orval pour le décider à rompre avec Jarnac et à retirer sa fille de chez les Chabot.

« C'est, dit-elle, un homme vain, faible et irrésolu. L'honneur d'avoir pour gendre le chef de notre.maison serait d'un grand poids auprès de lui; mais l'incertitude de votre succès, que vos adversaires ne manqueront pas de changer à ses yeux en une certitude de défaite, pourra bien l'effrayer d'abord. Il s'agit de gagner un peu de temps : par bonheur, il ne paraît pas exister de projet de marier Claire très-prochainement.

— Mais, d'ici à ce que nous soyons en mesure, ne serons-nous pas privés de la voir? Mme de Chabot n'ignore pas votre amitié pour ma mère, et l'intimité de celle qu'elle regarde comme sa pupille avec vous ne lui saurait convenir beaucoup.

— Oh! sans doute ; mais, pour l'empêcher de me venir voir, il faudrait qu'elle le lui défendît positivement, et c'est ce qu'elle ne fera pas, tant que mon mari et moi nous n'aurons pas fait quelque démarche éclatante en votre faveur. Elle espère toujours que nous nous en abstiendrons et que nous garderons ostensiblement une certaine neutralité ; aussi agit-elle politiquement avec moi, quoique j'aie toujours été trop l'amie de votre mère pour être la sienne. Il n'y aura d'éclat qu'à l'occasion de quelque assemblée de famille : d'ici là, soyez tranquille ; je ne perdrai pas de temps. Au reste, savez-vous ce que je ferai pour entretenir les communications? Je donnerai ma Louise à Claire, et, si nous ne pouvions plus voir cette chère enfant, Louise serait notre intermédiaire.

— Quoi! madame, vous priver des services de cette personne qui vous est si attachée ! C'est trop, c'est trop en vérité ; nous ne pouvons accepter un tel sacrifice.

— Vous l'accepterez, mon beau cousin, ainsi que ma médiation auprès de votre mère.

— Ah! madame, je voudrais avoir mille vies à donner pour vous!

— Et que garderiez-vous à votre petite femme? Laissez-moi faire, et nous arriverons à nos fins sans qu'il en coûte la vie à personne, à moins que M. de Jarnac ne s'aille pendre. Je ne suis pas

sans quelque appréhension du côté de votre mère : elle aurait peut-être désiré un plus grand parti ; elle a déjà, sans doute, cherché plus d'une fois en idée, parmi les princesses des maisons souveraines, laquelle était destinée à son enfant chéri ; mais nous en viendrons à bout : prenez confiance en l'amour et en moi !

— Je ne crains rien au monde avec deux semblables appuis. Je vais retrouver cette bonne mère, qui s'étonne sans doute de ma longue absence, bien qu'elle me sache près de vous.

— Je ne tarderai pas à lui rendre visite. Il n'est pas à propos de lui garder le secret plus longtemps ; mais il vaut mieux que ce soit de moi qu'elle le tienne. »

Elle resta pensive après son départ.

« Pauvre enfant, se dit-elle, il ne se doute guère que son bonheur terrestre ne soit pas le seul but de mes efforts ! Facile comme il l'est à toutes les impressions, mon influence, aidée de celle d'une femme aimée, pourra peut-être seconder chez lui les mouvements de la grâce. Mon Dieu, faites que mes soins contribuent à delivrer cette jeune âme des liens de l'hérésie ! Oh ! oui, bien des fautes seront remises pour une telle œuvre ! »

II.

« Mais apprenez-moi donc, ma chère, disait la duchesse de Rohan, comment vous avez été informée du danger que courait mon fils ? Pourquoi vous obstiner à m'en faire un mystère ? Avez-vous prêté quelque serment sur la croix et sur l'Évangile ?

— Non, madame, répliqua en souriant la princesse de Guémené ; grâce à Dieu, l'on ne m'a point imposé de si terribles serments : je n'ai donné qu'une simple parole, à laquelle j'ai déjà dérogé en faveur de votre Tancrède. Mais permettez-moi de vous laisser encore un moment dans l'incertitude, et de vous entretenir d'abord d'autre chose. Parlons de votre fils....

— Vous savez bien le moyen de donner le change à ma curiosité, méchante. Eh bien ! qu'avez-vous à me dire de cet enfant ? Il est resté bien longtemps chez vous hier matin : je crois qu'il n'est pas insensible à votre mérite.

— J'ai eu la présomption de le soupçonner ; mais je dois avouer en toute humilité qu'il n'en est rien. Certes, il est peu de nos beautés à la mode qui dédaignassent son hommage, et l'enfant peut

déjà, comme je vous l'avais prédit, se mesurer avec les plus accomplis de nos cavaliers. Un des brillants petits-maîtres de l'hôtel de Condé l'éprouve en ce moment à son dam.

— Comment cela? demanda la mère tout orgueilleuse. Que voulez-vous dire?

— Le comte de Jarnac n'a pas à se louer de s'être trouvé sur son chemin. Battu l'épée au poing, il ne l'est pas moins complétement dans une guerre d'une autre nature.

— Comment? à son âge! une aventure! une intrigue! Mais vous m'inquiétez.

— Rassurez-vous: l'intrigue est très-innocente, et cela ne sort pas de la famille. Tancrède aime la petite Claire, la fille de notre parent le comte d'Orval.

— Claire d'Orval! Et je n'ai rien su de tout cela!

— Ah! n'en voulez pas à votre fils! Le bon jeune homme se reprochait déjà comme un crime le secret qu'il vous avait gardé. Il n'a pas le goût mauvais, je vous assure: c'est une *toute précieuse* enfant, un charmant caractère.

— Mais où donc en veut venir cet étourdi? Comment avez-vous su cela?

— Je ne veux pas dissimuler avec vous: les pauvres enfants ont remis leurs intérêts entre mes mains. Je n'ai pu me refuser à jouer le rôle d'avocat auprès de vous. Je plaide pour le bonheur de votre fils; me serait-il possible de perdre ma cause? »

Mme de Rohan était évidemment mal à l'aise; son front s'était obscurci; ses sourcils se fronçaient légèrement.

« Mais, ma bonne amie, l'unique héritier des ducs de Rohan, songez-y donc! Songez que j'ai entre les mains l'avenir et la gloire de la race où je suis entrée. J'aurai à en rendre compte un jour!

— Ce ne serait pas là une tache à votre écusson.

— Sans doute: ce serait outrager notre sang à nous-mêmes que de le dire. Mais, si cette alliance n'a rien dont il faille rougir, elle n'est pas non plus pour relever notre maison. Cette jeune fille n'est pas princesse. Je dois penser à l'avenir, je vous le répète. L'enfant a du cœur: il voudra marcher un jour sur les traces de son père. Il faut bien que je lui prépare les voies.

— Ah! madame, ne vaudrait-il pas mieux lui préparer une destinée de bonheur et de paix? Elles sont brillantes, les voies où vous le voudriez voir engagé: les premiers pas qu'on y fait avec gloire peuvent retentir dans le cœur d'une mère; mais où s'arrêtent les derniers?... Dans quelque plaine sanglante.... ou bien.... sur les degrés d'un échafaud! »

Et l'angoisse de douleurs trop connues altéra sa voix, décolora son visage à ces derniers mots.

« La volonté de Dieu soit faite, répliqua Mme de Rohan, s'il doit vivre et mourir comme son père ! »

Mais son accent ému était peu d'accord avec ses paroles.

Elles gardèrent un instant le silence.

« Mais d'où vient cette belle passion? reprit la duchesse. Ils ne se peuvent connaître qu'à peine. C'est le caprice de deux enfants qui s'attachent au hasard au premier objet qu'ils rencontrent.

— Je ne le pense pas : les circonstances qui les ont rapprochés sont de celles qui forment un lien difficile à rompre.

— On pourrait laisser cela se dissiper de soi-même.... A cet âge, en leur évitant l'occasion de se voir, ils se seront bientôt oubliés....

— Ce serait une grande ingratitude de la part de Tancrède !

— Comment cela ?

— Vous vouliez connaître le véritable sauveur de Tancrède : eh bien ! c'est elle !

— Elle ! cette enfant ?

— Elle-même ! Par un merveilleux hasard, ou plutôt par une grâce toute particulière du ciel, Claire a entendu tout le complot, et sur-le-champ elle est accourue m'en donner avis. C'est à son séjour chez.... vos ennemis que vous devez le bonheur de posséder encore Tancrède. N'adopterez-vous pas pour votre fille celle qui vous a rendu votre fils ? »

Mme de Rohan ne répondit pas d'abord ; mais son attendrissement était visible. Mme de Guémené lui raconta ensuite plus en détail la manière dont elle était devenue la confidente des deux amants.

Elle se retira satisfaite de sa visite, bien qu'elle n'eût pas obtenu de parole positive : elle était assurée d'avoir disposé favorablement la fière veuve, et d'avoir fait faire de grands pas à sa négociation. Mme de Rohan avait même témoigné le désir de voir sa jeune parente.

Le pauvre Tancrède attendait chez la princesse le résultat de l'entretien : ce fut le cœur grandement allégé qu'il rentra à l'hôtel de Rohan ; pourtant ce cœur battait encore bien fort lorsque Tancrède se présenta dans la ruelle de sa mère.

Il eut en effet à essuyer un sermon maternel qu'il écouta avec une componction fort peu mélangée de repentir, et qui se termina par l'ordre de prévenir sa mère quand la petite viendrait chez Mme de Guémené.

Peu de jours après, comme Claire venait d'arriver chez la princesse, où se trouvait déjà son jeune ami, on annonça Mme la duchesse douairière de Rohan.

La pauvre enfant avait souhaité vivement cette entrevue ; mais, quand elle entendit la porte s'ouvrir et la robe de la duchesse frôler le parquet, un nuage passa sur ses yeux, un tremblement universel la prit : elle eût voulu être à cent pieds sous terre !

Elle se leva sans oser regarder devant elle ; puis elle sentit la main de Mme de Guémené s'emparer de la sienne.

« Permettez-moi, madame, dit la princesse, de vous présenter notre jeune parente, mademoiselle Claire d'Orval.

— Elle est charmante ! Mais comme elle est timide ! Vous ne m'osez pas envisager, mon enfant ? »

Claire hasarda un regard à travers ses longs cils noirs et vit une figure douce et grave qui la regardait avec intérêt : elle ne conserva de son saisissement qu'une légère rougeur qui la rendait plus jolie.

« Vous ne me devriez pas traiter en étrangère, poursuivit la duchesse ; car vous avez agi à notre égard en bonne parente dans une occasion que je n'oublierai jamais. »

Elle la baisa doucement au front : son coup d'œil de mère était satisfait.

Ce fut un moment délicieux pour Tancrède.

Il y eut alors dans la vie orageuse du jeune Rohan un de ces intervalles si rares et si courts où l'âme, enlevée aux douleurs de l'existence, semble transportée dans ce monde de quiétude et de félicité qu'ont perdu nos premiers pères : entre une tendre mère, une maîtresse aimante et chérie, une amie dont les douces leçons le guidaient dans les ruelles en attendant qu'il pût suivre ailleurs les enseignements plus graves que lui avait laissés son père, il s'enivrait du présent, attendant l'avenir sans trop d'impatience, et surtout sans crainte. A cet âge, une confiance sans bornes succède si vite aux soucis et aux inquiétudes !

Et quelles craintes eût-il pu concevoir ? Après avoir vu Claire, était-il même supposable que sa mère pût jamais changer de sentiment ? Quant à son procès, le gain en était assuré. Quels juges seraient assez iniques pour hésiter ? A l'hôtel de Montbazon, à l'hôtel de Béthune, à l'hôtel de Châtillon, il était déjà le duc de Rohan comme à l'hôtel de Guémené : les plus illustres de ses parents reconnaissaient donc sa naissance ! De tous les coins de la France, des lettres de félicitations arrivaient chaque jour chez sa mère, et le jeune marquis de La Force, son grand ami, l'entretenait sans cesse de l'espoir que mettait en lui toute la noblesse

protestante. Jacob, de son côté, donnait de ses nouvelles de temps à autre : à la vérité, il n'avait encore pu joindre La Sauvetat, et avait même perdu ses traces un moment, mais il mandait, dans sa dernière dépêche, qu'il le savait en Suède, où La Sauvetat avait pris du service, et qu'il allait s'embarquer pour le joindre à Stockholm.

Ce fut pour Tancrède une douce et rapide période de repos et de bonheur; mais l'horizon de sa vie ne put rester longtemps si pur, et de légers nuages revinrent bientôt en altérer la sérénité.

Claire avertit Mme de Guémené que leur intimité commençait à devenir suspecte à Mme de Rohan-Chabot, et que des insinuations à mots couverts lui avaient été adressées plus d'une fois pour l'engager à rendre plus rares ses visites à l'hôtel de Guémené. Ce n'était pas qu'on eût le moins du monde soupçonné son intervention si efficace lors de la tentative d'enlèvement; tous les soupçons étaient retombés sur l'officier à qui l'expédition avait été confiée, et qu'on supposait en avoir vendu le secret à la duchesse; mais l'épouse de Chabot ne pouvait se complaire à voir sa pupille fréquenter une maison où elle devait se trouver souvent en contact avec ses ennemis, et l'appui que les Guémené prêtaient à ceux-ci était trop patent pour que l'altière et vindicative Marguerite gardât encore de longs ménagements.

Les deux amants convinrent, ou plutôt la princesse les força de convenir qu'on ne se verrait qu'à des jours beaucoup moins rapprochés, pour éviter tout ce qui serait dans le cas d'amener un éclat prématuré. Le sang de Tancrède bouillonnait dans ses veines, quand il songeait que son rival, guéri du coup qu'il lui avait porté d'une main trop peu sûre, pourrait à toute heure importuner de ses assiduités la maîtresse adorée loin de laquelle on l'obligeait à languir.

Peu de temps avant ce motif de chagrin, Tancrède avait eu à en supporter un d'une autre nature, occasionné par les personnes qu'il chérissait le plus.

Mme de Guémené avait commencé à mettre en œuvre son plan de conversion et s'était servie de sa jeune amie comme d'un puissant auxiliaire. Claire, sans être animée du zèle ardent de la princesse, peut-être parce qu'elle n'avait rien à faire oublier à Dieu, avait cependant ce penchant religieux naturel aux âmes aimantes et méditatives, et qui s'alliait toujours aux croyances positives dans ce siècle où l'on ne connaissait guère d'incrédules que ceux qui avaient besoin de ne pas croire. Ce lui était souvent un vif chagrin de songer que son Tancrède ne priait pas Dieu de la même manière qu'elle, et que leur union sur la terre ne serait pas con-

tinuée dans le ciel : aussi se prêta-t-elle avec joie à toutes les attaques dirigées contre la foi de son ami.

C'était un rude choc à soutenir pour un jeune homme, rempli à la vérité d'une foi sincère, mais qui avait jusqu'alors assez peu réfléchi sur les points de doctrine débattus entre les deux religions. Les savantes dissertations de M. d'Andilly, qui se rencontrait souvent avec lui *par hasard*, et se complaisait à développer devant lui l'imposant système de l'unité catholique, ne laissaient pas que de produire quelque impression sur son esprit : les arguments plus directs de Mme de Guémené, controversiste aussi obstinée et plus insinuante qu'un docteur de Sorbonne, le laissaient souvent sans réplique ; mais un regard tendre et suppliant, quelques mots prononcés d'une voix émue sur le bonheur de croire et de prier ensemble, ébranlaient plus fortement son âme que toute l'éloquence de Port-Royal.

Bien des fois il fut sur le point de s'écrier : « Oui, je suis catholique, je veux adorer Dieu aux mêmes autels que toi ! » Mais alors une voix s'élevait du fond de ses entrailles en faveur de cette cause pour laquelle les siens avaient tant souffert, et l'ombre du duc Henri surgissait, pâle et sévère, entre lui et sa maîtresse.

La crainte des conséquences de ces petites scènes le poursuivait auprès de sa mère : il cherchait sans cesse avec inquiétude à lire dans ses regards si elle n'avait point conçu de soupçons. Il la connaissait assez pour sentir que la révélation de semblables tentatives réveillerait à l'instant chez elle les souvenirs assoupis de ces luttes religieuses où elle avait joué un si grand rôle : il redoutait son caractère inflexible pour tout autre que pour lui. Si cette exception lui allait être ravie !

La duchesse ne pouvait rester longtemps dans cette ignorance.

Un jour, Tancrède, en rentrant de l'hôtel Guémené, trouva la duchesse seule dans sa ruelle. A son air grave et austère, au regard sombre et interrogateur qu'elle fixa sur lui, il comprit qu'elle savait tout. Le sang lui monta au visage, et il resta debout devant elle, le cœur palpitant d'une vive émotion : c'était la première fois qu'elle le regardait ainsi.

« Tancrède, lui dit-elle d'une voix qui le fit tressaillir; car, avant de vous nommer mon fils, je veux savoir qui vous êtes en ce moment : est-ce encore à un membre de l'Église réformée que je parle, à un ennemi de Rome et de ses superstitions impies ?

— Ma mère, répliqua-t-il avec agitation, pouvez-vous me demander ?... Pouvez-vous douter que ?...

— Je vous demande si vous êtes l'ennemi du papisme.

— Je ne partage pas les sentiments des papistes ; mais ce sont des chrétiens comme nous ; je ne puis haïr leurs croyances.

— Courage ! d'une pareille tolérance à l'apostasie, il n'y a qu'un pas. Il changera de religion pour plaire à sa maîtresse ! Henri de Bourbon du moins l'a fait pour une couronne !

— Ma mère !

— Voilà le fruit de ma condescendance ! On m'a payée de mon imprudente confiance en séduisant le cœur de mon enfant. J'aurais dû le prévoir, aveugle que j'étais de le laisser sans cesse au milieu des adversaires de notre foi ! Était-ce donc pour cela que je t'ai retrouvé ? Deviendras-tu aussi, comme *l'autre*, mon tourment et mon ennemi ?

— Dieu m'est témoin que je ne mérite pas ces reproches et que je suis demeuré fidèle à l'Église évangélique.

— Prouve-le moi donc en écartant d'un effort courageux la pierre d'achoppement qui s'est rencontrée sur ton chemin. Renonce à des projets que tu n'aurais jamais dû concevoir, ni moi souffrir. Il est plus d'une princesse, dans l'Europe protestante, capable de te faire oublier la fille du comte d'Orval.

— Que dites-vous, ô ciel ! Oublier celle qui partage avec vous toutes mes affections sur la terre ! Claire ! mon espoir ! ma vie !

— Vous sortez d'une race où l'on est habitué à sacrifier pour son Dieu l'espoir et la vie !

— Mais non pas l'honneur ; Dieu ne demande pas de tels sacrifices. N'a-t-elle pas reçu mes serments ? N'a-t-elle pas mis en moi sa confiance, son avenir tout entier ? Vous ne pouvez exiger que je la trahisse ! vous ne pouvez me demander de violer un devoir sacré !.

— Va, ne cherche pas si haut tes prétextes ! Ce n'est pas un devoir que tu suis, c'est ta folle passion ! Faible enfant ! tu n'auras jamais le cœur de fer des nôtres : ils disent vrai, tu n'es pas un Rohan !

— Moi ! par le ciel, madame, je vous prouverai un jour que je le suis, peut-être plus que vous ne voudrez ; car c'est un baptême de feu et de sang qui me donnera ce nom que vous me déniez ! »

Elle rejeta la tête et le corps en arrière, contempla le visage du jeune homme, tour à tour étincelant d'orgueil et pâle de douleur, et ses yeux passèrent peu à peu de leur expression sévère et irritée à celle d'une fierté sereine et presque satisfaite, aux phrases désordonnées qui s'échappaient de la bouche de son fils.

« Oui, vous saurez qui je suis un jour.... bientôt.... Croyez-vous que ce soit pour passer ma vie au Cours ou aux galeries du Palais

que je m'enferme durant de longues heures avec les manuscrits de mon père, tandis que vous me croyez à partager leurs divertissements et leurs folies? Vous pensez que je n'étudie d'autre art que celui d'assortir les nuances d'un *galant*. Vous changerez peut-être d'opinion, quand je serai mort comme mon père à Rhinfeldt.

— Tancrède, mon fils, arrête! s'écria la duchesse vivement agitée.

— Demandez, poursuivit-il, demandez à La Force, mon ami, le confident de mes espérances, comme il sera un jour le compagnon de mes combats, si mes vœux, mes projets sont ceux d'un traître à la foi protestante?

— Tu n'as donc pas oublié nos saintes croyances?

— Je jure devant Dieu et devant vous de leur être fidèle jusqu'à la mort.

— Ah! je n'ai donc pas perdu mon fils! Viens dans mes bras, mon enfant, mon cher enfant! »

Ils se tinrent longtemps embrassés. Tancrède parvint à arracher de sa mère la promesse de ne pas mettre d'obstacle à son union avec Claire, si le temps consolidait, au lieu de l'affaiblir, leur affection mutuelle, et il jura, de son côté, de ne jamais se prêter à l'avenir à une discussion religieuse, quelle qu'elle fût.

Il tint parole; mais il resta dans l'âme de la duchesse, bien qu'elle n'en fît rien paraître au dehors, des traces de ressentiment contre une amie dont le zèle indiscret lui semblait un abus de confiance.

III.

« Tenez, dit Mme de Guémené à Tancrède, voici une lettre de votre futur beau-père : il a pris le temps de méditer sa réponse à mes communications confidentielles. Elle n'en est pas plus claire pour cela : c'est un terrible homme que le digne comte d'Orval! Ce que je redoute le plus, c'est de voir son génie trembleur et tâtonnant aux prises avec l'énergique volonté de votre mère : il la blessera et l'irritera continuellement, bien malgré lui sans doute. Lisez! »

Tancrède prit la lettre : tel en était à peu près le contenu :

« Madame et chère parente,

« Partagé entre le plaisir d'entendre annoncer le retour d'un rejeton mâle du chef de notre maison (ainsi que l'affirme Mme la duchesse douairière), et le chagrin du procès commencé entre ladite dame et mes autres bien-aimés parents, M. le duc et Mme la du-

chesse de Rohan-Chabot, j'attendais avec anxiété l'issue de ce merveilleux événement, lorsque j'ai reçu votre honorée lettre dans laquelle vous avez bien voulu m'entretenir du projet d'alliance que vous avez conçu en faveur de ma fille unique, Claire d'Orval. Certes, ce m'est une grande gloire que l'héritier légitime du feu duc Henri (ainsi que vous le reconnaissez, vous et plusieurs autres des membres les plus illustres de notre famille), ait jeté les yeux sur notre branche pour la greffer au tronc auguste des ducs de Rohan, princes de Léon, etc., et je ne saurais trop m'empresser de lui en témoigner, ainsi qu'à vous, une satisfaction mêlée de gratitude.... »

— Il y paraît, interrompit Mme de Guémené, qui suivait des yeux avec Tancrède : il y a six semaines que ma dépêche l'a été relancer au fond des bruyères de sa Bretagne ! »

Le jeune homme continua :

« Cependant vous sentez, madame et chère cousine, que toute démarche précipitée et trop publique pourrait être intempestive. Ma fille est si jeune encore ! M. le duc, M. Tancrède, veux-je dire, doit être en ce moment tout occupé de la grande affaire dont le résultat (je n'en dois pas douter, puisque tel est votre sentiment) sera favorable au droit et à la justice. Il faut, en toute chose, se garder de trop de hâte. J'ai quelques engagements d'une autre part, lesquels je ne saurais rompre incontinent et avec éclat. Je converserai avec vous touchant ces honorables projets, lorsque j'aurai le contentement de vous voir, à mon prochain voyage à Paris, car les engagements dont je vous viens de parler ne me lient point d'une manière irrévocable. Pour ce qui est de l'offre que vous avez bien voulu me faire de vous rendre dépositaire de ma fille, en attendant toute résolution ultérieure, après que je l'aurai retirée de chez Mme la duchesse de Rohan-Chabot, c'est encore d'un cœur éminemment reconnaissant que je l'accepte.... »

— Il accepte ! s'écria Tancrède.

— Poursuivez, dit la princesse.

« Je l'accepte.... dans le cas où nous nous arrêterions à un parti définitif. Pour le présent, je ne saurais, sans manquer à ce que je dois à ma bonne et noble parente, Mme la duchesse de Rohan-Chabot, retirer Claire de dessous sa bienveillante tutelle. J'espère, madame et chère cousine, la voir un jour sous la vôtre.... »

Tancrède froissa la lettre avec impatience.

« La maudite lettre ! s'écria-t-il

— Il nous en fera voir bien d'autres! » répliqua Mme de Guémené.

Le prochain voyage fut, à ce qu'il paraît, soumis comme la lettre à de mûres délibérations; car il s'écoula maint délai entre la résolution et l'exécution.

Le temps, durant cet intervalle, avait apporté peu de changement dans la situation de nos héros : Tancrède et Claire se voyaient assez rarement; ils en savouraient plus délicieusement les courtes entrevues dont chaque instant leur était plus précieux que tous les trésors de la terre.

Cependant, une fois qu'après quinze longs jours de séparation ils se retrouvèrent chez leur amie, la joie ne brilla pas comme de coutume dans les yeux de Tancrède. Il sourit avec tendresse à sa bien-aimée; mais ce sourire était triste, et son front semblait obscurci par l'inquiétude.

« Quelque chose vous tourmente, mon ami? lui demanda Claire. Auriez-vous de mauvaises nouvelles?... »

Il voulut éluder l'explication, affecter de la gaieté; mais l'œil d'une amante était trop clairvoyant pour se laisser abuser : il fut obligé d'avouer qu'il avait de graves inquiétudes relativement au procès. Il venait de voir chez sa mère le conseiller Joly, que le Parlement lui avait donné pour tuteur provisoire. Ce magistrat les avait prévenus que l'affaire prenait une tournure peu favorable : le vieux Préfontaine, dont la déposition eût été si importante, était mort tout récemment, avant qu'on eût pu l'entendre en justice; Henri de Taillefer, sieur de Barrière, la cheville ouvrière de toute l'œuvre d'iniquité, n'avait pas répondu au mandat de comparution décerné contre lui; il avait été impossible de savoir ce qu'il était devenu; le sergent La Violette avait également disparu. Il ne restait guère de témoignages positifs que ceux de Préfontaine le fils, de l'apothicaire et de la demoiselle Millet, qui venait d'accourir du fond de la Bourgogne, où elle vivait depuis plusieurs années, sur le bruit de la résurrection inespérée de son cher nourrisson. Ce qui désolait surtout Tancrède, c'était le silence absolu de Jacob; depuis plus de deux mois il n'avait donné aucun signe de vie. Qu'était devenu ce fidèle ami? S'il avait été victime de son dévouement? Cette idée bourrelait le jeune duc; cependant les raisonnements de Claire et de Mme de Guémené sur les nombreuses circonstances qui pouvaient arrêter une correspondance dans un si grand éloignement calmèrent un peu l'excès de ses craintes.

Il apprit à Claire que sous peu de jours devait avoir lieu une assemblée de famille, dans laquelle tous ceux de ses parents qui em-

brasseraient ou avaient embrassé son parti décideraient de la conduite à tenir dans les présentes conjonctures, et s'engageraient décidément en sa faveur d'une manière éclatante.

« Ah ! dit Claire, c'est peut-être alors ma dernière visite ici, au moins quant à présent !

— C'est acheter trop cher la reconnaissance de mes droits ! s'écria douloureusement Tancrède.

— Pouvez-vous parler ainsi? Aurons-nous à nous plaindre de quelques jours d'ennui, si ce qui nous sépare aujourd'hui amène plus tard notre réunion pour toujours? Et puis j'attends mon père incessamment. On pourra, je l'espère, le résoudre à rompre....

— Vous attendez votre père? interrompit Mme de Guémené; mais est-ce bien assuré, cette fois?

— Il m'annonce son arrivée pour demain ou le jour suivant.

— Il sera ici avant l'assemblée ! reprit la princesse. Il faut qu'il y assiste, qu'il signe les délibérations. Si nous l'amenons là, il est à nous ! »

Mais ce fut en vain que Mme de Guémené voulut faire passer sa confiance dans l'âme des jeunes gens : la mélancolie de Tancrède avait gagné sa jeune amie. Ils comptaient avec tristesse les rapides moments de cet entretien, car ils ignoraient quand il serait suivi d'un autre !

« Claire ! Claire ! s'écria Tancrède, pourquoi ai-je troublé la paix de vos jours? Avant de me connaître, nul souci n'avait jamais altéré la sérénité de ces beaux yeux ! Pourquoi vous attacher à un être né sous une étoile funeste ? J'ai souvent eu le pressentiment d'une fin malheureuse et prématurée. Il en est temps encore : détachez votre existence heureuse et paisible d'une vie ballottée par tant d'orages !

— Des orages ! dit Claire les larmes aux yeux : l'ingrat peut croire que j'hésiterai à les braver près de lui !

— Ces magistrats, ces juges, ils vont peut-être déclarer que je ne suis pas le fils du duc Henri !

— Est-ce donc le duc de Rohan que j'aime en vous ?

— Ma noble, ma fidèle amie ! »

Il se jeta à genoux devant elle, la poitrine gonflée d'attendrissement et d'une reconnaissance passionnée.

Avant de se séparer, il obtint d'elle, grâce à l'assistance de Mme de Guémené, la promesse de recevoir ses lettres et d'y répondre quelquefois, s'ils étaient réduits à la triste nécessité de cesser momentanément de se voir.

On se quitta le cœur gros de part et d'autre.

Quelques jours après, Mme de Guémené envoya chercher Tancrède : il se rendit sur-le-champ à son invitation, et la trouva en compagine d'un vieux seigneur qu'il reconnut à l'instant sans l'avoir jamais vu.

Il savait de la veille, ainsi que sa mère, l'arrivée du comte d'Orval.

Si la poésie s'appelle, avec juste raison, la peinture écrite, certes la lettre du comte (bien qu'assez peu poétique, sauf une métaphore inspirée sans doute par la contemplation de l'arbre généalogique de sa famille) pouvait passer à bon droit pour le portrait écrit de ce digne seigneur. Sa missive n'avait pas un ensemble plus indéterminé que sa physionomie, où n'apparaissait jamais une impression spontanée : c'était une de ces figures dont le sourcil ne se fronce ou la bouche ne sourit que tout bien et dûment pesé pour et contre. L'art donne parfois ce masque, impénétrable au reflet des passions intérieures; la nature avait épargné à M. d'Orval la peine de l'acquérir. Son œil, indécis plutôt que faux, n'avait jamais envisagé qui que ce fût de prime abord, son premier regard étant toujours détaché obliquement comme un timide éclaireur; mais cette circonspection excessive, qui eût pu être chez un autre prudence et habileté, ne dénotait chez lui qu'une grande faiblesse de caractère, et ce manque absolu d'énergie et de volonté propre qui s'allie parfois avec une obstination à contre-temps.

Lorsqu'on annonça M. le duc Tancrède de Rohan, le pauvre comte eût voulu, pour tout au monde, se retrouver au fond de son manoir de Bretagne. Il sentit bien qu'il était la victime d'un guet-apens : causer tête à tête avec Mme de Guémené du grand projet qu'elle lui avait communiqué, passe encore; mais se trouver inopinément, et sans avoir le temps de la réflexion, face à face avec son équivoque cousin et prétendu gendre, était chose de telle conséquence que la chair de poule lui en vint à tous les membres.

Cependant sa contenance ne trahit point trop ce qui se passait dans son for intérieur : on se salua profondément de part et d'autre; puis, après les premiers compliments :

« Eh bien, mon cher comte, dit Mme de Guémené, pensez-vous que ce cavalier-là fasse déshonneur à sa maison?

— En vérité, répliqua M. d'Orval, je trouve que monsieur ressemble quelque peu.... j'oserai même dire, ressemble singulièrement au feu duc de Rohan. »

Il s'arrêta épouvanté de sa propre hardiesse, et regardant autour de lui comme pour s'assurer que nulle oreille indiscrète n'avait pu entendre ces audacieuses paroles.

« C'est à demain soir, sans remise, dit Mme de Guéméné, qu'est fixée la réunion du conseil de famille?

— Oui, madame, répondit Tancrède : on n'a pu la décider pour le matin, le conseiller Joly, mon tuteur d'office, et nos amis, le président de Novion, les conseillers Longueil et Martineau, étant obligés d'aller siéger au Parlement.

— On assure que la séance sera d'importance, dit le comte d'Orval, saisissant l'occasion de détourner la conversation.

— Oui, répondit la princesse; Messieurs du Parlement se veulent opposer à l'établissement de la chambre du domaine. Ce sont tous les jours nouvelles querelles entre eux et la cour : je ne sais trop comment tout cela finira; il règne beaucoup d'agitation dans le menu peuple. »

L'œil de Tancrède s'anima.

« Il y a eu du bruit au Palais aujourd'hui, poursuivit-elle. Les marchands se sont révoltés contre l'impôt domanial; ils ont manqué d'assommer le président de Thoré, parce qu'il est le fils du surintendant des finances.

— C'est vraiment effrayant; je n'avais pas d'idée de ce qui se passe ici. Comment! se rebeller contre l'autorité de Sa Majesté la reine régente du royaume? Un gouvernement si clément et si bénin! On ne décapite plus personne entre les gens de qualité.

— Oui, mais on fouille un peu trop souvent dans l'escarcelle des bourgeois, et les voilà qui déjà ne se contentent plus de geindre et de se lamenter : j'ai grand'peur que l'exemple des Napolitains ne soit pas perdu pour eux, et qu'ils ne trouvent un Masaniello ou un Gennaro Annese!... »

Tancrède sourit à une idée qui traversait son esprit comme le rayon serpentant de la foudre : un instant, un seul instant il oublia qu'il était devant le père de Claire et que des intérêts d'un autre genre devaient remplir sa pensée; mais l'image de son amie ne tarda pas à chasser les brillants fantômes qu'avait involontairement évoqués la princesse.

« Monsieur le comte a reçu le billet de ma mère relativement à l'assemblée de demain? » demanda-t-il avec quelque émotion.

M. d'Orval sentit son sang refluer vers son cœur.

« Je.... pense.... c'est-à-dire, oui, monsieur!... Je dois à Mme la duchesse mille excuses de ne lui avoir pas encore présenté mes hommages; je ne suis ici que tout récemment, que d'hier, monsieur, et j'étais si fatigué du voyage!

— Ma mère espère que vous serez assez rétabli de vos fatigues pour nous honorer de votre présence.

— C'est trop d'honneur pour moi, monsieur le duc ; mais en vérité je suis de si peu d'importance.... j'ai si peu l'habitude des affaires.... puis, demain, je me souviens.... je crains de me trouver dans l'impossibilité....

— Oh ! nous avons compté sur vous, sur votre expérience, vos avis ! Nous vous savions trop bon parent pour croire que vous pussiez hésiter à nous en accorder le secours. Les liens du sang.... qui, j'ose l'espérer, se resserreront davantage encore.... »

Ces derniers mots furent prononcés presque à voix basse, et les yeux fixés en terre.

« Vous me rendez confus, monsieur le duc.

— On ne saurait se passer de vous, dit Mme de Guémené : il faut absolument que vous vous concertiez avec M. de Guémené, MM. de Montbazon, de Chevreuse, de Béthune, et les autres parents et alliés de notre parti. Que dirait Mme la duchesse si vous ne figuriez point parmi eux ? »

Ces noms imposants, sur lesquels la princesse avait appuyé avec une intention marquée, parurent agir favorablement sur l'esprit du comte : il se laissa arracher sa parole d'assister à la réunion, puis il prit congé.

« Nous comptons sur vous, répéta Tancrède, avant l'heure de l'assemblée, comme ma mère vous en a prié....

— J'espère, monsieur le duc, que nul obstacle, à moins que....

— Songez à votre fille, lui dit à l'oreille Mme de Guémené.

— Je crains que ma goutte....

— Elle sera duchesse !

— A demain.... monsieur le duc !

— Pauvre comte ! dit en riant Mme de Guémené, quand il fut sorti, il ne dormira pas de la nuit ! Quel pas il vient de faire, lui qui n'avait osé me venir voir qu'après le soleil couché, et sans livrée, de peur que la princesse Marguerite ne le sût ! »

M. d'Orval tint sa promesse : il se rendit le lendemain à l'hôtel de Rohan, et entra en désespéré, s'étourdissant sur sa résolution qui avait chancelé vingt fois en chemin.

La duchesse le reçut de la manière la plus aimable, et aborda franchement la grande affaire. Le comte se sentit un peu soulagé quand il eut vu qu'elle-même ne voulait rien précipiter, qu'elle parlait d'un délai de deux années, et ne paraissait rien exiger de décisif sur-le-champ ; mais, hélas ! il se rappela avec effroi que ce n'était pas pour cet entretien seulement qu'il était venu !

En effet, on vit bientôt arriver ensemble le prince et la princesse de Guémené, spectacle qu'offraient rarement au public ces deux

illustres époux; les ducs de Chevreuse et de Monthazon, dont la philosophie pratique paraissait se soucier aussi peu de l'exil de leurs turbulentes moitiés que de leurs intrigues politiques et autres; puis le comte de Béthune, tout frais sorti de la Bastille, où l'avait fait jeter Mazarin, comme un des chefs de la cabale des *Importants*, et nombre d'autres seigneurs, débris des guerres de religion et du grand parti protestant, membres dispersés de la faction de Vendôme, mais presque tous opposés à la cour et au prince de Condé, et destinés peu après à former le noyau de la noblesse frondeuse, durant la première guerre de la Fronde.

Le jeune marquis de La Force entra le dernier, salua les dames avec grâce, étouffa un bâillement sous son gant brodé, à l'aspect des membres du Parlement et des avocats, et vint embrasser amicalement Tancrède.

« Hein? cousin, lui dit-il à l'oreille, vaudrait-il pas mieux tenir les Chabot et leur engeance derrière les Minimes? Ce serait plus tôt fait et plus amusant! »

Tancrède sourit avec un signe approbatif et lui rendit tendrement son accolade.

Le comte d'Orval eût dispensé volontiers tous ses nobles cousins des félicitations empressées, mêlées d'un peu de surprise, qui l'assaillirent de toutes parts; il sentait qu'au revers de chacun de ses compliments était attaché un reproche du parti opposé, et les larges vides qu'il remarquait dans les rangs de la parenté, bien qu'il se trouvât là plus de quarante seigneurs, commençaient à jeter dans son cœur de grandes inquiétudes.

Le tuteur provisoire, Joly, prit la parole et fit un résumé succinct de la situation des choses : elle n'était pas aussi brillante que Mme de Guémené, dans sa chaleureuse amitié, l'avait présentée au comte. Des circonstances malheureuses, qu'il eût été impossible de prévoir, en avaient changé la face depuis quelque temps : la mort de Préfontaine, la disparition des principaux complices de l'enlèvement, détruisaient une grande partie des preuves testimoniales; quant aux preuves écrites, il ne s'en trouvait aucune dans les papiers que Priolo, le secrétaire du feu duc, avait remis à la veuve après la mort de son maître; il était fort probable que cet homme avait soustrait tout ce qui renfermait des allusions directes ou indirectes à la naissance de Tancrède; l'interrogatoire qu'on lui avait fait subir n'avait eu, comme de raison, aucun résultat. Pour la nouvelle tentative d'enlèvement, lors de la sortie du jeune duc de la Bastille, si elle eût pu se prouver judiciairement, elle eût dénoté de la part des auteurs du rapt et du ministre, leur complic-

une grande défiance du bon droit de Marguerite, et eût produit sur les juges une impression très-défavorable aux Chabot; mais l'officier chargé de l'expédition niait absolument ce projet, et se plaignait à son tour d'avoir été chargé l'épée au poing par les gens de la duchesse, tandis qu'il reconduisait bien et loyalement Tancrède à l'hôtel de Rohan. Par malheur, l'endroit où l'on avait attaqué la voiture rendait le fait impossible à vérifier.

Tout cela n'était rien moins que rassurant.

Les membres du Parlement déclarèrent en outre que, depuis plusieurs mois, l'on n'avait cessé de travailler la grand'chambre et la Tournelle contre le jeune duc; qu'on n'avait rien négligé pour soumettre les juges aux influences les plus hostiles et surprendre leur religion.

« Ce serait, dirent-ils, grandement s'aventurer en ce moment que de s'en remettre purement et simplement à la décision de justice. »

Toutes les figures se rembrunirent, mais sans rien perdre de leur énergique détermination : la plupart de ceux qui faisaient partie de cette réunion n'avaient plus à ménager leurs adversaires.

Pour le comte d'Orval, ses traits demeurèrent immobiles; mais son visage alternait incessamment d'une pâleur extrême à une éclatante rougeur.

« Mordieu! s'écria le marquis de La Force, voilà ce qu'on a gagné à l'établissement des chambres de justice! Au bon temps, quand il n'y avait de juges que les hommes d'épée, on eût décidé une telle affaire en gens de bien, à belles et bonnes estocades et taillades! C'était là le vrai jugement de Dieu! Mais à présent.... Foin des chicanoux, des parlements et des rois! ajouta-t-il entre ses dents.

— Que faut-il faire? s'écria-t-on de toutes parts. Nous protesterons! Cela ne se passera pas ainsi! Nous ne reconnaîtrons jamais d'autre duc de Rohan!

— Entre le duc Tancrède et nous, c'est à la vie et à la mort! cria La Force.

— Oui! oui! oui! »

Et tous les assistants se pressèrent avec feu autour du jeune homme qui, la main sur son cœur, fixait sur eux ses yeux brillants de fierté et humides de reconnaissance.

Malgré les craintes trop fondées qui l'obsédaient, ce fut un beau moment pour la fière veuve.

Il fut décidé incontinent, sur l'avis des gens de robe, que, dans le cas où l'on ne pourrait obtenir de nouveaux délais pour aviser à

faire les preuves, les avocats de Mme de Rohan et de son fils ne répondraient point à l'appel, et laisseraient prendre par défaut toutes décisions contre leurs clients, la minorité de Tancrède lui permettant de faire réviser plus tard un jugement qui ne pouvait avoir de caractère irrévocable à son préjudice.

On arrêta en outre une protestation dans laquelle tous les seigneurs ci-présents déclareraient se pourvoir par avance contre toute sentence dommageable à l'héritier légitime du chef de leur maison, et où l'on donnerait pour motif de la non-comparution des avocats la crainte que ressentaient les signataires de ne pas rencontrer dans la grand'chambre, tant affectée par les sieur et dame de Chabot, toutes les dispositions requises pour une justice impartiale.

Le pauvre comte d'Orval eût voulu être à cent pieds sous terre. Il se sentait défaillir, en songeant qu'il allait être for é d'apposer sa signature à cette pièce fatale.

Il respira, comme un criminel à qui l'on accorde vingt-quatre heures de délai au moment de monter sur l'échafaud, lorsque Joly demanda jusqu'au lendemain pour rédiger la protestation. On convint qu'elle serait signée à domicile par tous les assistants, et l'assemblée se sépara.

Le lendemain soir, la duchesse reçut de M. d'Orval une lettre dans laquelle il lui mandait, flanquant la phrase capitale de force excuses et circonlocutions, que des affaires indispensables le forçaient de repartir à l'instant même, mais qu'il espérait être de retour très-incessamment pour prendre part aux résolutions ultérieures de ses illustres parents.

« Parti ! s'écria Mme de Rohan, et sans avoir signé ! »

Tancrède vit monter l'orage, qui n'éclata point encore, mais qui se concentra dans l'âme bouillante de la duchesse. Le jeune homme trembla pour l'avenir.

Voici ce qui avait déterminé le comte à cette échappatoire.

Le matin, incertain encore du parti auquel il s'arrêterait, il s'était présenté, pour écarter les soupçons, chez Mme de Rohan-Chabot. Celle-ci ne répondit à ses civilités qu'en lui demandant sèchement, avec toute la roideur orgueilleuse de son caractère, s'il était son ami ou son ennemi ; qu'il eût à se décider promptement.

« Oui, oui, s'écria-t-elle en interrompant ses justifications embarrassées, je n'ignore pas plus le lieu où vous avez été hier soir, que les beaux projets auxquels, dit-on, vous vous prêtez le plus complaisamment du monde. Écoutez-moi, monsieur le comte d'Orval. Il a été question hier en votre présence d'une protestation

signer par quarante seigneurs : eh bien ! aujourd'hui sachez qu'une contre-protestation le sera par quatre-vingts autres. Vous voudrez bien faire votre choix : vous choisirez, pour vous, entre ma haine et mon amitié ; pour votre fille, entre M. le comte de Jarnac, mon parent, et le petit manant hollandais. Vous pouvez y réfléchir jusqu'à ce soir. »

Le soir, M. le comte cheminait sur la route de Bretagne.

Il avait envoyé aux deux duchesses deux missives assez analogues pour que l'une pût passer à la rigueur pour la contrefaçon de l'autre, et s'enfuyait, laissant le procès entre les mains de Dieu, et sa fille en ôtage entre celles de Mme de Chabot.

IV.

Après trois mois d'enquêtes, de contre-enquêtes, d'interrogatoires, d'interlocutoires, de plaids, la grande affaire, entamée immédiatement après les vacances parlementaires de la Saint-Martin, arriva enfin à son terme.

Le calcul de Mazarin ne fut que trop justifié par l'événement. La chambre de l'Édit, entièrement dévouée aux intérêts de la religion réformée, à laquelle appartenaient tous ses membres, demeura inaccessible aux menées des adversaires de Tancrède ; mais on obtint plus de succès au sein de la Tournelle et de la grand'chambre, dont les conseillers, pour la plupart refroidis par l'âge, amollis et dégradés par leur long esclavage sous Richelieu, étaient loin de déployer contre tout ce qui venait de la cour l'énergique hostilité des autres chambres du parlement. La raison d'État fut mise en jeu auprès des uns ; l'intérêt de l'Église auprès des autres ; le défaut de preuves arrêta les consciences plus timorées ; bref, la brigue des Chabot, ouvertement soutenue par le Palais-Royal, le ministre et la maison de Condé, étayée d'une requête à laquelle adhéraient les ducs de Longueville et de Sully, les puissantes familles de Lussan, de Matignon, de Gondy, d'Harcourt, de Laval, de Jarnac, de Maillé, emporta la majorité dans les deux chambres adjointes à celle de l'Édit.

Après avoir ouï les plaidoiries des sieurs Martinet, Gautier et Patru, avocats des sieur et dame de Rohan-Chabot, et du duc de Sully, qui s'était porté partie dans l'affaire, comme neveu de la duchesse douairière de Rohan, la cour de justice, sur les conclusions de l'avocat général, Omer Talon, rendit arrêt par défaut, en

date du 26 février, portant défense au sieur Tancrède, se disant fils du feu duc de Rohan, de prendre le nom et les armes de cette illustre maison, et à Mme la duchesse douairière de Rohan, de lui en attribuer la qualité.

Le lendemain, la protestation, à laquelle depuis longtemps il ne manquait d'autre signature que celle du comte d'Orval, fut déposée aux requêtes du parlement.

Il n'en est pas de la souffrance comme du plaisir : il y a toujours quelque douleur inattendue dans l'infortune même à laquelle on s'est le mieux préparé d'avance.

La duchesse et son fils supportèrent avec courage un coup qu'ils avaient prévu : cependant, au moment où l'on apprit à Mme de Rohan qu'il lui était défendu de donner à Tancrède le nom de son père, elle trembla de tous ses membres, et un frémissement sourd s'exhala de sa gorge.

« Sans nom ! murmura-t-elle.

— Sans nom ! » répéta Tancrède ; et il rongeait avec fureur la garde de l'épée du duc Henri.

La mère et le fils eurent d'ailleurs peu de temps ce jour-là pour se livrer à leurs réflexions, et l'hôtel de Rohan fut loin d'offrir cette solitude qui suit trop souvent le malheur. La nuit seule vida les salons où se pressaient les adhérents fidèles du jeune prétendant, entre lesquels le marquis de La Force se distinguait par ses fougueuses protestations et ses espérances tant soit peu séditieuses.

De tous les parents ou amis qui avaient embrassé la cause de Tancrède, un seul l'avait abandonnée ; mais, hélas ! c'était le seul dont l'appui lui parût indispensable.

Le malheureux jeune homme était dévoré de chagrins et d'inquiétudes ; il n'osait parler de Claire ni du comte à la duchesse, qui gardait à ce sujet un silence absolu. L'incertitude du sort de son cher Jacob, les sombres nuages qui s'appesantissaient sur son avenir, tout contribuait à le plonger dans un profond accablement, que ne dissipaient pas toujours les consolations de Mme de Guémené.

Une fois pourtant, des éclairs de bonheur brillèrent encore sur son visage : Claire était parvenue à lui faire passer un billet par Mlle Louise, la suivante que lui avait donnée Mme de Guémené. Jamais la pauvre petite n'avait déployé pour lui plus de trésors de candeur et de tendresse.

Une autre lettre fut apportée le lendemain par un cavalier à la livrée du comte d'Orval. Tancrède était présent quand la duchesse en rompit le cachet armorié : il s'adossa tout palpitant au lambr-

les bras pendants, les mains croisées, s'efforçant d'épeler sur la physionomie de sa mère chaque syllable de cette importante dépêche.

Une expression d'impatience et de dédain s'y montra un instant; tout à coup le sang se porta violemment aux joues de la duchesse; ses prunelles élargies lancèrent un double éclair qui pénétra jusqu'au fond du cœur de Tancrède; elle entr'ouvrit la bouche, mais ses dents se serrèrent avec force les unes contre les autres, et elle ne parla pas.

Elle tendit vers le jeune homme son bras agité d'une irritation nerveuse, et lui présenta la lettre. Tancrède parcourut machinalement quelques lignes embarrassées et entortillées, puis un nuage s'étendit sur ses yeux, sa respiration haletante et les battements précipités de son cœur s'arrêtèrent brusquement, et il chancela.

Ce labyrinthe de circonlocutions et de phrases incidentes aboutissait à une rupture aussi formellement énoncée qu'elle pouvait l'être par la plume ambiguë de M. d'Orval. Des circonstances impérieuses, des obstacles insurmontables, d'anciens engagements auxquels il lui était impossible de se soustraire, le forçaient, disait-il, de renoncer à un honneur dont l'espoir lui était si précieux.

« Avez-vous lu? » demanda la duchesse avec un calme effrayant.

Tancrède ne put qu'incliner la tête pour réponse.

Mme de Rohan prit la lettre et la jeta dans le feu.

« Souvenez-vous désormais que le nom qu'anéantissent ces flammes a été prononcé ici pour la dernière fois : le passé doit aussi s'anéantir dans votre cœur sans y laisser plus de traces!

— Il pourra s'effacer, en effet, mais avec ma vie! murmura-t-il d'une voix presque inintelligible.

— On ne meurt pas d'un affront, insensé; on s'en venge!

— Sur qui? sur elle et sur moi! Est-ce à nous, enfants innocents l'un envers l'autre comme envers tous, d'expier la lâcheté d'un homme pusillanime?

— Et tu oses songer à devenir le fils d'un lâche? C'est lui qui décline ton alliance! Va donc, duc de Rohan, demander à genoux au comte d'Orval de rétracter le refus de ta main....

— Ma mère! quelles cruelles paroles! Je ne vous demande rien.... rien que de me laisser le temps et l'espérance!

— Tancrède! s'écria la duchesse en se levant sur son séant, pâle, l'œil enflammé, je te maudis, si tu persistes à déshonorer ton nom....

— Vous savez bien que je n'en ai plus! vous savez bien qu'ils

me l'ont pris, ces juges d'iniquité, et que c'est pour cela que cet homme me refuse! Plus de nom, de maîtresse, de mère! »

Il s'élança comme un insensé hors de la ruelle, puis hors de l'hôtel de Rohan.

Quelques pas le conduisirent près de l'hôtel de Guémené, où il n'était pas allé depuis plusieurs jours : il passa machinalement sous le cintre de la porte ; il était déjà sur l'escalier lorsqu'il jeta un regard autour de lui, et reconnut dans quels lieux il se trouvait.

L'infortuné frissonna. Ces mêmes degrés sur lesquels il gravissait maintenant, la tête affaissée, le désespoir dans l'âme, que de fois il les avait franchis, le front radieux, le cœur plein d'une délicieuse attente ou d'un souvenir plus délicieux encore!

Il traversa les appartements, et, sans paraître entendre les observations d'une femme de chambre qui le prévint par deux fois que sa maîtresse ne recevait personne, il pénétra dans le cabinet de Mme de Guémené.

Il n'avait pas l'esprit assez libre pour remarquer d'abord le changement de costume et de physionomie de la princesse.

Ses atours mondains avaient fait place à l'habit simple et sévère qu'elle portait lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, et sa figure semblait parvenue, non sans efforts, à se mettre à l'unisson de sa toilette. Une gravité péniblement impassible, un recueillement mystique, avaient glacé la douce langueur de son sourire, et, lorsque Tancrède entra, toute sa personne était absorbée par la lecture de l'*Échelle sainte* de saint Jean Clymaque, nouvellement traduite par M. d'Andilly.

Au bruit des pas du jeune homme, elle leva la tête avec cette expression de malaise et de contrariété que réprime difficilement la dévote la plus douce et la plus bienveillante, si l'on vient à l'interrompre dans ses pieuses méditations.

« Ah! madame, dit Tancrède avec un accent étouffé, tout est perdu! perdu pour moi! »

Mme de Guémené ne put retenir un tressaillement.

« A peine me reste-t-il une lueur d'espoir en vous seule!

— Ne parlez pas ainsi, monsieur. C'est en Dieu qu'il faut mettre son espoir, et non dans une faible créature qui a bien assez à travailler, hélas! pour ne pas désespérer elle-même de sa grande affaire, de son salut!

— Mais ma mère.... le comte.... tout est rompu! Oh! il faut que vous parliez, que vous priiez pour moi! Ne m'abandonnez pas!

— Les approches du saint temps de carême m'ont fait faire de sérieuses réflexions.... sur bien des choses! Je me suis décidée à

passer dans la retraite, à Port-Royal, les quarante jours expiatoires où toute âme vraiment chrétienne doit écarter d'elle les vanités et les affections mondaines : je pars ce soir...

— Madame, s'écria-t-il d'une voix rauque et haletante, le comte d'Orval m'a refusé, refusé ! entendez-vous ? Ma mère me maudit si je persiste à songer à Claire ! Comprenez-vous ce que je vous demande, maintenant ? »

Mme de Guémené resta immobile et répondit, en évitant de lever les yeux :

« Le ciel n'avait point béni ces projets de mariage ! Ils m'ont été chers comme à vous : j'avais espéré de contribuer à votre bonheur en ce monde et dans l'autre ; mais vous avez été rebelle à la grâce. Je ne puis agir contre la volonté du ciel ! Je lui demanderai pour vous la force de supporter l'épreuve qu'il vous envoie, ainsi que d'ouvrir vos yeux à la vraie lumière. »

Étonnée du profond silence de Tancrède, Mme de Guémené hasarda un regard sur lui. Elle frissonna.

Ses sourcils, au lieu d'être abaissés par la douleur, se dressaient au-dessus de ses yeux larges et fixes, sous un triple sillon qui creusait étrangement ce front de dix-sept ans : les muscles de sa bouche étaient dilatés en un sourire ; mais il y avait dans ce sourire une souffrance atroce, une souffrance à faire de l'enfant un vieillard, car elle résumait tout ce que l'homme peut supporter sans mourir dans soixante années de misères.

« Tancrède, écoutez-moi ! » s'écria-t-elle.

Le son de sa voix dissipa l'effrayante atonie du jeune homme ; mais il n'écouta ni n'entendit ses paroles : il bondit comme un daim frappé au cœur et disparut.

Il erra quelque temps à travers les rues sinueuses des quartiers Saint-Antoine et Saint-Paul, sans remarquer les regards curieux des passants, surpris de voir ce jeune homme richement vêtu errer ainsi par la ville sans chapeau et sans manteau.

Au détour d'une ruelle obscure, il se trouva inopinément au bord de la Seine.

Le soleil, à son déclin, tantôt glissait derrière d'épaisses nuées, laissant entrevoir, sous leur voile sombre, son orbe éteint pareil à une tache blanchâtre sur un fond noir, tantôt reparaissait suspendu sur les groupes de maisons de la Montagne Sainte-Geneviève, brisant ses rayons sur les flancs subitement éclairés des nuages, et teignant à grandes couches d'une lumière vive et humide le profil bruni des édifices du quai Saint-Paul, la rivière houleuse et scintillante, les masses blanches et neuves de l'Ile-Saint-Louis, et la

vénérable Notre-Dame, dont la grande rosace septentrionale semblait illuminer à son tour Paris de tous les feux qu'elle recevait du ciel.

Tout à coup une rafale violente s'éleva, comme le soleil descendait sous l'horizon : les nuées s'étaient rejointes, ainsi qu'un rideau funèbre tiré entre le ciel et la terre, et crevaient sur la ville en giboulées tourbillonnantes.

En un instant le quai fut désert : les pas et les voix qui en troublaient le silence de loin en loin éclatèrent, se précipitèrent, puis s'éteignirent presque à la fois; chacun avait cherché un asile sous les auvents, dans les boutiques, dans les rues nombreuses qu'envoie au vieux quai la longue parallèle de la rue Saint-Antoine; tous les bruits moururent, hors le claquement sec et pressé de la grêle sur l'ardoise et la tuile, son pétillement clair contre les vitraux, et son clapement fluide criblant les eaux du fleuve.

Tancrède, la tête nue, couvert d'un justaucorps de satin, restait là, insensible au vent qui tourmentait ses cheveux trempés et ruisselants et qui lui fouettait au visage des ondées de grésil et d'eau glacée.

Croisant les bras, comme pour défier les éléments, il trouvait une amère jouissance à servir ainsi de but à la tempête, dont les phases successives lui offraient l'emblème de son existence.

« Oui, pensa-t-il, c'est ainsi que la lumière, après une longue lutte contre des nues obscures, m'a entouré un instant d'une éblouissante auréole pour me laisser bientôt dans les ténèbres et l'orage; mais le soleil qui a brillé sur mon âme n'aura plus d'aurore ni de lendemain! Ainsi, tout est dit! Cet avenir immense, inconnu, qui s'ouvrait devant moi, lorsque je quittai l'ami.... que je ne reverrai sans doute plus.... le voilà parcouru, englouti en quelques mois! Dieu! cette révélation inouie de l'énigme que je poursuivais depuis ma naissance, mes rêveries les plus impossibles réalisées, surpassées, ces flots de tendresse épanchés de toutes parts sur moi, orphelin jusqu'alors compris d'un seul cœur dans le monde, tout cela n'était que déception, dérision barbare. La puissance infernale qui m'a pris pour jouet a fait apparaître à mes yeux famille, amour, gloire, bonheur, m'a conduit d'enivrement en enivrement jusqu'au but, pour me l'arracher des mains au moment où j'y touchais, et me rejeter à mon point de départ, le cœur déchiré et vide de ce que j'avais alors, l'espérance et l'amitié! Mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour être livré à une telle destinée? Ne me refusez pas une grâce du moins! C'est la seule que je vous demande! Donnez-moi bientôt le sommeil où les songes fatigants de la vie ne nous

poursuivent plus. Les songes de la vie! ah! tout n'y est pas songe pourtant. Il me reste quelque chose de tant d'illusions évanouies : je suis aimé! C'est un supplice de plus. J'ai fait le malheur du seul être qui n'eût pas mêlé d'amertume à l'affection que je lui ai vouée. Est-ce là le prix de son généreux amour? misérable! n'aurais-je pas dû pressentir l'influence implacable de mon astre, quand j'ai enchaîné à moi le sort de cette enfant? »

Des gémissements étouffés sortirent de sa poitrine; puis une résolution forte et douloureuse raffermit ses traits décomposés et y rétablit une sorte de calme, le calme qui règne sur la mer quand le navire qu'elle ballottait s'est abîmé sous les flots.

« Il n'en sera point ainsi! s'écria-t-il. Je périrai seul : je ne veux pas l'entraîner avec moi! Oui, je veux la voir une fois encore, une seule fois, lui rendre ses promesses, sa liberté, la prier de penser quelquefois à moi quand je ne serai plus! Et puis, j'irai mourir à la guerre : le fils d'Henri de Rohan trouvera bien place pour se faire tuer dans les rangs de quelque bataillon. »

Il se dirigea d'un pas ferme vers l'hôtel de Rohan-Chabot.

Un des battants de la porte-cochère était encore ouvert : la préoccupation de Tancrède était si profonde qu'il entra; ce ne fut qu'au milieu de la cour qu'il se rappela chez qui habitait Claire!

Il se retira lentement, et demeura immobile dans la rue, caché dans l'ombre d'une maison voisine, attendant vaguement que Louise, que Claire elle-même peut-être vînt à se montrer à quelque croisée.

Il resta là deux longues heures, brûlant et frissonnant d'une fièvre ardente : il sentait par moment ses idées devenir incohérentes jusqu'au délire.

Tout à coup, une femme passa près de lui sans le voir : elle longea d'un pas leste et pressé les murailles de l'hôtel, et, se retournant par hasard, montra au jeune homme un frais et malicieux visage éclairé par la lune.

« Louise! » s'écria Tancrède en s'élançant vers elle.

La jeune fille recula en jetant un cri à cette brusque apparition : elle ne le reconnut qu'au second coup d'œil.

« C'est vous, monsieur le duc! Mais dans quel état! ô mon Dieu! C'est pour vous que j'étais sortie, pour tâcher de vous rencontrer. Je n'ai pu voir que votre page Roland, à qui j'ai remis une lettre pour vous....

— Louise, il faut que je lui parle, que je parle sur-le-champ à Claire, entendez-vous. Louise, introduisez-moi près d'elle! Il le faut à tout prix. Peu m'importe qu'ils me tuent en sortant! C'est un dernier service que j'attends de vous.... »

Mlle Louise ne parut pas très-surprise de la proposition : peut-être s'étonnait-elle plutôt qu'elle lui fût faite en ce moment pour la première fois.

« Ne vous désolez pas ainsi, monsieur le duc : j'espère bien, moi, trouver un moyen de vous rendre encore plus d'un service, sans qu'il vous coûte aussi cher ! Quoi qu'il arrive, je ne vous refuserai pas celui-ci. Vous ne pouvez voir mademoiselle chez elle ; mais ma chambre donne sur un escalier dérobé qui conduit à la porte de derrière, par où je suis sortie. Vous y pourrez causer en liberté. »

Tancrède la suivit sans mot dire. Louise avait laissé la porte entr'ouverte : ils parvinrent, sans bruit et sans malencontre, dans la petite chambre de la suivante.

Elle le quitta pour aller chercher sa maîtresse.

Nous n'essayerons pas de retracer les pensées qui bouleversèrent l'âme du jeune homme dans ce cabinet obscur, tandis que des voix confuses et joyeuses arrivaient jusqu'à lui de la ruelle de la princesse Marguerite.

C'étaient ses malheurs, sans doute, qui alimentaient ces joies bruyantes et qui fournissaient un texte inépuisable aux sarcasmes des vainqueurs.

Un pas craintif et mal assuré se fit entendre : une porte s'ouvrit doucement, et, dans le rayon argenté qui tombait d'une étroite fenêtre, apparut l'angélique figure de Claire, troublée par mille violentes émotions de tendresse, de pudeur, de crainte, de tristesse. Elle tourna vers Tancrède ses yeux remplis de larmes, et joignit les mains sans pouvoir parler.

Il la contempla un instant, comme on contemple son seul bien qu'on va perdre, et dont on s'enivre pour la dernière fois ; puis il recueillit toutes ses forces pour pouvoir dire, sans expirer, ce qui l'avait amené.

« Ah ! Tancrède, qu'avez-vous fait ? Imprudent ! je tremble.... Vous, dans cette maison fatale !

— Quel lieu n'est pas fatal pour moi maintenant ? Peu importait où vous entendriez ce que je vous dois dire. Mais il fallait que ce fût aujourd'hui ; car demain.... j'aurai quitté Paris pour toujours !...

— Pour toujours ! murmura Claire d'une voix étouffée. Oh ! ce que j'avais prévu est arrivé. Mon père a obéi à l'injonction de la princesse Marguerite, il a tout rompu ! ma lettre, mes supplications, tout a été inutile.

— Inutile ! répéta Tancrède. Claire, vous avez été bonne et généreuse envers moi, vous m'avez donné votre cœur ; c'est à vous que

je dois les courts moments de bonheur que j'ai goûtés sur cette terre de larmes ! Je vous en remercie, mais je ne veux pas vous en payer en vous associant plus longtemps à ma misérable destinée.... Je vous rends votre foi, votre amour; je n'aurai pas longtemps à en être privé !... Recevez mes derniers adieux !...

— Voilà comme il me juge, dit Claire en fondant en larmes. Mon amour était pour lui un luxe des jours heureux ! Il s'en dépouille dans le malheur; car je suis trop faible à ses yeux pour porter ma part de ses maux ! Laissez-moi ! Vous ne m'aimez pas ! Vous ne me comprenez pas !

— Claire, écoutez-moi, mon adorée Claire. Oh ! je n'ai jamais douté de ce qu'il y avait de noble, d'héroïque tendresse dans votre cœur ; mais dois-je en abuser plus longtemps pour troubler votre vie ? Hélas ! quand je vous demandai votre cœur en échange du mien, un brillant avenir m'éblouissait de ses promesses : je caressais avec ivresse l'espoir de vous offrir un sort digne de vos charmes, de vos vertus. Aujourd'hui, que suis-je dans le monde ? Un être équivoque, sans père, sans patrie et sans espoir, quoi qu'on en dise, de les reconquérir ! Chargé du refus de votre père, du courroux de ma mère, si je persiste, abandonné de Mme de Guémené, il vaut mieux que je m'en aille mourir !

— Tu veux mourir : tu veux donc que je meure aussi, moi ! Ah ! Tancrède, à notre âge, devons-nous désespérer ainsi du temps et de l'avenir ? Ce nom, ces droits qu'on t'a ravis, tu pourras les redemander encore, je le sais. Dieu changera le cœur de tes juges : il dessillera leurs yeux ! Eh ! que m'importe, d'ailleurs ? Ta naissance, tes biens, tes honneurs, ce n'est pas là mon Tancrède ! Ce n'est pas à tout cela que je me suis donnée à jamais !

— Oh ! tu es belle ainsi, mon amour ! mais cesse, cesse, je t'en supplie : j'ai besoin de courage pour obéir à mon cruel devoir ! Oh ! laisse-moi cette douce main une dernière fois. Je suis bien malheureux ; mais j'emporterai au moins une consolation dans la tombe. Je ne m'étais pas trompé à ton égard ! »

D'un mouvement spontané et irrésistible, la jeune fille se pressa contre lui, et il sentit deux lèvres tremblantes effleurer son front brûlant.

C'en était trop pour lui. Toutes ses résolutions s'évanouirent : les larmes amassées sur son cœur débordèrent; il jeta en sanglotant ses deux bras autour de la taille de Claire, et la retint fixée sur son sein dans une étreinte convulsive.

Elle se dégagea de ses bras après un long et silencieux embrassement.

« Tancrède, lui dit-elle avec cet accent grave et calme que donne une inébranlable résolution, je vous renouvelle ici, devant Dieu qui nous entend, le serment que j'ai fait de n'être jamais à un autre. Je ne sais ce qui nous est réservé à tous deux ; mais souvenez-vous qu'une autre existence est irrévocablement liée à la vôtre ; que si l'on nous sépare sur la terre, je me conserverai pure de tout autre lien pour te retrouver dans le ciel : car tous les bons sont les enfants de Dieu, n'importe comment ils le prient.

— Que Dieu nous entende tous deux ! J'accepte, j'accepte pour ce monde et pour l'autre ! »

Elle laissa tomber sur l'épaule de son amant sa tête charmante, qu'il couvrit de baisers aussi chastes que ceux des anges.

Ils n'avaient pas entendu dans la rue voisine les cahotements sourds d'un pesant carrosse dont les quatre roues ébranlaient le pavé et vinrent s'arrêter devant la porte par laquelle Tancrède était entré.

Ils n'entendaient pas davantage le grand mouvement qui se fit bientôt après dans l'hôtel; on allait, on parlait haut, les voix et les pas approchaient peu à peu....

Louise s'élança tout à coup dans la chambrette :

« Vite, séparez-vous ! Venez, monsieur le duc, fuyez ! On appelle mademoiselle : son père arrive à l'instant ; il va monter chez elle, il me suit peut-être.

— Mon père ! s'écria Claire; ah ! il vient pour cet odieux mariage ! Oh, jamais ! je me jetterai à ses pieds : je lui demanderai la mort plutôt....

— Non! vis pour moi, ma bien-aimée ! ma femme chérie ! Adieu, adieu !

— Venez, répéta Louise : retournez chez vous, mademoiselle; hâtons-nous! »

Elle ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier, descendit quelques marches, puis rentra dans une extrême agitation.

« Tout est perdu ! dit-elle d'une voix entrecoupée, les écuries sont vis-à-vis de cet escalier : les gens de M. d'Orval sont là, et le temps manque pour les écarter....

— Mais par ici, dit Tancrède, en montrant l'autre porte.

— Elle donne sur l'intérieur de l'hôtel, répondit Claire avec angoisse.

— Il faut le cacher, dit Louise, cherchant autour d'elle.... Mais où? mon Dieu ! pas de rideaux à mon lit : je n'ai qu'une couchette. Que faire ? »

En ce moment, Claire reconnut la voix de M. d'Orval qui l'appelait d'une pièce voisine.

La malheureuse enfant haletait de douleur et d'effroi.

Tout à coup le regard de Trancrède s'arrêta sur la croisée : il tressaillit, courut l'ouvrir et se pencha un instant au dehors.

« Adieu, Claire ! répéta-t-il en la serrant encore sur son cœur; puis il détacha son épée, et s'assit sur le bord de la fenêtre.

— Arrête ! arrête ! murmura Claire ; reste ! je veux que tu restes ! n'importe....

— N'aie pas peur ! ce n'est rien ! deux étages ! des assises ! un balcon ! pas de danger ! Adieu ! »

Elle s'élança vers lui pour le retenir ; mais déjà ses deux pieds avaient glissé, entraînant son corps au-delà de la saillie de pierre à laquelle sa main s'attacha un instant : il lâcha prise, et glissa les jambes lancées en avant....

Claire tomba presque évanouie dans les bras de Louise, qui faisait de grands signes de croix en suivant d'un œil effrayé le voyage aérien du jeune téméraire.

« Ah ! il se raccroche au balcon du premier, s'y suspend !... Eh ! il recommence... *In nomine Patris, et Filii*.... et file le long du premier.... *miserere nobis*.... Béni soit le Sauveur.... Mademoiselle, mademoiselle, regardez, regardez donc.... le voilà à terre, pauvre jeune homme.... un peu étourdi de la course, ce me semble.... mais ce ne sera rien.... Il faut lui rendre son épée, au moins ! »

Elle jeta par la fenêtre l'arme que Tancrède eut l'adresse de saisir au moment où elle touchait le sol.

« Allons maintenant au cher père. Le joli cavalier ! leste comme un écureuil ! » répétait-elle en entraînant sa maîtresse encore pâle et chancelante.

V.

Tancrède s'éloigna lentement : un chaos douloureux, produit à la fois par tant de violentes émotions et par l'étourdissement de sa périlleuse descente, bruissait et tintait dans sa tête ; mais un sentiment vague et délicieux vibrait dans ce désordre de ses idées, comme l'harmonie d'une harpe éolienne à travers la tempête.

Ses pas errants l'avaient conduit dans l'étroite et sombre rue de la Mortellerie.

« Monsieur, monsieur ! » dit une voix derrière lui; et il se sentit arrêté par son justaucorps. Il se retourna et entrevit une petite fille d'une douzaine d'années.

« Monsieur, dit l'enfant, m'est avis que vous êtes en quête de quelque chose. Voulez-vous pas que je vous le dise? Vous êtes en peine du clapier de la mère Prud'homme, cour Brisset : ce n'est pas là le chemin. »

Tancrède la repoussa et continua sa route.

« Ah! c'est par là que vous allez! reprit la petite fille avec une insistance effrontée. Je vois bien ce que vous cherchez à présent. Je vas vous conduire, car c'est chez nous que vous trouverez ça. Faites semblant de rien! »

Elle se mit à marcher devant lui : au bout de quelques pas, elle s'arrêta devant une maison de chétive apparence, dont les fenêtres donnant sur la rue étaient fermées par des volets de bois; puis l'enfant poussa une porte d'allée.

« Monsieur, eh bien! venez donc! c'est ici!

—Ici! Quoi? Que me veux-tu donc?» demanda Tancrède impatienté.

Elle s'approcha de son oreille :

« Cherchiez-vous pas une maison où l'on pétune, en dépit des ordonnances de police? Eh bien! entrez! C'est nous qui avons le meilleur pétun de tout Paris! Foin du prévôt des marchands et des échevins! »

Elle le saisit par la main et lui fit faire quelques pas dans une allée obscure. Un bruit sourd et singulier que Tancrède entendait au fond du logis avait éveillé sa curiosité et l'avait fait céder involontairement.

« Ma mère! eh! ma mère! cria l'enfant.

— Quoi! c'est toi! rufienne maudite, répliqua une voix aigre et fêlée. Va-t'en, va-t'en au diable! On n'a que faire de toi ce soir! Va coucher où tu voudras!

— Ma mère, répliqua la petite fille assez peu sensible à ce gracieux accueil, je vous amène un beau seigneur qui veut pétuner.

— Mille charretées de diables t'emportent! hurla la vieille : on ne pétune pas à cette heure-ci. Allez vous-en au plus vite. »

Elle accourut le long de l'allée, et, saisissant au collet Tancrède qui continuait à prêter l'oreille, elle voulut le mettre à la porte sans cérémonie.

Tout à coup le jeune homme renversa la vieille d'une secousse terrible, et, sautant par-dessus son corps, il mit l'épée à la main et se précipita vers un escalier dérobé qu'il apercevait au bout du sombre corridor.

Il avait entendu, parmi des piétinements, des heurtis de meubles, des chocs de fer, une voix étouffée s'écrier à plusieurs reprises : « Au meurtre! à l'aide! à l'assassin! »

En quatre bonds il arriva au haut de l'escalier, et, guidé par les rayons de lumière qui jaillissaient des ais mal joints d'une vieille porte, il se rua contre, jeta la porte en dedans d'un seul choc et se trouva dans la salle noire et enfumée d'une tabagie, sorte de cabaret du plus bas étage, où s'assemblaient secrètement les plus déterminés fumeurs de tabac, connu vulgairement sous le nom de *petun*, en dépit des ordonnances de la police municipale ; car ces sortes de réunions avaient été expressément défendues pour les larronneries et désordres de tout genre qui s'y commettaient journellement, et l'honorable corporation des épiciers était alors seule investie du droit de détailler aux amateurs cette précieuse production du Nouveau-Monde.

Mais, en ce moment, l'odeur âcre et suffocante dont étaient imprégnées les sales murailles de ce bouge indiquait seule sa destination, et le tableau qui s'offrit à Tancrède n'était pas celui d'une honnête société de fumeurs et d'ivrognes.

Les tables, les bancs, les brocs fracassés, gisaient culbutés, non dans les ébats de joyeux buveurs, mais dans les efforts d'une lutte désespérée.

Un homme, que ses vêtements froissés, déchirés, sanglants, annonçaient pour une espèce d'officier, à demi renversé contre un amas de vieux meubles, de bancs boiteux, de tréteaux hors de service, à l'un des angles de la pièce, se défendait avec vigueur contre trois assassins. Sa main droite, armée d'une rapière, parait habilement les coups d'épée que lui détachait un de ses ennemis, tandis que sa gauche avait saisi fortement par le milieu la lame du second, et que, par des mouvements violents et irréguliers, il cherchait à éviter le grand couteau acéré que le troisième allongeait contre lui.

Les deux premiers des assaillants, à leur grand chapeau râpé, surmonté d'une vieille plume de coq, à leur buffle rapiécé, à leurs méchantes chausses, jadis boutonnées de la ceinture au genou, au ceinturon de corde qui soutenait leur longue brette, se reconnaissaient facilement pour des *narquois*, vagabonds ou déserteurs, moitié soldats, moitié brigands, hauts dignitaires de la trop fameuse confédération des *argotiers* ou *bélistres*, et qui, le jour, gueusaient l'épée au côté, en qualité de soldats licenciés et de gentilshommes ruinés au service du roi, et, la nuit, se livraient à des entreprises plus lucratives, mais plus dangereuses.

Le troisième, petit homme à la mine ignoble et rapace, était sans doute le maître de céans.

Ce combat inégal eût été terminé dès longtemps, si l'officier

n'eût eu l'adresse de l'amener sur un terrain où ses derrières étaient assurés ; mais, malgré cette position avantageuse, lorsque Tancrède força la porte de la salle, la résistance touchait à sa fin, car l'épée de l'étranger venait de se rompre. Au même instant, l'homme au couteau, rampant entre les deux narquois, saisit l'officier aux genoux, le jeta les jambes en l'air sur les meubles brisés, et, lui sautant sur le corps, se mit en devoir de le poignarder. Les rapières des deux soudrilles se levèrent à la fois pour aider l'homme au couteau à expédier plus vite la besogne.

Cette rapide péripétie d'une scène atroce avait eu lieu dans l'instant même de l'effraction de la porte.

Un cri terrible s'ensuivit : les meurtriers étonnés se retournèrent, lâchèrent leur victime, et aperçurent, debout près de l'huis battant sur le seul gond qui lui restât, un jeune homme blond et pâle, une épée nue à la main, qui les regardait avec des yeux flamboyants d'horreur et de menace.

Un sentiment de crainte et d'hésitation se montra sur le visage de deux des coquins ; mais le dernier, vigoureux *drille* de près de six pieds, se remit promptement de la première surprise, en voyant qu'on n'avait affaire qu'à un jeune homme à peine sorti de l'enfance.

« Crevez-moi ce sac à vin, dit-il à ses compagnons en leur montrant l'officier haletant et couvert de sang, je me charge de l'autre. Je vais apprendre à ce beau *raffiné* à se mêler de ce dont il ne lui chaut pas ! »

Il s'avança sur Tancrède, tandis que les deux autres assaillaient de nouveau l'étranger, qui s'était armé du pied d'un banc démonté.

La rencontre fut courte ; mais l'issue n'en fut pas telle que se le promettait le narquois.

Dès la seconde passe, une estocade qui semblait pointée aux yeux du bandit se rabattit, prompte comme l'éclair, de son visage à sa ceinture, et lui plongea dans les entrailles la lame jusqu'à la garde.

Le narquois poussa un hurlement inarticulé, chancela deux ou trois fois sur ses jarrets défaillants, tomba lourdement de toute son énorme taille, et ne bougea plus.

« Courage, mon maître ! Je suis à vous ! » cria Tancrède ; et il s'élança au secours de l'officier.

Mais les deux bandits restants n'attendirent pas le redoutable champion qui venait de dépêcher si lestement le renommé Cocodrille, la fleur du royaume argotique : ils s'enfuirent vers le fond

de la salle, ouvrirent une petite porte, et disparurent par un passage obscur.

« Vous êtes blessé, monsieur? demanda Tancrède en s'approchant de l'homme qu'il venait de sauver.

— Oh! peu de chose, répliqua celui-ci en reprenant haleine : quelques horions, quelques piqûres; les coquins m'ont seulement un peu lardé de leurs pointes. Mais, têtebleu! quand vous êtes arrivé, je n'aurais pas donné six blancs de mes os. Il faut que ce soit Dieu ou le diable qui vous ait envoyé si à propos! »

En ce moment, le rayon de la lampe fumeuse qui éclairait à peine la salle donnait en plein sur le visage de l'officier.

Tancrède laissa échapper une exclamation, et, reculant d'un pas, fixa sur cet homme un regard perçant :

« Oui, vous dites vrai, plus vrai que vous ne pensez : c'est Dieu qui m'a envoyé! »

L'autre à son tour l'envisagea et tressaillit :

« Le jeune duc! s'écria-t-il.

— Ah! tu me reconnais donc, Henri de Taillefer, sieur de Barrière? »

Barrière, la tête baissée, sembla quelques instants en proie à un violent combat; puis il se redressa, secoua la tête et le bras droit avec un air d'insouciante détermination :

« Eh bien! advienne ce que pourra! Puisque le mot est lâché, du diable si je m'en dédis! Oui, je vous reconnais, monsieur le duc de Rohan!

— Par le ciel, il faut que vous répétiez ceci en face de la France entière!

— Hum! têtebleu! De fait, je ne suis pas content de mon cousin Chabot : il faut se damner comme serpe pour ses beaux yeux et ceux de sa précieuse dame, s'enfermer des mois entiers entre quatre murs, et ne sortir que la nuit, comme un chat-huant, et tout cela pour si peu! Il n'a pas été reconnaissant envers moi, et, puisque vous avez sauvé ma chienne de peau des griffes de ces païens, je veux être pendu si je ne vous aide à reprendre votre héritage, pourvu que vous me garantissiez l'oubli de mes vieux péchés, comme de raison!

— Courage! suivez la voix de votre conscience! Dès ce jour, tout est oublié, pardonné. Avouez tout sans crainte. C'est sous notre sauvegarde désormais que sera votre conduite passée. Un tel repentir équivaudra pour nous à un dévouement de toute votre vie!

— Vrai! dit Barrière avec une émotion qui ne s'était pas fait jour depuis longtemps sous le masque uniforme que le vice avait

imprimé sur sa face. Je n'en méritais pas tant; mais, têtebleu! je vous le jure, je vous ferai autant de bien que j'ai pu vous faire de mal. Ma déclaration en justice, au diable, où vous voudrez, ne sera pas le plus grand service que je vous pourrai rendre.

— Sortons d'abord de cette infâme maison. Vous avez perdu du sang, vous avez peine à vous soutenir : prenez mon bras, je vous emmène à l'hôtel de Rohan.

— Où bon vous semblera! Je suis présentement et à toujours votre homme lige et fidèle vassal. Têtebleu! quand je suis entré dans ce maudit bouge, je ne me doutais guère que j'en sortirais demi-égorgé, et, qui plus est, homme de bien! »

Tancrède trouvait lui-même sa position si étrange, qu'il se demandait parfois s'il n'était pas le jouet d'une de ces fantaisies d'imagination qui vous saisissent dans la vague transition de la veille au sommeil.

Mais non; c'était bien le ravisseur de son enfance, l'agent acharné de ses persécuteurs, à qui il prêtait amicalement l'appui de son bras!

Chemin faisant, Barrière lui expliqua le motif du guet-apens dont il avait failli être victime.

La veille, il avait laissé échapper devant l'hôte de cette tabagie, où il passait d'habitude une partie de ses soirées, qu'il devait recevoir le lendemain quelque cent pistoles. Ce soir-là, l'hôte s'étant aperçu, à la rotondité de sa bourse, que le payement s'était effectué, l'avait retenu adroitement à boire et à fumer, longtemps après le départ du reste de la compagnie, et jusqu'à ce qu'il tombât assoupi sur une table. Alors le misérable avait introduit, par le passage qui donnait sur la cour Brisset, deux narquois sans doute apostés et prévenus. Par bonheur Barrière s'était réveillé au moment où ils allaient se jeter sur lui : bientôt dégrisé par le danger, sa vigueur et son adresse avaient rendu la tâche des assassins plus difficile qu'ils ne s'y attendaient; l'arrivée de Tancrède avait fait le reste.

A peine la porte de l'hôtel de Rohan se fut-elle ouverte au retentissement du heurtoir, que le jeune homme fut environné des gens de la duchesse et assourdi de leurs exclamations.

« C'est lui! le voilà! Dieu soit loué! il est retrouvé! Courez prévenir madame! »

Tancrède appela Préfontaine et Roland, leur confia l'étranger et leur ordonna de le panser, avec l'aide des femmes de sa mère, et de lui donner une chambre; puis il monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de la duchesse.

Elle accourait au bruit, palpitante d'inquiétude : lorsqu'un premier coup d'œil lui eut montré son fils sain et sauf, elle essaya d'armer de sévérité sa physionomie où régnait une extrême agitation ; mais cet effort fut inutile : une joie, qui n'était pas produite seulement par le retour de Tancrède, étincela dans tous ses traits.

« Malheureux enfant ! s'écria-t-elle, d'où venez-vous à cette heure de nuit, et dans un tel équipage ? Vous voulez donc me faire mourir ? D'où venez-vous ? répondez.

— Je viens d'abattre du front d'Henri de Chabot la couronne ducale qu'il m'a prise. »

La duchesse le regarda d'un air étonné : en cet instant, quelqu'un se précipita impétueusement dans la chambre.

« Je ne sais, dit-elle, comment tu as pu abattre ta couronne de la tête de Chabot ; mais voici qui, je l'espère, la remettra sur la tienne ! »

A peine Tancrède eut-il jeté un regard sur le nouveau venu, qu'il poussa un cri perçant, s'élança d'un seul bond entre les bras que l'autre tendait vers lui, et se suspendit à son cou avec des trépignements, des pleurs, des cris inarticulés.

« Tancrède ! Monsieur le duc, vous ne m'avez donc pas oublié ! Tu n'as pas changé non plus, toi ! bégayait Jacob Renetz en pleurant à chaudes larmes sur l'épaule de son ami.

— Mon Jacob, est-ce bien toi ? Je n'espérais plus jamais te revoir !

— Je t'écrivais pourtant ; mais j'étais si loin ! Mes lettres se perdaient sûrement en route. »

Après les premières effusions de tendresse, Jacob raconta brièvement à Tancrède le gigantesque voyage qu'il avait accompli sans autres ressources que la modique somme remise entre ses mains par mynheer Potenicq, et sa connaissance du latin et de l'allemand.

Le bon jeune homme eût été bien étonné d'apprendre qu'il avait fait un acte héroïque d'amitié.

Lorsqu'il était arrivé à Copenhague, comme on l'a dit plus haut, le régiment dans lequel La Sauvetat venait de prendre du service était parti depuis quelques jours pour la Norvége. Jacob s'embarqua sur le premier bâtiment qui mit à la voile pour Drontheim ; mais le sort semblait se faire un cruel plaisir de mettre sa persévérance à l'épreuve. Quelque trente milles avant d'arriver au port, le vaisseau où il était se croisa avec un brick et deux transports de guerre qui faisaient route vers l'ouest : au débarquement, Jacob apprit que ce convoi transportait aux îles Faroër le bataillon de

La Sauvetat. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'un seul navire appareillât pour cet archipel sauvage, alors en proie aux désordres d'une révolte de mineurs. L'impatience prit le jeune Liégeois : il se jeta dans une barque de pêcheurs ; un gros temps survint; après avoir manqué vingt fois d'être submergé avec ses compagnons, il se trouva jeté jusque sur les côtes d'Islande; là enfin il trouva un lougre danois qui le rendit à sa destination, et il parvint à s'aboucher avec l'homme qu'il avait poursuivi à travers tant de peines et de fatigues.

« Victoire ! victoire ! mon Tancrède, s'écria-t-il en terminant son récit. Voici les lettres, les bienheureuses lettres où il dévoile toute la trame ! où il fait sa confession générale, vois-tu ? Sa signature y est ! Ils ne la sauraient arguer de faux, les *schelms* qu'ils sont ! Visée par le vice-roi de Norvége, s'il vous plaît, avec le grand sceau des Royaumes-Unis ! »

Et l'honnête Jacob dansait de joie en agitant au-dessus de sa tête les précieux parchemins.

« Mais comment l'as-tu amené là ? c'est un miracle !

— Dame ! peut-être bien ; mais cela m'a pourtant paru tout simple. Il était enragé du manque de confiance de M. de Chabot à son égard, depuis qu'on t'avait voulu faire prendre chez M. Poteniq sans lui en donner avis. Il avait sans doute encore d'autres sujets de plainte qu'il ne m'a pas énoncés, mais qu'on peut sans peine imaginer : bref, après trois jours entiers de pourparlers, soit rancune contre tes ennemis, soit remords de conscience envers toi, il s'est décidé à en passer par tout ce que j'ai voulu, et ses dernières paroles, en nous séparant, ont été celles-ci : « Vous pouvez avertir « mon cousin de Chabot que, si mon frère l'a fait duc autrefois, je « le dégrade aujourd'hui de son duché ! »

Tancrède apprit à son tour à sa mère et à son ami la singulière rencontre qu'il avait faite, et l'heureux résultat de cet étrange incident.

Les regards de bonté presque maternelle que la fière veuve d'Henri de Rohan laissait tomber sur l'obscur héritier d'un marchand de Liége firent à Tancrède un bien inexprimable : il lui sembla que ce cœur de mère ne saurait demeurer toujours inexorable au plus cher de ses vœux !

Les espérances sont comme les douleurs ; quand l'une d'elles entre au logis, toutes les autres la suivent bientôt se tenant par la main.

On ne se coucha qu'au grand jour à l'hôtel de Rohan.

VI.

Dès le lendemain, Tancrède reçut des nouvelles de Claire par l'adroite Louise, qui depuis longtemps continuait à servir activement les deux amants, en écartant tous les soupçons par le zèle qu'elle affectait en public pour les Chabot et le comte de Jarnac.

La pauvre enfant était un peu malade des suites de sa frayeur : elle redoutait l'explication qu'elle ne pouvait reculer avec son père, et n'avait guère d'espoir que d'obtenir du temps ; elle exhortait Tancrède à mettre toujours sa confiance en elle et en l'avenir.

Louise lui reporta de meilleures nouvelles ; mais Claire ne tarda pas, comme elle l'avait pressenti, à subir les persécutions de son père, qui se mouvait en ce moment, comme un docile automate, sous l'impérieuse main de la princesse Marguerite.

Sa lettre à la duchesse de Rohan lui avait été imposée par une dépêche de Mme de Rohan-Chabot, dans laquelle celle-ci lui enjoignait péremptoirement, pour la dernière fois, de se décider et de se rendre immédiatement à Paris.

Le comte se fût trouvé dans un cruel embarras sans la sage précaution qu'il avait prise de laisser un de ses gens à Paris, avec ordre d'accourir à franc-étrier au château d'Orval, aussitôt l'arrêt de la chambre de justice.

Ce courrier avait précédé de quelques heures le message de Mme de Chabot, et M. d'Orval connaissait l'arrêt qui avait refusé tout délai nouveau à Tancrède et l'avait débouté de ses prétentions.

Le comte écrivit sur-le-champ à Marguerite une lettre pleine de dignité, où il déclarait que jamais son intention n'avait été de manquer à sa promesse, et que peu s'en était fallu que la missive de sa bien-aimée parente ne l'eût croisé en chemin ; puis il se mit effectivement en route ; à quelques lieues de Paris, il dépêcha un homme de sa livrée, avec sa lettre pour la duchesse douairière, et arriva le soir, fort mal à propos, comme nous l'avons vu.

L'égoïsme timide du comte n'avait pu fermer entièrement son cœur aux affections de la nature : quelle âme, si insensible qu'elle fût, eût résisté sans cesse à l'attrait de l'être doux et charmant qui suppliait un père de ne pas immoler à jamais le bonheur de son enfant ?

Après de longues conversations où il en appelait en vain à la raison de sa fille, il la quittait plus d'une fois ému, ébranlé ; mais

un coup d'œil de Marguerite le rendait bien vite à sa résolution; il redevenait barbare à force de faiblesse.

Au moment où Claire ne savait plus que devenir, où Tancrède commençait à rouler dans sa tête les projets les plus violents, ils obtinrent tout à coup un répit inespéré; M. le prince, partant pour se mettre à la tête de l'armée de Flandre, engagea le comte de Jarnac à le suivre sur-le-champ et à différer jusqu'à l'arrière-saison ce mariage que la grande jeunesse de Claire ne rendait pas extrêmement pressé.

Comme cette campagne semblait devoir être décisive et fournir aux officiers de mérite plus d'une occasion de se signaler, le prince espérait faire obtenir à son protégé, vers la fin de la saison, et à la faveur d'une alliance qu'il préjugeait devoir être agréable à la cour, le brevet de lieutenant général et peut-être celui de duc.

L'ambition tenait pour le moins autant de place que l'amour dans le cœur de Jarnac, et cet arrangement fut conclu à la satisfaction de toutes les parties : un délai d'une saison est si long à l'âge de Claire et de Tancrède! C'était pour eux avoir tout gagné.

Cependant Barrière s'était rapidement rétabli de ses blessures. Un jour que Tancrède voulut le faire appeler, on ne le trouva plus dans sa chambre : il était sorti dès le matin et ne reparut pas de la journée.

De graves soupçons agitèrent l'esprit du jeune duc. Le repentir, la reconnaissance, les promesses de cet homme n'étaient peut-être qu'un jeu, qu'une infâme hypocrisie; peut-être était-il retourné nouer de nouvelles trames avec ses puissants complices.

Mais, tandis que Tancrède se livrait à ces réflexions, sans les communiquer à sa mère ni à Jacob, celui qui en était l'objet entra dans le cabinet de la duchesse.

« Madame, dit-il, j'avais promis à M. le duc, votre fils, de m'acquitter envers lui plus efficacement que par tous les aveux et les déclarations que je pourrais faire : je viens dégager ma parole. »

Et, s'inclinant profondément, il présenta à la duchesse plusieurs lettres ouvertes, dont le cachet était aux armes des ducs de Rohan.

« C'est l'écriture de mon mari, dit-elle avec saisissement.

— Des lettres de mon père! s'écria Tancrède.

— Ce sont les dernières qu'il ait adressées à madame : l'une est datée du camp devant Rhinfeldt, la veille de la bataille où il fut blessé à mort; l'autre, de Kœnigsfelden, peu avant qu'il n'y mourût des suites de cette blessure. Ces dépêches ont été soustraites par son secrétaire, Benjamin Priolo, qui était dans les intérêts de la princesse Marguerite. »

La duchesse frémit d'horreur et d'indignation : aux pièces qu'on lui avait remises était annexée une lettre de Marguerite, qui ordonnait à Priolo de livrer aux flammes tous ceux des papiers de son père relatifs *à la grande affaire*[1].

Barrière remarqua ce mouvement.

« Priolo n'a obéi qu'en partie à ce commandement, reprit-il : il a gardé ces lettres, dans l'idée qu'un jour elles pourraient servir d'instrument à sa fortune, s'il n'était pas assez grassement payé à son gré. Il paraît que l'honnête gentilhomme n'a pas eu de sujet de plainte jusqu'à présent, poursuivit-il avec une expression de jalousie contre son ancien complice. En tous cas, il peut chercher maintenant d'autres moyens d'arrondir sa bourse, car il s'est généreusement dépouillé gratis de celui-là. »

Priolo, dans une débauche, avait autrefois laissé deviner ce secret à Barrière, et celui-ci venait d'en profiter sans scrupule. Il avait enivré l'ex-secrétaire, lui avait dérobé la clef de sa cassette et s'était emparé des précieux papiers.

La duchesse s'enferma longtemps avec son fils pour lire plusieurs fois ces caractères tracés par une main tant chérie : sa plaie s'était rouverte vive et saignante comme le premier jour; mais au moins l'enfant dont le héros mourant déplorait la perte dans ses derniers adieux à une femme bien-aimée était là aujourd'hui pour pleurer avec sa veuve.

Une nouvelle assemblée de famille eut lieu peu de temps après, et il fut décidé qu'on se tiendrait en repos jusqu'à ce que le jeune duc eût atteint ses dix-huit ans révolus : qu'à cette époque on le ferait immédiatement émanciper, et qu'il se présenterait alors de nouveau à la barre du Parlement, armé du formidable corps de preuves qu'il venait enfin d'acquérir.

1. Voy. ce que dit l'éditeur de Tallemant des Réaux (2e édition, t. V, *Historiette de Mesdames de Rohan*, p. 29) contre l'authenticité de ces pièces, et, indirectement, pour la justification de Priolo et de la princesse Marguerite sur ce point.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

Dans les premiers mois de 1648, les nuages qui, depuis le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, s'amoncelaient sur l'horizon, grossirent et s'assombrirent de manière à présager une tempête prochaine.

L'autorité royale, victorieuse sous Henri IV du républicanisme catholique de la Sainte-Union, sous Louis XIII, du républicanisme protestant, qui avait eu un moment la Rochelle pour capitale et Henri de Rohan pour dictateur, débarrassée de l'indépendance féodale écrasée par Richelieu, s'était trouvée tout à coup saisie au corps par un adversaire dont elle n'avait jamais eu jusqu'alors à comprimer la résistance. Dans l'absence de tout contre-poids, dans celle des états généraux, auxquels on n'avait eu recours qu'une seule fois depuis le commencement du siècle, le Parlement de Paris se trouva porté de fait au rang de grand corps politique, plus encore par la force des circonstances que par l'ambition ou le patriotisme de ses membres. Cette cour de justice, fille de la royauté et son alliée fidèle aux plus mauvais jours de la Ligue, oublia son origine pour prendre en main la cause du *populaire* pressuré, et se grandit tout à coup en sénat protecteur des intérêts publics.

Après trois années de tiraillements sans résultats décisifs, le Parlement et les autres cours souveraines s'arrêtèrent enfin à l'importante résolution de se réunir par députés pour entreprendre de concert la réformation de l'État et rendre impossibles à l'avenir les désordres financiers et les excès du pouvoir arbitraire.

C'était vouloir saper par la base un gouvernement fondé, étayé sur les abus les plus monstrueux : aussi la lutte, dès longtemps engagée, prit un tel caractère de gravité, qu'il devint impossible d'en prévoir l'issue.

La désastreuse administration de la régente et du favori avait porté ses fruits. Un mélange mesquin de faiblesse, de ruse, de violence, avait remplacé la tyrannie grandiose du cardinal-duc,

qui du moins forçait à l'admiration ceux même que son nom pénétrait de haine et d'horreur. Le maître était mort, c'étaient les valets qui régnaient maintenant : ils s'efforçaient de retenir d'un poignet débile les rênes que contenait sans peine la main puissante d'Armand du Plessis, achetaient avec de l'or la soumission qu'il arrachait avec la hache et l'épée ; mais leur main se fatiguait et leurs coffres s'épuisaient en vain : chaque jour accélérait une crise inévitable.

Le peuple français supporte longtemps parfois un pouvoir qu'il hait, jamais un pouvoir qu'il méprise; et jamais gouvernement plus immoral n'avait été poursuivi d'un mépris plus universel ni plus mérité. L'exploitation de tous les mauvais penchants, de toutes les passions basses et sordides qui souillent la nature humaine, égoïsme, vanité, avarice, rapacité, tel était le grand ressort, le système avoué d'un ministre qui avait fait de son cabinet un bazar d'iniquité où toute conscience à vendre trouvait son acheteur.

Le peuple était las de payer acquéreurs et vendeurs.

Un esprit d'opposition et d'hostilité avait remplacé généralement l'obéissance passive des premiers temps de la régence : des chansons, des pamphlets, des caricatures sanglantes parcouraient audacieusement Paris à la barbe des *mouches* du pouvoir, et livraient à la dérision publique *madame Anne*, son cardinal, et le surintendant des finances d'Émery, le *grand maltôtier* de France ; les vieux refrains de la Ligue bourdonnaient le soir sur le Pont-Neuf, sans crainte de réveiller le cavalier du cheval de bronze ; chaque séance un peu orageuse du Parlement avait dans la ville de longs retentissements, et l'émeute, ou, comme on disait alors, l'*émotion* populaire avait plus d'une fois roulé ses flots grondants autour du Palais de Justice, soit pour défendre les protecteurs du *pauvre monde* contre les velléités de violence de la cour, soit pour menacer ceux de *Messieurs* qui passaient pour mettre obstacle aux projets énergiques de leurs collègues.

Une telle situation ne pouvait se prolonger beaucoup. On sentait que la querelle descendrait tôt ou tard du conseil d'État et de la chambre Saint-Louis[1] sur un autre champ de bataille, et chacun s'apprêtait aux grands événements qu'on entrevoyait dans un avenir très-rapproché.

C'était un de ces moments d'attente et d'anxiété où le cœur bat à une nation comme à un seul homme !

1. Salle du palais où s'assemblaient les députés des cours souveraines.

CHAPITRE II.

Durant plusieurs mois, aucun changement ne survint dans la destinée de Tancrède.

La grand'chambre, qui lui avait été si défavorable, se trouvait enfin entraînée par les autres fractions de la compagnie dans le mouvement parlementaire, et toutes les influences hostiles à sa cause étaient désormais impuissantes, ses juges étant devenus les ennemis politiques de ceux qui les avaient exercées naguère.

Il le savait, et frémissait d'une douloureuse impatience, en songeant qu'il ne lui était pas permis d'agir encore : sa dix-huitième année ne devait être révolue qu'en décembre!

Sa position à l'égard de sa mère n'était pas moins pénible. Souvent, dans leurs tendres épanchements, une supplication ardente allait s'élancer du fond de son cœur; mais toujours la crainte de renouveler l'irritation de la duchesse, de détruire toute espérance par une tentative prématurée, glaçait les paroles sur ses lèvres.

Mme de Guémené, dont les projets de vie ascétique et de détachement du monde n'avaient pas tardé à s'envoler à la suite du saint jour de Pâques, et dont les affections terrestres étaient de retour avec le printemps, s'était rapprochée de son jeune protégé, qu'elle se repentait d'avoir chagriné, et l'entretenait par ses conseils dans une conduite prudente vis-à-vis de sa mère. Elle sentait bien que celle-ci ne pouvait revenir de sa colère sans une réparation éclatante de la part du comte d'Orval.

C'est ce qu'il n'était pas facile d'amener, au point où les choses en étaient venues.

Le jeune homme demeura longtemps dans cette situation, si cruelle pour une âme jeune et active, où l'on est forcé d'attendre passivement les événements sans pouvoir réagir sur eux, où leur cours échappe au courage, à l'ardeur inutile qui nous consument.

En proie à une sorte de fièvre continuelle, il ne vivait que dans l'avenir, s'arrachant sans cesse par la pensée à l'insupportable inaction du présent, heureux du moins d'avoir maintenant pour dépositaire de ses désirs, de ses mille projets, le confident des rêves de son enfance! Douleurs d'amour, espérances d'ambition et de gloire, il avait là une âme prête à tout partager, à tout comprendre, bien qu'elle n'eût pas de secrets semblables à donner en échange; car l'existence tout entière du bon et simple Jacob était résumée dans un seul sentiment, l'amitié.

L'entrevue secrète des deux amants avait failli se terminer d'une manière trop fatale pour que Tancrède voulût exposer de nouveau son amie à un tel danger sans une nécessité absolue : il se contentait d'en recevoir de loin en loin un billet écrit à la dérobée, de rencontrer un regard, un sourire, lorsque parfois, après bien des jours de courses inutiles, il l'apercevait de loin au Cours ou à Vincennes; mais c'était avec un serrement de cœur qu'il remarquait alors sur ce gracieux visage, si frais et si brillant naguère d'innocence et de gaieté, l'empreinte pâle et mélancolique de longues inquiétudes.

Il lui semblait que c'était sur son cœur, sous ses baisers seulement, que cette rose décolorée devait reprendre son doux et suave incarnat.

Mais c'est à travers mille combats qu'il eût voulu la disputer, l'arracher à son rival : chaque fois que les nouvelles de la guerre arrivaient à son oreille, il versait des larmes de rage, en songeant que chaque succès rapprochait le comte de Jarnac d'un but pour lequel il ne lui était pas permis de concourir dans la lice glorieuse des batailles.

Un jour qu'il se trouvait chez Mme de Guémené avec les dames de Vendôme et quelques autres personnes, la conversation tomba sur les derniers avantages remportés par les armes du roi : on parla des éloges que les rapports du prince de Condé ne manquaient pas de prodiguer à ses favoris; le dernier surtout avait porté aux nues le comte Philippe de Jarnac.

Tancrède ne put contenir les sentiments qui fermentaient dans son sein : il se récria d'une voix pleine d'amertume sur le bonheur de ceux que des liens de fer ne retenaient pas enchaînés loin des lieux où se dispensaient l'honneur et la renommée.

« Mais, observa indiscrètement Mme de Vendôme, quel gentilhomme peut être empêché d'aller acquérir du renom aux armées ?

— Moi, madame ! s'écria-t-il impétueusement. Croyez-vous que je me puisse aller mettre en butte aux insolences des généraux de M. le prince et de ses petits-maîtres ? La cour ne donnerait pas au fils de Henri de Rohan le grade du dernier de ses officiers ! Malédiction sur elle et sur tous les siens ! Ils ne veulent pas de moi à côté d'eux : ils ont raison; ma place est plutôt en face. Dieu veuille qu'ils aient un jour d'autres ennemis à combattre que ceux de la France : ils m'y trouveront, fût-ce au bout du monde.

— N'allez pas si loin, » dit une voix fortement accentuée.

C'était celle d'un petit homme basané qui venait d'entrer, et

dont le rochet violet et la croix pectorale d'or annonçaient la haute dignité ecclésiastique.

Tancrède tressaillit, et fixa un coup d'œil d'interrogation sur l'interrupteur qui le considérait avec un sourire bienveillant.

« Vous cherchez où sont les ennemis de la cour, jeune homme? continua le nouveau venu : il n'est besoin pour cela d'aller aux Grandes-Indes; restez à Paris, n'usez pas vos regards à parcourir les extrémités de l'horizon, baissez-les à vos pieds, promenez-les à l'entour de vous....

— A Paris! Mais je n'entends ici que des crieries de bourgeois à propos des taxes et des tailles, que des disputes de gens de robe : ce ne sont de tels adversaires que je souhaite à la cour, mais bien des gens qui sachent tirer l'épée et boucler la cuirasse. »

L'autre sourit de nouveau.

« Je vous dis en vérité, mon fils, qu'il se fera cette année de grands miracles par la terre de France : dame Justice sera vue endossant un hoqueton par-dessus ses robes rouges et noires, et transmuant sa plume greffière en branc d'acier bien acéré; les moutons, las d'être tondus et mangés, entreront en grande ire et fureur belliqueuse, et pourchasseront à leur tour loups et bergers. Voici ce que rapportent les centuries du grand Michel Nostradamus, pour l'an de grâce 1648, jeune homme! »

L'enfant tenait ses regards suspendus aux yeux noirs, audacieux, flamboyants de l'ecclésiastique, comme l'aiglon qui semble allumer sa prunelle à l'éclair des yeux de l'aigle!

C'était le coadjuteur qui lui parlait, et Tancrède avait compris!

Préoccupé jusqu'alors de ses lectures sur les guerres féodales ou religieuses, il avait vu d'un œil distrait et inattentif se préparer une lutte d'un genre tout différent, et cherchait bien loin ces ferments de guerre et de révolte qui bouillonnaient à sa porte.

Le bandeau venait de tomber de ses yeux.

Les paroles de Paul de Gondy germèrent dans son âme, et y firent éclore des visions éblouissantes et gigantesques : alors lui revint en mémoire le projet qu'avait conçu jadis la tête puissante de son père, celui de diviser la France en cercles républicains aboutissant à un centre dirigé par un chef électif. Oh! lorsqu'une fois il aurait reconquis son nom et ses biens, ce dont il ne doutait plus maintenant, qui pourrait arrêter son essor? Le jeune téméraire ne mettait plus de bornes à ses plans ni à ses espérances : son audace étonnait le fougueux La Force lui-même, comme sa sagacité précoce surprenait les membres du Parlement, dont il recherchait avidement la compagnie.

Au commencement d'août, sa mère voulut partir pour les eaux de Bourbon : il eût bien désiré se dispenser de l'accompagner ; mais, l'état des affaires ne présageant pas de catastrophe immédiate, il ne put se refuser à ses instances, et la suivit avec Jacob, laissant à Paris son page Roland avec ordre de s'enquérir soigneusement de tout ce qui se passerait d'extraordinaire, et de le lui mander incontinent.

Le page remplit fidèlement sa mission.

Un beau matin, tandis que Jacob se promenait tranquillement dans la cour du logis, un cavalier entra au grand galop, sauta à bas de son cheval, s'élança au cou de Jacob étonné, en l'embrassant à l'étouffer, et en agitant à grands cris un chapeau orné d'une plume bleue, couleur adoptée par les partisans du Parlement.

« Vive le Parlement! vivent les bourgeois et manants de Paris! halali! hé! hohée! » criait à plein gosier maître Roland.

Tancrède parut à une fenêtre du rez-de-chaussée, reconnut le jeune Caumont et s'élança dans la cour.

« Eh bien! qu'y a-t-il? quoi de nouveau?

— A cheval! à cheval! répliqua Roland tout essoufflé. Il ne faut ici musarder, on n'a peut-être déjà fait que trop de besogne sans nous : Paris est soulevé, barricadé; la reine et le Mazarin, assiégés dans le Palais-Royal....

— Morbleu! sans moi!

— Oh! ce n'est que le commencement : vous aurez encore le temps de mettre la main à l'ouvrage. La cour rappelle les régiments du comte d'Erlach; M. le prince va revenir aussi, sans doute; nous referons les belles journées du vieux temps! Oh! que Paris était beau à voir, quand je l'ai quitté! Tout le populaire en armes autour de plus de deux mille barricades surmontées de drapeaux! et puis les cloches, les arquebusades! Avant de partir, j'ai pris part un moment à la fête! Nous avons joliment ramené les Suisses, à la porte de Nesle : fallait voir ça, mordieu! »

Une heure après, Tancrède, Jacob et le page galopaient à franc étrier sur la route de Paris, sans que la duchesse, malgré ses alarmes de mère, eût pu s'opposer à des projets qu'elle avait elle-même trop contribué à faire naître et à nourrir dans l'âme de son fils.

Mais, avant d'arriver dans la grande cité, nos voyageurs connaissaient déjà le résultat de la révolte des 26 et 27 août, qu'avait causée l'arrestation des conseillers Broussel et Blancménil.

La cour, effrayée, avait remis en liberté les prisonniers, et donné son adhésion aux assemblées de la chambre Saint-Louis : aussi ne

régnait-il plus dans Paris désarmé que ces restes d'agitation qui tourmentent encore les flots populaires, comme ceux de l'Océan, après la tempête.

Ce fut un cruel désappointement pour l'aventureux jeune homme, qui comprenait beaucoup moins une réforme pacifique et législative qu'une révolution à la pointe de l'épée : tout son échafaudage de gloire chevaleresque était renversé par une solution si opposée à son attente.

Il eut bientôt à lutter contre des douleurs plus amères encore.

Le prince de Condé, après avoir détruit l'armée espagnole par la victoire décisive de Lens, était revenu à la cour avec cette brillante élite de jeunes seigneurs qui s'étaient attachés à sa fortune, et qu'on appelait les *petits-maîtres*, à cause des airs de domination qu'affectait partout cette cabale.

Le comte de Jarnac arriva des premiers, tout radieux de ses succès, et résolu d'emporter d'assaut à la fois son grade, son titre et la main de Claire, qu'il voyait déjà siégeant à la cour sur le tabouret privilégié, en qualité de duchesse de Jarnac.

Tancrède se préparait à interposer entre le comte et son but une épée déjà rougie de son sang; mais il n'eut pas besoin de recourir à cette dernière raison des amants comme des rois.

Les inquiétudes et les soucis avaient depuis longtemps altéré la santé de Claire : sans cesse obligée de concentrer en elle-même ses sentiments et ses pensées, elle souffrait doublement de ce défaut d'épanchements si nécessaires à son âme douce et affectueuse ; car sa bonne et fidèle Louise était tout à fait hors d'état de la comprendre, et la servait avec zèle comme elle eût fait pour toutes les intrigues galantes du monde, chose toute naturelle à ses yeux; la présence de Mme de Chabot, son regard perçant et implacable, étaient pour la jeune fille un supplice de chaque jour, de chaque heure : elle végétait là péniblement comme un jeune arbrisseau transporté sur un sol ennemi.

Le retour d'un prétendant odieux, le chagrin de n'avoir rien pu gagner sur l'esprit de son père, déterminèrent une crise violente : une fièvre inflammatoire s'empara de Claire, et mit bientôt ses jours en danger.

Le désespoir de Tancrède fut si effrayant que sa mère laissa échapper la promesse de tout oublier, si la jeune personne se rétablissait et que M. d'Orval vînt à résipiscence.

Claire fut sauvée du péril qui l'avait menacée; mais elle demeura faible et languissante au point qu'il fut jugé absolument nécessaire de différer son mariage jusqu'à l'hiver.

Mme de Guémené tenta un nouvel effort : elle trouva moyen de forcer le comte d'Orval à une entrevue, et l'attaqua vigoureusement sur toutes les faces ; mais elle ne put obtenir ni rupture avec Jarnac, ni démarche vis-à-vis de la duchesse douairière : il fit valoir la situation de sa fille, bien que la princesse lui reprochât d'en être l'auteur, pour se dispenser de toute résolution jusqu'à l'hiver, et la conférence se termina sans résultat.

Tancrède était bien malheureux !

Savoir celle qu'il aimait le mieux au monde souffrante et se flétrissant loin de lui, sans pouvoir soutenir sur son cœur cette tête fatiguée, ni faire renaître avec de doux mots d'amour un sourire sur ces lèvres pâlies, sentir que le bonheur était le seul remède de ces souffrances, que lui seul était capable de le donner, et se voir repoussé par une force irrésistible !

C'était affreux ! c'était à faire perdre la raison et la vie, si l'espoir, qui dit adieu si difficilement à une jeune âme, n'eût prêté quelque force au triste héritier des Rohan !

III.

La situation des affaires publiques n'avait pas tardé à redevenir plus grave que jamais : la reine s'était bientôt repentie d'avoir, comme elle disait, *jeté des roses à la tête des factieux*. Forte de l'appui de la cabale de Condé, elle avait résolu de ne plus faire de concessions et d'arrêter le Parlement dans sa route réformatrice : les bruits les plus sinistres circulaient sur ses projets ultérieurs, et les haines populaires allaient grossissant et s'amassant comme les vagues houleuses à l'approche d'un grain.

Des placards audacieux affichaient journellement la menace et la rébellion jusque sur les murs du Palais-Royal, et montraient à la reine et au ministre, lorsqu'ils traversaient Paris sombre et silencieux, leurs lignes effrayantes qui semblaient flamboyer à chaque coin de rue comme les signes de feu de Balthazar : un poteau dressé à l'un des bouts du Pont-Neuf s'était changé en pasquin railleur et séditieux, qui chaque jour invitait les Parisiens en vers cyniques à envoyer Mme Anne en Espagne et le cardinal au gibet. En un mot, les choses étaient revenues au même point qu'avant le 26 août ; mais les esprits étaient bien plus aigris par l'irritation d'une grande déception, et par la prolongation des souffrances publiques, et, dans

les premiers jours de janvier 1649, une nouvelle secousse plus terrible que la première était imminente.

Tancrède était trop absorbé dans ses chagrins personnels pour reporter sur les événements une attention aussi ardente que par le passé.

Il avait accompli tout récemment sa dix-huitième année, et sa requête avait été déposée immédiatement après au Parlement, qui devait y faire droit aussitôt qu'il s'occuperait des affaires des particuliers. Le succès paraissait infaillible maintenant ; mais qu'importait au jeune duc, s'il ne pouvait faire partager son triomphe à celle qui seule le lui eût rendu cher ? La conduite du comte d'Orval avait rendu à Mme de Rohan tout son éloignement, depuis que la santé de Claire avait paru se rétablir peu à peu.

Si le comte eût connu la véritable situation des affaires de Tancrède, il se fût courbé jusqu'à terre pour obtenir un coup d'œil de la duchesse douairière ; mais, entièrement fasciné par les Chabot, il ne voyait dans cette nouvelle attaque du jeune homme qu'une inutile répétition de celle qui l'avait précédée.

Le 5 janvier, vers le soir, comme Tancrède, retiré dans sa chambre, faisait part à Jacob de ses inquiétudes et se plaignait de n'avoir pas reçu de nouvelles de Claire depuis toute une semaine, Roland lui apporta une lettre qui venait de lui être remise par Louise.

Elle ne contenait que quelques lignes presque illisibles ; car des larmes en avaient détrempé les caractères.

« Mon ami, lui disait la malheureuse jeune fille, je n'aime que toi au monde, tu le sais.... Je n'avais d'espoir, de bonheur qu'en toi !... mais mon père.... souffrant.... mes refus empoisonnent ses derniers jours.... et lui coûteront la vie, dit-il. Ah ! je n'oublierai pas mes serments.... toi seul pourrais me les rendre.... Hélas ! mon Tancrède !... mais songe.... ce vieillard.... il pleurait !... Ah ! je n'aurai pas beaucoup de jours à vivre loin de toi : je sens bien que ma carrière ne sera pas longue. Tancrède, décide.... dis-moi toi-même ce que je dois.... Il te resterait la gloire, à toi ! Nous nous retrouverions dans le ciel.... »

Tancrède devint pâle comme un cadavre à la lecture de cette lettre, qui n'attestait que trop la position de sa maîtresse et les indignes moyens dont on usait pour forcer la pauvre petite à laisser consommer son malheur. Ses lèvres bleuirent, et la première sensation de douleur lui serra le cœur avec tant de violence qu'il per-

dit presque ses sens, et qu'il fût tombé à la renverse, s'il n'eût été soutenu dans les bras de Jacob ; mais ce fut l'affaire d'un instant.

Il se releva, les dents serrées, le corps agité d'un tremblement spasmodique, endossa son manteau, prit son chapeau et son épée, et descendit, suivi de Jacob qui n'osait l'interroger.

Il rencontra sa mère sur l'escalier.

« Qu'avez-vous? où allez-vous ainsi? » s'écria la duchesse, épouvantée de l'altération des traits de son fils.

Il lui donna la lettre.

La duchesse la parcourut des yeux avec émotion; ses mouvements de tête et d'épaule annonçaient une vive agitation.

« Mais enfin, s'écria-t-elle comme répondant à toutes les pensées de son fils, est-ce ma faute? Je ne puis forcer le comte d'Orval à vous donner sa fille.

—Je vais voir si je serai plus heureux, » répondit-il en s'élançant vers la porte.

Il se laissa, en silence, accompagner par Jacob, et marcha droit à l'hôtel de Rohan-Chabot.

Une réflexion cependant lui vint, comme il entrait la tête haute, et il se cacha le visage dans son manteau. Il demanda l'appartement du comte d'Orval, et monta ; mais là un valet lui annonça que M. le comte était avec sa fille chez Mme la duchesse.

Tancrède laissa échapper une exclamation sourde et fit un mouvement vers le corridor qui conduisait chez la duchesse Marguerite; puis il s'arrêta, croisant les bras et réfléchissant profondément.

« Non, s'écria-t-il enfin, pas de scène devant ma pauvre Claire! Mais il faut en finir ! Je ne gagnerais rien sur ce vieux fou : il me la fera mourir si je n'y mets ordre. Il faut que j'envoie son futur gendre où il ne puisse songer à l'aller querir. »

Il s'enquit, en sortant, de l'adresse du comte de Jarnac, et se rendit au logis de ce seigneur.

Jacob sentait tout son sang se glacer dans l'attente de la scène qui allait se passer ; mais il n'osa rien tenter pour la détourner.

Par bonheur, au moins à ce qu'il pensa, le comte n'était pas chez lui. Tancrède frémit de rage en apprenant qu'il était chez Marguerite; il écrivit à la hâte quelques mots qu'il laissa chez son rival.

Jacob ne devinait que trop le contenu de ce billet. Il leva au ciel ses yeux pleins de larmes, puis il saisit avec force la main du jeune duc, et dit seulement :

« J'en suis, n'est-ce pas?

— Oui, répondit l'autre après un instant d'hésitation.

—Et quand cela?

—Demain à huit heures, à l'île des Cygnes[1]. Allons chez La Force : il m'en faut encore un. »

Le marquis de La Force pirouetta de joie tout autour de sa chambre à la proposition d'*une aussi galante partie*.

Le lendemain matin, avant le jour, Tancrède reçut de son adversaire une réponse conçue en ces termes :

« Mon cher Monsieur,

« J'ai trouvé hier soir, en rentrant d'auprès de *ma fiancée*, votre aimable proposition, laquelle m'agrée d'autant mieux que j'avais à cœur de vous payer toutes mes dettes. Ce nonobstant, j'attends de votre extrême bonté de vouloir bien remettre notre entrevue à trois jours d'hui, pour les grandes occupations que me suscitent durant la présente matinée les préparatifs de mon mariage, lequel sera célébré demain, avec l'agrément de Leurs Majestés et de son altesse sérénissime Monsieur le prince. Ce délai passé, je suis tout à votre disposition.

« Jusqu'au revoir.

« Le lieutenant général duc de JARNAC. »

« Ah ! rugit Tancrède. Elle a consenti ! sans m'avoir vu ! sans m'avoir entendu ! Oh ! comme ils ont dû lui torturer le cœur pour l'amener là ! Sang et mort ! Mais non ! il ment ! il ment par sa gorge ! Oh ! malédiction ! Le lâche ! s'écria-t-il tout d'un coup avec un rire effrayant, il refuse un duel ! Il a peur ! Vois-tu, Jacob, c'est pour cela qu'il invente ce mensonge infâme.... Par le ciel ! il ne s'en tirera pas ainsi. Roland ! ici, mon Roland ! »

Le page accourut aux éclats de voix de son maître.

« Dis à tous les pages et les écuyers de ma mère de prendre leurs épées et leurs pistolets ; fais armer tous nos gens, et qu'ils se tiennent prêts à me suivre. Nous verrons s'il se mariera demain. »

Un moment après, Roland vint annoncer que tout le monde attendait les ordres de M. le duc.

« Au logis de M. de Jarnac, rue des Mathurins-Saint-Jacques, proche l'hôtel de Cluny ! »

Et toute la troupe défila sans bruit, pour ne pas éveiller la duchesse, et se mit en marche aux premières lueurs du crépuscule.

« Holà hé ! cria-t-on, allez-vous donc donner bataille à l'armée de Monsieur le prince, que vous menez avec vous telle compagnie ? »

1. C'était un îlot situé près de la rive gauche de la Seine, vis-à-vis le Cours-la-Reine, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont d'Iéna.

C'était le marquis de La Force, qui accourait au rendez-vous.

« Le Jarnac ne veut pas venir : il nous faut bien l'aller trouver. Il se marie demain, dit-il : nous lui allons porter d'avance le *chaudeau*[1]. Oui, à l'un de nous deux le lit nuptial, à l'autre un lit plus froid, mais où l'on dort mieux ! »

Ils remontèrent la rue Saint-Antoine, et se dirigèrent par la place de Grève vers le pont Notre-Dame.

Sans leur extrême préoccupation, ils eussent remarqué sur toute leur route une agitation assez extraordinaire à cette heure. Les marchands se montraient sur le seuil de leurs boutiques et s'abordaient les uns les autres avec inquiétude, sans ouvrir leurs châssis ni leurs contrevents. Des groupes nombreux et animés se formaient de distance en distance.

Lorsque Tancrède et ses compagnons débouchèrent sur la place du Parvis Notre-Dame, ils virent, à travers les arcades à jour de la basilique, se dessiner sur un ciel blanchâtre plusieurs figures qui se précipitaient vers la tour du bourdon.

Un instant après, la grosse cloche tonna sur leurs têtes ; les larges vibrations du premier ébranlement furent étouffées aussitôt par un nouveau mugissement, et les éclats formidables du bourdon se succédèrent sans interruption, comme si la gigantesque cathédrale s'éveillait en rugissant pour saluer le lever du soleil.

« Ohé ! bonnes gens ! cria La Force à quelques forts du port au Blé qui traversaient la place en courant, est-ce pour *le jour des Rois* que Notre-Dame chante ainsi les matines ?

— Qu'est-ce qu'il dit, celui-là ? Les rois ! C'est le *De Profundis* qu'elle leur chante ! »

Et ils continuèrent leur course du côté du Marché-Neuf, d'où s'élevait un bourdonnement confus, s'élançant parfois en explosions de clameurs éclatantes, comme la basse continue du vent entrecoupée de rafales aiguës.

Le tumulte approcha : les acclamations avaient pris un caractère de triomphe et d'enthousiasme. Tout à coup une foule immense, hommes, femmes, enfants, de tout âge, de toute condition, débordèrent du Marché-Neuf sur la place du Parvis. Les cris d'amour et de menace semblaient prendre l'essor vers le ciel avec les chapeaux et les bonnets, qui voltigeaient et retombaient sans cesse sur la multitude comme une joyeuse volée de mouettes sur une mer houleuse.

1. Vers le milieu de la nuit des noces, des jeunes gens masqués et vêtus de costumes bouffons apportaient aux mariés du vin chaud parfumé d'épices.

Tancrède et les siens, à qui cette interruption impétueuse avait barré le passage, en eurent bientôt l'explication; au plus épais de la masse turbulente, apparut un homme en soutane et en rochet violets, qui planait sur la foule, exhaussé sur les épaules de quelques robustes mariniers; et tous les cris divers se confondirent en un seul: « Vive le coadjuteur! » qui roula comme un tonnerre autour de la place et dans toutes les rues environnantes.

Le regard de feu du prélat s'abaissa en passant sur le jeune duc: il lui fit un signe de tête comme pour lui rappeler la prédiction qu'il se chargeait en ce moment de réaliser, et il lui envoya sa bénédiction en souriant.

« Mais dites-moi donc ce que signifie tout cela, demanda La Force en se jetant au milieu du cortége.

— Cela signifie, mon beau seigneur, que *madame Anne* et les princes sont sortis de Paris pour l'assiéger, mais que notre coadjuteur nous reste, et qu'il nous a juré de vivre et mourir avec nous. A bas la reine! à bas le Mazarin! Aux armes!

— Eh bien, Tancrède, nous y voilà enfin! reprit le marquis. Allons, enfant, déride-toi donc! De la joie, vive Dieu! La fête n'en sera que plus belle, pour avoir si longtemps tardé. »

Mais Tancrède resta sombre, et ne répondit que par ces mots:

« Au logis de Jarnac! »

La passion qui subjuguait en ce moment tout son être le rendait insensible même à la venue de ce jour qu'il avait tant souhaité.

Ils franchirent rapidement le petit pont de l'Hôtel-Dieu, et, s'engageant dans les rues étroites et fangeuses de l'Université, ils arrivèrent bientôt à leur destination.

« Un instant, dit La Force au moment où Tancrède allait lever le heurtoir. Que voulez-vous faire de tout ce monde? quel est votre dessein?

— De forcer Jarnac à se battre incontinent avec moi dans sa propre cour. Je ne me servirais de mes gens que s'il employait les siens à repousser la requête que je vais lui présenter l'épée nue au poing. »

Il frappa. Une espèce d'intendant vint ouvrir.

« Appelez sur-le-champ M. de Jarnac: j'ai à lui parler d'affaire pressante.

— Monsieur est des amis de M. le duc?

— De ses amis!.. Vous avez deviné. Allez donc!

— M. le duc n'est plus ici. Il est parti avec toute sa maison, excepté moi....

— Malédiction!

— Oh! monsieur le pourra aisément rejoindre, car monsieur ne reste sans doute pas non plus dans cette ville infectée de rebellion?

— Il a donc quitté Paris?

— Il ne peut être encore sorti de la ville. Il vient de partir pour aller joindre M. et Mme de Rohan-Chabot, et sa fiancée, Mlle d'Orval; ils vont tous ensemble à Saint-Germain retrouver la cour, à l'exception du beau-père, qui est malade de la goutte; mais on a son consentement pour célébrer le mariage, aussitôt l'arrivée là-bas....

— Il l'enlève! s'écria Tancrède, éperdu, furieux de douleur. A moi, mes amis! poursuivons le ravisseur! Il me l'enlève, entendez-vous! c'est la vie qu'il m'arrache en ce moment. Ne me laissez pas périr ainsi sans secours! suivez-moi! courons! Mais où est-il? où lui arracher sa proie? O mon Dieu, mon Dieu! »

Il s'agitait comme un insensé en poussant des gémissements de rage.

« Marchons à l'hôtel de Chabot, dit Jacob.

— Ils n'y seront plus, maintenant.

— Il nous reste une chance de succès, dit La Force; courons à la porte Saint-Honoré : c'est celle qui donne sur la route de Saint-Germain; nous arrêterons ton ennemi au passage, si nous le pouvons devancer.

— Courons, oh! courons! Mais prendront-ils cette route? ne feront-ils pas un détour pour éviter le peuple? Mais que faire? que décider? Malheureux que je suis! N'importe, c'est un dernier espoir, marchons. »

Ils s'élancèrent, laissant le pauvre intendant tout épouvanté de sa méprise.

A peine avaient-ils fait cent pas, qu'à l'angle de la rue de La Harpe ils furent arrêtés de nouveau par un flot bruyant qui l'inondait tout entière.

Dans les rangs de cette troupe brillaient çà et là des piques, des mousquets, des épées, au milieu d'une forêt de bâtons ferrés : c'étaient les étudiants des quatre facultés qui descendaient de la Sorbonne, chantant en chœur de six mille voix la chanson des Barricades.

Tancrède, frémissant d'impatience, voulait s'ouvrir un passage en coupant la colonne qui défilait sans fin.

Il n'en eut pas le temps; car elle s'arrêta subitement, à l'aspect des jeunes seigneurs et des gens de livrée en armes.

Un vigoureux écolier, une main sur son chapeau, l'autre sur la garde de sa rapière, s'avança vers Tancrède.

« Holà, mon gentilhomme, qui êtes-vous ? Pour qui tenez-vous ? »

Une idée subite illumina le cerveau du jeune homme, et il répondit d'une voix éclatante :

« Tancrède, duc de Rohan. Pour le Parlement et la bonne ville de Paris !

— Bien répondu ! dit l'écolier en ôtant son chapeau. Vive le jeune duc de Rohan ! »

De bruyantes exclamations se croisèrent du milieu des écoliers et de la suite de Tancrède, et, d'un mouvement spontané, la petite troupe se confondit avec ses nouveaux amis, et disparut dans les masses profondes des champions de l'Université.

« Écoutez-moi ! s'écria Tancrède en s'avançant dans la rue de La Harpe, et en montant sur une borne pour se faire entendre de la multitude qui l'entourait. Écoutez-moi tous, camarades ! Tous les Mazarins, tous les ennemis du peuple ne sont pas encore à Saint-Germain : il en est plus d'un qui se dispose à joindre le cardinal pour l'aider à machiner votre perte. Laisserez-vous tous ces seigneurs dévoués à la reine ou à Monsieur le prince libres d'aller grossir le nombre de vos ennemis ? Non ! non ! il faut des otages au peuple : personne ne doit quitter Paris que du consentement du Parlement et des chefs de guerre qui seront choisis ; il faut garder toutes les portes de l'autre côté de la Seine, et arrêter tout ce qui se présentera....

— Oui! oui! Il dit vrai! Aux portes! Aux barrières! A notre tête, monsieur le duc!

— Il faut nous diviser en brigades pour occuper à la fois toutes les portes, et marcher sur-le-champ à notre destination respective. »

Les écoliers adhérèrent unanimement à ce plan, transmis de bouche en bouche aux deux extrémités de la colonne : plusieurs détachements filèrent par le quartier de l'Université sur les portes Saint-Antoine, du Temple, etc., tandis que le gros de la troupe, conduit par Tancrède et ses amis, se dirigeait sur la porte de Nesle pour aller gagner le Pont-Rouge [1] et de là les portes de l'enceinte nord-ouest de Paris.

Se précipitant et se grossissant sur leur route comme un torrent qui entraîne dans son cours tous les ruisseaux qu'il rencontre, les voici déjà sur le quai de Nesle [2].

Paris entier bouillonne et bruit autour d'eux comme une immense fournaise.

1. Pont de bois qu'a remplacé le pont Royal.
2. Actuellement quai Conti ou de la Monnaie.

C'est une sublime et terrible scène.

Les ponts, les quais, les talus du fleuve fourmillant d'une multitude étincelante, infinie, qu'y versent les grandes rues à flots toujours renaissants, les vastes rumeurs s'élevant, se prolongeant, s'éteignant tour à tour dans les profondeurs de la cité, et, dans le fond du tableau, par-dessus ces rivages mouvants, ces cris, ces tambours, ces arquebusades, ces mille cloches aux timbres clairs, sourds, aigus, Notre-Dame dominant toute la scène de ses tours immobiles, couvrant tous ces grands bruits de la voix du bourdon géant, comme si la vieille Lutèce elle-même appelait avec cette voix d'airain ses enfants à la défense de leur mère!

« En avant! en avant! » répète Tancrède en serrant des deux mains son épée nue; et bientôt la petite armée a franchi la Seine et débouche dans la rue des Tuileries.

Ce fut là qu'on se sépara : divers détachements, auxquels se joignirent La Force, Jacob, Roland et Préfontaine, partirent pour les portes de la Conférence, de Gaillon, Sainte-Anne et Montmartre; Tancrède se réserva celle de Saint-Honoré.

Comme il y arrivait, un de ses gens, qu'il avait détaché en éclaireur à l'hôtel de Rohan-Chabot, vint l'assurer du départ de ceux qu'il cherchait, mais sans pouvoir lui dire au juste le chemin qu'ils avaient pris.

Des gardes bourgeois, des artisans armés s'étaient déjà établis à ce poste, dans le même but que notre héros, et même une rixe sanglante avait eu lieu, plusieurs gentilshommes ayant forcé le passage avant qu'on eût eu le temps de fermer la porte. L'un d'eux avait payé de sa vie l'évasion de ses compagnons; un cheval, couvert du sang de son maître, était encore là, attaché aux barreaux de fer de la fenêtre du corps de garde.

Cette circonstance redoubla l'inquiétude de Tancrède : on parlait d'un carrosse rempli de dames, qu'escortaient les cavaliers : si c'étaient eux!...

Il attendit quelques instants qui lui semblèrent se traîner comme des heures; rien ne parut.

Il s'élança sur le cheval sans maître :

« Faites bonne garde, mes amis! dit-il, je reviens à l'instant : je vais courir jusqu'à la porte de Gaillon. »

Il remonta au galop une partie de la rue Saint-Honoré, et, tournant la butte Saint-Roch[1], dont les monticules couronnés de moulins à vent dominaient alors d'un second Montmartre l'occident de

1. Aplanie et rasée en 1637.

Paris, il lança son cheval à travers les ruelles et les sentiers du quartier de Gaillon, encore couvert de granges, de jardins et de cultures, et parvint bientôt dans la rue qui conduisait à la porte de ce nom.

Un tumulte effroyable régnait dans cette rue, encombrée d'hommes et de chevaux. La porte était entre-bâillée, et une lutte acharnée s'était engagée entre plusieurs cavaliers et une escouade de la garde bourgeoise, les premiers s'efforçant de tenir l'huis ouvert pour assurer le passage de trois ou quatre carrosses qu'ils précédaient, les seconds tâchant de dégager la porte et de serrer les voitures de façon à leur interdire tout mouvement. D'autres cavaliers en plus grand nombre, qui suivaient les carrosses, avaient fait volte-face, et contenaient à grand'peine une grosse troupe d'écoliers qui les assaillaient avec fureur ; cependant les deux partis jusqu'alors ne faisaient usage que des armes blanches et des bâtons.

Tancrède, le cœur bondissant, se dressa sur ses étriers et reconnut la livrée de Rohan-Chabot.

En ce moment, les cavaliers parvinrent à faire reculer les étudiants par une charge violente, tandis que leur petite avant-garde, repoussant vivement les gardes bourgeois, rendit un peu d'espace aux chevaux des voitures et au jeu des roues.

Les carrosses firent un mouvement en avant.

Tancrède jeta un cri terrible, et, poussant son cheval à travers les écoliers :

« A moi, camarades ! à moi ! »

Les écoliers, à la tête desquels était Jacob, l'accueillirent par une acclamation belliqueuse, et, tandis que leurs adversaires revenaient sur eux, après avoir repris du champ, une douzaine d'estocs volants ou bâtons à deux bouts volèrent en sifflant entre les jambes des chevaux.

Cinq coursiers s'abattirent les uns sur les autres, lançant leurs cavaliers la tête la première sur le pavé.

Tancrède bondit par-dessus leurs corps, et, passant comme la foudre à travers l'escorte en désarroi, pénétra jusqu'aux carrosses.

« Claire ! Claire ! » s'écria-t-il avec frénésie.

Un cri perçant lui répondit, et une tête à demi couverte d'un *loup* de velours noir souleva le rideau d'une portière.

Huit ou dix gentilshommes enveloppaient Tancrède.

« Ne laissez pas échapper ce fils de Satan ! Saisissez-le ! Désarmez-le ! Qu'il vienne présenter ses requêtes au donjon de Saint-Germain. »

C'était Henri de Chabot qui parlait ainsi, en fondant sur son jeune compétiteur.

Au même instant, le fougueux genet de l'époux de Marguerite manqua des quatre pieds, entraînant son maître dans sa chute.

Le noble animal avait reçu dans le poitrail le fer de Jacob.

Tancrède à son tour fut dégagé, et M. de Rohan-Chabot entouré et désarmé par les écoliers, qui s'étaient précipités entre les cavaliers violemment séparés les uns des autres.

Les carrosses se trouvaient cernés, excepté du côté où M. de Jarnac, avec quelques gentilshommes, ferraillait contre la garde bourgeoise.

Tancrède s'élança vers le carrosse de Claire; mais, à côté du doux visage de la jeune fille, qui avait arraché son masque, parut la tête pâle, mais hautaine, de la princesse Marguerite.

« Henri de Rohan faisait la guerre aux rois, dit-elle; celui qui se dit son fils la fait aux femmes! »

Tancrède lui lança un regard qu'elle soutint avec une audacieuse assurance: elle n'avait pas du moins perdu le courage de sa race.

« Non, je ne fais pas la guerre aux femmes; mais je viens reconquérir la mienne ou mourir! »

Un cri involontaire partit du fond du cœur de Claire:

« Mon Tancrède! »

Elle se pencha vers lui si vivement, qu'elle perdit l'équilibre, prête à tomber par la large portière d'un carrosse fermé seulement par des rideaux de soie.

Leur impulsion avait été sympathique: les bras de Tancrède l'enlacèrent comme elle chancelait, et il l'enleva jusque sur la croupe de son cheval.

« A moi, Tancrède! à moi, *schlem*, misérable bandit, » rugit le duc de Jarnac, qui avait aperçu l'action de son rival.

Et, suivi des siens, il s'efforça de percer jusqu'au jeune Rohan, à travers les fantassins qui le harcelaient.

« Fuyez, fuyez, monsieur de Jarnac, ou vous êtes perdu! » lui cria Marguerite.

Les gardes bourgeois profitaient de son mouvement pour se glisser entre les chevaux et la porte, qu'ils allaient essayer de fermer.

« A moi, Tancrède! répéta Jarnac sourd à cette voix amie.

— Viens donc, répondit le jeune duc, puisque tu consens à te battre, quoique tu te maries demain! »

Et l'un de ses bras pressait Claire épouvantée, tandis que l'autre brandissait son épée.

A cette sanglante ironie, Jarnac fit un effort désespéré pour

arriver à lui; mais une masse d'écoliers se précipitèrent entre eux.

Jarnac prit son épée entre ses dents et fit feu des deux mains.

Deux écoliers tombèrent.

Un hurlement de mort s'éleva : plusieurs coups de mousquet et de pistolet ripostèrent à bout portant; trois gentilhommes furent tués à côté de leur chef, et lui-même roula avec son bel alezan frappé au cœur.

« Quartier! quartier pour lui! s'écria Tancrède. Laissez-le-moi! J'ai des comptes à régler seul avec lui! »

Mais il revit son rival déjà en selle sur la monture d'un des morts.

Jarnac ne l'avait pas entendu. Il regarda autour de lui et vit que tout était perdu.

« Au revoir, Tancrède! s'écria-t-il. Nous nous retrouverons. »

Et, faisant volte-face, il s'élança vers la porte, renversa deux gardes bourgeois, et passa comme l'éclair entre les deux battants qui déjà roulaient sur leurs gonds pour se refermer.

Une seconde plus tard, il était écrasé avec son cheval.

Le combat était terminé, la plupart des cavaliers, plus ou moins grièvement atteints, étant demeurés aux mains des vainqueurs.

« Nous sommes vos prisonniers, monsieur, dit Marguerite à son frère d'une voix sourde.

— Vous avez l'enceinte de Paris pour prison, madame. M. de Chabot peut remonter auprès de vous : je vais vous faire accompagner jusqu'à votre hôtel. »

Cette protection était indispensable en effet; car l'exaspération populaire était portée au comble, et des cris sanguinaires retentissaient de toutes parts contre les Mazarins.

Tancrède regarda successivement le carrosse et Claire : elle comprit ce coup d'œil, se serra contre lui avec une sorte d'horreur, et remit son masque.

« Avec moi! toujours avec moi! » murmura-t-il d'une voix passionnée.

Tancrède chargea Jacob, avec quelques-uns des gens de sa mère et des écoliers de bonne volonté, d'escorter les débris de la caravane vaincue jusqu'à l'hôtel de Chabot, et il partit avec sa charmante conquête à travers les cris de : « Vive le duc de Rohan! » qui déchiraient deux cœurs gonflés de haine et de douleur, ceux de Marguerite et de son époux.

L'implacable duchesse roulait déjà de nouvelles pensées de ven-

geance contre son frère, tandis que l'escorte qu'il lui avait donnée la défendait encore contre les groupes qui menaçaient de mort elle et les siens.

Amis, ennemis, bruits d'armes, clameurs guerrières, tout ce monde de tumulte et d'agitation avait disparu pour Tancrède : il ne voyait, n'entendait plus rien ; le monde entier, pour lui, c'était le doux fardeau que portait son cheval.

« Je t'ai donc retrouvée, ma chérie! Oh! tu es à moi, maintenant! On ne t'arrachera plus de mes bras!

— Qu'ai-je fait? Vous suivre ainsi? Tancrède! n'ai-je pas mal agi? ne m'accuserez-vous pas?...

— Moi, grand Dieu! Ah! Claire, vous repentiriez-vous déjà d'avoir échappé à vos oppresseurs? êtes-vous fâchée que je vous aie arrachée de leurs mains?

— Oh! non, non, mon ami! Mais je suis si troublée!... Cette horrible scène! Où me conduisez-vous?

— Chez ma mère! à ses genoux, ou plutôt dans ses bras! Elle ne les tiendra pas fermés pour vous! Elle m'aime aussi, elle! elle ne voudra pas ma mort! elle se laissera fléchir!

— Oui, j'irai.... à ses pieds!... mais plus tard! Ramenez-moi à mon père!

— Votre père! le barbare qui vous a sacrifiée, qui nous séparerait encore!

— Oh! non! plus maintenant! Il était plus faible que cruel.... Ils l'ont tant tourmenté! tant persécuté!... »

Un nuage passa sur le front de Tancrède.

« Ils vous auront bien tourmentée aussi pour que vous ayez consenti à.... leur projet, sans attendre ma réponse?

— Consenti, moi! jamais!

— Comment? vous deviez vous marier demain à Saint-Germain!

— Je ne vous comprends pas.

— C'est pour cela qu'on vous emmenait.

— Voilà donc pourquoi ils m'ont arrachée de force d'auprès de mon père!

— De force?

— Oui : depuis l'entretien à la suite duquel je vous ai écrit, j'ai été éloignée de son appartement. Ce matin, Marguerite m'a ordonné de sa part de m'apprêter à la suivre. Je refusai, je déclarai que je ne quitterais pas mon père souffrant et malade ; mais elle me montra un ordre écrit de sa main, m'empêcha de le voir, de lui parler, et m'obligea, malgré ma résistance, à monter avec elle en carrosse, sans me rien dire de ses projets ni du but de notre voyage.

— Le rapt est chose familière à ma noble sœur et à son digne époux! Ils servent leurs amis comme eux-mêmes. »

Claire exigea que Tancrède la reconduisît près de M. d'Orval: il la quitta au bas de l'escalier qui conduisait chez le comte, après mille protestations, mille promesses de la jeune fille, et sortit non sans dépit de la laisser, fût-ce pour une heure, dans cette odieuse maison.

Il attendit près de la porte de l'hôtel, jusqu'à l'arrivée du cortége de Chabot; mais il laissa dans la maison un détachement de ses gens, à la fois pour préserver des boutades populaires la demeure où se trouvait encore son amie, et pour intercepter toute communication entre l'appartement de sa sœur et celui de M. d'Orval.

Lorsque Claire entra, le vieux comte, vaguement informé des dangers que couraient tous ceux qui essayaient de franchir les portes, était assez inquiet du sort de sa fille, et de plus en proie à une inexprimable confusion d'idées, par suite des étranges événements dont la rumeur était montée jusqu'à lui.

Paris en armes contre la reine régente du royaume, soumis à d'autres lois qu'à celles du successeur de feu Mgr le cardinal de Richelieu, c'en était bien assez pour jeter la perturbation dans le cerveau du pauvre comte.

Aussi, après avoir reçu sa fille avec une expansion qui ne lui était pas ordinaire, écouta-t-il patiemment et passivement le récit de Claire, ses prières, ses raisonnements : la petite voulait l'entraîner sans délai chez Mme de Guémené; par bonheur il put se retrancher derrière sa goutte, pour obtenir de pouvoir réfléchir jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, Claire recommença ses attaques, achevant d'arracher le voile épaissi par les Chabot sur les yeux de son père, relativement à la situation de Tancrède.

« Mais est-il bien vrai qu'il puisse gagner son procès, qu'il ait acquis le crédit que vous me dites sur ces terribles gens de Paris?

— Ah! si vous l'aviez vu à leur tête, si vous aviez entendu son nom dans toutes les bouches....

— Et qui sait si demain les Parisiens ne rentreront pas dans le devoir et ne livreront pas votre Tancrède et les autres séditieux à Son Éminence le cardinal?

— Écoutez! Voici la réponse!

— Oyez! oyez! criait une voix perçante sous leur fenêtre. Voici la teneur de l'arrêt de proscription rendu par nosseigneurs du Parlement contre Jules Mazarin et ses fauteurs. Et voici la nomination de Mgr le duc d'Elbeuf au commandement en chef des forces pari-

siennes, et les offres de service faites au Parlement par MMgrs le duc Tancrède de Rohan, les comtes de Rieux et de Lillebonne, et par MM. les marquis de La Force et de La Boulaye, et leur promotion aux grades de généraux sous M. d'Elbeuf. Six deniers! pour six deniers! messieurs et dames! De l'imprimerie de Marlot, imprimeur du Parlement! »

Une heure après, le comte et sa fille étaient chez Mme de Guémené. Celle-ci, qui les attendait depuis la veille, leur déclara qu'ils ne sortiraient plus de chez elle jusqu'à l'union de Claire et de Tancrède, et les accompagna sur-le-champ chez Mme de Rohan.

Tancrède était absent : il assistait à une grande réunion politique chez le coadjuteur. Le commencement de l'entrevue fut pénible pour tous : la duchesse reçut avec froideur les excuses embarrassées que balbutia le comte d'une voix assez mal assurée; Mme de Guémené souffrait de la position de sa pauvre petite Claire, lorsqu'enfin Mme de Rohan laissa tomber ses regards sur la jeune fille.

Quand elle la vit pâle, émue, tremblante, baissant sa jolie tête pour cacher les larmes qu'elle ne pouvait réprimer, elle sentit s'en aller en faveur de la fille tout le ressentiment qui lui restait contre le père.

« Allons! approchez donc! » lui dit-elle d'une voix affectueuse.

Claire avança timidement, et s'arrêta à quelques pas de la duchesse.

« Non, pas ici; mais là! là! Viens donc, mon enfant! ma fille chérie! »

Elle la reçut dans ses bras, et la serra sur son cœur avec tendresse.

Ce fut là le spectacle qui s'offrit à Tancrède lorsqu'il rentra dans la ruelle de sa mère.

IV.

Le voilà donc arrivé à ce double but qu'il a poursuivi à travers tant de vicissitudes.

Son étoile, victorieuse des noires vapeurs qui l'avaient si longtemps obscurcie, rayonne maintenant dans un nimbe de splendeur ; ses vagues et lointaines espérances deviennent de puissantes réalités, et semblent le porter sur leurs mains enlacées à une fortune inouïe comme ses malheurs.

Le voilà siégeant dans le conseil des princes et des généraux, traité par les grands et le peuple avec les honneurs de son rang, commandant à des guerriers en armes contre les successeurs de celui qui a condamné son père à mourir dans l'exil, bientôt peut-être chef suprême des protestants de l'Ouest et du Midi, que La Force est allé soulever en son nom!

Le voilà fiancé à celle qui lui a coûté tant de larmes amères et de nuits sans sommeil, à celle qu'il voit chaque jour se ranimer comme une fleur languissante à la rosée vivifiante du bonheur!

Dans trois jours, il appellera son amante adorée d'un nom plus doux et plus saint encore.

Dans huit, après le triomphe assuré qu'il attend de l'arrêt du Parlement, il s'élancera vers les Cévennes, où l'étendard de la religion n'attend que sa venue pour se déployer du haut des monts sur quatre provinces.

Et pourtant, il ne peut s'abandonner sans réserve à l'enivrement de la prospérité.

Cette âme, éprouvée par tant d'alternatives poignantes et soudaines, subit parfois des retours de défiance et d'inexprimables inquiétudes, même auprès de la tendre jeune fille qui goûte les délices du présent dans une innocente sécurité, à peine troublée de temps à autre par la crainte des périls d'une guerre bien peu meurtrière depuis quatre semaines que dure le siége de Paris.

Voyez-le monter l'escalier qui conduit à l'appartement occupé, dans l'hôtel de Guémené, par le comte d'Orval et sa fille.

L'œil brillant à la fois de l'ardeur de l'amant et de l'orgueil du guerrier, il gravit lestement les degrés; puis tout à coup il s'arrête, il tressaille : on dirait qu'il a peur de s'éveiller d'une illusion fortunée, qu'une image funeste lui est apparue au milieu de ses joyeuses pensées, comme cette tête de mort dont les convives égyptiens rencontraient le regard vide et immobile entre les coupes et les amphores du festin.

Ce fut l'affaire d'un instant : il secoua la tête, et, faisant sonner ses éperons, il franchit en quelques élans le reste de l'escalier.

Un doux sourire fit disparaître les derniers nuages de son front, lorsqu'il eut trouvé la jeune fille seule.

Elle lui apprit que son père était allé chez Mme de Longueville avec le prince et la princesse de Guémené, mais qu'elle avait obtenu de se dispenser de les suivre.

« Je désirais passer cette soirée en méditations, seule avec moi-même! lui dit-elle en riant.

— Eh bien ! mon amour, vous devez être satisfaite : ne fais-je point un peu partie de vous-même ?

— Non, monsieur, pas encore ! Si j'avais su qu'on me viendrait ainsi troubler dans ma solitude, compagnie pour compagnie, je n'aurais pas quitté celle de mon père et de ma bonne amie, qui sont maintenant au milieu de tout le beau monde de Paris.

— Bien vrai ? demanda Tancrède en faisant passer doucement sur son visage et sur sa bouche deux petites mains qu'on ne songeait pas à lui retirer.

— Il en doute encore ! Est-il présomptueux, ce beau cavalier ! Il m'est bien permis, que je crois, d'employer à ma guise mes derniers jours de liberté.

— Oui-da : ce m'est avis que vous faites bien d'en profiter, ma belle ; car, dans trois fois vingt-quatre heures, vous y aurez renoncé à tout jamais : vous ne ferez plus la cruelle, vous n'aurez plus même le droit de me refuser un baiser.... comme à présent, méchante ! »

En effet, la petite détournait la tête en se débattant pour éviter les lèvres caressantes dont elle ne put garantir son cou gracieux ni ses beaux cheveux.

Tout à coup elle s'arracha vivement des bras de son ami : elle s'était froissé le coude contre la surface froide et polie d'une cuirasse.

Elle recula, et, d'un coup d'œil, parcourut Tancrède des pieds à la tête, à la lueur douteuse de l'unique flambeau qui éclairât la chambre.

« Que veut dire ceci ? s'écria-t-elle. Pourquoi cette cuirasse, ce pourpoint de buffle, ces grandes bottes de campagne ? Où allez-vous ainsi ? Tancrède, répondez-moi ! Vous allez en guerre ! O mon Dieu ! vous partez ce soir.

— Moi, partir ! partir sans que tu sois à moi, sans t'avoir enchaînée à mon sort par un lien que les hommes ne puissent rompre ! Oh ! non, non ! Claire a-t-elle bien pu le croire ? Je ne m'éloigne pas de Paris.

— Que m'importe que vous alliez guerroyer au bout de la France ou bien aux portes de Paris ? La mort ne peut-elle vous frapper sous nos faubourgs comme dans les Cévennes ? Je le vois, vous voulez donner bataille cette nuit à Monsieur le prince.

— Non, rassure-toi, cher ange ! cette expédition n'est rien, une vraie promenade militaire : je pars dans une heure avec MM. de Vitry et de Noirmoutier pour aller au-devant d'un grand convoi de vivres et de bestiaux qui nous arrive de Brie-Comte-Robert ;

nous serons de retour demain dans la journée. Il n'y a pas là plus de dangers à courir que de lauriers à cueillir.

— Tu vois bien que tu n'as pas besoin d'être là, puisqu'il n'y a pas de gloire à en rapporter : ils feront bien rentrer ce convoi sans toi ; n'y va pas, je t'en prie, mon Tancrède.

— C'est chose impossible, chère belle : je suis de semaine, il faut que je fasse mon devoir ; d'ailleurs je ne céderais à personne le soin de protéger nos approvisionnements ; je ne veux pas que ces coquins de Mazarins fassent mourir de faim ma Clairette.

— Tu aimes mieux me faire mourir d'inquiétude !

— Mais c'est tout à fait déraisonnable, mon amour. Que direz-vous donc quand j'irai chercher mes braves amis du Midi, pour faire la grande guerre avec une armée à moi ? Il faut vous accoutumer à vivre comme la femme d'un soldat.

— Je suis bien malheureuse d'aimer un méchant qui ne s'embarrassera pas de me faire souffrir mille morts avec ses batailles !

— Pauvre amie ! tu m'aimes donc bien ? »

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amant, dont les lèvres effleurèrent ses beaux yeux humides de larmes.

« Allons, console-toi, ma douce Claire! Je te le répète : c'est une promenade où nos éclaireurs n'auront peut-être pas un coup de pistolet à tirer ; je serai ici demain de bonne heure.

— Dans la matinée ?

— Bah ! tout sera fini à midi ! Un baiser, Clairette, et adieu !

— Oh ! reste encore, mon ami ! en t'éloignant il me semble que tu m'arracheras le cœur ; il me semble être entourée de sombres imaginations qui attendent ton départ pour m'assiéger, me torturer.... Je t'ai vu sortir plus d'une fois de Paris en armes, et jamais je n'eus l'âme si navrée qu'aujourd'hui ! »

Sa tristesse parut se communiquer à son amant; mais tout à coup il prêta vivement l'oreille, et s'écria....

« C'est le boute-selle ! Adieu ! adieu ! »

Il s'élança vers la porte, puis il revint précipitamment sur ses pas :

« Vous irez passer la journée de demain avec ma mère, n'est-ce pas, mon amie ? Je ne l'ai pas vue ce soir : elle était un peu souffrante; elle s'est retirée de bonne heure; j'ai recommandé le silence aux gens de la maison sur mon expédition : elle ne l'apprendra qu'à mon retour. Depuis quelques jours, elle n'est pas plus raisonnable que vous, et s'alarme plus qu'il ne sied à la veuve d'un soldat et à la mère d'un autre. Adieu, mon ange, à demain. »

Elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

Un frisson involontaire se glissa dans le cœur de Tancrède : il étreignit sa maîtresse d'un long embrassement, puis, répétant une dernière fois : « Adieu ! » il s'enfuit.

Elle retomba sur un fauteuil en fondant en larmes : elle croyait voir un voile noir tendu entre elle et cette porte par laquelle il était sorti.

Les raisonnements de Mme de Guémené, ses propres réflexions lui démontrèrent l'exagération de ses craintes : sa raison était convaincue, mais son cœur ne l'était pas, et sa nuit fut troublée par des songes douloureux.

Elle tint sa promesse, et le lendemain, de bonne heure, se rendit chez Mme de Rohan.

« Ah ! que je vous aime de me venir ainsi faire compagnie ! lui dit la duchesse au premier abord. Tancrède, m'a-t-on dit, est sorti de grand matin pour aller inspecter toutes les portes avant l'heure du conseil de guerre. S'il m'abandonne aujourd'hui, du moins aurai-je mon autre enfant pour m'en dédommager. »

Toute la matinée s'écoula en épanchements affectueux, en caresses maternelles pour cette jeune fille à laquelle elle s'était attachée avec l'énergie qu'elle portait dans tous ses sentiments, en gaies et confiantes causeries sur l'avenir de ses deux enfants, sur celui de sa vieillesse, sur la jeune et florissante famille qui recueillerait sans doute ses dernières bénédictions, elle, naguère pauvre veuve délaissée, condamnée à mourir sans un seul rejeton de sa race près de son lit de mort !

Les larmes venaient souvent aux yeux de Claire en l'écoutant, mais ce n'était pas l'attendrissement seul qui les faisait couler, bien qu'elle se livrât par moments avec délices à ces doux entretiens.

Elle fit longtemps bonne contenance ; mais, lorsque l'*Angelus* de midi vint à sonner à Saint-Antoine, les vibrations de la cloche pénétrèrent dans son cœur comme un glas ; une tristesse mortelle, une angoisse inexprimable la saisit, comme si une vision lamentable passait devant les yeux de son âme.

Elle s'agenouilla, invoquant la reine des anges dans sa fervente prière.

« Oh ! priez aussi, madame. Prions toutes deux pour notre Tancrède ! »

V.

Reportons-nous maintenant vers le milieu de la nuit précédente. C'est une de ces nuits sombres, quoique étoilées, où les feux pâles et lointains des constellations s'efforcent en vain de faire oublier à la terre la lumière absente de la reine des nuits.

Aucun rayon ne pénètre à travers les abîmes d'ombres du bois de Vincennes; aucun son, aucune voix n'en rompt le silence lugubre, si ce n'est le faible retentissement du galop d'un cheval sur la neige durcie, et le frôlement des branchages secs contre les vêtements du cavalier.

Le cavalier, dans sa course rapide, se guide sur la position des astres, et de temps à autre il s'arrête, il tourne la tête, il se penche en arrière, comme pour reconnaître s'il n'est pas poursuivi; mais tout bruit s'éteint dans la forêt avec les pas de son cheval.

« Non, se dit-il, ils ne songent pas à moi! ils ne se sont pas même aperçus de ma disparition! Duc Tancrède de Rohan, tu as oublié de regarder au visage cet obscur soldat qui fermait la marche de ta colonne! Tu le verras demain en face, mais non pas avec cette livrée de ta faction maudite! »

Il arracha le cordon dit *à la Fronde* qui entourait son large chapeau gris, déchira son écharpe bleue et la fit piétiner par son cheval.

Il reprit le galop, arriva en peu d'instants près du château, et se présenta en face d'une poterne.

« Qui-vive? crièrent les sentinelles, comme il s'avançait jusque sur le bord du fossé.

— Duc Henri de Rohan-Chabot! »

Peu d'instants après son entrée, une grande rumeur se fit entendre dans l'intérieur de la forteresse. C'étaient des voix, des pas tumultueux, de longs cliquetis d'armes, des trépignements de chevaux. Au bout d'une heure, la grand'porte du château ouvrit ses deux battants, le pont-levis tomba sourdement sur le large fossé, et, pendant longtemps, bien longtemps, défilèrent en silence les *maîtres* de noble sang, coiffés de légères salades ou de chapeaux à plumes, au lieu des heaumes protecteurs, armés sous leurs manteaux d'un simple plastron et d'un pourpoint de buffle, et doublant ainsi gaiement les chances de mort pour échapper au poids de l'armure d'ordonnance; les lourds carabins aux cabassets de fer, aux épaisses cuirasses, aux arquebuses à rouet; les dragons voltigeurs aux courtes bottines, aux bonnets fourrés à queue flottante

Et cinq cents cavaliers se perdirent dans les profondeurs de la forêt, comme une procession de fantômes.

« Vous êtes donc bien assuré, monsieur le duc, dit le commandant de la troupe, qu'ils n'ont point passé la Marne à Charenton?

— Je ne les ai quittés que lorsqu'ils l'ont eu laissée derrière eux. Ils marchent évidemment sur le pont de Saint-Maur.

— Ils auront su que du Plessis avait détaché des forces respectables du côté de Villeneuve-Saint-Georges, et leur convoi prend à revers la presqu'île de la Marne, au lieu de se diriger en droite ligne sur Charenton, par Boissy-Saint-Léger : voilà, sans nul doute, l'explication de leur marche. Monsieur de Champigny, courez passer la Marne à Creteil : vous irez ventre à terre jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, prévenir le mestre-de-camp qui y commande de la sortie des rebelles et de la direction qu'ils ont prise; priez-le, pressez-le, au nom du roi et du bien de notre cause, d'entrer dans la presqu'île pour tomber sur eux au retour. »

L'officier interpellé obéit et s'éloigna dans la direction du sud-ouest, tandis que la cavalerie royale prenait celle du sud-est.

« Les empêcherons-nous de passer le pont de Saint-Maur ? demanda Chabot.

— Il n'y faut pas penser : nous aurions à dos Clanleu, avec la garnison de Charenton, avant que nos amis de Villeneuve-Saint-Georges nous pussent donner la main; il faut attirer nos badauds de Paris dans l'intérieur du bois; ce cera notre affaire de les empêcher d'en sortir.

— Oui, nous aviserons à les y mieux retenir qu'ils ne m'ont tenu dans leur ville d'enfer.

— Vous avez vraiment joué de bonheur autant que de hardiesse.

— Il faut rendre justice à qui de droit : c'est à ma femme qu'est due la louange de cette lumineuse imagination. J'avais gagné un des gens de Tancrède, qui me tenait au courant de tous les projets de l'ennemi. Lorsqu'il me vint avertir de la sortie, les yeux de la Marguerite s'enflammèrent de ce feu que vous leur connaissez, et l'idée lui vint sur-le-champ....

— Ah! je reconnais bien le grand courage de la princesse Marguerite!

— Et maintenant, duc de Jarnac, c'est aux hommes à parfaire dignement ce qu'une femme a conçu.

— Ainsi sera, mon beau cousin; car, de par le diable, c'est trop sur terre que deux ducs de Rohan !

— Tout beau, Jarnac ! Marguerite entend qu'on le prenne !

— Femme propose, et le diable dispose ! Les balles vont où elles peuvent. »

VI.

« Si c'est là ce qu'on appelle la guerre, dit Jacob Renetz en abandonnant la bride de son cheval et en se battant les aisselles de ses deux mains entre-croisées, si c'est là ce qu'on appelle la guerre, m'est avis qu'elle est grandement changée de ce qu'elle était au temps passé. Elle s'est faite singulièrement courtoise et bénigne : depuis quatre semaines qu'on l'a proclamée à grand renfort de trompettes et tambours, je n'ai eu seulement, entre nos amis et compagnons d'armes, une tête cassée à remettre en bon état, une bedaine ouverte à recoudre !

— Tudieu ! Jacob, mon grand ami, comme tu deviens belliqueux ! Te souvient-il de nos grandes querelles en notre jeune âge, à Leyde, lorsque je te défiais d'avance à qui en tuerait le plus, chacun avec les petits talents dont le ciel lui avait départi la vocation. Tu voudrais pouvoir trouver l'occasion de sortir de la lice à ton honneur.

— Je ne combattrais pas à armes égales, répliqua Jacob en riant : j'aurais trop d'avantages sur vous, monseigneur, car vous n'avez qu'une manière d'expédier les gens ; moi j'en sais deux. Je manie l'estoc non moins que le scalpel, comme vous ne l'ignorez pas, mon maître !

— Non certes, dit Tancrède avec émotion : tu me l'as assez prouvé, mon bon, mon brave ami !

— Il est à croire que je ne manierai ni l'un ni l'autre aujourd'hui : les Mazarins ne se montrent pas jusqu'à présent très-friands d'arquebusades....

— Il ne faut jurer de rien : regarde là-bas. »

Les frondeurs, après avoir rallié leur convoi, avaient repris le chemin de Paris : ils atteignaient en ce moment le pont de Saint-Maur.

Aux rayons pâles encore du soleil de février, on voyait étinceler des armes le long de la lisière du bois, et des groupes obscurs se mouvoir sur le brillant tapis des neiges.

On fit halte un instant pour rétablir l'ordre dans la colonne, dont les longues files, rompues et mêlées par la marche, serpentaient bruyamment parmi les jurons, les chansons frondeuses, les hennissements, les mugissements, les bêlements des individus de toute espèce qui s'y trouvaient confondus.

Deux escadrons se reformèrent rapidement, l'un ouvrant la ma-

che, sous le commandement de Tancrède et de M. de Vitry, et l'autre protégeant les derrières du convoi, sous le marquis de Noirmoutier.

Les troupeaux et les chariots remplis de farine et de munitions de tout genre furent refoulés en masse au centre du petit corps d'armée, et flanqués par les mousquetaires et les piquiers.

« En avant ! » cria Tancrède, et le pont fut franchi sans autre obstacle que les coups d'arquebuses de quelques dragons, qui tournèrent bride à l'approche de l'avant-garde frondeuse.

Mais, à quelque cent pas de là, Tancrède et les siens furent accueillis par une vive fusillade. Quelques détachements de dragons et de carabins, échelonnés sous les murailles du parc, avaient mis pied à terre et faisaient un feu nourri et meurtrier sur la tête de la colonne.

« Eh bien ! Jacob, tu étais désireux d'expérimenter : nous allons aviser à te fournir des *sujets*. Sus donc, mes maîtres, délogeons ces drôles ! »

Mais, au moment où les tirailleurs se dispersaient devant son impétueuse attaque, une compagnie de soixante à quatre-vingts *maîtres* sortit au grand galop par la porte du parc la plus voisine, et s'avança en bon ordre pour soutenir le choc.

« A moi, manant de Hollande ! cria le duc de Jarnac. Viens, si tu l'oses, maintenant que tu n'as plus derrière toi toute la canaille de Paris !

— Toi ici, traître ! Sur mon âme, tu ne m'échapperas plus comme à la porte Gaillon ! »

La rencontre fut terrible, mais courte : les royalistes furent enfoncés à la première charge, et se replièrent en désordre vers la porte du bois, en échangeant des coups de feu avec les vainqueurs qui les serraient de près.

« Quoi ! votre prouesse est-elle sitôt à bout, ravisseurs de femmes, voleurs d'héritages ?

— Va chercher un héritage en enfer ! » cria Jarnac.

Et il lui lâcha deux coups de pistolet, au moment où il repassait la porte.

« En avant ! en avant ! cria Tancrède en fondant après lui dans la forêt.

— Arrêtez ! s'écria Vitry, ceci cache un piége. Ne vous engagez pas à leur suite.... »

La voix du prudent capitaine se perdit au milieu du tumulte, et un grand nombre de cavaliers se ruèrent sur les pas du jeune duc.

En un instant le bois fut inondé de champions s'attaquant, se poursuivant isolément, ou par petites troupes : tous les taillis pé-

tillèrent d'éclairs, résonnèrent de cris, de piétinements, de détonations.

Tout à coup les trompettes sonnèrent à quelque distance, et une masse de cavaliers se précipitèrent de leur embuscade, séparant les frondeurs, qui avaient pénétré dans la forêt, de leur escadron assailli en même temps par un corps sorti d'une autre porte.

Ce fut alors que la lutte devint chaude et sanglante; mais Tancrède était déjà loin du lieu où elle s'était engagée. Suivi de quelques cavaliers d'élite, il bondissait parmi les halliers, les fourrés, les broussailles, attaché aux traces de Jarnac comme le lévrier à celles du loup.

L'autre parfois s'arrêtait, écumant de rage aux provocations du jeune homme, et les deux détachements se heurtaient avec furie; puis Jarnac et Chabot reculaient de nouveau avec leurs gens.

Ils se trouvèrent bientôt arrêtés par des murailles par delà lesquelles on apercevait les combles et les pignons d'un couvent solitaire.

« Halte ! cria Jarnac, le voilà où j'ai promis de l'amener. A nous, maintenant ! »

D'autres gens de guerre accouraient à travers le bois : ils enveloppèrent en un instant le jeune duc et ses compagnons.

Tancrède regarda autour de lui : huit ou dix braves étaient demeurés à ses côtés.

Cinquante ennemis l'environnaient.

« Tancrède ! lui cria le duc de Jarnac, reconnais-tu ce lieu ?

— C'est celui où j'ai gagné sur toi une première victoire. Que Dieu m'en accorde une seconde ! »

La petite troupe soutint avec un courage intrépide le choc de la masse qui semblait devoir l'engloutir à l'instant.

Trois des leurs tombèrent, atteints mortellement : ils se serrèrent en silence....

« Rendez-vous ! » leur crièrent leurs ennemis, tous, même Chabot, excepté Jarnac.

Celui-là ne voulait pas qu'ils se rendissent !

« Vaincre ou mourir ! » répondirent-ils.

Jacob était pour Tancrède un bouclier vivant : sans cesse entre lui et les épées dirigées contre son sein, la vigueur et le courage de cet héroïque ami semblaient croître à mesure que son sang fuyait par de nouvelles blessures ; la source de cette force surhumaine n'était pas dans les muscles de ses bras ni dans les os de ses reins!

« Courage, amis ! s'écria tout à coup Jacob. Entendez-vous ? On vient à notre aide ! Encore un moment, et nous sommes sauvés ! »

En effet, un grand bruit de chevaux approchait, grossissait : on entendait retentir au loin le cri de : « Vive la Fronde ! mort au Mazarin ! »

« Mort et enfer ! il ne m'échappera pas ! » rugit Jarnac, et, terrassant d'un revers un cavalier qui l'empêchait d'arriver jusqu'à son rival, il tira sur lui à bout portant.

La balle n'arriva cependant pas à son but.

Entre elle et la tête de Tancrède s'était placée une autre tête.

La cervelle de Jacob Renetz rejaillit sur le pourpoint de son ami.

Tancrède jeta un cri rauque, comme celui de la lionne quand elle tient dans ses ongles l'assassin de ses lionceaux : d'un fendant, il fit voler l'épée de Jarnac, avec les doigts qui la tenaient, puis il lui plongea la sienne dans le cœur jusqu'à la garde.

Dix pistolets le couchèrent en joue : une décharge tonna....

Il resta un instant debout sur ses étriers, la prunelle dilatée, la bouche entr'ouverte ; puis il murmura :

« Voici la fin du rêve ! »

Il tomba, comme midi sonnait aux Minimes du bois de Vincennes.

VII.

« Claire, ma fille, à quoi pensez-vous donc, cette après-midi ? Vous soupirez, vous avez le cœur gros ! Pauvre petite ! Vous vous ennuyez de l'absence de ce méchant garnement. En effet, c'est bien mal ! à lui de ne pas rentrer ! Est-ce qu'il ne devrait pas deviner que vous êtes ici ? Pourtant faut-il que je prenne sa défense : allez, mignonne, s'il savait qu'il est attendu par une si jolie enfant, il s'empresserait plus que pour sa vieille mère ! »

Elle souriait, l'embrassait, jouait avec les boucles ondoyantes de sa belle chevelure, et sa gaieté redoublait, une de ces gaietés étranges et comme spasmodiques, dont le rire serre le cœur de ceux qui l'entendent, et qui nous saisissent parfois sans cause apparente à l'instant d'une grande catastrophe, comme une raillerie barbare de l'esprit du mal.

« Je veux faire une surprise à mon Tancrède : je veux qu'il retrouve en rentrant ma Clairette belle et lumineuse comme pour le jour de ses noces. »

Elle dit quelques mots à l'oreille d'une de ses femmes, qui apporta un coffret de bois des Indes richement sculpté et orné de lames et de fermoirs d'argent.

« Ouvrez cela, ma fille. »

Claire obéit et tira du coffret un corps et une jupe de toile d'argent, avec une coiffe de point de Gênes élégamment ouvrée, et de splendides guirlandes de perles.

« Eh bien ! chère enfant, que dites-vous de votre toilette d'épousée ? Vite, que je vous pare moi-même ! Vous serez si brillante qu'il en perdra la vue d'éblouissement ! Comme ce voile lui va bien ! je suis impatiente de le voir pour tout de bon sur son front de mariée ! »

Claire, pâle, les yeux effarés, la saisit fortement par le bras, en disant d'une voix étouffée :

« Écoutez ! écoutez ! »

Les saccades entrecoupées et sinistres de la générale, la voix pressée et bondissante du tocsin faisaient éclater au loin leur double appel, et des flots de peuple en armes inondaient la place Royale.

Les cris de la multitude montèrent jusqu'au balcon où les deux dames s'étaient précipitées, et lamentèrent comme une seule voix :

« Aux remparts ! Aux remparts ! Au faubourg Saint-Antoine ! Allons recevoir nos gens ! Ça va mal à Vincennes, les généraux sont blessés ! »

Claire poussa un cri déchirant, et, arrachant son voile et ses guirlandes :

« Mariée ! Mariée ! Sera-ce dans ce monde ? Il m'attend peut-être déjà dans l'autre ! »

Mme de Rohan tressaillit, comme si toutes ses fibres eussent été ébranlées par une effroyable commotion électrique ; elle ne put que lui demander :

« Que voulez-vous dire ?

— Tancrède ! Oh ! madame, courons ; mais venez donc ! Ne comprenez-vous donc pas que c'est lui qui commande la sortie ? Tancrède ! où es-tu ? Attends-moi du moins pour mourir ensemble ! »

La mère resta debout un instant, tous les muscles de sa face et de son corps frémissant d'un tremblement convulsif ; puis, sans jeter un cri, sans proférer une parole, elle saisit Claire par la main, la traîna jusqu'à l'escalier qui descendait vers la porte de derrière, et, sortant avec elle par l'impasse dite depuis de *Guéméné*, elle l'entraîna vers la rue Saint-Antoine.

Elles allaient, elles allaient parmi la foule, qui regardait avec étonnement cette veuve pâle aux yeux étincelants, cette jeune fille dont la physionomie égarée contrastait si étrangement avec sa parure de noces.

L'encombrement qui obstruait l'extrémité de la rue les força de

s'arrêter à quelques pas de l'arc-de-triomphe [1] qui s'élevait alors à la porte Saint-Antoine.

Le convoi, secouru par la garnison de Charenton, était parvenu à gagner le faubourg, et la tête de la colonne commençait à défiler par la porte Saint-Antoine, qui venait de s'ouvrir devant elle.

Les tambours ne faisaient point entendre les battements vifs et allègres d'une marche militaire : c'étaient les roulements sourds et voilés des funérailles.

Les escopettes des cavaliers, les piques des fantassins s'inclinaient vers la terre.

« Mon fils ! Tancrède ! où est mon fils ? »

Une civière chargée d'un cadavre sanglant passait en ce moment sous l'arc de triomphe de la porte Saint-Antoine.

VIII.

Elles sont là, la mère et l'amante, l'une dans son deuil de veuve, qu'elle n'avait pas quitté, l'autre, avec sa parure nuptiale, que ne défera jamais la main d'un jeune époux.

Elles veillent près de celui qui repose pour la dernière fois sous le toit de ses pères.

Il dort profondément sur son lit de parade, le noble enfant : son visage est froid et pâle, et leurs voix chéries ne réveillent plus d'éclairs dans ses yeux, plus de sourires sur sa bouche.

Elles sont seules avec lui, car on n'a pu arracher Claire d'auprès de son amant, et Mme de Rohan n'a voulu souffrir qu'elle en tiers dans ce lugubre tête-à-tête.

La jeune fille, épuisée de sanglots et de convulsions, s'est affaissée sur un fauteuil contre le lit où Tancrède est gisant : leurs deux visages également décolorés reposent à peu de distance l'un de l'autre, et rien n'indiquerait qui des deux est le cadavre, si les tressaillements nerveux de la malheureuse enfant n'annonçaient par instants qu'elle n'a pas perdu avec la connaissance la faculté de souffrir.

La mère n'a pas une larme, pas une plainte : elle se tient debout, les mains croisées sur sa poitrine, ses cheveux gris épars sur son front, les joues et les lèvres blanches, comme si tout le sang qu'a perdu son fils avait coulé de ses veines !

Autour d'elle circule un air lourd et glacé, une vapeur de mort :

1. Construit sous Henri II.

quelques flambeaux jettent un reflet triste et blafard sur la jeune fille évanouie, sur le lit funèbre, sur le cadavre, et les vents pleurent au dehors comme les âmes de ceux qui sont morts la veille!

A la voir ainsi, muette, l'œil sec, le visage pétrifié, pour ainsi dire, dans son expression effrayante et fixe, il n'existerait pas un cœur qui ne se brisât de commisération et de terreur!

Il est des angoisses infinies qui font concevoir celles de l'Homme-Dieu, quand toutes les douleurs humaines, depuis la création, s'amoncelèrent sur lui.

Cette femme aussi portait un monde de misères : tout ce fardeau de souffrances sans nom, d'espérances détruites, de race tuée en un seul coup, de longues infortunes couronnées par une affreuse et dernière catastrophe, qui pesait à la fois sur sa tête de veuve, qui se résumait dans sa douleur de mère!

Qui pourrait dire jusqu'à quelles profondeurs mystérieuses le malheur enfonça dans cette âme ses griffes aiguës, quels secrets trésors de désespoir il arracha des entrailles de cette femme, durant les longues heures de cette nuit de désolation? Une idée atroce, infernale, tortura l'infortunée : elle alla jusqu'à s'imputer la mort de son fils, jusqu'à se reprocher d'avoir nourri dans son âme les passions héroïques dont il lui eût été impossible de tromper l'instinct impérieux.

Tout à coup ses regards, incessamment fixés sur les restes de son fils, crurent voir, aux vacillements incertains des flambeaux, remuer la tête de Tancrède.

Elle s'élança au chevet de son lit, éperdue, folle :

« Mon enfant, mon cher enfant! il n'est pas mort! Non, Dieu ne pouvait être si cruel! Je sentais bien que je ne pouvais l'avoir perdu ainsi! Tancrède, éveille-toi! réponds-moi donc! Ah!... »

L'illusion était déjà détruite : elle vit bien que l'enfant était à jamais immobile!

« Non, malheureuse! il est mort, mort, entends-tu? Il ne se réveillera pas! »

Son œil égaré s'arrêta sur Claire :

« La voilà, celle qui partageait sa tendresse avec moi! Oh! elle dort, elle! Mais non, je suis injuste, elle est morte! La voilà bien heureuse! Claire, va aussi prier Dieu de m'appeler auprès de vous tous! »

Un long gémissement lui apprit que la jeune fille n'avait pas encore quitté cette *vallée de larmes*, et Claire sortit de son évanouissement pour reprendre le sentiment de son malheur.

Quand on vint chercher le corps pour l'embaumer, Claire déposa

un dernier baiser sur le front glacé de Tancrède ; puis elle défaillit en balbutiant : « Au revoir ! »

Elle ne se réveilla que dans le délire d'une fièvre ardente.

La duchesse avait rassemblé toutes les forces de son âme pour ce dernier adieu : elle s'avança en chancelant vers le cadavre, le serra longtemps sur son sein :

« Adieu !... mon enfant !... mon brave enfant !... Tu es mort comme ton père.... frappé en face, ainsi qu'il convenait au dernier duc de Rohan !... Tu ne reposeras pas dans cette terre de malheur, loin des ossements de ton père !... Tu iras dormir près de lui à Genève, en attendant que je vous rejoigne tous deux ! »

Et il disparut pour jamais à ses yeux.

Claire ne se releva pas de ce coup : elle languit quelques mois, et ne tarda pas à rejoindre son ami dans un monde meilleur.

Mme de Rohan fut moins heureuse : l'énergie de sa constitution prolongea ses souffrances ; et puis, le chagrin est comme le poison : quand on s'est familiarisé avec lui par l'habitude de longues années, il devient difficile d'en mourir.

Elle alla conduire elle-même le corps à Genève, et fit ériger à Tancrède un tombeau près de celui du grand duc Henri, avec cette triste et touchante épitaphe :

TANCREDUS,
ROHANI DUCIS FILIUS,
HIC SITUS EST,
QUI PATERNÆ VIRTUTIS
ET TANTI NOMINIS
VERUS HÆRES,
PRO PARISIENSIBUS OBSESSIS,
ANNO 1649, ÆTATIS SUÆ 19,
FORTITER DIMICANS,
GLOBO PLUMBEO TRANSVERBERATUS
CECIDIT,
GENTIS SUÆ FATO POTIUS QUAM SUO,
OSTENSUS TERRIS TANTUM.
POSUIT
MARGARITA BETHUNIA,
ROHANI DUCISSA,
VIDUA DOLOROSA, MATER INCONSOLABILIS,
ÆTERNUM ÆTERNI LUCTUS SUI MONUMENTUM,
QUOD MANES CINERESQUE DIU TESTETUR AMATOS [1].

1. Ci-gît Tancrède, fils du duc de Rohan, qui, digne héritier de la vertu et du

Après la mort de la duchesse, qui survécut quelques années à son malheureux fils, le gouvernement de Louis XIV, à la sollicitation des Rohan-Chabot, obtint de la république génevoise l'enlèvement de cette inscription, et il ne resta plus rien sur la terre de Tancrède de Rohan.

grand nom de son père, combattant vaillamment pour les Parisiens assiégés, en l'année 1649, dix-neuvième de son âge, tomba percé d'une balle, pour le malheur de sa patrie plutôt que pour le sien; le ciel le montra seulement à la terre. Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan, veuve douloureuse, mère inconsolable, érigea cet éternel monument de son deuil éternel, pour faire vivre longtemps le témoignage de son amour envers ces mânes chéris!

FIN.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

